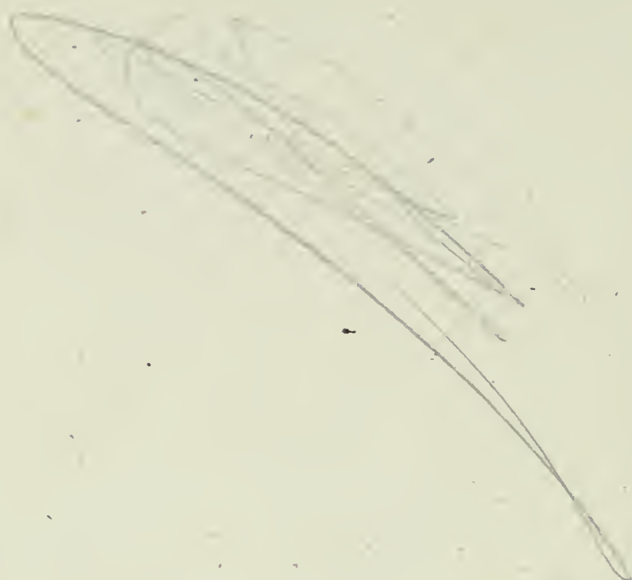

U d'/of OTTAWA
39003002645843







JUDITH,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

Prix : un Franc.

PARIS,
C. TRESSE, ÉDITEUR,
ACQUÉREUR DES FONDS DE J.-N. BARBA ET V. BEZOU,
SEUL PROPRIÉTAIRE DE LA FRANCE DRAMATIQUE.
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, Nos 2 ET 3,
Derrière le Théâtre-Français.

1843.

JUDITH,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR MADAME ÉMILE DE GIRARDIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 24 avril 1843.

> Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, soit lorsque je suis sortie de cette ville, et tant que je suis demeurée là, ou lorsque je suis revenue ici; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fût souillée; mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous, sans aucune tache de péché, comblée de joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée et vous délivrés.
> (Livre de JUDITH, verset 20.)

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

HOLOPHERNE, général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie.	M.	BEAUVALLET.
ACHIOR, prince, général des Ammonites	M.	FONTA.
OSIAS, gouverneur de Béthulie	M.	MARIUS.
PHARÈS, rois détrônés par Holopherne, devenus ses alliés	M.	ROBERT.
ERIOCH, rois détrônés par Holopherne, devenus ses alliés	M.	PAUL LABA.
MINDUS, rois détrônés par Holopherne, devenus ses alliés	M.	LEROUX.
NASSAR, officier des gardes d'Holopherne	M.	M. ALEXANDRE.
JUDITH, veuve de Manassé	Mlle	RACHEL.
PHEDYME, esclave d'Holopherne, fille d'un roi détrôné par lui	Mlle	MAXIME.
ZELPHA, servante de Judith	Mme	MIRECOUR.
UN VIEILLARD, mendiant	M.	MAINVIELLE.
UNE JEUNE FILLE	Mlle	GARIQUE.
UNE ISRAÉLITE et son ENFANT	Mlle	DENAIN.
UN SOLDAT	M.	MATHIEN.

SERVITEURS DE JUDITH. — OFFICIERS ET SOLDATS D'HOLOPHERNE.

PEUPLE. — PRÊTRES. — MENDIANS.

(La scène se passe, au premier acte, près de Béthulie, devant la maison de Judith; au second et au troisième acte, dans la tente d'Holopherne.)

ACTE PREMIER.

Un paysage de montagnes. Les remparts de la ville de Béthulie, gardés par des archers. Un sentier sur le premier plan des collines. A droite, une riche maison surmontée d'une terrasse, attenant aux remparts de la ville. Près de la maison, un térébinthe; au pied de l'arbre, un banc. A gauche, un autre banc devant un buisson de cactus et de nopals. Le jour commence à poindre. Au lever du rideau, on aperçoit un vieillard assis sous le térébinthe; une jeune fille pleure auprès de lui. Une Israélite est assise sur l'autre banc; elle contemple avec tristesse son enfant endormi. A ses pieds on voit une amphore renversée.

SCÈNE I.

LE VIEILLARD, MENDIANT, LA JEUNE FILLE, L'ISRAÉLITE et son ENFANT.

LE VIEILLARD.

Le jour paraît à peine, et Judith prie encore.

LA JEUNE FILLE.

Oh! comment apaiser ce feu qui nous dévore?
Pas une goutte d'eau dans le creux des rochers!
Les aqueducs rompus gardés par des archers:
Et l'ennemi, déjà maître de nos campagnes,
Détournant dans son cours le fleuve des montagnes.
Dieu puissant, Israël expire sous tes coups!

LE VIEILLARD.

Rassure-toi, Judith aura pitié de nous,
Ma fille; si j'en crois ma mémoire incertaine,
Dans ses vastes jardins il est une fontaine
Où nous puisions jadis aux jours de la moisson,
Et dont l'écho disait notre folle chanson.

Ah! c'était l'heureux temps; mais la guerre, la guerre,
Elle ravage tout, les peuples et la terre.

L'ISRAÉLITE, regardant son fils.

Pour une larme d'eau voir un enfant mourir!
Si quelque orage au moins venait nous secourir!
(Elle cueille une fleur.)
Cette fleur est encore humide de rosée :
Presse-la, mon enfant, sur ta lèvre embrasée.
(Elle se lève.)
Comme il souffre!... mon fils! Je brave tout pour toi!
Ah! l'ennemi lui-même aura pitié de moi!
(Le vieillard et la jeune fille s'approchent de l'enfant.)
Tous deux veillez sur lui.
(L'Israélite prend une amphore et s'enfuit par le sentier des montagnes.)

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, LA JEUNE FILLE, L'ENFANT.

LA JEUNE FILLE.

L'imprudente! où va-t-elle?
Les archers vont la voir, et leur flèche est mortelle.

LE VIEILLARD.

Elle peut échapper dans l'ombre à leurs regards.

LA JEUNE FILLE.

Mais le camp d'Holopherne est si près des remparts!
Sur tous les monts voisins il répand son armée;
Dans un cercle de mort la ville est enfermée,
Et l'on dit que nos chefs ont perdu tout espoir.

LE VIEILLARD.

Aurais-je donc vécu si long-temps pour te voir
Sous un joug odieux lâchement avilie,
O ma cité natale, ô sainte Béthulie!
Mais non, j'espère encor, Judith nous sauvera.
Elle a long-temps souffert, et Dieu l'écoutera.
Il daignera bénir, dans sa douleur constante,
Cette austère vertu qui se fait pénitente;
Car elle donne à Dieu son âme et ses trésors :
Chaste et pure, elle vit dans le deuil des remords;
Au dernier rang du peuple elle a voulu descendre;
La beauté de son front se cache sous la cendre;
Veuve, au pied d'une tombe elle passe ses jours.
Sa gloire est de pleurer, et de pleurer toujours.
Pour habiter plus près de cette tombe aimée,
Dans sa maison des champs elle s'est enfermée,
Et c'est là que, livrée à ses amers regrets,
Elle interroge Dieu sur nos destins secrets.
Et Dieu pardonnera nos crimes, qu'elle expie;
Par sa main innocente il frappera l'impie.
A mon âge, le cœur se flatte rarement.
Va, l'espoir d'un vieillard est un pressentiment :
Je lis dans nos malheurs un avenir prospère.
Judith veille sur nous, elle prie!... et j'espère!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ISRAÉLITE.

L'ISRAÉLITE, sur le sentier de la colline; elle tient une amphore dans ses bras.

Viens, mon fils; tu vivras : béni soit l'Éternel!
(Elle court vers l'enfant et l'aide à boire dans l'amphore.)

LE VIEILLARD, montrant l'Israélite.

O puissante vertu de l'amour maternel!
Tout l'univers s'émeut de ses saintes alarmes;
Aux rochers attendris elle arrache des larmes;
Le nuage s'entr'ouvre et le granit se fend...
Quand une mère a dit : De l'eau pour mon enfant.

LA JEUNE FILLE, à l'Israélite.

Quoi! vous avez bravé les soldats d'Holopherne?

L'ISRAÉLITE.

Oh! comme je plongeais mon bras dans la citerne,
M'effrayant par ses cris, l'un d'eux est accouru.
Il a saisi son arc sitôt que j'ai paru,
Et je crois que le trait en passant m'a blessée;
Mais, plus rapide encor, que la flèche lancée,
J'ai pu fuir, emportant mon précieux fardeau.

LA JEUNE FILLE, voyant une blessure au bras de l'Israélite.

Du sang, voilà du sang!

L'ISRAÉLITE.

Oui!... mais voilà de l'eau!

LA JEUNE FILLE, à l'Israélite, lui montrant son père.

C'est mon père... ah! pitié!

L'ISRAÉLITE, lui donnant l'amphore.

Pour lui, tu peux la prendre.
(La jeune fille présente l'amphore au vieillard. — Tableau de Rebecca. (Horace Vernet.)

L'ISRAÉLITE.

Le pas des serviteurs déjà se fait entendre.

LE VIEILLARD.

J'ai reconnu Zelpha, nos tourmens vont finir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ZELPHA, ensuite JUDITH, des FEMMES DU PEUPLE et des MENDIANS viennent à la ville et descendent de la montagne.

ZELPHA.

C'est l'heure de l'aumône, et Judith va venir.
(Judith paraît sur la terrasse.)

LE VIELLARD, à sa fille.

Vois cette femme en deuil passer sur la terrasse.
Faut-il que dans les pleurs tant de beauté s'efface!

ZELPHA.

Elle vient saluer le lever du soleil.

JUDITH, du haut de la terrasse.

O terre de Jacob, triste et honteux réveil!
Chaque jour de tes maux je souffre la première,
Et dès l'aube mes yeux maudissent la lumière,
En voyant sur ce mont, dans la brume endormi,
Flotter insolemment l'étendard ennemi!
Ah! mon cœur indigné se brise à cette vue...
Mais courage, Israël! enfin l'heure est venue!
(Elle descend l'escalier de la terrasse.)

LE VIEILLARD.

C'est elle! la voilà! que ses regards sont doux!

L'ISRAÉLITE, à Zelpha.

Quoi! Judith porte encor le deuil de son époux?

ZELPHA.

Depuis plus de trois ans, nuit et jour elle pleure.

JUDITH.

O pauvres d'Israël, entrez dans ma demeure;
On vous attend toujours dans ce triste palais:
Tous mes biens sont à vous comme à moi; prenez-les;
Mon cœur reconnaissant vous les offre avec joie:
C'est pour les partager que Dieu me les envoie.
Ah! puissé-je long-temps vous les donner ainsi!
(Elle aperçoit l'Israélite et l'enfant.)
C'est la première fois que je vous vois ici.
Cher enfant, que de maux éprouvent ta jeune âme!

L'ISRAÉLITE.

C'est mon fils. Par pitié, bénissez-le, madame.
Vos vertus près de Dieu sont des droits infinis:
Dieu sauve les enfans que vous avez bénis.
(Judith embrasse l'enfant et le bénit. L'Israélite et les autres mendians, conduits par les serviteurs de Judith, entrent dans sa maison.)

SCÈNE V.

JUDITH, ZELPHA.

JUDITH, avec inquiétude.

Du camp assyrien a-t-on quelque nouvelle?

ZELPHA.

On parle de complot, de haine, de querelle.
De sa tente Holopherne a renvoyé, dit-on,
Un de ses alliés, un descendant d'Ammon.
Dans les bois d'alentour il erre sans asile.

JUDITH.

Qu'a fait dire Osias, gouverneur de la ville?

ZELPHA.

Des arrêts du Conseil il veut vous informer
Avant de les signer et de les proclamer.
Il sait que l'Esprit saint parle en votre sagesse.

JUDITH.

Ah! mon cœur épuisé succombe à sa tristesse.
Eh quoi! nos ennemis de mes pleurs sont jaloux?
On me sépare encore de toi, mon jeune époux!
Zelpha, depuis deux jours sa tombe prisonnière
Languit sans une larme et sans une prière!...
L'Impie a pénétré jusqu'en ce triste lieu;
L'Impie a traversé la montagne de Dieu!
Dans nos champs dévastés il a dressé ses tentes;
Il plante sur nos tours ses enseignes flottantes.
Dans le jardin des morts il conduit ses troupeaux,
Il leur donne à brouter l'herbe de nos tombeaux!
Il profane la pierre où vont pleurer les veuves.
Il brûle les moissons, il détourne les fleuves:
Il livre tout un peuple aux horreurs de la faim;
De sa lente agonie interrogeant la fin,
Il se dit qu'un soldat fier de sa renommée
Peut défendre vingt jours une ville affamée;
Et, paisible, il attend le moment de nous voir
Tomber à ses genoux, lâches par désespoir.
O douleur!... Mais, Zelpha, quels cris se font entendre?

ZELPHA, allant vers la montagne.

A travers les rochers d'ici l'on voit descendre
Un noble prisonnier par nos soldats conduit.

JUDITH.

Le prince qu'Holopherne a chassé cette nuit...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ACHIOR, conduit par des soldats israélites.

ACHIOR.

Soldats, à vos fureurs Holopherne me livre...
Mais moi, pour me venger, je vous demande à vivre.

JUDITH.

Approchez-vous, seigneur.

ACHIOR.

Achior est mon nom.
Je commande au désert tous les enfans d'Ammon.
Trahi par Holopherne, à lui rien ne m'enchaîne:
Je viens vous apporter le secours de ma haine.
Dès long-temps ce héros, jaloux de mes exploits,
Cherchait à m'exiler en usurpant mes droits.
Hier, dans mes avis retraçant votre histoire,
Moi seul j'osais douter de sa prompte victoire.
Je disais du Seigneur les secours bienheureux,
Je disais que la foi vous rendait dangereux;
Que votre piété bravait tous les obtacles,
Et que vous combattiez souvent par des miracles.
Holopherne à ces mots se prétend offensé:
« Ah! dit-il, m'accablant d'un courroux insensé,
» La foi des Juifs rendra nos succès impossibles!
» Va combattre avec eux, puisqu'ils sont invincibles.
» Ce que promet leur Dieu, tu l'apprendras de nous
» Dès demain, en tombant le premier sous nos coups. »
Il commande. A sa voix, hors du camp l'on m'entraîne.
Je lutte, mais en vain mon sang rougit l'arène.
Au pied d'un térébinthe on attache mes bras
Et c'est là que honteux m'ont trouvé vos soldats.
Je savais votre nom, et j'ai voulu, madame

De vous seule obtenir l'honneur que je réclame :
Faites que l'on m'accueille en ces murs assiégés.
Je ne craindrai plus rien si vous me protégez.

JUDITH.

Mais comment, vous, seigneur, pouvez-vous me
ACHIOR. [connaître?
Madame, bien des fois je vous vis apparaître
Comme une ombre plaintive à travers les rameaux,
Quand, suivant Holopherne au jardin des tom-
J'épiais malgré lui sa douce rêverie. [beaux.
Vous veniez honorer une tombe chérie ; [jours,
Et ce maître orgueilleux, pour vous voir tous les
Des coteaux de Belma franchissait les détours.
L'indigne, il s'enivrait de l'éclat de vos charmes..
Peut-être ses regards, sans respect pour vos larmes,
Auront-ils offensé vos regards inquiets?

JUDITH.

Je ne pouvais le voir, Achior ; je priais.

ACHIOR.

Depuis ce temps, madame, agité, triste, sombre,
Il expie en aimant ses cruautés sans nombre :
Il se traîne, il languit, faible et le front baissé,
Comme un lion mourant qu'une flèche a blessé.
Cet amour le consume en dépit de lui-même...

JUDITH.

Vous parlez de vengeance, et vous dites qu'il m'ai-
O Dieu de Débora! j'ai compris ce signal, [me ?
J'ai reconnu tes coups dans cet amour fatal !
Ne peut-on à prix d'or pénétrer dans sa tente ?
ACHIOR. [dente !
Quoi! vous voulez..... Craignez une lutte impru-
Holopherne sait feindre un amour généreux.
Un tyran qui veut plaire est toujours dangereux.
Il est noble, il est jeune, et son courage brille ;
Meurtrier d'Arphaxad, il a séduit sa fille.
Il vous faudra braver cette rivalité :
Le pouvoir de Phédyme est encor redouté.

JUDITH.

Mais il ne l'aime plus, que puis-je craindre d'elle?
Qu'importe un souvenir pour son cœur infidèle ?
Chez les Assyriens vous avez des amis ?

ACHIOR.

Mes courageux soldats me sont restés soumis.
Ah! si l'on m'a bravé, c'est pendant leur absence,
Ils reviennent... comptez sur leur obéissance.

JUDITH.

Holopherne a pour lui de nombreux alliés ?

ACHIOR.

Des rois qu'il a vaincus, jaloux, humiliés,
Qui regrettent leur cour et le pouvoir suprême,
Que la vengeance...

JUDITH.

On vient... C'est Osias lui-même,
Qui des chefs du Conseil doit m'apprendre l'arrêt;
Vous, restez, Achior; mais gardez mon secret.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OSIAS, PRÊTRES, SOLDATS, PEUPLE, FEMMES et SERVITEURS DE JUDITH.

JUDITH, à Osias.

Ah ! prince, répondez à mon impatience.

ACHIOR, voyant qu'Osias hésite à répondre.

Parlez, seigneur, j'ai droit à votre confiance,
La haine nous unit contre un tyran cruel,
Et le Dieu que je sers est le Dieu d'Israël.
Si le nom d'Achior a quelque renommée...

OSIAS.

Des descendans d'Ammon vous commandez l'ar-
JUDITH. [mée ?
Trahi par Holopherne, il vient se joindre à nous.

OSIAS.

Israël serait fier d'un soldat tel que vous,
Mais, hélas! nos malheurs ont lassé sa constance !
Après un mois d'épreuve, un mois de résistance,
N'espérant plus en Dieu, le peuple épouvanté
Veut livrer au vainqueur la mourante cité,
(Voyant l'indignation de Judith.)
Dans cinq jours, si le ciel... cet arrêt vous étonne...
Mais qui peut nous sauver quand Dieu nous aban-
[donne!
Béthulie est en proie au courroux des méchans;
Ils ont tari le fleuve et dévasté nos champs ;
La famine en nos murs, spectre horrible se montre;
Le regard indigné de tous côtés rencontre [faim;
Des enfans, des vieillards, dans la nuit morts de
Des frères s'égorgeant pour un lambeau de pain ;
Des mourans dans la mort cherchant leur nour-
Disputant au chacal sa hideuse pâture ; [riture,
Des insensés, brûlés par leurs désirs ardens,
Broyant le bois, le fer, le marbre entre leurs dents;
Et des monstres enfin, dont nous payons les crimes,
S'abreuvant aux autels dans le sang des victimes.
Madame, nos soldats ont subi bravement
La colère de Dieu... jusqu'au dernier moment.
Mais puisque tant de maux ne l'ont point assouvie,
Immolant leur honneur, sauvons du moins leur vie!

JUDITH.

Quoi! vous fixez à Dieu le temps de son courroux!
Vous réglez sa vengeance et vous comptez ses coups!
Par un mois de douleurs vous vous laissez abattre;
Vous êtes tous armés... et vous n'osez combattre !
Et vous imaginez, pour unique secours,
D'aller à l'ennemi vous rendre dans cinq jours.
Pour une goutte d'eau qui manque dans l'amphore,
Vous vendez Béthulie au tyran qu'elle abhorre ;
Et vous croyez signer ce pacte impunément?
Mais, si vous consentiez à cet abaissement,
Vous seriez, au seul bruit de ces décrets infâmes,
Maudits par les vieillards et chassés par les femmes !
Nous sommes faibles, nous, mais nous savons souf-
[frir

Nous ne combattons pas, mais nous savons mourir!
Oui, nous bravons la mort par la crainte de l'outrage,
Une sainte pudeur nous tient lieu de courage...
Terribles, nous saurions, de nos débiles mains,
Transporter sur nos toits les dalles des chemins
Et laissant l'ennemi s'avancer sans refuge,
L'écraser tout à coup sous un pesant déluge!
La victoire est un don qui nous vient du Seigneur!
Mais lutter sans espoir, voilà, voilà l'honneur!
Il est beau de périr dans sa ville assiégée,
Et de la voir du moins par sa chute vengée;
Car dans ses murs croulans il ne doit rien rester,
C'est vaincre l'ennemi que le déshériter;
Sur une humble ruine un nom grandit encore,
Le lierre est un linceul dont la misère honore;
Et le Seigneur préfère un glorieux débris,
Aux palais qu'ont sauvés la honte et le mépris.

OSIAS.

Une noble fierté dans son courroux respire;
Voyez, son front rayonne et le Seigneur l'inspire!
D'un orgueil inconnu son cœur semble oppressé,
Et le souffle de Dieu sur sa tête a passé.

(Le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent la montagne.)

JUDITH.

Sinaï! Sinaï! je vois briller tes flammes!...
Le Seigneur me choisit entre toutes les femmes.
Il ouvre devant moi le livre des destins...
Il a jeté mon nom dans les siècles lointains!...
Il commande... sa voix me parle dans l'orage...
Qu'entends-je!... Ah! cet effort surpasse mon courage.
Quoi! seule... dans son camp... Seigneur!..
(Le tonnerre gronde.)
Seigneur, j'irai,
Prendre un glaive... et frapper! Seigneur!...
(L'orage redouble.)
Je frapperai.
Je frapperai!... David me prêtera son glaive.
Au rang de ses soldats le Tout-Puissant m'élève;
Il m'a montré celui que mon bras doit punir...
Des enfans d'Israël il m'a dit l'avenir...
Tes guerriers tous armés ont parlé de se rendre...
O Béthulie!... Eh bien! Judith va te défendre...
Judith, pendant trois ans, n'a pas souffert en vain;
Ses cris sont parvenus jusqu'au trône divin...
A force de tourmens... sa jeune âme aguerrie
A mérité l'honneur de sauver sa patrie!...
Mes femmes, ôtez-moi ce vêtement de deuil...
Dieu m'ordonne l'éclat... Dieu me permet l'orgueil.
Rendez-moi ces manteaux, ces longs tissus de soie,
Que je portais, hélas! au beau temps de ma joie;
Ces colliers, ces bandeaux, cette couronne d'or,
Chers présens d'un époux, triste et brillant trésor;
Donnez, je vais combattre et c'est là mon armure!
Puis, quand j'aurai vaincu, jetant cette parure,
Je reprendrai ce deuil que je vais abjurer,
Israël sera libre... et je pourrai pleurer.

(Les servantes de Judith descendant l'escalier de sa maison, apportent dans des corbeilles d'or de riches vêtemens, des voiles, des manteaux brodés, et sur des coussins de pourpre, des bijoux et des couronnes de pierreries. Judith contemple ces parures avec douleur.)

OSIAS.

Mais pourquoi tout à coup quitter un deuil austère?

ACHIOR.

Elle obéit à Dieu, respectons ce mystère.

OSIAS.

Sans oser soupçonner sa vertu ni sa foi,
Du péril qui l'attend je frémis malgré moi
Et qui va la conduire à travers la montagne?

ACHIOR.

Moi, je serai son guide et Zelpha l'accompagne,
Nous nous séparerons au détour des rochers,
Et de là j'irai seul rejoindre mes archers.

ZELPHA, à Judith.

Voici la robe d'or et la tunique sainte,
Les longs manteaux d'azur, de pourpre et d'hyacinthe.

JUDITH.

Oh! comme une parure est triste dans les pleurs!
Que mes yeux sont blessés de ces riches couleurs!
Pourquoi de tant d'éclat environner ma tête?
Moi, quitter un tombeau pour une indigne fête!
Pour charmer des regards dont il serait jaloux
Me parer, sans pudeur, des dons de mon époux!
Moi, faire à sa mémoire une cruelle injure!
Flétrir si lâchement une douleur si pure!
Et démentir ainsi, par l'oubli d'un seul jour,
Trois ans de désespoir, de misère et d'amour!
Mais que dis-je... Israël! c'est toi seul qu'on offense,
Je veux briller un jour... mais c'est pour ta défense.
Oui, je veux me parer d'un éclat emprunté.
Dieu puissant! donnez-moi l'arme de la beauté;
Donnez à ces bijoux l'éclat de vos étoiles,
De parfums enivrans baignez ces chastes voiles.
Chargez d'anneaux la main qui doit tenir le fer.
Livrez-moi les secrets du ciel et de l'enfer;
Faites-moi posséder, par un affreux mélange,
L'astuce du démon et la candeur de l'ange.
Donnez-moi cet attrait, ce prestige du mal,
Que vous avez donnés à tout être fatal,
A la gloire, à l'abîme, aux fantômes des songes,
A tous les grands dangers, à tous les beaux mensonges,
Ce funeste pouvoir, hélas! toujours vainqueur,
Qui charme la pensée en torturant le cœur.
Un seul jour, prêtez-moi la couronne éternelle.
Pour plaire par la haine il faut être si belle!...
Et vous, peuple, soldats, secondez mon espoir,
Accomplissez enfin un sublime devoir.
Défendez avec moi cette cité chérie...
Oh! je vous apprendrai l'amour de la patrie!
Le plus saint des amours... la patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu;

Où naissent les enfans dans la chaste demeure ;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons, malgré tout, même injuste et cruelle,
Et pour ce noble amour il n'est point d'infidèle.
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort ;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort,
Et nous mourons joyeux, si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée!...
Ah! ne repoussez pas des sentimens si beaux,
Défendez vos autels, défendez nos tombeaux.
Donnez aux nations un éternel exemple...
Soldats, peuple, aux remparts! Et vous, femmes, [au Temple !

(Les soldats agitent leurs armes. Les femmes se prosternent. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

La salle des gardes dans la tente d'Holopherne. On aperçoit dans le lointain le camp des Assyriens.

SCÈNE I.

PHÉDYME, PHARÈS.

PHARÈS.

Le prince va venir, et vous pourrez le voir.
Aujourd'hui triomphant d'un sombre désespoir,
Madame, il daigne enfin se montrer à l'armée,
Et reprendre au Conseil sa place accoutumée.
Mais, déjà fatigué de ces rudes travaux,
Il semble s'opposer à nos succès nouveaux,
Et le mot de combat l'inquiète et l'irrite.
Est-ce bien Holopherne?

PHÉDYME.

Il me craint, il m'évite.
Je n'ose lui parler. Pharès, quel changement!
Cet amour a détruit mon règne en un moment,
Mais la connaissez-vous, cette femme si belle?

PHARÈS.

Je sais que les Hébreux s'inclinent devant elle,
Que dans tout Israël son nom est révéré,
Que, sévère, elle parle un langage inspiré ;
Et, ranimant l'ardeur des croyances antiques,
Fascine les esprits par ses dons prophétiques.
Mais un avis secret m'alarme avec raison :
Achior est, dit-on, caché dans sa maison.

PHÉDYME.

Qu'entends-je? Malheureuse! Achior est un traître!
Il a parlé.. Judith sait qu'on l'aime.. et peut-être..

PHARÈS.

On dit plus... cet avis par Mindus m'est donné :
On prétend qu'elle vient...

PHÉDYME.

Je l'avais deviné!

PHARÈS.

Gardez-vous de montrer quel intérêt vous guide.
Laissez-nous démasquer cette femme perfide,
Laissez-nous la combattre, et cachez vos douleurs.
Le prince!...

PHÉDYME.

Ah! je pressens d'effroyables malheurs!

SCÈNE II.

HOLOPHERNE, PHÉDYME, PHARÈS, NASSAR, OFFICIERS.

HOLOPHERNE, avec une tristesse amère, après avoir donné son casque et son bouclier à Nassar.

Quoi! toujours des combats, toujours le bruit des [armes!
Autrefois ces périls avaient pour moi des charmes ;
Mais tant de vains exploits ont lassé mes désirs.
Je me prends à rêver à de plus doux plaisirs.
Oh! j'envie en leur sort ces rois de l'Idumée :
Dans un calme horizon leur vie est enfermée ;
Ils passent leurs beaux jours dans un riant repos,
A rentrer leurs moissons, à compter leurs trou- [peaux ;
Et quand la gerbe est lourde et la vigne abondante,
Ils couronnent de lis leur tête indépendante,
Et vont, du vieux Liban franchissant les hauteurs,
Offrir un sacrifice au dieu des rois pasteurs.
Ils ont dans leurs sujets une famille unie,
Et jamais un sang pur ne teint leur main bénie.
La puissance n'est pas un châtiment pour eux ;
Leur force est d'être aimés, leur gloire d'être heu- [reux.
Oh! pourquoi venons-nous troubler leur douce vie?
Ils tremblent à mon nom, et moi je les envie!
(Avec dureté à Nassar qui attend ses ordres.)
Le chef des Lydiens, l'avez-vous averti?
Viendra-t-il au Conseil?

NASSAR.

Seigneur, il est parti!
A Damas... vous l'avez envoyé... Je m'étonne...

HOLOPHERNE, à part.

Je ne me souviens plus des ordres que je donne
Insensé!

PHÉDYME, à Pharès.

Que d'amour dans cet égarement!

HOLOPHERNE, à part.

Quel arrêt a changé mon sort si promptement ?
Une femme, pour moi, ce n'était qu'une esclave,
L'amour... un vain pouvoir qui plaît ou que l'on [brave...
Quelle est donc cette ardeur que je ne puis dompter ?
Est-ce un destin fatal qu'il me faut redouter ?...
Est-ce un bonheur qui doit me détourner du crime ?
Suis-je ici le sauveur, ou suis-je la victime ?...
Judith !... Judith !... Pourquoi tant de trouble à [ce nom ?...
Est-ce un cri de vengeance ?... est-ce un mot de [pardon ?

NASSAR.

Une Juive, seigneur, vient d'entrer dans la tente ;
Son maintien noble et fier, sa parure éclatante,
Attirent les regards. Seigneur, elle voudrait
En faveur d'Israël vous parler en secret.

PHÉDYME, à part.

Un horrible soupçon a traversé mon âme.

HOLOPHERNE, à part.

Je n'ose demander le nom de cette femme.
(Haut.)
Dites-lui de venir, je consens à la voir.
(A part.)
Malgré moi je frémis d'un impossible espoir.

SCÈNE III.

Les Mêmes, JUDITH, ZELPHA.

HOLOPHERNE, à part.

C'est elle !

PHARÈS à Phédyme.

La voilà !..

PHÉDYME regardant Holopherne.

Comme il tremble à sa vue !
A son trouble, Pharès, je l'aurais reconnue.

JUDITH, s'inclinant devant Holopherne.

Honneur à vous, seigneur !

HOLOPHERNE, à part.

Qu'elle est douce, sa voix !
Je l'entends aujourd'hui pour la première fois.

JUDITH.

Du plus grand des héros j'implore la puissance.
Je me nomme Judith. J'ai droit par ma naissance
D'attendre un noble accueil d'un prince tel que [vous.
Je possède ces biens dont le monde est jaloux.
D'innombrables troupeaux paissent dans mes cam- [pagnes.
Mon père, Merari, m'a légué dix montagnes
Couvertes d'oliviers, de pampres, de palmiers.
Mes esclaves adroits partout sont les premiers.
On compte mes moissons par des milliers de ger- [bes.
Dans toutes nos cités j'ai des palais superbes,
Des jardins renommés, des trésors précieux.
Et, fille d'Israël, ses rois sont mes aïeux.

HOLOPHERNE.

Parlez, qu'exigez-vous?
(Pharès et Phédyme se retirent dans le fond de la tente.)

JUDITH.

Ici le ciel m'envoie.
Aux plus cruels tourmens les Hébreux sont en [proie ;
Ils ont, dans leurs dédains, profané le saint lieu,
Par leurs crimes d'orgueil ils ont offensé Dieu,
Et Dieu les a maudits ! Pour venger son injure,
Je vous les livrerai dès demain, je le jure,
Si vous me promettez de respecter leurs jours,
Et d'affranchir le fleuve en lui rendant son cours.
Le Seigneur, les sauvant pour prix de leur courage,
Veut punir leur orgueil par un dur esclavage.
Et c'est vous qu'il choisit, dans sa sévérité,
Pour donner plus d'éclat à leur captivité.
C'est vous qui deviendrez leur vainqueur et leur [maître.

HOLOPHERNE.

Mais le secret de vaincre ?...

JUDITH.

Il vous l'a fait connaître.
Si vous lui promettez...

HOLOPHERNE.

De lui je n'attends rien,
Et ce Dieu redoutable est l'ennemi du mien.

JUDITH.

Il est puissant, il sait quel tourment nous op- [presse...
Il pénètre nos vœux .. nos rêves de tendresse...

HOLOPHERNE.

Eh quoi !.. connaîtrait-il celle que j'ose aimer ?

JUDITH.

Permettez-moi, Seigneur, de ne la pas nommer.

HOLOPHERNE.

Ah ! madame ! à vos lois heureux de me soumettre,
Pour le salut des Juifs je puis tout vous promettre ;
On m'attend au Conseil, j'y vais parler pour eux,
J'ai bien acquis le droit d'être un jour généreux.
(Il sort en donnant des ordres à Nassar ; Pharès le suit.)

SCÈNE IV.

JUDITH, PHÉDYME, ZELPHA.

JUDITH, à Zelpha.

Zelpha, par cet accueil mon espoir se ranime
Et demain...

ZELPHA.

On nous suit, madame ;

JUDITH, à part.

C'est Phédyme !

PHÉDYME, s'approchant de Judith.
Tu ne m'abuses point par ta feinte douceur;
Et j'ai de tes projets dévoilé la noirceur.
En vain à les cacher ta ruse s'étudie,
Des filles d'Israël on sait la perfidie,
On sait de quel sommeil on dort entre leurs bras.

ZELPHA.
Les filles d'Israël!....

JUDITH, à Zelpha.
Ne lui parle donc pas.
(Elle veut sortir.)

PHÉDYME, l'arrêtant par le bras.
Ah! malgré ton orgueil, malgré ton insolence,
Je te forcerai bien à rompre le silence.

JUDITH, détachant la chaîne qui entoure son bras.
(A Zelpha.)
Tiens, jette cette chaîne aux pauvres du chemin,
Judith ne peut porter ce qu'a touché sa main.
(Zelpha jette la chaîne par la fenêtre.)

PHÉDYME.
Exhale tes mépris; je brave tant d'audace,
Et souris à mon tour du coup qui te menace.
Contre toi, tout le camp vient de se déclarer.

JUDITH, à part, revenant sur ses pas.
Sa haine est indiscrète, elle peut m'éclairer.
Restons.

PHÉDYME.
Judith n'est pas une femme inconnue.
On s'émeut à sa voix, on tremble à sa venue.
Israël se soumet à sa haute raison
Le Conseil des Anciens s'assemble en sa maison;
Sa demeure est sacrée et si quelque transfuge,
Lui porte nos secrets... il y trouve un refuge.
Au perfide Achior elle offre son appui;
Elle sert sa vengeance et conspire avec lui.
C'est pourquoi, renonçant à l'appareil funèbre
Du pompeux désespoir qui la rendait célèbre,
Elle a fait succéder le sourire aux douleurs,
L'éclat de sa parure au faste de ses pleurs.

JUDITH, vivement.
Il vous sied d'insulter aux larmes d'une épouse!
Un si long désespoir doit vous rendre jalouse.
A pleurer vos parens vous mettez moins d'orgueil,
Et c'est chez leur bourreau que vous portez leur [deuil.

PHÉDYME.
Enfin!... j'ai su trouver une arme qui la blesse!
Mais tu ne me fais point rougir de ma faiblesse.
Oui, j'aime ce héros que toi seule as dompté,
Et tu me paîras cher son infidélité!

JUDITH.
Eh, madame! c'est là le moindre de ses crimes.
Votre père et vos sœurs sont tombés ses victimes;
Il vous est apparu tout couvert de leur sang.
Il vous a tout ravi, patrie, honneur et rang;
Dans vos propres états, de ravage en ravage,
A son char il vous a traînée en esclavage,
Jouissant d'un affront lentement dévoré;
Et, pour prix de ces soins, vous l'avez adoré.
Voilà par quels bienfaits il a touché votre âme!
S'il vous trompe aujourd'hui, c'est peut-être, ma- [dame,
Que de votre constance épuisant le trésor.
Par un crime de plus il veut vous plaire encor.
Sa cruauté vous charme! et bien loin de vous [nuire,
En le rendant coupable on l'aide à vous séduire.

PHÉDYME.
Elle ose m'accuser d'oublier nos malheurs!

JUDITH.
Ne m'avez-vous pas fait un crime de mes pleurs?

PHÉDYME.
Ah! c'est trop prolonger une lutte inégale;
Tu vas voir si je suis une faible rivale.
Tout le camp d'Holopherne à mon ordre est soumis.
J'ai pour moi ses soldats, ses gardes, ses amis,
Ses flatteurs, et sa cour à me suivre empressée.
J'ai presque son pouvoir.

JUDITH.
Mais, moi, j'ai sa pensée.

PHÉDYME.
Je règne dans ce camp, tu le sauras bientôt.

JUDITH.
Ce soir, tu l'auras fui, je n'aurai dit qu'un mot.

PHÉDYME.
Espion des Hébreux, je saurai te confondre,
Aux soupçons d'Holopherne il te faudra répondre.
Tu ne t'attendais pas, en venant aujourd'hui
A trouver tant d'amour entre ta haine et lui!
Mais à tes lâches coups la victime est ravie,
Pour le frapper Judith, il faut prendre ma vie,
Car je suis son égide et son armure!... Adieu.

JUDITH.
Armure de l'impie... et moi... glaive de Dieu.

SCÈNE V.

JUDITH, ZELPHA.

ZELPHA.
Madame, de vos plans la ruse est découverte!

JUDITH.
Prévenons Achior pour conjurer sa perte;
Dis-lui qu'on nous surveille, et qu'il parte à l'ins-
Va vite lui donner cet avis important. [tant.
(Zelpha sort.)
Le destin d'Israël dépend de mon adresse;
C'en est fait... d'Holopherne éprouvons la ten- [dresse
Sur son cœur inconstant sans crainte il faut agir...
Il faut lui plaire... hélas!... et plaire, c'est rougir!

SCÈNE VI.

JUDITH, HOLOPHERNE, GARDES.

HOLOPHERNE.
Du Conseil j'ai changé la volonté cruelle:

Je viens vous apporter cette heureuse nouvelle.
Vous triomphez, madame, et d'un supplice affreux
Votre seule prière a sauvé les Hébreux.
L'aqueduc relevé leur rendra l'eau du fleuve.
De ma soumission faut-il une autre preuve?
Ce soir en leur faveur je vais écrire au Roi;
Et je sais réussir quand j'engage ma foi.
Vous demandez pour eux la vie et l'esclavage.
Je veux en votre nom leur offrir davantage,
En obtenant pour eux aussi la liberté.

JUDITH, à part.

Il feint habilement la générosité.

HOLOPHERNE.

Jaloux de mériter votre reconnaissance
Pour la première fois je chéris ma puissance.
Je révoque avec joie un ordre rigoureux,
Et je ne voudrais voir ici que des heureux!
De mon amour, Judith, vous pouvez tout attendre.

JUDITH, à part.

Quel langage, Seigneur, est-ce à moi de l'en-
(Haut.) [tendre?
De si beaux sentimens sont dignes d'un vainqueur.
La gloire est confiante, elle ennoblit le cœur.

HOLOPHERNE.

La gloire! dites-vous? Oh! non, ce n'est pas elle;
Son bonheur est amer, son ivresse est cruelle;
Par ses vaines grandeurs on n'est point corrigé...
Mais j'aime... et par l'amour tout mon cœur est
[changé.
Comme un crime orgueilleux je maudis cette gloire.
Je hais le sang versé qui donne la victoire;
Aux lois de la pitié dans mes rêves soumis,
Je voudrais pardonner à tous mes ennemis.
Un règne bienfaisant dans mon destin commence.
Oui, j'aime, et par l'amour j'ai compris la clé-
[mence.
Ah! pour moi, cet amour est un songe si beau!

JUDITH, à part.

O profane bonheur rêvé sur un tombeau!

HOLOPHERNE.

Que de fois, pénétrant dans la funèbre enceinte,
Je vous vis à genoux près d'une tombe sainte!
Tremblant, je vous suivais dans l'ombre des sen-
[tiers.
Et seul je restais là des jours, des jours entiers,
A nourrir mes regards de votre douce image,
A vous rendre en secret un inutile hommage,
Triste des vains désirs qu'il fallait réprimer,
Mais heureux de vous voir, et fier de vous aimer.

JUDITH, à part.

Ecouter ces aveux, c'est s'abaisser au crime.
Mais il faut qu'elle parte... Ah! Phédyme!...
(Haut.)
Eh quoi! de votre absence on ne s'alarmait pas?
Nul regard inquiet ne surveillait vos pas?...

HOLOPHERNE.

Je suis libre, Judith, aucun nœud ne m'enchaîne.

JUDITH.

Mais une femme ici commande en souveraine!
Elle est belle, seigneur?

HOLOPHERNE, vivement.

Oh! moins belle que toi

JUDITH.

C'est votre esclave?

HOLOPHERNE.

Oui; c'est la fille d'un roi
Que nous avons vaincu.

JUDITH.

C'est votre prisonnière!
L'esclavage est cruel pour une âme si fière.

HOLOPHERNE.

Sans doute elle est à plaindre.

JUDITH.

Ah! vous l'aimiez, alors?

HOLOPHERNE.

Non... j'aimais à combattre à vaincre ses remords.
A parer noblement ma marche triomphale
Des superbes langueurs d'une esclave royale,
Je me plaisais à voir se changer chaque jour
Son dédain en sourire et sa haine en amour;
Mais je n'éprouvais pas de tendresse pour elle,
Et je puis l'oublier sans me croire infidèle.

JUDITH.

Je ne sais... mais je crains son orgueil irrité.
Seigneur... accordez-moi...

HOLOPHERNE.

Parle.

JUDITH.

Sa liberté.

HOLOPHERNE.

Sa liberté! Pourquoi? Ce caprice m'étonne.
C'est ton esclave aussi, prends-la, je te la donne.
Tu peux la renvoyer ou la vendre à ton gré.
Dispose de son sort, à tout je souscrirai.

JUDITH.

Il n'appartient qu'à vous de lui parler en maître.

HOLOPHERNE.

Ah! tu veux commander sans te faire connaître?
Soit; je porterai seul les rigueurs du pouvoir.
Demain je lui dirai...

JUDITH.

Demain?

HOLOPHERNE.

Eh bien! ce soir.

JUDITH, à part.

Ce soir!

HOLOPHERNE.

Plaire à Judith est ma plus douce étude,
Et je suis trop flatté de son inquiétude
Pour ne pas obéir dès qu'elle ordonnera.

JUDITH, à part.

Quelle épreuve, Seigneur! mais elle partira.
(On entend un grand bruit de voix confuses, de pa
précipités.)

HOLOPHERNE.

D'où vient cette rumeur?

PLUSIEURS VOIX.

Mort à Judith!

HOLOPHERNE, à Judith prête à sortir.

Arrête!

Mort à Judith! qu'entends-je!... Ils demandent sa [tête!

SCÈNE VII.

JUDITH, HOLOPHERNE, NASSAR.

NASSAR.

Prince, au nom de Judith le camp s'est révolté.
On connaît ses projets et sa complicité.
On prétend qu'en secret Achior l'a suivie.
Les rois vos alliés vous demandent sa vie.

HOLOPHERNE.

Ils osent contre moi se révolter aussi,
Ces rois?... Qu'ils viennent donc!

NASSAR.

Ils viennent... les voici.

SCÈNE VIII.

HOLOPHERNE, JUDITH, PHÉDYME, PHARÈS, MINDUS, ÉRIOCH, NASSAR, Officiers, Gardes.

(Tout le temps de cette scène, Phédyme, se tenant à l'écart, observe Judith avec inquiétude.)

PHARÈS.

Nous avons découvert une odieuse trame :
Vos jours sont menacés, seigneur, par cette femme.
Elle vient dans le camp surprendre nos secrets.
Le salut de l'état, nos droits, vos intérêts,
Ne nous permettent pas de garder le silence.

HOLOPHERNE, au comble de la fureur.

Non, jamais on ne vit une telle insolence!...
Est-ce à moi que l'on parle? A quoi donc me sert-il
D'avoir grandi mon nom de péril en péril,
D'avoir détruit vingt rois, commandé vingt armées,
D'avoir pris et repris cent villes enflammées,
D'avoir, dans tous les champs et dans tous les sillons,
Comme un torrent humain, roulé mes bataillons,
D'épouvanter le monde et d'étonner l'histoire,
De peser sur mon temps comme un fléau de gloire,
D'être Holopherne enfin!... s'il est dit qu'on pourra
Se jouer de mon nom; s'il est dit qu'on viendra,
Par le plus lâche coup me provoquant moi-même,
Insulter sous mes yeux une femme que j'aime?

JUDITH, à part.

C'est lui qui me défend!

HOLOPHERNE.

Ah!... je crains mon courroux!...
Non, je n'attendais pas tant d'audace de vous.
Mais vous oubliez donc qui vous êtes, faux braves?
Des vaincus épargnés, de pauvres rois esclaves,
Sans royaume, sans droits; des traîtres pardonnés,
A ma solde vendus, à ma suite traînés,
Dont j'amuse l'orgueil par un semblant de trône,
A qui je jette un peu de ma gloire en aumône;
Trop heureux de guider encor dans nos combats
Leurs sujets prisonniers, dont j'ai fait mes soldats.
Eh! quel maître nouveau, quel énorme salaire
Vous excite à braver le vent de ma colère?
Mais c'en est trop! je veux qu'ici même, à l'instant,
On rende à cette femme un hommage éclatant.
Oui!... je veux, pour venger cette injure mortelle,
Voir tous ces insolens prosternés devant elle;
Je veux qu'ils viennent tous, honteux, humiliés,
Déposer en tremblant leurs armes à ses pieds;
Je veux que dans mon camp et dans toute l'Asie
On adore à genoux celle que j'ai choisie!...

MINDUS.

Que dit-il?... Mon épée... aller la déposer...
En hommage à ses pieds!... Ah! plutôt la briser!

HOLOPHERNE.

Tremble!... Ton sort dépend de ton obéissance!

MINDUS.

Prince!

JUDITH, à part.

Dieu d'Israël, j'invoque ta puissance.
Seule contre leur rage en vain je combattrais;
Mais fais-moi pénétrer leurs coupables secrets,
Prête-moi tes clartés pour lire dans leurs âmes,
Et Judith va d'un mot confondre ces infâmes!

HOLOPHERNE.

L'ancien roi de Tharsis est lent à m'obéir.

MINDUS.

Moi! j'irais...

JUDITH, à Mindus.

Sois moins fier : on pourrait te trahir.
(Montrant Holopherne.)
On sait de quel complot ton orgueil le menace.
Tu le crains, tu le hais, tu convoites sa place.
Ton zèle cache mal tes sentimens jaloux.
Complice d'Achior...

HOLOPHERNE.

D'Achior!...

JUDITH.

A genoux!

(Mindus, confondu, se prosterne aux pieds de Judith.)

PHARÈS.

En vain à l'imiter sa faiblesse m'engage,
Nul remords ne m'oblige à cet indigne hommage.
Moi, Pharès! oh! jamais...

JUDITH, avec inspiration, et marchant vers Pharès.

Pharès n'est pas ton nom!...
Pharès!... il a péri sur le rocher d'Hermon.
Toi-même dans son sein tu plongeas ton épée,
Tu posas sur ton front sa couronne usurpée...

PHARÈS.

Grands dieux!

JUDITH.

C'était ton frère, il tomba sous tes coups.

Meurtrier de Pharès !...

HOLOPHERNE.

Que dit-elle ?

JUDITH.

A genoux !

(Pharès, épouvanté, tombe à genoux.)

ÉRIOCH.

Tous les deux à ses pieds !... Malgré moi ce mystère
M'inspire de l'effroi.

JUDITH, le regardant fixement.

Sur ce visage austère
Je ne lis point de crime et point de trahison...
Seigneur !... quelle clarté !... Jadason !...

ÉRIOCH.

Jadason !

JUDITH.

C'est le nom, n'est-ce pas, d'une bataille affreuse
Que ta peur évita par une fuite heureuse !
Tout le temps du combat, tremblant, tu t'es caché !
Et le soir on t'a vu, sur un brancard couché,
Pour rendre, en la voilant, ta lâcheté plus sûre,
Grimacer les douleurs d'une feinte blessure.

ÉRIOCH.

Qui m'a trahi ? qu'entends-je ? et comment savez-[vous ?...

JUDITH, avec indignation.

Fuyard de Jadason... à genoux !

HOLOPHERNE.

A genoux !

(Érioch anéanti, tombe à genoux.)

Elle lit dans tous les cœurs, tout cède à son empire.

PHARÈS.

Nous sommes dévoilés...

ÉRIOCH.

Un Dieu vengeur l'inspire !

PHARÈS.

Contre ce Dieu cruel nous lutterons en vain.

HOLOPHERNE.

Perfides alliés, je vous connais enfin !
Toi, Pharès, meurtrier ! toi lâche ! toi transfuge !...
Gardes, désarmez-les... et demain qu'on les juge ;
Et qu'ils ne comptent plus au rang de mes soldats.

PHÉDYME, à part.

Laissons-la triompher, mais surveillons ses pas.

(Les rois rendent leur épée aux officiers, les soldats les emmènent hors de la tente ; Phédyme s'éloigne mystérieusement en traversant le théâtre.)

HOLOPHERNE, à Judith, apercevant Phédyme.

Cette femme a sur toi fait éclater l'orage.
Ah ! je saurai punir cet imprudent outrage.

JUDITH, à part.

Dieu m'a prêté sa force et j'ai su les braver ;
Mais que lui dire à lui, qui vient de me sauver ?

SCÈNE IX.

HOLOPHERNE, JUDITH.

HOLOPHERNE.

Un magique pouvoir t'a révélé leurs crimes.
Comme ils sont tous tombés à tes accens sublimes
Judith ! est-donc toi, qu'ils osaient insulter ?
Toi que tout Israël s'honore d'écouter !
Toi, dont le nom si noble et si pur est l'emblème
Des plus saintes vertus ! toi, la beauté suprême !
A qui tout doit paraître un hommage insolent,
Et que moi j'ose à peine admirer en tremblant !...
Oui, près d'eux, tu m'as vu terrible en ma colère.
Mais près de toi, j'ai peur... j'ai peur de te déplaire ;
Ce tigre rugissant du désert descendu
Ne sait plus que gémir comme un agneau perdu.
Oh ! que l'amour rend humble au jour de la victoire !
Qu'est-ce qu'un vain succès et qu'importe la gloire,
La gloire des héros, si le plus renommé,
Si le plus orgueilleux n'est pas le plus aimé !
Mais hélas ! je le vois, mon amour vous offense.

JUDITH, avec égarement.

Oui, vous avez eu tort de prendre ma défense.

HOLOPHERNE.

Moi ?

JUDITH.

Je vous dis, seigneur, que vous avez eu tort,
Que je vous ai trompé, que je veux votre mort ;
Qu'avec vos ennemis je suis d'intelligence,
Que je suis l'instrument d'une horrible vengeance,
Que ceux qui m'accusaient venaient vous sauver, [vous !
Qu'il fallait, sans pitié, me livrer à leurs coups.
Ah ! j'aurais moins souffert de cette mort si prompte
Que de tous ces honneurs qui me couvrent de honte.

HOLOPHERNE.

Quel désespoir l'égare... Oh ! Judith, calme-toi,
Leur indigne soupçon n'a point changé ma foi.
Avec mes ennemis je ne puis te confondre,
Mon amour seul m'éclaire !

JUDITH, à part.

Hélas ! faut-il répondre
Par tant de perfidie à tant de loyauté !

HOLOPHERNE.

Moi, de ton noble cœur je n'ai jamais douté.
Eh ! comment douterais-je ? en toi tout me rassure,
Et ton maintien si digne, et ta beauté si pure,
Et ta voix dont la grâce a pénétré mon cœur :
Ah ! de traîtres accens auraient moins de douceur !
Un perfide regard n'aurait pas tant de charme,
La haine se devine et le mensonge alarme.
Un faux bonheur nous jette un soupçon douloureux.
Va, si tu me trompais, je serais moins heureux.

JUDITH, à part.

O mon Dieu ! tu l'entends ! est-ce là ta victime ?

HOLOPHERNE.

Et pourquoi m'immoler, Judith ? quel est mon cri-[me ?
Je sauve ton pays que tu croyais perdu ;
Par mon ordre, Israël à sa gloire est rendu.
Nos intérêts unis bientôt seront les mêmes,
Je servirai ton Dieu s'il permet que tu m'aimes ;
Enfin, pour commander, pour régner en ma cour,
Que t'importe ma mort ?... n'as-tu pas mon amour ?
Non, non, je ne crains pas que ta ruse me livre ;

Pour te donner mes jours tu me laisseras vivre...
Mais contre ta douleur vainement je combats,
Tu détournes les yeux, tu ne m'écoutes pas.
De tes vils ennemis tu me crois le complice,
Tu te venges sur moi de leur lâche injustice;
Et m'accablant aussi d'un injuste courroux,
Tu me fuis, tu me hais...

JUDITH.

Moi? je priais pour vous.

HOLOPHERNE.

O joie!... elle a mêlé mon nom dans ses prières!
Dès l'enfance endurci dans nos luttes guerrières,
Je ne connaissais pas ces mots consolateurs.
Ah! Judith!...

(Apercevant Nassar.)

Qui vient donc?...

NASSAR.

Prince, sur les hauteurs
On vient de signaler un courrier de Ninive.

HOLOPHERNE, épouvanté.

Un messager... du Roi?...

NASSAR.

Dans l'instant il arrive.

HOLOPHERNE, à Judith.

Je cours le recevoir... et je reviens vers toi.

SCÈNE X.

JUDITH, seule.

Le malheureux, qui m'aime et qui se fie à moi!
Ah! vivre tout un jour de ruse, de mensonge,
C'est un supplice affreux... indigne... et quand je [songe
A l'horrible devoir qu'il me faut accomplir,
Mon âme se révolte, et je me sens faiblir...
Moi, mentir! moi, Judith! où suis-je descendue!...
Et lui... contre les siens, comme il m'a défendue!...
Et j'irais, me courbant sous un ordre cruel,
Lorsqu'il agit pour nous, lorsqu'il sauve Israël,
Lorsqu'il veut, de son roi guidant l'esprit sauvage,
Préserver nos tribus d'un honteux esclavage,
J'irais, moi, par un coup lâchement médité,
L'immoler, et punir sa générosité?...
Ah! ce n'est plus sa mort que le Seigneur ordon- [ne!...
S'il comprend la pitié, c'est que Dieu lui pardonne!
Ses secours, ses bienfaits, doivent me désarmer!...
Frapper un cœur si noble et si digne d'aimer!
Frapper... mais je n'ai plus de fureur qui m'en- [traîne!
Du sang!... il faut du sang!... mais je n'ai plus de [haine!...
Plus de haine!... et d'où vient que ma colère a [fui?...
Je demandais sa mort, et je tremble pour lui!...
Ce changement, Seigneur, est il donc votre ou- [vrage?
Non, c'est un piége affreux... Dieu m'éprouve, cou- [rage!
Il me livre aux démons qui viennent me tenter,
Et pour que je triomphe il veut me voir lutter...
A l'amour d'Holopherne ils me disent sensible!...
Moi, l'aimer! .. moi, l'aimer!... démons, c'est im- [possible!
Un moment j'ai repris ma parure d'orgueil,
Mais mon cœur déchiré n'a point quitté son deuil.
L'ombre de mon époux habite ma demeure;
Depuis trois ans, démons, vous voyez que je pleure,
Que j'ai la même foi, que j'ai le même amour,
Et que mon désespoir n'a pas vieilli d'un jour!
Je vis pour honorer cette sainte mémoire.
Holopherne... un héros... eh! que me fait la gloire?
Elle n'a point d'écho dans mon cœur attristé,
La gloire de Judith est son humilité.
Il m'aime!... Eh bien? — il m'aime!... Oh! leur [rage redouble.
Comme ils savent crier le seul mot qui me trouble!
Ils viennent m'insulter par leur rire moqueur...
Ils aveuglent mes yeux... ils m'arrachent le cœur!
Les cruels!... je succombe, et l'abîme m'attire!
Grâce! grâce!... de moi le Seigneur se retire...
Je fais, pour l'implorer, des efforts superflus,
Mes deux mains, pour prier, ne se rejoignent plus!
Dieu! voilà le Serpent qui me poursuit comme Ève,
Voilà, dans les roseaux, sa tête qui se lève...
Il me parle!... il me parle... il enivre mes sens
Des parfums corrupteurs de l'infernal encens!...
Israël, c'en est fait, ta patrie est vendue...
L'enfer... l'enfer triomphe... et Judith est perdue!...

(Elle s'évanouit. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un élégant pavillon situé entre la tente d'Holopherne et celle de Judith. Des rideaux de pourpre, soutenus par des piliers d'or auxquels sont suspendus des trophées d'armes, ferment la scène dans le fond du théâtre. Les rideaux relevés laissent apercevoir la tente d'Holopherne. Un soldat garde cette entrée. Sur le devant du théâtre, à droite, est une porte fermée; à gauche, une fenêtre.

SCÈNE I.

ACHIOR, UN GARDE.

(Achior, déguisé en esclave arabe, s'avance en regardant autour de lui avec inquiétude. Le garde s'oppose à son passage.)

LE GARDE.

On ne peut pénétrer dans cet appartement.
(Reconnaissant Achior.)
Ah! seigneur, pardonnez, sous ce déguisement
Je n'ai point reconnu notre ancien chef...

ACHIOR.

Silence!

LE GARDE.

Je suis à vous, seigneur.

ACHIOR.

Dans le camp, ma présence
Est un secret.

LE GARDE.

Comptez sur ma fidélité.

ACHIOR.

La tente de Judith?

LE GARDE.

Elle est de ce côté.

(Achior ouvre la porte qui mène dans la tente de Judith; Zelpha vient à lui, elle s'étonne et s'effraie en reconnaissant Achior.)

ZELPHA.

C'est vous!

ACHIOR.

Judith est là?

ZELPHA.

Devant Dieu prosternée,
Elle achève en priant cette affreuse journée.

ACHIOR, mystérieusement.

On a reçu ce soir un message de mort...
Dis-lui de tout tenter par un dernier effort.
Le temps est précieux, la tâche est difficile.
Dans l'un des souterrains qui mènent à la ville,
Grâce au plan des remparts qu'un esclave a livré,
Les soldats d'Holopherne ont déjà pénétré;
C'est là qu'ils vont couver le feu de l'incendie.
J'ai démêlé leur trame habilement ourdie.
Un de mes alliés ici m'a reconnu,
De ces lâches projets ses soins m'ont prévenu.
Tous seront massacrés; les enfans et les femmes
Tomberont sous le fer, périront dans les flammes.
Tel est l'ordre du Roi qu'on adore en ce lieu,
Du Roi que l'Assyrie a proclamé son dieu.
On lui résiste en vain; sa puissance est extrême,
Et son nom fait trembler Holopherne lui-même.

ZELPHA.

Mais, seigneur, Holopherne a promis son appui
Aux Hébreux...

ACHIOR.

Leur destin ne dépend plus de lui!
Holopherne vous trompe, et leur perte s'apprête,
Il ne peut les sauver qu'en leur laissant sa tête;
Sa mort, oui, sa mort seule, épouvantant les cœurs,
De tant de nations peut nous rendre vainqueurs.
Va, que de nos projets Judith soit avertie.
Ce soir... les assiégés vont faire une sortie...
Dans l'ombre, ils attendront, faisant taire leurs pas,
Le moment de venir se joindre à mes soldats.
Judith par un signal nous le fera connaître.
Qu'elle pose... une lampe... auprès de la fenêtre,
Et sa pâle lueur nous traçant le chemin,
Nous fondrons sur le camp les armes à la main.

LE GARDE.

C'est le prince... fuyez.

ACHIOR, revenant, bas à Zelpha.

Si Judith peut surprendre
Le mot d'ordre...

ZELPHA.

Seigneur, je courrai vous l'apprendre.

(Achior s'éloigne mystérieusement. Zelpha, apercevant les officiers d'Holopherne, rentre dans la tente de Judith.)

SCÈNE II.

HOLOPHERNE, OFFICIERS, GARDES.

HOLOPHERNE, tenant une lettre à la main.

Le destin me punit d'un rêve généreux,
Et vainement Judith m'intéresse aux Hébreux;
Le Roi veut que mon bras les livre à sa furie.
Par son nom, par l'honneur du trône d'Assyrie
Il a juré leur mort; je ne puis hésiter.
Et quel homme à cet ordre oserait résister?
(Il ouvre la lettre et lit:)
« Je suis Roi, je suis Dieu. Sur la terre et sur l'onde
» J'accomplis en marchant la conquête du monde;
» Et vous pouvez souffrir que mon pas éternel
» S'arrête un jour devant un hameau d'Israël!

» Malheur, malheur à vous ! si demain Béthulie
» Sous ses remparts fumans n'est pas ensevelie ;
» S'il reste un seul Hébreu dans ses murs renversés,
» Je croirai ce qu'on dit, que vous me trahissez ;
» Et je vous punirai comme on punit un traître.
» Adorez cet écrit, que signe votre maître. »
Ah! l'on me dénonçait aux soupçons de mon Roi !..
Eh bien ! par mes fureurs il faut prouver ma foi !
Pour expier l'erreur d'une folle clémence,
Il faut que cette nuit le massacre commence ;
Il faut que dès demain cette antique cité
Ne soit plus qu'un vain nom par le temps emporté,
Un amas de débris, une cendre fumante
Que balaie en passant l'aile de la tourmente,
Et qu'enfin ce hameau, sous mes coups châtié,
Ne soit plus pour ma gloire un remords de pitié.
Mais Judith !... triomphante à la cour d'Assyrie...
Les honneurs lui feront oublier sa patrie.
Phédyme a vu mourir son père détrôné,
Et, pour un peu d'amour, Phédyme a pardonné ;
Et d'un coupable choix sa faiblesse s'honore.
Quoi ! malgré ma défense elle revient encore !

SCÈNE III.

HOLOPHERNE, PHÉDYME, dans le fond du théâtre, NASSAR, OFFICIERS, GARDES.

PHÉDYME.

Rassurez-vous, seigneur, j'ai perdu tout espoir.
C'est pour vous dire adieu que j'ai voulu vous voir.
De vos ordres cruels je ne viens pas me plaindre;
Regardez, je suis calme, et je sais me contraindre;
Mais un affreux péril vous menace aujourd'hui !
Et tremblante, je viens vous armer contre lui.

HOLOPHERNE.

Phédyme, aucun danger ne menace ma vie.

PHÉDYME.

D'un horrible soupçon malgré moi poursuivie,
Pour vos jours, je crains tout, le fer et le poison,
Et l'on respire ici l'air de la trahison.

HOLOPHERNE.

Oh ! vous venez encor...

PHÉDYME.

Je n'ai point parlé d'elle !
Mais, seigneur, permettez qu'un esclave fidèle
Vous garde, et de ces lieux connaissant les détours,
Puisse au moindre danger vous porter ses secours.
Redoutez la douceur de cette main fatale !
O dieux ! pourquoi faut-il qu'elle soit ma rivale !
On ne m'écoute pas... mes cris sont superflus.
Quel homme ose écouter celle qu'il n'aime plus !
Il croit que je la hais parce qu'elle sait plaire,
Il prend mon désespoir pour une humble colère ;
Il ne devine pas que, bravant ses mépris,
Généreuse, je veux le sauver à tout prix.
Oh ! laisse-moi du moins, dans ce péril extrême,
Laisse-moi te défendre et te garder moi-même :
J'oublierai ce lien qui consolait mes jours,
Je verrai... sans pleurer... tes nouvelles amours.
Judith commandera, j'obéirai près d'elle,
Je lui pardonnerai... je dirai qu'elle est belle...
Mais tu me laisseras toujours veiller sur toi...
Et l'on n'osera pas te frapper devant moi.

HOLOPHERNE, avec bonté.

Phédyme, il faut partir, Judith a ma promesse;
Eloigne de ton cœur un soupçon qui me blesse.
Va, ne crains rien pour moi ; dans ce camp, dans [ma cour,
De fidèles amis me gardent nuit et jour.

PHÉDYME.

Mais la mort en secret peut vous être donnée.
On peut vous présenter la coupe empoisonnée.
A Judith vous offrez un splendide festin,
Ce soir... vous recevrez la coupe de sa main...
Oh ! de grâce exigez... c'est ma seule prière,
Exigez qu'elle boive... avant vous, la première...
Et si, dans ce moment, vous la voyez trembler...

HOLOPHERNE.

La haine vous égare, et c'est trop l'accabler !

PHÉDYME.

Eh ! tu ne vois donc pas que Judith me renvoie,
Comme un garde importun qui veille sur sa proie !
Elle hait ma présence et veut nous séparer,
Et cette crainte seule aurait dû t'éclairer !

HOLOPHERNE.

Mais par d'autres motifs elle pourrait vous craindre.

PHÉDYME.

Oh ! je comprends ! Judith excelle en l'art de feindre,
Elle ose te flatter par de jaloux combats...
Elle !... jalouse !...

HOLOPHERNE.

Eh bien...

PHÉDYME.

Elle ne t'aime pas !
(Voyant la fureur d'Holopherne.)
Tu frémis à ce mot... Ah ! c'est là ma vengeance !

HOLOPHERNE, avec violence.

Sans doute, elle n'a pas votre noble indulgence ;
Mais ne peut-on prouver un tendre sentiment
Sans avoir immolé son père à son amant ?
Croyez-vous que le prix d'un dévoûment se compte
Par ce qu'il a coûté de remords et de honte ?

PHÉDYME.

Oh ! de l'amour éteint inévitable loi !...
Si généreux pour elle... et si lâche pour moi !
Elle trompe, on l'écoute, et sa parole enivre...
Elle apporte la mort... et pour elle on veut vivre !
On la traite en idole, on lui parle en tremblant ;
Et l'on m'accable, moi ! d'un mépris insolent.
Elle hait, on le voit, sa vengeance menace...
Et c'est moi que l'on craint, et c'est moi que l'on [chasse !
M'arrachant le seul bien qui me reste aujourd'hui,
Le droit de le défendre et de mourir pour lui !

HOLOPHERNE.

Eh ! renoncez, madame, à cet effort sublime.
Ne lui ravissez pas son heureuse victime ;
Livrez-moi sans pitié, je bénirai mon sort
Si son amour me donne une si belle mort.

PHÉDYME.

Oh ! de ce tendre espoir ne berce point ton âme,
Tu ne soumettras pas cette orgueilleuse femme ;
Non, jamais... Son mépris me vengera du tien ;
Sa perfide douceur ne t'accordera rien,
Et tu seras mourant sur la sanglante couche
Avant qu'un mot d'amour ne tombe de sa bouche !

HOLOPHERNE, la menaçant.

Va-t-en !

PHÉDYME.

Tu crois mourir heureux entre ses bras ?
Frappe... va, je triomphe... elle ne t'aime pas !

HOLOPHERNE, aux gardes.

Venez, et qu'on l'enchaîne au milieu des esclaves.

(Phédyme est emmenée par les gardes.)

SCÈNE IV.

HOLOPHERNE. Dans le fond du théâtre, NASSAR, GARDES.

HOLOPHERNE.

Ah ! tu veux m'attendre, Phédyme, et tu me braves !
Dieux !... elle m'a laissé tous ses dards en partant !
Moi soupçonner Judith !.. moi, moi qui l'aime tant...
O supplice ! nourrir cet effroyable doute,
Voir dans l'être adoré l'ennemi qu'on redoute,
Fuir et craindre Judith !... la faire espionner...
Non !... j'aime mieux mourir que de la soupçonner ;
J'aime mieux devenir sa victime insensée
Que de la voir jamais rougir de ma pensée !...
Cependant elle hait nos prêtres et nos dieux...
Nos usages sacrés lui semblent odieux...
Elle est juive, elle est sainte, et Moïse l'inspire...
Veuve, elle redoutait l'amour et son empire ;
Et tout à coup... Mon cœur n'ose s'interroger...
L'attrait qu'elle a pour moi, c'est l'attrait du dan-
[ger...
Sa douleur, sa fierté, tout en elle est mystère...
Et ce matin encor son trouble involontaire
D'un infâme complot semblait me prévenir...
Mais elle ne vient pas... Qui peut la retenir ?
(A Nassar.)
As-tu parlé ce soir à Judith elle-même ?

NASSAR.

Au festin solennel, par votre ordre suprême,
J'ai convié Judith : elle viendra, seigneur.

HOLOPHERNE.

Et Judith a sans crainte accepté cet honneur ?
Tu n'as pas remarqué... Mais je l'entends... c'est
[elle.

SCÈNE V.

JUDITH, ZELPHA, HOLOPHERNE, NASSAR.

(Les esclaves apportent la table du festin.)

HOLOPHERNE, à part.

Je vais donc la revoir ! hélas !
(Apercevant Judith.)
Dieux, qu'elle est belle !
Les plus affreux soupçons tombent à son aspect,
La colère se change en timide respect...

JUDITH, à part.

Il me trompait... j'éprouve une rage inconnue...
Enfin ! Dieu soit loué... ma haine est revenue !

HOLOPHERNE, à part.

Mais elle semble fuir un pénible entretien.
Son regard courroucé semble éviter le mien.
(A Judith.)
Pourquoi viens-tu si tard ?

JUDITH, avec amertume.

Demandez à Phédyme.

HOLOPHERNE.

Oh ! de ses longs adieux ne me fais pas un crime.
(A part.)
Eh quoi ! je l'accusais, prompt à me défier.
Et c'est moi qu'elle force à se justifier !
Mais l'instant est venu de l'épreuve mortelle :
Présentons-lui la coupe... Oh ! dieux ! la prendra-
[t-elle ?
Si, trouvant un prétexte, elle allait refuser ?...
Si, par sa propre crainte, elle allait s'accuser ?...
J'ai vu bien des combats, j'ai vécu de carnage,
Jamais pareil effroi n'a glacé mon courage.
(Conduisant Judith vers la table.)
Voulez-vous présider aux plaisirs du festin,
Et par les mêmes vœux mêlant notre destin,
Souffrir que pour tous deux la coupe soit remplie ?

JUDITH.

Oui, seigneur : au succès de ma tâche accomplie
J'ose boire avec vous, car mon cœur est joyeux,
Et je sens que ce jour est un jour glorieux.
(Judith prend un des flacons d'or et verse le vin dans la coupe que lui présente Holopherne ; puis elle porte la coupe à ses lèvres.)

HOLOPHERNE, à part.

Ah ! je respire enfin !... rien n'a trahi son trouble.
Oh ! ma foi se réveille, et mon amour redouble...

JUDITH.

Un courrier de Ninive est arrivé ce soir ?

HOLOPHERNE.

Oui ; par un envoyé le roi me fait savoir
Qu'il presse mon retour à la cour d'Assyrie.
Vous y viendrez, Judith ?

JUDITH.

Pour ma pauvre patrie
J'irai de votre maître implorer les bontés.

HOLOPHERNE.

Là vous ferez pâlir nos plus fières beautés.
Quel triomphe pour moi ; car ce jour vous engage !
Vous connaissez nos lois... vous savez qu'un usage...
Un usage à la fois charmant et rigoureux,
Nous fait un déshonneur de n'être point heureux.
L'imprudent qui verrait son ardeur méprisée
De la cour, aussitôt, deviendrait la risée...
Mille regards moqueurs le poursuivraient toujours.

JUDITH.

Oh ! l'on ne rira pas, seigneur, de nos amours !

HOLOPHERNE.

Ce bonheur est si grand que j'ose a peine y croire !
Tu ne me hais donc pas ?

JUDITH.

Vous plaire, c'est ma gloire !

HOLOPHERNE, mystérieusement.

Tu l'as promis, Judith : dans ma tente... à minuit...
Tu viendras... Elle est là... cette porte y conduit...
Tu me dis d'espérer !... Oh ! ce n'est point un rêve...

JUDITH, s'inclinant.

Seigneur...
(A part, en regagnant la porte.)
Sur les rideaux j'ai vu briller un glaive !
(Tous deux se lèvent. Les esclaves emportent la table du festin.)

NASSAR, bas à Holopherne.

Tous les feux sont éteints dans les murs assiégés ;
Au fond des souterrains nos soldats partagés
Attendent le moment de marcher sur la ville,
Qui, dans un faux espoir, trouve un sommeil tran-
[quille.

HOLOPHERNE, bas à Nassar.

Va, dirige leurs coups, et reviens me chercher
Au point du jour !

JUDITH, bas à Zelpha, lui montrant la porte de sa tente.

C'est là qu'il faudra te cacher.
Zelpha, tu resteras derrière cette porte ;
Mais ne te montre pas avant que je ne sorte.
Je poserai la lampe ici, de ce côté.
Achior reviendra guidé par sa clarté,
Ses soldats avec nous sont tous d'intelligence.

NASSAR, à Holopherne.

Le mot d'ordre, seigneur ?

HOLOPHERNE.

« Babylone et vengeance ! »

JUDITH, à Zelpha.

Retiens bien ces deux mots.
(Zelpha sort, Nassar se retire dans le fond du théâtre..

HOLOPHERNE, à Judith, avec tendresse.

Judith, pardonne-moi !
C'est un crime... Un moment j'ai douté de ta foi...
De cet affreux soupçon mon âme est soulagée ;
Mais comme j'ai souffert !.. Ma douleur t'a vengée.
Et ce n'est pas à toi, Judith, de m'en punir.
Oh ! viens, viens dissiper ce cruel souvenir !
Livre ta destinée à cet amour si tendre.
Je ne te quitte pas, Judith ; je vais t'attendre.
Que mon cœur va frémir au doux bruit de tes pas !
Tu ne peux me tromper : tu viendras... tu viendras !..

JUDITH, tremblante.

Dieu m'a dit : « Tu seras l'épouse et la servante. »
(A part.)
Je suis soumise à Dieu... Cet amour m'épouvante !

HOLOPHERNE, avec passion.

Est-il vrai ?... N'est-ce pas un prestige du cœur ?
Cette femme... aujourd'hui... promise à mon bon-
[heur,
C'est elle !... c'est Judith !... c'est la femme que
[j'aime !
O pensée enivrante ! ô délire suprême !
Vertige de l'espoir, extase, enchantement !
Félicité cruelle ! adorable tourment !
Délicieux fardeau de tristesse et de joie !
Torrens de voluptés où mon âme se noie !
Non, je ne savais pas, avant cet heureux jour,
Quels siècles on peut vivre en une heure d'amour !
(Il sort. Ses officiers, ses pages l'accompagnent. Les esclaves emportent les flambeaux ; ils ne laissent que la lampe, et ferment les rideaux dans le fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

JUDITH, seule, avec exaltation.

Dieu puissant, rendez-moi ma première assurance...
De moi seule Israël attend sa délivrance...
Pour vaincre ce héros prêtez-moi votre appui.
Son amour est un crime, armez-moi contre lui ;
Endormez son espoir par des songes funèbres ; ...
Cachez-moi, cachez-moi dans de chastes ténèbres !
Éteignez cet amour par votre ordre allumé ;
Faites qu'il n'aime plus, qu'il n'ait jamais aimé...
Dans un sommeil sauveur... ordonnez qu'il m'oublie ;
Éloignez de ses yeux mon image embellie ;
Effacez cet éclat, ces brillantes couleurs
Qui, profanes, cachaient la trace de mes pleurs ;
Reprenez cet attrait dont vous m'aviez parée,
Cilice de beauté dont je suis déchirée !...
En m'ôtant mon pouvoir... venez me secourir...
S'il m'aime encor, Seigneur, c'est à moi de mourir !
Je frissonne... Un nuage a passé sur ma vue.
(Elle entr'ouve le rideau de la tente et revient sur le devant de la scène.)
O miracle ! Seigneur, vous m'avez entendue !
Vous avez eu pitié de ma faiblesse... Il dort !...
Oui... je vous ai compris... oui, vous voulez sa
[mort...
Donnons-leur le signal... un seul instant me reste...
(Elle prend la lampe et va la poser sur la fenêtre. Elle regarde dans le lointain.)
Dans la ville... le feu !... le feu !... retard funeste...
(Elle prend un glaive dans un des trophées suspendus aux piliers, et marche vers la tente. Tout à coup elle s'arrête.
Il dort !.. et dans son sang mon bras va se plonger...
Mais ils dorment aussi ceux qu'ils vont égorger !
(Elle entre dans les appartemens d'Holopherne. Au même instant, la porte de la tente de Judith s'ouvre.)

SCENE VII.

ACHIOR, ZELPHA, ensuite JUDITH.

ZELPHA, à voix basse

Où courez-vous, seigneur? C'est là qu'il faut attendre.

ACHIOR, à voix basse.

Mais tu ne vois donc pas qu'elle nous fait surprendre,
Que nous sommes trahis, que nous sommes perdus,
Qu'à son indigne amour elle nous a vendus,
Que nous venons trop tard, et qu'elle a changé l'heure;
Qu'elle livre Israël, et qu'il faut qu'elle meure?
Ah! nous sommes tombés dans un lâche complot!
La perfide l'aimait!...

JUDITH, un glaive à la main.

Vous pouvez parler haut.

ACHIOR.

C'est elle!

JUDITH, avec exaltation.

Dieu puissant, ma tâche est achevée!

ZELPHA, relève le rideau du milieu; on aperçoit dans le fond de la tente Holopherne étendu mort sur son lit.)

Ciel!

JUDITH.

Israël est libre, et Judith est sauvée!
(A Achior.)
Je l'aimais... disais-tu... que t'en semble à présent?
Mais quel froid me saisit... Que ce glaive est pesant!

(Elle laisse tomber le glaive — Tumulte. Des soldats envahissent le théâtre, et s'emparent des issues.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, OSIAS, GUERRIERS, ISRAÉLITES, SOLDATS AMMONITES.

OSIAS.

L'Impie épouvanté nous laisse la victoire!
Honneur à vous, Judith!

JUDITH.

Je ne veux point de gloire.

OSIAS.

Et que veux-tu pour prix d'un dévoûment si beau?

JUDITH.

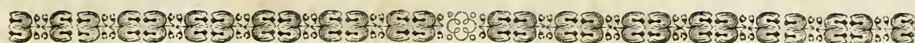
Le droit d'aller prier seule sur un tombeau,
Et de finir mes jours humblement dans les larmes.
Vous, achevez mon œuvre, allez combattre.

TOUS.

Aux armes!!!

FIN DE JUDITH.

Imprimerie de Boulé et Cᵉ, rue Coq-Héron, nᵒ 3.



LA COMTESSE D'ALTENBERG

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par MM. Alphonse ROYER et Gustave VAEZ,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 11 mars 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
LE COMTE D'ALTENBERG	MM. BOUCHET.
LE CHEVALIER OTTO	BARON.
LE DUC FRÉDÉRIC-AUGUSTE DE SAXE	MILON.
LE PRISONNIER	ROUVIÈRE.
JOHANN, domestique du comte	VORBEL.
UN SÉNÉCHAL, de la margrave	ERNEST.
LA COMTESSE D'ALTENBERG	Mmes DORVAL.
MARIE, sa fille	NAPTAL.
LA MARGRAVE DE GOERLITZ, mère de la comtesse	GRASSAU.
VALETS du comte. — GARDES. — VALETS de la margrave. — OFFICIERS d'état-major.	

L'action se passe en 1768, dans un château, à quelques lieues de Dresde. — Costume régence, sans poudre.



ACTE PREMIER.

Un salon. — Une porte à droite. — A gauche, une fenêtre. — Sur le second plan, une porte sur le premier. — Une table de chaque côté du théâtre.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MARIE, LE COMTE.

(Au lever du rideau, chacun de ces personnages est occupé : le comte à écrire sur la table de gauche, la comtesse à broder, auprès de l'autre table, Marie à dessiner, assise sur un tabouret aux pieds de sa mère — Johann entre.)

JOHANN, une lettre à la main.

Monsieur le comte !

MARIE, se levant.

Donnez, Johann.

LE COMTE.

Qu'est-ce donc ?

MARIE.

Mon père, une lettre de Dresde.

LE COMTE.

Une lettre ! (A part.) C'est d'elle, peut-être. (Regardant la suscription.) Non, du chevalier Otto. (Il jette la lettre sur la table et réfléchit.) Deux jours sans m'écrire !...

MARIE, ouvrant la fenêtre.

Quelle douce matinée ! Ma mère, tu me permettras de sortir aujourd'hui, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, avec pénétration.

Si tu le désires tant...

MARIE, à part, mélancoliquement.

Je verrai Frédéric.

LA COMTESSE, à part, regardant Marie.

Il faut que je l'interroge.

MARIE.

Hier, le temps était pluvieux et froid, et je n'ai pas osé te demander... Il m'a fallu rester enfermée tout un grand jour.

LA COMTESSE.

J'ai vu ta contrariété, ton ennui.

MARIE, vivement.

Oh! avec toi! (Elle l'embrasse, et se rassied sur le tabouret.) Mais hier c'était le jour des aumônes, et le vieux Franz, et la pauvre Marthe qui est malade...

LA COMTESSE.

Quelqu'un les a visités à ta place.

MARIE.

Toi! malgré le froid, malgré la pluie!

LA COMTESSE.

Que deviendraient les malheureux si l'on attendait le soleil pour leur porter secours?...

MARIE, avec amour.

Ma mère! les pauvres ont bien raison de t'appeler leur bon ange.

LA COMTESSE.

Ne me loue jamais, enfant. D'ailleurs, tu importunes ton père.

LE COMTE, qui, dans ce moment, décachète la lettre du chevalier qu'il a reprise.

Gardez-vous de le penser, madame, je suis fier de voir que tout le monde ici vous bénit et vous aime.

LA COMTESSE, tristement, à part.

Tout le monde!

LE COMTE.

Et l'affection dont mes vassaux entourent la comtesse d'Altenberg, accroît pour vous mon estime.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie, monsieur le comte, mais laissons cela. Le cœur de votre femme n'a pas besoin de ce vain témoignage.

LE COMTE, jetant les yeux sur la lettre du chevalier.

Que vois-je!.. Cette nouvelle! et elle ne m'a pas écrit. (Appelant vivement.) Johann!

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE, à part, regardant sa lettre.

L'ordonnance est enfin signée. (Appelant.) Johann! Johann! (Marie se lève pour appeler le domestique qui paraît, le comte lui demande:) Mme de Rosenthal n'est pas arrivée de Dresde?

JOHANN.

Non, monseigneur

LE COMTE.

Aucun message de sa part?

JOHANN.

Aucun.

LE COMTE.

C'est bien! sortez.

LA COMTESSE, se levant.

Fermez donc cette fenêtre, Johann, c'est pour cela que M. le comte vous avait appelé... (Bas au comte.) Pour vos gens, monsieur, donnez au moins un prétexte à votre impatience.

(Le domestique sort après avoir fermé la fenêtre. — Marie va s'asseoir de l'autre côté de la table à droite, où elle réfléchit tristement.)

LE COMTE, haut.

Mon impatience est bien naturelle: le premier ministre disgracié! lui qui voulait enlever à la noblesse les débris de ses priviléges féodaux, comme ses prédécesseurs avaient fait déjà pour notre droit de haute justice!

MARIE.

Si j'étais un grand seigneur comme vous, mon père, je serais enchantée qu'on m'épargnât le chagrin d'avoir à prononcer moi-même l'emprisonnement ou la mort d'un malheureux.

LE COMTE.

Non; en dépit des États et des Électeurs de la Saxe, à qui les chances de la guerre et de la politique nous ont soumis, un comte immédiat de l'empire est de droit souverain dans sa terre. Chef de sa famille, maître de ses vassaux, il faut qu'il soit le seul juge de ses vassaux et de sa famille.

MARIE.

De sa famille!

LE COMTE, relisant sa lettre.

Disgracié! et le divorce du prince auquel il s'opposait, ratifié par les États...

LA COMTESSE.

Impossible!

LE COMTE.

Dans la séance d'hier.

LA COMTESSE, froidement.

C'est une lâcheté. Les États foulent aux pieds les lois de la Saxe, pour satisfaire aux caprices du régent... car tout le monde sait bien dans quelles vues il répudie sa femme. Il ne lui manquait plus que de partager avec sa favorite un pouvoir dont il n'était que dépositaire et qu'il garde iniquement.

LE COMTE.

Je reconnais les idées de votre mère, Mme la margrave de Gœrlitz, qui nous fait, dit-on, l'honneur de nous visiter ce matin. Pour se consoler de ne plus posséder que le titre de sa petite principauté, elle s'amuse toujours sans doute à tramer des complots?...

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, ma mère est une noble femme, digne de tous vos respects. Sa fidélité à la famille du feu électeur Christian VII n'est pas un amusement, mais une religion. Quant à moi, je sais compatir au malheur d'une épouse délaissée... Il faut que la favorite ait été bien adroite ou bien conseillée. Mme de Rosenthal est dit-on, son amie.

LE COMTE, avec colère.

Madame, je ne puis souffrir que vous insultiez..

(Marie se lève et se rapproche de sa mère.)

LA COMTESSE, vivement et à part, à son mari.

Monsieur ! silence au moins devant votre fille... (Haut.) Marie, va voir, je te prie, si le courrier de ma mère n'est pas venu annoncer son carrosse. (Marie hésite à sortir.) Va, mon enfant, va !

(Marie sort lentement en regardant la comtesse, qui essuie une larme.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, avec douceur.

Amélie, je voulais seulement vous faire comprendre...

LA COMTESSE.

Oh ! vous pouvez parler avec colère, maintenant ; votre fille n'est plus là.

LE COMTE.

Votre injustice envers Mme de Rosenthal...

LA COMTESSE.

Mon injustice ! Je ne vous parlerai pas de moi ; mes chagrins ne vous touchent pas, je le sais ; mais, du moins, vous devriez avoir souci de votre honneur.

LE COMTE.

Mon honneur !

LA COMTESSE.

Cette femme ! elle vous a fait oublier même la foi que vous devez à votre souverain.

LE COMTE.

Arrêtez ! Il n'y a pour moi qu'un souverain ! c'est l'empereur d'Allemagne. Comme j'ai servi l'électeur Christian VII, je puis servir le régent sans que mon honneur soit intéressé à examiner le testament sur lequel il se fonde pour garder la couronne à une princesse encore au berceau ; sans qu'il me faille juger s'il devrait ou non remettre le pouvoir au duc Frédéric-Auguste, inconnu même à ceux qui conspirent pour lui. Mais l'honneur de mon nom, madame, je mourrais plutôt que de le perdre ! Moi vivant, aucun des miens n'y faillirait, fût-ce ma fille ou ma femme, sans que j'en fisse moi-même prompte et éclatante justice.

LA COMTESSE.

Rodolphe, dites-moi que je me suis trompée aussi en croyant à un complet abandon de votre part ; dites-moi qu'il suffit encore pour votre âme de mon affection, de l'amour de votre fille, notre enfant, mon orgueil ?

LE COMTE.

Oui, oui ; mais ces querelles me sont pénibles... que ce soit la dernière.

LA COMTESSE.

Vous serez obéi. (Elle va se rasseoir tristement.)

LE COMTE, à lui-même.

Pauvre femme ! si noble, si vertueuse ! Combien de fois ma conscience... (Il regarde la comtesse.) Elle pleure. (Il s'éloigne lentement vers la porte du fond, il s'arrête, il hésite, puis revient derrière le fauteuil de la comtesse.) Amélie ! ta main...

LA COMTESSE, jetant un cri de joie.

Ah !

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Le chevalier Otto arrive de la résidence avec Mme de Rosenthal. (La comtesse se lève inquiète.)

LE COMTE, avec agitation.

Des nouvelles de la cour... Pardon, il me tarde de connaître... Plus tard je reviendrai ; excusez-moi. (Il sort.)

LA COMTESSE.

Espoir évanoui !

SCÈNE IV.

MARIE, LA COMTESSE.

MARIE.

Ma mère, pourquoi es-tu triste ?

LA COMTESSE, s'efforçant de sourire.

Moi ?

MARIE.

Oui, oui ; je l'ai bien vu quand tu m'as renvoyée : il y avait dans tes yeux des larmes que tu cachais... Serait-ce mon père ?...

LA COMTESSE.

Non !... Je ne veux pas que tu aies cette pensée-là, Marie. Ne crois pas que ton père puisse avoir des torts ; tu sais qu'il est trop noble, trop juste, et qu'il nous aime trop pour me donner des chagrins.

MARIE.

Mais qui donc ?...

LA COMTESSE.

Rien, je n'ai rien, Marie, rassure-toi ; j'étais un peu souffrante, voilà tout ; mais je suis heureuse. N'ai-je pas ma fille ? Oh ! oui, bien heureuse par toi, ma belle Marie, car tu es belle, bien belle... Je ne devrais pas te dire cela.

MARIE.

Tu m'as appris à n'en pas être orgueilleuse.

LA COMTESSE.

Mais moi!... je suis ta mère... Regarde-moi, souris-moi.

MARIE.

Oh! je t'aime!

LA COMTESSE.

J'aurais des chagrins que tu me les ferais oublier. Mais je voulais te parler, Marie. * Pourquoi vas-tu dessiner si loin dans le parc?

MARIE.

Dans le parc!

LA COMTESSE.

On t'a vue plusieurs fois près du pavillon.

MARIE, embarrassée.

Le paysage y est si beau.

LA COMTESSE.

Ce lieu, pourtant, est maudit dans l'histoire de notre famille.

MARIE.

Maudit! N'était-ce pas autrefois la salle de justice de la châtellenie des comtes d'Altenberg?... Pourquoi mon père?...

LA COMTESSE.

Ignores-tu que sa mère y est morte un jour subitement, et d'une façon étrange qui fit alors circuler de sourdes rumeurs, que le vieux comte, devenu veuf, n'a jamais démenties?

MARIE.

Que disait-on?

LA COMTESSE.

Depuis ce jour, la porte de ce pavillon ne s'ouvrit plus, et après la mort du vieux comte, qui fut tué à la guerre, ton père défendit avec sévérité que personne ne mît les pieds dans ce bâtiment. Je te dis tout cela pour que tu craignes, à l'avenir, d'aller de ce côté.

MARIE, rêveuse.

Là... dans ce pavillon... subitement...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas tout : le jour où ton père devint seigneur de ce domaine, il fit enfermer, sans que l'on sût pourquoi, dans un cachot de la châtellenie, un serviteur dont jamais je n'ai pu obtenir la liberté.

MARIE.

Quoi!...

LA COMTESSE.

Dieu la lui a donnée.

MARIE.

Il est mort?

LA COMTESSE.

A ce que m'a dit ton père.

MARIE.

Tout cela m'effraie.

LA COMTESSE.

Ainsi, tu n'iras plus de ce côté, n'est-ce pas? Tu me le promets?

* La comtesse conduit sa fille auprès des siéges, à droite, où elles s'asseyent. — Marie sur le tabouret.

MARIE, baissant les yeux.

Oui, ma mère. (A part.) Une fois encore, une seule, pour lui dire...

LA COMTESSE.

D'ailleurs, ce lieu est si désert... Tu n'y as rencontré personne, n'est-ce pas? (Voyant que Marie ne répond rien.) Si? — Marie, aurais-tu aperçu là quelqu'un? Réponds-moi; si tu me dis non, je te croirai; car tu n'as jamais fait un mensonge.

MARIE.

Ma mère!...

LA COMTESSE, agitée.

Réponds?

MARIE.

Eh bien! un jeune homme...

LA COMTESSE.

Tu l'as vu?

MARIE.

Tu le connais?

LA COMTESSE, avec calme.

Moi! non, je ne le connais pas; j'ignore qui ce peut être; mais ne dis rien à ton père... je me charge...

MARIE, à part.

Oh! quand il faudra lui avouer ma faute!

LA COMTESSE.

Il ne t'a point parlé?

MARIE.

Ma mère... (Vivement.) On vient!

(Elles se lèvent.)

SCÈNE V.

MARIE, LA MARGRAVE DE GOERLITZ, LA COMTESSE, LE SÉNÉCHAL et DEUX LAQUAIS de la margrave. Les deux laquais, en grande livrée, entrent les premiers et se placent des deux côtés de la porte; puis le sénéchal paraît et se range dès qu'il a fait son annonce.

LE SÉNÉCHAL, annonçant.

Son Excellence Mme la margrave de Gœrlitz!

MARIE et LA COMTESSE, courant au devant d'elle.

Ma mère! *

LA MARGRAVE.

Ma fille! chère Marie!... Monsieur mon sénéchal, que deux cents écus soient distribués aux pauvres pour fêter notre bien-venue. Demain, à notre lever, nous recevrons les personnes de la noblesse qui voudront bien nous faire visite. (A la comtesse.) Chère Amélie, ton mari, où est-il?

LA COMTESSE.

Chez lui, ma mère; il travaille.

LA MARGRAVE, au sénéchal.

Faites prévenir M. le comte d'Altenberg que,

* Marie, la margrave, la comtesse, le sénéchal, au fond.

ne l'ayant pas rencontré sur l'escalier d'honneur de son château, nous l'attendrons ici. Allez.

(Le sénéchal et les laquais saluent et sortent.*)

LA COMTESSE.

Veuillez excuser mon mari, ma mère, s'il a négligé un devoir...

LA MARGRAVE, avec noblesse.

Je ne lui en parlerai pas, ma fille; ce n'est point avec des remontrances que l'on inspire aux gens le respect du rang et de l'âge. Oublions cela; aussi bien (Avec intention.) avons-nous à traiter de plus graves matières... Cette chère Marie, comme la voilà grande et belle... Mais plus tard, chère enfant, nous causerons de toi. Va m'attendre dans mon appartement; je désire être seule un instant avec ta mère. (Elle la baise au front.)

MARIE, bas, à la margrave.

Madame, vous qui l'aimez tant, consolez ma mère; elle a bien du chagrin.

LA MARGRAVE, à part.

Je le sais.

(Marie sort, après avoir baisé la main de sa mère.)

SCÈNE VI.

LA MARGRAVE, LA COMTESSE, assises.

LA COMTESSE.

Eh bien! ma mère, quelles nouvelles apportez-vous au duc?

LA MARGRAVE.

De bonnes nouvelles, ma fille.

LA COMTESSE.

Je tremble toujours... Si le comte mon mari allait découvrir...

LA MARGRAVE.

On croit le jeune prince très loin de la Saxe, occupé de ses plaisirs.

LA COMTESSE.

Oh! pourquoi avez-vous exigé?...

LA MARGRAVE.

L'asile que je t'ai demandé pour lui est sûr. Chez un ami du régent, chez le comte d'Altenberg, au milieu d'un vaste parc, un pavillon condamné, fermé à cause d'une aventure tragique, et dont personne n'ose approcher de peur d'encourir la disgrâce de ton mari, c'est ce qu'il nous fallait.

LA COMTESSE.

Oh! que les événemens s'accomplissent donc au plus tôt! car cette vie d'agitation et d'inquiétudes, pour laquelle je ne suis pas faite...

LA MARGRAVE.

Tout va bien. Les cercles électoraux de Leipsick et de Neustadt n'attendent plus qu'un signal. Freyberg est à nous avec ses mineurs armés. Nous avons un parti puissant dans Dresde même. Il a été décidé en conseil que notre jeune électeur Frédéric-Auguste épouserait la princesse Ulrique de Hanovre si, pour prix de cette alliance, il obtenait un secours d'hommes et d'argent. Le traité est sans doute signé à l'heure où je te parle, et ton frère, le margrave Ernest, doit aujourd'hui ou demain t'en donner la nouvelle par un courrier, afin que tu puisses la transmettre au prince.

LA COMTESSE.

Ce brillant mariage, en effet, assure le triomphe de sa cause.

LA MARGRAVE.

Mais laissons cela, ma fille, et parlons de toi maintenant.

LA COMTESSE.

De moi?

LA MARGRAVE.

Amélie! tu n'es pas heureuse.

LA COMTESSE.

Ma mère!...

LA MARGRAVE.

Ces yeux rougis par les larmes, ce teint pâli, cet embarras... Non, tu n'es pas heureuse! je le sais! je le sais, te dis-je, et c'est pour cela que je suis venue. (La comtesse se jette en sanglotant dans les bras de sa mère.) Sur mon cœur! pauvre ange abandonné! (Se levant, ainsi que la comtesse.) Je n'ai jamais eu d'affection pour ton mari, mais je rendais justice à ses qualités : un loyal gentilhomme, plein d'honneur, un des meilleurs noms de l'Allemagne... et puis il t'aimait alors; oui, il t'aimait réellement.

LA COMTESSE.

Oh! oui, ma mère, et c'est ce changement qui fait mon supplice. Oui, je suis malheureuse. Pardonnez-moi, mon Dieu! si je dévoile des torts que je devrais cacher, peut-être; mais c'est trop souffrir! il faut qu'une fois mon cœur s'épanche librement devant vous. Pendant quinze années ce château fut pour moi un lieu de délices et d'enchantement. Je n'avais pas le temps de former un désir qu'il était réalisé, et c'était par lui! Les soins, les égards, les plus minutieuses attentions, les dépenses les plus folles, rien ne lui coûtait si j'émettais un vœu, si, dans un de mes regards, je laissais parler un caprice. Notre amour mutuel s'était concentré sur notre unique enfant, notre chère Marie, cette gracieuse figure aux yeux bleus qui nous souriait comme le bon ange de notre foyer. Je m'étais faite à cette vie, croyant qu'elle ne devait pas finir. On s'habitue si facilement au bonheur! Mais un jour... il y a deux ans de cela, parut à la cour de Dresde, où nous étions allés

* La comtesse conduit sa mère jusqu'au fauteuil que Marie avance près de la table à gauche; la comtesse s'assied à la gauche de la margrave, Marie se tient debout de l'autre côté.

par devoir, une femme d'une beauté merveilleuse, et qui se fit en peu de temps une renommée étrange de coquetterie et de sagesse calculée. Les hommes les plus graves tombèrent sous le charme de cette enchanteresse, et mon mari lui-même se laissa entraîner à ses dangereuses séductions. Le désir de plaire à Mme de Rosenthal est la seule pensée, maintenant, qui remplisse l'imagination du comte. Il en a fait son amie la plus intime ; il ne voit qu'elle, ne parle que d'elle, ne se dirige que par ses avis. Mes soins, l'amour de sa fille, le calme si pur de ce château, tout cela l'ennuie et lui pèse. Quand il ne va pas à la résidence figurer parmi les courtisans de Mme de Rosenthal, c'est elle qui vient ici le visiter. Elle est chez nous dans ce moment ; elle y passera des jours, des semaines, des mois entiers, peut-être ! attirant auprès d'elle une foule de jeunes étourdis et de femmes coquettes qui s'informent à peine si j'existe et s'il me convient de les recevoir, qui donnent des ordres chez moi ; si bien que mes amis, s'ils s'aventurent à me venir visiter par hasard, se regardent, étonnés de ce qui se passe, et se demandent entre eux, en rougissant, laquelle, de cette femme ou de moi, est la comtesse d'Altenberg.

LA MARGRAVE.

Ma pauvre Amélie ! d'autres outrages naissent encore pour toi de l'abandon de ton mari : il est tel de ses amis qui n'a pas craint de te déclarer un insolent amour... Le chevalier Otto...

LA COMTESSE.

Un étourdi qui faisait profession de ne croire à la vertu d'aucune femme ; mais j'ai su, d'un mot, le rappeler au devoir... et maintenant c'est pour moi un ami sincère et dévoué, le seul qui ne rie pas de mes larmes et qui prenne quelque pitié de mon abandon.

LA MARGRAVE.

C'est le ciel qui m'envoie pour mettre fin à ce scandale. Je verrai ton mari, et il faudra bien...

LA COMTESSE, avec effroi.

Oh ! prenez garde ! le comte est vif et emporté...

LA MARGRAVE.

Ce n'est pas en ton nom que je lui parlerai, mais au nom de toute notre famille.

LA COMTESSE.

Non, non, je vous en prie.

LA MARGRAVE.

Il m'entendra, je l'ai résolu, et de ce pas je me rends chez lui.

LA COMTESSE.

Ma mère ! vous m'épouvantez !

LA MARGRAVE.

Si ta fille était malheureuse, tu regarderais comme un devoir d'agir ainsi que je veux le faire.

LA COMTESSE.

Au moins soyez prudente.

LA MARGRAVE.

Je te promets de contenir mon indignation. Allons, ma fille, du courage ; sèche tes larmes et attends-moi. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, puis LE CHEVALIER OTTO.

LA COMTESSE, seule.

Du courage... Oh ! non, je n'en ai plus ; j'ai perdu jusqu'à l'espérance. Avec quelle auxiété j'attends le résultat de cette entrevue ! — Le chevalier Otto !

OTTO, entrant.

Madame la comtesse, j'avais hâte de vous présenter mes respectueux hommages... Nous avons à causer de plusieurs affaires graves ; d'abord, du bal masqué qui se donne ce soir au château.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

OTTO.

C'est à Mme de Rosenthal qu'appartient cette idée... Avant de quitter la résidence, elle y a fait elle-même toutes les invitations.

LA COMTESSE.

Un bal masqué, ici !

OTTO.

Oui, ma foi. Ce gothique manoir va froncer le sourcil d'une singulière façon sous les guirlandes de fleurs, sous les flamboyantes aigrettes de bougies dont ce soir on prétend l'habiller.

LA COMTESSE.

Et c'est Mme de Rosenthal...

OTTO.

Elle s'était mis en tête que nous danserions chez vous. C'est une femme qui réussit dans tout ce qu'elle entreprend. Mais je m'arrête pour n'en pas dire de mal, attendu que je suis de ses amis. D'ailleurs, que pourrais-je vous apprendre ? que c'est une coquette chez qui l'esprit a tué le cœur ; qu'elle a fait battre vingt rivaux sans jamais en contenter aucun ; que le commandeur de Neubourg s'est brûlé la cervelle après deux ans d'inutiles soupirs qu'elle avait fait plus qu'encourager ; que le plus riche banquier de Dresde, un homme respectable... par ses millions, s'est ruiné en trains d'équipages pour parader sous ses beaux yeux et obtenir, en fin de compte, un éclat de rire pour prix de sa catastrophe...

LA COMTESSE.

Mon Dieu !

OTTO.

Que, sous les dehors de la plus angélique beauté, c'est bien la femme la plus méchante et la plus haineuse... Vous savez tout cela aussi bien

que moi; mais ce que je vous apprendrai peut-être, c'est que c'est elle qui, bannie du cercle de la princesse, a, par vengeance, conduit le prince, son époux, tout doucement et tout souterrainement, à un divorce.

LA COMTESSE, à part.

Oh! quel abîme il me fait entrevoir!

OTTO.

Aussi ne suis-je des amis de Mme de Rosenthal que par la crainte d'être compté au nombre de ses ennemis; et s'il m'est permis de hasarder un conseil, croyez-moi, comtesse, quelques griefs que vous puissiez avoir contre elle, sachez la ménager.

LA COMTESSE, à part.

Ah! pourvu que cette femme ne se soit pas trouvée là. (Haut.) Quand vous avez quitté le comte, Mme de Rosenthal était-elle auprès de lui?

OTTO.

Elle y était.

LA COMTESSE, à part.

Je tremble!

OTTO.

Ah! madame... je comprends votre chagrin, et s'il ne dépendait que de moi... (Baissant la voix.) Il y a quelque chose que je ne me pardonnerai, voyez-vous, que lorsque j'aurai trouvé l'occasion de vous prouver mon dévoûment.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous êtes un brave jeune homme, mais le dévoûment de mes amis ne changera rien à mon sort.

OTTO.

Ne perdez donc pas tout espoir. Mme de Rosenthal, après tout, n'est pas aussi dangereuse que vous le pensez; par ses prudes coquetteries, elle vise plutôt à conquérir les imaginations que les cœurs; puis elle dédaigne et fuit ses triomphes le jour où elle se croit sûre de les obtenir. D'ailleurs, le comte a pour vous une trop haute estime...

LA COMTESSE.

Je comprends votre généreuse pensée, mais n'essayez pas de me donner une consolation inutile. (A part.) Oh! comme ma mère tarde à revenir.

(Elle remonte la scène jusque auprès de la porte du fond.)

OTTO, à part.

Pauvre comtesse. Ce que vient de me dire Mme de Rosenthal m'a irrité... Un inconnu mystérieux découvert par elle dans le parc... qu'est-ce que cela prouve? Je saurai défendre la comtesse de toute facheuse interprétation en forçant le bel inconnu à se faire connaître à moi.

LA COMTESSE, à part.

Rien encore!

OTTO.

Vous avez l'air inquiet, comtesse?

LA COMTESSE.

J'attends ma mère qui est entrée chez M. le comte, et je crains... (Apercevant sa fille qui accourt.) Marie!

SCÈNE VIII.

OTTO, MARIE, LA COMTESSE.

MARIE.

Ma mère! ma mère!

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il?

MARIE.

Quel événement! J'en suis toute tremblante.

LA COMTESSE.

Parle, Marie, parle vite!

MARIE.

Mme la margrave...

LA COMTESSE.

Eh bien?

MARIE.

Vient de frapper d'un coup d'éventail au visage la baronne de Rosenthal.

LA COMTESSE.

Ciel!

OTTO, à part.

Une explosion est imminente.

LA COMTESSE.

Et ton père! ton père! sait-il déjà...

MARIE.

Je l'ignore, mais voici...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARGRAVE, très agitée, et froissant un éventail.

LA COMTESSE.

Ah! ma mère! ma mère! qu'avez-vous fait?

LA MARGRAVE.

L'impudente! oser me railler encore! et trouver mauvais que je lui reproche ses infamies!

LA COMTESSE.

Mon mari? ma mère, vous ne l'avez point vu?

LA MARGRAVE.

Non. Je me rendais chez lui quand j'ai rencontré cette femme. En me quittant, elle aura été se jeter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oh! que va-t-il dire, mon Dieu?

MARIE.

Je tremble!

OTTO, aux aguets.

Voici le comte.

LA COMTESSE, avec terreur.

Ma mère!

LA MARGRAVE.

Laisse-moi. C'est une affaire entre nous deux, maintenant.

SCENE X.

LES MÊMES, LE COMTE.*

LE COMTE, pâle, avec une fureur sourde et contenue.

Madame, vous me voyez encore tout ému de ce que je viens d'apprendre. J'ai besoin de vous entendre vous-même vous excuser...

LE MARGRAVE.

M'excuser!

LA COMTESSE, essayant de calmer sa mère.

De grâce!

(Elle fait signe à Marie de se retirer. Marie s'éloigne de quelques pas et reste avec inquiétude.)

LA MARGRAVE.

J'ai fait mon devoir, monsieur, en châtiant l'audace d'une intrigante qui vient porter le trouble dans la maison de ma fille.

LE COMTE.

Madame!

LA MARGRAVE.

En deux mots, monsieur le comte, c'est assez de scandale comme cela.

LE COMTE.

Madame, madame, vous abusez cruellement de votre âge et de votre position...

* Otto, le comte, la margrave, la comtesse, Marie.

LA MARGRAVE.

Notre honneur et le vôtre, monsieur, exige que, sur l'heure même... (A voix basse.) vous mettiez votre maîtresse hors de chez vous...

LA COMTESSE.

Ma mère!

LE COMTE.

Oh! que ne puis-je m'en prendre à un homme de l'insulte que je reçois.

LA MARGRAVE.

Ainsi cette femme ne sortira pas!

LE COMTE.

Ce ne sera pas elle qui sortira.

LA MARGRAVE.

Ce sera donc moi?

MARIE.

Mon Dieu!

LA COMTESSE, se jetant entre la margrave et le comte.

Monsieur! chasser ma mère!

LA MARGRAVE.

Je sors, monsieur le comte, je sors. Viens, ma fille, viens avec moi. (Elle l'entraîne.)

LE COMTE, à la comtesse.

Restez, madame.

LA COMTESSE.

Monsieur!...

LE COMTE, impérieusement.

Restez, je le veux!

LA MARGRAVE.

Vous oubliez, monsieur, que je suis sa mère.

LE COMTE.

Vous oubliez, madame, que je suis son mari.

(Il saisit par la main la comtesse, qu'il sépare de sa mère, et qui passe devant son mari avec soumission.)

ACTE DEUXIÈME.

Un parc. — Verdure sombre, des cyprès et des pins. — A gauche, un pavillon gothique recouvert de mousse et de lierre. — Contre le pavillon, une charmille. — A droite un banc de pierre.

SCÈNE I.

LE DUC, puis OTTO.

LE DUC.

(Il entre par une allée du parc, se retourne derrière un arbre et regarde sur le chemin par où il est venu.)

Personne! Par prudence, en attendant Marie, rentrons dans ce pavillon.

OTTO, sortant de la charmille.

Halte-là!

LE DUC.

Ciel!

OTTO.

Deux questions, beau cavalier: Votre nom, le but de votre promenade?

LE DUC.

Deux réponses à vos deux questions: Ce parc est au comte d'Altenberg, et le comte ce n'est pas vous.

OTTO.

Qu'importe? répondez!

LE DUC.

A un ordre? jamais!

OTTO.

En ce cas, vous vous battrez.

(Il descend vivement le théâtre comme pour choisir son terrain.)

LE DUC, avec force.

Monsieur ! (Il se modère et se rapproche du chevalier.) De grâce, monsieur, écoutez-moi. Mon nom, je ne puis vous le dire ; qu'il vous suffise de savoir que je ne suis amené par aucun mauvais dessein ; si vous êtes l'hôte et l'ami du comte d'Altenberg...

OTTO.

Il est aisé de voir à votre mine que vous n'en voulez pas à la vaisselle de ses buffets ni au gibier de ses terres, mais bien au cœur de sa femme.

LE DUC.

La comtesse ! Ah ! monsieur, n'allez pas soupçonner...

OTTO.

C'est vous que je soupçonne, monsieur, et non pas la comtesse... Votre présence mystérieuse l'a déjà compromise aux yeux d'une femme qui est son ennemie, — Mme de Rosenthal. — Ce n'est qu'un oubli de sa part si, avant de quitter ce château pour retourner à Dresde, elle ne vous a pas dénoncé au comte, dont la violence...

LE DUC.

Vous calomniez le comte d'Altenberg ; il est impossible...

OTTO.

Qu'il soit jaloux de sa femme ? Je vous comprends, monsieur ; mais vous le connaissez mal ; c'est un homme ardent, irritable, capable de se porter aux excès les plus terribles s'il croyait son honneur compromis.

LE DUC.

Monsieur, je vous proteste... Evitons un éclat, je vous en supplie ; consentez à vous taire sur notre rencontre ; demain je serai loin d'ici.

OTTO, d'un air de doute.

Demain...

LE DUC.

Je vous le jure.

OTTO.

J'ai atteint mon but, si j'ai délivré la comtesse du péril auquel l'expose votre présence, mais si vous me trompez...

LE DUC.

Vous avez ma parole de gentilhomme.

OTTO.

Eh bien ! monsieur, j'attendrai jusqu'à demain. (Il s'éloigne suivi par le duc, puis, avant de disparaître :) N'oubliez pas que je me fie à votre serment.

LE DUC.

Et moi à votre discrétion.

SCÈNE II.

LE DUC, seul.

Je suis découvert ! il faudra fuir encore... Et Marie, Marie ! que lui dire ? Oh ! pourquoi m'ont-ils contraint à venir disputer cette couronne ?... Je n'aurais pas détruit à jamais le bonheur d'une jeune fille ! Que ne puis-je, au prix de tout mon sang, retrancher une heure dans mon existence ? heure fatale, heure d'oubli !... ou plutôt, que ne puis-je renoncer pour Marie à cette couronne, aux cruels devoirs qu'elle m'impose ! Mais il est trop tard, leur complot a poussé trop avant les défenseurs de ma cause ; qu'il éclate ou non, un jour il serait découvert, et alors s'élèveraient les échafauds. Oh ! jamais on ne reprochera une lâcheté au duc Frédéric-Auguste. Le sort en est jeté ; je dois me sacrifier et Marie avec moi. Elle va venir, il faut tout lui avouer... si j'en ai le courage. Quel châtiment, mon Dieu ! sera pour moi son désespoir !

SCÈNE III.

LE DUC, MARIE.

MARIE, accourant par une allée, du côté du pavillon.

Frédéric !

LE DUC.

Marie !

MARIE.

Parlez-moi, parlez !... je suis tremblante plus que les autres fois ; pour vous voir, j'ai trompé ma mère !

LE DUC.

Personne ne t'a vue ?

MARIE.

Non, je ne le pense pas ; je prends toujours un chemin si détourné !... Mon ami, je ne pourrai plus revenir, oh ! non, mentir à ma mère, cela me porterait malheur ! Ainsi, il nous faut prendre une résolution.

LE DUC.

Marie, j'ai à te parler... mais ici... (A part.) Je redoute l'effet de cet aveu. (Haut.) Entrons dans ce pavillon.

MARIE, reculant. *

Non, non, il me fait peur !... Ce que m'a raconté ma mère... (Avec un triste sourire.) Je suis superstitieuse, n'est-ce pas ? Nous autres pauvres filles allemandes, élevées loin de la cour, au milieu des bois, comme des fleurs sauvages, il faut nous pardonner. Ce matin, Frédéric, ma mère m'a interrogée... Un instant j'ai voulu tout lui dire...

LE DUC, à part.

Oh ! ciel !

MARIE.

J'ai manqué de courage. Elle est bonne, cependant, ma mère ; et si je lui avais dit comment je vous ai rencontré errant dans ce parc, comment

* Marie, le duc.

vous êtes accouru pour me rassurer, en me disant : Je suis un proscrit, officier au service du prétendant; si j'avais ajouté : « Ma mère, il était blessé, pâle, souffrant, j'ai eu pitié... je n'ai pas trahi son asile... j'y suis retournée pour lui porter des consolations, comme je le fais pour tous les malheureux, que vous m'avez appris à visiter dans leur demeure; puis il m'a aimée... (Baissant les yeux.) Et maintenant, je ne puis plus être à un autre qu'à lui... » oh ! oui, ma mère est bonne comme Dieu qu'elle imite, et elle m'eût pardonné.

LE DUC.

Marie ! Marie !

MARIE.

Frédéric, vous devez vous souvenir de ce jour où, en vous quittant, je vous jetai un bouquet de violettes que je portais sur mon sein?...

LE DUC.

Oh ! oui, oui, il ne m'a point quitté !

(Il le montre et le porte à ses lèvres.)

MARIE.

C'est la coutume de notre pays : en vous le donnant, je vous donnai mon âme.

LE DUC.

Marie, ne me parle pas ainsi ! (Avec effort.) Ecoute-moi.

MARIE.

Frédéric !

LE DUC, à part.

Ma voix se brise comme mon cœur !

MARIE.

Que voulez-vous me dire ?

LE DUC, à part.

Non, demain... demain, il sera temps encore.

MARIE.

Vous avez un tourment secret ; déjà souvent je m'en suis aperçue, et cela me donne de bien tristes pensées. Voyez-vous, Frédéric, je crois aux pressentimens, et je ne puis chasser de ma mémoire une ballade bien effrayante que me chantait jadis ma nourrice en m'endormant, et qui racontait les malheurs d'une jeune fille comme moi, trompée dans son premier amour.

LE DUC.

Marie, oh ! tais-toi !

MARIE.

Elle mourut de son abandon, et l'on jeta un crêpe noir sur les roses dont son amant lui avait tressé sa dernière couronne.

LE DUC.

Ah ! quels que soient tes pressentimens, quoi que tu puisses appréhender pour l'avenir, Marie, ne crois pas que jamais je t'aie menti en te disant que je t'aime.

MARIE.

Non, non, je ne crois pas cela.

LE DUC.

Avant de t'avoir vue, je l'ignorais, cet amour qui enferme pour nous l'univers et le ciel dans une seule femme, et jamais je n'aimerai que toi. Souviens-toi de cette parole, Marie : comme je t'aime aujourd'hui, que je puis te le dire encore, ainsi je t'aimerai loin de toi, si le sort venait à nous séparer.

MARIE, avec effroi.

Nous séparer ! Mais que deviendrais-je, moi... J'y pense ! si une guerre !... cette vie de dangers qui est la vôtre... Il faut que vous y renonciez...

LE DUC.

Je lui appartiens.

MARIE.

Servir le prétendant !... Mais vous ne le pouvez plus... tu ne le peux plus, Frédéric; songe donc que mon père... ne sois pas son ennemi du moins quand on ira lui dire : « Il faut qu'il épouse votre fille. »

LE DUC, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu !

MARIE.

Tu ne partiras jamais, n'est-ce pas, promets-le moi ; demain j'aurai tout dit à ma mère, je l'amènerai près de toi.

LE DUC.

Non, non, ne lui dis rien, attends encore.

MARIE.

Toujours attendre...

LE DUC.

Demain, Marie, demain je te dirai...

MARIE.

Choisis le moyen qui te semblera le plus sûr, quel qu'il soit; fallût-il affronter la colère du comte, j'irai me jeter à ses pieds malgré la terreur qu'il m'inspire. Adieu, Frédéric, je n'ose rester plus long-temps; à demain, et si tu ne veux pas que je meure, comme la jeune fille de la ballade, songe que ce retard doit être le dernier.

LE DUC.

Marie !... oh ! je t'aime, je t'aime ! (Il lui baise les mains.) Adieu ! adieu ! *

SCÈNE IV.

LE DUC, seul.

Trahir cette enfant qui se confie à mon amour avec tant d'abandon, laisser à cette famille le déshonneur pour prix de son hospitalité ! non, c'est une lâcheté au dessus de mes forces. J'écrirai à mes envoyés à la cour de Hanovre de ne pas m'engager dans un hymen impossible. Dieu merci ! les négociations sont à peine entamées, et j'espère...

* Marie sort par la gauche, par où elle est entrée.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE DUC.

LA COMTESSE, entrant par la droite.

Altesse!

LE DUC.

Vous, madame! (A part.) Ah! si Marie s'était trouvée là...

LA COMTESSE.

C'est ma mère que vous deviez voir, monsieur le duc, mais elle est partie subitement. Je viens à sa place vous apporter des nouvelles importantes: le traité secret qui vous unit à la princesse Ulrique...

LE DUC, avec anxiété.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Depuis hier il est conclu.

LE DUC, à part.

Grand Dieu! (Haut.) Madame, ce mariage est impossible.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

LE DUC.

Si c'est à ce prix que je dois régner, j'y renonce.

LA COMTESSE.

Prince, vous ignorez que cette alliance est à présent votre seul espoir de salut.. Sachez que tout est connu à Dresde, tout.

LE DUC.

Trahis!

LA COMTESSE.

Vos projets, la réunion de vos partisans, on sait tout depuis long-temps.

LE DUC.

Qui vous a dit?

LA COMTESSE.

Mon mari lui-même, à cause de mon frère Ernest qu'il a voulu sauver...

LE DUC.

Achevez!

LA COMTESSE.

Demain, des soldats seront dirigés sur le lieu où se rassemblent vos amis, qui seront tous tués ou faits prisonniers.

LE DUC.

Oh! je ne leur laisserai pas le temps de nous surprendre; il faut les devancer, réunir tous les miens et marcher sur la capitale.

LA COMTESSE.

Partez à l'instant.

LE DUC, à part.

Marie! Oh! il faut que je la revoie.

LA COMTESSE.

Ne perdez pas une minute.

LE DUC, avec un peu d'embarras.

Trois heures suffisent pour rejoindre votre frère... En partant cette nuit...

LA COMTESSE.

Altesse! demain l'on se battra pour votre cause, c'est pour vous que ce sang va couler, pour vous qui ne serez pas là...

LE DUC.

Oh! j'y serai, madame, j'y serai, je vous le jure!

LA COMTESSE.

Partez donc, et que le ciel soit pour vous. Adieu!

LE DUC.

Adieu, madame.

LA COMTESSE, qui a fait quelques pas pour retourner au château, s'arrête tout à coup et regarde attentivement dans le lointain.

Ciel!

LE DUC, accourant auprès d'elle.

Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE.

Mon mari!

LE DUC.

Vous a-t-il vue?

LA COMTESSE.

Non, mais le chevalier Otto peut-être...

LE DUC.

Fuyez!

LA COMTESSE.

Comment? sans être aperçue...

LE DUC.*

Ils viennent par ici.

LA COMTESSE.

Où me cacher?

LE DUC.

Là, derrière cette porte. (Il indique le pavillon.)

LA COMTESSE.

Mais vous?

LE DUC.

Ce taillis.

(Il se jette dans la charmille, après que la comtesse a disparu dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER OTTO, LE COMTE.

OTTO, paraissant d'abord seul, précipitamment, de manière à indiquer qu'il a vu la comtesse.

Elle! dans ce pavillon! (Courant au devant du comte qui entre lentement, la tête baissée.) Cher comte, je vous en prie, dirigeons notre promenade d'un autre côté... j'ai horreur des sites mélancoliques.

* Le duc, la comtesse.

LE COMTE.

Vous me quitterez dans un instant. Pour moi, ce n'est pas sans dessein que je suis venu ici. *

OTTO.

Comment !...

LE COMTE.

Une affaire m'y appelle.

OTTO, à part.

Aurait-il vu la comtesse? Oh ! non, il ne serait pas aussi calme... Ma foi, si je n'avais pas une confiance aussi robuste... Allons donc, est-ce que cela est possible?...

LE COMTE.

Chevalier, je voulais causer avec vous.

OTTO.

Je vous écoute.

LE COMTE.

Au sujet de Mme de Rosenthal.

OTTO, vivement.

Dirigeons-nous du côté de la pièce d'eau.

LE COMTE.

Non, restons ici ; je serai plus certain que personne ne pourra nous entendre.

OTTO, à part, jetant les yeux sur le pavillon.

Oui.

LE COMTE.

Vous êtes des amis de la baronne, et quelques mots dits par vous pourraient calmer son juste ressentiment.

OTTO.

La leçon qu'elle a reçue chez vous a été rude.

LE COMTE.

Je l'en ai bien vengée, chevalier, croyez-vous qu'elle consente à revenir ?

OTTO.

Je ne sais vraiment... Le prince de Valdeck lui offre, dit-on, sa fortune et sa main.

LE COMTE.

Elle a tout refusé, chevalier. Oh ! mais dites-moi que je la reverrai, que vous emploierez pour cela votre crédit ; je suis d'une inquiétude mortelle.

OTTO.

Plus bas, cher comte... si quelqu'un se promenait dans le parc... (A part.) Cette pauvre comtesse qui va entendre tout cela de ce pavillon.

LE COMTE.

Depuis son départ, je ne sais ce que j'éprouve, un vague ennui m'assiége et me poursuit partout. Ce château, ce domaine, auxquels pourtant se rattachent depuis mon enfance toutes mes idées de bonheur et de joie, me semblent à présent de sombres déserts. J'ai beau changer de place, nulle part je ne me sens à l'aise ; la société de mes meilleurs amis me gêne, et j'ai peur de me trouver seul. Vainement je cherche à comprendre ce sentiment indéfinissable qui attache, malgré moi, mon repos à la présence de cette femme, et qui me rend le plus malheureux des hommes, sans que je puisse même savoir de quel nom je dois l'appeler.

OTTO, à part.

Je le sais bien, moi. (Haut.) C'est de l'amitié... rien de plus... une affection pure...

LE COMTE.

Oui, elle est pure, je l'atteste ; et jamais le comte d'Altenberg n'oubliera ce qu'il doit à son nom, à celle qui le porte.

OTTO.

Bien.

LE COMTE.

Mais ne me dites pas que ce soit de l'amitié. Non, non, chevalier, c'est de l'amour, mais un amour indomptable, furieux, qui m'ôte le sens et la raison...

OTTO, à part, avec contrariété.

Il n'en aura pas le démenti.

LE COMTE.

C'est une fascination, un charme, un sortilége qui me tient dans des liens de fer et contre lequel j'essaierais vainement de lutter. Je conçois les passions violentes, les désastres, les excès qu'a causés cette femme ; je conçois qu'on se soit battu, ruiné, tué pour elle. Et pourtant je ne suis pas comme vous, un jeune homme au cœur impétueux que séduit tout plaisir nouveau. Le front du comte d'Altenberg était calme et grave comme les tours massives qui couronnent ce berceau de pierre où notre race a grandi. Une femme a changé tout cela, elle a triomphé de ma sauvage nature ; je m'étudie, pour lui plaire, à imiter les grâces futiles d'un courtisan. Mes idées, mes habitudes, mes devoirs, j'ai tout sacrifié pour elle, tout, jusqu'à l'affection que j'avais pour ma femme.

OTTO, vivement.

Taisez-vous, cher comte, cela n'est pas, vous avez toujours pour votre femme la même affection.

LE COMTE.

Chevalier, cela est horrible à dire, mais je reconnais avec terreur qu'une froide estime est l'unique sentiment que mon cœur ingrat ait gardé pour la comtesse ; et ma lâche conscience, pour s'affranchir du remords, va même parfois jusqu'à désirer moins d'éclat à cette vertu qui s'arme contre moi de tout le respect dont elle est entourée ; je m'en accuse, je me déteste moi-même, mais que puis-je contre ma destinée?...

OTTO, à part.

Essayez donc d'abuser la comtesse après cela!...

LE COMTE.

Je compte donc sur vous, chevalier, pour ramener ici Mme de Rosenthal. Si elle ne revient pas, ce sera moi qui irai la chercher, quelque scandale qu'il en puisse résulter. A tout prix, il faut

* Otto, le comte.

que je la revoie. Ce soir, ce bal est un excellent prétexte. — Un bal! un bal aujourd'hui! Chevalier, voyez jusqu'où m'entraîne cet amour : c'est l'anniversaire aujourd'hui de la mort de ma mère, Mme de Rosenthal, qui l'ignore, a ordonné ce bal, sans m'en prévenir, vous le savez; toute la cour est invitée par elle, et maintenant je ne puis empêcher une fête qui dans ce jour est une profanation. Le bal aura lieu, mais du moins qu'elle y vienne.

OTTO, à part.

Il faut cependant que je l'éloigne. (A mi-voix.) Eh bien, comte, je mettrai pour vous en œuvre la quintessence de ma diplomatie. Je vais faire seller un cheval et je reparaîtrai ce soir, escortant un joli masque à la portière de son carrosse.

LE COMTE.

Ah! vous me rendez la vie!

OTTO, essayant d'entraîner le comte.

Reconduisez-moi jusqu'au château pour me donner mes dernières instructions.

LE COMTE.

Je n'en ai pas d'autres... Adieu!

OTTO, inquiet.

Vous restez?

LE COMTE.

Oui.

OTTO, à part.

Diable, ceci ne fait pas notre affaire.

LE COMTE.

C'est aujourd'hui, je viens de vous le dire, un triste anniversaire pour ma famille, chevalier. Chaque année je viens secrètement à pareil jour méditer quelques instans dans ce pavillon.

OTTO, à part.

Ciel! comment le détourner...

LE COMTE.

Au revoir, chevalier.

OTTO, passant du côté du pavillon.

Non, je ne souffrirai pas que vous alliez vous noircir l'imagination...

LE COMTE.

Ne craignez rien.

OTTO.

Impossible, vous dis-je. Vous avez besoin d'être gai ce soir pour votre bal... Comte, n'entrez pas, n'entrez pas, je vous en prie.

LE COMTE.

Mais pourquoi donc cette insistance?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, JOHANN.

JOHANN.*

Monseigneur!...

LE COMTE.

Que me veut-on?... Retirez-vous.

* Johann, le comte, Otto.

JOHANN.

Un courrier envoyé par Mme la baronne de Rosenthal.

LE COMTE.

Par la baronne?... Où est-il?... où est-il, Johann?

JOHANN.

Il apporte à monsieur le comte une lettre pressée, à ce qu'il dit.

LE COMTE.

Ah! courons, chevalier.

OTTO.

Oui, oui, courons bien vite!

JOHANN.

Si monseigneur veut ne pas se déranger, le courrier a quitté à pied le château un peu après moi, il sera ici dans quelques minutes.

OTTO, à part.

Que le diable l'emporte!

LE COMTE.

Va lui dire qu'il se presse; nous l'attendons ici.

OTTO.*

Du tout, monsieur le comte éprouve trop d'impatience pour ne point hâter ce moment.

LE COMTE, à part.

Pourquoi veut-il m'éloigner?

OTTO, bas au comte.

C'est une attention délicate qui prouve votre amour, et qu'on ne manquera pas de rapporter à la baronne.

LE COMTE.

Allons, soit!

(Il sort par la droite, Johann le précède.)

OTTO, à part.

Ce n'est pas sans peine. (Courant à la charmille où le duc se montre.) Faites échapper la comtesse, vite... je rejoins son mari. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE DUC, puis LA COMTESSE.

LE DUC, seul.

Hâtons-nous d'assurer sa fuite. (Il ouvre précipitamment la porte du pavillon.) Venez, madame, il n'y a plus de danger.

LA COMTESSE, paraissant.

Oh! cet horrible aveu!

LE DUC.

Combien je regrette d'être la cause involontaire...

LA COMTESSE, se dirigeant vers le banc de pierre où elle se laisse tomber.

C'est pour vous que j'ai eu la force de me vaincre, monsieur le duc; sans vous je me serais montrée...

LE DUC.

Remettez-vous, madame!

* Johann, Otto le comte.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! tout cela est donc vrai... je me disais tout cela moi-même ; chaque jour je m'en apercevais ; ce matin, je le racontais à ma mère... eh! bien, je ne croyais pas ; non, je le sens maintenant, là, dans le fond de mon cœur, je ne le croyais pas...

LE DUC.

Rappelez votre courage.

LA COMTESSE.

Monsieur le duc, pardonnez-moi de vous rendre témoin de ma faiblesse, mais cela est si douloureux...

LE DUC.

Je crains que votre mari ne revienne sur ses pas?

LA COMTESSE.

Vous avez raison, duc, il faut que je rentre au château sans qu'il me voie, sans qu'il puisse soupçonner que je connais tout entier son horrible secret.

LE DUC.

Prenez mon bras, madame, et pendant qu'il en est temps encore...

LA COMTESSE, qui s'est levée.

Je ne puis me soutenir, monsieur le duc, cette épreuve a brisé mes forces !

LE DUC.

Venez, madame!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, OTTO.*

OTTO.

Restez, le comte vous a vus, il n'est plus temps de fuir... Cette lettre dénonce votre présence et vous accuse, le comte est furieux... Il faut payer d'audace. C'est lui! laissez-moi faire, et je vous sauve.

(La comtesse se laisse retomber sur le banc.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE, VALETS armés.

LE COMTE.

Le voilà ! (Aux valets.) Emparez-vous de cet homme.

(Les valets font un pas en avant, Otto les arrête du geste.)

OTTO.**

Doucement! doucement, cher comte! vous avez pensé me faire faire un beau coup!... S'il n'avait tourné la tête pour se mettre en défense, j'allais tuer le meilleur de mes amis.

LE COMTE.

Comment?

OTTO, avec entraînement.

Eh! oui, cher comte, ce mystérieux personnage qu'on vous dénonce dans cette lettre, n'est autre que le capitaine hanovrien Wilhelm de Neustadt, en fuite pour cause de duel, et à qui le hasard et la maréchaussée ont fait franchir, par mégarde, les frontières de son souverain et les murailles de votre parc... Je vous le présente...

LE COMTE.

Chevalier...

OTTO, l'interrompant.

Vous lui pardonnerez, pour l'amour de moi, cette apparition du loup-garou, et la frayeur mortelle qu'il a causée à Mme la comtesse en tombant, au milieu de sa promenade, d'un mur de quinze pieds de hauteur.

LE COMTE.

Monsieur...

OTTO, serrant la main du duc.

Ce cher Wilhelm... c'est à vous maintenant de remercier M. le comte et Mme la comtesse, qui veulent bien, à ma recommandation, faire accueil à vos excuses et à votre personne.

(Il le fait passer auprès du comte.)

LE COMTE.

S'il est vrai, monsieur, Mme la comtesse et moi, nous serons flattés de vous offrir un asile au château.

OTTO, à part.

Hein?

LE DUC.

Monsieur... je ne sais si je puis accepter...

LE COMTE.

Nous n'admettons pas d'excuses, monsieur; Mme la comtesse joint ses instances aux miennes.

OTTO, à part, avec défiance.

Je n'ai pas réussi à le tromper.

LE COMTE, avec une courtoisie affectée.

Nous avons ce soir un bal au château; des salons, égayés par une fête, seront un asile plus riant que les froids ombrages d'un parc.

LE DUC, à part.

Je pourrai du moins parler à Marie.

LE COMTE.

Allons, voilà qui est convenu. Veuillez offrir votre bras à Mme la comtesse.

(Du geste, il invite le duc à passer auprès d'elle.)

OTTO, à part.

Avant ce soir, il faut qu'il soit parti.

LE DUC, bas à la comtesse, à qui il a offert son bras.

Madame, contenez-vous.

LE COMTE, à part.

Je pourrai à mon aise les observer.

(Il suit la comtesse qui s'est mise en marche avec le duc ; Otto le rejoint et cherche, en lui parlant, à détourner son attention.)

* La comtesse, Otto, le duc.

** La comtesse, le comte, Otto, le duc.

ACTE TROISIÈME.

Le salon du premier acte — La table de gauche est enlevée, il ne reste de ce côté qu'un fauteuil.

SCÈNE I.

UN DOMESTIQUE, occupé à ranger, LE COMTE entrant.

LE COMTE, violemment agité.

Dites au chevalier qu'il vienne me trouver à l'instant... N'avez-vous pas entendu? Allez. (Seul.) Ce doute me tue, il faut que j'en sorte. — Un doute ! — Son trouble quand je l'ai surprise avec ce jeune homme, son embarras depuis qu'il est au château, ces paroles échangées à voix basse... Oui, oui, cette lettre de la baronne ne disait que trop la vérité, et ce récit du chevalier, mensonge ! mensonge ! c'est certain ! Ah ! je garderai quelque temps encore un masque de marbre sur mon visage, mais il ne sera pas dit qu'un misérable séducteur aura le droit de sourire en entendant le nom du comte d'Altenberg ; il n'aura pas introduit dans ma maison impunément la contagion d'un amour criminel. Une preuve, une seule preuve, et par la mémoire de mon père, je vengerai sur eux mon offense!... Mais cela est-il possible! Amélie... Deviez-vous finir ainsi, bonheur de seize années! Oh! nous le pleurerons amèrement tous les deux! nous le pleurerons... et c'est nous qui l'avons tué.

(Il se laisse tomber sur un fauteuil à gauche.)

SCÈNE II.

MARIE, LE COMTE.

MARIE, entrant toute pensive.

Accueilli au château... quel espoir !

LE COMTE, à part.

Plus d'affection, plus rien autour de moi.

MARIE, avec crainte, apercevant le comte.

Mon père!

LE COMTE, avec un élan de joie.

Ma fille ! c'est toi, Marie! Viens, j'ai besoin de te voir... je ne te vois plus...Viens t'asseoir là, auprès de moi.

MARIE.

Oh ! bien volontiers. (Elle va prendre une chaise placée auprès de la table à droite ; puis, à part, tandis qu'elle se rend auprès de son père:) Frédéric aurait-il parlé ?

LE COMTE.

Il y a bien long-temps que nous n'avons causé ainsi, Marie.

MARIE, debout.

Oui, bien long-temps. Autrefois, vous preniez plaisir à m'interroger, mais depuis deux ans cela ne vous amuse plus; j'ai cru parfois que vous m'aimiez moins.

LE COMTE.

Je ne te le disais plus aussi souvent.

MARIE.

Plus jamais; vous avez tant d'autres pensées plus graves.

LE COMTE, sourdement.

Oui, et cela fait qu'on oublie d'être heureux. (Regardant sa fille avec une expression d'étonnement.) Il me semble que je te retrouve après un long voyage. (D'une voix sombre.) Comme tu dis, d'autres pensées ont rempli mes jours, et je passais à côté de ma fille sans même songer à l'embrasser. (Avec attendrissement.) Marie, pardonne-moi.

MARIE.

Vous pardonner!...

(Elle embrasse son père et s'assied.)

LE COMTE, très ému.

Cela est pourtant bien doux d'être ainsi, heureux dans sa famille, aimé de son enfant... (Avec agitation.) de tous ceux qui doivent vous aimer.

MARIE, à part.

Ce changement... Si j'osais lui avouer.

LE COMTE.

Comme tu as grandi... Tu auras bientôt seize ans?

MARIE.

Oui, mon père.

LE COMTE.

Seize ans! c'était l'âge de ta mère quand on nous maria ; te voilà comme elle était alors. (Avec mélancolie.) Oui, je crois la revoir telle qu'elle m'apparut quand je vins pour la première fois chez son père, le margrave de Gœrlitz. (Il devient plus rêveur et achève, sans regarder Marie, plutôt songeant que racontant.) Elle était belle comme toi, et subitement je l'aimai. (S'animant davantage.) Et je remerciai le ciel de m'avoir fait assez noble et assez riche pour obtenir sa main ; car j'aurais été bien malheureux si la distance du rang avait mis un obstacle entre nous.

MARIE, vivement.

Oh ! oui, vous vous rappelez encore cela... n'est-

ce pas? un père qui refuserait... (Elle se rapproche.) Achevez, achevez, mon père.

LE COMTE, qui est resté profondément rêveur pendant ces paroles de Marie qu'il n'a point entendues.

On nous fiança, mais il me fallut partir pour l'armée... Je ne sais quel charme douloureux je trouve à me rappeler tout cela.

MARIE.

Douloureux! pourquoi ?

LE COMTE.

Il y a toujours une grande tristesse dans la mémoire du passé, tu sauras cela un jour... Je partis avec cet anneau de fiançailles...

MARIE.

Il est encore à votre doigt !

LE COMTE.

C'était le gage de sa promesse. (Se levant avec agitation.) Elle la tenue fidèlement.

MARIE, venant auprès de lui.

Quand on aime, n'est-ce pas pour toujours?

LE COMTE, avec une colère sourde.

Pour toujours! (Se modérant.) Oui, oui, c'est pour toujours, cela est vrai... Enfant, tu seras mariée à ton tour, garde bien le serment que tu feras à l'homme qui te donnera son nom; aime-le toujours comme tu dis, car ne te semble-t-il pas que cela doit être affreux de découvrir que le cœur qui vous appartient vous est devenu étranger et que toute affection y est morte pour vous.

MARIE.

Mon père...

LE COMTE.

Tu es modeste et sage, tu n'as jamais quitté ta mère, elle t'a enseigné les douces vertus dont elle t'offrit le modèle jusqu'à présent... (Avec force.) A présent, il faut que je te marie au plus tôt.

MARIE, effrayée, et cherchant à comprendre l'agitation de son père.

Mon Dieu!

LE COMTE, reprenant son calme.

N'as-tu pas seize ans... je choisirai pour toi; ton cœur n'a point parlé.

MARIE, à part.

Ah ! j'ai tremblé.

LE COMTE.

Le chevalier Otto est presque le seul homme que tu aies vu, tu ne l'aimes pas ?...

MARIE, vivement.

Non.

LE COMTE.

Tant mieux, je préfère que ce soit un autre. Ce soir, parmi les invités qui se rendront au château, je verrai qui sera le plus digne de ma belle Marie.

MARIE, l'interrogeant du regard avec un espoir mêlé d'inquiétude.

Parmi vos invités... (A part.) Sa bonté m'encourage...

LE COMTE.

Pour la première fois tu assisteras à un bal; tu le pourras, car je suis sûr que la comtesse, quoique malade, voudra y paraître.

MARIE.

Oh ! oui, elle me l'a promis.

LE COMTE, avec ironie.

Cela devait être : par amour pour sa fille, elle oubliera son indisposition.

MARIE, hésitant.

Et parmi vos invités... n'y aura-t-il pas ce jeune homme arrivé d'aujourd'hui, l'ami du chevalier?

LE COMTE, violemment.

Pourquoi me dis-tu cela ?

MARIE, effrayée.

Mon père!

LE COMTE, avec une explosion de colère.

Quelle est ta pensée? Ce jeune homme est-il connu de quelqu'un ici?... Parle, explique-toi...

MARIE, dans le plus grand trouble.

N'est-il pas accueilli par vous?...

LE COMTE, la voix calme.

C'est donc par simple curiosité que tu m'as parlé de lui?...

MARIE, tremblante.

Oui, oui... sans doute.

LE COMTE, à part.

Insensé que je suis!... Si une fille pouvait soupçonner sa mère, viendrait-elle ainsi...

MARIE, à part.

Oh ! je n'oserai jamais...

LE COMTE, avec tendresse.

Pourquoi t'éloigner de moi ? Ne t'effraie pas de ma brusquerie... Un homme n'a pas, comme une mère, la voix douce et caressante; mais tu vois bien que je t'aime, puisque je m'occupe de ton bonheur, de ton mariage. (Il attire Marie et lui caresse les cheveux.) Songe bien à ce que je t'ai dit, ma belle Marie : fille ou épouse, ne dévie jamais de la ligne du devoir... (Avec une agitation croissante.) Car lorsque le déshonneur est jeté sur un homme par celle qui porte son nom... cet homme... (Très violemment.) il faut qu'il tue!

MARIE.

Ah! (Elle recule épouvantée.)

LE COMTE, avec douceur.

Qu'as-tu donc?

MARIE.

Mon père, vous me faites peur.

LE COMTE, allant auprès d'elle.

Que peux-tu craindre? tu ne seras jamais coupable, n'est-ce pas? Eh bien! embrasse-moi.

SCÈNE III.

MARIE, LE COMTE, OTTO.

OTTO.

Cher comte, vous m'avez fait appeler? Mademoiselle Marie... (Il la salue; puis au comte.) Je viens vous dire que je pars; mais je serai de retour ce soir, comme nous en sommes convenus... J'ai fait seller deux chevaux, persuadé que vous voudrez bien en prêter un à mon ami, qui part de son côté.

LE COMTE et MARIE, vivement tous les deux.

Partir!

OTTO.

J'ai fait l'impossible, en me promenant dans le parc avec lui, pour qu'il restât au moins jusqu'à demain, mais il m'a donné de si bonnes raisons...

LE COMTE, violemment agité.

Il part, dites-vous?...

MARIE, à part, avec épouvante.

Il part!

OTTO.

Obligé de fuir, vous comprenez... Il s'en ira probablement en France.

MARIE, à part.

O ciel! perdue! Il faut tout avouer... (Fiévreusement et avec terreur.) Mon père...

LE COMTE, brusquement.

Marie, laisse-nous.

MARIE, à part.

Quel regard!

LE COMTE.

Retourne auprès de ta mère.

MARIE, à part, désespérée.

Ma mère!... A elle, oui, je vais tout lui dire! (Elle entre précipitamment dans l'appartement de la comtesse, à gauche.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, OTTO.

OTTO.

Le capitaine ne peut tarder à venir.

LE COMTE, avec une intention marquée.

Chevalier, êtes-vous mon ami?

OTTO.

Cher comte, cette question...

LE COMTE, résolument.

C'est bien; vous l'êtes, je le crois. Maintenant, voici comment je comprends, moi, les devoirs auxquels ce titre engage: si je savais une chose qui intéressât le repos de celui qui est mon ami, et que mon ami l'ignorât, je me croirais obligé de lui dire toute la vérité, quelque cruelle qu'elle fût.

OTTO, se donnant de l'assurance.

Parbleu! c'est tout à fait mon système.

LE COMTE, lentement, avec un regard profond.

Chevalier, n'avez-vous rien à me dire?

OTTO, un peu embarrassé.

Comte, si vous le prenez sur ce ton... je me vois obligé de vous dire que le prince de Valdeck pourrait bien vous enlever Mme de Rosenthal.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de Mme de Rosenthal, mais de ce capitaine hanovrien.

OTTO.

Ah! ce cher Wilhem de Neustadt!

LE COMTE.

Avant qu'il s'éloigne, promettez-moi que jamais, pour quelque cause que ce soit, je n'aurai à regretter de l'avoir laissé partir.

OTTO, à part.

Diable!

LE COMTE.

Songez que vous êtes mon ami, et répondez-moi.

OTTO, se remettant de son trouble.

Eh bien! comte, apprenez que vous pourriez bien, cette nuit même, avoir à regretter le départ du capitaine, car c'est un excellent valseur, et toutes vos dames ne manqueraient pas d'en raffoler.

LE COMTE.

Est-ce le regret que je dois avoir?... Songez que je me fie à votre parole.

OTTO.

Je vous donne ma parole qu'il valse à ravir; voilà tout ce que je sais.

LE COMTE, à part.

Ce départ doit-il me rassurer?

OTTO.

Eh! le voilà qui vient vous faire ses adieux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC. *

LE DUC.

Oui, monsieur le comte, en vous remerciant de l'hospitalité que vous m'avez offerte, je viens vous témoigner mon regret de ne pouvoir en profiter plus long-temps.

LE COMTE.

Nous devons nous plaindre, monsieur, d'une résolution prise aussi subitement.

* Il entre par la droite. Position: le duc, le comte, Otto.

OTTO.

Le capitaine, je vous l'ai dit, m'a donné de si bonnes raisons ..

LE COMTE.

Renoncer à un bal que vous deviez ouvrir avec la comtesse d'Altenberg !

OTTO.

Oh ! c'est un sacrifice...

LE DUC.

Bien grand, je l'avoue...

OTTO.

Mais le capitaine m'a si bien démontré...

LE DUC.

Il ne m'est pas permis de donner mes heures au plaisir... Adieu, monsieur le comte.

LE COMTE, le suivant, comme s'il hésitait à le laisser échapper.

Ainsi rien ne peut vous retenir?...

OTTO, à part.

La comtesse !

SCENE VI.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant précipitamment, pâle et bouleversée; elle s'arrête à la vue du comte.

Ciel ! avec mon mari ! *

LE COMTE.

Vous arrivez à propos, madame.

LA COMTESSE, à part.

Ma fille ! ma fille !

LE COMTE, au duc.

Vous ne pouviez, sans prendre congé de la comtesse, quitter ainsi pour toujours notre château.

LA COMTESSE, au duc.

Monsieur, vous ne partirez pas !

LE COMTE, près d'éclater.

Madame !

LE DUC, à part.

Que dit-elle?

LE COMTE, se modérant.

C'est votre devoir, en effet, de chercher ainsi à retenir notre hôte.

LA COMTESSE, avec une amabilité fiévreuse.

Il faut, n'est-ce pas? que monsieur reste à notre bal... Vous m'avez recommandé d'insister... (Au duc.) Vous ne pouvez me refuser, monsieur, il faut que vous restiez.

LE COMTE, à part.

Comme elle se trahit !

LE DUC, à part.

Marie aurait-elle parlé?

OTTO.

Quel que soit l'attrait que cette fête ait pour mon ami, je dois le maintenir dans sa résolution... Il serait imprudent, madame la comtesse, qu'il restât ici davantage ; si quelqu'un devinait... son duel, vous comprenez...

LA COMTESSE, à part

Que dire... que dire?

LE DUC.

Recevez mes adieux, madame; permettez-moi de partir, et bientôt...

LE COMTE, vivement, à part.

Bientôt!... Il reviendra!

OTTO.

Allons, capitaine, allons, la nuit ne va pas tarder.

LA COMTESSE.

Monsieur...

LE COMTE.

N'insistons plus, comtesse, puisque monsieur paraît avoir de graves motifs.

LA COMTESSE, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC, à part.

A prix d'or, une lettre à Marie! il faut que pendant le bal elle vienne au pavillon.

OTTO, quittant la fenêtre où il est allé jeter un coup d'œil.

Les chevaux sont prêts.

(Il passe auprès du duc.)

LE COMTE.

Ce qui diminue mes regrets, capitaine, c'est l'idée que nous nous reverrons.

LE DUC.

Je l'espère, monsieur le comte.

OTTO, à part.

Et moi j'espère bien que non.

LE DUC.

Adieu, madame la comtesse.

OTTO.

Allons, allons ! (Il entraîne le duc.)

LA COMTESSE, fiévreusement.

Il part !

(Elle fait deux pas vers le duc qui s'éloigne.)

LE COMTE, l'arrêtant.

J'accompagne monsieur jusqu'au seuil du château. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, seule, se jetant avec désespoir sur un fauteuil.

Marie! ma pauvre fille ! perdue ! déshonorée ! Un homme à qui j'avais donné asile ! Oh! c'est infâme. Il lui a dit qu'il l'épouserait... tandis qu'on le fiançait de son gré à la princesse de Hanovre. (Se levant.) Un duc, le premier gentilhomme de ses états, mentir... mentir à une pau-

* Le duc, le comte, la comtesse, Otto.

vre jeune fille... Et je le laisserais partir!... Non, non. (Elle fait quelques pas pour sortir.) — Mais le comte! mon mari, est là... il est là, auprès de lui; il m'a semblé qu'il soupçonne quelque chose... et s'il apprend que sa fille... (Elle marche avec agitation.) Oh! ce serait la mort! — (Elle se laisse retomber sur le fauteuil.) Ma belle Marie! souvent j'ai rêvé qu'elle était morte; mais déshonorée!... (Pleurant.) Ah! même dans un rêve, je n'avais jamais pensé à cela. — S'il part, ils vont le marier à cette princesse Ulrique... Je ne veux pas. — Les engagemens de sa politique, voilà ce qu'il va m'objecter, à présent qu'il a séduit ma fille; il me dira que l'intérêt de sa couronne.. (Se levant brusquement.) Eh! que m'importe sa couronne! qu'il y renonce... Je ne puis pas renoncer au bonheur de ma fille, moi! — Ma pauvre Marie! si pure, si heureuse jusqu'à présent... Oh! c'est affreux! c'est affreux! Et je me trouvais à plaindre ce matin! Ah! qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il m'accable ainsi? Mon Dieu, mon Dieu! que vous ai-je fait? Mais ce n'est pas de pleurer qu'il s'agit, le temps presse, il faut l'empêcher de partir. (Elle s'élance vers la porte, le comte paraît.) Mon mari!

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

L'heure avance, madame, et vous ne songez pas à vous préparer pour le bal.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, monsieur le comte, je me disposais. (A part.) Oh! si le duc était parti!

LE COMTE.

Vous avez l'air inquiet, comtesse?

LA COMTESSE.

Non, non, je vous assure. (A part.) Chaque minute qui s'écoule...

LE COMTE.

Moi-même, je me sens assiégé de mille terreurs bizarres, de mille sombres pensées.

LA COMTESSE, distraite et agitée.

Vous, monsieur?

LE COMTE.

Je songe à la mort de ma mère... ma mère que j'aimais tant...

LA COMTESSE, machinalement.

Votre mère.

LE COMTE.

C'est à pareil jour que là-bas, dans ce pavillon isolé, elle perdit la vie... à votre âge... Vous savez de quelle manière et pour quelle raison.

LA COMTESSE.

Oui, je n'ignore pas... (A part.) Il ne sera plus temps!

LE COMTE.

Vous ne m'avez jamais dit votre opinion sur ce meurtre, commis par mon père pour venger la foi trahie. Que pensez-vous de cette action? Répondez-moi, madame?

LA COMTESSE, toujours préoccupée.

Monsieur, vous me demandez?...

LE COMTE.

C'est votre opinion surtout que je désire connaître aujourd'hui.

LA COMTESSE, cherchant à se rappeler ce que vient de lui dire son mari.

Mon opinion... sur quoi, dites-vous?... La foi trahie?.. — une femme que son mari abandonne?... Mais vous me parlez de votre père... Expliquez-moi ce que vous voulez me dire, car je ne vous comprends pas.

LE COMTE, avec solennité.

Je vous demande si mon père doit être approuvé pour avoir lavé son outrage dans le sang de sa femme?

LA COMTESSE.

Si elle était coupable en effet... s'il a bien jugé sur des preuves irrécusables...

LE COMTE.

Il a pu agir comme il a fait, n'est-ce pas? (Il saisit le bras de sa femme.)

LA COMTESSE, à part, lentement.

Est-ce moi qu'il soupçonne?

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, madame?

LA COMTESSE, interdite.

Vous savez bien que je suis souffrante, monsieur le comte, vous le savez bien!

LE COMTE, ironiquement.

Pourtant, quoique malade, vous avez quitté votre appartement sans motif.

(On entend un son de cor.)

LA COMTESSE, tressaillant.

Quel est ce bruit?

LE COMTE.

Il nous annonce le départ du chevalier et de notre hôte.

LA COMTESSE.

Ah!

LE COMTE, à part.

Comme elle se trouble!

(Il s'approche de la fenêtre.)

LA COMTESSE, à part.

Il va partir... partir!

LE COMTE, regardant au dehors.

Le pont du château s'abaisse. Les voilà qui montent à cheval.

LA COMTESSE, convulsivement.

Je ne pourrai pas lui parler!

LE COMTE.

Ils s'éloignent!

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE.

Ils sont déjà au milieu de l'avenue. Notre hôte se retourne et regarde cette fenêtre.

LA COMTESSE, à part.

Oh! ma tête se perd... il faut que je coure... (Elle s'élance jusqu'à la porte du fond.)

LE COMTE, violemment.

Où allez-vous?

LA COMTESSE, arrêtée devant la porte.

Je descends un instant dans le parc, monsieur le comte, j'étouffe ici, j'ai besoin de marcher.

LE COMTE, d'un ton impérieux.

Restez! (Il va se placer devant la porte, la comtesse recule, il la suit.) Comme vous voilà pâle... votre main tremble... Vous êtes plus malade que vous ne le pensez, comtesse; ne sortez pas, vous ferez bien de vous enfermer chez vous et de ne point paraître au bal. Songez qu'une imprudence peut vous coûter la vie... Adieu... songez à mon conseil. (Il sort.)

LA COMTESSE, avec désespoir.

Marie, ma pauvre Marie! perdue, perdue!

ACTE QUATRIÈME.

Une salle dans le pavillon du parc. — Architecture gothique. — Au fond, une large estrade avec deux marches. — Sur l'estrade, un grand fauteuil, dans le style du bâtiment. — Au dessus du fauteuil, sur la tapisserie, une armoirie surmontée d'une couronne comtale fermée. — Une porte à droite. — Au fond, tout contre l'estrade, une autre porte masquée par une tapisserie. — Une troisième porte, à gauche, sur le second plan; sur le premier, une fenêtre. — Un fauteuil de chaque côté de la salle. — Contre la fenêtre, un portrait de femme, à mi-corps, d'un ton sombre, et recouvert d'un rideau noir. — Une lampe funèbre suspendue au plafond. — En face du portrait, une épée attachée à la muraille. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

LE COMTE, JOHANN.

LE COMTE, entrant par la gauche.

Débarrasse-moi de ce manteau. Un froid glacial tombe de ces voûtes... Ma tête me brûle. Quelle heure est-il?

JOHANN.

Neuf heures, monsieur le comte.

LE COMTE, serrant convulsivement un papier.

Oh! cette lettre! cette lettre!... Douterai-je encore, à présent? dirai-je encore : C'est impossible! Non, les preuves ne sont que trop réelles!... L'infâme! chacun de ces mots la condamne et justifie ma vengeance. (Lisant.) « Je ne puis » m'éloigner, chère âme, sans te revoir encore. » Ce soir, à dix heures, je serai dans le pavillon » du parc. Il faut absolument que je te parle. Le » tumulte de la fête, l'obscurité de la nuit protégeront la sortie. Viens, au nom de notre amour, » viens. » Ce ne sera pas vainement que ce pavillon maudit se sera rouvert après quinze années d'oubli. O mon père! pardonnez-moi mes blasphèmes!... — Johann!

JOHANN.

Plaît-il, monseigneur?

LE COMTE.

Cette lettre! cette lettre! redis-moi comment elle est tombée en ton pouvoir. Ce soir, n'est-ce pas? au commencement du bal, une femme de la comtesse l'a reçue mystérieusement des mains de ce jeune homme trouvé ce matin dans le parc?

JOHANN.

Oui, monseigneur, avec ordre de la remettre à une femme vêtue d'un domino qu'il a désigné comme je vous l'ai dit.

LE COMTE.

Le costume destiné à Marie! Empêcher cette enfant de paraître au bal, afin de pouvoir s'y rendre elle-même! malgré ma défense... Elle a pensé que j'allais ne pas la reconnaître sous le costume de sa fille... Et tout cela était convenu avec lui... Ce départ n'était qu'une feinte! Johann, qu'as-tu fait de la servante à qui tu as arraché ce billet?

JOHANN.

Elle est en bas, monseigneur, gardée à vue.

LE COMTE.

Laisse-la libre; qu'elle rentre dans le bal.

JOHANN.

Quoi! monsieur le comte...

LE COMTE.

Qu'elle rentre dans le bal, te dis-je, et qu'elle s'acquitte de son message. (Il remet la lettre à Johann.) Toi, tu seras derrière elle, masqué. Qu'elle ne dise pas un mot! qu'elle ne fasse pas un signe! Tu observeras la comtesse, tu écouteras sa réponse, et tu viendras après me rapporter ce que

tu auras vu ou entendu. Dis à Ludowig d'introduire près de moi... l'homme qui a tué ma mère.

JOHANN, allant soulever la tapisserie de la porte contre l'estrade.

Le voici, monseigneur.

LE COMTE, avec terreur.

Déjà!

(Il se laisse tomber sur le fauteuil auprès du portrait. — Johann sort.)

SCÈNE II.

LE PRISONNIER, LE COMTE.

LE PRISONNIER, tombant à genoux, à quelque distance du comte.

O monseigneur! merci!

LE COMTE.

Plus loin! plus loin! relève-toi!

LE PRISONNIER.

Vous avez eu pitié de quinze années de souffrances passées dans les horreurs d'un cachot... Soyez béni!

LE COMTE.

Relève-toi, te dis-je, tu ne me dois rien.

LE PRISONNIER.

Il est si doux de vivre, de revoir la clarté du ciel!

LE COMTE, à part.

Pauvre vieillard! Quelques jours de vie valent-ils toute cette joie! (Haut.) Écoute: j'ai été injuste à ton égard. Trop jeune alors, je ne comprenais pas ce que vaut le dévoûment d'un serviteur comme toi. Tu n'avais fait pourtant qu'exécuter les ordres de mon père, et mon père était un homme sage et réfléchi.

LE PRISONNIER.

Né sur les domaines de monseigneur, je lui appartenais comme les épis de ses champs, comme les fruits de ses vergers, comme les bêtes de ses étables. Il a disposé de moi comme il lui a plu.

LE COMTE.

Je prétends réparer le mal que je t'ai causé. Demande-moi ce que tu voudras.

LE PRISONNIER.

Je n'ai d'autre désir que de finir mes jours à votre service, monseigneur, comme je les ai commencés au service de monseigneur votre père.

LE COMTE.

Et tu me servirais comme tu l'as servi, avec cette même fidélité aveugle et sans bornes?... Approche, et dis-moi, sans en omettre un détail, comment se passèrent les choses dans cette mémorable nuit où le comte, mon père, employa ton bras pour punir...

LE PRISONNIER.

Monseigneur...

LE COMTE.

Je le veux. Mais ne te tiens pas si loin de moi; approche, je te le répète.

LE PRISONNIER.

Monseigneur, la comtesse votre mère... Mais je n'oserai jamais...

LE COMTE.

Parle donc, c'est moi qui te l'ordonne.

LE PRISONNIER.

C'était par une nuit aussi noire que celle-ci, dans cette même salle où nous sommes. Le feu comte votre père me plaça derrière cette porte entr'ouverte, et, me montrant du doigt un jeune homme et une femme qui se parlaient à voix basse: « Frappe! » me dit-il, et il me poussa devant lui avec une épée nue dans la main. Cette épée, la voici suspendue à cette muraille. (Il va prendre l'épée et revient auprès du comte.) Oui, je la reconnais... c'est bien elle, encore tachée de rouille... ou de sang, je ne sais...

LE COMTE, laissant tomber l'épée, qu'il avait saisie.

Le sang de ma mère!... (Il réprime sa terreur et ajoute, avec un calme affecté:) Continue, continue.

LE PRISONNIER.

Alors je me précipitai sur les personnes que mon maître m'avait désignées, et du premier coup j'abattis le jeune homme à mes pieds; puis, me retournant vers la femme, une belle et jeune femme que je n'avais jamais vue, et que je ne savais pas être la comtesse votre mère... (Il se remet à genoux tout près du comte.) Ah! monseigneur! quels regards elle me jeta! quelle pâleur sur son visage!... Mes yeux ne voyaient plus... l'épée tremblait dans ma main... Pardonnez-moi, je ne pourrai jamais achever ce récit...

LE COMTE, dominant son émotion.

Achève; tu vois bien que je suis calme. Achève, je le veux.

LE PRISONNIER.

Enfin... la femme tomba aussi. Regardez! là! sous vos pieds, monseigneur! c'est là, sur cette dalle! Il y a encore une tache à la place où tombèrent les deux corps.

LE COMTE, se levant épouvanté.

Va-t'en! va-t'en! laisse-moi seul... (Il traverse la scène dans le plus grand trouble, puis, avec calme et résolution:) Ramasse cette épée.

LE PRISONNIER, après avoir obéi, levant les yeux sur le comte, dont il devine les projets.—Sourdement.

C'est ainsi que me regardait... votre père.

LE COMTE, lui montrant la porte masquée.

Attends-moi là.

SCÈNE III.

LE COMTE, seul, revenant à l'endroit que lui a indiqué le prisonnier.

Ce sang, hélas! c'est celui de ma mère, et c'est mon père qui le versa! Ici le meurtre, mais là le déshonneur! L'un tua le corps... mais l'autre avait tué l'âme! A Dieu seul de juger. Et pourtant la cause de mon père est la mienne; c'est le même crime, c'est le même bourreau. Ainsi que mon père, je dois compte aux miens du dépôt sacré de leur bonheur, qui me fut confié. Oui, mon père fit bien; et ce n'est pas assez que je l'approuve, il me le faut imiter. Ma pauvre mère, est-ce à moi de la maudire!... Voici son image et le voile funèbre dont je la recouvris le jour où je fermai moi-même les portes de ce pavillon. Si elle fut un jour une épouse coupable, jamais elle ne cessa d'être une mère aimante et adorée. Qu'une fois encore je la revoie! (Il fait glisser le voile.) C'est bien elle! Pauvre femme! si jeune, si belle, douée de tous les avantages qui font chérir la vie! Mourir si jeune et si malheureuse! oh! c'est affreux! (Il pleure.) Son dernier embrassement fut pour moi, son dernier vœu fut pour le bonheur de son unique fils! Qu'est-il devenu, ma mère, ce bonheur que vous invoquiez pour moi?... Amélie aussi est belle et séduisante comme vous l'étiez; comme vous, elle aime et chérit son unique enfant; et pourtant elle aussi, ma mère, elle va comme vous mourir... mourir d'une mort cruelle et déplorable! Adieu! ma mère! adieu!... Voilons ce portrait, car j'ai besoin de tout mon courage et de toute ma raison... (Marchant avec agitation.) Mais si cette raison n'était qu'une démence infernale... si ce courage n'était qu'une lâche cruauté... si je m'abusais... si mon Amélie était toujours cet ange de pureté que bénissent les malheureux?... Tant de vertu, tant de piété, un si long dévoûment tant de fois éprouvé, tout cela ne serait-il qu'hypocrisie et mensonge?... Oh! si je pouvais douter! si, en cherchant la preuve du crime, je pouvais trouver le moindre indice de son innocence!... Allons, jusqu'au retour de Johann, rien n'est prouvé encore. (Johann entre.) Le voici! que va-t-il m'apprendre?

SCÈNE IV.

LE COMTE, JOHANN.

JOHANN, d'un ton sinistre.

Monseigneur...

LE COMTE.

Eh bien? la comtesse?...

JOHANN.

A reçu le billet.

LE COMTE, répétant avec inquiétude, appuyant sur chaque mot.

Elle l'a reçu?... (Après un silence.) Et qu'a-t-elle répondu?

JOHANN.

Qu'elle allait venir.

LE COMTE.

Elle viendra!

JOHANN.

Quittant aussitôt les salons, elle s'est élancée dans le parc. Elle est sur mes pas.

LE COMTE.

Elle viendra... C'est donc la vérité!

(Il tombe anéanti sur le fauteuil qui se trouve derrière lui.)

JOHANN, allant à la fenêtre.

Voyez, monseigneur: n'est-ce pas Mme la comtesse qui accourt de ce côté?

LE COMTE, courant à la fenêtre.

Oui, c'est bien elle! Dans son empressement, elle a devancé l'heure. (Se retournant vers Johann.) Toi, dans le parc, en embuscade. Je retourne au château. Que les portes de ce pavillon se referment sur l'homme qui va venir, et tu m'avertiras aussitôt. (Regardant par la fenêtre.) Elle a franchi le seuil. Allons, plus de pitié; le juge remplace l'époux. Viens, et sur ta tête, pas un mot de ce qui va se passer ici. (Ils sortent par la porte masquée.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, entrant par la gauche. Elle est en toilette de bal, sous un domino de satin noir.

Le ciel soit loué!... j'arrive à temps... C'est donc ici... Ce silence... cette lampe funèbre... le souvenir de cette femme assassinée... Je n'ose faire un pas... Il me semble que c'est pour n'en plus sortir que je suis entrée dans ce tombeau... Allons, du courage, c'est l'heure. (Elle s'avance jusqu'au fauteuil à droite et s'y assied.) Le duc va venir. Oh! je l'avais bien reconnu, du haut de cette fenêtre où j'étais assise, dans l'ombre, écoutant la musique de cette fête qui me navrait le cœur... Je l'avais vu se glisser entre les arbres du parc, et donner ce billet. Ah! monsieur le duc! c'est une mère qui vient remplir un devoir solennel, une mère qui vient au rendez-vous donné à sa fille, pour dire au séducteur de cette malheureuse enfant: « Nous mourrons toutes deux de votre crime, s'il ne vous plaît pas de le réparer! » (Elle se lève et marche avec agitation.) S'il

allait refuser!. . Mais il ne faut pas pourtant que ma fille reste déshonorée!... Hélas! le cœur de sa mère lui demeurerait toujours, asile inviolable où le mépris ne l'atteindrait pas... Mais son père la tuerait!... Oh! oui, il la tuerait!... Non pas tant que je serais vivante, pourtant!... Pauvre Marie! si le sacrifice de ma triste vie pouvait te sauver!... Mais je ne suis qu'une femme comme toi; je ne puis rien, rien que pleurer et souffrir!... J'entends marcher, c'est le duc!... J'ai peur!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE DUC.

LE DUC.

Marie! ma chère Marie!

LA COMTESSE.

Monsieur le duc!

LE DUC.

La comtesse!

LA COMTESSE.

Je sais tout. L'honneur de ma fille veut une réparation; me l'apportez-vous?

LE DUC.

Madame...

LA COMTESSE.

Marie ne connaît pas ma démarche: c'est moi qui ai reçu votre billet (Elle le montre.) et qui suis venue à sa place. Bénissez le ciel que ce ne soit pas son père!

LE DUC.

Est-ce une menace, madame?

LA COMTESSE.

C'est un avis, Altesse. Mais vous n'avez pas répondu à ma question?

LE DUC.

Je ne chercherai pas à le nier, comtesse, j'aime Marie et j'en suis aimé. Dieu m'est témoin que jamais une autre femme ne fera battre ce cœur qui lui appartient tout entier. Le serment que je lui ai fait, je venais le lui renouveler dans ce moment suprême, où je vais jouer sur un champ de bataille mon honneur et ma vie.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Altesse, votre honneur, c'est ici que vous l'avez perdu.

LE DUC.

Comtesse!

LA COMTESSE.

C'est bien infâme, ce que vous avez fait! Une famille noble se sacrifie pour vous; une mère, ce qu'il y a de plus sacré au monde, vous cache chez elle, quand vous êtes poursuivi, et vous abusez de sa confiance pour lui voler le seul bien qu'elle possède, sa consolation dans ses peines, sa vie, sa fille, son unique enfant! Est-ce croyable? Vous! un prince! Allez, vous devriez rougir! et je vous le dis entre nous, vous qui voulez un trône, vous ne méritez pas d'être gentilhomme!

LE DUC.

Madame, madame! rappelez votre sang-froid et votre raison.

LA COMTESSE.

Eh! que m'importe à moi que vous soyez le prince, l'électeur, le souverain de ce pays! tout cela ne m'empêchera pas de vous dire que vous êtes un faux ami, un hôte déloyal et sans cœur!... Vous voyez bien, Altesse, que je sais ce que je dis, et que j'ai toute ma raison.

LE DUC, vivement ému et d'une voix presque suppliante.

Madame, assez d'insultes! Quelle preuve exigez-vous de mon amour?

LA COMTESSE.

Que vous renonciez au mariage projeté pour vous.

LE DUC, s'animant.

Je l'ai voulu, madame; ce sont les vôtres qui, pour me donner un trône...

LA COMTESSE.

Eh bien! renoncez au trône!

LE DUC.

Mais nos amis armés pour défendre ma cause? Vous-même me l'avez rappelé: ce serait indigne de les abandonner! Songez à votre frère!

LA COMTESSE.

Mon frère... un message l'avertira... Vos amis... ils se disperseront, ils vous oublieront quand ils sauront que le prétendant n'est plus qu'un homme comme eux; qu'il ne possède plus ni couronne, ni armée, ni sujets; qu'il n'a plus ni trésors, ni places, ni titres à leur distribuer.

LE DUC.

Oh! j'y ai songé plus d'une fois, à ce bonheur modeste et tranquille. Seul avec Marie, dans quelque coin de ce royaume que je dispute à l'ambition d'un rival, j'aurais vécu heureux. Quelques arbres, du soleil, il ne m'en fallait pas davantage, pourvu que je fusse aimé de Marie. Mais ils sont venus me chercher, moi si profondément ignoré du dernier de mes sujets; ils m'ont fait leur étendard, leur général, leur prétendant. La fatalité me pousse, je ne puis plus m'arrêter que mort ou triomphant!

LA COMTESSE.

Et ma fille?

LE DUC.

Vous serez satisfaite, madame, je vous le jure.

LA COMTESSE.

Eh! que pourrez-vous donc lorsque vous serez sur le trône? que pourrez-vous quand vous aurez

conclu votre royale alliance?... Marie, ma pauvre Marie, vous la laisserez mourir dans l'abandon, dans le mépris!

LE DUC, avec chaleur.

Non, non, madame, croyez...

LA COMTESSE.

Eh! que pourrez-vous, encore une fois? Avez-vous pensé, par hasard, qu'en la mariant à quelqu'un de vos courtisans, tout sera dit et que vous serez quitte envers elle?... Mais vous oubliez donc quel est son père, monseigneur... vous ne savez donc pas que dans notre famille toute injure veut du sang?

LE DUC.

Plus tard, vous me rendrez justice, mais avant tout, laissez-moi sauver mes amis.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

LA COMTESSE, le saisissant par le bras.

Non! vous ne me quitterez pas ainsi.

LE DUC.

On va se battre là-bas, madame, c'est vous qui me l'avez dit... C'est pour moi que ce sang va couler, pour moi qui ne serai pas là!...

LA COMTESSE, avec énergie.

Je veux une réponse!

LE DUC.

Par pitié, ne me retenez pas!... le jour peut me surprendre!

LA COMTESSE, lui faisant signe de se taire, avec un effroi subit.

Ecoutez!...

LE DUC.

Madame, quel est ce bruit?... Vous n'êtes pas seule ici... on marche autour de nous...

LA COMTESSE.

Ah! les soupçons du comte... (Elle court à la porte par où elle est venue.) Fermée!

LE DUC, écoutant du côté de la porte à droite.

On vient, madame... (Courant vers la comtesse.) Que se passe-t-il ici... qu'y a-t-il?

LA COMTESSE.

Il y a... il y a que nous sommes perdus tous les deux!

(Quatre gardes du comte entrent par la porte à droite.)

LE DUC, tirant son épée.

Trahison!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE, JOHANN ET DEUX AUTRES GARDES, entrant derrière le comte par la porte masquée.

LE COMTE, gravissant d'un bond l'estrade où est le fauteuil de justice.

Oui, trahison infâme! dont toi et ta complice vous allez rendre compte à votre juge.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, écoutez-moi!

LE DUC.

Vous! il ose vous soupçonner!... Malheureux! n'attentez pas à sa vie!

LE COMTE, à ses gardes.

Emmenez-le.

LE DUC, se défendant contre les gardes qui l'entourent.

N'approchez pas!

LA COMTESSE, à genoux sur les marches de l'estrade.

Monsieur, je vous en supplie! point de violence!

LE COMTE, à ses gardes.

Allez... Il répondra quand je l'interrogerai.

(On entraîne par la droite le duc désarmé.)

LA COMTESSE.

Si vous saviez!... Je vous dirai tout...

LE COMTE, descendant de l'estrade et entraînant la comtesse par le bras.

De votre aveu, madame, le vieux comte d'Altenberg eut raison de laver son offense dans le sang de sa femme.

LA COMTESSE.

Si elle était coupable, mais...

LE COMTE.

Et moi j'ai dit... qu'un véritable gentilhomme, un comte immédiat de l'empire, était seul juge des crimes commis par les siens. J'ai dit... que si ma femme ou ma fille, ou quelqu'un de mon nom, venait à forfaire, ce serait ma justice qui enverrait le coupable devant le vrai juge qui est là-haut.

LA COMTESSE, avec terreur.

Votre fille! (Avec plus de calme.) votre femme... ou quelqu'un de votre nom... (A part.) Oui, oui, je m'en souviens.

LE COMTE.

Nous sommes ici, vous le savez, dans la salle de justice des comtes mes ancêtres, et cet asile de mort que vous avez osé profaner, est le lieu qui vit périr ma mère. Madame, vous êtes accusée, défendez-vous, le juge est prêt à prononcer.

LA COMTESSE, à part.

Lui dire... Oh! non, qu'il ne devine pas!

LE COMTE.

Dieu m'est témoin que c'est avec le désir de vous trouver innocente, qu'ici je vous interroge. Ce jeune homme, que faisait-il ce matin caché dans le parc? Répondez-moi, j'attends?...

LA COMTESSE, à part, presque sans voix.

Ma fille!

LE COMTE.

Pourquoi ce départ simulé? pourquoi ce retour? pourquoi ce rendez-vous? Il y va de la vie, madame, répondez-moi?

LA COMTESSE, de même.

Ma fille!

LE COMTE.

Ainsi, vous ne trouvez pas même un mensonge pour voiler votre honte?

LA COMTESSE.

Ma fille! ma fille!

LE COMTE.

Mais vous avez raison, ne cherchez pas d'excuse, car la preuve, la preuve irrécusable, c'est ce billet plein d'amour. (La comtesse, par un mouvement involontaire, porte les mains sur le billet qu'elle a mis dans son sein.) Oh! ne le cachez pas, je l'ai lu avant vous, c'est moi qui vous l'ai fait parvenir.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE.

Maintenant, ai-je été plus circonspect que mon père? ai-je bien tout pesé, et puis-je punir votre crime sans que ma conscience, ou la vôtre, ait rien à me reprocher? (Appelant.) Johann!

LA COMTESSE, se traînant après lui.

Monsieur, écoutez-moi, je ne puis me justifier en ce moment... tout semble m'accabler en effet; mais croyez-le, je suis toujours la même... Si vous voulez un serment...

LE COMTE.

Un serment...(Il la repousse et appelle.) Johann!...

LA COMTESSE, à genoux.

Non, non, ne le tuez pas!

LE COMTE.

Ah! il vous est donc bien cher?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOHANN, LE DUC, entouré par les gardes qui l'ont emmené. Par la porte du fond entrent au même instant des valets avec des torches.

LE COMTE, avec énergie.

A moi! vous tous... Approchez, on peut m'entendre; ce n'est pas un homme outragé qui se venge dans l'ombre, c'est un justicier qui prononce une sentence.

(Il se dirige vers l'estrade pour y monter.)

LE DUC, s'élançant au pied de l'estrade, en face du comte.

Arrêtez! comte d'Altenberg... Moi aussi, j'ai mon droit de justice, il est au dessus du vôtre; c'est à moi de m'asseoir sur ce tribunal, à moi de vous juger. Je suis le duc Frédéric-Auguste de Saxe.

LE COMTE, reculant.

Vous!

LE DUC, gravissant les marches.

Votre légitime souverain.

(Il ouvre son uniforme et montre sur sa poitrine le grand-cordon de son ordre. Les gardes du comte mettent chapeau bas.)

LA COMTESSE.

Ah! prince! vous vous êtes livré!

LE DUC.

A la foi d'un gentilhomme, et du haut de ce tribunal, je lui dis: Comte d'Altenberg, moi, l'électeur de Saxe, je casse l'arrêt que tu viens de prononcer. Plus tard tu connaîtras le mystère de cette entrevue; je te jure que la comtesse ta femme est innocente, je te le jure par la mémoire de mon père, qui fut ton bienfaiteur, et qui emporta dans la tombe ton serment de fidélité.

LA COMTESSE, à part.

Que va-t-il résoudre?

LE DUC.

Dans trois jours, comte, je te donne rendez-vous ou chez moi dans le palais électoral, ou chez toi... Et maintenant, fais ouvrir les portes de ce pavillon, car je vais conquérir mon trône dans les plaines de Dresde.

(Il descend auprès du comte.)

LE COMTE, avec énergie.

Duc, je suis le maître ici, et, après Dieu, l'empereur d'Allemagne a seul le droit de casser mes jugemens. Tels sont nos priviléges, que je maintiendrai contre tous. (Avec calme.) Mais je ne porterai pas une main sacrilége sur le fils de Christian VII. Souffrez, Altesse, que je guide moi-même votre fuite.

LE DUC.

Venez donc; mais je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez juré de respecter les jours de la comtesse.

LE COMTE, sans lui répondre, à ses valets.

Allons, des flambeaux!... Faites cortége autour du prince Frédéric-Auguste!

(Il reprend des mains de Johann et rend au duc son épée.)

LA COMTESSE, à part.

Merci, mon Dieu! la vie de ma fille est sauvée!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le salon du premier acte.

SCÈNE I.

OTTO, assis, JOHANN, debout auprès de lui.

OTTO.

Quelle terrible nuit !

JOHANN.

C'est à faire frémir, monsieur le chevalier.

OTTO.

Et ce matin, que fait le comte ?

JOHANN.

Il s'est enfermé dans sa chambre, et a défendu que personne vînt l'y troubler.

OTTO.

Quel air avait-il ?

JOHANN.

Il était pâle, et j'ai cru voir des larmes dans ses yeux.

OTTO, se levant.

Il a pleuré !

JOHANN.

Ça ne lui était pas arrivé, monsieur, depuis la mort de sa mère. Mais le voici.

OTTO.

Laisse-moi seul avec lui.

SCÈNE II.

OTTO, LE COMTE.

LE COMTE.

Ah ! c'est vous, chevalier !.. Comme mon hôte, comme mon ami, vous venez sans doute vous informer...

OTTO.

Je sais tout, monsieur.

LE COMTE.

C'est juste ; un événement heureux, on a le plaisir de l'apprendre à ses amis ; on jouit de leur surprise.. mais que le malheur vous frappe, qu'il s'agisse de votre ruine ou de votre déshonneur, tout le monde sait cela aussitôt que vous.

OTTO.

Ce que l'on ignore, monsieur, ce qui intéresse vos amis comme les autres, c'est le sort que vous réservez à la comtesse.

LE COMTE.

On le saura.

OTTO.

Pour ma part, je suis convaincu que vous vous conduirez dans cette affaire en loyal gentilhomme.

LE COMTE.

Quelle que soit la détermination que je prenne, monsieur, je ne permets à personne de la juger.

OTTO.

Pourtant, monsieur le comte..

LE COMTE, brusquement.

Assez ! Pardonnez ma brusquerie, chevalier. Vous avez cru devoir me cacher ma honte, même au prix d'un mensonge, je vous remercie de vos bonnes intentions; mais maintenant je sais ce que j'ai à faire.

OTTO.

Jamais je n'ai cru à la culpabilité de la comtesse... et puisque cet inconnu n'est autre que le duc Frédéric-Auguste...

LE COMTE.

Et cette lettre.. cette lettre d'amour.. vous n'y songez donc pas ?

OTTO.

Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne puis comprendre ; mais plus tard, elle vous l'a dit, tout doit s'expliquer. Attendez.

LE COMTE.

Attendre ! Non, non, je ne puis pas attendre. Dresde, en s'éveillant, a déjà trop ri de ma honte ; je suis la fable de la cour ; on traîne mon nom dans la fange des quolibets. On me plaint hypocritement dans vingt lettres que je viens de jeter au feu ! En effet, c'est très plaisant, un homme que l'on déshonore. Mais moi, je cloue d'un coup d'épée le rire sur la bouche qui m'insulte ; c'est ma façon de plaisanter, à moi, qui me pique de ne rien connaître aux belles façons des courtisans.

OTTO, avec insinuation.

Mais qui a pu porter ce bruit jusqu'à Dresde ?

LE COMTE, d'un ton menaçant.

Si je le savais !

OTTO.

Ce ne peut être une méchanceté gratuite. Il faut que cet ennemi caché ait eu un intérêt personnel.

LE COMTE, cherchant à comprendre la pensée du chevalier.

Quel intérêt ?

OTTO.

Qui sait?... une vengeance à exercer, contre la comtesse, peut-être, si ce n'est contre vous-même... On peut avoir des projets que vous ne prévoyez pas encore. N'avez-vous parlé à personne de ce qui s'est passé? car vos gens vous sont trop dévoués...

LE COMTE.

Mais, chevalier...

OTTO.

Une femme masquée est venue vous parler dans le parc...

LE COMTE.

Comment savez-vous ?

OTTO, tristement.

C'est par de semblables moyens que l'on a calomnié la régente, et que l'on a décidé le prince son mari à la répudier pour épouser sa maîtresse.

LE COMTE, à part, lentement.

Peut-être a-t-il raison. (Il réfléchit.) Ce conseil... Est-ce donc là qu'on aurait voulu m'amener?

OTTO.

Cher comte, je vous quitte. Le canon que nous avons entendu ce matin dans la direction de Dresde, annonce que le duc Frédéric-Auguste doit avoir attaqué la ville; je vais connaître le résultat de cette agression, qui du reste ne peut être douteux; les assiégeans ont dû être tous tués ou mis en fuite. Si vous avez quelques commissions pour le palais, hâtez-vous, car je monte à cheval dans dix minutes.

LE COMTE.

Eh bien! oui, tout à l'heure, je vous ferai remettre une lettre pour le régent.

OTTO.

Très bien.

LE COMTE.

Faites en sorte qu'il signe en votre présence une pièce importante qui est jointe à ma lettre, et vous m'expédierez ces papiers, sans perdre une minute.

OTTO.

Vous savez que j'ai les meilleurs chevaux de la Saxe; c'est même à leur réputation que je dois une partie de la mienne.

LE COMTE, appelant.

Ludovic!

OTTO, à part.

Ou j'aurai perdu toute influence sur le régent, ou je sauverai la comtesse.

LE COMTE, dans le fond, au domestique qui paraît.

Préviens la comtesse que je l'attends.

(Le domestique entre dans l'appartement de la comtesse, à gauche.)

OTTO.

Adieu, cher comte.

(Il sort; le domestique qui est entré chez la comtesse reparaît bientôt après et sort par l'antichambre.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Je l'ai résolu, elle vivra. — Mais elle sera morte pour moi! — Au moment d'accomplir le sacrifice, je sonde les replis les plus secrets de mon cœur, et je me demande si, à mon insu, je n'obéis pas à l'influence d'une passion étrangère... Non! sur mon âme, non; je n'obéis qu'à ma conscience. Cet amour coupable, funeste ivresse qui égarait ma raison, il s'est de lui-même et pour toujours dissipé. Je me retrouve seul au monde; seul, avec le souvenir lointain du pur et chaste bonheur que j'ai perdu! Oh! que ne puis-je y revenir à ce bonheur d'autrefois! Que ne puis-je oublier mes fautes et les siennes! C'est moi qui le premier... Chassons cette inutile pensée.. La route est tracée, je dois la suivre.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Approchez, madame. Plus clément que ne le fut mon père, j'ai résolu de laisser la vie à une femme coupable.

LA COMTESSE, avec une dignité froide.

Je vous l'ai dit, monsieur, je ne suis point coupable... Mais que m'importe ma justification? Fût-elle possible en ce moment, cela ne me rendrait pas votre cœur.

LE COMTE.

Une éternelle séparation est l'unique vengeance que je veuille tirer de vous; vous allez signer ce papier, il est adressé au régent.

LA COMTESSE, froidement, après avoir parcouru le papier.

Une demande en divorce.. un consentement mutuel.. J'attendais depuis long-temps, monsieur, cette proposition de votre part. Ceci, du moins, sera le dernier outrage.

(Elle passe auprès de la table à droite et signe.)

LE COMTE, à part.

Elle signe!

LA COMTESSE.

Vous voilà libre.

LE COMTE.

Cette liberté vous sera sans doute plus chère qu'à moi. Elle vous épargnera du moins l'hypocrisie et le mensonge... Mais qu'écrivez-vous là?

LA COMTESSE.

J'ajoute quelques lignes à votre lettre: je sol-

licite de Son Altesse la faveur de me retirer pour le reste de mes jours dans un couvent.

LE COMTE.

Vous, madame !... Je bénis le ciel qui vous envoie le repentir.

LA COMTESSE, se levant.

Et moi, je le prie, monsieur, qu'un jour il ne vous le refuse pas.

(Elle remet le papier au comte, qui passe auprès de la table, sonne, met la requête dans une enveloppe qu'il tire de sa poche et qu'il cachète; puis il la donne au domestique qui vient d'entrer.)

LE COMTE.

Au chevalier Otto.

(Le domestique sort avec la lettre.)

LA COMTESSE.

Maintenant, monsieur, quand partirai-je?

LE COMTE.

Dans une heure.

LA COMTESSE.

Dans une heure !... quoi ! je n'ai plus qu'une heure pour embrasser ma fille ? Oh ! moi qui vais la quitter pour toujours, vous me donnerez bien encore cette journée?

LE COMTE.

Madame... c'est impossible.

LA COMTESSE.

Mais qu'elle vienne donc bien vite, alors. Songez qu'une heure est sitôt passée; songez que, dans une heure, tout sera fini pour moi.

(Elle pleure.)

LE COMTE, très ému et s'approchant de la comtesse.

Des larmes !... (Se remettant.) Madame, vous allez voir votre fille, mais souvenez-vous qu'elle doit tout ignorer.

LA COMTESSE.

Oh! oui, qu'elle ne sache rien !

LE COMTE, avec émotion, puis se composant.

Madame !... n'avez-vous rien de plus à me dire?

LA COMTESSE, d'un ton glacial.

Non, monsieur le comte, rien de plus.

(Le comte sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule, avec résignation.

Ma pauvre Marie ! au moins elle vivra !... et elle saura un jour que c'est sa mère qui lui a donné une seconde fois la vie... Qu'en aurais-je fait, moi, de cette existence que le chagrin empoisonnait chaque jour ? Ma mère chassée, mon repos intérieur détruit, le mépris d'un homme qui m'avait tant aimée !... Oh ! la mesure était comblée... de toute façon je ne pouvais rester ici ; et, par ce sacrifice devenu nécessaire, j'achète la vie de ma fille. Mais elle va venir, cette chère Marie... O mon Dieu ! comment la tromper ?... si elle découvrait .. Non, non, il faut composer mon visage, cacher mes larmes sous un sourire, prétexter un voyage. La voici.

(Marie est entrée pendant ces derniers mots; elle a regardé sa mère, et, au lieu d'accourir vers la comtesse, elle s'est éloignée. Sa figure porte une expression de réserve et de froideur.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARIE.

LA COMTESSE.

Ma fille ! viens ! Oh ! viens sur mon cœur ! ma chère Marie. Pourquoi ce matin ne t'ai-je pas vue? dis ! c'est la première fois que ton baiser me manque à mon réveil.

MARIE, froidement et les yeux baissés.

Ce matin, tu avais défendu que personne n'entrât dans ton appartement.

LA COMTESSE.

Défendu ! moi ?

MARIE.

Mon père me l'a dit.

LA COMTESSE.

Ton père ?... Ah ! c'est juste ! oui, je me rappelle... Mais cela n'était pas pour toi, Marie ; c'est une méprise, tu sens bien. Enfin, te voilà, n'y songeons plus... Ta présence me fait tant de bien ! aujourd'hui surtout ! si tu savais... Embrasse-moi. (Voyant que Marie ne fait aucun mouvement.) Mais qu'as-tu donc? tu parais inquiète, préoccupée, froide ! Marie, oh ! mon Dieu ! rassure-moi bien vite, il me semble que tu m'aimes moins ?

MARIE, sans relever les yeux.

Peux-tu le croire?

LA COMTESSE.

Comme tu me dis cela ! Tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas, de ce qu'hier je t'ai parlé sévèrement? c'était pour ton bien, vois-tu, mon enfant. Ecoute... (Avec un naturel composé.) il peut se faire que j'entreprenne bientôt un grand voyage... et puis, je ne serai pas toujours là pour t'aider de mes conseils. Il faut donc apprendre à te diriger toi-même. Tu as commis une grande faute, Marie, l'unique moyen de la réparer, c'est de ne plus revoir ce jeune homme, entends-tu ? Tu souffriras, je le sais. (Essuyant ses yeux.) Cela fait tant de mal de renoncer au bonheur qu'on s'était promis ! mais que veux-tu, nous autres femmes, nous sommes au monde pour souffrir... Ce jeune homme, je te le répète, quelles que soient les promesses qu'il t'ait faites, il n'a ni la volonté ni le pouvoir de les tenir.

MARIE, avec une douleur où perce un peu d'ironie.

Je ne le reverrai plus... je sais que je ne dois plus le revoir.

LA COMTESSE.

Mais comme tu me dis tout cela... Tu évites mon regard! Mais tu sais bien que je t'ai pardonné, Marie; je t'aime tant! (Elle presse contre sa poitrine la tête de sa fille.) Faut-il te dire que tu es la seule pensée de vrai bonheur qui ait jamais traversé ma vie? Sans l'amour que j'ai pour toi... va, je serais morte depuis long-temps.

MARIE,

O ma mère! quoi que cette méchante femme ait pu me dire, jamais je ne trouverai dans mon âme un sentiment de haine contre toi!

LA COMTESSE, répétant machinalement comme sans comprendre.

De la haine! de la haine! Oh! mon Dieu! (Avec certitude.) Madame de Rosenthal t'a parlé!

MARIE.

Oui, ce matin! dans ma chambre! avant de quitter le château, elle est venue...

LA COMTESSE.

Que t'a-t-elle dit?

MARIE.

Je n'ose...

LA COMTESSE.

Cette femme t'a raconté que, cette nuit... dans le pavillon du parc...

MARIE.

Oui, elle m'a tout dit... tout.

LA COMTESSE.

Marie! mais tu ne l'as pas crue au moins, cette horrible femme? réponds-moi donc, tu ne l'a pas crue, quand elle venait te dire que ta mère est une infâme? Tu ne réponds pas! Ah! tu me crois ta rivale! Moi! justice du ciel! Mais malheureuse enfant! c'est pour cacher ta faute que je supporte l'infamie, quand un mot me justifierait!

MARIE.

Est-il possible!

LA COMTESSE, avec une animation croissante.

Tu ne sais donc pas que ce jeune homme que tu aimes, c'est le duc Frédéric-Auguste, ton souverain, fiancé à la princesse de Hanovre?

MARIE.

Oh! mon Dieu!

LA COMTESSE, étreignant les deux bras de sa fille et parlant avec rapidité.

Tu ne sais donc pas que j'ai pris ta place à ce rendez-vous, pour aller lui dire, à ce prince que j'avais accueilli sans défiance, parce qu'il était malheureux et proscrit, pour aller lui dire qu'il est un infâme de t'avoir trompée? (Avec amertume). Voilà ce que je n'ai pas voulu révéler à ton père, Marie; et quand je me sacrifie pour toi, pour te sauver, tu doutes de ta mère, tu l'accuses! Oh! oh! Marie, va, tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimée! (Elle la repousse loin d'elle.)

MARIE. Elle pousse un cri déchirant, tombe à genoux et s'attache convulsivement aux vêtemens de la comtesse.

Ma mère, ne me dis pas cela. Grâce! grâce!

LA COMTESSE.

Oh! non, vois-tu, ce coup-là, c'est le plus douloureux de tous...

MARIE, dans le plus grand désespoir.

Je pleure, je pleure à tes genoux... Si tu ne me pardonnes pas, j'en mourrai.

LA COMTESSE, après un silence, regardant sa fille qui se désespère.

Marie!... allons, viens, je te pardonne!

MARIE.

Ah! (Elle se jette dans les bras de la comtesse en sanglotant.) Me dire que je ne t'aime pas!

LA COMTESSE.

Je ne l'ai pas cru, Marie. Voyons, tu ne dois plus pleurer à présent, j'ai dit cela. (Marie est suffoquée par les larmes, sa mère la couvre de baisers.) Voyons, ne pleure donc plus... Je n'ai pas voulu te faire de chagrin... Oui, oui, tu m'aimes, je le sais... Eh! mon Dieu, c'est tout naturel que tu aies cru ce qu'on venait te dire... Quand on aime, quand on est malheureuse, on soupçonne comme cela facilement... C'est malgré soi... Allons, c'est fini.

MARIE, avec force.

Mais tu ne partiras pas, ma mère!

LA COMTESSE.

Si, si, il le faut, oublie tout ce que je viens de t'apprendre.

MARIE.

Je ne souffrirai pas que tu portes la peine de ma faute. Non, non!

LA COMTESSE.

Il faut que je parte, te dis-je, il le faut!

MARIE.

Non!

(Ses sanglots éclatent de nouveau, elle jette sa tête avec désespoir sur l'épaule de sa mère.)

LA COMTESSE.

Marie, voyons, calme-toi... écoute-moi froidement, comme je te parle. Je suis ta mère, je ne voudrais pas te donner un mauvais conseil, n'est-ce pas? Tu crois peut-être que je me sacrifie pour toi? eh bien! non, ce n'est pas à toi, mon enfant, que je fais ce sacrifice, c'est à mon repos. Ecoute, on peut tout te dire à toi... Vois-tu, ma belle Marie, je ne pouvais plus rester dans cette maison d'où Mme de Rosenthal me chasserait demain, comme hier elle a chassé ma mère; je saisis un prétexte, voilà tout... Ainsi laisse-moi partir, ne dis rien à personne; si tu parles, tu ne me sauves pas pour cela, et toi, tu te perds. Tu ne voudrais pas me donner ce nouveau chagrin... pousser ton père à un crime peut-être... Songe à ce qu'est ton père, Marie, un homme inexorable.

MARIE, résolument.

Qu'il me tue, mais qu'il sache tout!

LA COMTESSE.

Non, si tu m'aimes, je te le défends... je t'en supplie.

MARIE, avec force, apercevant le comte.

Mon père! Dieu soit loué!

(Elle veut s'élancer au devant de lui, la comtesse l'empêche de passer et la conjure de se taire.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, entrant par la droite, LA COMTESSE, MARIE.

LE COMTE.

Ma fille, laissez-nous.

MARIE, se jetant au cou de la comtesse.

Ah! monsieur, il faudra que vous m'arrachiez des bras de ma mère.

LA COMTESSE, avec terreur.

Tais-toi!

LE COMTE, froidement.

Je devais m'attendre à cet éclat.

MARIE, passant devant sa mère, qui essaie de la retenir.

C'est Mme de Rosenthal qui m'a tout dit, je vous le jure : c'est à elle que je dois de pouvoir sauver ma mère.

LE COMTE.

Il n'y a pas de grâce à obtenir de moi.

MARIE.

Je ne demande pas grâce, mais justice.

LA COMTESSE.

Marie!

LE COMTE

Justice est faite!

MARIE.

Pas encore.

LA COMTESSE.

Marie! par pitié!

MARIE.

Vous ne pouvez punir ma mère, quand c'est moi...

LA COMTESSE, se tenant derrière Marie, prête à se jeter entre elle et son père.

Ne la croyez pas, monsieur le comte ; elle s'accuse pour sauver sa mère... Cette pauvre enfant, elle croit pouvoir vous tromper!... comme si cela était possible.

MARIE, s'exaltant et couvrant la voix de sa mère.

Ce billet que vous avez surpris... ce rendez-vous au duc...

LE COMTE.

Eh bien?

MARIE.

C'était moi qui devais y venir.

LE COMTE.

Toi!

LA COMTESSE, éperdue, mettant sa main sur la bouche de sa fille.

Mensonge!

MARIE, se dégageant.

Oui, c'est moi qui ai flétri votre nom...

(Elle tombe à genoux, complétement affaissée et le front presque à terre.

LE COMTE, terrible, levant les deux bras.

Malheureuse!

LA COMTESSE, repoussant le comte d'une main et de l'autre couvrant la tête de sa fille.

Elle ment, elle ment, monsieur le comte. Ne voyez-vous pas que c'est impossible! Une jeune fille si pure, si sage, si belle! votre unique enfant!...

LE COMTE.

Marie!... Madame! Cessez... oh! cessez de jouer avec mon honneur irrité!

(Un domestique ouvre la porte du fond; le chevalier entre très agité.)

OTTO.

Monsieur le comte, Son Altesse l'électeur de Saxe...

(Mouvement de surprise.)

LE COMTE.

L'électeur! (Marie s'est redressée et s'appuie sur sa mère; le comte s'avance vers l'antichambre, où paraît un brillant état-major que traverse le duc, il est décoré du grand cordon de son ordre.) Frédéric-Auguste!

MARIE, en même temps.

C'est lui!

(Elle tombe à demi évanouie sur le fauteuil à gauche.)

SCÈNE VIII.

OTTO, LE COMTE, LE DUC, LA COMTESSE, MARIE, OFFICIERS au fond.

LE DUC.

Comte d'Altenberg, Dresde est à moi. Le peuple s'est levé pour le fils de Christian VII et a fait triompher sa cause.

LE COMTE, à part.

Vainqueur, lui!

LE DUC.

Soyez assurée de ma reconnaissance pour l'hospitalité offerte au proscrit et pour l'appui de votre famille, madame, à qui je dois peut-être ma couronne.

LA COMTESSE, à part.

Sa reconnaissance!

LE DUC.

Mais qu'il me soit permis, comte, de vous faire un reproche... Je vous avais juré... et malgré mon serment, vous voulez une séparation... la requête adressée par vous au souverain, la voici. . Moi, votre souverain, je refuse de la signer.

LE COMTE, reprenant des mains du duc la requête qu'il froisse avec colère lorsqu'il cesse de parler.

Prince, quel contentement trouverai-je à croire à votre serment, lorsqu'une souillure n'en reste pas moins imprimée à mon nom ? Quelle que soit la coupable, Altesse, il y a dans ma maison une femme déshonorée !

LE DUC.

Comte, il n'y a ici que la comtesse d'Altenberg et la duchesse électorale de Saxe !

(Il désigne Marie.)

LA COMTESSE, jetant un cri.

Ah !

MARIE.

Mon Dieu !

LE DUC, rapidement.

Nous avons reconquis nos états sans l'assistance du Hanovre, nous sommes quitte envers cet allié de toute obligation. (A la comtesse, lentement.) Madame je vous demande la main de votre fille...

LA COMTESSE.

Duc, soyez béni.

LE COMTE, regardant sa femme.

Innocente !... Ah !...

(Il se voile le visage avec ses mains.)

OTTO, bas au comte.

Le prince de Valdeck a quitté Dresde ; Mme de Rosenthal est partie avec lui.

LE COMTE.

Ah ! ne me rappelez jamais mon crime... ma vie entière ne suffira pas pour l'expier.

LE DUC, aux officiers de sa suite, restés au fond, en dehors.

A Dresde, messieurs ! (La comtesse, prenant sa fille à sa droite, fait quelques pas vers le duc, qui se retourne pour regarder Marie encore une fois.) Marie, à bientôt. *

LE COMTE, s'approchant de sa femme.

Vous qui êtes un ange, pardonnerez-vous ?

LA COMTESSE.

J'oublie ! (Elle lui tend la main.)

* Position : le Comte, la Comtesse, le Duc, Marie. — Otto, au fond.

FIN DE LA COMTESSE D'ALTENBERG.

Paris. — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

NOTE POUR LES ROLES.

LE COMTE. — Fort premier rôle. — Rhingrave de velours noir avec agrémens de soie noire. — Un crachat. — Culotte grise, foncée; bottes molles, non vernies. — Au quatrième acte, costume de bal très brillant.

LE DUC. — Jeune premier. — Costume militaire fort simple. Redingote verte avec boutonnières en galon d'or bordant toute la longueur; revers amaranthe; ceinture de buffle. — Culotte blanche; bottes. — Pour la dernière entrée, un grand cordon rouge par dessus l'habit. Un crachat.

OTTO.—Premier amoureux.—Costume de velours très élégant.—Aux troisième et au cinquième acte, l'habit de cheval, des bottes.

LE PRISONNIER. — Justaucorps long et haut-de-chausses en drap brun, ceinture de buffle. — Barbe moyenne et grisonnante. — La distribution de ce rôle est laissée à la convenance du directeur. — Il est recommandé à l'acteur qui jouera cette scène de la dire avec la plus grande simplicité.

JOHANN. — Costume tout noir.

LE SÉNÉCHAL. — Costume tout noir.

LA COMTESSE. — Premier rôle. — Robe de velours noir, ouverte et garnie de dentelles — Sous-jupe en moire noire. — Au quatrième acte, une robe de bal en soie blanche. — Un domino de satin noir ouvert et bien large, pour que l'actrice puisse le laisser tomber à l'entrée du comte.

MARIE. — Jeune première. —Robe de crêpe blanc. Corsage à la Louis XV, décolleté, garni de rubans blancs froncés *à la vieille*, en amoindrissant jusqu'à la pointe. Manches, plates descendant jusqu'au coude, avec de larges revers ornés de ruban froncé, pareil à celui du corsage.— Cheveux relevés, roulés sur le haut du front et retombant en boucles sur les côtés. — Au sommet de la tête un ruban bleu flottant. — Au milieu du corsage un bouquet de fleurs des champs. — L'ôter pour le cinquième acte.

LA MARGRAVE. — Première duègne, mère noble. — Robe de velours foncée, ouverte. — Cheveux roulés blancs. — Coiffure de dentelle noire.

Mon cher Éditeur,

Je ne fais ordinairement de préface qu'à celles de mes pièces qui tombent; c'est une habitude que nous avons prise, nous autres auteurs dramatiques, pour faire croire que nos pièces ont réussi. Je vous révèle ici les secrets du métier; mais comme cette lettre est pour vous seul, je n'y vois pas d'inconvénient.

Or, comme la comédie des *Demoiselles de Saint-Cyr* a réussi, ne vous attendez à aucune préface; ce sera pour ma première chute, je vous le promets.

Cependant vous ne perdrez pas tout, et au lieu d'une préface vous aurez une postface. Cette postface sera, si vous le voulez bien, ma réponse à la lettre du spirituel critique du *Journal des Débats*.

Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas vous donner cette lettre inédite : il est vrai qu'elle n'a été insérée que dans *la Presse*, ce qui lui donne à peu près le mérite de la nouveauté.

Sur ce, mon cher Éditeur, je prie Dieu qu'il vous prenne, vous et les *Demoiselles de Saint-Cyr*, dans sa sainte et digne garde.

Alexandre DUMAS.



ACTE 1er, SCÈNE XII.

LES
DEMOISELLES DE SAINT-CYR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par M. Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS LE 25 JUILLET 1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le duc D'ANJOU, petit-fils de Louis XIV	M. BRINDEAU.
ROGER, vicomte de Saint-Hérem.	M. FIRMIN.
HERCULE DUBOULOY, fils d'un fermier général	M. REGNIER.
Le comte D'HARCOURT, ambassadeur du roi à Madrid	M. FONTA.
COMTOIS, domestique de Roger.	M. RICHÉ.
UN HUISSIER	
UN EXEMPT DE LA PRÉVOTÉ.	
UN VALET.	
Mlle CHARLOTTE DE MÉRIAN, pensionnaire à Saint-Cyr	Mlle PLESSY.
Mlle LOUISE MAUCLAIR, idem.	Mlle ANAÏS AUBERT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit pavillon attenant aux bâtiments de Saint-Cyr. En face du public, au fond, une fenêtre. A gauche, une porte. A droite, une autre porte, qui lorsqu'elle est ouverte laisse voir quelques degrés conduisant à une sortie. Au premier plan, à droite du spectateur, une fenêtre grillée donnant sur une petite rue de village.

La scène se passe à Saint-Cyr, au mois de décembre 1700.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE DE MÉRIAN, *entrant par la porte à gauche.*

Elle fait deux ou trois pas sur la pointe du pied, écoute et regarde si elle est bien seule. Sept heures sonnent.

Il m'a dit, en passant auprès de moi : Demain, pendant la récréation de sept heures, allez dans la petite salle bleue, levez le tapis de la table, vous y trouverez une lettre ; au nom du ciel, lisez-la ! J'ai quitté Louise, sous prétexte de monter à ma chambre et je suis venue... (*Tâtant le tapis.*) C'est ici qu'elle doit être.... je la sens.... la voilà !.... Mon Dieu, que faire ?... la prendre... c'est bien mal ! la laisser... c'est bien imprudent !... Si

cette lettre était trouvée par quelque sous-maîtresse, et que par malheur mon nom fût dans cette lettre... Oh! madame de Maintenon est si sévère... Mais, au fait, je puis me tromper, ce n'est peut-être point une lettre que je sens là .. Comment pourrait-il entrer à Saint-Cyr, où aucun homme ne pénètre, excepté Sa Majesté et les princes du sang? (*Elle lève le tapis.*) Si fait, c'est bien une lettre... aurait-il osé se confier à quelqu'un?... (*S'éloignant.*) Oh! non! bien décidément, je ne la prendrai pas.... Celui qui l'a apportée, quel qu'il soit, viendra chercher une réponse ; cette lettre lui sera rendue... Il n'y a donc rien à craindre... Non, non, je ne la prendrai pas... Mon pauvre cœur n'est déjà que trop enclin à répondre à cet amour que m'expriment ses yeux; que serait-ce donc si je lisais ce qu'il m'écrit!

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE MAUCLAIR.

Au moment où Charlotte a levé le tapis, Louise Mauclair a paru à la porte, elle a vu la lettre, et tandis que Charlotte, dans sa crainte de céder à la tentation, s'est éloignée de la table, elle s'en est approchée, a pris la lettre et l'a décachetée.

LOUISE, *lisant tout haut.* « Chère Charlotte! »

CHARLOTTE, *se retournant.* Grand Dieu! Louise, que fais-tu?... Tu as décacheté cette lettre!

LOUISE. Eh bien, sans doute, je l'ai décachetée.

CHARLOTTE. Et moi qui ne voulais pas la lire!... Moi qui ne voulais pas même savoir ce qu'elle contenait...

LOUISE. Eh bien, n'écoute pas... je lirai pour moi... (*Lisant.*) : « Chère Charlotte...

CHARLOTTE. O mon Dieu! il croira que c'est moi qui l'ai ouverte!

LOUISE. Eh bien, le beau malheur! Mais où veux-tu donc en venir, mais qu'espères-tu donc, en repoussant comme cela la fortune qui vient à toi?... Comment il est jeune; comment il est noble; comment il est beau; comment il est riche, comment il est amoureux, et tu ne veux pas lire ses lettres?

CHARLOTTE. Mais tu sais donc de qui il est question?

LOUISE. Oh! comme je n'ai pas remarqué, n'est-ce pas, qu'aux dernières représentations d'*Esther* il n'avait des yeux que pour toi?

CHARLOTTE. Alors, tu crois que le vicomte de Saint-Hérem...

LOUISE. Est amoureux fou de mademoiselle Charlotte de Mérian; voilà ce que je crois.

CHARLOTTE. Et sur quoi fondes-tu cette croyance?

LOUISE. Comme je te l'ai dit, sur ce qu'il n'a pas cessé une seconde de te regarder pendant tout le temps que tu es restée en scène... tu comprends, moi qui n'avais pas l'honneur de représenter comme toi Esther, mais qui faisais purement et simplement un garde du roi Assuérus, personnage parfaitement muet, et qui n'a pas à s'occuper d'autre chose que de tenir sa hallebarde de la manière la plus formidable possible, j'ai eu le temps de regarder tout cela; et je me suis dit, à part moi : Merci, monsieur le vicomte, soyez le bienvenu!

CHARLOTTE. Que veux-tu dire? je ne te comprends pas, moi!

LOUISE. Mais tu sais bien ce qui est convenu entre nous.

CHARLOTTE. Ah! oui, tes rêves.

LOUISE. Mes rêves? Allons donc!... Laisse-toi conseiller par moi, et mes rêves deviendront de belles et bonnes réalités.

CHARLOTTE. Et si, au lieu de nous préparer cet avenir brillant que tu espères, tes conseils allaient nous perdre?

LOUISE. Mais que veux-tu qui nous arrive de pis que de rester ici, mon Dieu! Faut-il que je te répète pour la vingtième fois ce qui nous attend : Toi, avec un nom, et sans fortune; moi, sans fortune et sans nom. A toi, on te pendra au cou un beau ruban bleu avec une croix au bout, et l'on te fera chanoinesse! C'est très-amusant d'être chanoinesse, tu verras... Moi, on me fera sous-maîtresse, comme l'était ma pauvre mère, ce qui est bien plus amusant encore. Tandis que, si tu veux bien consentir à te laisser aimer de ce jeune homme qui t'adore, il t'épouse, te fait vicomtesse, il te donne cent mille écus de rente, des chevaux, un hôtel, tes entrées à la cour; tu me prends avec toi, tu me produis... Je fais une passion à mon tour... et j'épouse...

CHARLOTTE. Voyons, qui épouses-tu, toi?

LOUISE. J'épouse un beau seigneur sans fortune, ou un fermier général laid; mais riche à millions! Après cela, tu comprends, si la fortune et la beauté se trouvent ensemble, j'en prendrai mon parti... Ce que j'en dis, c'est seulement pour ne pas demander au ciel trop de choses à la fois.

CHARLOTTE. Tu es folle, ma pauvre Louise.

LOUISE. Folle!.... Écoute. (*Lisant.*) « Chère Charlotte, je n'ai pas besoin de vous » dire que je vous aime, vous le savez. » Oui, tu le sais. « Mais ce que vous ne savez pas, » c'est que je donnerais la moitié de ma vie » pour passer l'autre avec vous. » La moitié de sa vie, entends tu cela? « Sans doute de

» grands obstacles peuvent s'opposer à notre » union ; mais ces obstacles, je les surmonterai. » Il les surmontera ; c'est écrit. « Daignez seulement ne pas me regarder » avec trop de rigueur, et je me charge de » tout. » Il se charge de tout !.... Eh bien ! comme c'est commode cela, hein ?... « Si » vous ne voulez pas me désespérer tout à » fait, venez donc ce soir de sept à huit » heures, dans la même salle où vous avez » trouvé cette lettre ; j'ai des moyens de m'y » rendre que personne ne connaît et qui ne » peuvent vous compromettre. Signé, Roger, » vicomte de Saint-Hérem. » Ah ! si l'on m'écrivait une pareille lettre, à moi !...

CHARLOTTE. Mais tu ne sais pas ce qu'on m'a dit du vicomte, Louise... on m'a dit que c'était un mauvais sujet à qui les promesses ne coûtaient rien, et qui avait déjà perdu plusieurs pauvres filles qui avaient cru à son amour.

LOUISE. Bah ! bah ! bah ! on dit ces choses-là de tous les hommes, et c'est beaucoup s'il y en a les trois quarts qui le méritent.

CHARLOTTE. Mais si Roger faisait partie de ceux-là ? s'il n'était pas sincère ?

LOUISE. Il faudrait le forcer de l'être.

CHARLOTTE. Si c'était une intrigue qu'il désirât entamer, et non un mariage qu'il voulût accomplir ?

LOUISE. Une fois l'intrigue entamée, je me charge du mariage, moi !

CHARLOTTE. Comment feras-tu ?

LOUISE. J'ai prévu le cas, et j'ai là un petit projet !...

CHARLOTTE. Non, vois-tu, Louise, il vaut mieux recacheter cette lettre, la remettre à la même place, et lorsqu'il reviendra, il croira que je ne l'ai pas lue.

LOUISE. Ecoute...

CHARLOTTE. Du bruit !...

LOUISE. On vient de ce côté.

CHARLOTTE. C'est lui... je me sauve !...

LOUISE. Comment, tu te sauves ?

CHARLOTTE. Oui ; si je restais, si je le voyais, si je lui parlais, il lirait trop facilement dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur... Reste, toi, dis-lui que je n'ai pas voulu lire sa lettre... dis-lui que je ne l'aime pas... dis-lui qu'il est inutile qu'il conserve aucun espoir.

LOUISE. Très-bien ! as-tu encore autre chose à lui dire ?...

CHARLOTTE. Dis-lui... Adieu, le voilà !

Elle se sauve.

SCÈNE III.

ROGER, LOUISE.

ROGER, *voyant Charlotte qui s'enfuit et s'élançant après elle.* Charlotte ! Elle me fuit !... (*S'arrêtant à la porte de gauche et se retournant vers Louise.*) Pardon, mademoiselle : mais vous, son amie, vous que je vois toujours avec elle, vous pouvez m'expliquer d'où viennent cette crainte, cet effroi ?

LOUISE. Rien de plus facile, monsieur.

ROGER. N'aurait-elle point reçu ma lettre ?

LOUISE, *montrant la lettre.* La voilà.

ROGER, *avec joie.* Oh ! elle l'a lue !

LOUISE. D'un bout à l'autre.

ROGER, *soupirant.* Alors, c'est qu'elle ne m'aime pas.

LOUISE. Pourquoi n'aimerait-elle pas monsieur le vicomte ?

ROGER. Puisqu'elle se sauve quand j'arrive !

LOUISE. Où monsieur le vicomte de Saint-Hérem a-t-il vu qu'on ne fuit que les gens que l'on déteste ?

ROGER, *avec enthousiasme.* Que me dites-vous là ?... Serait-il vrai ?.. quoi ! la crainte seule de laisser pénétrer des sentiments.... Oh ! mademoiselle, dans ce cas, je serais le plus heureux des hommes !

LOUISE. Un instant, un instant ! Je ne dis pas tout à fait cela.

ROGER. Que dites-vous alors ?

LOUISE. Je dis que Charlotte est une jeune fille de naissance, élevée ici sous la protection spéciale de madame de Maintenon ; je dis que madame de Maintenon lui a promis un chapitre... Vous comprenez, monsieur, un chapitre, et qu'avant de perdre une aussi belle carrière que celle de chanoinesse, elle voudrait savoir, ou plutôt, moi, son amie, sa directrice, son Mentor, je voudrais savoir ce qu'elle pourrait trouver en échange.

ROGER. Doutez-vous que mes vœux ne soient honorables, mademoiselle ?...

LOUISE. Non ; mais vous êtes riche, monsieur le vicomte, vous jouissez d'une grande faveur près de monseigneur le duc d'Anjou, avec lequel vous avez été élevé comme menin. Votre famille peut avoir rêvé pour vous un très-brillant mariage. De sorte que si la pauvre Charlotte vous aime, je n'en sais rien, et je ne le dis pas ; si elle consent à vous voir, elle se compromet ; car tout se sait, monsieur, surtout à Saint-Cyr ; et une fois compromise, elle perd la faveur de madame de Maintenon et l'espoir même d'être chanoinesse.

ROGER. Mais enfin, par quelles promesses puis-je la rassurer, par quels serments puis-je la convaincre ?

LOUISE. Oh ! ce sera difficile, car je dois vous prévenir qu'elle a en moi une amie des plus exigeantes.

ROGER. Et vous agissez sagement, mademoiselle... On ne saurait avoir trop de dé-

fiance... Il y a tant de mauvais sujets qui se font un jeu de tromper la candeur et la vertu! Mais moi!... Oh! ne me confondez pas avec ces pervers... mes vues sont pures... légitimes... une union sacrée... un mariage que je serai fier de proclamer devant tous... Pas tout de suite, par exemple... non... des motifs puissants... des raisons de famille qu'elle connaîtra, lui feront aisément comprendre... Mais ce mystère... mon orgueil saura le dévoiler bientôt.

LOUISE. Un mariage secret? monsieur le vicomte, c'est bien grave. D'ailleurs, Charlotte y consentirait, et je dois vous dire d'avance, moi qui la connais, qu'elle n'y consentira pas... Charlotte y consentirait, qu'il faut sortir d'ici pour se marier secrètement.

ROGER. Oh! que cela ne l'inquiète pas: j'entre ici et j'en sors comme je veux.

LOUISE, *tristement.* Vous êtes bien heureux, vous.

ROGER. Maintenant, mademoiselle, voyons, êtes-vous rassurée?

LOUISE. Pas encore tout à fait... Mais enfin la position se dessine.

ROGER. Eh bien! alors, je vous en prie, je vous en supplie, soyez mon interprète près d'elle, dites-lui que je l'aime, que je l'adore, que je meurs si je ne la revois pas... que je l'attends, dans une heure, ici, pour la rassurer sur toutes ses craintes, pour combattre tous ses scrupules.

LOUISE. C'est bien, monsieur, nous y serons.

ROGER. Ah! vous aussi?

LOUISE. Sans doute; oh! je ne quitte pas mon amie... ne vous avais-je pas dit que j'étais son Mentor?

ROGER, *à part.* Oh! le petit démon!

LOUISE, *à part.* Je le gêne à ce qu'il paraît.... Ah! ah!.... Charlotte pourrait bien avoir raison.

ROGER, *prenant son parti.* Venez, je vous attends...

LOUISE. Oh! nous ne nous engageons à rien!... nous ferons ce que nous pourrons voilà tout ce que je promets... (*Avec une grande révérence.*) Monsieur le vicomte, à l'honneur de vous revoir.

ROGER, *avec un profond salut.* Mademoiselle... au plus tôt possible.

SCÈNE IV.

ROGER, *seul.*

Eh bien! mais voilà un singulier petit lutin fort gentil, ma foi; mais qui cependant ne laisse pas que de me gêner un peu. Simple, naïve et aimante, comme l'est Charlotte, j'aurais eu bon marché d'elle... mais avec un auxiliaire comme celui-là... Diable!... la chose devient plus malaisée!... Eh bien, vicomte, qu'est-ce que c'est que cela? Une difficulté, voilà tout! Tu te plaignais hier, à tes amis, qu'on n'en trouvait plus de difficultés. Vicomte, tu n'es donc qu'un fat? Palsambleu, si je m'étais douté de cela, j'aurais pris mes mesures, moi! Je me serais muni d'un Télémaque, puisqu'elle a un Mentor... rien n'était plus facile... et alors je... (*Regardant la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois.... Mais non.... mais si.... (*Ouvrant la fenêtre.*) Dubouloy, mon ami, je suis sauvé. (*Appelant.*) Dubouloy? Dubouloy?

DUBOULOY, *dans la rue.* Hein? qui m'appelle?

ROGER. Moi.

DUBOULOY. Saint-Hérem?... que me veux tu?

ROGER. Viens me rejoindre, et je te le dirai. (*Jetant une clef par la fenêtre grillée.*) Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin: celle du pavillon où je suis est ouverte. Prends garde qu'on ne te voie... Viens vite!

DUBOULOY. J'accours.

ROGER, *seul.* Voilà mon homme! je l'aurais fait faire exprès qu'il n'aurait pas été mieux confectionné! Ah! mademoiselle de Mérian, vous avez un auxiliaire; eh bien, moi, j'ai un allié!

SCÈNE V.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Me voilà, mon cher ami; que me veux-tu? Parle vite, je suis pressé.

ROGER. D'abord, la clef de la porte.

DUBOULOY, *la lui donnant.* La voici.

ROGER. Et tu as refermé...

DUBOULOY. A double tour. Diable! un séjour comme celui-ci, il ne faut pas laisser le premier venu... Mais à propos de cela, comment et pourquoi t'y trouvé-je?

ROGER. Par ordre du duc d'Anjou.

DUBOULOY. Tu me rassures.

ROGER. Une affaire importante. Mais avant tout, bonjour, mon cher Dubouloy.

DUBOULOY. Bonjour, mon cher Saint-Hérem, bonjour! mais...

ROGER, *l'examinant.* Ah ça, dis-moi donc, comme te voilà magnifique!

DUBOULOY. Mon cher, je me marie.

ROGER. Quand cela?

DUBOULOY. Dans deux heures.

ROGER. Un beau mariage?

DUBOULOY. Une fille de noblesse, qui n'est

pas riche, mais qui a des parents en cour, lesquels se sont engagés à obtenir pour moi une charge que je payerai. De cette façon, j'aurai du moins un titre.

ROGER. Lequel?

DUBOULOY. Gobeletier du roi; c'est l'ambition de mon père, comme tu sais : il veut que je fasse souche, le brave homme.

ROGER. Et j'espère que dans cette occasion solennelle le bonhomme Dubouloy se conduit bien?

DUBOULOY. Oh! je n'ai rien à dire; il m'a donné, avant-hier, cinquante mille livres de rente, par bon contrat, et son hôtel de la rue de Verneuil.

ROGER. Tiens! près du mien.

DUBOULOY. Précisément; si c'est cela que tu voulais savoir, maintenant que tu le sais, adieu, mon ami, et quand je serai marié, ce qui ne sera pas long, ne viens pas trop souvent voir ma femme, tu me feras plaisir... Du reste, toujours à ton service... Tu sais, Oreste et Pylade... Euryale et Nisus... Damon et Pythias.

ROGER, *le retenant.* Mais dis-moi donc, mon cher Pythias, comment, te mariant dans deux heures, étais-tu là à te promener près du mur, sur la grande route?

DUBOULOY. Mon cher, j'attends ce drôle de Boisjoli, tu sais, mon valet de chambre, que j'ai envoyé à Paris chercher ma corbeille de noces, et qui sera resté à se griser dans quelque cabaret; de sorte qu'impatient de voir les belles choses que je donne à ma future, j'ai fait mettre les chevaux au carrosse, et je suis moi-même venu voir s'il n'arrivait pas; mais tu comprends, mon ami, comme je me marie dans deux heures...

ROGER, *réfléchissant.* Dans deux heures...

DUBOULOY, *tirant sa montre.* Dans deux heures vingt-cinq minutes.

ROGER. Eh bien! mais tu as encore le temps, ce me semble

DUBOULOY. Mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que de se marier; on est sur des charbons... on ne peut pas tenir en place... on brûle.

ROGER. Mais tu es donc amoureux de ta femme?

DUBOULOY. Moi!... je l'ai vue hier pour la première fois, en signant le contrat de mariage.

ROGER. Et jolie?

DUBOULOY, *hochant la tête.* Hé! hé! hé!

ROGER. Belle?

DUBOULOY. Majestueuse, mon ami... majestueuse, c'est le mot.

ROGER. Diable!

DUBOULOY. Tu comprends donc...

ROGER. Dubouloy, mon ami, écoute : je...

DUBOULOY. Mon ami, je devine à ta voix que tu vas me demander un service.

ROGER. Tu sais que c'est à toi que je m'adresse toujours en pareil cas.

DUBOULOY. Et je t'en suis bien reconnaissant; mais aujourd'hui...

ROGER. Toutes les fois que j'ai eu besoin d'argent, avant que mon père m'eût rendu ses comptes...

DUBOULOY. Tu as eu recours à moi... ce qui était fort honorable pour un vilain; je comprends.

ROGER. Quand je me suis battu avec le marquis de Montaran, et qu'il m'a fallu un second, à qui me suis-je adressé?

DUBOULOY. A moi... ce qui était toujours fort honorable pour un vilain. J'ai même reçu, à cette occasion, du baron de Bardanne, un certain coup d'épée qui m'a fait quelque bien dans le monde, et dont je te serai reconnaissant toute ma vie. Un charmant garçon, que ce baron de Bardanne.

ROGER. Eh bien, mon ami, un service... un dernier service!

DUBOULOY. Parle, et si la chose est en mon pouvoir...

ROGER. Tu as encore deux heures vingt-cinq minutes de liberté?

DUBOULOY, *tirant sa montre.* C'est-à-dire, je n'ai plus que deux heures vingt minutes; voilà cinq minutes que nous sommes ensemble... Tu comprends, un futur, cela doit marcher à la seconde, être réglé comme une montre. Elle est jolie, ma montre, n'est-ce pas?... Un cadeau du papa Dubouloy. Tu dis donc?...

ROGER. Je te dis que je te demande une heure vingt minutes.

DUBOULOY. Comment, sur mes deux heures vingt?

ROGER. Eh bien oui... il te restera une heure; c'est plus qu'il ne te faut, ce me semble, pour retourner d'ici au château de ton père.

DUBOULOY. Mon ami, demande-moi ce que tu voudras; mais dans ce moment-ci, tu comprends... Enchanté de t'avoir vu. Bonsoir.

ROGER. Dubouloy, tu ne sais pas ce que tu perds.

DUBOULOY. Moi, je perds quelque chose?

ROGER. Une aventure qui t'aurait fait plus d'honneur encore que ton coup d'épée.

DUBOULOY. Vraiment! voyons, de quoi s'agit-il?

ROGER. Sache donc que je fais la cour à une charmante personne; mais, malheureusement, elle est sans cesse accompagnée d'une amie.

DUBOULOY. Je comprends : il faudrait opérer une diversion, éloigner ou occuper l'obstacle.

ROGER. C'est cela même.

DUBOULOY. Mon ami, comment veux-tu, moi qui vais me marier dans deux heures....

ROGER. Raison de plus, mon cher, tu seras à la hauteur de la situation, et quand tu reviendras près de ta femme, tu auras du feu, du génie, tu seras sublime, et elle croira que tu es amoureux fou d'elle.

DUBOULOY. Tiens, c'est une idée cela!

ROGER. Sans compter, dis-moi donc, mon cher, qu'il y aura peu de jeunes seigneurs à la mode à qui pareille aventure sera arrivée. Comment! tu pourras dire qu'une heure avant ton mariage, tu étais à Saint-Cyr, où le roi et les princes du sang entrent seuls, comprends-tu? tu pourras dire, que tu étais à Saint-Cyr, mauvais sujet, faisant la cour à une des brebis de madame de Maintenon.

DUBOULOY. Le fait est que c'est drôle!

ROGER. Mon cher, c'est du Lauzun tout pur.

DUBOULOY. Mais si ma femme sait cela, que dira-t-elle?

ROGER. Elle dira que tu es un infâme roué, et elle t'adorera.

DUBOULOY. Tu crois?

ROGER. Elle t'adorera... Parbleu! elle serait bien difficile!

DUBOULOY. Eh bien, ça ne fera pas mal; car elle n'a pas l'air de m'adorer infiniment.

ROGER. Ta femme?

DUBOULOY. Oh! quand je dis cela, je ne fais que préjuger. Voyons, au moins, celle à qui il faut que je fasse la cour; l'obstacle, tu sais, l'obstacle est-il joli?

ROGER. Elle est charmante!

DUBOULOY. Petite, ou grande?

ROGER. Petite.

DUBOULOY. Tiens! je l'aurais mieux aimée grande; j'aime les grandes femmes, moi. Cheveux blonds ou noirs?

ROGER. Châtains.

DUBOULOY. Châtains? une nuance que je ne peux pas souffrir. Et elle s'appelle?

ROGER. Je n'en sais rien.

DUBOULOY. Comment! tu n'en sais rien? Alors...

ROGER. Qu'importe, mon cher! on devient amoureux d'un coup d'œil, d'un regard. La sympathie.....

DUBOULOY. Allons! va pour la sympathie.

ROGER. Tu consens?

DUBOULOY. Est-ce que je puis te refuser quelque chose? Ce cher Roger!

ROGER. Merci.

DUBOULOY. Mais tu comprends, je n'ai plus qu'une heure dix minutes à te donner.

ROGER. C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, et tu seras libre avant. (*Ecoutant.*) Attends donc!

DUBOULOY. Qu'est-ce?

ROGER. On vient.

DUBOULOY. Ce sont elles! j'en suis sûr... mon cœur bat.

ROGER, *désignant la droite.* Non, c'est de ce côté; ce ne peut être que le duc d'Anjou.

DUBOULOY, *se dirigeant à droite.* Je me sauve alors.

ROGER. Pas par là!... il ne faut pas qu'il te voie.

DUBOULOY, *indiquant la gauche.* Alors, par ici.

ROGER. Malheureux! tu vas dans les dortoirs.

DUBOULOY. Mais où me cacher? pas une armoire, pas une table.

ROGER. Ah! cette fenêtre!

DUBOULOY. Eh bien?

ROGER. Saute.

DUBOULOY, *effrayé.* Sauter, par exemple!

ROGER. Huit ou dix pieds, voilà tout.

DUBOULOY. Et si l'on me voit, s'il y a des piéges à loups?

ROGER. Sois tranquille, il n'y a rien de tout cela.

DUBOULOY, *montant sur la fenêtre.* Ah! Roger, tu peux te vanter...

ROGER, *le poussant.* Va donc! voilà le prince... Saute! Il était temps!

SCÈNE VI.

ROGER, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC, *entrant par la droite.* A merveille! le premier au rendez-vous. Je te reconnais bien là, Roger.

ROGER. Votre altesse est petit-fils de Louis XIV, et, en cette qualité, monseigneur ne doit ni ne peut attendre.

LE DUC. Enfin! j'ai donc un moment de liberté! Madame de Maintenon vient d'entrer dans son oratoire. Ici nous n'avons pas à craindre de fâcheux... Voyons, Saint-Hérem, parle vite, as-tu vu madame de Montbazon?

ROGER. Oui, et je lui ai rendu le portrait qu'elle avait donné à votre altesse.

LE DUC. En échange, t'a-t-elle remis mes lettres?

ROGER. Les lettres de monseigneur sont à sa terre de Saint-Leu. Elle est allée les chercher ce soir, et demain matin elles seront chez moi.

LE DUC. Pour sûr?

ROGER. Elle m'en a donné sa parole.

LE DUC. Juge de quelle importance est pour moi la remise de ces lettres, Roger, au moment de partir pour l'Espagne.

ROGER. Votre altesse part? et quand cela?

LE DUC. Après demain, et tu conçois : je vais épouser la fille du duc de Savoie; si ces lettres...

ROGER. Que monseigneur se rassure; ces lettres seront chez moi demain avant dix

heures. Seulement, que votre altesse veuille bien me dire où j'aurai l'honneur de la voir : à Marly, à Versailles, aux Tuileries...

LE DUC. Écoute... je vais demain à Paris, ne quitte pas ton hôtel de la journée.

ROGER. Comment! son altesse me ferait l'honneur...

LE DUC. Silence! si l'on savait que j'ai mis le pied chez un mauvais sujet comme toi, on se douterait que c'est pour quelque amour secret.

ROGER. Eh bien, mais il me semble qu'il y a eu autrefois une certaine Hortense Mancini, que dans une circonstance à peu près pareille, votre auguste aïeul...

LE DUC. Oui, mais mon auguste aïeul avait alors quelque chose comme quarante ans de moins, ce qui rend plus indulgent.

ROGER. Sans compter qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de faire la connaissance de madame de Maintenon.

LE DUC. Chut! J'irai seul, dans une voiture sans armoiries; on annoncera le comte de Mauléon. Veille à ce que je ne rencontre personne.

ROGER. Il sera fait comme le désire votre altesse, ou plutôt votre majesté, car c'est le titre qui vous appartient désormais.

LE DUC. Oui, grâce à ce titre de roi que je vais bientôt porter, grâce surtout aux ennuyeuses lois de l'étiquette, je ne puis plus faire un pas sans qu'il ne soit observé; dire une parole sans qu'elle ne soit commentée à Versailles; je ne puis pas même être seul! Voilà pourquoi je t'ai dit de m'attendre dans ce pavillon. Depuis huit jours madame de Maintenon m'en a remis la clef. Tous les matins je suis contraint d'y venir entendre des leçons de politique. Elle prétend m'apprendre à gouverner l'Espagne, à rendre mon peuple heureux! Va, crois-moi, Roger, majesté en Espagne, c'est bien triste, et mieux vaut être altesse, et même simple gentilhomme en France.

ROGER. Heureusement que votre altesse arrive à Madrid pour le carnaval, cela lui fera paraître les commencements de son exil moins durs.

LE DUC. Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Roger?

ROGER. Non, monseigneur.

LE DUC. Tu devrais m'y rejoindre.

ROGER. En Espagne! J'avoue qu'à moins que son altesse ne m'en donne l'ordre formel, j'éprouverais dans ce moment quelque contrariété à quitter la France.

LE DUC. Une intrigue, mauvais sujet?

ROGER. Quelque chose du moins qui ressemble beaucoup à cela.

LE DUC. J'espère que ce n'est point ici?

ROGER. Oh! comment votre altesse peut-elle soupçonner...

LE DUC. Toi! je te crois capable de tout.

ROGER. Votre altesse me flatte.

LE DUC. Non, pardieu! et je dis ce que je pense. Au revoir, Saint-Hérem, à demain!... Reste encore un instant ici; je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble. A demain donc; puis tu me remettras les lettres... et la clef de ce pavillon.

ROGER. Je n'y manquerai pas, monseigneur.

LE DUC, *sortant par la gauche.* A demain.

SCÈNE VII.

La nuit vient par degrés.

ROGER, *seul.*

Diable! rendre la clef, ce n'est pas mon affaire! Et comment verrais-je Charlotte, moi?.. Si j'en faisais faire une seconde d'ici là... Oui, mais qu'une pareille chose soit connue!... Il faut que je sache si Charlotte m'aime, et ensuite... (*On frappe à la fenêtre.*) Qu'y a-t-il? Ah! c'est vrai; et Dubouloy que j'avais oublié...

Il va à la fenêtre et l'ouvre, Dubouloy paraît au haut d'une échelle.

SCENE VIII.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *sur son échelle.* Mon cher ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi; mais, je te ferai observer que je n'ai plus que quarante minutes...

ROGER. L'heure approche... Elles vont venir d'un moment à l'autre.

DUBOULOY, *sautant dans la chambre.* J'ai grimpé sur cette échelle de jardinier pour m'assurer que tu étais seul, et te dire...

ROGER, *regardant dans le jardin.* Attends...

DUBOULOY. Quoi?

ROGER. Malgré l'obscurité... il me semble que c'est elle... Charlotte... celle que j'aime!

DUBOULOY, *regardant.* Qui se promène là-bas toute seule?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Alors, puisqu'elle est toute seule, tu n'as plus besoin de moi, mon cher ami; bonne chance.

ROGER, *le retenant.* Au contraire; elle n'aura pas voulu accompagner son amie ici, où elle sait que je l'attends. Son amie va venir de son côté; ne me voyant pas, elle courrait au jardin... Occupe-la, mon cher Dubouloy, fais-lui la cour, sois éloquent; cela t'est si facile! Moi, je descends au jardin; je

tombe aux pieds de Charlotte, et j'obtiens enfin l'aveu de son amour.

L'obscurité est devenue complète. En ce moment Louise paraît par la gauche.

ROGER, *à voix basse à Dubouloy.* Tiens, regarde si je m'étais trompé.

DUBOULOY, *bas aussi.* Alors, c'est la mienne, celle-là?

ROGER. La tienne, oui...

DUBOULOY. Ah ça, songe que dans trente-cinq minutes...

ROGER. Je ne te demande pas un quart d'heure.

Il disparaît par la droite.

SCENE IX.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE, *prêtant l'oreille. A part.* J'ai entendu... il doit être là. (*Haut.*) Monsieur?..

DUBOULOY. Quoi?

LOUISE. Est-ce vous?

DUBOULOY, *s'approchant.* Oui.

LOUISE. Monsieur le vicomte, croyez que je suis désespérée... Quelques instances que j'aie pu faire pour déterminer Charlotte à venir ici...

DUBOULOY. Ah! mademoiselle!...

LOUISE, *à part.* Qu'entends-je?

DUBOULOY. Ce n'est pas Charlotte que j'attendais ici.

LOUISE. Cette voix... ce n'est pas celle du vicomte!

DUBOULOY. Non, mademoiselle, mais c'est la mienne.

LOUILE. Qui êtes-vous, monsieur?

DUBOULOY. Un ami intime de Saint-Hérem, un autre lui-même... un homme à qui vous avez fait perdre la tête, qui ne sait plus ce qu'il fait, et à qui il faut pardonner s'il ne sait pas ce qu'il dit. (*A part.*) C'est horrible!... je ne sais pas si elle est jolie!

LOUISE. Mais enfin, monsieur, votre nom?

DUBOULOY. Hercule Dubouloy.

LOUISE. Hercule Dubouloy?.. je ne connais pas...

DUBOULOY. Fils unique d'un fermier général, cinquante mille livres de rentes pour le moment et de grandes espérances pour l'avenir! voilà ma position, mademoiselle, et je puis donc espérer que votre cœur...

LOUISE. Mais, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

DUBOULOY. Un mot me fera connaître... J'ai vingt-cinq ans, le caractère paisible, gentil cavalier, la conversation attachante, l'œil vif, les dents belles, et le cœur passionné!

LOUISE. Mais où m'avez-vous donc remarquée, monsieur?

DUBOULOY. Partout... à l'église... aux représentations d'*Esther!*

LOUISE. Vous y veniez?

DUBOULOY. Je n'en ai pas manqué une. alors, sachant que mon ami, le vicomte de Saint-Hérem, avait une clef de Saint-Cyr, je l'ai prié, supplié de me conduire ici.

LOUISE. Ici, à une pareille heure, monsieur!

DUBOULOY. L'heure n'y fait rien, mademoiselle. (*A part.*) C'est-à-dire... si, au fait, elle a raison... quelle heure?... (*Il essaye de voir l'heure à sa montre... A part.*) Bon! voilà qu'on n'y voit plus! (*Haut et tombant aux genoux de Louise.*) Je l'ai supplié de me conduire ici pour que je puisse vous parler, pour que je puisse me jeter à vos pieds.

LOUISE. Monsieur... que faites-vous?..

DUBOULOY. Oui, me jeter à vos pieds et vous dire... (*L'heure sonne. A part.*) Hein? l'horloge... huit heures... Bon, je n'ai plus que dix minutes... (*Haut.*) Et vous dire...

LOUISE. Quoi donc, monsieur?... parlez.

DUBOULOY. Que je vous aime, mademoiselle; oui, voilà ce que je voulais vous dire!

LOUISE. Monsieur, si je pouvais croire...

DUBOULOY. Vous douteriez de ma parole, mademoiselle, après la démarche que je fais, quand je m'expose au danger d'être surpris à Saint-Cyr!...

LOUISE. Non, vous avez raison; quel motif auriez-vous d'ailleurs pour me tromper?

DUBOULOY. Oui, quel motif aurais-je? Je vous le demande?

LOUISE. Je vous crois donc, monsieur...

DUBOULOY, *à part.* La voilà convaincue. Je ne me savais pas si éloquent.

LOUISE. Vous êtes prêt alors à faire pour moi ce que M. de Saint-Hérem fait pour Charlotte?

DUBOULOY. Tout ce qu'il fera, je le ferai, je suivrai l'exemple de mon ami jusqu'au bout, charmante... (*A part.*) Je ne sais pas son nom de baptême. Charmante!...

LOUISE. Monsieur...

DUBOULOY. Oui, mademoiselle, charmante!

LOUISE. Monsieur, soyez certain que vous ne vous repentirez pas du sacrifice que vous faites pour moi, et que ma reconnaissance pour un homme qui a été distinguer au milieu de ses compagnes, nobles, riches et belles, une pauvre fille comme moi, soyez certain, dis-je, que cette reconnaissance sera éternelle.

DUBOULOY. Eh bien, mademoiselle, maintenant que je suis sûr de mon bonheur, permettez que je me retire.

LOUISE. Comment, monsieur?...

DUBOULOY. Il faut que j'aille faire part à mon père de vos excellentes dispositions à mon égard... (*A part.*) Ça m'est égal, je n'ai pas la clef, mais je sauterai par dessus le mur.

On entend du bruit.

SCENE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *entrant toute effarée.* Louise.. Louise!

DUBOULOY, *se retournant.* Hein?... qu'y a-t-il?

LOUISE. C'est Charlotte! qu'est-il arrivé?

Elle court à elle.

DUBOULOY, *à part.* Profitons de la circonstance pour nous éloigner...

CHARLOTTE. O mon Dieu, mon Dieu! je me meurs, je suis morte!

LOUISE. Mais qu'as-tu donc?

DUBOULOY, *cherchant et à lui-même.* Où diable ai-je mis mon chapeau à présent?...

CHARLOTTE, *à Louise.* Imagine-toi que tandis que le vicomte, car tu sais, il est venu, tandis qu'il était à mes pieds, tandis qu'il me disait qu'il m'aimait...

LOUISE. Eh bien?

CHARLOTTE. Nous avons entendu du bruit près de nous, derrière la charmille... on nous écoutait, Louise! quelqu'un était caché!

LOUISE, *à part.* Très-bien!... madame de Maintenon?

DUBOULOY, *se retournant effrayé.* Hein?..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, *entrant.* Charlotte... Charlotte... soyez tranquille!

DUBOULOY, *mettant la main sur son chapeau.* Enfin, le voilà?

Il se glisse par la porte de droite et disparaît.

ROGER. Il n'y avait personne; vous pouvez donc me dire encore que vous m'aimez! vous pouvez me le répéter, vous pouvez me faire le plus heureux des hommes!

CHARLOTTE. Mais êtes-vous bien sûr que personne...

ROGER. Oui... j'ai sauté par-dessus la charmille, j'ai fouillé le massif d'arbres.

DUBOULOY, *rentrant.* Mon ami, mon ami, la porte du pavillon est fermée.

ROGER. Celle qui donne sur le jardin?

DUBOULOY. Oui.

ROGER. Elle se sera fermée toute seule.

DUBOULOY. En attendant, nous sommes prisonniers! (*Bas, à Roger*) Et moi.. et moi... mon père, mon beau-père, ma future... tout cela qui m'attend à Charny!

CHARLOTTE. Mon Dieu, mon Dieu! si nous étions découverts, nous serions perdus!

ROGER. Eh bien, faites ce que je vous disais, Charlotte, suivez-moi...

CHARLOTTE. Un enlèvement, monsieur!

DUBOULOY. Oui, oui, enlevons! et surtout sortons d'ici! (*A part.*) Quand je serai dehors, je prendrai mes jambes à mon cou!... (*Haut.*) Enlevons vite, mon ami.

LOUISE, *à Dubouloy.* Monsieur, monsieur, je ne vous quitte pas!

DUBOULOY, *à part.* Bien! de mieux en mieux! Ah! Roger!

CHARLOTTE. Mais, monsieur, un enlèvement!... c'est impossible!

LOUISE. Qu'espères-tu donc? que veux-tu que nous fassions?... Si nous restons, que devenir?...

CHARLOTTE. Et d'ailleurs, comment fuir?

ROGER. Rien de plus facile... j'ai la clef du jardin, et par cette fenêtre...

DUBOULOY. Oh! oui, par cette fenêtre... et grâce à cette échelle que j'ai placée moi-même...

Ils ouvrent la fenêtre. Un exempt est au haut de l'échelle, une lettre de cachet à la main.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Au nom du roi, messieurs, je vous arrête.

DUBOULOY. Hein! vous nous arrêtez!

L'EXEMPT. Suivez-moi, messieurs...

DUBOULOY. Où nous conduisez-vous?

L'EXEMPT. A la Bastille!

LOUISE, *à Charlotte.* Sois tranquille! tout ira bien!

Dubouloy tombe dans les bras de Roger et Charlotte dans ceux de Louise.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de l'hôtel du Vicomte de Saint-Hérem, rue du Bac.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS, *seul, sortant de l'appartement à droite au moment où l'on frappe violemment trois coups à la porte de la rue, puis* SAINT-HERÉM.

COMTOIS. Ah ! cette fois, ce doit être monsieur. (*Il va à la fenêtre.*) Oui, je commençais vraiment à être fort inquiet... Sorti depuis hier midi, et voilà qu'il est huit heures du matin ! (*Apercevant son maître qui entre en jetant son chapeau sur un fauteuil.*) Oh ! oh ! il y a de l'orage !...

ROGER. Il n'est venu personne pour moi ?

COMTOIS. Un domestique de madame la comtesse de Montbazon, qui m'a remis ce paquet.

ROGER. Donnez ! (*A lui-même.*) Ce sont les lettres du duc d'Anjou... bien ! (*Haut.*) C'est tout ?

COMTOIS. Oui, monsieur.

ROGER. Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien ? pour personne, excepté pour M. le comte de Mauléon... Retenez bien ce nom... et ne le faites pas attendre quand il se présentera... C'est un très-grand seigneur !... Si, par hasard, j'étais avec quelqu'un, prévenez-moi... Ah ! et puis encore pour Dubouloy. (*A part.*) Si toutefois il est libre ; car hier, à Saint-Cyr, aussitôt après notre arrestation, l'on nous a séparés, et depuis, pas la moindre nouvelle. (*A Comtois.*) Vous m'entendez...

Il va pour entrer dans la chambre à droite.

COMTOIS. Monsieur rentre dans son appartement ?

ROGER. Sans doute... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

COMTOIS. Oh ! rien... Alors monsieur sait probablement...

ROGER. Quoi ?... que voulez-vous que je sache ? je ne sais rien... parlez... dites ?

COMTOIS. Qu'il y a quelqu'un dans l'appartement de monsieur.

ROGER. Quelqu'un ?.. et qui cela ?

COMTOIS. Mais une femme.

ROGER. Quelle femme ?

COMTOIS. La femme de monsieur, madame la vicomtesse.

ROGER, *à part.* Après tout ce que j'ai dit, on a osé !... Ma femme est ici !... dans cet hôtel, dans mon appartement... (*Haut.*) Qui a eu la hardiesse ?...

COMTOIS. Ce matin, à quatre heures, une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel. Breton, qui veillait, a cru que c'était monsieur qui rentrait, et s'est avancé pour lui offrir ses services... Pas du tout, c'était une dame, accompagnée de la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac.

ROGER. De la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac !

COMTOIS. De M. d'Estrées et de M. de Villarceaux.

ROGER. Le grand écuyer de monseigneur le duc d'Anjou et le premier gentilhomme de monseigneur le duc de Berry ! Ah ! très-bien ! madame de Maintenon !

COMTOIS. Monsieur comprend bien que quand Breton les a reconnus, il a ouvert toutes les portes. On a demandé où était l'appartement de monsieur... Breton y a conduit la société... Arrivés là, ces messieurs et ces dames ont dit à la personne qu'ils conduisaient : Vicomtesse de Saint-Hérem, vous êtes chez vous. Puis ils se sont retirés. C'est comme cela que nous avons appris que monsieur était marié.

ROGER. C'est bien... Mettez vite l'appartement qu'occupe mon père, quand il vient à Paris, en état de me recevoir.

COMTOIS. Monsieur n'habitera donc pas ?...

ROGER. Faites ce que je dis. (*Comtois s'avance vers l'appartement de gauche.*) Ah ! Comtois ?...

COMTOIS. Monsieur...

ROGER. Madame de Saint-Hérem a-t-elle une femme de chambre ?

COMTOIS. Elle en a deux.

ROGER. Vous prierez l'une ou l'autre de ces demoiselles de vous prévenir aussitôt que sa maîtresse sera visible.

COMTOIS. Oui, monsieur.

ROGER. C'est tout... Allez.

Comtois sort.

SCÈNE II.

ROGER, *seul.*

Cet épisode manquait à l'histoire. Il est, sur mon honneur, impossible d'être plus cruellement mystifié ! Allons, me voilà la fable de la cour !......,. Je l'aimais bien ! mais après ce qui vient d'arriver.. je ne lui pardonnerai jamais !... Ah ! madame de Saint-Hérem, prenez-y garde ! vous jouez avec moi une partie dangereuse... et quoique vous ayiez pour vous madame de Maintenon, vous pourriez bien vous repentir de l'avoir entreprise.

SCÈNE III.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant le chapeau posé carrément sur la tête et se croisant les bras.* Ah!

ROGER, *courant à lui.* Eh! c'est toi, mon cher Dubouloy!...

DUBOULOY, *froidement.* Tout beau! monsieur, tout beau!

ROGER. Qu'y a-t-il donc?

DUBOULOY. Ce qu'il y a!... Il y a que vous disiez hier encore que dans plusieurs occasions vous aviez été mon obligé...

ROGER. C'est vrai, tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY. Eh bien! je viens vous en demander un à mon tour, et comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

ROGER. Lequel?

DUBOULOY. C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER. Me couper la gorge avec toi! avec toi, mon ami?

DUBOULOY. Vous mon ami! après le tour que vous m'avez fait!... vous, mon ami!... vous plaisantez, monsieur!

ROGER. Mais que t'est-il donc arrivé?

DUBOULOY. Ce qui m'est arrivé?

ROGER. Sans doute... avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY. C'est juste... je vais vous le dire : Il m'est arrivé que lorsqu'on nous eut arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carrosse, et l'on m'a conduit à la Bastille. Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très-noir et très-désagréable.

ROGER. Mon pauvre garçon!

DUBOULOY. A la lueur d'une mauvaise lampe, qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir: Je me disais que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER. Que veux-tu, mon ami, ce n'est pas ma faute... Tu te marieras ce soir; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY. Je me marierai ce soir?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu!... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait. Je fis prier le gouverneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, voilà tout. Je répondis au gouverneur, que n'ayant rien ravi à mademoiselle Louise Mauclair, je n'avais rien à lui rendre... Sur quoi le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus noir et beaucoup plus désagréable encore que le premier.

ROGER. Que fis-tu alors?

DUBOULOY. Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... c'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin, que l'honneur de mademoiselle Louise Mauclair, à ce qu'il paraît. Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange!... c'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris mon pain et mon eau, et dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dam! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulus tenir bon... je persévérai une demi-heure encore; mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter. La nature fut vaincue, et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair; n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendît pas. Heureusement on m'entendit: le guichetier entra, tenant d'une main un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre, un contrat de mariage. Je signai le contrat, j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier, qui me conduisit à l'église, où mademoiselle Louise Mauclair m'attendait, et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Hérem, que comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai; mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER. Eh! mon cher Dubouloy, je com-

prendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY. Comment, mon aventure, c'est la tienne?

ROGER. Sans doute.

DUBOULOY. On vous a conduit à la Bastille comme moi?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. On vous a enfermé dans un cachot?

ROGER. Oh! mon Dieu, oui.

DUBOULOY. Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas?...

ROGER. Que je n'en sortirais pas à moins que je n'aie rendu l'honneur à mademoiselle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY. Et vous avez cédé?

ROGER. Il le fallait bien.

DUBOULOY. Alors, dans ce cas, vous êtes donc...

ROGER. Je suis marié!

DUBOULOY. Marié! Tu es marié?...

ROGER. Marié!

DUBOULOY. Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (*Lui serrant la main.*) La réparation est suffisante.

ROGER. Mais tu ne sais pas une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé?...

DUBOULOY. Quoi donc?

ROGER. Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY. Eh bien?

ROGER. Eh bien... je rentre ici, et je trouve madame de Saint-Hérem installée dans mon appartement, par ordre de madame de Maintenon.

DUBOULOY. Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que madame Dubouloy est en possession de mon hôtel! Alors, je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER. Eh bien, comment l'as-tu trouvé?

DUBOULOY. Furieux, mon ami, furieux! et il y avait de quoi tu comprends. Comment, je sors hier, au moment d'épouser une femme, en lui disant: Mon père, soyez tranquille, dans une heure je suis ici; et je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et me voyant perdre ma charge future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER. Sa malédiction?

DUBOULOY. Parfaitement! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi; que ne pouvant pas rester chez mon père; que ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami, je ne savais pas que, moins la malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER. Absolument la même.

DUBOULOY. Non, non, pas la même, tu es encore couché sur un lit de roses relativement à moi.

ROGER. Comment cela, je te prie?

DUBOULOY. Oui. Tu n'as pas deux femmes, toi. L'une que tu devais épouser et que tu n'as pas épousée, l'autre que tu ne devais pas épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu!...

ROGER. Laquelle?

DUBOULOY. L'autre, la majestueuse. Tout cela va me tomber sur les bras; il faudra dégaîner tous les jours... voilà pourquoi j'aimais mieux en finir tout de suite avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position... seulement, que vas-tu faire? Puisque notre sort est pareil, il faut, ce me semble, que nos résolutions soient communes. Que résous-tu à l'égard de ta femme?

COMTOIS, *entrant.* Madame de Saint-Hérem fait demander à monsieur le vicomte s'il peut la recevoir.

ROGER. A l'instant! (*Comtois sort.*) Tu demandais ce que j'allais faire? Entre dans ce cabinet, qui, comme tu le sais, a une seconde sortie. Écoute ce qui va se passer entre moi et madame de Saint-Hérem, et quand tu seras suffisamment édifié, rentre chez toi, et fais-en autant avec madame Dubouloy.

DUBOULOY. Oh! mon Dieu, dès les premiers mots que tu prononces, je devine ce qui me reste à faire... en deux secondes je suis à mon hôtel, et je te promets de me montrer digne de toi!.... Ah ça, pas de faiblesse.

ROGER. Oh! j'entends madame de Saint-Hérem... à ton poste!

Dubouloy entre dans le cabinet.

SCÈNE IV.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. J'ai appris, monsieur, que vous aviez fait demander à quelle heure je serais visible, et j'accours...

ROGER. Je vous remercie de cet empressement, madame, car vous devez comprendre que j'avais hâte d'avoir une explication avec vous.

CHARLOTTE. Une explication, monsieur... je ne comprends pas vos paroles et encore moins l'accent singulier avec lequel elles sont prononcées... une explication... et sur quoi?

ROGER. Mais sur notre arrestation d'hier, et sur... l'événement de cette nuit.

CHARLOTTE. Oh! j'ai été bien effrayée de l'une, je vous assure, et bien heureuse de l'autre!

ROGER. Tous deux étaient cependant prévus, je le présume, et quand on sait les choses d'avance, je pensais, moi, qu'elles produisaient moins d'effet.

CHARLOTTE. J'avais prévu... je savais... Que voulez-vous dire, monsieur?

ROGER. Je veux dire que vous jouez admirablement la comédie d'intrigue.

CHARLOTTE. Monsieur!

ROGER. Oh! ne vous en défendez pas, madame; dans ce cas-là, celui qui a gagné a toujours raison.

CHARLOTTE. Je vous proteste, monsieur, que, tout en devinant un reproche amer dans vos paroles, je ne comprends rien à ce qu'elles me disent... A-t-on forcé votre volonté? Avez-vous été contraint en quelque chose?

ROGER. Vous le demandez!...

CHARLOTTE. Sans doute, monsieur, je vous le demande.

ROGER. Vous le demandez!... Et ce mariage dans la chapelle d'une prison d'état, croyez-vous qu'il ait été fait de mon gré?

CHARLOTTE. Pardon, monsieur, mais hier encore, dans le jardin de Saint-Cyr, vous me disiez à mes genoux, en me répétant cent fois que vous m'aimiez... vous me disiez... que le moment le plus heureux de votre vie serait celui où vous deviendriez mon mari, où vous m'appelleriez votre femme. Me disiez-vous cela, monsieur, ou ai-je mal entendu? Etais-je folle?

ROGER. Non, madame, et comme vous vouliez me rendre heureux le plus vite possible, vous avez tout arrangé, fort adroitement, ma foi, pour que je pusse devenir votre mari et vous appeler ma femme la nuit même.

CHARLOTTE. Moi, monsieur! comment, vous croyez que c'est moi qui... Ah!... je commence à comprendre.

ROGER. Et qui donc, s'il vous plaît, a pu prévenir madame de Maintenon si bien à temps, qu'au moment de sortir par les portes, nous ayons trouvé les portes fermées... et qu'au moment de sortir par la fenêtre, nous ayons trouvé un exempt de la prévôté sur l'échelle par laquelle nous allions descendre?

CHARLOTTE. Ah! monsieur, monsieur, vous me faites honte! mais en même temps, vous m'éclairez... Ces protestations d'amour étaient donc fausses?... Cette offre de m'épouser secrètement était donc illusoire?... Vous vouliez donc, tout simplement, monsieur, me tromper... tromper une pauvre fille... Oh! il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur... et cela n'aurait pas ajouté beaucoup à votre réputation.

ROGER. Non, madame, non... j'étais sincère quand je vous disais que je vous aimais, car je vous aimais, j'étais assez fou pour cela... Je voulais vous épouser, sans doute... mais j'aurais voulu à notre mariage une autre forme... une forme... qui lui imprimât au moins l'apparence du libre arbitre...

CHARLOTTE. C'est cela, monsieur, dites que me regardant comme une jeune fille sans conséquence, vous avez bien voulu, cela ne s'appelle-t-il pas ainsi?... m'honorer d'une fantaisie... et que vous avez tout fait pour la satisfaire... Le hasard, la Providence ont voulu que les choses tournassent autrement que vous ne l'espériez; que, forcé par une puissance indépendante de ma volonté, forcé de tenir les promesses que vous m'aviez faites, votre orgueil a été froissé... et que vous allez sacrifier votre femme à votre orgueil, comme vous vouliez sacrifier votre maîtresse à votre fantaisie. Dites cela, monsieur, et cette fois, au moins, vous aurez vis-à-vis de moi le mérite de la franchise.

ROGER. Et vous, madame, dites que, fatiguée d'être à Saint-Cyr, vous avez éprouvé le désir, désir bien naturel, d'être libre, d'avoir un nom, une position dans le monde... Vous avez eu la bonté de croire que je pourrais vous donner tout cela...

CHARLOTTE. Monsieur!...

ROGER. C'est très-flatteur pour moi... et je vous remercie de m'avoir donné la préférence!

CHARLOTTE. Ah!

ROGER. Mais comme j'apprécie parfaitement le sentiment qui vous a fait agir, permettez que, tout en demeurant sa victime, je ne reste pas sa dupe. Vous désiriez être libre, vous l'êtes; vous désiriez un nom, vous avez le mien; vous désiriez une fortune, vous avez la mienne; vous désiriez une position dans le monde, pour tout le monde, excepté pour moi, vous serez la vicomtesse de Saint-Hérem. Maintenant, madame, voici mon appartement, voici le vôtre; c'est la seule chose que nous ne partagerons pas. Quant à cette chambre, c'est un terrain neutre sur lequel nous nous rencontrerons quelquefois. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas, madame? Vous êtes satisfaite, vous êtes heureuse? Je ne puis pas davantage pour vous; permettez-moi donc de me retirer...

CHARLOTTE, *voulant le retenir*. Monsieur!...

ROGER, *saluant*. Madame...

Roger rentre chez lui.

SCÈNE V.

CHARLOTTE, *seule.*

Oh! mon Dieu! que viens-je d'entendre! Et est-ce possible que le même homme qui me jurait hier qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi, soit aujourd'hui si dur, si cruel? Oh! je le sens bien, oui, tant qu'il a été là, ma dignité, mon orgueil, m'ont soutenue, m'ont donné du courage... mais maintenant que je suis seule... Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant en éclatant de rire.* Oh! ma chère amie, ma bonne Charlotte, qu'il est drôle quand il est en colère!

CHARLOTTE. Qui cela?

LOUISE. Mon mari... monsieur Dubouloy... Imagine-toi qu'il vient de me faire une scène... Oh! j'aurais donné tout au monde pour que tu fusses là.

CHARLOTTE. Vraiment?

LOUISE. Tout ce qu'il y a de plus dramatique, ma chère. Enfin, dans l'état habituel, son visage m'a paru assez insignifiant.... eh bien, dans la colère, sa figure prend une expression... Oh! je le mettrai très-souvent en colère...

CHARLOTTE. Mais à propos de quoi cette querelle?

LOUISE. Est-ce que je sais, moi... Il m'a parlé d'un piége où il avait été entraîné, d'un mariage qu'il manquait, de la Bastille où on l'avait conduit, d'un cachot très-noir, d'un poulet et d'une bouteille de vin de Bordeaux; il m'a dit que j'étais cause de tout cela, que j'étais un serpent, et que jamais je ne serais sa femme que de nom: ce qui m'est parfaitement égal, attendu que je ne le connais que d'hier, ce monsieur, et que je n'en suis pas du tout folle.

CHARLOTTE. Cependant tu l'as épousé?

LOUISE. Sans doute, mais ce n'est pas moi qui ai été le chercher. C'est lui qui est venu me trouver, c'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps; qu'il m'avait vu à la messe, aux représentations d'*Esther*, qu'il mourrait de chagrin si je n'étais pas à lui! Dam! moi, j'ai bon cœur, je n'ai pas voulu le laisser mourir, ce garçon, je me suis sacrifiée... et puis maintenant voilà comme il me remercie... Ah! ma foi, à sa fantaisie!... comme il voudra.

CHARLOTTE. Et tu ne regrettes pas d'être mariée?

LOUISE. Regretter d'être mariée, moi! J'en suis enchantée! Sais-tu qu'il a un très-bel hôtel! J'ai visité tout cela pendant qu'il était sorti, ce matin. Tu verras mon appartement... délicieux, ma chère! Quand je compare cela à ma chambre de Saint-Cyr... et puis comme c'est commode: je voulais venir te voir, je suis descendue et j'ai trouvé sa voiture à la porte... une excellente voiture, sans armoiries, il est vrai... mais on ne peut pas tout avoir... J'ai ordonné au cocher de prendre par le quai. Que c'est beau Paris, ma chère!... que c'est beau le Louvre, les Tuileries!... Il y avait des carrosses qui passaient, il y avait des seigneurs dans les carrosses... Tout cela est d'un bruit, d'une animation... Et tu demandes si je suis bien aise d'être mariée? oh! oui, j'en suis bien aise! et ce serait à refaire que certainement je le referais!

CHARLOTTE, *poussant un soupir.* Ah!

LOUISE. Mais toi, est-ce qu'il n'en est pas ainsi? est-ce que tu ne penses pas comme moi?

CHARLOTTE. Oh! moi, ma chère Louise, je suis bien malheureuse!

LOUISE. Toi, malheureuse, Charlotte? Oh! mon Dieu! Et comment? pourquoi?

CHARLOTTE. Oh! moi... moi, je l'aimais; et lui, il ne m'aime pas!

LOUISE. Qui t'a dit cela?

CHARLOTTE. Lui-même.

LOUISE. C'est lui-même? Il ne faut pas le croire.

CHARLOTTE. Comment veux-tu que je ne croie pas!

LOUISE. Écoute: Hier, il disait qu'il t'adorait; aujourd'hui, il dit qu'il te déteste. Très-certainement il a menti hier ou aujourd'hui... Eh bien! pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien qu'hier? Les chances sont au moins égales, tu en conviendras... Et maintenant, pourquoi te déteste-t-il? voyons!

CHARLOTTE. Oh! il m'accuse d'une chose affreuse!

LOUISE. Et de quoi t'accuse-t-il donc?

CHARLOTTE. Il dit que tout cela est une intrigue menée par moi, conduite par moi... Il me croit capable...

LOUISE. De ce que j'ai fait... Ma chère, ce n'est pas aimable, ce que tu me dis-là.

CHARLOTTE. Oh! Louise...

LOUISE. Sois tranquille; je ris.

CHARLOTTE. Et moi, je pleure.

LOUISE. Oh! quelle étrange manière tu as d'envisager la vie! Qu'est-ce que c'est que cela?... Tu l'aimes?... D'abord, tu as tort de l'aimer... Toute femme qui aime perd la moitié de ses avantages. Mais crois-tu que c'est avec des larmes que tu le ramèneras?...

les hommes adorent nous voir pleurer, ça flatte leur amour-propre... C'est avec nos larmes qu'ils entretiennent ce préjugé, qu'ils sont nécessaires au bonheur de notre existence... Allons, plus de ces faiblesses-là! c'est de mauvais goût pour tes gens... Justement, voilà un valet.

CHARLOTTE. Oh! celui-là, c'est un ancien serviteur de mon mari. Que voulez-vous, Comtois?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS. Pardon, madame la vicomtesse; mais c'est le comte de Mauléon qui demande mon maître, et comme monsieur de Saint-Hérem m'a donné l'ordre de ne pas le faire entrer s'il y avait quelqu'un, j'allais le prévenir...

CHARLOTTE. Nous nous retirons, Comtois, nous nous retirons. Nous ne voulons pas gêner monsieur. Faites entrer le comte de Mauléon. Viens, Louise.

Elles rentrent.

SCÈNE VIII.

COMTOIS, *puis* LE DUC, *ensuite* ROGER.

COMTOIS. Diable! Madame est bien triste!... Il paraît que ce n'est décidément pas un mariage d'inclination. (*Ouvrant la porte.*) Monsieur le comte peut entrer.

LE DUC, *entrant*. Et Saint-Hérem?

COMTOIS. Je vais le prévenir que monsieur le comte attend.

LE DUC. Personne n'entrera sans être annoncé?

COMTOIS. Monsieur le comte peut être tranquille.

Roger paraît.

LE DUC. Ah! te voilà...

Roger s'incline, Comtois sort.

ROGER. De ma fenêtre j'ai vu le carrosse de votre altesse, et je suis accouru.

LE DUC. Très-bien... Et ces lettres?

ROGER. Les voilà, monseigneur.

LE DUC. Merci, et la clef?

ROGER. Ah! oui, la clef... la voici.

LE DUC. Tu n'en as plus besoin, je présume; car j'ai appris de tes nouvelles par madame de Maintenon. Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment, c'est très-beau de ta part, toi qui as une grande fortune, épouser une jeune personne qui ne possède rien.

ROGER. Oui, monseigneur, voilà comme je suis, moi.

LE DUC. Tu l'aimais donc beaucoup?

ROGER. Mais, oui, monseigneur, j'en étais fou, c'est le mot.

LE DUC. Comment, je te vois hier, et tu ne me dis pas que tu vas te marier!

ROGER. Je ne savais pas que cela se ferait si vite, que votre altesse me pardonne.

LE DUC. Et elle est jolie?

ROGER. Très-jolie!

LE DUC. Heureux coquin! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas venir en Espagne.

ROGER. Eh bien, monseigneur m'y fait penser... Au contraire... et si son altesse est toujours dans les mêmes dispositions bienveillantes à mon égard...

LE DUC. Comment, mais après le service que tu m'as rendu aujourd'hui encore...

ROGER. Je lui demanderai la permission de l'accompagner.

LE DUC. M'accompagner, c'est impossible. Tu connais les lois de l'étiquette, toutes les personnes qui font partie du cortége sont désignées par le roi. Mais viens me rejoindre.

ROGER. Je serai à Madrid aussitôt que votre altesse.

LE DUC. A merveille!

ROGER. Mais votre altesse permettra-t-elle que je fasse ce voyage accompagné...

LE DUC. De ta femme? très-bien!

ROGER. Non, monseigneur; madame de Saint-Hérem est d'une santé délicate, elle restera à Paris. Non, accompagné d'un de mes amis.

LE DUC. C'est bien; tu me le présenteras.

ROGER. C'est que je dois prévenir votre altesse qu'il est de noblesse incertaine.

LE DUC. Cela regarde d'Harcourt; ainsi, c'est dit, tu viens?

ROGER. Je viens, monseigneur.

LE DUC. Ah! je respire, j'aurai donc quelqu'un à qui parler de ma pauvre France!

ROGER. Et un petit peu de ces pauvres Françaises; n'est-ce pas, monseigneur?

LE DUC. Vois-tu, Roger, c'est qu'il n'y a encore qu'elles au monde! Ah!...

ROGER. Monseigneur, voilà un soupir dont je connais l'adresse.

LE DUC. Eh bien, c'est ce qui te trompe, il n'est pas pour madame de Montbazon...

ROGER. Ah bah! et pour qui donc?

LE DUC. C'est.... Mais à quoi bon le dire? je quitte la France! A Madrid, Roger.

ROGER. A Madrid, sire!

LE DUC. A Madrid.

Il sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte. Tandis qu'on voit Roger qui salue une dernière fois le duc dans le vestibule, Duboulo y passe sa tête par la porte de gauche.

SCÈNE IX.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Enfin, il s'éloigne... Roger!

ROGER, *rentrant*. Tiens, te voilà!

DUBOULOY. Oui, Comtois m'a dit que tu étais en affaires, et m'a introduit dans ton cabinet. Eh bien, mon ami, que résolvons-nous? J'ai eu avec madame Dubouloy une scène qui a paru l'impressionner beaucoup. Il est vrai que j'ai été plein de dignité. Maintenant me voilà à tes ordres.

ROGER. Eh bien, mon ami, nous partons...

DUBOULOY. Ah! nous partons... et pour quelle partie du monde partons-nous?

ROGER. As-tu quelque préférence?

DUBOULOY. Moi, aucunement... Je désire aller où ne sera pas madame Dubouloy, voilà tout!... Je ne suis pas fâché non plus de m'éloigner de l'autre. Nous allons donc?...

ROGER. En Espagne.

DUBOULOY. En Espagne? soit! j'ai toujours eu un faible pour l'Espagne! c'est le pays des aventures, des balcons, des sérénades, des bals masqués, des amours romanesques et des vengeances sanglantes. Quand partons-nous pour l'Espagne, mon ami?

ROGER. Dans une heure.

DUBOULOY. A merveille!

ROGER. Eh bien, alors, c'est dit, mon cher!..... je rentre dans mon cabinet; toi, retourne à ton hôtel, fais tes dispositions, assure l'existence de ta femme comme je viens de le faire à l'égard de madame de Saint-Hérem..... Ensuite nous quittons la France, nous partons...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE, *qui depuis un moment ont paru.*

CHARLOTTE, *vivement*. Vous partez?

DUBOULOY. Oui, madame, nous quittons la France, et peut-être même l'Europe. Nous nous exilons, mon ami le vicomte et moi. Voilà ce que la France vous devra, mesdames.

CHARLOTTE. Mais vous nous emmènerez.

LOUISE, *à Dubouloy*. Nous partons avec vous, n'est-ce pas?

DUBOULOY. Non!...., pas le moins du monde, madame: nous allons faire un voyage d'agrément!

LOUISE. Monsieur Dubouloy, voici un mot dont vous vous souviendrez.

DUBOULOY. Comment l'entendez-vous, madame, je vous prie?

LOUISE, *à Charlotte*. Ma chère amie, ne te désespère pas trop, et rappelle-toi qu'il te reste une amie bonne au conseil et à l'exécution. Adieu, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Mais, madame, vous m'expliquerez...

LOUISE. Monsieur, je vous prie de ne pas me suivre!

DUBOULOY. Madame, il m'est doux de vous obéir.

Ils sortent tous deux, madame Dubouloy par le fond, Dubouloy par la gauche.

SCÈNE XI.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Oh! mon Dieu! qui m'expliquera donc d'où vient tout ce qui m'arrive... qui me dira ce qu'il faut que je fasse? Mais ce n'est pas de l'indifférence que vous avez pour moi, monsieur, c'est de la haine! car ce départ... mais non, je n'y puis croire encore...

ROGER. Je pars, madame.

CHARLOTTE. Ah! monsieur, c'est affreux!

ROGER. C'est affreux! Mais que vous importe que je parte ou que je reste, madame?

CHARLOTTE. Que m'importe, dites-vous!.. Oh! vous le demandez?

ROGER. Sans doute. Je cherche en quoi ma présence ou mon absence peut vous intéresser.

CHARLOTTE. Le titre de votre femme, que je n'avais pas demandé, que vous m'avez offert, que j'ai reçu par l'ordre d'une puissance dont j'ignorais l'intervention, me donne du moins un avantage: c'est de pouvoir vous dire hautement aujourd'hui ce que je n'osais vous avouer tout bas hier... Si vous ne m'aimez pas, monsieur.... je vous aime, moi.... Enfermée à Saint-Cyr, éloignée de toute société depuis mon enfance, n'ayant jamais connu ma mère, ayant vu mon père à peine, tout ce que mon cœur contenait d'amour, je l'ai reporté sur vous. Constamment malheureuse depuis mon enfance, sans appui, sans fortune, tout ce que mon cœur avait rêvé, je l'avais mis en vous. Vous étiez noble, élégant, riche, à la mode, en faveur; vous possédiez tous les biens de la terre, c'est vrai; moi je n'avais qu'une chose, ma réputation. Eh bien! je la sacrifiais en fuyant avec vous...

ROGER. Ah! madame, vous saviez d'avance que cette fuite...

CHARLOTTE. Monsieur, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme; et sur ma parole, je l'ignorais!

ROGER. Il est fâcheux alors, madame, que les apparences soient contre vous, et me forcent, sous peine de ridicule...

CHARLOTTE. Et c'est à cette crainte du ridicule que vous sacrifiez mon bonheur, que vous sacrifiez ma vie !

ROGER. Votre vie ?...

CHARLOTTE. Oui, monsieur, oui... je vous le dis : je mourrai loin de vous, je vous le jure.

ROGER. Non, madame, vous vivrez, et vous vivrez heureuse ! Que demande une femme pour être heureuse? d'être jeune, vous l'êtes; d'être jolie, vous l'êtes; d'être riche, vous l'êtes. Voici l'acte de donation, signé de moi, que vous pourrez remettre à votre notaire, et qui vous assure une existence honorable, digne du nom que vous portez.

CHARLOTTE, *prenant l'acte.* Vous me quittez, monsieur ?

ROGER. Oui.

CHARLOTTE. Vous me quittez ?

ROGER. Sans doute.

CHARLOTTE. Ni mes prières ni mes larmes ne peuvent vous retenir ? Vous voyez, je prie et je pleure !

ROGER. C'est une résolution prise.

CHARLOTTE, *déchirant l'acte.* Alors cet acte est inutile, monsieur, je le déchire.

ROGER. Vous le déchirez ?...

CHARLOTTE. Du moment où vous me quittez, où vous m'abandonnez, où je ne suis votre femme que de nom, ce n'est point votre fortune et un hôtel qu'il me faut, c'est un couvent et mille écus de dot pour y entrer, voilà tout.... Madame de Maintenon me choisira le couvent et m'y payera ma dot.... Merci, monsieur, je ne veux rien de vous.

ROGER, *avec quelque émotion.* Mais, madame...

CHARLOTTE. C'est bien, monsieur, c'est bien : faites ce que vous voulez ; partez, restez, vous êtes le maître ; mais, moi aussi, je sais ce que j'ai à faire pour accomplir mes devoirs de femme à la manière dont je les entends, et je le ferai..... Adieu, monsieur, adieu... Oh ! pas un mot... pas un geste... Adieu ! adieu !...

Elle rentre.

SCÈNE XII.

ROGER, *seul, puis* DUBOULOY.

ROGER. Ce qu'elle dit là serait-il vrai ?... aurait-elle ignoré réellement toute cette intrigue ?... Oh ! non... c'est impossible...

DUBOULOY, *entrant.* Me voilà, mon ami, me voilà, mon cher Saint-Hérem, chargé d'or, de lettres de change, avec ma chaise de poste bourrée de pâtés froids et de vins généreux, afin que nous ne manquions de rien en route : je sais trop où la famine peut nous mener. Es-tu prêt ? en as-tu fini avec ta femme ?

ROGER. Oui, et toi ?

DUBOULOY. Moi aussi. Oh ! mes affaires sont arrangées à merveille, de manière à ne causer à madame Dubouloy aucun ennui.... Tu conçois... une femme... ça a si peu d'expérience, un rien l'embarrasse.... Je ne lui laisse rien du tout... Ah! si fait... je lui laisse mon nom..... vu que je ne peux pas le lui ôter.

ROGER. Mais cependant...

DUBOULOY. Voilà comme je suis... Es-tu prêt ?

ROGER. Mais tu es plus pressé que moi maintenant, il me semble.

DUBOULOY. Parbleu ! je crois bien, j'ai toute la famille de l'autre qui peut me tomber sur les bras au moment où j'y penserai le moins.

ROGER. Et c'est là ce qui te presse ?..... Attends au moins que ton mariage soit connu.

DUBOULOY. Connu!... Oh! si ce n'est que cela, tout le monde le sait déjà, mon mariage.

ROGER. Comment ?

DUBOULOY. Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, le baron de Bardanne m'a arrêté pour me faire tous ses compliments.

ROGER. Ses compliments, à toi ?

DUBOULOY. Et à toi aussi, mon ami. Il venait de s'inscrire à ta porte, et il m'a assuré qu'avant ce soir tout Paris en aurait fait autant.

ROGER. Tout Paris ?

DUBOULOY. Mais je lui ai dit que tout Paris nous trouverait partis. Ainsi donc, mon ami, il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter la foule.

ROGER. Oui, tu as raison, il faut s'éloigner... On nous a joués indignement.

DUBOULOY. Indignement ! Hésiter, serait une faiblesse...

ROGER. Une lâcheté !

DUBOULOY. Une lâcheté !... Ainsi donc...

ROGER. Viens, viens, partons ! en Espagne !...

DUBOULOY. En Espagne !...

Ils sortent vivement par la porte de gauche.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Buen-Retiro, à Madrid.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'HARCOURT, UN HUISSIER.

LE DUC, *à l'huissier.* Et vous croyez que sa majesté pourra me recevoir?

L'HUISSIER. Votre excellence sait que sa majesté est toujours visible pour l'ambassadeur de France. Je vais la prévenir que vous êtes là.

Il sort.

LE DUC. Il paraît que l'affaire de la succession a donné à madame de Maintenon une haute idée de ma capacité, puisqu'elle veut bien me charger d'uue mission aussi importante.

SCENE II.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI. Mon cher duc, il faut bien que ce soit pour vous, je vous le jure; car je m'étais promis à moi-même de ne pas dire un mot d'affaires aujourd'hui.

LE DUC. Sire, je ne veux pas faire manquer sa majesté catholique à un serment si sacré, et aujourd'hui, par extraordinaire, je viens lui parler plaisirs.

LE ROI. A la bonne heure! soyez le bienvenu alors; car les plaisirs sont rares à Madrid. En attendant, veuillez remarquer, mon cher duc, que nous ne sommes pas ici à l'Escurial, mais à Buen-Retiro.

LE DUC. Ce qui veut dire...

LE ROI. Que ce n'est point Philippe V qui vous reçoit à cette heure, mais bien le comte de Mauléon. Ainsi, plus de majesté, plus de sire, je vous prie; aidez-moi, s'il est possible, à oublier que je suis roi.

LE DUC. Cependant, le comte de Mauléon me passera bien l'altesse.

LE ROI. Non pas : le monseigneur tout au plus.

LE DUC. Va donc pour monseigneur.

LE ROI. Oui, cela me rappelle le temps où j'étais duc d'Anjou... c'était le bon temps... Ah!.... (*Avec familiarité.*) Mais vous me disiez donc, mon cher duc, que vous veniez me parler plaisirs...

LE DUC. Et vous me répondiez, monseigneur, que j'étais le bienvenu, attendu que les plaisirs étaient rares à Madrid.

LE ROI. Et je vous disais là une terrible vérité, duc; car depuis que j'ai quitté la France, j'ai eu, je vous le proteste, mon cher ambassadeur, bien peu de distractions.

LE DUC. Monseigneur va se marier?...

LE ROI. Oui, avec une princesse de Savoie. Duc, vous m'aviez dit que vous veniez me parler plaisirs, ce me semble?

LE DUC. Que voulez-vous, monseigneur, l'habitude m'emporte; et quand par hasard j'ai l'occasion de ne pas être ennuyeux, je ne sais pas en profiter.

LE ROI. Je vous rappellerai à la question. Que me voulez-vous, duc?

LE DUC. Je voulais demander au comte de Mauléon la permission de lui présenter ce soir deux dames, deux Françaises arrivées depuis quelques jours seulement, avec les recommandations les plus honorables et sous la protection des plus hautes influences.

LE ROI. Eh! justement, tenez, mon cher duc, (*lui montrant Saint-Hérem*) voici notre maître des cérémonies qui s'avance, nous allons arranger l'affaire avec lui.

SCENE III.

LES MÊMES, ROGER DE SAINT-HÉREM.

ROGER, *s'arrêtant à la porte.* Pardon, sire, pardon, monsieur le duc. Mais je croyais cette soirée entièrement consacrée au bal, et je pensais que la politique était consignée à la porte de Buen-Retiro. Il n'en est point ainsi; je m'éloigne.

LE ROI. Non, mon cher Saint-Hérem.... Non, reste, au contraire.... M. le duc est dans les conditions voulues.... Il venait me parler de deux dames pour lesquelles il me demande des invitations. Tu les porteras sur la liste.

ROGER, *tirant une liste de sa poche.* Comment se nomment-elles, monsieur le duc?

LE DUC, *s'approchant du roi.* Monseigneur permettra-t-il que, jusqu'à nouvel ordre, ces dames gardent l'incognito?

LE ROI, *à Roger.* Volontiers. Le duc les présente, cela suffit.

ROGER. Ah! ah!

LE ROI. Dites donc, mon cher duc, j'y pense, ne sont-ce point deux dames qui étaient hier au théâtre?

LE DUC. Dans ma petite loge du rez-de-chaussée?

LE ROI. C'est cela ; charmantes, mon cher duc, charmantes!

LE DUC. Monseigneur les a remarquées?

LE ROI. Je n'ai regardé qu'elles pendant toute la soirée. C'est au point qu'en rentrant madame des Ursins m'a fait une querelle.

ROGER. Ah ! diable, monsieur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire.

LE DUC. Que voulez-vous, monsieur le vicomte, il faut subir son destin.

ROGER. Vous ne retirez pas votre demande ?

LE DUC. Non; et même, si besoin est, je l'appuie de nouveau.

LE ROI. Monsieur le duc d'Harcourt sait qu'il n'a qu'à demander une fois les choses possibles et deux fois les choses impossibles. Saint-Hérem, je te recommande particulièrement ces deux dames.

LE DUC. Mille fois merci, monseigneur.

LE ROI. Vous vous trouverez avec elles dans la salle des présentations.

LE DUC. Oui, monseigneur.

LE ROI. Et maintenant, monsieur le duc, vous avez à peine le temps d'aller chercher vos protégées et de revenir. Je vous en préviens, à minuit juste, on se met à table.

LE DUC. Je ne perds pas un instant.

Il s'incline et sort.

SCÈNE IV.

LE ROI, ROGER.

LE ROI. Eh bien! monsieur l'intendant des menus, aurons-nous une soirée à la française?

ROGER. C'est-à-dire que monsieur le comte de Mauléon pourra se croire à Fontainebleau ou à Marly.

LE ROI. Si tu arrives à ce résultat, Saint-Hérem, je te déclare le plus grand de tous les grands d'Espagne.

ROGER. Et monseigneur nomme Dubouloy baron ?

LE ROI. Oh! quant à cela, mon cher, tu comprends... Il est plus difficile de transformer un homme de finances en baron, que de faire d'un gentilhomme un grand d'Espagne.

ROGER. Il paraît cependant que l'un et l'autre offrent bien des obstacles...

LE ROI. Que veux-tu dire?

ROGER. Je veux dire, monseigneur, que le roi d'Espagne m'avait gracieusement parlé d'un titre relevant de sa couronne, et que jusqu'à présent...

LE ROI. Tu es bien impatient, Saint-Hérem !...

ROGER. Oui, monseigneur..... impatient d'obtenir cette faveur, mais plus impatient encore de m'en montrer digne. Je vous l'avouerai, il m'est pénible de n'être que le compagnon des plaisirs du roi, et je voudrais enfin pouvoir rendre service à la monarchie espagnole.

LE ROI. Fort bien, Saint-Hérem, et dès qu'une occasion s'offrira...

ROGER. Mais elle s'offre aujourd'hui, monseigneur... Vous savez qu'un traité d'alliance est près de se signer à la Haye, entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies.... Il vous faut à la Haye un homme dévoué...

LE ROI. Sans doute, sans doute... Mais dans une affaire aussi grave... je dois consulter mon conseil... Je te promets d'y penser... Plus tard, nous aviserons... Une seule chose m'occupe en ce moment... Dis-moi, connais-tu ces dames que nous présente le duc d'Harcourt?

ROGER. Non, monseigneur.

LE ROI. Ah! mon cher, délicieuses! C'est pour notre pauvre Espagne une bonne fortune...

ROGER. A laquelle son roi espère ne pas rester tout à fait étranger ?

LE ROI. Peut-être, car si mes souvenirs ne me trompent pas...

ROGER. Eh bien?

LE ROI. Ce n'est pas hier que j'ai vu ces dames pour la première fois.

ROGER. Tant pis! car alors le roi réclamera son droit de priorité... et il ne sera pas permis de leur faire la cour.

LE ROI. Allons, voilà déjà que tu jettes tes vues sur elles... mauvais sujet!

ROGER. Après vous, sire, après vous. A tout seigneur, tout honneur!

LE ROI, *faisant un mouvement pour sortir.* Oui, tu es encore bien respectueux à cet égard-là !

ROGER. Monseigneur s'en va sans jeter un coup d'œil sur ma liste?

LE ROI. Ta liste.... Tu réponds de tout, voilà ce que je sais; guide-toi là-dessus.

Le Roi sort.

ROGER, *sonnant.* Allons, je prends la responsabilité de mes œuvres, c'est convenu.

SCÈNE V.

ROGER, UN HUISSIER, *puis* DUBOULOY.

ROGER, *à un huissier.* Remettez cette liste aux huissiers de service dans l'antichambre, et qu'ils ne laissent entrer que les personnes dont les noms y sont inscrits ; il y a exception en faveur de deux dames que présentera l'ambassadeur de France. (*A Dubouloy qui entre.*) Ah ! c'est toi, Dubouloy ! déjà en costume !

DUBOULOY. Oui, mon ami. On nous pro-

met du plaisir pour ce soir, et, ma foi, j'ai hâte de m'amuser; car je te confesse que je m'ennuie cruellement dans la capitale de toutes les Espagnes.

ROGER. Comment! toujours?

DUBOULOY. Plus que jamais. Oh! mon ami, que la péninsule est mal connue et qu'on en fait de faux récits. A entendre ceux qui en reviennent, un joli garçon, un homme bien tourné, un cavalier élégant, ne peut pas faire un pas dans la rue sans être suivi par une duègue qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse; ne peut pas lever la tête vers une fenêtre, sans voir une main qui passe à travers une jalousie; ne peut pas, en se promenant au Prado, baisser les yeux sur un banc, sans y trouver un éventail oublié à dessein, et qui attend qu'on le rapporte à sa jolie propriétaire. Les infâmes menteurs!.... Moi, je pars pour l'Espagne, de confiance, sur ce que les voyageurs en disent : dès le jour de mon arrivée, je me lance dans les rues de Madrid; je regarde à toutes les fenêtres; je m'assieds sur tous les bancs.... Eh bien, mon ami, pas une duègue, pas une main, pas un éventail!... C'est monstrueux, parole d'honneur! On dirait que je suis un croquant!... Aussi, à mon retour en France, je t'en préviens, Saint-Hérem, je déshonore l'Espagne... Sais-tu qu'il y a des moments où j'en suis presque à regretter ma femme?

ROGER. A propos, en as-tu reçu des nouvelles, de ta femme?

DUBOULOY. Non; seulement j'ai reçu une lettre de mon père.

ROGER. Et que te dit-il de nouveau?

DUBOULOY. Rien de nouveau. — Toujours en colère!.... toujours la même indignation contre moi!.

ROGER. Oh! il se calmera.

DUBOULOY. Il m'annonce en outre qu'il cherche le moyen de faire rompre le contrat par lequel il m'assurait cinquante mille livres de rente, et qu'il espère réussir!... Mais conçois-tu qu'il ne veuille pas croire un mot de mon aventure?

ROGER. Que veux-tu? c'est de l'entêtement. Et la famille?

DUBOULOY. Quelle famille?

ROGER. La famille de l'autre?

DUBOULOY. Oh! mon ami, ne m'en parle pas, elle fait des cris de paon. Le père, les frères et les trois cousins sont en quête de ton serviteur. Imagine-toi qu'ils sont venus en masse à l'hôtel : on leur a dit que je n'y étais pas, que j'étais parti... tarare! ils n'ont pas voulu en croire Boisjoli sur parole. Ils ont forcé la porte, ils ont fouillé tous les coins, ils ont été regarder jusque sous les lits. Te figures-tu, six, mon cher, six que j'aurais été obligé de tuer d'abord.... et remarque bien qu'il n'y avait là que les parents de Paris, la province n'est pas encore prévenue. Et toi, as-tu reçu des nouvelles de ta femme, ou de ses frères, ou de ses cousins, ou de ses neveux?

ROGER. Non; Charlotte n'a pas de famille, elle.

DUBOULOY. Je ne sais pas comment tu fais, toi; tu as un bonheur!...

ROGER. Ah! oui, un bonheur! le mot est bien choisi.

DUBOULOY. Au fait, j'oubliais... le roi de France est donc toujours furieux?

ROGER. Plus que jamais; que veux-tu? quand on a un jésuite pour confesseur et une prude pour maîtresse, on ne pardonne pas facilement.

DUBOULOY. Ainsi tes biens...

ROGER. Sequestrés, mon cher, sans miséricorde; quant à moi, consigné à la frontière, et cela tant que je n'aurai pas réparé mes torts d'époux envers madame de Saint-Hérem, comme j'ai réparé mes torts d'amant envers mademoiselle de Mérian; oh! madame de Maintenon y met de l'obstination.

DUBOULOY. Et tu crois que c'est à madame de Saint-Hérem que tu dois ces persécutions?

ROGER. Et à qui donc veux-tu que ce soit?..... Elle a tort, Dubouloy, elle a tort. Moi qui m'étais quelquefois repenti de la façon dont je l'avais traitée... Moi qui peut-être, si j'avais reconnu chez elle quelque regret, quelque dévouement, serais venu le premier...

DUBOULOY. Comment?

ROGER. Sais-tu qu'en regardant toutes les femmes qui nous entourent, je n'en ai pas trouvé une seule que l'on puisse lui comparer.

DUBOULOY. Si tu le prends ainsi, il me semble que madame Dubouloy n'est pas plus désagréable qu'une autre; mais on a du cœur, on n'oublie pas qu'on a été pris comme un sot; sans compter qu'elle m'a fait perdre la charge de gobeletier du roi, que je regrette, pas pour moi, Dieu merci, mais parce que mon père y tenait, ce qui est cause de tous mes malheurs!... Mais dis donc, Roger, il me semble que voilà déjà les invités qui arrivent.

ROGER. Ma foi, oui. (*A un Huissier.*) Donnez-moi mon domino. Ah! chercheur d'aventures, j'ai oublié de te dire que nous avons deux nouvelles débarquées, deux Françaises.

DUBOULOY. Comment les appelle-t-on?

ROGER, *passant son domino.* Ah! je te le demanderai...

DUBOULOY. Et qui les a présentées?

ROGER. L'ambassadeur de France.

DUBOULOY. Alors ce sont de grandes dames?

ROGER. Cela m'en a l'air. En tout cas, voici monsieur le duc d'Harcourt qui va nous le dire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'HARCOURT.

LE DUC. Que vais-je vous dire, messieurs?

ROGER. Quelles sont ces dames que vous avez présentées au roi?

LE DUC. Je vous cherchais tout exprès pour cela.

ROGER. Tout exprès?

LE DUC. D'honneur.

DUBOULOY. Oh! c'est bien aimable à vous, monsieur le duc.

LE DUC. Cependant je vous avouerai que la confidence est bien sérieuse pour être faite au milieu d'un bal.

ROGER. Bah! il s'agit de politique?

LE DUC. Justement.

DUBOULOY. Ces dames ont une mission?

LE DUC. Des plus importantes.

ROGER. Une mission importante confiée à la discrétion de deux femmes? cela me paraît assez imprudent de la part du gouvernement qui les en a chargées.

LE DUC. Elles l'ignorent elles-mêmes.

DUBOULOY. Alors elles arrivent ici...

LE DUC. Sans savoir ce qu'elles y viennent faire.

DUBOULOY. C'est fort drôle..... je trouve cela drôle!

ROGER. Et vous nous le direz, à nous, ce qu'elles viennent faire?

LE DUC. Oui, car vous êtes de véritables amis du roi Philippe V, n'est-ce pas, de fidèles sujets du roi Louis XIV?

ROGER. Sans doute.

LE DUC. Eh bien! on s'inquiète, à Versailles, de l'influence énorme que madame des Ursins a déjà prise sur le jeune roi.

ROGER. Vraiment!

LE DUC. On craint que madame des Ursins ne soit dans les intérêts de l'Autriche; comprenez-vous?

DUBOULOY. Bah!

LE DUC. Et comme on sait qu'il n'y a pas de conseils, si sages qu'ils soient, qui puissent éclairer un homme qui est amoureux, il a été résolu...

ROGER. Que l'on combattrait l'amour par l'amour?

LE DUC. Justement. Et à cet effet on a dépêché au roi deux femmes charmantes, afin que s'il échappe à l'une, il tombe dans les mains de l'autre.

ROGER. Prenez-y garde, monsieur le duc; si les femmes se mettent à faire de l'intrigue, cela fera concurrence à ceux qui font de la diplomatie.

LE DUC. Silence! voilà le roi.

DUBOULOY. Avec ces deux dames?

LE DUC. Avec elles. Messieurs, pas un mot!

ROGER. Oh!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, CHARLOTTE, LOUISE (*masquées toutes deux.*)

LE DUC, *s'avançant vers elles.* Eh bien! mesdames, que dites-vous de monsieur le comte de Mauléon?

LOUISE. Que nous avions beaucoup entendu parler de monsieur le comte en France, et que nous sommes vraiment bien heureuses de retrouver à Madrid un pareil compatriote.

LE ROI. Merci, beau masque. (*A Charlotte.*) Et vous, charmant domino, n'avez-vous pas aussi quelque chose à me dire?

CHARLOTTE. Pardonnez-moi, monsieur le comte, je vous ferai mes compliments bien sincères sur l'ordonnance de cette fête... On se croirait vraiment à Versailles, et sa majesté le roi de France ne pensait pas si bien dire lorsqu'en prenant congé de son auguste petit-fils, que Dieu conserve, il lui annonça qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

LE ROI. Duc, je vous remercie véritablement du cadeau que vous me faites. (*Au Duc, qui salue pour se retirer.*) Ne vous éloignez pas, j'ai à vous parler.

LES DEUX DOMINOS, *quittant le bras du roi.* Sire...

LE ROI. Mais pour un seul instant, mesdames; vous entendez. Saint-Hérem, monsieur Dubouloy, offrez le bras à ces dames, je vous prie, et surtout ne soyez pas trop galants, pour ne pas faire de tort au comte de Mauléon.

Il dit quelques mots tout bas à chacun des dominos.

DUBOULOY, *à Roger, qui s'avance vers Charlotte.* Mon ami, laisse-moi la grande, si cela t'est égal..... Tu sais que je me défie des petites femmes; je suis payé pour cela.

ROGER. Comme tu voudras, mon cher; moi je n'ai pas de préférence. (*Il offre son bras à Louise, Dubouloy offre le sien à Charlotte.*) Mesdames, si vous voulez bien nous accepter pour cavaliers...

LOUISE. Comment donc!

CHARLOTTE. Avec le plus grand plaisir, monsieur.

Chaque couple sort par une porte différente.

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE ROI.

LE ROI. Eh bien! mon cher duc?

LE DUC. Eh bien! monseigneur?

LE ROI. Divines, en vérité, divines! Maintenant, voyons, comment s'appellent-elles?

LE DUC. Il m'est défendu de dire leur nom.

LE ROI. Que viennent-elles faire à Madrid?

LE DUC. Tout le monde doit l'ignorer.

LE ROI. Et où demeurent-elles?

LE DUC. C'est un mystère.

LE ROI. Même pour moi, duc?

LE DUC. Tous les hommes sont égaux devant un secret, sire.

LE ROI. C'est juste, duc, c'est juste. Mais s'il vous est défendu de révéler ce secret au roi, il n'est pas défendu au comte de Mauléon de le pénétrer.

LE DUC. Le comte de Mauléon est jeune, noble et galant; qu'il se serve des avantages qu'il a reçus de la nature et de la Providence.

LE ROI. Eh bien! on s'en servira, duc; et quand je saurai leur nom...

LE DUC. Eh bien?

LE ROI. Quand je saurai leur adresse...

LE DUC. Après?

LE ROI. Tout ce dont je vous prie, c'est de leur demander pour moi la permission de me présenter chez elles.

LE DUC. Un roi pourrait à la rigueur, ce me semble, se dispenser de cette formalité.

LE ROI. Pas quand il est petit-fils de Louis XIV, monsieur le duc.

LE DUC. Monseigneur, il sera fait comme vous le désirez.

Il continue à parler bas avec le roi pendant quelques instants, s'incline et sort.

SCÈNE IX.

LE ROI, *au fond*, CHARLOTTE *et* DUBOULOY, *rentrant par une porte de côté.*

CHARLOTTE. Non, je ne vous crois pas, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Je vous proteste cependant, madame, que je vous dis l'exacte vérité.

CHARLOTTE. Comment voulez-vous que je croie aux protestations d'un homme marié?

DUBOULOY. Oh! je le suis si peu...

LE ROI, *s'approchant.* Pardon, beau masque... Mais si animée que soit votre conversation, je vous rappellerai que j'en ai une à reprendre avec vous. Vous permettez, monsieur Dubouloy...

DUBOULOY. Comment donc, monseigneur. (*Bas.*) Je vous verrai?

CHARLOTTE. Vous restez ici?

DUBOULOY. Je n'en bouge pas.

CHARLOTTE. Je viendrai vous y rejoindre.

LE ROI, *offrant son bras à Charlotte.* Eh bien! beau masque, comment vous trouvez-vous du séjour de Madrid?

CHARLOTTE. A merveille, sire, et j'ai le pressentiment qu'il doit m'arriver quelque chose d'heureux.

Ils sortent.

SCÈNE X.

DUBOULOY, *seul, puis* ROGER.

DUBOULOY. Elle a le pressentiment qu'il doit lui arriver quelque chose d'heureux!.. Elle m'a regardé en disant cela.... Si j'allais me trouver le rival d'un roi! Peste! je n'aurais rien perdu pour attendre. (*A Roger qui entre par la porte du fond.*) Ah! te voilà?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Et qu'as-tu fait de ton domino?

ROGER. Le roi vient de me le prendre en passant.

DUBOULOY. Tiens! c'est comme à moi.

ROGER. Mais j'ai rendez-vous avec lui dans ce salon.

DUBOULOY. Eh moi, j'y attends le mien.

ROGER. Et bien! qu'en dis-tu?

DUBOULOY. De quoi, de mon domino?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Mon cher, une femme adorable... une grande femme, enfin!... l'esprit le plus vif, le caractère le plus gai, la conversation la plus pétillante?... Et le tien?

ROGER. Tout le contraire; une petite femme naïve, sentimentale!... une véritable pensionnaire sortant de son couvent.

DUBOULOY. Oh! ne me parle pas des pensionnaires qui sortent de leur couvent. Rien que d'y penser... Mademoiselle Louise Mauclair en sortait de son couvent!... Mais passons à autre chose. La crois-tuj one

ROGER. Dam! oui..... autant du moins qu'on en peut juger sous le masque. Un bas de figure ravissant, des dents d'émail, et à travers son loup deux yeux comme deux étoiles. Et la tienne?

DUBOULOY. Une peau éclatante, une main à rendre fou un statuaire, un col de cygne; puis pour le visage, nous verrons bien, j'ai sa parole qu'elle ne quittera pas le bal sans se démasquer.

ROGER. Et moi aussi!

DUBOULOY. Oh! c'est charmant!..... Toi qui as beaucoup vu le monde, as-tu quelque idée de ce qu'elles peuvent être?

ROGER. Non, foi de gentilhomme. J'ai rappelé tous mes souvenirs de Paris, de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, de Marly, et cela ne correspond à rien de ce que je connais.

DUBOULOY. Silence, ce sont elles.

Charlotte et Louise paraissent à la porte du fond.

SCENE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE.

ROGER, *allant à Louise et la ramenant sur le devant, tandis que Dubouloy reste au fond avec Charlotte.* Ah! voilà qui est véritablement méritoire, madame, tenir aussi consciencieusement une promesse de bal masqué.

LOUISE, *du ton le plus sentimental.* Une promesse est toujours une promesse, monsieur, et qu'elle soit faite sous le masque ou à visage découvert, elle n'en est pas moins sacrée.

ROGER. A la bonne heure! voilà des principes que j'apprécie.

LOUISE. Mais que vous vous gardez bien de suivre, n'est-ce pas?

ROGER, *tournant le dos au public.* Et qui a pu vous tenir sur mon compte de si méchants propos?

LOUISE. Oh! je vous connais mieux que vous ne le pensez, vicomte!

Roger et Louise s'éloignent. A mesure qu'ils s'éloignent, Dubouloy et Charlotte se rapprochent.

CHARLOTTE. Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas à Paris?

DUBOULOY. C'est parfaitement inutile, si je trouve à Madrid des Françaises qui veuillent bien m'aimer un peu.

CHARLOTTE. Tandis que vous pourriez en trouver en France qui vous détestent beaucoup.

DUBOULOY. Plaît-il?

CHARLOTTE. Ah! vous faites de ces choses-là, monsieur Dubouloy... vous signez un contrat de mariage avec l'une, et vous enlevez l'autre! on vous attend pour épouser à Charny, et vous vous mariez à la Bastille. Puis, ce n'est pas encore tout : après avoir abandonné la veille celle qui devait être votre femme, le lendemain celle qui l'était, vous venez dire à une troisième qui ne l'est pas, et qui ne peut pas l'être, que vous l'adorez!.... Le moyen qu'on réponde à votre amour, volage! le moyen qu'on se fie à vos serments, trompeur!

DUBOULOY. Comment! vous connaissez tous ces détails, belle dame!

CHARLOTTE. C'était l'histoire à la mode quand nous avons quitté Paris, mon amie et moi. On ne parlait que de monsieur Dubouloy et du vicomte de Saint-Hérem. Vous faisiez véritablement à vous deux la monnaie de monsieur de Lauzun. (*Se retournant pour gagner le fond*). Aussi, nous, qui n'avions pas l'avantage de vous connaître, et qui désirions voir deux hommes si extraordinaires, sommes-nous venues de Paris à Madrid pour vous rencontrer.

DUBOULOY. Exprès?

CHARLOTTE. Tout exprès.

DUBOULOY. En vérité, c'est trop aimable de votre part.

LOUISE, *reparaissant avec Roger.* Oh! monsieur, ne me dites pas cela; je sais que vous détestez les amours sérieuses, et, avec nous autres femmes sentimentales, songez-y bien, ce n'est pas un simple caprice qu'il faut, c'est un attachement profond et durable.

ROGER. Mais vous vous trompez complètement, madame; j'adore au contraire les femmes sentimentales, moi.

LOUISE. Ah! vicomte, prenez garde, il me semble que s'il en eût été ainsi, mademoiselle de Mérian vous convenait sous tous les rapports.

ROGER. Et qui vous dit que je ne l'aimais pas, madame? qui vous dit que son image ne se présente pas souvent encore à mon esprit? qui vous dit qu'il ne me faut pas un amour à venir pour éteindre une passion....

LOUISE. Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un moyen de guérison?

ROGER. Non, madame; mais je dis que pour faire oublier une femme aimable, il ne faut pas moins qu'une femme charmante. Je ne vois rien là qui puisse vous blesser, ce me semble; et c'est ce qui m'enhardit à solliciter la faveur de vous présenter mes hommages.

LOUISE. Eh bien, nous verrons... plus tard...

ROGER, *se retournant.* Mais pour que je puisse profiter de cette gracieuse permission, il faut que vous me disiez où vous habitez.

LOUISE. Rue d'Alcala, n° 15.

ROGER. Je demanderai?...

LOUISE. Madame de Folmont.

Ils continuent de parler bas, tandis que Dubouloy et Charlotte reparaissant.

DUBOULOY. Ainsi?...

CHARLOTTE. Rue d'Alcala, n° 15.

DUBOULOY. Madame?...

CHARLOTTE. Madame de Saint-Réal.

DUBOULOY. Maintenant permettez que, plein du souvenir de votre esprit, j'emporte aussi celui de votre visage, et que je puisse contempler, ne fût-ce qu'en rêve, le charmant démon qui m'a lutiné toute la nuit?

CHARLOTTE, *à Dubouloy.* Il faut donc faire tout ce que vous voulez?

LOUISE, *à Roger qui paraît la supplier.* Vous l'exigez donc absolument?

DUBOULOY. Je vous en conjure.

ROGER. Je vous en supplie.

LOUISE, *se démasquant.* Tenez, êtes-vous content?

CHARLOTTE, *se démasquant.* Eh bien, soyez satisfait!

ROGER. Madame Dubouloy!

DUBOULOY. Madame de Saint-Hérem!

Ils se retournent vivement, Dubouloy vers Roger, Roger vers Dubouloy. Pendant ce temps, Charlotte et Louise disparaissent, chacune par la porte latérale près de laquelle elle se trouve.

SCENE XII.

ROGER, DUBOULOY, *se rapprochant l'un de l'autre.*

ENSEMBLE.

ROGER.	DUBOULOY.
Mon ami,	Mon ami,
C'est elle,	C'est elle,
Louise!	Charlotte!
Charlotte!... ah!	Louise!... ah!

ROGER. Que viennent-elles faire ici?

DUBOULOY. Oui, que viennent-elles faire ici?

ROGER. Mais il me semble que le duc d'Harcourt ne nous l'a pas caché.

DUBOULOY. Il est vrai.

ROGER. Détruire l'influence de madame des Ursins... quelle infamie!...

Le Roi paraît.

DUBOULOY. Quelle horreur!... Le roi!

ROGER. Silence!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI. Eh bien! messieurs...

ROGER *et* DUBOULOY. Monseigneur...

LE ROI. Avez-vous appris quelque chose de nouveau?

ROGER. Sur quoi!

DUBOULOY. Sur qui?

LE ROI. Mais sur ces dames; vous avez causé une heure avec elles.

ROGER. Oh! de choses indifférentes.

DUBOULOY. Et qui n'ont aucun intérêt pour vous, monseigneur.

LE ROI. Mais vous les avez vues, au moins?

ROGER. Non.

DUBOULOY. Non.

LE ROI. Elles ont refusé de se démasquer?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Oui.

LE ROI. Vous savez où elles demeurent?

ROGER. Nous l'ignorons complètement?

LE ROI. Mais elles vous ont dit leur nom?

DUBOULOY. Pas du tout.

LE ROI. Ah! vous êtes bien maladroits; moi qui ne suis resté que dix minutes avec elles...

ROGER *et* DUBOULOY. Eh bien?

LE ROI. Eh bien, j'ai été plus heureux que vous.

ROGER. Monseigneur sait comment elles se nomment?

LE ROI. La plus grande se nomme madame de Saint-Réal.

DUBOULOY. Et la plus petite?

LE ROI. Madame de Folmont.... elles demeurent toutes deux rue d'Alcala, n° 15... Oh! je ne l'oublierai pas; car un instant m'a suffi pour apprécier toute la grâce de ces deux Françaises... la conversation la plus piquante, les aperçus les plus fins, les plus ingénieux... et puis un tour d'esprit neuf, original, brillant... c'est à en perdre la tête!... Saint-Hérem.

ROGER. Monseigneur...

LE ROI. Demain matin à onze heures, tu viendras me parler.

ROGER. Oui, monseigneur.

LE ROI. N'y manque pas, Saint-Hérem; pour toi je renverrai mon conseil... Ce que j'ai à te dire, vois-tu, est fort sérieux, fort important!... Nous parlerons d'elles!...

DUBOULOY. Ah! vous parlerez...

LE ROI. Oui, oui... car je crois que j'en suis amoureux fou!... A demain, Saint-Hérem, à demain!

Il sort.

SCÈNE XIV.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Il est amoureux fou, mon cher!

ROGER. Parbleu, je le vois bien; mais de laquelle?

DUBOULOY. Tiens, au fait, de laquelle.... est-ce de ma femme?

ROGER. Est-ce de la mienne?

DUBOULOY. Tu verras, mon ami, que nous avons assez de bonheur pour que ce soit de toutes les deux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Un petit salon rue d'Alcala. A la droite du spectateur une fenêtre donnant de plain pied sur un jardin. Portes au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN VALET, ROGER.

LE VALET. Madame de Saint-Réal prie monsieur le vicomte de l'attendre un instant au salon... elle va venir...

ROGER. Merci...

Le Valet sort.

SCENE II.

ROGER, *seul.*

Madame de Saint-Réal.... c'est encore bien heureux qu'elle n'ait pas eu l'impudence de se présenter ici sous mon nom... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me dire... et moi qui avais parfois la bonhomie de m'attendrir sur cette profonde douleur dans laquelle je l'avais laissée.... Si elle a été vive, eh bien, à la bonne heure, au moins, elle n'a pas été de longue durée.... Ah! j'entends quelqu'un... on s'approche... la porte s'ouvre... c'est elle!...

SCENE III.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Vous m'avez fait prier de vous recevoir, monsieur; je m'empresse de me rendre à votre désir.

ROGER, *la regardant.* C'est donc bien vous, madame, car malgré le témoignage de Dubouloy... je vous l'avoue... je doutais encore.

CHARLOTTE. Vous aviez tort, monsieur... c'est parfaitement moi... Puis-je vous offrir...

Lui montrant un fauteuil.

ROGER. Un siége... merci, c'est trop de bonté.... je ne reste qu'un moment.... Le temps de vous demander seulement comment il se fait que vous soyez à Madrid sous un faux nom, quand je vous croyais à Paris dans votre hôtel de la rue du Bac.

CHARLOTTE. Je suis venue à Madrid, monsieur, parce que tel a été mon bon plaisir, et que libre comme je le suis, il m'a paru qu'il n'était point nécessaire de demander la permission à qui que ce fût.

ROGER. Il me semble cependant, madame, qu'il existe de par le monde un homme qui devait être consulté avant que vous fissiez une pareille démarche... et qui, ne l'ayant point été, a le droit de trouver cette démarche au moins inconvenante.

CHARLOTTE. Qui cela, monsieur?

ROGER. Mais monsieur de Saint-Hérem, votre mari... moi enfin.

CHARLOTTE, *avec le plus grand étonnement.* Monsieur de Saint-Hérem.... mon mari... vous!... mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis votre départ, monsieur?

ROGER. Qu'est-il arrivé qui puisse vous dégager de l'obéissance que vous m'avez jurée, et du respect que vous devez porter à mon nom?...

CHARLOTTE. Vous rappelez-vous comment vous m'avez quittée, monsieur?

ROGER. A merveille.

CHARLOTTE. Vous rappelez-vous que lorsque vous m'offrîtes de garder votre nom, de partager votre fortune et d'habiter votre hôtel, vous rappelez-vous que je vous dis: Vous parti, je n'ai plus besoin que d'une dot et d'un couvent?

ROGER. Oui, madame, et je suis bien aise de voir de quelle manière vous avez tenu votre résolution.

CHARLOTTE. J'allai le jour même, monsieur, me jeter aux pieds de madame de Maintenon, et la prier de me faire recevoir aux Carmélites... Mais ce n'était point assez que de lui demander à entrer au couvent, il fallait bien lui dire pourquoi j'y entrais... il fallait bien lui dire que vous m'aviez abandonnée, il fallait bien lui dire que sans avoir été votre femme, j'étais votre veuve.... il fallait bien lui dire enfin, que vous ne m'aviez jamais aimée, ou que vous ne m'aimiez plus...

ROGER. Au fait, madame, au fait...

CHARLOTTE. Tranquillisez-vous, monsieur, ce ne sont point des reproches; je ne vous en fis point alors, je ne vous en ferai point maintenant. Madame de Maintenon prétendit que ce n'était point un couvent que je devais choisir... qu'un couvent vous donnerait raison aux yeux de la société, en faisant supposer que j'avais commis quelque grande faute; qu'au contraire, c'était la vie à découvert... le monde... le jour qu'il me fallait.

ROGER. Et madame de Maintenon avait parfaitement raison, madame... Quand on a votre esprit, votre âge, votre figure... c'est non-seulement le monde, mais la cour qu'il faut... seulement, parmi toutes les cours d'Europe, une seule me paraissait devoir vous être interdite, sans ma permission du moins; c'était celle de Madrid.

CHARLOTTE Vous ne m'avez point laissé

achever, monsieur; sans cela vous auriez vu que toutes les cours m'étaient permises maintenant, celle de Madrid comme les autres...

ROGER. Je vous avoue, madame, que je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE. Vous allez me comprendre. Madame de Maintenon me fit alors monter dans sa voiture, me conduisit chez son éminence le nonce du pape, et réclama pour moi l'annulation de notre mariage.

ROGER. L'annulation de notre mariage!...

CHARLOTTE. Son éminence écrivit aussitôt à Rome, et comme l'affaire avait été chaudement recommandée par Sa Majesté elle-même à notre ambassadeur, presque courrier par courrier, madame de Maintenon reçut le bref...

ROGER. Qui cassait notre mariage?

CHARLOTTE. Oui, monsieur...

ROGER. Notre mariage est cassé!

CHARLOTTE. Cassé, monsieur.... Soyez donc heureux... soyez donc libre... mais reconnaissez que j'ai le droit de partager, sinon le bonheur, du moins la liberté qui vous est rendue.

ROGER. Cassé!... Alors, madame, oui je comprends... vous êtes libre, parfaitement libre; mais, vous en conviendrez, il n'est pas moins étrange que vous ayez été choisir, pour user de votre liberté, la cour de sa majesté Philippe V.

CHARLOTTE. Savais-je que vous l'habitiez, monsieur... m'aviez-vous dit en partant où vous alliez? et depuis que vous êtes parti, m'aviez-vous donné de vos nouvelles?... Puis, monsieur... faut-il vous le dire, ce n'est pas de mon libre arbitre que je suis venue ici... ce n'est pas mon choix qui m'a conduite en Espagne, c'est un ordre de madame de Maintenon. Elle m'a dit un matin qu'il me fallait partir pour Madrid.... Elle m'a remis une lettre cachetée, et dont j'ignorais le contenu, pour monsieur le duc d'Harcourt.... Nous sommes arrivées il y a quatre jours, je crois. Avant-hier nous avons été au spectacle dans la loge de l'ambassadeur.... hier nous avons été présentées au roi... Nous ignorions, Louise et moi, que vous étiez à Buen-Retiro... Nous vous avons rencontrés... notre intention d'abord était de ne pas vous parler.... Le roi vous a ordonné de prendre notre bras... vous nous avez priées de nous démasquer, et comme n'avions aucun motif de nous refuser à vos sollicitations, nous y avons cédé.... Je savais que cette reconnaissance d'hier soir amènerait, selon toute probabilité, une explication ce matin; mais cette explication était indispensable, je ne l'ai donc ni fuie, ni cherchée, je l'ai attendue... Vous êtes venu me la demander, je vous la donne.... Désirez-vous quelque chose de plus?... parlez, monsieur, et s'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai... Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de porter votre nom, bien peu de temps, sans doute... mais assez cependant pour que je regrette toute ma vie, croyez-le bien, d'avoir été forcée de le quitter.

ROGER, *dans le plus grand étonnement.* Madame, vous me dites là des choses...

CHARLOTTE. Fort simples, monsieur, et dont au besoin monsieur le duc d'Harcourt pourra vous donner la preuve...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Pardon, monsieur, pardon, ma chère Charlotte... mais par ordre supérieur!

Elle lui parle bas.

CHARLOTTE. Très-bien...

LOUISE. Alors, tu vas venir?

CHARLOTTE. A l'instant... à moins que monsieur de Saint-Hérem n'ait encore quelque chose à me dire.

ROGER. Oh! je n'aurai pas le mauvais goût de vous retenir, madame, car je devine...

CHARLOTTE. Oh! mon Dieu, monsieur, c'est tout simplement le duc d'Harcourt qui me fait demander si je suis visible!

ROGER. Le duc d'Harcourt... Oh! oui... oui... je sais... vous êtes sous sa protection immédiate.... que je ne vous retienne donc pas, madame... moi-même... j'ai... je dois... il faut...

CHARLOTTE, *faisant la révérence.* Monsieur...

ROGER. Madame... je me retire... je ne prendrai pas la liberté de me présenter de nouveau ... il y aurait sans doute indiscrétion....

CHARLOTTE. Nullement, monsieur.... et toutes les fois que vous le voudrez, bien certainement, en qualité de compatriote j'aurai grand plaisir à vous revoir.

Charlotte et Louise saluent et sortent.

SCÈNE V.

ROGER, *seul.*

Eh bien... mais c'est encore heureux!... J'ai la permission de me présenter chez ma femme... qui n'est plus ma femme... au bout du compte... ce bref fait admirablement mon affaire... c'est tout ce que je désirais, moi; c'est tout ce que je pouvais désirer.... me voilà libre.... parfaitement libre... libre comme l'air...

SCÈNE VI.

ROGER, DUBOULOY, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.* Monsieur Dubouloy.

ROGER. Ah! justement...

DUBOULOY. Te voilà, mon ami! je suis passé chez toi, et comme je ne t'y ai point rencontré, j'ai pensé que je te retrouverais ici...

ROGER. Mon cher, fais-moi tous tes compliments... félicite-moi...

DUBOULOY, *effrayé.* Ah! mon Dieu... ce n'est pas la tienne.... que le roi... Alors.... alors, mon ami, c'est donc la mienne?

ROGER. Bah! il n'est plus question de cela, et puis d'ailleurs maintenant, quand ce serait Charlotte que le roi aimerait, ça me serait parfaitement indifférent... absolument égal.

DUBOULOY. Je ne comprends pas.

ROGER. Mon ami, je suis libre... mademoiselle de Mérian n'est plus ma femme. Sur la demande de madame de Maintenon, le pape a cassé notre mariage...

DUBOULOY. Oh le saint homme!... Mon cher Saint-Hérem, reçois toutes mes félicitations... Mais, j'y pense, moi... le pape a cassé ton mariage, dis-tu?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Alors... le mien... mon mariage à moi... comme on nous a mariés ensemble... on a dû nous démarier ensemble?

ROGER. Probablement!...

DUBOULOY. Comment tu ne t'es pas informé de cela... égoïste!...

ROGER. Inutile... ça ne fait pas de doute.

DUBOULOY. En effet!.... ce serait l'injustice des injustices... Ainsi, mon ami, nous sommes libres.... ainsi je suis toujours garçon... ainsi je puis écrire à mon père que sa colère n'a plus de motifs. Ah! voilà ce qui m'explique maintenant le côté politique du voyage de ces dames.... leur changement de nom... peste!... que madame des Ursins se tienne ferme, si c'est mademoiselle Louise Mauclair qui a l'honneur de plaire à sa majesté.... A propos de sa majesté.... tu as été chez elle ce matin?

ROGER. Ah! mon Dieu! tu m'y fais penser... je l'avais parfaitement oublié.

DUBOULOY. Diable!.... le roi t'attendait à onze heures... (*Regardant sa montre.*) Et voilà qu'il va être midi...

ROGER. Tu es sûr?

DUBOULOY. Je crois bien, c'est ma fameuse montre... mon ami, elle ne s'est pas dérangée de dix minutes depuis le moment où tu m'as appelé par la fenêtre à Saint-Cyr...

ROGER. Et toi, tu restes?

DUBOULOY, *s'établissant dans un fauteuil.* Oui, mon cher... oui, je reste... je ne suis pas fâché, tu le comprends bien, d'avoir une explication avec mademoiselle Louise Mauclair, et d'apprendre de sa jolie bouche que nous sommes rendus à notre mutuelle liberté..... Va donc chez le roi, mon ami, va, et tâche, par curiosité, de savoir celle que son cœur...

ROGER. Oui, oui... et comme nous sommes maintenant désintéressés dans la question... cela sera très-amusant!...

DUBOULOY. Oui, très-amusant!

ROGER. Au revoir, Dubouloy, au revoir.

Il sort.

SCÈNE VII.

DUBOULOY, *seul.*

Quelle chose étrange que la puissance d'un mot.... libre!... qu'y a-t-il de si extraordinaire dans l'assemblage de quelques lettres, que cela change ainsi la face des choses? c'est que véritablement je respire à cette heure avec une facilité qui m'étonne..... Ah!...

SCÈNE VIII.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE. Tiens! c'est vous!

DUBOULOY. Mademoiselle...

LOUISE. Enchantée de vous voir, monsieur Dubouloy..... Ah! c'est bien aimable à vous d'être venu nous faire une petite visite...

DUBOULOY, *saluant.* Mademoiselle...

LOUISE. Asseyons-nous donc, je vous prie.

DUBOULOY. Avec grand plaisir.

LOUISE. Enfin, vous voilà donc!

DUBOULOY. Comment donc, mademoiselle! mais vous deviez bien vous douter qu'en apprenant votre présence inattendue à Madrid, je m'empresserais...

LOUISE. De partir pour la France..... Je connais vos habitudes, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Oui, je comprends, vous faites allusion... mais les circonstances étant changées... (*A part.*) Elle ne répond rien... (*Haut.*) Les positions n'étant plus les mêmes... (*A part.*) Elle ne répond rien encore... (*Haut.*) Vous comprenez que je n'avais plus de motifs.... C'est un beau pays que l'Espagne, n'est-ce pas, mademoiselle?

LOUISE. Mais oui, du moins jusqu'ici il m'a paru charmant; des cavaliers pleins de galanterie, des femmes délicieuses.

DUBOULOY. Oh! les femmes, les femmes! voyez-vous, ne parlons pas des Espagnoles devant les Françaises... Moi, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une Espagnole, fût-elle

de Séville ou de Cadix, fût-elle Navarraise ou Grenadine, qui puisse faire oublier nos ravissantes Françaises ; il n'y a que les Françaises, mademoiselle, il n'y a que les Françaises !

LOUISE. Mais je ne vous reconnais plus, monsieur Dubouloy ; vous êtes d'une galanterie...

DUBOULOY. Vous m'avez si peu vu... mais je l'espère maintenant, mademoiselle, nous nous verrons davantage, si vous restez à Madrid surtout. Restez-vous à Madrid ?

LOUISE. Mais oui.... le roi a été très-bon pour nous.

DUBOULOY. Le roi... quel charmant cavalier, n'est-ce pas? C'est l'homme le plus élégant, le plus poli du royaume.

LOUISE. Et le plus galant, j'en suis certaine.

DUBOULOY. Ah ! il a été avec vous...

LOUISE. D'une galanterie charmante.

DUBOULOY. Il est ainsi près de toutes les jolies femmes... vous ne devez donc pas vous étonner, mademoiselle.

LOUISE. Ah ça, monsieur Dubouloy, je vous demande bien pardon, mais je remarque que depuis le commencement de notre conversation, vous commettez l'erreur de m'appeler mademoiselle.

DUBOULOY. Je commets l'erreur, dites-vous ?

LOUISE. Sans doute..... est-ce que vous auriez oublié, par hasard...

DUBOULOY. Quoi ?

LOUISE. Certaine nuit de la Bastille, pendant laquelle vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour femme ?

DUBOULOY. Et vous, mademoiselle, est-ce que vous auriez oublié certain bref arrivé de Rome ?

LOUISE. Quel bref ?

DUBOULOY. Le bref du pape.

LOUISE. Quel pape ?

DUBOULOY. Eh bien ! mais... le pape... le saint-père... sa sainteté... Il n'y a qu'un pape, enfin...

LOUISE. Ah ! oui...

DUBOULOY. Allons donc !

LOUISE. Le bref qui casse le mariage de M. de Saint-Hérem et de mademoiselle de Mérian ?

DUBOULOY. Oui.

LOUISE. Mais quel rapport ?

DUBOULOY. Comment ! quel rapport !...

LOUISE. Sans doute ; cela ne nous regarde pas, nous.

DUBOULOY. Comment! cela ne nous regarde pas ?

LOUISE. Non.

DUBOULOY. Nous ne sommes pas compris dans le même bref?

LOUISE. Non.

DUBOULOY. On n'a pas fait la même demande pour nous que pour eux ?

LOUISE. Oh ! si fait...

DUBOULOY. Ah !... (*A part.*) Elle me fait des peurs !... (*Haut.*) Eh bien ?

LOUISE. Eh bien ! le pape a répondu que ces ruptures-là étaient bonnes pour des gens de noblesse qui pouvaient avoir des causes graves... des motifs sérieux de briser une union mal assortie, soit comme position, soit comme caractère... mais que des causes pareilles, des motifs semblables n'existant pas pour nous autres gens de finances..... notre mariage...

DUBOULOY. Notre mariage....

LOUISE. Notre mariage était maintenu....

DUBOULOY. Notre mariage est maintenu !... (*Prenant son chapeau.*) Mademoiselle, vous comprenez que du moment que c'est à madame Dubouloy que j'ai l'honneur de parler.

LOUISE. Eh bien, monsieur?

DUBOULOY. Cela change entièrement notre position respective... Souffrez donc que je prenne congé de vous...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *entrant.* Eh bien, mon ami ?

DUBOULOY. Sacrifié, mon cher, sacrifié comme toujours !...

ROGER. Ton mariage tient?

DUBOULOY. Oh! mon Dieu, oui... Et toi, as-tu vu sa majesté ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Et as-tu quelque idée de celle...

ROGER. Mon cher Dubouloy, je crois que c'est fort heureux que madame de Saint-Hérem ne soit plus ma femme.

DUBOULOY. Eh bien, c'est au moins une consolation pour moi... Adieu, mon ami.... (*A Louise.*) Adieu, mademoiselle.

LOUISE. Madame...

DUBOULOY. Madame !...

LOUISE. Au revoir, monsieur...

Dubouloy sort.

SCÈNE X.

LOUISE, ROGER.

ROGER. Madame... de grâce... pourrais-je parler à madame de Saint-Hérem ?

LOUISE. A mademoiselle de Mérian, voulez-vous dire.

ROGER. C'est vrai, j'oubliais...

LOUISE. Impossible en ce moment ; elle est occupée.

ROGER, *à part.* Elle attend le roi !

LOUISE. Mais dites-moi ce que vous avez à lui faire savoir.

ROGER. Non... c'est à elle-même, à elle seule.

LOUISE. Alors, plus tard... ce soir... demain...

ROGER. C'est que d'ici à demain il peut arriver...

LOUISE. Quoi?

ROGER. Tel événement...

LOUISE. Que voulez-vous qui nous arrive, placées directement, comme nous le sommes, sous la protection de sa majesté?

ROGER. Eh bien, justement, ma chère madame Dubouloy, c'est cette protection qui m'inquiète.

LOUISE. De la jalousie, vicomte?

ROGER. De la jalousie!... moi!... et comment? Pourquoi serais-je jaloux?... Mais, vous le comprenez, je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom!

LOUISE. Il est un peu tard pour vous en souvenir.

ROGER. Cependant, il me semble...

LOUISE. Vous vous inquiétez de ce qui peut arriver à une femme que vous avez quittée douze heures après être devenu son époux; que vous avez laissée à Paris sans appui, sans position, abandonnée à elle-même, et cela, monsieur, sans vous demander si ce mariage à la Bastille n'avait pas été prévu, préparé par une autre qu'elle?

ROGER. Par une autre qu'elle, achevez.

LOUISE. Ne se peut-il pas enfin qu'une autre que Charlotte ait tout dit, tout révélé à madame de Maintenon?

ROGER, *vivement.* C'est vous!

LOUISE. Hélas!... oui, moi-même, monsieur, Charlotte ignorait tout, je vous le jure... elle ne se serait pas prêtée à ce projet... pauvre Charlotte!

ROGER. Mais convenez à votre tour que si j'ai eu des torts envers madame de Saint-Hérem, elle a bien pris sa revanche... A qui dois-je la confiscation de mes biens? A qui dois-je que la terre de France me soit interdite?

LOUISE. Mais tout cela vous est rendu, monsieur... Le duc d'Harcourt est chargé de vous le signifier aujourd'hui même. Oui... votre exil est radié! Le sequestre mis sur vos biens est anéanti... et à qui devez-vous tout cela?

ROGER. A qui je le dois?

LOUISE. A elle, monsieur, à elle.

ROGER, *étonné.* A Charlotte?

LOUISE. Oui, à Charlotte, ingrat que vous êtes!... à elle seule! Elle a été trouver le roi, et elle a supplié; et ce que personne n'eût obtenu de sa majesté, à force de démarches, de sollicitations, de prières, elle l'a obtenu,

ROGER, *avec ironie.* Ainsi que la rupture de notre mariage.

LOUISE. Parce que c'était le seul moyen de vous faire rendre vos biens, parce que c'était le seul moyen de vous rouvrir les portes de France, parce que la rupture de ce mariage enfin, tout en faisant son désespoir à elle, semblait devoir faire votre bonheur.

ROGER. Oh! si elle m'eût aimé véritablement, le sacrifice eût été au-dessus de ses forces.

LOUISE. Si elle vous eût aimé!... oui, je comprends. Il fallait à votre vanité un désespoir éternel, et madame de Saint-Hérem ensevelie sous la grille d'un cloître, ou sous la pierre d'une tombe, faisait bien mieux votre réputation d'homme à la mode que mademoiselle de Mérian, brillante, heureuse et consolée.... Rassurez-vous, monsieur.... Il s'en est fallu de bien peu que ce désir ne fût accompli; mais par bonheur, et grâce à son mentor, à qui il faut encore que vous vous en preniez de ce désappointement, oui, oui, grâce à moi, le contraire est arrivé.

ROGER. Vous comprenez, madame, que si ce que vous me dites-là est vrai, c'est une raison de plus pour que je désire lui parler sans retard. Plus vous me prouverez que j'ai des torts envers elle, plus vous m'inspirerez le désir de lui en demander promptement pardon.

LOUISE. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, monsieur le vicomte, dans ce moment la chose est impossible.

ROGER. Impossible! Et pourquoi cela?

LOUISE. Parce que Charlotte attend quelqu'un.

Charlotte paraît.

ROGER. Mais je vous dis que c'est précisément cette personne qu'il ne faut pas qu'elle reçoive. Je vous dis que si elle la reçoit, elle est perdue.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *s'avançant.* Perdue, monsieur, que voulez-vous dire?

ROGER. Ah! c'est vous, madame, enfin! Le hasard permet que je vous voie. (*A Louise.*) Ma chère madame Dubouloy, au nom du ciel! veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. Il y va de son bonheur, du mien, du vôtre peut-être; allez, allez.

CHARLOTTE. Va, Louise.

Louise sort.

ROGER, *à Charlotte.* Oui, madame, oui, comme vous entriez, je le disais à votre amie; on veut vous perdre.

CHARLOTTE. Me perdre, moi?

ROGER. Il y a un complot contre vous, contre votre honneur.

CHARLOTTE. Contre mon honneur, un complot?

ROGER. Le roi va venir, n'est-ce pas?

CHARLOTTE. Ah! monsieur, qui a pu vous faire supposer...

ROGER. Le roi vous aime...

CHARLOTTE. Vous croyez?...

ROGER. Ne vous l'a-t-il pas dit à peu près hier au soir?

CHARLOTTE. Le roi Philippe V est petit-fils du roi Louis XIV; il est galant comme l'était son aïeul, et il ne faut pas prendre au sérieux les compliments que sa galanterie lui inspire.

ROGER. Et moi, je vous dis qu'il vous aime, madame, j'en suis sûr.

CHARLOTTE. Il m'a vue hier pour la première fois, et vous voulez...

ROGER. Non, non, madame, détrompez-vous; il vous connaît depuis longtemps, il vous avait remarquée à Saint-Cyr, et son départ seul l'a empêché à cette époque de s'occuper sérieusement de vous.

CHARLOTTE. Mais cet amour prétendu existât-il, monsieur, recommandée comme je le suis au roi d'Espagne par son aïeul et par madame de Maintenon...

ROGER. Et voilà justement ce qui vous trompe, madame; de là vient, le complot; là s'est tramée votre perte. Vous ignorez le contenu de la dépêche qu'on vous avait remise pour M. le duc d'Harcourt: vous ignorez la mission dont vous étiez chargée?

CHARLOTTE. C'est vrai. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

ROGER. Eh bien, madame, je vais vous apprendre le contenu de cette lettre. Je vais vous dévoiler le but de cette mission: Vous êtes destinée à remplacer madame des Ursins dans le cœur de sa majesté Philippe V.

CHARLOTTE. Et vous croyez, monsieur, que de pareils soins, de si futiles combinaisons occupent le cabinet de Versailles? Oh! j'ai meilleure opinion de la politique de celui que ses ennemis mêmes appellent le grand roi!

ROGER. Mais, madame, qui vous dit que ces soins sont si infimes, que ces combinaisons sont si futiles? Qui vous dit qu'un grand but politique n'est point caché sous une intrigue d'amour? Enfin, qui vous dit qu'il ne s'agit pas d'arracher le roi à l'influence de l'Autriche?

CHARLOTTE. Ah! je vous remercie, au moins, monsieur, m'ayant inventé une mission semblable, de l'avoir ennoblie à ce point!

ROGER. Mais je ne l'ai point inventée..... mais je vous le dis... je vous le répète, c'est l'exacte, c'est la pure vérité; je la sais de source certaine...

CHARLOTTE. Au fait, les femmes ont joué un grand rôle dans le siècle qui vient de s'écouler; et plus d'une fois les puissances européennes se sont émues en apprenant qu'un roi avait changé de maîtresse.

ROGER. Oui. Mais, madame, songez-y... quels étaient les rôles de ces femmes?

CHARLOTTE. Les uns, grands pour l'orgueil; les autres, tristes pour le cœur; les autres, dangereux pour la vie... madame de Montespan, mademoiselle de la Vallière, Gabrielle d'Estrées...

ROGER. Vous oubliez madame d'Estampes, qui a failli perdre la France...

CHARLOTTE. Vous oubliez Agnès Sorel, qui l'a sauvée!

ROGER. Ainsi, madame, il paraît que vous n'êtes pas trop effrayée du rôle que madame de Maintenon vous a donné à apprendre, et que monsieur le duc d'Harcourt est chargé de vous faire répéter... Cela fait honneur à votre courage, car beaucoup de femmes à votre place s'en épouvanteraient.

CHARLOTTE. Je comprends, monsieur... il y a dans le monde des êtres privilégiés, qui ont des parents, une famille... des femmes heureuses, qui ont un mari qu'elles aiment et qui les aime, des enfants qui les appellent leur mère... des frères qui les appellent leur sœur... un père et une mère qui les appellent leur fille... A celles-là, monsieur, de grands devoirs sont imposés; à elles l'obligation de conserver intact un nom qu'elles doivent rendre pur... A celles-là la crainte de faire partager leur honte à ceux qui ont fait leur gloire! Mais il en est d'autres, vous l'oubliez, monsieur, à qui Dieu a pris leur famille, à qui un caprice a enlevé leur mari, qui n'ont plus ni le nom qu'elles ont reçu de leurs ancêtres, ni le nom qu'elles devaient transmettre à leurs fils! il est de malheureuses créatures, enfin, abandonnées, seules au monde, et ne devant compte à personne ni de leur vertu, ni de leur honte, ni de leur élévation, ni de leur abaissement: celles-là, monsieur, quand une nation jette les yeux sur elles, croyant par elles obtenir un grand résultat, celles-là doivent bénir le sort qu'on les ait jugées bonnes encore à quelque chose, et qu'on ne les ait pas oubliées dans la nuit de leur malheur, comme des êtres inutiles, inférieurs et méprisés.

ROGER. Ah! je comprends alors, madame, pourquoi ces vives sollicitations en ma faveur, pourquoi ces supplications de me rouvrir le chemin de la France, pourquoi cette hâte de briser une union qu'on avait eu tant d'empressement de former? Oui, tout cela s'explique maintenant à mon esprit; tout cela s'éclaircit à mes yeux. Mais faites-y attention, madame, il y a des gens qui ne souffriront jamais que la femme qu'ils ont aimée, que la femme qui a porté leur nom... Et tenez, tenez, moi, par exemple...

CHARLOTTE. Vous, monsieur?

ROGER. Moi, je vous le déclare..... tant que je vivrai, madame, tant que j'aurai une voix pour protester contre une pareille infamie... tant que j'aurai un bras pour porter une épée... je vous le déclare, mademoiselle de Mérian ne sera pas la maîtresse de Philippe V, dussé-je...

CHARLOTTE. Quoi!

ROGER. Dussé-je la tuer!..... J'ai dit, madame.

LE VALET, *annonçant.* Monsieur le comte de Mauléon!

CHARLOTTE, *au valet.* A l'instant! à l'instant!

ROGER. Le roi!... Vous m'avez dit qu'il ne devait pas venir!

CHARLOTTE. Je vous ai dit que je ne l'attendais pas.

ROGER. Vous m'avez dit qu'il n'était pas amoureux de vous.

CHARLOTTE. Je vous ai dit que rien ne me portait à le croire.

ROGER. C'est bien! nous verrons quelle cause l'amène.

CHARLOTTE. Vous savez, monsieur, qu'il est contre les règles de l'étiquette, qu'un étranger.

ROGER. C'est juste. J'oubliais encore que je n'ai plus le droit... Je me retire donc, madame; mais vous êtes prévenue... je veille sur vous... je ne vous perds pas des yeux... songez-y bien!... et si vous ne m'aimez plus, du moins, comme je ne veux pas de sentiments intermédiaires, j'aurai soin que vous me haïssiez! Adieu! madame, adieu!

Il sort.

CHARLOTTE *seule.* Il m'aime! il m'aime! oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse!

SCÈNE XII.

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI. Vous avez eu la bonté de permettre au comte de Mauléon de se présenter chez vous, madame; et vous voyez qu'il profite avec reconnaissance, et surtout avec empressement, de la permission.

CHARLOTTE. Sire...

LE ROI. On a véritablement raison de dire que les nuits sont les jours des femmes..... Vous nous avez fait l'honneur de passer la nuit presque entière à notre petite fête, et je vous retrouve après cette nuit sans sommeil, plus fraîche, plus ravissante que jamais.

CHARLOTTE. Ah! c'est que le bonheur est un fard magique... et que rien n'éclaire le visage comme un cœur joyeux.

LE ROI. Vous êtes donc heureuse, madame?

CHARLOTTE. Oui, sire, oui, bien heureuse.

LE ROI. C'est un miracle tout nouveau à la cour d'Espagne, madame, que cette joie et que cette gaieté... Ne la perdez pas, madame, car elle vous va à ravir, et je ne vous ai jamais vue si belle...

CHARLOTTE. Votre majesté n'a pas eu le temps de faire de longues études sur les variations de mon visage; car, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de lui être présentée hier pour la première fois.

LE ROI. Oui, vous m'avez été présentée hier pour la première fois, c'est vrai; mais, moi, je vous connaissais depuis longtemps, madame.

CHARLOTTE. Vous me connaissiez, sire?

LE ROI. Des yeux et du cœur seulement, c'est vrai; je vous avais remarquée à Saint-Cyr, pendant les représentations d'*Esther*.

CHARLOTTE. Ainsi, au bal, hier...

LE ROI. Oui, quand vous vous croyiez inconnue, et que, dans la confiance de votre incognito, vous vous livriez à tout l'abandon de votre esprit, à toute la richesse de votre imagination, sous votre masque, je suivais toutes les expressions de votre visage, tous les mouvements de votre physionomie; vous pensiez que votre parole seule arrivait jusqu'à moi. Détrompez-vous, madame, à travers le velours devenu inutile, je vous voyais comme je vous vois à présent.

CHARLOTTE. Mais savez-vous, sire, que c'est une véritable trahison?

LE ROI. Que voulez-vous! nous autres pauvres rois, il faut bien que nous prenions l'habitude de lire sous les masques tout ce qui nous approche, nous trompe, ou cherche à nous tromper; et quand à travers le masque, nous sommes arrivés à lire sur le visage, reste encore le visage qui nous empêche de lire dans le cœur.

CHARLOTTE. Pardon, sire, mais il me semble...

LE ROI. Ah! puisque vous êtes si heureuse, madame, laissez-moi me plaindre de mon malheur. Puisque vous êtes si joyeuse, laissez-moi vous dire un peu ma tristesse.

CHARLOTTE. Vous triste, vous malheureux, sire?

LE ROI. N'est-ce pas le comble du malheur pour un jeune prince à l'esprit aventureux, au cœur aimant, à l'âme ardente, d'être enfermé sans cesse dans le cercle étroit et glacé de la politique, d'être entouré de vieux conseillers aux cœurs éteints, qui combattent, compriment, étouffent tout ce qu'il y a de jeune dans son âme; de n'avoir jamais un espoir qui puisse devenir une volonté; de s'entendre répondre à chaque désir qu'on exprime : Sire, la France veut, ou, Sire, l'Autriche ne veut pas! Voilà pourtant où j'en suis, avec cette ombre de puissance qu'on m'a faite. Oh! croyez-moi, madame, il n'y a qu'une royauté réelle, incontestable, despotique, une royauté de droit

divin, c'est celle de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Cette royauté, madame, c'est la vôtre. (*Lui prenant la main.*) Permettez donc que votre plus humble sujet vous rende hommage et se déclare à tout jamais votre féal et fidèle serviteur.

CHARLOTTE. Sire...

LE ROI. Aussi, jugez de mon bonheur, madame, lorsque je vous ai vue, m'apportant sur cette terre d'Espagne, où je suis exilé, un reflet de ma jeunesse passée, un parfum de ma patrie perdue. J'ai couru à vous, comme un voyageur égaré court à la lumière. Cette lumière, c'était une flamme ardente, et cette flamme m'a atteint, m'a saisi, m'a dévoré. — Je vous aime, madame!

CHARLOTTE, *à part.* Ciel!

LE ROI. Je vous aime. . Oh! lorsqu'une telle parole est sortie de la bouche, après avoir été si longtemps renfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit entendue, il faut qu'on y réponde. Eh! madame, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ces trois mots?

CHARLOTTE. Il y a d'effrayant, sire, que je ne puis y répondre sans crime... Sire, je suis mariée...

LE ROI. Oui, mais votre mari est absent, éloigné, à l'autre bout du monde.

CHARLOTTE. Mon mari est ici, à cette cour, près de vous.

LE ROI. Votre mari ici, à cette cour?

CHARLOTTE. C'est votre favori, votre ami le plus dévoué!

LE ROI. Saint-Hérem?

CHARLOTTE. Oui, sire.

LE ROI. Vous seriez la femme de Saint-Hérem... cette jeune fille qu'il a enlevée à Saint-Cyr... puis abandonnée?

CHARLOTTE. Hélas!...

LE ROI. Mais puisqu'il vous a si indignement traitée, c'est qu'il ne vous aime pas!

CHARLOTTE. Détrompez-vous, sire, il m'aime; l'orgueil seul l'avait éloigné de moi, la jalousie l'en a rapproché, et tout à l'heure, cette joie, ce bonheur que votre majesté lisait sur mon visage... eh bien, ce bonheur, cette joie, me venaient de la certitude d'être aimée.

LE ROI. Ah! je serai donc trompé par tout ce qui m'entoure, trahi par tout ce qui m'approche! il n'y aura donc pas un bonheur qui devienne une réalité, pas une félicité qui ne s'évanouisse comme une ombre! Mais faites-y attention, madame, que Saint-Hérem y réfléchisse... Peut-être réclamerai-je mes droits et mes prérogatives... peut-être me souviendrai-je enfin que cette royauté qu'on m'a imposée comme un éternel fardeau, me donne au moins le droit quand je désire, de dire: Je veux!

CHARLOTTE. Oh! sire! sire! écoutez-moi donc. Vous n'avez été trahi, vous n'avez été trompé par personne. C'est madame de Maintenon qui, me voyant si malheureuse, si désespérée, m'a fait partir pour Madrid en me recommandant à monsieur le duc d'Harcourt. Pour que son projet réussît, le secret le plus profond devait être gardé. Jugez donc ce qu'elle dirait, si elle allait apprendre que j'ai eu le malheur de vous plaire; elle dirait que c'est moi qui par ma coquetterie...

LE ROI. Oh! tenez, ne me parlez pas de madame de Maintenon... Elle a déjà assez tourmenté le duc d'Anjou, sans qu'elle poursuive encore Philippe V. A Versailles, son despotisme me pesait; à Madrid, il m'est insupportable. Et, grâce au ciel! à Madrid, je puis le secouer. Oui, madame, oui. On m'a mis un sceptre à la main, dût-il me sécher le bras! on m'a mis une couronne sur la tête, dût-elle me brûler le front! on m'a fait roi, enfin, roi malgré moi. Eh bien, puisque je le suis, je veux l'être... je le serai!

CHARLOTTE. Mais monsieur de Saint-Hérem.

LE ROI. Oui, jaloux... n'est-ce pas!.... Eh bien, moi aussi je suis jaloux.

CHARLOTTE. O mon Dieu, mon Dieu!

LE ROI. Qu'il prenne garde!

LOUISE, *entrant.* Charlotte... Pardon, sire... Charlotte, monsieur de Saint-Hérem est là dans l'antichambre; il veut entrer, il insiste, il menace.

CHARLOTTE. *à part.* S'ils se rencontrent, il est perdu!

LE ROI. Monsieur de Saint-Hérem veut entrer quand le roi...

CHARLOTTE. Sire, je suis chez moi. C'est donc à moi de faire respecter ma maison et les personnes qui s'y trouvent.

LE ROI. Mais...

CHARLOTTE, *à un valet qui paraît au fond.* Dites à monsieur de Saint-Hérem qu'il n'est pas mon mari, que je ne veux pas le recevoir, que je ne le connais pas.

LE ROI. Oh! madame, que de reconnaissance!... que je suis heureux!...

CHARLOTTE. Oui, mais, sire, sire, au nom du ciel, retirez-vous!

LE ROI. Je vous reverrai?...

CHARLOTTE. Sans doute; n'êtes-vous pas le maître?... Mais en ce moment, je vous en supplie... Non pas par ici, vous le rencontreriez. Louise, Louise, conduis sa majesté.

LOUISE. Venez, sire!

LE ROI. A ce soir?...

CHARLOTTE. Oh! oui, oui, sans doute, à ce soir.

Le Roi sort par le côté et précédé de Louise.

CHARLOTTE, *seule.* Oh! mon Dieu!... que va-t-il advenir de moi!

Elle tombe sur un fauteuil.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, *en scène, assise, se levant, écoutant et allant à la porte.*

Ce n'est pas elle encore; peut-être aurais-je dû y aller moi-même... Oui, mais je pouvais être suivie... le roi pouvait se douter... tandis qu'il est tout simple que Louise aille chez son mari... Ah! mon Dieu! pourvu que Roger croie à ce qu'elle lui dira... pourvu qu'il revienne, pourvu que cette nuit même nous puissions.... Ah!.... cette fois, c'est elle!... C'est toi! viens, viens, Louise.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant.* Ma chère, nous n'avons pas de bonheur.

CHARLOTTE. Comment?

LOUISE. Il n'est pas chez lui.

CHARLOTTE. Où est-il?

LOUISE. On n'en sait rien.

CHARLOTTE. Il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait?

LOUISE. Il n'est pas reparu depuis ce matin.

CHARLOTTE. Mais monsieur Dubouloy?

LOUISE. Absent aussi.

CHARLOTTE. Es-tu montée dans son appartement? as-tu laissé une lettre?

LOUISE. Je m'en suis bien gardée.

CHARLOTTE. Pourquoi cela?

LOUISE. Il y avait chez lui un officier du roi.

CHARLOTTE. Un officier du roi! qu'y fait-il?

LOUISE. Il attend qu'il rentre.

CHARLOTTE. Que penser de cela?

LOUISE. Ma chère, j'ai bien peur que par ses emportements de tantôt monsieur de Saint-Hérem n'ait blessé sa majesté...

CHARLOTTE. Et que cet officier ne soit là pour...

LOUISE. C'est probable.

CHARLOTTE. O mon Dieu! voilà ce que je craignais; voilà ce qui devait arriver... Que faire?

LOUISE. Que faire? c'est facile à dire.

CHARLOTTE. Ecoute; c'est toi qui as tout conduit jusqu'ici, toujours en répondant de tout, en me promettant une heureuse issue, dont moi j'ai douté toujours. Louise, nous voici arrivées au point que j'avais prévu, au moment que je craignais... Ne m'abandonne pas, je deviendrais folle!

LOUISE. Veux-tu que j'y retourne? veux-tu que je l'attende?

CHARLOTTE. Non. Le roi, d'un moment à l'autre, peut venir ici; je ne veux pas être seule.

LOUISE. Mais lui-même, ton mari, reviendra peut-être...

CHARLOTTE. Oui; mais s'il revient sans être prévenu, s'il trouve le roi ici!.. Violent comme il l'est, se croyant trahi, il n'y aura plus ni dignité, ni rang, ni respect qui le retienne, il fera un éclat, du scandale.

LOUISE. Tu crois?

CHARLOTTE. Ah! le malheureux se perdra, j'en suis sûre.

LOUISE. Eh bien! envoyons quelqu'un, un domestique qui attendra Comtois, son valet de chambre.

CHARLOTTE. Il n'y était donc pas non plus, Comtois?

LOUISE. Personne, je te dis; ni Comtois, ni monsieur Dubouloy, ni Roger.

CHARLOTTE. Mais on ne peut confier à un domestique...

LOUISE. Ecris, donne une lettre, et recommande expressément de ne la remettre qu'au valet de chambre, ou à l'un ou l'autre de ces deux messieurs.

CHARLOTTE. Oui; mais je ne veux pas écrire ici, de peur d'être surprise... Je rentre chez moi, je m'enferme. Dans dix minutes, viens prendre ma lettre... Si le roi était ici par hasard, je n'aurais qu'à te la remettre; tu saurais ce que cela veut dire.

LOUISE. Bien.

CHARLOTTE. Ah! ma pauvre Louise, mon Dieu! qui pouvait se douter de tout cela?

LOUISE. Eh bien! que fais-tu? c'est ma mante que tu prends!

CHARLOTTE. Que veux-tu? j'ai la tête perdue, moi!

Charlotte sort.

SCENE III.

LOUISE.

Oui, elle a bien raison de dire: Qui est-ce qui pouvait se douter de tout cela? Un roi qu'on croit amoureux de madame des Ursins, et qui s'enflamme comme un volcan pour une autre.... Elle est charmante, Charlotte, de rejeter tout cela sur moi, et de me dire qu'il faut que je la tire de là... Voyons, si...

UN VALET. Monsieur Dubouloy.

LOUISE. Monsieur Dubouloy?

LE VALET. Oui, madame.

LOUISE. Faites entrer. (*Le valet sort.*) Eh bien, voilà ce que nous cherchions! Je ne sais pas, moi, pourquoi on doute toujours de la Providence.

SCÈNE IV.

LOUISE, M. DUBOULOY.

DUBOULOY. Permettez, madame, que malgré l'interdit lancé contre nous...

LOUISE. Vous êtes seul?

DUBOULOY. Parfaitement seul.

LOUISE. Monsieur de Saint-Hérem?...

DUBOULOY. Je venais vous parler pour lui.

LOUISE. Vous venez de sa part?

DUBOULOY. Non, de la mienne.

LOUISE. Où est-il?

DUBOULOY. Je n'en sais rien.

LOUISE. Que fait-il?

DUBOULOY. Si vous pouviez me le dire, vous m'obligeriez beaucoup.

LOUISE. Tenez, monsieur Dubouloy, voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, entendons-nous.

DUBOULOY. Je ne demande pas mieux.

LOUISE. Parlez, que veniez-vous faire ici?

DUBOULOY. Je venais conjurer madame de Saint-Hérem de montrer un peu moins de cruauté envers mon malheureux ami, qui est rentré presque fou.

LOUISE. Vous l'avez donc revu depuis sa visite ici?

DUBOULOY. Un instant; mais cet instant m'a suffi pour tout apprendre. Il paraît que la porte lui a été refusée.

LOUISE. Le roi était là, et madame de Saint-Hérem a craint...

DUBOULOY. Justement, et voilà ce qui l'a exaspéré!

LOUISE. Ah! mon Dieu! mais il est donc?..

DUBOULOY. Il est furieux.

LOUISE. Et vous n'avez pu le calmer?

DUBOULOY. Merci! aux premiers mots que je lui ai dits, il m'a envoyé très-loin... puis il a pris ses pistolets.

LOUISE. Ses pistolets! mon Dieu!...

DUBOULOY. Et il est sorti comme un désespéré.

LOUISE. Mais il fallait le suivre.

DUBOULOY. Je l'ai voulu.

LOUISE. Eh bien!

DUBOULOY. Il s'y est opposé.

LOUISE. Et il ne vous a rien dit en partant?

DUBOULOY. Il m'a dit de me tenir prêt pour ce soir.

LOUISE. A quoi?

DUBOULOY. C'est ce que je lui ai demandé, il m'a répondu à tout.

LOUISE. O mon Dieu! monsieur Dubouloy! mon cher monsieur Dubouloy!....

DUBOULOY. Madame...

LOUISE. Il faut que vous retrouviez monsieur de Saint-Hérem.

DUBOULOY. C'est inutile, si je ne lui porte pas l'autorisation que, de mon propre mouvement, et pour éviter les plus grands malheurs, je venais solliciter.

LOUISE. Mais justement, cette autorisation lui est accordée. Dites-lui qu'il peut revenir, qu'il revienne, qu'on l'attend.

DUBOULOY. Comment?

LOUISE. Oui, oui, toutes les portes lui sont ouvertes.

DUBOULOY. Vraiment?

LOUISE. Comme à vous, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Merci pour lui, madame; merci. Alors, si je le rencontre...

LOUISE. Ramenez-le de gré ou de force.

DUBOULOY. On vous le ramènera.

LOUISE. Alors, vous répondez de tout?

DUBOULOY. Permettez...

LOUISE. Pardon, j'en use sans façons avec vous; mais je cours annoncer à Charlotte que je vous ai vu, et que vous allez vous mettre en quête de monsieur de Saint-Hérem.

Elle sort en courant.

SCÈNE V.

DUBOULOY, *seul*, *puis* ROGER.

DUBOULOY. Un instant, un instant, je réponds de tout. Je n'ai pas dit un mot de cela, moi.... J'ai dit que je le rattraperais probablement, et que je le ramènerais peut-être. Et encore, le ramener... il faudrait pour cela retourner à l'hôtel; et cet officier qui l'attend de la part du roi... tout cela m'inquiète. (*On soulève la jalousie.*) — Qu'est-ce que c'est que cela?

ROGER. Dubouloy!

DUBOULOY. Ah! mon ami, c'est toi, toi ici?

ROGER. Oui. Sommes-nous seuls?

DUBOULOY. Tout à fait seuls.

ROGER. Ces dames...

DUBOULOY. Là-bas, dans l'autre appartement.

ROGER. Bien. Le moment est venu où j'ai besoin de toi, il faut que tu m'aides.

DUBOULOY. Mais attends donc que je te dise...

ROGER. Silence! je n'ai qu'un instant. Elles peuvent revenir, et si l'une ou l'autre m'apercevait, tout serait perdu!

DUBOULOY. Mais au contraire, tout serait.

ROGER. Tais-toi, il y a une voiture attelée dans la ruelle, derrière le jardin; les murs sont bas, j'ai sauté par dessus. Ce soir j'enlève Charlotte.

DUBOULOY. Inutile d'enlever, mon ami, inutile.

ROGER. Comment cela.

DUBOULOY. Mais on se repent, on ne demande pas mieux que de te recevoir..... on t'ouvre les portes ; entre et prends un fauteuil; tu es ici comme chez toi.

ROGER. Se pourrait-il?

DUBOULOY. Oui, mon cher.

ROGER. Chut! Quel est ce bruit?

DUBOULOY, *regardant par une fenêtre.* Une voiture... le roi en descend.

ROGER. Le roi!... et tu m'as dis qu'on se repentait... que je pouvais rester... on s'est donc imaginé que je jouerais le rôle de mari complaisant!.... eh bien, oui, je reste... Et c'est toi qui prépares tout!

DUBOULOY. Ainsi?...

ROGER. Ainsi mon projet subsiste... A minuit entre dans le jardin; tu frappes trois coups dans les mains, et nous enlevons.

DUBOULOY. Pardon, mon ami; tu enlèves, toi, mais entendons-nous bien auparavant... Je ne consens à t'aider à enlever qu'à la condition que je n'enlève pas, moi. C'est à prendre ou à laisser.

ROGER. Bien, bien.

DUBOULOY. Voici le roi.

ROGER. Où me cacher... Ah! ce cabinet... A merveille, je ne perdrai pas un mot de tout ce qui se dira...

LE VALET, *annonçant.* Monsieur le comte de Mauléon.

DUBOULOY. Mais va donc, malheureux!

Saint-Hérem entre dans le cabinet, Dubouloy revient sur le devant de la scène.

SCÈNE VI.

DUBOULOY, LE ROI, LE VALET.

LE VALET. Je vais prévenir ces dames que monsieur le comte...

LE ROI. Très-bien, très-bien; d'ailleurs vous me laissez une excellente compagnie.

DUBOULOY. Sire, votre majesté est véritablement trop bonne.

LE ROI. Non, d'honneur; je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur Dubouloy; je voulais envoyer chez vous.

DUBOULOY. Chez moi! (*A part.*) Diable!

LE ROI. Comme chez Saint-Hérem, votre ami...

DUBOULOY. Mon ami? Oh! oh! depuis quelques jours nous sommes en froid.... nous nous voyons beaucoup moins.

LE ROI. Oui. J'avais aussi une nouvelle à vous annoncer.... mais j'ai réfléchi.... c'est une autre personne qui se chargera de vous l'apporter...

DUBOULOY, *à part.* C'est cela, en rentrant chez moi, je trouverai aussi quelque officier, ou plutôt, comme on ne se gêne pas avec moi, un simple sergent!...

LE ROI. Vous disiez?

DUBOULOY. Rien, sire; je disais que j'étais on ne peut plus reconnaissant. (*A part.*) Saint-Hérem a raison, il n'y a qu'une prompte fuite.

SCENE VII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Oh! sire, j'espère que votre majesté m'excusera...

LE ROI. Comment donc! mais j'ai trouvé monsieur Dubouloy qui m'a fait à merveille les honneurs de la maison... Je vous félicite, madame, il me paraît qu'un heureux rapprochement...

LOUISE. Plaît-il, sire?

DUBOULOY. Sire, avec le congé de votre majesté...

LE ROI. Faites, monsieur, faites.

LOUISE. Monsieur...

DUBOULOY, *sortant.* Madame...

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE ROI.

LE ROI. Mais il me semble que c'est un traité de paix plus difficile à conclure que celui des Pyrénées?

LOUISE. Oh! ne m'en parlez pas, sire, c'est de l'aversion...

LE ROI. Que je me suis chargé déjà de changer en reconnaissance... Tenez, madame.

LOUISE. Qu'est-ce que cela?

LE ROI. Vous le verrez en allant dire à madame de Saint-Hérem que je l'attends.

LOUISE. La voilà, sire.

SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Votre majesté me pardonnera si j'ai tardé...

LE ROI. Comment donc, madame! vous savez bien que ce n'est point le roi qui vient chez vous... mais le plus dévoué et le plus obéissant de vos serviteurs.

CHARLOTTE. Vous permettez que je dise un mot à Louise?

LE ROI. Oh! faites, madame.

CHARLOTTE, *bas.* Voilà la lettre.

LOUISE, *bas aussi.* Mais, puisque j'ai vu monsieur Dubouloy.

CHARLOTTE. N'importe, deux personnes ont plus de chance de le rencontrer qu'une seule, va...

LOUISE. Mais tu m'avais dit que si le roi...

CHARLOTTE. Maintenant je ne le crains plus, va. Louise sort.

LE ROI, *à part.* Elle la renvoie! très-bien!

SCÈNE X.

CHARLOTTE, LE ROI.

LE ROI. Ah! madame, vous allez au-devant de mes vœux. Si vous saviez combien j'ai désiré ce moment où je me trouve enfin seul avec vous... combien je l'ai attendu avec impatience!

CHARLOTTE. Pardon, sire, mais vous vous méprenez...

LE ROI. Eh bien! laissez-moi ma méprise si c'en est une, puisque cette méprise fait mon bonheur... si vous ne m'aimez pas, laissez-moi croire que vous m'aimez... si je me trompe, éclairez-moi le plus tard possible... en attendant, mes jours d'erreur auront été des jours de joie... Oui, madame, oh! ne vous y trompez pas... ce n'est pas un sentiment passager, ce n'est pas un caprice d'un instant que vous avez éveillé dans mon cœur, non, c'est un amour profond, durable, éternel... je le sens là... Oh! tenez, je vous aime pour la vie.

CHARLOTTE. Sire!

LE ROI. Oui, pour la vie... personne ne partagera mon amour, comme personne ne partagera votre puissance, et tandis que seul je supporterai le poids du sceptre et de la couronne... ce sera vous qui commanderez, ce sera vous qui serez la seule, la véritable reine!

CHARLOTTE. Oui, sire, oui, je conçois qu'il y ait des femmes pour lesquelles un pareil avenir soit une séduction...

LE ROI. Eh bien! dites un mot, madame, et cet avenir c'est le vôtre.

CHARLOTTE. Mais ce mot, sire, en supposant qu'il soit dans mon cœur, un obstacle puissant l'empêchera toujours de s'échapper de mes lèvres.

LE ROI. Cet obstacle, quel est-il? Parlez, et s'il est au pouvoir d'un homme de le combattre, s'il est dans la puissance d'un roi de le vaincre...

CHARLOTTE. Vous ne devinez pas, sire, que toute libre que je suis, la présence de certaine personne à Madrid serait pour moi un reproche...

LE ROI. Je suis heureux, madame, d'avoir été en quelque sorte au-devant de vos désirs... Un de mes officiers attend Saint-Hérem chez lui et doit me l'amener dès qu'il rentrera. Saint-Hérem partira...

CHARLOTTE. Un exil!

LE ROI. Oh! non, rassurez-vous, madame... Une mission... Saint-Hérem quittera Madrid, mais en faisant envie au plus ambitieux de mes courtisans.

CHARLOTTE. Et votre majesté l'envoie....

LE ROI. A Séville, à Cadix, à Barcelone... Peu importe, pourvu qu'il parte, n'est-ce pas?

CHARLOTTE. Oh! sire, hors d'Espagne.

LE ROI. Hors d'Espagne!.. Oh! que cette impatience me rend heureux, madame.... Mais croyez que je la partage, croyez que je la ressens plus vivement que vous encore, puisque je ne puis espérer m'entendre dire que je suis aimé, que du moment où il sera parti.... oh! il partira ce soir, ce soir, pour la Hollande.

CHARLOTTE. Mais, sans doute, il faut une décision du conseil, la signature d'un ministre?

LE ROI, *regardant autour de lui*. Il faut, madame..... il faut une plume, du papier, voilà tout.

CHARLOTTE, *lui montrant une table*. Sire!

LE ROI, *écrivant*. Oh! Dieu, merci madame, il n'en est pas de nous comme de ces pauvres rois d'Angleterre, obligés de tout soumettre à leur parlement, et dont les ordres sont impuissants s'ils ne sont contresignés d'un secrétaire d'État. Oh! non! madame! non! devant ce papier toutes les portes s'ouvriront, et quiconque le lira, ne le lira que le chapeau à la main, car il est signé du roi.

CHARLOTTE. Maintenant, donnez-moi cet ordre, sire.

LE ROI. Pourquoi cet ordre à vous?

CHARLOTTE. Vous ne comprenez pas. Monsieur de Saint-Hérem peut se présenter de nouveau chez moi; il peut, comme ce matin, essayer de forcer la porte. Cet ordre contient pour lui l'injonction de partir à l'instant même?

LE ROI. A l'instant.

CHARLOTTE. Je le lui fais remettre par Louise, par monsieur Dubouloy, par quelqu'un; et devant cet ordre, il faut qu'il se courbe, qu'il s'humilie, il faut qu'il parte à l'instant même, sous peine de désobéir au roi; et alors, s'il désobéit, votre majesté aura un motif d'employer la force pour me protéger.

LE ROI. Oh! madame, il est donc vrai que vous m'aimez... il est donc vrai...

CHARLOTTE. Sire, je vous le répète, tant que monsieur de Saint-Hérem sera en Espagne, je n'ai rien dit, je ne puis rien dire... il ne faudrait pas croire à ce que je dirais...

LE ROI. Oui. Mais dès qu'il se sera éloigné, dès qu'il aura quitté Madrid?...

CHARLOTTE. Vous saurez, sire, quels étaient mes véritables sentiments, et j'espère que vous ne m'en estimerez pas moins pour les avoir si longtemps renfermés dans mon cœur. (*Saluant.*) Maintenant votre majesté permet...

LE ROI. Vous me quittez?

CHARLOTTE. Monsieur de Saint-Hérem est toujours en Espagne, sire.

Elle rentre. Au même moment Saint-Hérem reparaît.

LE ROI. Ah! je suis le plus heureux des hommes!

ROGER, *à part.* A nous deux, maintenant.

LE ROI, *se retournant.* Saint-Hérem!

SCÈNE XI.

LE ROI, ROGER.

ROGER. Oui, sire, lui-même.

LE ROI, *à part.* Elle avait raison; car il s'est bien hâté de revenir (*Haut.*) Vous venez à propos, monsieur, j'allais vous faire chercher.

ROGER. Je suis heureux que le hasard épargne à votre majesté une si grande peine. Me voici, sire. Parlez, j'écoute. Que désirez-vous de moi?

LE ROI. Vous m'avez plus d'une fois exprimé le regret de ne m'être agréable que comme compagnon de plaisir... un roi n'est pas toujours maître de sa volonté... il me fallait une occasion, une circonstance... Cette mission que vous sollicitiez hier encore, je vous l'accorde maintenant.

ROGER. Maintenant, sire, il est trop tard.

LE ROI. Trop tard?

ROGER. Oui, et je la refuse.

LE ROI. Comment! quand vous-même, hier, au bal....

ROGER. C'est que j'ai pénétré certain secret qui pour le moment, sire, me force de rester à Madrid.

LE ROI. Et ce secret, quel est-il? peut-on le savoir?

ROGER. Oh! parfaitement, sire.

LE ROI. Dites-le donc, monsieur.

ROGER. C'est qu'un grand seigneur... un très-grand seigneur de la cour du roi Philippe V aime la même femme que moi. Vous voyez que j'aurais fait un mauvais diplomate, puisque je joue à jeu découvert.

LE ROI. Et la femme aimée par ce grand seigneur, quelle est-elle?

ROGER. Celle qui fut la mienne, sire.

LE ROI. Et que vous avez si cruellement abandonnée, monsieur. Ce grand seigneur, vous le voyez bien, ne fait donc que réparer votre injustice.

ROGER. C'est un soin dont je me charge moi-même; c'est plus que cela, sire, c'est un droit que je réclame et que je saurai défendre, fût ce même...

LE ROI. Achevez...

ROGER. Même contre vous, sire.

LE ROI. Monsieur, savez-vous que vous manquez au respect que vous devez à votre roi?

ROGER. Sire, je suis né en France, et je ne reconnais d'autre maître que sa majesté le roi Louis XIV.

LE ROI. Mais vous êtes en Espagne, monsieur, vous êtes à Madrid, dans mon royaume, ne l'oubliez pas.

ROGER. Alors, sire, je suis votre hôte, et c'est vous qui, en abusant de votre pouvoir, manquez à l'hospitalité que vous m'avez offerte.

LE ROI. Sortez, monsieur, sortez!

ROGER. Sire! votre aïeul Henri IV aurait dit: *Sortons.*

LE ROI. C'est bien, monsieur! Dans un quart d'heure vous aurez quitté Madrid, et dans trois jours l'Espagne.

ROGER. Et si je refuse d'obéir à cet ordre?

LE ROI. Dans vingt minutes vous serez conduit à la forteresse.

Il sort.

ROGER. Eh bien! votre majesté saura où me faire arrêter, alors; je reste ici; j'attends.

SCENE XII.

ROGER, *puis* CHARLOTTE.

ROGER. Oui, oui, ici, sous ses yeux; nous verrons jusqu'où elle poussera l'indifférence! nous verrons... (*Charlotte paraît.*) Ah! venez, madame, venez.

CHARLOTTE. Ah! monsieur, vous voilà, enfin!

ROGER. Oui, me voilà; mais soyez heureuse. Je ne vous lasserai plus de mes instances, je ne vous fatiguerai plus de mes poursuites: vous allez être débarrassée de moi.

CHARLOTTE. Débarrassée de vous... Oh! mais attendez donc avant de m'accuser...

ROGER. Oh! madame, votre esprit a mesuré d'un coup toutes les difficultés. Le mariage vous liait, brisé; le mari vous importunait, chassé... La même ville, le même royaume ne pouvaient voir votre élévation et sa honte... Exilé!...

CHARLOTTE. Mais non, ce n'est point un exil, c'est une mission.

ROGER. Que j'ai refusée, madame.

CHARLOTTE. Malheureux!

ROGER. Oh! mais attendez.... ce n'est pas tout. Alors, le roi a insisté, et moi, j'ai provoqué, j'ai insulté le roi!

CHARLOTTE. Provoqué, insulté le roi! Alors, monsieur, sans perdre un instant, une minute, une seconde, il faut partir.

ROGER. Fuir! quitter Madrid..... Vous quitter?

CHARLOTTE. Non; mais fuir ensemble.

ROGER. Que dites-vous?...

CHARLOTTE. Je dis que c'est moi, monsieur, qui, pour mettre vos jours à l'abri, ai sollicité cette mission du roi; je dis que vous, une fois hors d'Espagne, nulle puissance humaine ne m'eût retenue et que j'eusse été

vous rejoindre, fût-ce au bout du monde! Je dis que cette rupture était une feinte, ce bref de Rome un mensonge, mon indifférence un calcul. Je suis toujours votre femme, je vous aime, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous, et comme le devoir d'une femme qui aime son mari est de le suivre partout, même en exil, je suis prête à vous suivre. Prenez-moi donc, monsieur, et emmenez-moi où vous voudrez. Me voilà, monsieur, me voilà!

ROGER. Oh! laissez-moi vous demander pardon à genoux!.. Maintenant, vienne le roi, je l'attends, je le brave, je suis aimé! je suis aimé!...

CHARLOTTE. Oh! j'espère qu'il pardonnera. Une plus longue dissimulation m'était impossible. Je lui ai écrit, je lui ai tout avoué; j'ai fait un appel à son cœur, à sa générosité. Comme il sortait d'ici, ma lettre lui a été remise....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant par la fenêtre.* Eh bien! mon ami, tu es donc sourd? depuis une heure je fais le signal convenu, et tu ne réponds pas.

ROGER. Oh! Dubouloy! elle m'aime!.... elle m'aime!... elle m'a toujours aimé!

DUBOULOY. Alors il paraît que l'enlèvement se fera sans difficulté.

CHARLOTTE. Comment?

ROGER. Oui, j'avais pénétré ici dans l'intention de vous enlever. Une voiture est là dans la ruelle.

CHARLOTTE. Alors, alors partons...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Charlotte! Charlotte! oh! mon Dieu!

CHARLOTTE. Qu'as-tu?

LOUISE. Des alguazils, des soldats, toutes les issues gardées...

CHARLOTTE. Que faire?... Fuyons!

DUBOULOY, *indiquant la fenêtre.* Par ici....

ROGER. Il n'est plus temps!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER. Lequel des deux, messieurs, est le vicomte de Saint Hérem?

ROGER. C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER. J'ai reçu l'ordre de m'assurer de votre personne.

ROGER. Il suffit.

CHARLOTTE, *à l'Officier.* Un instant, monsieur, attendez; de qui est l'ordre que vous avez?

L'OFFICIER. De l'alcade mayor, madame.

CHARLOTTE. Cet ordre est nul; en voici un de sa majesté, qui prescrit à monsieur de Saint-Hérem de partir sur-le-champ pour La Haye.

L'OFFICIER. Il m'est enjoint, madame, de retirer cet ordre de vos mains. (*Mouvement général.*) Et de vous remettre celui-ci.

CHARLOTTE. Du roi! (*Elle lit.*) « Après » avoir trahi tous ses devoirs d'époux, après » avoir manqué au respect qu'il devait à une » tête couronnée, monsieur de Saint-Hérem » peut et doit s'attendre à une justice prompte » et à une punition terrible! » (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! « Mais le châtiment » atteindrait une personne qui, elle aussi, fut » offensée par lui, et cependant a demandé » sa grâce; pour elle, pour elle seule, qu'il » soit donc fait comme elle le désire; mais » que monsieur et madame de Saint-Hérem » quittent à l'instant même l'Espagne, et que » l'officier chargé de cet ordre les conduise » jusqu'à la frontière... L'ami oublie, le roi » pardonne! Moi, le roi. »

CHARLOTTE. Oh! je le savais bien!... (*A l'Officier.*) Nous vous suivons, monsieur, nous partons... Viens, Louise, viens.

DUBOULOY. Un instant, un instant. La voiture ne contient que trois places, ainsi, madame.

LOUISE. J'en suis vraiment désolée! Moi aussi j'avais hâte de remettre moi-même à votre père...

DUBOULOY. A mon père?

LOUISE. Ce brevet de baron.

DUBOULOY. Un brevet de baron pour moi?

LOUISE. Pour vous!... mais puisque...

Elle s'apprête à le déchirer.

DUBOULOY. Diable! c'est bien différent... attendez...

LOUISE. Il n'y a place que pour trois?

DUBOULOY. Je peux monter sur le siége.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Paris, le 23 juillet 1843.

CHER MONSIEUR JANIN,

Vous le savez, car j'eus l'honneur de vous l'écrire à l'époque où fut joué *Antony*, j'ai pris la saine habitude de ne jamais lire les journaux qui rendent compte de mes ouvrages; mais, heureusement ou malheureusement, j'ai de bons amis qui les lisent pour moi, et qui, en vertu de cet axiome napoléonien : « Éveillez-moi pour les mauvaises nouvelles seulement; quant aux bonnes, il sera toujours temps de me les apprendre, » s'empresseraient, je crois, de m'éveiller à deux heures du matin pour m'annoncer qu'il vient de paraître un feuilleton de vous.

Or, le soir même du jour où votre article sur *les Demoiselles de Saint-Cyr* avait paru, je fus averti de cet événement par trois ou quatre de mes amis, qui m'invitèrent fort à le lire. —Vous comprendrez leurs instances, vous qui comprenez si bien toutes choses; elles leur étaient une occasion de me dire du mal de vous, en m'apprenant que vous disiez du mal de moi. C'est une charmante invention que celle des amis, — n'est-ce pas, cher monsieur Janin?

D'abord je ne voulus pas les croire, le jeudi n'étant pas le jour de vos exécutions hebdomadaires; j'avoue même qu'en faisant passer ma pièce le mardi, j'avais un peu compté sur le long intervalle qui devait s'écouler entre ma première représentation et l'analyse que vous êtes chargé d'en faire. Pendant ces cinq jours, pensé-je, le succès se consoliderait. Vous l'avez pensé comme moi, méchant que vous êtes, et vous avez voulu mordre la lime avant qu'elle fût trempée. Ah! que j'étais un grand niais de ne pas prévoir que mon *ami* Armand Bertin, à défaut du feuilleton, où *les Mystères de Paris* ne vous laissaient pas de place, vous ouvrirait à deux battants la colonne des *variétés!*

Sur l'invitation pressante de mes amis, je me décidai donc à lire votre feuilleton. Mais une difficulté se présentait: je ne reçois pas le *Journal des Débats*; j'ai la haine des cabinets littéraires; pas une des personnes présentes n'avait sur elle le numéro du jour. Je résolus de l'acheter: heureusement le *Journal des Débats* est un journal qui se vend; je n'avais pas fait quatre pas dans le jardin du Palais-Royal, que j'avais mon affaire.

Je m'enfermai dans le cabinet de M. le commissaire royal, et je lus les trois colonnes un quart que vous m'avez fait l'honneur de me consacrer.

Vous comprenez bien, cher monsieur Janin, que si je me livrai à une occupation si fort en dehors de mes habitudes, ce n'était ni pour mon instruction ni pour mon amusement. Je vous connais de longue date et je sais avec quelle merveilleuse légèreté vous portez vos jugements. J'espérais donc trouver dans celui que vous veniez de rendre contre moi quelques-unes de ces balourdises historiques, quelques-unes de ces erreurs d'analyse, quelques-uns de ces paradoxes sociaux qui ont fait de vous le critique le plus plaisant de Paris. Je ne m'étais pas trompé, et je fus servi à souhait. Heureux abonnés que les abonnés du *Journal des Débats,* qui, au lieu d'un feuilleton auquel ils s'attendaient, vont en avoir deux, car je présume que cette fois-ci vous m'honorerez d'une réponse.

Puis, je vous l'avoue, je voudrais mettre ce genre de discussion à la mode. Tout accusé a droit de défense. Les auteurs seuls, pourquoi? je n'en sais rien, ont renoncé à ce droit. Voyez donc comme ce serait curieux pour l'histoire de l'art et amusant pour celle de l'esprit,

si Corneille, Racine et Molière eussent répondu aux Janins de leur époque comme je réponds au Fréron de nos jours. Bien entendu que je sais et que je reconnais la distance qui sépare les critiques et les poëtes de ce temps, des critiques et des poëtes du nôtre.

Commençons par le commencement: Vous déplorez dans le *proœmium* de votre article, — le mot est de vous; je ne suis pas assez savant, moi, pour me servir de pareils mots — vous déplorez, dis-je, la stérilité d'invention, d'idée et d'esprit, qui va amener tout bonnement la fermeture des théâtres. Il y a longtemps que cette stérilité vous touche, vous tourmente, vous poursuit; je le sais et j'en possède la preuve. En 1832, déjà, rappelez-vous-le bien, sans doute agité de ce même sentiment de l'impuissance générale, et honteux de ce qu'il ne se produisait rien de grand dans notre époque, vous résolûtes de vous mettre à l'œuvre, et de joindre l'exemple au précepte, en nous montrant, à nous autres auteurs dramatiques, comment les critiques, quand ils s'en mêlent, font des drames et des comédies. Ah! vous savez déjà ce que je veux dire, n'est-ce pas, cher monsieur Janin? vous devinez qu'il est question *de certain drame* qui a fait grand bruit dans son temps.

L'histoire de *ce certain drame* a été tant battue, débattue et rebattue, que je n'en soufflerais pas le mot, si ce n'était une occasion de faire connaître l'intention que vous avez eue de faire une bonne action. Les bonnes actions sont rares, et c'est à leur propos qu'on a dit que l'intention était réputée pour le fait. J'espère donc que mes lecteurs me passeront ce rabâchage, ne fût-ce aussi qu'en faveur de l'intention.

Vous demeuriez alors rue Madame; vous habitiez une jolie petite mansarde donnant sur un beau jardin; vous étiez l'ami, le commensal du directeur de l'Odéon; je vous voyais là quelquefois entre l'homme le plus spirituel de Paris et une des plus belles femmes du monde, riant, causant, bavardant, avec cette verve qui vous caractérise: libre chez eux comme si vous étiez chez vous; n'est-ce pas que c'étaient de bons jours et de belles soirées? n'est-ce pas que plus d'une fois, dans votre splendide appartement de la rue de Tournon, vous vous êtes écrié, comme Sophie Arnoult : « Oh! le bon temps que celui où j'étais si malheureux! »

Aussi à cette époque dont je parle, n'était-ce pas vous qui vous plaigniez: c'était votre hôte qui se plaignait; c'était lui qui demandait une de ces œuvres fortes, puissantes, caractérisées, qui ébranlent une capitale, qui remuent une génération, qui symbolisent une époque. Les hommes qui produisent de pareilles œuvres sont rares, et il faut, quand on en a besoin, se donner la peine de courir après eux. Aussi M. Harel prit-il sa lanterne, et, nouveau Diogène, se mit-il en quête de celui qui devait être son sauveur; il courut longtemps par les rues de Paris, son falot à la main ; toutes ses courses furent inutiles. Que voulez-vous, cher monsieur Janin, le siècle tournait déjà à la stérilité dont vous vous plaignez si amèrement aujourd'hui. Le pauvre directeur commençait donc à se désespérer, lorsque tout à coup il eut cette lumineuse idée, qu'il avait été chercher bien loin ce qui était bien près; il courut où il savait vous trouver, vous examina avec sa lanterne, en commençant par les pieds et en finissant par la tête, puis arrivé là, il découvrit sur votre visage une ligne dramatique si légère, qu'il fallait tout son esprit pour la découvrir, et il s'écria plein de joie : « Voilà mon homme! »

Vous rappelez-vous, cher monsieur Janin, l'histoire de cet amateur à qui Bériot demandait : — Jouez-vous du violon, monsieur?.... et qui lui répondit: — Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé.

Eh bien, Harel vous adressa la même demande à propos du drame qu'il désirait; je ne sais pas si vous eûtes la naïveté de lui faire la même réponse ; mais ce que je sais, c'est que vous vous mîtes à ce drame; ce que je sais, c'est que vous y travaillâtes deux mois; ce que je sais, c'est que vous écrivîtes trois cents pages; ce que je sais, c'est que le pauvre directeur eut la patience de les lire, et qu'au bout de ces deux mois perdus, et qu'après ces trois cents pages écrites, je vis arriver un matin chez moi notre ami commun, tenant à la main sa lanterne plus allumée et plus brillante que jamais.

N'est-ce pas, cher monsieur Janin, l'aveu soit fait entre nous deux, n'est-ce pas que ce n'est pas chose facile que de faire un drame?

Eh bien! ce drame que vous n'aviez pas pu faire, je le fis, moi; il eut même, si je compte juste, quelque chose comme quatre cent quatre-vingts représentations. Il est vrai que dans ce drame, au compte de MM. Hugo et Rosier, qui ont collationné les deux ma-

nuscrits, il est resté deux cent trente mots de vous. Aussi je ne doute pas, cher monsieur Janin, que ce ne soit à ces deux cent trente mots qu'il ait dû son long et fructueux succès.

Pardon de m'être arrêté du premier coup et si longtemps dans le vestibule de votre *proœmium*. Mais, vraiment, la tentation était trop forte, et je n'ai pas pu y tenir. J'ai pourtant hâte de passer à l'analyse, car l'analyse, c'est votre fort; et, véritablement, vous battre par votre faible est chose trop facile et trop peu méritoire. Vous connaissez le proverbe espagnol : « Il faut attaquer le taureau par les cornes. » Soyez tranquille, vous avez affaire à un matador qui sait son état, et vous ne perdrez rien pour attendre.

Cependant, quelque bonne volonté que j'aie de doubler le pas, il faut que je fasse encore deux petites haltes; heureusement elles seront courtes : le temps de respirer et de reprendre haleine. Diable! quand on a affaire à l'Hercule de la critique, il faut bien, comme le pauvre Antée, toucher de temps en temps la terre, ne fût-ce que du bout du pied.

Vous m'accusez d'avoir, dans *le Mariage sous Louis XV*, emprunté la scène du miroir à Marivaux. Ai-je jamais renoncé au droit consacré par Molière, ce roi du théâtre, de prendre mon bien où je le trouve? Non, que je sache. Seulement, Molière ne s'inquiétait pas même si les auteurs étaient morts ou vivants, il prenait à Cyrano de Bergerac l'adorable plaisanterie de la galère, et c'était, comme le disait Shakspeare, à qui cinquante ans auparavant on faisait le même reproche de piller je ne sais quel autre auteur : — c'était une fille qu'il tirait de la mauvaise compagnie pour la faire passer dans la bonne.

Puis voilà qu'après avoir réclamé pour Marivaux, vous réclamez pour Boccace; cette fois, il est vrai, la réclamation est plus grave. A Marivaux, je n'avais pris qu'une scène du *Mariage sous Louis XV;* à Boccace, j'ai pris la comédie tout entière des *Demoiselles de Saint-Cyr.*

Il s'agit de Gillette de Narbonne, — je copie textuellement votre accusation, cher monsieur Janin, — et j'ai mes raisons pour cela, comme vous allez voir. — Nous autres auteurs dramatiques, nous ne faisons rien inutilement, et nous avons l'habitude de préparer nos effets. Attention!

Il s'agit donc « de Gillette de Narbonne, mariée au comte de Roussillon, qui l'abandonne le jour même de ses noces, et qui cependant a deux fils de sa femme, qu'il finit par reconnaître pour sa femme chérie et légitime. — Écoutez, nous y voilà. — *Hebbene due figliuli perche egli Havutala cara per moglie la tiene.* »

Voyons, cher monsieur Janin, vous qui savez déjà tant de choses, pourquoi essayer de faire croire aux neuf mille abonnés du *Journal des Débats*, et à moi par dessus le marché, pourquoi, dis-je, essayer de nous faire croire encore que vous savez l'italien, et que vous lisez tout couramment Boccace dans sa langue maternelle, tandis que vous le lisez dans une mauvaise traduction française, que pour cette solennelle occasion vous vous êtes fait retraduire en italien, par qui? avouez que j'ai mis le doigt dessus, mauvais sujet, par quelque chanteuse de romances.

— Mais la preuve? direz-vous.

La preuve, la voilà, cher monsieur Janin : c'est que vous avez fait dans cette phrase, qui se compose de onze mots en tout, trois fautes d'orthographe, rien que cela : voulez-vous que je vous les dise, car si vous les cherchiez vous-même, vous ne le trouveriez probablement pas. Il y a un *h* de trop à *h*ebbene et un *h* de trop à *h*avutala. Il est vrai qu'il y a un *o* de moins à figliuli. Maintenant faites de vos deux *h* un *o*, cela ne vous est pas difficile, à vous qui faites tout ce que vous voulez de la langue; glissez cet *o* entre l'*u* et l'*l* de figliuoli, tenez, comme je le fais maintenant, et l'on n'aura plus qu'un reproche à vous adresser, c'est que la phrase en question que vous citez comme de Boccace, n'est pas de Boccace.

Voici la sienne.

E lei abracciò, e bacciò, e per sua legittima moglie riconobbe, e quegli per suoi figliuoli.

Voyons, cher monsieur Janin, avez-vous cru sérieusement que Boccace avait si fort vieilli, que le moment était venu de le retraduire en italien? en tout cas, permettez que je vous donne un conseil d'ami : si vous continuez cette œuvre si digne d'être encouragée par le ministère, faites revoir les épreuves par la même personne qui vous a déjà revu celle des mémoires de Benvenuto Cellini et du Voyage sentimental.

Puis, il y a encore une chose que je ne comprends pas. Comment, vous qui avez déjà eu tant de désagrément avec l'Italie, avez-vous été vous frotter à l'italien? car, vous vous le rappelez, ce n'est pas votre première erreur à l'endroit de la Toscane, et surtout des Toscans;

vous avez marié Cosme Ier avec Bianca Capello (1); vous avez attribué à Rembrandt la Vision d'Ézéchiel du divin Sanzio d'Urbin (2); enfin vous avez fait honneur au doux Léonard de Vinci, des trois terribles Parques du terrible Michel Ange (3); peut-être avez-vous oublié toutes ces bévues; mais, je vous en réponds, les Florentins ne les ont pas oubliées.

Il y en a une surtout, cher monsieur Janin, qui a excité leur hilarité au plus haut point, et celle-là mérite une mention particulière. Vous racontez qu'en allant de Gênes à Lucques, vous avez eu les montagnes à droite et la mer à gauche (4); c'était une si grande innovation en géographie, c'était un si grand bouleversement géologique, que tous les savants ultramontains s'en sont émus. Il y avait de quoi, vous en conviendrez. Depuis six mille ans, à peu près, que Dieu avait eu la fantaisie de créer le monde, les Italiens, de générations en générations, s'étaient habitués, en suivant le même chemin que vous avez fait, à voir, au contraire, les montagnes à gauche et la mer à droite. Mais, comme vous êtes un grand maître et que vous écrivez toutes ces belles choses dans un journal qui a un grand poids, un jour ou l'autre, je n'en doute pas, la transposition sera universellement admise, et les Italiens reconnaîtront qu'ils sont dans leur tort.

Maintenant, passons à l'analyse.

« Au premier acte de cette très-profane comédie, » pardon si je m'interromps encore, mais mon intention, je vous le jure, n'a jamais été de faire une comédie sacrée, « au premier acte de cette très-profane comédie, » nous sommes, dites-vous, à Saint-Cyr. M. de Saint-Hérem, amoureux d'une pensionnaire, et ayant besoin d'un allié, appelle Dubouloy. — Oh! hé! Dubouloy, Dubouloy! — et cet animal de Dubouloy, dites-vous, grimpe par la fenêtre. »

Pardon, cher monsieur Janin; mais il m'avait semblé, à moi, qui ai mis la pièce en scène, que c'était par la porte qu'il entrait. Il est vrai qu'au moment où Dubouloy entrait par la porte, vous causiez dans le corridor, avec votre spirituel confrère M. Merle, lequel vous demandait si vous ne feriez pas bientôt une seconde édition de Barnave, édition d'autant plus attendue, qu'il y a longtemps que la préface seule, qui précédait ce beau roman historique qui vous a valu la croix, a fait épuiser jusqu'au dernier volume de la première.

Vous continuez, et vous passez du récit au dialogue. Saint-Hérem, dites-vous, n'a rien de plus pressé que de dire à Dubouloy :

— Part à deux! J'ai à ma disposition deux demoiselles de Saint-Cyr : je te donne la petite.

— J'aimerais mieux la grande, répond Dubouloy.

— Tu es bien dégoûté, répond Saint-Hérem; et d'ailleurs, ne vas-tu pas te marier?

— Je me marie dans deux heures, s'écrie le manant en tirant sa montre.

— Je ne te demande qu'une heure vingt minutes, répond Saint-Hérem, et le tour est fait.

Pardon, encore une fois, cher monsieur Janin, mais vous n'étiez pas sans doute rentré dans votre loge lorsque les événements que vous racontez se passaient sur la scène. Il en résulte que, n'ayant pas entendu mon dialogue, vous avez eu la générosité de me prêter le vôtre. Mais quand on prête aux gens, il faut avant tout savoir s'ils sont dans la disposition d'emprunter. Votre dialogue est plein de goût et d'esprit, je l'avoue; mais puisque le mien est tout fait, autant vaut que je le garde. — La reconnaissance n'en subsiste pas moins, soyez-en bien sûr, d'autant plus grande, cher monsieur Janin, que vous tenez absolument à me faire l'aumône, à ce qu'il paraît. Un peu plus loin, vous dialoguez de nouveau ; cette fois-ci, c'est Louise qui parle.

— Ma foi, dit-elle, mon museau ne plaît pas à M. Dubouloy; tant pis pour lui! A son aise, je ne suis pas bien pressée, me voilà bien vêtue, bien logée, bon feu, bon gîte, bon carrosse ; pour le reste, le reste viendra en temps et lieu. —

Cette prose est encore de vous, cher monsieur Janin; permettez-moi d'en prévenir le public, qui pourrait aller au Théâtre-Français rien que pour entendre dire dans ma comédie cette jolie phrase, et qui, ne l'y trouvant pas, aurait le droit de se fâcher.

Mais ce qui vous blesse surtout, vous l'homme méticuleux par excellence, vous l'homme des faits, vous l'homme des dates, vous l'homme historique enfin, c'est que madame de Montbazon soit assez bonne femme pour remettre à un tiers des lettres de l'importance de celles qu'elle remet à Saint-Hérem. « *Certes, la dame,* » je vous cite textuellement; écoutez ceci, messieurs les lecteurs, et ne perdez pas, je vous en supplie, un mot de la citation.

(1) *Voyage en Italie*, page 145. — (2) *Idem*, p. 171. — (3) *Idem*, p. 172. — (4) *Idem*, p. 71.

« *Certes, la dame,* dites-vous, *n'avait pas toute cette autorité-là quand le cardinal de Richelieu faisait trancher la tête à son beau-frère le chevalier de Rohan* (**1674**). *Il y a juste trente ans de cela, ce qui ne le rajeunit pas.* »

Gloire à vous, cher monsieur Janin! Sur mon honneur, vous êtes un homme unique, inappréciable, inouï! Voici qu'après avoir découvert qu'en allant de Gênes à Lucques, on a les montagnes à droite et la mer à gauche; ce qui est, comme on peut s'en convaincre rien qu'en jetant les yeux sur la carte, une théorie géographique assez nouvelle, à moins qu'on ne voyage dans la voiture d'un grand seigneur et que l'on ne marche à reculons; — voilà, dis-je, que vous découvrez maintenant un fait historique pour le moins aussi miraculeux. C'est que la cardinal de Richelieu, trépassé le 4 décembre 1642, a fait trancher la tête au chevalier de Rohan, décapité devant la Bastille le 27 novembre 1674, c'est-à-dire trente-deux ans après qu'il eut été enterré. Quel abominable tyran que ce cardinal de Richelieu, et comme il laisse loin de lui le clément Tibère, dont les exécutions ne se prolongeaient que jusqu'au surlendemain de sa mort!

Je comprends, cher monsieur Janin, qu'un homme qui comme vous possède ses faits et ses dates sur le bout du doigt soit difficile en histoire; qui sait beaucoup exige beaucoup, et malheur au plus habile élève de l'école des Chartes s'il vous tombait jamais sous la main : il apprendrait du même coup que Smyrne est une île, que Napoléon a débarqué sur le champ de bataille de Cannes, que le passage des Portes de Fer est une suite d'arcs de triomphe dressés par les Romains, que la Saône coule de Lyon à Saint-Étienne, votre patrie, que le Rhône passe à Marseille, que les lièvres se terrent, que les perdrix se branchent, et que la chasse à courre s'écrit chasse à *cours.* Toutes choses que vous avez imprimées dans ce même *Journal des Débats*, journal si littéraire, si savant et si sérieux, que ses lecteurs ne se sont pas aperçu jusqu'aujourd'hui que vous, le sceptique par excellence, que vous qui raillez la création tout entière, vous en êtes arrivé tout doucement à vous moquer de ses abonnés.

Continuons. Nous sommes au troisième acte, en Espagne, à la cour du roi Philippe V. Oh! diable! c'est ici que la critique va devenir sérieuse; gare à moi!

Ici, cher monsieur Janin, vous vous attendiez, à ce qu'il paraît, à voir ce que vous n'avez pas vu et ce que, plus heureux que vous, avait vu le duc de Saint-Simon, c'est-à-dire un roi *fort courbé, fort rapetissé, le menton en avant, le visage fort allongé, les pieds tout droits qui se touchaient et qui se coupaient en marchant,* et vous n'avez, dites-vous, rien aperçu de tout cela?

Je comprends votre désappointement, et la vue d'un pareil roi était assez curieuse pour que vous me gardiez rancune de vous en avoir privé; mais, outre que ce fut quelque dix années après l'époque où je mets mon roi en scène que le duc de Saint-Simon vit Philippe V dans ce piteux état, j'avoue que j'avais besoin pour la suite de ma comédie d'un prince assez alègre et assez bien portant pour donner de la jalousie à Saint-Hérem. Votre roi n'était point mon affaire, et en vertu de mes droits de dramaturge je m'en suis privé; il vous reste donc tout entier, et si vous vouliez le prendre pour votre compte, je ne doute pas, cher monsieur Janin, qu'avec ce talent dramatique dont vous m'avez, comme je le disais à mes lecteurs, donné une si grande preuve en 1832, vous n'en fassiez le héros d'une charmante comédie.

Vous avez eu encore une autre espérance, car dans cette malencontreuse soirée toutes vos espérances ont été déçues; c'était de voir à ce roi *courbé, rapetissé, le menton en avant*, etc., un premier ministre, *blond, petit, gros, pansu, le visage rouge, avec deux petites mains collées sur son gros ventre.* Vous aimez les pendants, cher monsieur Janin, et je le comprends, cela fait bien sur une cheminée ou sur une console; un vase isolé perd moitié de sa valeur; et Geoffroi, votre prédécesseur, pensait sur ce point exactement comme vous; mais s'il est facile de rassortir un vase ou un candélabre, il n'est pas si commode, croyez, de se procurer un magot dans le genre de celui que vous réclamez. Eh bien, voulez-vous que je vous l'avoue maintenant? Le rôle était fait comme vous le désiriez; malheureusement parmi les cinquante-trois sociétaires et pensionnaires du Théâtre-Français on n'a trouvé personne qui fût digne de le jouer. J'ai songé à Lepeintre jeune, on s'est empressé de lui faire des offres; mais tout a été inutile. Cet entêté de Nestor Roqueplan, — vous connaissez Nestor Roqueplan, — cet entêté de Nestor Roqueplan n'a pas voulu le lâcher.

Mais ne pouvant pas voir votre roi *courbé et rapetissé,* votre premier ministre *blond, gros, petit* et *pansu*, vous espériez, dites-vous, «voir les courtisans *parcourir à genoux et à reculons*

je ne sais combien de carreaux de velours, en disant, à chaque génuflexion : *A los pies à vuestra excellentia , pendant que la reine descendait de son trône, et se trouver encore à genoux à la porte de l'appartement.* »

Certes, je ne doute pas, cher monsieur Janin, que dans un théâtre gymnastique les gracieux exercices indiqués par vous n'obtiennent un grand succès; mais sur la scène française, au troisième acte d'une comédie assez gaie et assez vive jusque-là, vous l'avouez vous-même, au moment où l'intrigue a besoin de se nouer, peut-être une pareille mise en scène eût-elle fait longueur, sans compter, cher monsieur Janin, que ce beau velours et ce magnifique satin dont vous regrettez qu'on ait fait emploi, dans une si piètre occasion, en eussent été indignement froissés, qu'il eût fallu que mes acteurs changeassent de haut de chausses à chaque représentation, ou que tout au moins on leur remît des genouillères, dépense qui eût ruiné le pauvre costumier, au frais duquel les costumes se font. — Or, cher monsieur Janin, vous ne voudriez pas la ruine d'un honnête homme qui n'a commis d'autre crime que d'avoir fourni habit, veste et culotte à un roi qui n'était pas courbé, qui n'était pas rapetissé, et qui n'avait pas le menton assez en avant.

Mais ce n'est pas tout encore, peste ! et je n'en suis pas quitte de votre cours d'étiquette. Vous regrettez que la fête que donne M. le duc d'Anjou ne *soit pas une fête grave, empesée et toute selon le cérémonial espagnol*. Hélas ! si vous eussiez été dans la salle lors de l'exposition de ce malheureux troisième acte si critiquable, vous eussiez entendu le duc d'Anjou se plaindre amèrement de ces fêtes qui feraient votre bonheur à vous. C'est pour se reposer de ces bals espagnols qu'il donne un bal à la française. C'est parce que les murs lourds et massifs de l'Escurial pèsent sur lui comme les parois d'un sépulcre, qu'il vient respirer l'air pur de Buen-Retiro, cette petite maison des rois de Madrid. Là, il l'a dit, il échappera enfin à l'étiquette; mais vous ne l'avez pas entendu, cher monsieur Janin, car pendant qu'il le disait vous causiez dans le corridor avec votre spirituel confrère Charles Maurice, que vous félicitiez sur sa justice, et qui vous louait sur votre impartialité.

Mais ce n'est pas le tout de m'attaquer sur mon manque de convenance, vous attaquez encore ce pauvre Théâtre-Français qui n'en peut mais. — Car lorsqu'à tort ou à raison, il me demande des comédies, il faut bien qu'il joue les comédies qu'il m'a demandées. *Nous ne comprenons pas*, dites-vous, *que le Théâtre-Français, qui doit avoir de la mémoire, ait fait si bon marché de l'étiquette de la cour d'Espagne; cette étiquette est partout, dans toutes les histoires, et surtout dans les drames ; dans le* Don Carlos *de Schiller, — dans le* Ruy-Blas *de M. Victor Hugo, qui prend tant de peine pour vous expliquer le nombre et la position des personnages, les fauteuils, les chaises à dossier, les carreaux, les duègnes, toute la science de la camera mayor.*

D'abord, cher monsieur Janin, ni *Don Carlos* ni *Ruy-Blas* n'ont été joués sur la scène française. *Don Carlos* a été joué sur le théâtre de Weimar, je crois, et *Ruy-Blas* sur le théâtre de la Renaissance, j'en suis sûr. Vous citez bien encore la comédie de *la Reine d'Espagne, dans laquelle on apprenait qu'on grattait aux portes,* comédie qui a été jouée, elle, rue Richelieu; mais comme malgré l'éminent talent de son auteur, l'un des hommes les plus spirituels du monde, cette comédie, absorbée par les mêmes détails que vous regrettez de ne pas trouver dans la mienne, n'a été jouée qu'une fois, et il y a de cela dix ou douze ans, il n'est pas étonnant que ce pauvre Théâtre-Français, qui n'a qu'un souffleur fort occupé depuis cette époque à souffler d'autres ouvrages, ait quelque peu oublié la leçon que lui a donnée celui-là.

Cependant, je vous l'avoue, malgré l'air goguenard que j'affecte, l'un de vos trois reproches m'a été sensible, c'est celui de m'être laissé dépasser dans la science de l'étiquette par mon ami et confrère Victor Hugo. Certes, personne plus que moi n'aime et surtout n'admire notre grand poëte, que ne pouvant mordre publiquement au *Journal des Débats*, — vous le savez bien, la chose vous est interdite par autorité supérieure, — vous avez été si souvent attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque petit journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin. Ce reproche, dis-je, m'a été sensible, parce que j'avais cru, au contraire, trouver dans *Ruy-Blas* même que vous citez, une absence assez remarquable de l'étiquette. Oui, certes, les fauteuils sont à leur place, les chaises à dossier sont à leur numéro ; les duègnes sont à leur poste; ce qui n'empêche pas, cher monsieur Janin, que la reine Marie de Neubourg ne soit

amoureuse, de qui? d'un laquais! Et qu'au cinquième acte, la fière Allemande ne se lève de son fauteuil ou de sa chaise à dossier, ne passe par-dessus ses carreaux et ne dépiste ses duègnes pour courir toute seule les rues de sa capitale et pour aller retrouver son amant dans la petite maison de don Salluste, chose, vous le savez bien, cher monsieur Janin, — vous qui savez si bien l'étiquette de la cour de Madrid, — chose matériellement impossible à une reine d'Espagne. Ce qui n'empêche pas que le drame de *Ruy-Blas* ne soit un des plus beaux drames qui aient été faits depuis dix ans.

Maintenant, savez-vous ce qui a gâté le Théâtre-Français à l'endroit de l'étiquette? Eh bien! vous allez bondir; — c'est l'habitude de jouer Corneille, Racine et Molière; car n'avez-vous pas remarqué, cher monsieur Janin, que dans les tragédies et les comédies de ces grands maîtres, chacun entre et sort comme s'il était chez soi : Cinna chez Auguste, Osmin chez Acomat, tout Paris chez Célimène, et qu'il n'y a pas un esclave à la porte du palais de l'empereur, pas un eunuque à la porte du sultan, pas un laquais à la porte de la belle veuve, pour empêcher d'entrer ceux qui viennent leur faire visite?

C'est que les grands maîtres, cher monsieur Janin, n'ont pas vu que l'art fût dans la manière dont salue un ambassadeur, fût dans la surveillance qu'exerce une duègne, fût dans la place qu'occupe un fauteuil. L'art est plus hautain que vous ne le faites. C'est un noble patricien de Rome, c'est un fier hidalgo de Castille, c'est un grand seigneur de France, et quand il trouve sur son chemin quelque pauvre petite barrière plantée par un esclave, un eunuque ou un laquais, il la brise s'il en a le temps, ou passe par-dessus s'il est pressé.

Ah! maintenant voilà que vous êtes pressé comme un patricien, comme un hidalgo, comme un grand seigneur, et que vous sautez par-dessus le quatrième acte. Mais tout le monde n'a pas des jambes de gentilhomme bonnes à franchir les barrières, cher monsieur Janin, et vous retombez dans ma comédie, au moment, dites-vous, où Charlotte annonce à *M. de Saint-Hérem qu'elle n'est plus sa femme, mais qu'elle veut être sa maîtresse et un peu celle du roi.*

Ce que c'est de voir le mal partout! personne dans la salle ne s'était aperçu de cette intention chez Charlotte; mais vous êtes un critique si éclairé et si profond, que non-seulement rien de ce qui est dans la pièce ne vous échappe, mais encore que vous y voyez ce qui n'y est pas. Ce que c'est que d'être myope.

Mais ce n'est pas tout que d'être myope, vous êtes encore quelque peu sourd. Dans la scène du cinquième acte où le mari qui se croit outragé insulte le roi, vous avez entendu Saint-Hérem dire à Philippe : *Sortons!*

Vous n'avez entendu que ce seul mot, et encore vous l'avez entendu parce qu'en ce moment on ouvrait la porte d'une loge. Car en ce moment, cher monsieur Janin, je le sais bien moi qui ne vous ai pas perdu de vue de toute la soirée, car en ce moment, dis-je, vous causiez dans le couloir avec votre spirituel confrère M. Rolle, lequel vous demandait si vous ne faisiez pas à l'occasion de votre mariage un petit feuilleton de bout de l'an.

Maintenant, cher monsieur Janin, je ne veux pas aller plus loin que vous n'avez été vous-même, et comme vous en avez fini avec moi, je vais en finir avec vous. Oui, vous aviez raison quand, dans le charmant feuilleton que vous avez fait sur votre propre mort, vous annonciez que vous n'étiez pas trépassé; quand vous rassuriez les amateurs de tours d'adresse, en leur promettant qu'ils vous verraient reparaître sur votre fil de fer. Oui, tous les lundis et quelquefois les jeudis, vous leur donnez le spectacle de vos souplesses et de vos équilibres. — Mais prenez garde, cher monsieur Janin, tout en continuant vos exercices acrobatiques, comme vous les appelez vous-mêmes, de toucher, du bout de votre balancier, ceux qui n'auraient qu'à toucher votre corde du bout du doigt pour vous faire rompre le cou.

Et maintenant, à ma première comédie, cher monsieur Janin, car je vous préviens que comme le Théâtre-Français l'attend, me fissiez-vous l'honneur de me répondre, je n'aurais plus, d'ici au jour de la représentation, un seul moment pour m'occuper de vous — avec la plume bien entendu. —

Je suis, cher monsieur Janin, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ALEX. DUMAS,
Auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*.



Il est un point sur lequel, au reste, je m'empresse de reconnaître que j'ai été parfaitement d'accord, non-seulement avec le spirituel critique du *Journal des Débats*, mais encore avec tout le monde. C'est sur l'ensemble avec lequel cette comédie a été jouée au Théâtre-Français, qui reste, quoi qu'on en dise, pour la tragédie et la comédie, le premier théâtre du monde. Il est impossible de déployer plus de dignité, plus d'âme, plus d'aristocratie que ne l'a fait ma ravissante comtesse de Saint-Hérem ; il est impossible d'éparpiller plus de grâce d'esprit et de gentillesse que ne l'a fait ma jolie baronne Dubouloy : ce n'était pas ainsi qu'étaient faites les pensionnaires de madame de Maintenon; tant pis pour elles, voilà tout ce que je puis dire.

Quant à Firmin, il y a longtemps que, pour la première fois, je lui ai adressé mes remercîments. Ma reconnaissance pour lui date de *Henri III ;* il y a juste quatorze ans de cela, et en quatorze ans, comme chacun le sait, les intérêts doublent le capital.

Merci aussi à Régnier, si franc, si jovial, si entêté ; il a fait du rôle de Dubouloy, le rôle dangereux de l'ouvrage, un type charmant de gentilhomme bourgeois et de bourgeois gentilhomme. Au reste, Dieu merci, le public a pris l'avance sur moi, et je ne lui traduis ici que ses applaudissements de chaque soir.

Mais le rôle véritablement sacrifié, le rôle qu'un comédien seul pouvait sauver, c'était celui de Philippe V. Brindeau s'en était chargé avec un peu de crainte et l'a joué avec beaucoup de talent. Il en résulte que de mauvais qu'il était, le rôle est devenu bon.

Au revoir donc, et à bientôt.



CAGLIOSTRO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de MM. SCRIBE et DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE M. AD. ADAM;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 10 février 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
LE COMTE DE CAGLIOSTRO	M. CHOLLET.
LA MARQUISE DOUAIRIÈRE DE VOLMÉRANGE	Mme BOULANGER.
CÉCILE, sa petite-fille	Mme HENRI POTIER.
LE CHEVALIER DE SAINT-LUC, neveu de la marquise	M. MOCKER.
LA CORILLA, cantatrice	Mme ANNA THILLON.
TOMASSI, paysan calabrais, sous le nom de CARACOLI	M. HENRI.
LE PRINCE DE VOLBERG	M. GRIGNON.

La scène se passe, aux premier et troisième actes, à Versailles, dans les salons de la marquise; et au deuxième acte, à Paris, chez le comte de Cagliostro.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Il y a une matinée chez la marquise de Volmérange. Elle tient une gazette à la main. Cécile, sa petite-fille, est assise auprès d'elle. Le prince tient un écheveau de soie qu'elle dévide. D'autres dames et seigneurs de la cour sont groupés çà et là dans le salon.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, CÉCILE, LE PRINCE, DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR.

LA MARQUISE, lisant la gazette.

« Un nouveau miracle authentique,
» Une guérison magnifique
» Du célèbre Cagliostro!
» Grâce au fluide magnétique
» Un commandeur paralytique
» Vient de danser le fandango! »

PLUSIEURS PERSONNES entre elles, à gauche.

C'est absurde!

LA MARQUISE.

C'est admirable!

LE PRINCE.

C'est un grand homme!

PLUSIEURS PERSONNES, à gauche.

Un charlatan!

LE PRINCE.

De tout au monde il est capable.

CÉCILE, à la marquise.

Ah! le prince est son courtisan!

LA MARQUISE.

Comme lui je suis fanatique.

LE PRINCE, à ceux qui l'entourent.

Et de son art presque magique.
Votre esprit serait convaincu,
Si comme moi vous l'aviez vu!

PREMIER COUPLET.

Rien ne résiste à son génie;
Il sait guérir de tous les maux,
Par les plantes, les minéraux,
Le magnétisme et l'alchimie!

Par un art plus profond encor,
En se jouant il fait de l'or !
Mais dans sa bienfaisance,
Gardant l'incognito,
A sa voix la souffrance
Disparaît subito.
Et voilà la science
Du grand Cagliostro !

TOUS.

A sa voix la souffrance
Disparaît subito,
Et voilà la science
Du grand Cagliostro !

DEUXIÈME COUPLET.

LE PRINCE.

Les philtres que son art compose
Conservent la force à nos jours,
La même constance aux amours,
La même fraîcheur à la rose !
(A la marquise.)
Je lui connais un elixir
Qui tout à coup fait rajeunir !
Et cette eau de Jouvence
Du premier numéro
Vous ramène en enfance
Lorsqu'on en boit trop !
Et voilà la science
Du grand Cagliostro !

TOUS.

On revient en enfance
Lorsque l'on en boit trop,
Et voilà la science
Du grand Cagliostro !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE SAINT-LUC, entrant en riant.

LE CHEVALIER.

Ah ! l'aventure est trop plaisante !

LA MARQUISE.

C'est mon neveu le chevalier...
Qu'a-t-il donc ?

LE CHEVALIER.

Laissez-moi, ma tante,
Rire d'un trait si singulier !...
Ce grand Cagliostro, qui fit votre conquête...

LE PRINCE, vivement et se levant.

Le chevalier, esprit fort et railleur,
Est connu pour son détracteur !

LE CHEVALIER.

Et vous pour son séide !... Eh bien ! donc, ce prophète,
Ce grand Lama, ce dieu qui donne des trésors,
Je l'ai vu de mes yeux saisi par des recors !

LA MARQUISE.

Impossible !

LE CHEVALIER.

Arrêté pour dettes,
Comme un simple particulier.

LE PRINCE.

Lui, des dettes !

LE CHEVALIER.

Qu'il avait faites,
Et qu'il ne pouvait pas payer !

LA MARQUISE.

Vous n'y pensez pas, chevalier !

LE CHEVALIER.

Je l'ai vu ! je l'ai vu !

TROISIÈME COUPLET.

C'est un docteur des plus habiles !
Qui, sur nous, levant des impôts,
Fabrique de l'or pour les sots,
Avec l'argent des imbéciles !...
Oui, chez lui les trésors viendront
Tant que les autres en auront !
La fourbe et l'ignorance
Lui serviront d'écho !
Mais, au fond, sa puissance
Se réduit à zéro !
Et voilà la science
Du grand Cagliostro !

TOUS.

Quoi ! voilà la science
Du grand Cagliostro !

LA MARQUISE et LE PRINCE.

L'aventure est étrange.

LE CHEVALIER.

C'est lui, votre héros,
Qu'une lettre de change
Retient sous les barreaux.

LA MARQUISE et LE PRINCE.

Non, non, c'est une erreur, je pense !

LE CHEVALIER.

Que des huissiers il brave la puissance,
Et je vais, subito,
Proclamer la science
Du grand Cagliostro !

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis LE COMTE CAGLIOSTRO.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte du fond et annonçant à haute voix.

Le comte Cagliostro !

(Cagliostro salue la marquise et toutes les dames.)

LE PRINCE.

C'est vous, monsieur le comte !... (Regardant le chevalier.) On prétendait que vous veniez d'être arrêté !

CAGLIOSTO, gaîment.

C'est vrai! par une armée de recors! Comment l'avez-vous deviné?

LA MARQUISE.

Mon neveu le chevalier vous avait vu!

CAGLIOSTRO.

Et s'est empressé de vous apprendre les bonnes nouvelles... Celle-ci est en effet assez originale... Il paraît que j'ai une ressemblance malheureuse avec un de mes compatriotes, un nommé Joseph Balzamo, pauvre diable criblé de dettes... Un de ses créanciers, actuellement en France, avait cru le reconnaître en moi, au moment où je sortais du pied-à-terre que j'ai ici, à Versailles... Accident d'autant plus fâcheux qu'il peut se renouveler... Vous me direz à cela que je pourrais changer de figure... il ne serait pas en effet difficile de trouver mieux, surtout ici, messieurs... mais je tiens à celle-ci... j'y suis habitué... j'ai donc réclamé, me disant le comte de Cagliostro, ce qu'ont attesté le marquis de Sénanges et quelques autres seigneurs que j'ai aperçus dans la foule... déclarant du reste qu'on pouvait se présenter demain ou après, à mon hôtel, rue Saint-Claude, à Paris, où j'acquitterai les dettes de Joseph Balzamo!

LE CHEVALIER.

Cela vous est si facile!

CAGLIOSTRO.

Vous croyez, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne dit-on pas que vous avez trouvé le grand œuvre?

CAGLIOSTRO.

Et quand ce serait... ce dont je ne conviens pas... vous tomberiez d'accord avec moi que c'est une découverte bien frivole en elle-même, et qu'on peut en faire de plus utiles pour l'humanité!

LE CHEVALIER, avec ironie.

Celle, par exemple, de vivre un ou deux siècles.

CAGLIOSTRO.

Eh! mais, ce n'est peut-être pas impossible!.... grâce à une recette à laquelle monsieur le chevalier ne croit pas.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette recette?

CAGLIOSTRO, souriant.

La tempérance et la sagesse!

LA MARQUISE, vivement.

Non! non... il y a d'autres secrets encore... car quoique jeune en apparence, on prétend que vous avez vécu dans des temps fort éloignés!

CAGLIOSTRO.

Moi! qui a dit cela, madame?

LA MARQUISE.

On a parlé d'une conversation que vous avez eue avec Anne d'Autriche!

CAGLIOSTRO, vivement.

Jamais, madame, jamais!... Sa Majesté connaissait trop bien les convenances (Se reprenant.) ou plutôt je veux dire qu'une pareille idée est si extravagante!...

LE CHEVALIER.

Moins peut-être que vous ne voudriez le faire supposer... Mais, franchement, vous n'en croyez pas un mot?

CAGLIOSTRO.

C'est ce qui vous trompe, monsieur le chevalier... loin de vous ressembler, moi, je crois à tout!

LE CHEVALIER.

Même en vous?

LA MARQUISE, d'un ton sévère.

Mon neveu!

LE CHEVALIER, d'un ton ironique.

Même à la magie... à la sorcellerie?

CAGLIOSTRO.

Pourquoi pas!... il ne s'agit que de s'entendre sur les mots... Je crois tout possible à l'esprit humain... je crois que la nature n'a pas de secrets qui ne puissent être découverts par le génie et par la science... Seulement, ceux qui faisaient jadis de pareilles découvertes, nos pères les appelaient sorciers et les brûlaient... aujourd'hui, on se contente de les tourner en ridule... dans quelques années peut-être, on trouvera juste de les honorer!

LE PRINCE, lui prenant la main.

On commence déjà, monsieur le comte.... Et vous pensez donc que ces grands secrets de la nature?...

CAGLIOSTRO.

Finiront tous par être connus!... Oui, dans le suc des plantes ou dans la fusion des métaux, Dieu a placé les principes réparateurs ou vivifians..... (S'arrêtant en souriant.) Mais, pardon, mesdames, pardon... j'oubliais que j'étais dans un salon et me croyais dans mon laboratoire!

LE PRINCE.

Plût au ciel que nous y fussions avec vous!

LA MARQUISE.

Cela nous arrivera... vous nous l'avez promis... (Avec curiosité.) Vous dites donc, monsieur le comte, qu'il y aurait par exemple des secrets pour rajeunir?...

CAGLIOSTRO.

Je ne dis pas non!

LE PRINCE, avec curiosité.

Des plantes ou des philtres pour se faire aimer?...

CAGLIOSTRO.

Ce n'est pas impossible!

CÉCILE, vivement.

Il y en aurait?

CAGLIOSTRO.

Oui, sans doute!... (Galamment.) Mais, vous, mademoiselle, à quoi bon vous en informer?

LE CHEVALIER, d'un air railleur.

Et ces secrets, vous les possédez?

CAGLIOSTRO.

Je ne m'en vante pas!... mais je suis sûr qu'ils existent!

LE CHEVALIER, haussant les épaules.

Allons donc! c'est impossible!

CAGLIOSTRO.

Eh! mon Dieu, oui, impossible!... c'est ce que tout le monde dit!.. Avant qu'on eût découvert le secret de diriger la foudre ou de s'élever dans les airs... vous auriez comme aujourd'hui crié à l'impossible... car on appelle impossible tout ce qui est inconnu... et ce que vous ne connaissez pas, monsieur, je le connais... Le magnétisme, que vous méprisez, me donne parfois le don de seconde vue... Il me permet de traverser les plis de cette étoffe, et de voir là, dans la poche de votre habit, une lettre qui ne doit pas y avoir été placée depuis long-temps..... car elle vient d'être décachetée... l'écriture me ferait même supposer qu'elle vient de la main d'une femme..... si la signature ne me l'attestait pas!

LE CHEVALIER.

Monsieur!

CAGLIOSTRO.

Ne craignez rien!... je ne regarde plus... Ce serait une indiscrétion dont je suis incapable.

CÉCILE, avec émotion.

Comment! il serait vrai?

CAGLIOSTRO.

Monsieur le chevalier n'a qu'à vous montrer si je me trompe!

CÉCILE.

Voyons, mon cousin, voyons!

LE PRINCE.

Oui, chevalier... vous ne pouvez nous refuser satisfaction.

LE CHEVALIER, à Cécile qui le presse.

Eh! non, ma cousine... la lettre la plus insignifiante!

CÉCILE.

Enfin, il y en a une!

(On entend au dehors un grand bruit. Tout le monde court aux fenêtres.)

LE PRINCE, après avoir regardé par la fenêtre.

Un carrosse versé à la porte de l'hôtel... un cocher maladroit!

LE CHEVALIER, de même.

Une personne blessée!

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! tuée, peut-être?

LA MARQUISE.

Courez, mon neveu, offrez ma maison, ainsi que nos soins et nos secours!

(Le chevalier et le prince sortent.)

LA MARQUISE, à Cagliostro.

Nous comptons toujours demain soir sur monsieur le comte et sur la séance de somnambulisme qu'il nous a promise.

CAGLIOSTRO.

Je n'ai garde d'y manquer!

LA MARQUISE.

Vous aurez une royale assemblée... car toutes les personnes de la cour me demandent des invitations... et mon salon ne pourra contenir la foule de vos admirateurs..... (Regardant vers le fond.) Qu'ai-je vu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE CARACOLI, blessé, ramené par LE CHEVALIER et par LE PRINCE, qui le soutiennent.

TOUS.

Ah! quelle pâleur est la sienne!
Hélas! il se soutient à peine.

LE PRINCE.

Grâce au ciel! il respire encor!

CARACOLI.

Ah! ze souis fini!... ze souis mort!

LE MARQUIS, au chevalier.

Quel est-il? répondez? de grâce!

LE CHEVALIER.

Un étranger de noble race.

LE PRINCE.

Le marquis de Caracoli!

CARACOLI.

Ah! ze souis mort!... ze souis fini!

LA MARQUISE.

Où Son Altesse souffre-t-elle?

CARACOLI.

J'ai le pied brisé.

CAGLIOSTRO, à la marquise.

Ce n'est rien!

CARACOLI.

Le bras fracassé.

CAGLIOSTRO, de même,

Ce n'est rien.

CARACOLI, portant la main à sa tête.

Ze sens se troubler ma cervelle!

CAGLIOSTRO, de même.

C'est plus grave... Je le vois bien!
Car la commotion fut telle
Que l'épanchement au cerveau
Est immanquable!...

CÉCILE.

Ah! quel malheur nouveau!

LE MARQUIS, bas à Cagliostro.

Sa perte alors...

CAGLIOSTRO.

Est imminente!

LA MARQUISE, à un de ses gens.
Hé! vite! hé! vite! un médecin!
Courez!
LE CHEVALIER.
Y pensez-vous, ma tante!
Quand vous avez là, sous la main,
Celui qui sauverait d'un mot le genre humain!
CAGLIOSTRO.
Moi!
LE CHEVALIER.
Vous!
(Avec ironie.)
Allons! allons!
Avec deux ou trois mots,
Vous guérirez ses maux!
C'est un heureux hasard!
Déployez tout votre art...
Chacun de vous attend
Un miracle éclatant.
Allons! allons!
Nous attendons...
TOUS à Cagliostro.
Allons! allons!
CAGLIOSTRO, avec embarras.
Mais, pris à l'improviste...
Sans être préparé...
LE CHEVALIER, avec ironie.
Quoi! devant le péril,
Ce grand docteur, ce savant alchimiste,
De son talent douterait-il?
LE MARQUIS, LE PRINCE et LE CHOEUR.
O ciel! hésiterait-il!
CAGLIOSTRO, à Caracoli, lui présentant une petite boîte.
Si monseigneur pourtant veut se résoudre
A respirer un peu de cette poudre...
(Montrant Caracoli.)
Voyez comme soudain ses effets sont puissans,
La vie et la chaleur vont ranimer ses sens!
CARACOLI.
O ciel!
CAGLIOSTRO, le magnétisant toujours.
Silence!
TOUS, avec anxiété.
Eh! bien?
CARACOLI.
Mon cerveau se dégage.
Ze renais!...
(Remuant la main, puis le bras.)
De mon bras ze retrouve l'usage!
(Se frottant la poitrine.)
D'un bien-être inconnu mon cœur est rézoui!
CAGLIOSTRO, avec enthousiasme.
Levez-vous, monseigneur, car vous êtes guéri!
(Caracoli se lève vivement et tout le monde pousse un cri.)
TOUS.
Honneur! honneur! au savant Cagliostro!

CARACOLI, étonné.
Que dites-vous? le comte de Cagliostro!
Mais c'est un ange, un Dio bien piu tosto!
Ah! zour heureux! ô vue enchanteresse,
Ah! sur mon cœur souffrez que ze vous presse.
Et de ce bras reconnaissant
Que ze dois à votre talent!

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.
Grâce, je vous prie,
Pour ma modestie!
Mon humble génie
Est vraiment honteux.
Mais à votre vue,
L'envie est vaincue,
Et mon âme émue
En rend grâce aux Dieux!
CARACOLI et LE CHOEUR.
Vive la magie!
Vive l'alchimie!
Honneur au génie
Inspiré des dieux!
Pour lui dans nos rues
Dressons des statues,
Et portons aux nues
Son nom glorieux!
LE CHEVALIER.
Malgré sa magie
Et son alchimie,
Pour moi son génie
Est encor douteux.
Je veux qu'à leur vue,
Par moi soit vaincue
La fourbe inconnue
Qui trompe leurs yeux!
CAGLIOSTRO, bas à la marquise, montrant Caracoli.
A sortir loin qu'il se hasarde,
Qu'il reste en votre hôtel...
LA MARQUISE.
Oui, certes, je le garde!
Jusqu'à ce soir...
CARACOLI.
Et même ze le sens,
Quelques vins généreux, quelques mets succulens,
Ne me déplairaient pas...
(Geste de colère de Cagliostro.)
Si telle est l'ordonnance...
LE PRINCE, à Cagliostro.
Il faut que je vous parle ici quelques instans!
CÉCILE, bas à Cagliostro.
Ah! daignez m'accorder un instant d'audience...
Tout à l'heure au jardin!
LA MARQUISE, bas à Cagliostro.
Tout à l'heure au salon!
CAGLIOSTRO, à part, les regardant tous trois.
Tout le monde à la fois!... C'est bon! c'est bon, c'est bon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.

Grâce, je vous prie,
Pour ma modestie, etc.

TOUS.

Vive la magie!
Vive l'alchimie! etc.

LE CHEVALIER.

Malgré sa magie
Et son alchimie, etc.

SCÈNE V.

CAGLIOSTRO, CARACOLI, se carrant dans un fauteuil d'un air triomphant.

Eh bien! mio maestro?

CAGLIOSTRO, regardant si tout le monde est sorti.

Silence!

CARACOLI.

Êtes-vi content?

CAGLIOSTRO, vivement et à voix basse.

Oui, excepté les vins généreux et les mets succulens qui étaient superflus.

CARACOLI.

Je les trouve, moi, très nécessaires.

CAGLIOSTRO.

Silence, te dis-je!... Je t'ai fait rester jusqu'à ce soir dans la maison, pour que tu puisses tout voir et tout entendre... Il y a ici une dot d'un million à toucher.

CARACOLI.

Capisco!... ma la grand'mère?

CAGLIOSTRO.

Est déjà gagnée.

CARACOLI.

Et la zeune personne?

CAGLIOSTRO.

Je n'en désespère pas.

CARACOLI.

Si vi y parvenez... ze me prosterne, ô maestro!

CAGLIOSTRO.

Nous n'avons à craindre que le chevalier de Saint-Luc, son cousin, jeune seigneur riche et maître de sa fortune... Il adore sa cousine.

CARACOLI.

C'est fâcheux per vous... per un mari.

CAGLIOSTRO.

Peu m'importe!... mais il me déteste et peut me perdre... Il faut le prévenir.

CARACOLI.

Et comment?

CAGLIOSTRO.

Il y a quelque intrigue sous jeu... Une lettre qu'on lui remttait avec mystère au moment où il entrait à l'hôtel... Je l'ai vue... une lettre qu'il a refusé de montrer.

CARACOLI.

A quel sujet?

CAGLIOSTRO.

C'est à toi de le savoir... en observant.

CARACOLI.

C'est-à-dire, en regardant et en écoutant.

CAGLIOSTRO.

Tu n'es ici que pour cela... On vient.

CARACOLI.

Est-ce lui?

CAGLIOSTRO.

Non! le prince bavarois, grand seigneur millionnaire, qui se jetterait pour moi dans le feu.

CARACOLI.

Si vi pouviez l'y faire fondre en lingot d'or per nos créanciers qui commencent à se montrer.

CAGLIOSTRO.

Qui te dit que je n'y ai pas déjà pensé?

CARACOLI, à voix haute.

O grand homme!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Oui, grand homme!... Et d'après ce que j'ai vu, tout lui est possible!

CAGLIOSTRO.

Vous vous exagérez quelques résultats, dus au hasard plus qu'à la science!

LE PRINCE.

Je peux parler sans crainte devant monsieur qui vous doit la vie... et moi, je viens vous demander bien plus encore... oui... plus que la vie!...

CARACOLI.

Vi m'étonnez!... car ze connais peu de choses piu indispensables et piu utiles per vivre.

LE PRINCE.

J'ai un nom, de la naissance..... je ne suis pas mal...

CARACOLI.

Vi êtes très bien!

LE PRINCE.

Je suis un des plus riches seigneurs de la Bavière, et, de plus, amoureux à en perdre la tête d'une personne qui ne m'aime pas et se moque de moi!

CAGLIOSTRO.

Ce n'est pas naturel!

CARACOLI.

Il y a un sort!

LE PRINCE.

C'est ce qu'il me semble!... Et ne pourrait-on pas combattre ce sort?

CAGLIOSTRO.

Je vous ai dit que tout était possible.

LE PRINCE, avec transport.

Ah ! tout ce que je possède est à vous !

CAGLIOSTRO.

Quelle est cette personne?

LE PRINCE, vivement.

Ce qu'elle est !... charmante, adorable !... Rien que d'en parler, le cœur me bat, et la fièvre me prend... Voyez plutôt...

CARACOLI.

Pauvre prince !

CAGLIOSTRO.

Je vous demande qui elle est?

LE PRINCE.

Une fée, une magicienne, une sorcière !...

CAGLIOSTRO.

Mais son rang? une comtesse, une marquise?

LE PRINCE.

Si ce n'était que cela, je n'aurais pas besoin de vous.

CAGLIOSTRO.

O ciel ! une princesse?

LE PRINCE.

Bien plus encore !..... une reine, une déesse... la diva Corilla, la première cantatrice de l'Italie !

CAGLIOSTRO.

Pardon ! pardon... absent du pays depuis cinq ans, je ne connais pas !...

CARACOLI.

Ze connais pas davantage !

LE PRINCE.

Vous ne connaissez pas la Corilla ?... la prima donna de San Carlo !... c'est là où je l'ai vue et entendue pour la première fois... Depuis, elle a été à Venise et à Milan... je l'y ai suivie et admirée de loin, et toujours aux premières loges... Elle est depuis quelques jours à Paris... voilà pourquoi je suis venu en France... et comme elle doit bientôt partir pour Vienne, je m'apprête à voyager en Allemagne... C'est ainsi que j'aurai fait mon tour d'Europe.

CAGLIOSTRO.

Et elle ne vous aime pas?

LE PRINCE.

Non, monsieur le comte !

CARACOLI.

Elle veut que vi l'épousiez !

LE PRINCE.

Je le lui ai proposé... et elle refuse !

CAGLIOSTRO, étonné.

Votre main et votre fortune?

LE PRINCE.

Oui, monsieur !

CAGLIOSTRO.

Oh ! ce n'est pas une cantatrice comme une autre.

LE PRINCE.

Je le crois bien... Une froideur, une indifférence... Voilà pourquoi ce n'est pas trop de vos philtres les plus rares, les plus précieux... N'épargnez rien... Si, avec ma fortune, dont je ne sais que faire, j'achète le bonheur qui me manque, c'est tout bénéfice... (Se mettant à la table.) Et un mot de moi sur mon banquier... Que vous faut-il ? dix, vingt mille livres?

CAGLIOSTRO.

C'est trop ! c'est trop... la moitié suffira... d'abord... plus tard, nous verrons !

LE PRINCE, avec ivresse.

Elle m'aimera donc, elle m'aimera donc bien?

CAGLIOSTRO.

Pas tout de suite... ni trop vivement... Il ne faut jamais de doses trop fortes, surtout en amour, qui demande au contraire à être pris peu et souvent.

LE PRINCE.

Qu'elle commence par ne plus me haïr et par me supporter... voilà tout ce que je demande.

CAGLIOSTRO.

Nous y arriverons... Vous me présenterez à elle...

LE PRINCE.

Elle passe toute la journée à Paris... elle me l'a dit, et ne veut recevoir personne... C'est pour cela que je suis venu à Versailles, faire ma cour au roi et au cardinal de Rohan, à qui j'ai un service à demander !

CAGLIOSTRO.

Pour vous?

LE PRINCE.

Non, pour elle ! toujours pour elle !...

CAGLIOSTRO.

C'est bien... A demain, donc !... et bientôt, je l'espère, je vous remettrai cette fiole ! Silence ! (Un domestique entre par la porte à gauche, et s'adressant à Caracoli :)

LE DOMESTIQUE.

Madame a fait préparer pour monsieur le marquis une collation dans la pièce à côté.

CARACOLI, vivement.

Z'y vais !

CAGLIOSTRO, bas.

Et observe toujours !

CARACOLI, bas.

A zeun je suis mauvais observateur... ma, dès que z'aurai manzé...

LE DOMESTIQUE, à Cagliostro.

Madame la marquise prie monsieur le comte de l'attendre ici, dans une demi-heure.

(Le domestique sort.)

CAGLIOSTRO.

Oui, certes ! (A part.) Et sa petite-fille qui m'attend au jardin... J'y cours... Il faut de l'ordre dans ses rendez-vous... (Au prince.) Adieu, monseigneur, dès demain... dès aujourd'hui même, cela ira mieux, je vous le promets...

(Il sort par la porte du fond, et Caracoli par la porte à gauche.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, seul.

Cela ira mieux, dit-il... Je n'ose y croire encore... et cependant, il est si habile, il produit des effets si étonnans, que s'il veut employer en ma faveur cette puissance sympathique et attractive dont il parlait...

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, CORILLA, entrant par la porte à gauche.

LE PRINCE, poussant un cri.

Dieu! c'est elle! c'est Corilla!

CORILLA, étonnée.

Le prince!

LE PRINCE.

Vous, qui d'aujourd'hui ne deviez pas quitter Versailles...

CORILLA.

Vous l'avez dit!

LE PRINCE.

Ici, dans l'hôtel de la marquise de Volmérange, où vous veniez pour moi?

CORILLA, souriant.

Vous vous trompez!

LE PRINCE.

Allons donc!... qui pourrait vous amener chez la marquise, que vous ne connaissez pas?

CORILLA.

C'est mon secret!... Je déteste les gens curieux... et vous êtes toujours là, devant moi, comme un point d'interrogation.

LE PRINCE, galamment.

Vous voulez dire d'admiration!

CORILLA.

C'est mieux!... Eh bien! monsieur, je venais étudier les modes de la cour, moi, étrangère, qui n'ai encore pris ni la poudre, ni les mouches... Mais vous-même, pourquoi me surprendre à Versailles? Qu'y venez-vous faire?

LE PRINCE.

Solliciter pour vous et appuyer de nouveau auprès du cardinal de Rohan la demande que vous avez adressée à la cour de Rome... Vous, Corilla, avoir des affaires avec le saint-siége... qu'est-ce que ce peut être?

CORILLA, sévèrement.

C'est mon secret!

LE PRINCE.

C'est juste, c'est juste... je me tais... Plus qu'un mot seulement... sur une affaire personnelle...

CORILLA.

Soit! si vous vous dépêchez.

LE PRINCE.

Dites-moi... si aujourd'hui, dans ce moment, ma présence vous impatiente comme à l'ordinaire.

CORILLA.

Pas autant!

LE PRINCE.

Bravo! ça commence!... Et si malgré vous, bientôt peut-être, vous alliez m'aimer... Hein? vous en seriez bien étonnée...

CORILLA, gaîment.

Moi! ma foi non!

CAVATINE.

C'est un caprice
Qui rend propice
La cantatrice
Au cœur changeant!
Sachez attendre
Un aveu tendre
Qui peut dépendre
D'un seul instant!
Vous êtes le plus estimable
De tous les princes bavarois;
Je devrais vous trouver aimable,
Et je le voudrais quelquefois...
Oui, oui, je le voudrais...
Mais... mais...
C'est un caprice
Qui rend proprice, etc.

Maintenant, partez, laissez-moi
Seule en ces lieux! je le désire...
Comment, vous hésitez, je croi
Vous osez demander pourquoi?
Pourquoi? pourquoi?
(Le prince salue et s'éloigne.)
C'est bien! c'est bien! vous comprenez!
(A part, le regardant s'éloigner.)
Ah! vraiment, tant d'obéissance
Me touche le cœur!...
(Haut.)
Revenez!
(Le prince accourt auprès d'elle.)
Je vous dois une récompense.
Lui tendant sa main à baiser.)
Tenez! monsieur, tenez! tenez!
(Le prince porte vivement la main de Corilla à ses lèvres.)
Vous le voyez!
C'est un caprice
Qui rend propice
La cantatrice
Au cœur changeant!
Et maintenant
Partez... oui, partez sur-le-champ!
(Le prince sort par le fond.)

SCÈNE IX.

CORILLA, seule, puis LE CHEVALIER.

CORILLA.

Oui, certes, il mériterait d'être aimé, si la raison pouvait compter pour quelque chose en amour ! (Apercevant le chevalier qui entre par la porte à droite.) Ah ! vous voilà, chevalier !

LE CHEVALIER, d'un air effrayé.

Corilla !

CORILLA.

Après la lettre qui vous prévenait de ma visite, il me semble qu'elle ne devrait pas vous étonner...

LE CHEVALIER.

Si vraiment... car je vous avais répondu sur-le-champ à l'hôtel où vous deviez descendre... que c'était moi qui, ce soir, irais vous trouver.

CORILLA.

Et pourquoi?

SCÈNE X.

LES MÊMES, CARACOLI, ouvrant la porte à gauche.

CARACOLI, apercevant le chevalier.

Ah ! notre chevalier en tête-à-tête avec une zolie dame qui n'est pas sa cousine... Ascoltiamo !

(Il rentre dans le cabinet.)

CORILLA, continuant de causer avec le chevalier.

Eh ! oui, sans doute, monsieur, pourquoi?

LE CHEVALIER.

Parce que dans cet hôtel, où je demeure avec ma tante, ma grand'tante, la douairière de Volmérange...

CORILLA, riant.

Celle qui eut autrefois à la cour une si grande réputation de beauté et de coquetterie... Elle ne saurait être l'ennemie des amours... et ne peut vous blâmer d'employer votre jeunesse comme elle a employé la sienne.

LE CHEVALIER, avec embarras.

Mais, au contraire... elle est sévère maintenant pour tout le temps...

CORILLA, riant.

Où elle ne l'a pas été... Cela fait bien de l'arriéré... Mais peu vous importe, à vous, que votre fortune et votre position rendent indépendant... Et puis, il faudra bien qu'un jour ou l'autre vous me présentiez à ma nouvelle famille.

LE CHEVALIER.

O ciel ! que voulez-vous dire?

CORILLA.

Que bientôt, je l'espère, il n'y aura plus d'obstacle... Oui, monsieur, lorsque votre père vous a envoyé en Italie, pour former votre jeunesse... et que vous avez commencé par vous jeter dans le Tibre, pour me sauver, moi, pauvre fille, qui allais me noyer par désespoir... quand vous vous êtes mis, après cela, à m'adorer et à vouloir m'épouser ..

LE CHEVALIER.

Corilla !

CORILLA.

Ah ! je n'ai rien oublié... ni vos sermens, ni les miens... ceux de nous aimer toujours... dans la misère comme dans la fortune... malgré le temps, malgré l'absence, malgré les séductions... et elles ne m'ont pas manqué, je vous prie de le croire !... Mes succès m'ont entourée d'adorateurs que j'ai tous repoussés... tous, je te le jure... Tu étais mon premier amour, et j'y suis restée fidèle... Moi, d'abord, j'ai toujours été bizarre et originale... Vous le savez mieux que personne, monsieur, puisque, malgré vos instances, j'ai refusé votre main, tant qu'a vécu votre père.

LE CHEVALIER.

C'est vrai !

CORILLA.

C'était là un obstacle... de votre côté... et peut-être du mien y en avait-il aussi!

LE CHEVALIER.

Et lesquels?

CORILLA.

Je ne vous en ai jamais parlé... parce qu'alors ils étaient invincibles... mais bientôt, je l'espère, ils n'existeront plus... Demain, après-demain peut-être, j'en aurai l'assurance !

LE CHEVALIER.

En vérité, Corilla, je ne vous comprends pas...

CORILLA.

Et vous n'avez besoin de rien comprendre... sinon que je vous aime... et que je suis venue en France, non pour y briller, comme vos journaux le supposent... mais pour vous revoir et pour vous dire : Tu m'aimais quand je n'avais rien... et maintenant que j'ai gloire, fortune et renommée, je te les dois et je te les apporte !

LE CHEVALIER, avec embarras.

Ah ! que de reconnaissance !... et comment m'acquitter... Mais il faut que je vous voie, que je vous parle sur de nouveaux embarras, bien légers sans doute, suscités par...

CORILLA.

Par qui? par votre grand'tante?... Vous ne lui devez rien, que des respects et des petits-neveux... et si vous n'osez lui avouer la vérité... je m'en charge... J'ai là vos lettres, vos bagues, vos cheveux, votre promesse de mariage... J'ai tout gardé, jusqu'au poignard que vous m'avez permis de vous plonger dans le cœur, si vous m'étiez infidèle... J'expliquerai à madame la marquise la valeur de tous ces gages... Elle la comprendra, j'en

suis sûre... ne fût-ce que de souvenir... et je vous apporte son consentement.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, mais pas aujourd'hui... car il faut éviter le bruit et le scandale... et elle a chez elle une nombreuse réunion qui doit ignorer nos affaires de famille...

CORILLA.

C'est juste! Et quand on me donne de bonnes raisons...

LE CHEVALIER.

Demain donc, demain, j'irai vous retrouver à Paris... et d'ici là, je me serai décidé à avoir du caractère, et à prendre un parti.

CORILLA.

A merveille!... je retourne à mon hôtel, aux *Armes de France*, reprendre ma voiture.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, partez!

CORILLA.

Eh bien! monsieur, vous ne m'embrassez pas?

LE CHEVALIER.

Si, vraiment!... (Il l'embrasse et s'arrête.) Dieu! j'avais cru entendre...

CORILLA.

Votre grand'tante!..... Prenez garde, chevalier... (D'un ton tragique.) je vais devenir jalouse... et me servir contre elle du poignard qui vous était destiné... (Gaîment.) Adieu, mon ami, à demain! (Elle sort par le fond.)

SCENE XI.

LE CHEVALIER, seul.

Grâce au ciel! elle s'éloigne!... Plus aimable et plus jolie, s'il est possible... qu'au temps où je l'aimais... Oui, quand je l'aimais... car je suis encore à m'expliquer comment il s'est fait que peu à peu, depuis trois ans, je ne l'aime plus.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je dit! quel blasphème! ah! je l'aime toujours!
Mais il en est une autre, hélas! qui m'est plus chère.
Un amour pur, véritable, sincère!
Et pour lequel je donnerais mes jours!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Léger par goût et par système,
D'amour chaque jour je changeais,
Mon cœur séduit n'est plus le même...
Cécile, je t'ai vue... et j'aime
Pour jamais!
Oui, pour jamais!

DEUXIÈME COUPLET.

Adieu, beautés au cœur volage,
Adieu, j'ai brisé vos filets,
Grâce à l'amour, je deviens sage,
J'aime Cécile et je m'engage
Pour jamais,
Oui, pour jamais!

Ah! c'est ma tante! Allons! pas de temps à perdre pour faire ma demande..

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, sortant de la porte à droite et à la cantonade.

Je n'y suis pour personne... (Se retournant avec impatience.) Ah! c'est vous, chevalier!

LE CHEVALIER.

Je vous retiendrai à peine quelques minutes... Je ne vous dirai pas qu'une alliance entre ma cousine et moi réunirait les biens de nos deux maisons, que la volonté de mon père, que les convenances, que tout s'accorde en faveur de ce mariage... mais je vous avouerai que j'aime Cécile, que je ne puis vivre sans elle... et je viens, madame la marquise, vous demander de vouloir bien m'accorder la main de votre petite-fille!

LA MARQUISE.

Je ne puis répondre à ce brusque aveu, sans avoir consulté Cécile... et je vous demande...

LE CHEVALIER.

Ah! tout le temps que vous voudrez... mais ce soir, ma tante, ce soir, je vous en supplie...

LA MARQUISE.

Soit!

LE CHEVALIER.

Vous me permettrez donc de revenir vous présenter mes hommages?

(Il lui baise la main et sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, CAGLIOSTRO, entrant par la porte du fond.

CAGLIOSTRO.

Enfin, me voici libre et tout à vous, madame!

LA MARQUISE, indiquant la porte à gauche.

Silence! Voyez à cette porte!

(Elle va, pendant ce temps, regarder à la porte à droite.)

CAGLIOSTRO, entr'ouvrant la porte à gauche et apercevant Caracoli, lui dit à demi-voix:

Ah! tu es toujours là?

CARACOLI, de même.

Le rival a fait sa demande officielle... Je l'ai entendu et bien d'autres choses encore !

CAGLIOSTRO, vivement, poussant la porte.

C'est bien ; écoute et sois à ta réplique.

LA MARQUISE, revenant.

Nous sommes seuls !... personne ?...

CAGLIOSTRO.

Personne !...

LA MARQUISE.

Ne peut venir nous interrompre ?...

CAGLIOSTRO, à part.

Per dio ! qu'est-ce que cela signifie ?

LA MARQUISE.

Veuillez vous asseoir près de moi... plus près...

CAGLIOSTRO, s'esseyant, à part.

Est-ce que je serais voué aux grandes aventures !

LA MARQUISE.

Monsieur le comte, vos talens et votre mérite...

CAGLIOSTRO, à part.

Je crains d'en avoir trop !

LA MARQUISE.

M'ont inspiré une confiance dont je vais vous donner la plus grande de toutes les preuves.

CAGLIOSTRO, à part.

Ceci devient effrayant !

LA MARQUISE.

Le rang et la fortune que je possède, ma position à la cour, ne m'empêchent pas d'être la plus malheureuse des femmes... et je donnerais à l'instant tout ce que j'ai... pour ce que je n'ai plus...

CAGLIOSTRO

Que voulez-vous dire, madame ?

LA MARQUISE.

Telle que vous me voyez, monsieur le comte, j'ai été adorée, courtisée; le feu roi lui-même et toute sa cour ont été à mes pieds... Enfin, j'ai eu la jeunesse la plus brillante, la plus folle, la plus enivrante... et cette jeunesse je l'ai fait durer, je puis le dire, aussi long-temps que possible..... Mais enfin, l'on a beau faire... il vient un moment où l'on est obligé de l'abandonner... c'est celui où décidément...

CAGLIOSTRO.

Elle vous abandonne!

LA MARQUISE.

Vous l'avez dit... C'est elle qui a commencé... et depuis, je ne l'ai jamais revue... mais jamais aussi je n'ai cessé d'y penser et de la regretter... Il n'y a pas de nuit où je ne me retrouve en rêve devant une glace... avec mes attraits et ma fraîcheur de dix-huit ans... ou bien, je me vois entrer dans les salons de Versailles... dans un bal à la cour !...

CAGLIOSTRO.

En grande toilette ?

LA MARQUISE.

Au contraire !... en robe de gaze... les bras nus et une rose dans les cheveux... et de tous les coins de la salle s'élèvent des exclamations de surprise, d'amour, d'envie... murmures enivrans qui, par malheur ! me réveillent et me désespèrent..... Eh bien ! monsieur le comte, eh bien ! dites-moi... n'y aurait-il pas moyen de faire de mon rêve une réalité ?

CAGLIOSTRO.

Quoi ! c'est cela que vous me demandez ?

LA MARQUISE.

Répondez-moi, de grâce !

CAGLIOSTRO, à part.

Ma foi, il faut tout risquer !

LA MARQUISE.

Cela est-il possible ?

CAGLIOSTRO, avec aplomb.

Oui, madame !

LA MARQUISE, poussant un cri.

Ah ! je vous crois !... car le cœur me bat déjà comme à quinze ans ! il les a...

CAGLIOSTRO.

Le difficile maintenant est que tout le reste revienne au même âge... et pour y parvenir...

LA MARQUISE.

Vous avez dit que cela était possible !

CAGLIOSTRO.

Eh ! sans doute !... mais je dois vous parler avec franchise...

LA MARQUISE.

Il le faut !

CAGLIOSTRO.

Si je tente une pareille entreprise...

LA MARQUISE.

Eh bien !

CAGLIOSTRO.

Quel en sera le prix ?

LA MARQUISE.

Je vous l'ai dit... tout ce que je possède... toute ma fortune !

CAGLIOSTRO.

La fortune, j'y tiens peu !... car je puis, si j'en prends la peine, éclipser tous vos fermiers-généraux.

LA MARQUISE.

C'est vrai !

CAGLIOSTRO.

Quant aux titres et aux honneurs, croyez-vous que roi ou ministre les refuse à celui qui peut prolonger leurs jours et leur pouvoir ?

LA MARQUISE.

C'est vrai ! que puis-je donc pour vous ?

CAGLIOSTRO.

Je vais vous le dire... J'ai vu mademoiselle Cécile, votre petite-fille... Elle a seize ans... elle est charmante, elle ressemble à ce que vous étiez autrefois... ou plutôt à ce que vous allez être... c'est vous dire, madame la marquise, que je n'ai pu la voir sans l'aimer !

LA MARQUISE.

O ciel !

CAGLIOSTRO.

Nommez-moi votre gendre... et je fais pour vous, ma belle-mère, ce que je ne ferais pour personne au monde.. et je vous donne à la fois la plus grande preuve de mon amour et de mon désintéressement... Car vous faire rétrograder jusqu'à seize ans... c'est vous dire assez que je ne compte pas sur votre succession !

LA MARQUISE.

Oui, oui, vous avez raison... mais mon neveu qui à l'instant même vient de me demander sa cousine en mariage...

CAGLIOSTRO.

Et vous avez promis?

LA MARQUISE.

Rien encore... mais, ce soir, il doit venir chercher ma réponse.

CAGLIOSTRO.

Je me retire, madame !

LA MARQUISE.

Non, non... restez !

CAGLIOSTRO, avec ironie.

Si votre neveu vous aime assez peu pour immoler vos beaux jours aux siens !

LA MARQUISE, vivement.

Ah ! vous dites vrai... je ne me laisserai pas sacrifier par ma famille !

CAGLIOSTRO, à part.

Je l'emporte !

LA MARQUISE.

A une condition... c'est que vous me donnerez à l'instant cette eau merveilleuse !

CAGLIOSTRO, à part.

Diavolo ! (Haut.) A l'instant, ce serait difficile... car il faut composer cet élixir... et je ne l'obtiens qu'avec le suc des plantes rares cueillies par moi-même, au péril de ma vie, sur la cime des plus hautes montagnes du globe... Hier encore j'en avais sur moi un flacon...

LA MARQUISE, avec impatience.

Eh bien !

CAGLIOSTRO.

J'en ai disposé en faveur d'un vieil ami de quatre-vingt-dix-huit ans... un enfant que j'ai vu naître... un fou, un étourdi, qui a vidé d'un seul trait le flacon que j'ai là !...

LA MARQUISE.

Vous l'avez encore ?

CAGLIOSTRO, tirant un flacon de sa poche.

Oui, madame, il l'a bu jusqu'à la dernière goutte... (Le regardant.) Non, il en reste encore une ou deux.

LA MARQUISE.

Ah ! donnez-les-moi, de grâce !

CAGLIOSTRO

A quoi bon?... Il y aurait là à peine de quoi vous rajeunir dix minutes ou un quart d'heure.

LA MARQUISE.

C'est toujours un à-compte !

CAGLIOSTRO.

Ou plutôt un regret... Les roses revenues un instant sur votre visage, ne tarderaient pas à disparaître... J'aime mieux vous distiller à loisir pour un siècle de fraîcheur et de beauté... Cela est plus durable !

LA MARQUISE.

Sans contredit... Mais cela n'empêche pas... Je vous en prie, je vous en supplie... Laissez-moi tenter cette épreuve... Je n'en veux pas d'autre.... Après, je consens à tout !

CAGLIOSTRO, souriant.

C'est de la folie ! c'est de l'enfance !

LA MARQUISE.

C'est possible!... Mais quand on est si près d'y revenir...

CAGLIOSTRO.

C'est juste, et je me rends... Voyez seulement si personne ne peut nous surprendre !

(La marquise va regarder en dehors, à la porte à droite et à la porte du fond, elle les ferme en dedans au verrou. Cagliostro, pendant ce temps, s'est approché de la porte à gauche que Caracoli vient d'entr'ouvrir.)

DUO.

CAGLIOSTRO, bas à Caracoli.

Tu nous entends ?

CARACOLI, à voix basse.

Si signor !

CAGLIOSTRO, de même.

Eh bien, donc !
Attention !

(Regardant autour de lui, pendant que Caracoli ferme la porte.)

Dans ce salon
Point de trumeau, point de perfide glace. .

(Apercevant un petit miroir sur la table à droite.)

Si vraiment, ce miroir...

(Il ouvre la fenêtre à gauche et le jette.)

LA MARQUISE, revenant, à Cagliostro.

Que faites-vous, de grâce ?

CAGLIOSTRO.

Je regardais... Personne à moi ne vient s'offrir !
Nul indiscret ne peut à présent nous trahir ?

LA MARQUISE.

Non, non, personne, et prudemment sur nous,

(Allant fermer la porte à gauche.)

Fermons ces derniers verroux !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, avec émotion.

D'espoir et de surprise
Je tressaille, et j'ai peur
Qu'en mes mains ne se brise
Ce cristal enchanteur !

O liqueur douce et bonne.
Quoi ! pour quelques instans,
Tu vas rendre à l'automne,
Les roses du printemps !

CAGLIOSTRO.

D'espoir et de surprise
Elle tremble, elle a peur
Qu'en ses mains ne se brise
Ce cristal enchanteur...
Oui, oui, je vous le donne,
Et pour quelques instans,
Il va rendre à l'automne
Les roses du printemps.

LA MARQUISE, à Cagliostro d'une voix tremblante.

Donnez! donnez!

CAGLIOSTRO, lui remettant le flacon.

Le voici !

(La marquise avale les dernières gouttes du flacon.)

CAGLIOSTRO, d'un air satisfait.

Eh bien ? eh bien ?

LA MARQUISE.

Un miroir, un miroir !
Donnez, je veux me voir !
Je veux me reconnaître !
(Cherchant sur la table.)
Mon miroir ! mon miroir!
Eh bien! où peut-il être?
Mon miroir ! mon miroir !

CAGLIOSTRO, cherchant à la calmer.

Silence ! on peut nous entendre !

LA MARQUISE.

Qu'importe !

CARACOLI, frappant à la porte en dehors.

Ouvrez, de grâce!

LA MARQUISE.

Eh ! mais, on frappe à cette porte !

CARACOLI.

C'est moi... moi!

LA MARQUISE.

Le marquis !

CARACOLI, entrant, et regardant la marquise.

O ciel ! que vois-je là !
Quelle est cette jeune fille?

LA MARQUISE, poussant un cri de joie.

Ah !

CARACOLI.

Mais, qui donc êtes-vous?

LA MARQUISE, riant.

Monseigneur, qui m'admire...

CAGLIOSTRO.

Ne vous reconnaît pas!

LA MARQUISE, avec joie.

Oui, vraiment, je le voi...

CAGLIOSTRO, en riant, à Caracoli.

C'est la marquise !

CARACOLI.

Allons, vous voulez rire !

LA MARQUISE.

C'est bien moi!
(Avec exaltation.)
C'est moi ! c'est moi !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Mon sang s'agite
Et court plus vite ;
Flamme subite
Brûle mes sens !
Ah! quelle ivresse
Enchanteresse!
C'est la jeunesse,
C'est le printemps !

Plaisirs et fêtes,
Riches toilettes,
Douces conquêtes,
Tendres amans !
Que sous ma chaîne
Vite on revienne,
Car je suis reine ;
Oui, j'ai quinze ans!

CAGLIOSTRO et CARACOLI.

Son cœur palpite
Et bat plus vite;
Flamme subite
Brûle ses sens!
Ah ! quelle ivresse
Enchanteresse !
C'est la jeunesse,
C'est le printemps !

Plaisirs et fêtes,
Riches toilettes,
Douces conquêtes,
Tendres amans!
Que sous sa chaîne
Vite on revienne,
Car elle est reine;
Elle a quinze ans !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE PRINCE.

(On frappe à la porte.)

LA MARQUISE.

On a frappé !

CARACOLI, allant ouvrir au prince qui paraît.

Venez partager ma surprise,
(Montrant Cagliostro.)
Son art a razeuni madame la marquise,
Vous ne la reconnaîtrez pas !
Ellle est superbe!
(S'avançant avec le prince vers la marquise, assise dans un fauteuil et qui s'évente avec grâce.
O ciel! ô nouvelle surprise !

CAGLIOSTRO, à la marquise en tirant sa montre.

Ah! le quart d'heure expire, hélas!

CARACOLI, consterné.

Ce n'est plus elle!

LE PRINCE, avec bonhomie.

Elle est toujours la même!

LA MARQUISE, avec douleur.

Déjà! déjà!

CARACOLI, au prince.

Pourtant, j'ai vu...

LA MARQUISE, au prince.

Lui-même a vu...

CARACOLI.

Son printemps fugitif un instant revenu!

LE PRINCE.

O miracle! et j'arrive, hélas! à l'instant même
Où ce nouveau printemps vient de s'évanouir!

CAGLIOSTRO, à la marquise, à mi-voix.

Mais bientôt il peut revenir!

LE PRINCE, montrant Cagliostro.

Oui, grâce à son talent suprême...

CARACOLI.

Vous pourrez le revoir!

LA MARQUISE, avec exaltation.

Je pourrai le revoir,
Ah! rien qu'à cet espoir...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Mon sang s'agite
Et court plus vite, etc.

CARACOLI, LE PRINCE et CAGLIOSTRO.

Son cœur palpite
Et bat plus vite, etc.

(La marquise va pour sortir, au moment où paraît le chevalier, qui s'avance vers elle pour lui demander sa réponse; la marquise fait signe à Cagliostro de compter sur sa promesse, et s'éloigne en entraînant le chevalier, tandis que le prince regarde avec admiration Cagliostro qui fait signe à Caracoli de sortir avec lui.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le laboratoire de Cagliostro, à Paris. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite et à gauche, des instrumens de physique et d'alchimie, des alambics, des cornues.

SCÈNE I.

CARACOLI, sortant de la porte à gauche et parlant à la cantonade.

Si, maestro, si... je vais tout préparer dans votre laboratoire...

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Là, des machines pneumatiques
Vous ravissent le souffle et l'air...
Là, des appareils électriques
Font jaillir la foudre et l'éclair!
Là, c'est un tabac narcotique
Qui m'endormit encore hier!
Et je suis, en bon catholique,
Tenté de dire mon *Pater!*
Car, cet endroit, qu'en son grimoire,
Il nomme son laboratoire,
Me semble à moi, le fait est clair,
Une antichambre de l'enfer!

DEUXIÈME COUPLET.

J'estime beaucoup la science
Les alambics et les fourneaux...
Mais seul, je n'ose, par prudence,
Rester dans ces lieux infernaux!
Partout des piéges et des trappes
Vous descendent chez Lucifer...
Et je suis, craignant leurs soupapes,
Tenté de dire mon *Pater!*
Car, cet endroit, qu'en son grimoire,
Il nomme son laboratoire,
Me semble à moi, le fait est clair,
Une antichambre de l'enfer!

SCÈNE II.

CARACOLI, CAGLIOSTRO, entrant par la gauche.

CAGLIOSTRO, tenant des papiers à la main, apercevant Caracoli.

Ah! c'est toi!... Tiens, voilà mes instructions pour aujourd'hui... et de peur de gaucherie, tout y est indiqué et tracé heure par heure..

CARACOLI.

Siete sicuro!... ma, quand ferons-nous de l'or?

CAGLIOSTRO.

Est-ce que ça ne commence pas?... est-ce que déjà nous n'avons pas battu monnaie?... Un bon de dix mille livres, payable ici, à Paris, sur le banquier du prince bavarois... un million de dot à toucher ce soir... et mieux que tout cela... une réputation et un crédit assurés... n'est-ce pas là de l'or en barre?

CARACOLI.

Per vous! ma, per moi!...

CAGLIOSTRO.

Je te trouve plaisant!... Comment! paysan calabrais et barbier de village, je t'admets, vu ton intelligence, à l'insigne honneur de m'accommoder... je te confie cette tête savante qui renferme tant de trésors...

CARACOLI.

E vero!

CAGLIOSTRO.

Trésors que chaque jour je remets entre tes mains!

CARACOLI.

Et qu'est-ce qui m'en reste?... qu'est-ce que z'y gagne?

CAGLIOSTRO.

Ce que tu y gagnes, ingrat! Hier déjà, ne t'ai-je pas créé marquis de Caracoli... et fait reconnaître pour tel par la plus brillante société de Versailles?... Te voilà un rang... un titre...

CARACOLI.

E vero! ma, le solide?

CAGLIOSTRO.

Ne t'ai-je pas donné, pour remplir ce rôle, un costume élégant et complet... que je dois... et qui t'appartient?... des bagues en diamans?

CARACOLI.

Qui sont faux!

CAGLIOSTRO.

Et pour jouer le marquis, l'homme comme il faut, qui nécessairement doit avoir la vue basse .. ce lorgnon en or, cette chaîne en or... véritable.

CARACOLI.

Ça, ze ne dis pas non!... C'est la seule gratification que z'aie reçue de vous.

CAGLIOSTRO, avec indignation.

Une gratification!... tu veux dire un à-compte... un faible à-compte sur l'immense fortune qui m'attend, et que je partagerai, dès qu'elle sera faite, avec mon ami le Calabrais, Tomasso Caracoli... s'il me sert fidèlement... car s'il me trahissait, je lui ai prouvé que j'ai le moyen de le punir.

CARACOLI.

Si, si maestro... vi êtes puissant, ze le sais... vi avez des secrets terribles... Ze vous ai vu... (Montrant une machine pneumatique.) tuer un oiseau et le rendre à la vie... (Montrant une pile de volta.) avec celle-ci, faire s'agiter et danser des morts... et moi-même, avec d'excellent tabac d'Espagne, m'endormir jusqu'au lendemain, sans me dire : Dieu vous bénisse!

CAGLIOSTRO.

Sommeil qu'il m'eût été facile de faire durer!

CARACOLI.

Ad eternum!... Aussi, z'ai toujours peur dans ce séjour de sorcellerie!

CAGLIOSTRO.

J'y attends ce matin madame la marquise, sa petite-fille et le prince Bavarois!... Ah! dis-moi, tu as rempli mon message auprès de la Corilla?

CARACOLI.

Si signor!... Elle ne voulait pas croire que son amant le chevalier loui fût infidèle, et voulût en épouser une autre!... Povera! elle a été comme une lionne, quand ze loui ai dit: Si vous en voulez la preuve, trouvez-vous à deux heures, à Paris, rue Saint-Claude, chez le comte de Cagliostro... entrez par l'escalier dérobé... que ze loui ai désigné... et dès que vi serez dans la première pièce... (Montrant la porte à gauche.) celle-ci, vi frapperez trois coups et attendrez!

CAGLIOSTRO.

A merveille!... elle viendra ici?

CARACOLI.

A deux heures!

CAGLIOSTRO.

Et dès qu'elle sera dans cette pièce, elle frappera...

CARACOLI.

Trois coups... per annoncer sa présence!

CAGLIOSTRO.

Le reste me regarde!.. va à tes courses... en commençant par notre somnambule, qui nous est indispensable pour la séance de ce soir!

CARACOLI, montrant le papier qu'il tient.

C'est sur la note, et ze la préviendrai!

CAGLIOSTRO.

Ah! étourdi que j'étais!... et ce bon qu'il faut toucher avant tout, chez le banquier du prince, place Royale... C'est à deux pas d'ici... va et reviens avec cette somme en or... Entends-tu? en or.

CARACOLI.

Oui, maëstro... avant une demi-heure, ze serai revenu! (Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

CAGLIOSTRO, seul.

CANTABILE.

Fortune inconstante et légère,
Dont les pas semblaient fuir les miens,
Coquette, vous avec beau faire,
J'ai su vous saisir... je vous tiens!
Je vous tiens!
Je vous tiens!

A Londre on siffle la magie,
A Madrid j'ai dû me cacher!
Et j'ai vu, même en Italie,
Briller les flammes du bûcher!
Mais à Paris...
Fortune inconstante et légère,
Dont les pas semblaient fuir les miens!

Coquette, vous avez beau faire,
J'ai su vous saisir... je vous tiens!
Je vous tiens !
Je vous tiens !

CAVATINE.

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instans...
Du moindre empirique,
Toujours fanatique,
O terre classique
Reçois mon encens !

Charlatans, mes confrères,
S'il vous faut des compères
Parmi les beaux esprits,
En rabats, comme en jupes,
Si vous voulez des dupes,
Venez tous à Paris !

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instans...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
O terre classique,
Reçois mon encens !

Femmes jeunes et belles,
Pour tromper un jaloux,
Gentilles demoiselles,
Pour avoir un époux !
Accourez ! accourez !
Entrez !

Coquettes surannées,
Vieux fat à recrépir,
Qui voulez des années,
De l'or et du plaisir !
Vous voulez de l'or,
Donnez-en d'abord !
A ce prix, entrez ! entrez !
Accourez !

O cité frivole,
Elégante et folle,
Qui changes d'idole
A tous les instans...
Du moindre empirique
Toujours fanatique,
Reçois mon encens !
Oui, de toi je raffole !
La Seine est le Pactole
Pour tous les charlatans !

SCÈNE IV.

CAGLIOSTRO, LA MARQUISE, CÉCILE, LE PRINCE.

CAGLIOSTRO.

Venez donc, mon prince... venez, madame la marquise, je pensais à vous à l'instant même !

LE PRINCE.

Je vous en remercie !

CAGLIOSTRO.

Votre Altesse est trop bonne... (Bas à la marquise.) Avez-vous dit à la charmante Cécile?

LA MARQUISE, bas.

Pas encore !

CAGLIOSTRO, de même.

Et le chevalier?

LA MARQUISE, de même.

Lui seul est prévenu !... (Haut et regardant autour d'elle.) C'est donc ici votre laboratoire !

CÉCILE.

On éprouve en entrant une émotion...

LE PRINCE.

Ou plutôt on y respire un air scientifique !

LA MARQUISE.

Dont le seul contact vous rendrait savante... il me semble que je le suis déjà... Qu'est-ce que c'est que ce rouet, ce tourniquet?

CAGLIOSTRO.

Une machine électrique !

LA MARQUISE.

Et ces globes, ces théières, ces verroteries ?

CAGLIOSTRO.

Des alambics, des cornues, des instrumens de chimie !

LA MARQUISE.

Vous nous ferez jouer tout cela... vous nous l'avez promis... en commençant par nous faire de l'or !

LE PRINCE.

Là ! devant nous !

LA MARQUISE.

C'est à quoi je tiens le plus... je donnerais mille pistoles pour voir faire un grain d'or !

CAGLIOSTRO.

Qu'à cela ne tienne... (A part.) Et ce Caracoli qui doit m'en apporter et qui ne revient pas !

LA MARQUISE.

Commençons ! commençons !

CAGLIOSTRO.

A l'instant même... mais je dois d'abord remettre à monseigneur une fiole qu'il m'a demandée.

LA MARQUISE.

Un instant... (A demi-voix.) et la mienne?...

CAGLIOSTRO.

Je m'en occupe... et ce sera mon présent de noce.

LE PRINCE, à qui Cagliostro a donné une fiole.

Quoi! vraiment! ce philtre, cet élixir... (A voix basse.) Et pour me faire aimer?...

CAGLIOSTRO, bas.

Il suffira de quelques gouttes chaque jour!... (Regardant le prince qui a vidé le flacon.) Eh bien! que faites-vous?...

LE PRINCE.

Je veux que l'on m'adore!

LA MARQUISE, apercevant Caracoli qui entre par la porte du fond.

M. le marquis Caracoli!...

CAGLIOSTRO, à part.

Enfin!

LE PRINCE.

Arrive bien à point pour la séance!

CAGLIOSTRO.

Oui, mesdames... car nous allons commencer!

SCÈNE V.

Les Mêmes, CARACOLI.

(Sur la ritournelle du morceau suivant, Cagliostro s'approche de la table à gauche et tire un ressort, une trappe s'ouvre à quelques pas de la table, et l'on voit s'élever de dessous terre un fourneau où du feu est déjà allumé. Cagliostro, aidé de Caracoli, apporte ce fourneau sur le devant du théâtre, à gauche et près d'une autre table ou sont des fioles et des instrumens de physique; puis il prend un soufflet et active le feu. Tout cela s'est fait sur la ritournelle du morceau de musique.)

QUINTETTE.

CAGLIOSTRO.

O flamme qu'Epicure
Adorait comme un Dieu!
Car tout dans la nature
Est créé par le feu!

TOUS.

Quoi! tout dans la nature
Est créé par le feu?

CAGLIOSTRO.

D'un volcan sans cratère
Les immenses fourneaux
Dans le sein de la terre
Enfantent les métaux!

TOUS.

Dans le sein de la terre
Enfantent les métaux.

LE PRINCE, regardant dans le fourneau.

Je ne vois encor rien paraître.

CAGLIOSTRO.

Il faut bien que l'œuvre ait son cours.
(Lui remettant le soufflet.)
Soufflez, prince, soufflez toujours!

LA MARQUISE et CÉCILE.

Oui, soufflez donc, soufflez toujours!

(Les deux femmes sont à droite près du fourneau qu'elles regardent, et le prince continue à souffler. Pendant ce temps, Cagliostro est passé à gauche et prend à part Caracoli.)

CAGLIOSTRO, bas à Caracoli.

Ce bon?

CARACOLI, de même.

Chez le banquier, je l'ai touché mon maître!

CAGLIOSTRO, de même.

Donne!

CARACOLI, fouillant dans sa poche.

Avec l'escompte et l'appoint,
Je vous l'apporte, et rien n'y manque!
(Il lui glisse dans la main un portefeuille.)

CAGLIOSTRO, avec impatience.

Et de l'or?

CARACOLI.

Il n'en avait point!
Naïvement.)
Mais c'est en bons billets de banque!
C'est tout comme!

CAGLIOSTRO, à part, avec colère.

Tout est perdu!

CARACOLI, montrant les deux dames et le prince qui sont près du fourneau.

Eh! mais, que font-ils donc?...

LA MARQUISE, avec emphase.

De l'or!

CARACOLI.

De l'or!
(A voix basse à Cagliostro.)
Tant mieux, vous en aurez!
(Il court auprès d'eux.)

LA MARQUISE et CÉCILE, regardant.

Non! non!

ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE.

A mes yeux avides
Rien ne s'offre encor...
Souffleurs intrépides
Redoublons d'effort!
Quel secret prospère
Pour tous les états,
Si chacun peut faire
De l'or ici-bas!

CAGLIOSTRO, avec impatience.

A leurs yeux avides
Rien ne s'offre encor...
Badauds intrépides
Il leur faut de l'or!
Quelle est ma misère
Et mon embarras!
Et comment en faire
Quand on n'en a pas!

LA MARQUISE, à Caracoli, montrant Cagliostro.

Oui vraiment, ce grand alchimiste
Va faire l'épreuve à nos yeux !

CARACOLI, allant à Cagliostro.

Ainsi donc le secret existe ?
De le voir ze souis curieux.

LE PRINCE, à droite, poussant un cri.

Grand Dieu !

LES DEUX FEMMES, vivement.

Quoi donc ?

LE PRINCE.

J'aperçois quelque chose !

LES DEUX FEMMES, s'approchant.

Ciel !

CARACOLI, de même.

Déjà !

CAGLIOSTRO, avec sang-froid.

Ce doit être à bien petite dose !

CÉCILE, regardant.

Moi, je ne vois que du charbon !

CARACOLI, regardant avec son lorgnon qu'il tient à la main.

Moi de même !

LA MARQUISE, LE PRINCE et CÉCILE.

Non ! non ! non !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

TOUS LES QUATRE, à droite.

A mes yeux avides
Rien ne s'offre encor, etc.

CAGLIOSTRO, seul à gauche.

A leurs yeux avides
Rien ne s'offre encor, etc.

(Caracoli pose sur la table à gauche, et pour prendre un soufflet, le lorgnon et la chaîne qu'il tenait à la main. Pendant qu'il souffle, Cagliostro, qui était seul à gauche, s'approche de la table ; il aperçoit le lorgnon et la chaîne laissés par Caracoli, il les saisit vivement sans être vu des autres, qui sont à l'extrême droite du théâtre.)

CAGLIOSTRO, jetant le lorgnon et la chaîne dans le fourneau.

Soudaine et dernière espérance
Qu'à mes yeux le sort vient offrir !

LA MARQUISE, s'approchant de Cagliostro, qui est devant le fourneau et qui a repris le soufflet.

Ah ! faites que cela commence,
D'honneur je n'y puis plus tenir !

LE PRINCE.

Ni moi non plus !

CAGLIOSTRO.

Ah ! patience !
Il faut bien que l'œuvre ait son cours !
(Lui remettant le soufflet.)
Soufflez, prince, soufflez toujours !

LE PRINCE.

Maintenant cette flamme ardente
Ferait dissoudre en un instant
Le cuivre et le fer...

CAGLIOSTRO, avec joie.

Vraiment !
L'œuvre s'avance alors !
(Il jette une pincée de colophane qui fait jaillir la flamme.)
Cette poudre puissante
Doit l'achever !

LE PRINCE, s'approchant du fourneau.

Ah ! cette fois, voyez,
Sur ces charbons torréfiés,
Briller ce métal jaune !...

LA MARQUISE, voulant y porter la main.

Est-il vrai !

CAGLIOSTRO.

Prenez garde !
Ce métal est brûlant !

LA MARQUISE.

Grands Dieux !
(Cagliostro a pris, avec de petites pinces d'acier, un morceau d'or qu'il lui présente.)
Donnez ! donnez !

CÉCILE et CARACOLI, auprès de la marquise.

Ah ! que je le regarde !

CAGLIOSTRO, avec d'autres pinces, présentant au prince un autre fragment d'or.

Examinez ce métal précieux !

TOUS.

O miracle !
O spectacle !
Dont mon œil doute encor.
O prestige !
O prodige !
C'est de l'or ! oui, de l'or !
O magie !
O génie !
Devant des succès tels
Tout s'efface,
Et sa place
N'est plus chez les mortels !

LE PRINCE.

Ah ! c'est vraiment sublime...
(A Caracoli, qui regarde autour de lui.)
Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?

CARACOLI.

Pour mieux examiner, je cherche mon lorgnon...
Et ze ne le vois pas... Il était là...

CAGLIOSTRO, passant près de lui et lui prenant la main.

Silence !

LE PRINCE, qui l'entend.

Comment ! Que dites-vous ?

CAGLIOSTRO.

Je dis
Qu'une semblable expérience
Ne peut se faire qu'entre amis...
Je réclame avant tout, mesdames, du silence !

LA MARQUISE.

Sans doute !... Mais...

(A part.)

J'en veux instruire tout Paris.

LE PRINCE, de même.

Moi, j'en veux, pour ma part, instruire tout Paris.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

O miracle !
O spectacle !
Dont mon œil doute encor, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, paraissant à la porte du fond.

LE PRINCE.

Monsieur le chevalier en ces lieux !

LE CHEVALIER, à Cagliostro.

Je ne m'attendais pas à vous trouver en si nombreuse compagnie... mais peu importe!... Vous qui savez tout, monsieur, vous connaissez sans doute le motif qui m'a fait quitter Versailles et qui m'amène ici à Paris... chez vous!...

CAGLIOSTRO.

Je crois le deviner.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

CAGLIOSTRO.

Dès que vous le voudrez, monsieur le chevalier, je serai à vos ordres.

LA MARQUISE, vivement.

Mon neveu!... messieurs, je ne le souffrirai pas!

CÉCILE.

Mais qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER.

Eh! quoi, ma cousine, ignorez-vous donc qu'on vous sacrifie, que votre main est promise à monsieur !

CÉCILE, avec effroi.

Ma main ! jamais!

LA MARQUISE.

Comment! quand je le veux!...

CÉCILE.

Mais quand vous savez que j'aime le chevalier !

LE CHEVALIER, à Cagliostro.

Vous entendez, monsieur!...

CAGLIOSTRO, avec sang-froid.

Parfaitement!... mais si mademoiselle se trompait... (Mouvement de Cécile.) Eh! mon Dieu! nos sentimens d'hier sont-ils toujours ceux d'aujourd'hui... et si vous changiez d'idée!...

CÉCILE, avec fierté.

Monsieur!...

CAGLIOSTRO.

Si demain, si dans un instant vous cessiez d'aimer votre cousin ?

CÉCILE, vivement.

Jamais! jamais!

(En ce moment on frappe trois coups dans la main, à la porte à droite.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO.

Écoutez !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

LE PRINCE.

Quel nouvel incident ?

CAGLIOSTRO, à Cécile.

Nous vous protégeons tous, et rien ne vous menace!
Eh bien ! daignez entrer dans cet appartement,
Cinq minutes...

CÉCILE, étonnée.

Comment!

CAGLIOSTRO.

Il ne m'en faut pas tant
Pour que de votre cœur un vain amour s'efface.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Cécile !

CÉCILE, au chevalier.

Ne craignez rien...
Pour le confondre enfin...

(Haut.)

J'accepte et je revien.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

LE CHEVALIER.

Ah ! grand Dieu! je n'y comprends rien !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté CÉCILE.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE, CARACOLI.

Cette fois, à sa science
Je n'ose me fier,
Et je crains la puissance
De son démon familier.
Il ne peut rien sur les âmes,
Et ne peut faire en un cœur
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur !

LE CHEVALIER.

Quelle est donc cette puissance
Dont il croit nous effrayer ?
Moi, je ris de la science
De ce prétendu sorcier,
Et pourtant, au fond de l'âme,
Je ne sais quelle terreur

M'avertit de quelque trame
Qui menace mon bonheur.

CAGLIOSTRO, montrant le chevalier.

Il doutait de ma science,
Il osait me défier!
Il connaîtra la puissance
De mon démon familier...
Car il règne sur les âmes,
Et vous verrez dans son cœur
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉCILE, sortant de la porte à droite, pâle et se soutenant à peine.

LE CHEVALIER.

Grand Dieu! dans ses traits quel changement soudain!
(Courant à elle.)
Cécile!

CÉCILE, froidement.

Laissez-moi!
(Se retournant vers Cagliostro.)
Monsieur, voici ma main!

TOUS.

O ciel!

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE, CARACOLI.

Quelle est donc cette puissance
Qui soumet le monde entier?
Devant pareille science
Il faut bien s'humilier!
(Montrant Cécile.)
De l'amour la vive flamme
S'est éteinte dans son cœur,
Et fait place dans son âme
Aux dédains, à la froideur!

CÉCILE.

Je croyais à sa constance,
Et pouvais tout défier;
Il me trahit et m'offense,
J'ai juré de l'oublier!
C'en est fait, indigne flamme!
Soyez éteinte en mon cœur...
Et faites place en mon âme
Au mépris, à la froideur!

LE CHEVALIER.

Je croyais à sa constance,
Et pouvais tout défier!
Adieu, trompeuse espérance!
Adieu, mon espoir dernier!
De l'amour la douce flamme
S'est éteinte dans son cœur,
Et fait place dans son âme
Aux dédains, à la froideur!

CAGLIOSTRO.

L'on doutait de ma science,
On osait de me défier!
Vous voyez que ma puissance
S'étend sur le monde entier!
Oui, je règne sur les âmes,
Et fais, dans un tendre cœur,
Succéder aux vives flammes
Le dédain et la froideur!

(Cécile accepte la main que lui offre Cagliostro, et sort avec lui par la porte à gauche, suivie du prince et de la marquise. Caracoli, à qui Cagliostro a fait signe, sort par la porte à droite. Le chevalier reste seul en scène.)

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, seul.

Je ne puis en revenir! et demeure anéanti sous ce coup imprévu, que ma raison ne peut expliquer ni comprendre... Croirais-je comme eux aux philtres et à la magie.... Allons donc, c'est impossible! (S'élançant avec colère vers le cabinet à gauche.) et, quel que soit le danger, je connaîtrai le démon familier de cet homme! Dieu! Corilla!

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, CORILLA.

CORILLA, s'avançant vers le chevalier.

Elle-même, perfide!... Et les seuls talismans dont je me suis servie, sont les bagues, boucles de cheveux, lettres d'amour et promesse de mariage que je lui ai montrées!...

LE CHEVALIER.

C'est fait de moi, je suis perdu!

CORILLA.

J'y compte bien!... mais cela ne suffit pas à ma vengeance... Et ce poignard qu'à la première trahison tu m'as permis de te plonger dans le cœur...

LE CHEVALIER.

Je te le permets encore!... je te le demande!

CORILLA.

Que veux-tu dire?

LE CHEVALIER.

Que c'est maintenant mon seul vœu, mon seul désir...

CORILLA.

O traître! s'il en est ainsi, je m'en garderai bien!

LE CHEVALIER.

Frappe, te dis-je..... je l'ai mérité..... car je l'aime comme je t'ai aimée, Corilla.... c'est tout dire!

CORILLA.

Tais-toi !

LE CHEVALIER.

Avec passion ! avec folie... et dans ces momens-là, sans hésiter, sans réfléchir, on donnerait pour celle qu'on aime son sang, sa vie!... Tu t'en souviens !

CORILLA, détournant la tête.

Tais-toi ! tais-toi !

LE CHEVALIER.

Non, je ne me tairai pas!... parce que je suis coupable... parce que l'amour que je t'avais juré, et que tu méritais si bien, malgré moi et sans le vouloir, je l'ai éprouvé pour une autre.

CORILLA.

Eh bien ! monsieur, voilà ce qu'il fallait m'avouer ce matin, franchement, loyalement!... On ne trompe pas les gens... on leur dit en ami : —Écoute, je t'ai aimée, je t'ai adorée, je ne t'aime plus!... et toi ? — Moi !... dame! pas encore!... mais je tâcherai... je verrai, et ne fût-ce que par dépit.... je jure bien que... Enfin , c'est mon affaire, ça me regarde!... Mais voilà comme on se conduit, quand on a du cœur et des sentimens!

LE CHEVALIER, avec attendrissement.

Et le moyen?... car lorsque je t'entends parler ainsi, l'émotion, le remords, le souvenir... Il me semble que je t'aime encore!

CORILLA.

Ah ! je suis désarmée !... et voilà toute ma colère qui s'en va !

LE CHEVALIER, avec passion.

Oui, Corilla, je te le jure !

CORILLA, lui faisant signe de la main.

Assez, assez !... n'allons pas de nouveau nous tromper !... nous ne pourrions plus nous y reconnaître... Adieu, monsieur!

LE CHEVALIER.

Corilla !

CORILLA.

Vous avez été bien cruel pour moi... mais il y a entre nous un lien que rien ne peut rompre... Vous m'avez sauvé la vie... et cela je ne l'oublierai jamais... Je ne serai donc plus que votre amie, amie dévouée !

LE CHEVALIER.

Qui viens de renverser toutes mes espérances!

CORILLA.

C'est vrai !

LE CHEVALIER.

De livrer Cécile à mon rival!

CORILLA.

C'est vrai! Mais tous mes torts, je veux les réparer !

LE CHEVALIER.

Et comment cela?. . quand nous avons affaire au plus savant, au plus habile des charlatans..... au comte Cagliostro... L'avez-vous vu ? le connaissez-vous ?...

CORILLA.

Non ; mais il a ses prôneurs, ses alliés... nous aurons les nôtres... Il faudrait d'abord circonvenir un certain marquis de Caracoli, son ami, son confident intime!

LE CHEVALIER.

Le marquis!... du tout!... Cagliostro ne le connaît que depuis hier!

CORILLA.

Depuis hier!... détrompez-vous!... j'ai la preuve du contraire... C'est lui que le comte m'a envoyé secrètement hier pour me prévenir et m'amener ici!

LE CHEVALIER.

Serait-il possible !

CORILLA.

Vous concevez qu'on ne charge pas un inconnu d'une mission aussi délicate !

LE CHEVALIER.

C'est clair ! ils sont d'intelligence ! Nous voilà sur la trace... Ah ! ma chère Corilla !

(Il lui baise les mains avec transport.)

CORILLA, vivement.

Ne vous occupez donc pas de mes mains, monsieur, ce sont des détails inutiles!... Il s'agit de retrouver cet homme et de le forcer à parler!... (On frappe à la porte à droite.) Silence! on frappe à cette porte !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CARACOLI.

CARACOLI, en dehors.

Puis-je entrer?

LE CHEVALIER, à demi-voix.

C'est lui !

CORILLA.

Entrez!... (Au chevalier, lui indiquant le fond du théâtre et lui faisant signe de se placer derrière la machine électrique.) Placez-vous là et laissez-moi faire !

CARACOLI, entrant.

Pardon, signora ! j'ai aperçu en bas votre voiture... et ne vi trouvant pas dans cette pièce... ze venais...

CORILLA.

J'attendais ici, comme nous en sommes convenus, le comte Cagliostro qui ne vient pas... mais vous qui êtes son ami, son ancien ami... vous me l'avez dit, je crois !

CARACOLI.

J'ai cet insigne honneur !... ami d'enfance !

LE CHEVALIER, passant près de Caracoli.

Un ami d'enfance!

CARACOLI, effrayé.

Le chevalier !

LE CHEVALIER.

Un ami d'enfance... qu'hier, chez ma tante, vous ne connaissiez pas !

CARACOLI, à part.

Diavolo !

LE CHEVALIER.

Et cette guérison miraculeuse pourrait faire supposer que vous étiez le compère d'un fourbe, d'un intrigant, dont la justice aura bientôt raison.....

CARACOLI, troublé.

Comment?

CORILLA, montrant Caracoli.

Oui, si j'ai bonne mémoire..... j'ai vu cette figure-là à Florence ou à Naples...

CARACOLI, de même.

Chez qui?

CORILLA.

Derrière une voiture... Et prendre un faux titre est chose grave en ce pays!

LE CHEVALIER.

Il n'en faudrait pas tant pour être pendu!

CARACOLI, effrayé.

Pendu!

CORILLA, d'un ton railleur.

Ce serait désagréable!... et tout bien considéré, je crois que monsieur le marquis aimera mieux être des nôtres.

CARACOLI.

Vi croyez, signora?... Eh bien! moi aussi je commence à penser comme vous.

LE CHEVALIER.

Eh bien! donc, voici mes conditions... J'avais sur moi, en cas de duel et de fuite à l'étranger... cinq cents louis...

CARACOLI, vivement.

En or?...

LE CHEVALIER.

En or!... Choisis de les prendre... ou bien!

CARACOLI, à part.

Cinq cents louis!... Mon maître il n'en a jamais fait autant!... (Au chevalier.) Ze les prends! ze les prendrai... ma que me demandez-vous?

LE CHEVALIER.

La preuve que Cagliostro, dont tu sais tous les secrets, n'est qu'un fourbe et un misérable!

CARACOLI.

Rien n'est piu facile!... J'ai sur moi des instructions écrites de sa main... (Montrant la porte à droite.) et dans ce cabinet, d'autres preuves encore...

LE CHEVALIER.

Donne toujours!

(Il prend vivement à Caracoli les papiers qu'il vient de tirer de sa poche.)

CARACOLI.

Si signor!... ma les cinq cents louis... Vi êtes trop galant homme!...

LE CHEVALIER, lui remettant une bourse.

Les voici!..... (A Corilla.) Maintenant, je me charge de Cagliostro... et je réponds qu'il n'ira pas ce soir à Versailles!... (A Caracoli.) Toi, tu t'y rendras pour attester au besoin les fourberies de ton maître...

CARACOLI.

Si signor!

CORILLA, au chevalier.

Cagliostro peut revenir... emmenez cet homme!

LE CHEVALIER, à Caracoli, l'entraînant vers le cabinet à droite.

Viens! viens! (A Corilla.) A ce soir, à Versailles!

CARACOLI, en sortant avec le chevalier.

A la grazia di Dio!

SCÈNE XII.

CORILLA, seule.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Victoire! victoire! victoire!
J'aurai fait son bonheur!
Oui, j'aurai cette gloire...
Mais un autre a son cœur!
Contre sa perfidie
Qui me poursuit toujours,
Amour, coquetterie,
Venez à mon secours!

DEUXIÈME COUPLET.

Victoire! victoire! victoire!
Je me sens déjà mieux!
Bannissons sa mémoire,
Si du moins je le peux...
Oui, pour qu'enfin j'oublie
D'infidèles amours,
Douce coquetterie,
Venez à mon secours!

SCÈNE XIII.

CORILLA, LE PRINCE, entrant par le fond.

LE PRINCE.

Corilla!

CORILLA.

Le prince!

LE PRINCE.

Vous ne vous attendiez pas à me voir!

CORILLA.

Non... mais j'en suis charmée... car justement je pensais à vous.

LE PRINCE.

Vous pensiez à moi?

CORILLA, souriant.

Cela vous étonne?

LE PRINCE, avec émotion.

Non... car ce n'est pas votre faute... Et maintenant, vous voudriez faire autrement, vous ne pourriez pas!

CORILLA.

Et comment cela, s'il vous plaît?

LE PRINCE.

Je vais vous le dire!... Désespérant d'obtenir votre amour, je me suis adressé à un homme de génie, au comte de Cagliostro, qui m'a donné un élixir..

CORILLA.

Pour vous faire aimer?

LE PRINCE, naïvement.

Oui, ça doit être encore bien peu de chose.... car je n'ai acheté qu'un seul flacon!

CORILLA.

Combien?

LE PRINCE.

Presque rien!.... dix mille livres!... Mais si ça ne suffit pas, demain, après-demain..... tous les jours...

CORILLA.

Mais vous vous ruinerez!

LE PRINCE.

Qu'importe!.... j'y gagne encore, si vous m'aimez!

CORILLA, le regardant tendrement.

Pauvre prince!

LE PRINCE.

Que dites-vous?

CORILLA.

Rien!... Mais il y a dans son absurdité quelque chose qui m'émeut, qui me touche!

LE PRINCE, vivement.

Ça commence, vous le voyez...

CORILLA.

Non? mais ça ne me semble plus impossible!

LE PRINCE.

Quand je vous le disais!..... Vous accepteriez donc maintenant ma fortune et ma main?

CORILLA.

Ah! pour ça, non!

LE PRINCE, étonné.

Comment! non!

CORILLA.

Non! (Le prince va pour sortir.) Où allez-vous?

LE PRINCE.

Acheter un autre flacon!

CORILLA, vivement.

Je vous le défends! je vous le défends!

LE PRINCE.

Je reste! je reste... puisque vous le voulez... mais c'est de la tyrannie!... Quand on refuse les gens, on leur dit au moins pourquoi!

CORILLA.

C'est vrai!... Vous voulez des raisons!.. eh bien! mon ami, je vais vous en donner!... Ce que je sollicite en ce moment à la cour de Rome... et ce que j'espère obtenir par le crédit du cardinal de Rohan, c'est la rupture d'un mariage contracté en Italie, par moi!

LE PRINCE.

Vous, mariée?

CORILLA.

A seize ans!... avec un homme qui me rendit si malheureuse, que je me précipitai dans le Tibre, dont les flots m'emportèrent... Mon mari me crut morte, et je fus sauvée comme par miracle (Baissant les yeux avec embarras.) par quelqu'un!..

LE PRINCE, vivement.

Ah! si je le connaissais!

CORILLA.

Eh bien! que feriez-vous?

LE PRINCE.

Je lui donnerais la moitié de ma fortune pour le récompenser!

CORILLA.

Rassurez-vous!... (Avec un soupir.) il a été récompensé!

LE PRINCE.

Ah! ce mariage sera rompu, je vous le jure... et alors, plus d'obstacles... vous serez à moi?

CORILLA.

Peut-être!... mais à une condition!

LE PRINCE, vivement.

Parlez!

CORILLA.

C'est que vous m'aiderez, dans l'intérêt d'un ami, à démasquer un fourbe et un imposteur...

LE PRINCE.

Eh! qui donc?

CORILLA.

Cagliostro!

LE PRINCE.

Lui! un imposteur!... Vous ne le connaissez pas!

CORILLA.

Non! mais s'il était là... si je le voyais...

LE PRINCE.

Vous seriez à l'instant, et comme tous ses ennemis, saisie de respect et d'admiration..... Eh! tenez, il est là... je vais vous présenter...

CORILLA, s'approchant de la porte à gauche, qui est restée ouverte.

Tant mieux! car je veux devant vous... (L'apercevant de loin et poussant un cri.) Ah!

LE PRINCE.

Eh bien! rien qu'à sa vue, vous voilà interdite et trembante... Je vous le disais bien!

CORILLA, au prince.

Mon ami! mon ami!... votre fortune, votre réputation... Tremblez et prenez bien garde à vous... car malgré moi je vous aime!...

(Le prince pousse un cri.)

(Cagliostro paraît à la porte à gauche avec la marquise et Cécile. Corilla s'enfuit par la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

LE PRINCE, CAGLIOSTRO, LA MARQUISE, CÉCILE.

LE PRINCE, à Cagliostro avec transport.

Elle m'aime ! elle m'aime !... Ah ! mon ami ! mon sauveur ! c'est inouï, c'est admirable !

LA MARQUISE.

Vous parlez de toutes les merveilles que vous venez de voir dans ses appartemens !

LE PRINCE.

Eh ! non... je parle de ce qui m'arrive (A demi-voix à Cagliostro. Cette femme, si fière, si indifférente..... qui ne pouvait pas me souffrir..... elle m'aime !... elle vient de me le dire...

CAGLIOSTRO.

Qui ? la Corilla ?

LE PRINCE.

Et rien qu'avec un seul flacon !

CAGLIOSTRO.

Déjà !... (A part. Diable ! c'est trop vite..... et pour ma fortune, elle n'a pas assez résisté !

LA MARQUISE.

Allons, allons, ma fille... en admirant de si belles choses, nous nous sommes oubliées... Il se fait tard... retournons à Versailles...(A Cagliostro.) Adieu, monsieur le comte, à ce soir, dans mon hôtel, nous signons le contrat..... et après le mariage!

CÉCILE.

Le mariage !

LA MARQUISE.

Eh ! oui, sans doute... le mariage !...

(La porte de droite s'ouvre et le chevalier paraît.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ce mariage est impossible! (Montrant Cagliostro.) Monsieur est un fourbe, un imposteur.

CAGLIOSTRO et LE PRINCE.

Monsieur!

LE CHEVALIER.

Pas de bruit, pas d'éclat... surtout pour ces dames... car si ma tante et ma famille n'étaient pas mêlées à tout cela, c'est à la justice que je me serais d'abord adressé.

CAGLIOSTRO et LE PRINCE.

La justice !

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai des preuves... plus que suffisantes... Laissez-moi seul avec monsieur !... et si dans une heure je ne vous apporte pas sa renonciation à la main de ma cousine, je vous permets, Cécile, de l'épouser.

LA MARQUISE.

Mais, mon neveu !... (A Cagliostro.) Mais, monsieur...

CAGLIOSTRO.

Ce n'est rien, madame la marquise, une erreur, un malentendu ! A part) Que diable ça veut-il dire?... Je me sens une sueur froide !...

LE CHEVALIER, à la marquise.

Vous saurez tout, ma tante... (Au prince.) Monseigneur, veuillez accompagner ces dames.

(Le prince offre la main à la marquise et à Cécile et sort avec elles par la porte du fond qui se referme.)

SCÈNE XVI.

CAGLIOSTRO, LE CHEVALIER.

DUO.

ENSEMBLE.

(A voix basse, et se regardant l'un l'autre.)

LE CHEVALIER.

Le voilà donc en ma puissance !
A son tour, confus et surpris,
Malgré sa magique science,
Dans ses filets le voilà pris !

CAGLIOSTRO, à part.

D'où lui vient donc tant d'insolence ?
Et quel secret a-t-il surpris ?
Allons, allons, de l'assurance !
Et reprenons tous nos esprits !

CAGLIOSTRO, fièrement et relevant la tête.

J'attends avec impatience
L'objet d'un pareil entretien.

LE CHEVALIER, le raillant.

Et vous tremblez un peu, je pense !

CAGLIOSTRO.

Un honnête homme ne craint rien !

LE CHEVALIER.

Un honnête homme ! vous !...C'est le seul personnage
Que vous ne puissiez pas remplir !

CAGLIOSTRO, avec colère.

Monsieur !

LE CHEVALIER.

A la colère à quoi bon recourir.
(Sévèrement.)
J'ai le droit avec vous de tenir ce langage.
Ce prince italien, marquis Caracoli,
Qu'avec tant de succès, hier vous avez guéri...
Il est votre valet !... Je viens de tout apprendre
Par lui, qui, moyennant cinq cents louis comptans,
M'a livré vos papiers, vos projets et vos plans !

CAGLIOSTRO, troublé.

Eh quoi !

LE CHEVALIER.

Commencez-vous enfin à me comprendre?
Messire Cagliostro! le roi des charlatans!...
(Nouveau trouble de Cagliostro.)
Eh bien! donc, si j'allais remettre à la justice
(Tirant des papiers de sa poche.)
Ces papiers que votre complice
M'a vendus?...

CAGLIOSTRO, à part.

Ah! grands dieux!

LE CHEVALIER, raillant.

Vous comprenez?

CAGLIOSTRO.

Très bien!...
Ce sont les sots qui ne comprennent rien!

LE CHEVALIER.

Mais par clémence ou par scrupule...
Et pour ne pas livrer ma tante au ridicule,
Je consens à ne pas vous perdre!

CAGLIOSTRO, avec joie.

En vérité!...

LE CHEVALIER.

Je garderai pour moi, pour ma sécurité,
Ces écrits précieux... et pardonne au coupable.

CAGLIOSTRO, de même.

Est-il possible?

LE CHEVALIER.

A la condition
Qu'à l'instant vous allez écrire à cette table
Ce que je vais dicter... Vous hésitez?...

CAGLIOSTRO.

Non! non!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Satan qui le possède,
Et qu'il implore en vain,
Ne lui peut être en aide,
Ni changer son destin!
Ruse et sorcellerie,
Venez à son secours.
Je ris de la magie
Et de ses vains détours!

CAGLIOSTRO.

Satan, viens à mon aide,
Tire-moi de ses mains!
Veux-tu donc que je cède
Des triomphes certains?...
Démons de la magie
Et des adroits détours,
Ruse, sorcellerie,
Venez à mon secours!

LE CHEVALIER, le faisant passer près de la table à gauche, où est un fauteuil.

Asseyez-vous donc...

CAGLIOSTRO, d'un air humble et sournois.

Oui, monsieur le chevalier.
(Tirant près de lui un autre fauteuil.)
Mais vous-même, je vous prie...

LE CHEVALIER, d'un air protecteur.

C'est bien!

CAGLIOSTRO.

Non, après vous!

LE CHEVALIER.

Point de cérémonie!
(Lui montrant la table.)
Vous avez là de l'encre et du papier...
Commençons!

CAGLIOSTRO.

Oui, monsieur le chevalier.
(Prenant une des tabatières qui sont sur la table, il l'ouvre, va prendre une prise, s'arrête, et se tournant vers le chevalier, il lui dit gracieusement:)
En usez-vous?

LE CHEVALIER, prenant une prise et le remerciant.

Trop bon!
(Dictant.)
« Madame la marquise...

CAGLIOSTRO, écrivant.

» Madame la marquise...

LE CHEVALIER, dictant.

» Madame la marquise,
» Je renonce à jamais à l'union promise.

CAGLIOSTRO, répétant en écrivant.

» Je renonce à jamais à l'union promise.

LE CHEVALIER, de même.

» Je vous rends!

CAGLIOSTRO, répétant.

» Je vous rends...

LE CHEVALIER, de même.

» Votre parole!
(Voyant Cagliostro qui s'arrête et jette un regard sur lui.)
Eh bien!
Qu'est-ce donc?

CAGLIOSTRO.

Ce n'est rien!
La plume va mal!

LE CHEVALIER.

Oui, c'est assez difficile
A tracer!

CAGLIOSTRO, même phrase sournoise, lui présentant de nouveau la tabatière.

Nullement, monsieur le chevalier!
Vous offrirai-je encor?

LE CHEVALIER, prenant une seconde prise.

De votre main civile,
J'accepte! Terminons.
(Achevant de dicter sans s'arrêter.)
» Et je viens vous prier
» De marier la charmante Cécile
» A son cousin le chevalier!

CAGLIOSTRO.

Pas si vite... de grâce!
(Répétant ce que vient de lui dicter le chevalier comme s'il se le rappelait mal.)
» Et je viens vous prier....

CAGLIOSTRO.

LE CHEVALIER, dont les yeux commencent à s'appesantir.

» Et je viens vous prier...

CAGLIOSTRO.

» De marier...

LE CHEVALIER, de même.

» De marier...

CAGLIOSTRO.

» La charmante Cécile...

LE CHEVALIER, de même.

» La charmante Cécile...

CAGLIOSTRO.

» A son cousin.

LE CHEVALIER, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

» Le chevalier ! »

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER, luttant contre le sommeil qui le gagne.

Satan qui le possède,
Et qu'il implore en vain,
Ne lui peut être en aide,
Ni changer son destin...
Mon adresse infinie
Déjouera ses détours.
Ruse, sorcellerie,
Je me ris de vos tours !

CAGLIOSTRO, le regardant.

Satan, viens à mon aide,
Mon triomphe est certain ;
Son œil se ferme, il cède...
Et veut lutter en vain !
Démon de la magie
Et des excellens tours,
Je veux toute ma vie
Implorer ton secours !

LE CHEVALIER, à moitié endormi.

Signez ! signez !

CAGLIOSTRO.

Très volontiers.

LE CHEVALIER.

Donnez donc !

(Il ouvre la main et laisse tomber les papiers qu'il tenait.)

CAGLIOSTRO, les ramassant.

A moi ces papiers !...

(Regardant le chevalier qui est profondément endormi.)

Désormais soyez plus sage,
Dormez, monsieur le chevalier.

(Il tire le ressort adapté à la table, la trappe s'ébranle et descend lentement.)

Rêvez à votre mariage,
Vous n'irez pas vous marier !
Bonne nuit et bon voyage,
Pour vous je vais me marier !

(La trappe se referme. Cagliostro prend sur la table à droite son chapeau qu'il agite d'un air de triomphe et sort par la porte du fond.)



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de la marquise à Versailles.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, DES PARENS et LE NOTAIRE, assis à gauche, autour d'une table, et écoutant la lecture d'un contrat ; à droite, CÉCILE et DES JEUNES FILLES ; CAGLIOSTRO, au milieu du théâtre, allant de l'un à l'autre groupe.

CHOEUR.

LA MARQUISE et CAGLIOSTRO.

Ah ! qu'elle est belle
Celle
Qui va charmer ses/mes jours.
Vermeille rose,
Eclose
De la main des amours !

CAGLIOSTRO.

Oui, j'ai su rendre
Tendre
Cette jeune beauté,
Et j'enflamme
Son âme
Par mon art enchanté.

CHOEUR.

Ah ! qu'elle est belle
Celle, etc.

LA MARQUISE, se levant, à Cécile.

Voici tous nos parens et toutes tes amies.

CÉCILE, qui a regardé autour d'elle.

Mais je n'aperçois pas mon cousin...

LA MARQUISE.

Mon neveu.

CAGLIOSTRO, froidement.

Le chevalier ne viendra pas !

CÉCILE, à part.

Grand Dieu !

LA MARQUISE.

Que s'est-il donc passé ?

CAGLIOSTRO.

D'absurdes calomnies,
L'abusaient... et d'un mot, sans bruit et sans éclat,
J'ai détruit une erreur qu'il reconnaît lui-même.
Il s'excuse et s'éloigne... et, pour grâce suprême,
Il demande à ne point signer à ce contrat !

LA MARQUISE.

Je comprends... Il fait bien !...
(Se tournant à la table.)
Vous, monsieur le notaire,
Achevons cet écrit...

CAGLIOSTRO, avec joie.

Qui m'engage sa foi !

CÉCILE, à part, avec douleur.

Allons, allons, tout est fini pour moi !

ROMANCE.

Oui, je l'aimais... et le perfide
Trahit l'amour qu'il m'a juré...
Que son exemple enfin me guide,
Je l'ai juré... je l'oublierai !
Et vous, magique science,
Sur moi redoublez d'effort,
Car, malgré votre puissance,
Je crains de l'aimer encor !
(A Cagliostro qui s'est approché d'elle.)
Mais qu'alors votre magie,
Monsieur, redouble d'effort ;
Car, malgré sa perfidie,
Je crains de l'aimer encor !

CAGLIOSTRO.

En vous voyant si jolie,
Pour vous redoublant d'effort,
Les amours et la magie,
Vont embellir votre sort !

(La marquise vient chercher Cagliostro et Cécile, en leur présentant la plume pour signer.)

CHOEUR.

Ah ! qu'elle est belle,
Celle
Qui va charmer ses jours !
Vermeille rose,
Eclose
De la main des amours !

(Pendant ce chœur, Cécile s'est approchée de la table et, après un moment d'hésitation, elle signe : Cagliostro prend la plume et va en faire autant, au moment où entre Caracoli.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARACOLI, paraissant à la porte du fond.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le marquis Caracoli !

CARACOLI, qui s'est avancé en saluant à droite et à gauche, aperçoit Cagliostro et dit à part :

O ciel ! c'est lui que je croyais perdu... et il signe !.. Et le chevalier... (Regardant autour de lui.) où est-il donc ?

CAGLIOSTRO, l'apercevant et se dirigeant vers lui.

Monseigneur Caracoli !

(Pendant que les parens et amis entourent la table à gauche pour signer au contrat, Cagliostro se trouve seul à droite du théâtre, à côté de Caracoli.)

CARACOLI, interdit, à Cagliostro.

Daignez recevoir les complimens d'un ami !

CAGLIOSTRO, à voix basse.

D'un traître !

CARACOLI, jouant la surprise.

Moi !

CAGLIOSTRO, de même.

Tu ne sais donc pas qu'un pouvoir occulte m'avertit à l'instant de la moindre trahison... Et mes papiers que tu as livrés ?

CARACOLI, étendant la main.

Ça n'est pas vrai.

CAGLIOSTRO, les tirant de sa poche et les lui montrant.

Les voici !... Et ces cinq cents louis en or que tu as reçus ?

CARACOLI, portant une main sur son gousset et faisant serment de l'autre.

Ce n'est pas vrai.

CAGLIOSTRO, montrant le gousset de Caracoli.

Ils sont là !... Et quand je peux d'un mot te faire tomber mort !

CARACOLI, tremblant.

Je le sais !

CAGLIOSTRO, tournant la tête vers des fournisseurs qui viennent d'entrer.

Qu'est-ce ?

CARACOLI, voulant distraire l'attention de Cagliostro.

La corbeille de noce !...

CAGLIOSTRO.

Qu'on la porte au salon. (A Caracoli.) Et toi... (Tendant la main.) Ce prix de ta trahison ?

CARACOLI, interdit.

Comment ?

CAGLIOSTRO, d'un air menaçant.

Allons, ou sinon !... (Caracoli lui remet en tremblant la bourse que Cagliostro jette aux fournisseurs.) Tenez... c'est un à-compte.

(La marquise fait porter la corbeille dans le salon à droite, y entre un instant et en ressort presque aussitôt.)

CARACOLI, à part.

Per dio! payer sa corbeille de noce avec l'argent d'un rival... O grand homme!

LA MARQUISE, sortant du salon à droite.

Quoi! monsieur le comte, une corbeille magnifique!

CARACOLI, à part.

Et pas chère.

CAGLIOSTRO.

Mais à vous, madame la marquise, je ne vous ai point encore offert mon présent de noce... (A demi-voix.) Cette fiole que vous m'avez demandée...

LA MARQUISE, vivement.

Vous l'avez là, sur vous?

CAGLIOSTRO.

La voici.

LA MARQUISE, voulant déboucher le flacon.

O précieuse liqueur!

CAGLIOSTRO, l'arrêtant du geste.

Qui, comme toutes les liqueurs précieuses, a besoin de quelques mois de bouteille pour arriver à sa perfection.

LA MARQUISE.

Est-il possible?

CAGLIOSTRO.

Plus vous attendrez, plus l'effet sera prompt.

LA MARQUISE, vivement.

J'attendrai!... mais encore, combien?

CAGLIOSTRO.

Deux ou trois mois seulement!...

LA MARQUISE.

Silence! (Apercevant le notaire qui s'approche d'elle, le contrat ployé à la main, et présentant à la marquise un portefeuille qu'elle prend et s'adressant à Cagliostro.) A mon tour, monsieur le comte, j'ai à vous remettre ce portefeuille qui contient la dot de Cécile.

CARACOLI, à voix basse, à Cagliostro.

Le million?

CAGLIOSTRO, avec indifférence.

Lui-même!

CARACOLI, avec enthousiasme, à part.

O génie! comment ai-je pu te méconnaître!...

CAGLIOSTRO, à la marquise.

Et à quelle heure la célébration du mariage?

LA MARQUISE.

Nous n'attendons que M. le cardinal de Rohan; il vient de me faire dire qu'une affaire importante le retient... mais qu'il sera ici à minuit... D'ici là, nous avons, pour occuper tout notre monde, la séance de somnambulisme que vous nous avez promise.

CAGLIOSTRO.

Dès que notre somnambule arrivera...

LA MARQUISE.

On l'introduira dans mon boudoir... Je vais en donner l'ordre.

CAGLIOSTRO, bas, à Caracoli.

Toi, va l'attendre, et recommande-lui de nouveau ce qu'elle doit dire et faire!

CARACOLI, bas.

Z'y vais... et ze réponds de tout sur ma tête... Ce n'est pas moi maintenant qui voudrais vi tromper!

LA MARQUISE, à Cagliostro.

Ne voulez-vous pas d'abord que je vous présente à toutes les personnes de la cour qui sont là, impatientes de vous voir!

(Elle désigne le salon à droite.)

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! quelle est belle,
Celle, etc.

(Tout le monde entre dans le salon à droite, excepté Caracoli qui sort par le fond; Cécile reste seule en scène.)

SCÈNE III.

CÉCILE, seule, puis CORILLA.

CÉCILE.

Allons, il n'y a plus d'espérance!... Malgré moi pourtant, j'attends encore... j'attends toujours que quelque fée secourable vienne à mon aide... (Apercevant Corilla qui entre par la porte du fond.) Que vois-je! celle qui a causé tous mes maux...

CORILLA.

Et qui vient les réparer.

CÉCILE, étonnée.

Vous, madame?

CORILLA.

Vous avez vu le chevalier?

CÉCILE, avec émotion.

Moi!... du tout!

CORILLA.

Comment! ne s'est-il pas présenté ici?

CÉCILE, affectant la fierté.

Je ne l'aurais pas reçu!

CORILLA.

Pour rompre votre mariage?

CÉCILE.

Le rompre!... De quel droit?... Certainement je n'y consentirais pas!... Et d'ailleurs, c'est impossible! car dans quelques instans, à minuit, il doit se célébrer, dans la chapelle du château!...

CORILLA.

Mais vous ne savez donc pas que le chevalier vous aime?

CÉCILE.

Lui!... Après les lettres que vous m'avez montrées... après l'amour qu'il a eu pour vous?...

CORILLA.

Et qu'il n'a plus!

CÉCILE.

C'est égal... Est-ce qu'on peut aimer deux fois?

CORILLA.

Je l'espère bien!... pour moi du moins, qu'il a abandonnée, trahie... car c'est moi qu'il trahit pour vous.

CÉCILE.

C'est vrai!

CORILLA.

Et je lui pardonne!

CÉCILE.

C'est vrai!

CORILLA.

Et vous êtes inexorable!... Et vous voulez sa perte... car il se tuera!

CÉCILE, effrayée.

O ciel! vous le croyez?...

CORILLA.

C'est peut-être déjà fait... sinon, il serait ici!..

CÉCILE, de même.

Se tuer, dites-vous?

CORILLA.

Et s'il faut ainsi tuer tous les infidèles... Qu'est-ce qu'il nous restera?

CÉCILE, apercevant le chevalier qui entre par la porte du fond.

C'est lui!

SCÈNE IV.

CÉCILE, CORILLA, LE CHEVALIER.

TRIO.

CORILLA, courant au chevalier.

Enfin, je vous revois!... Qu'êtes-vous devenu?

LE CHEVALIER, avec égarement.

Ce traître, ce perfide était en ma puissance,
Quand sur nous, un nuage est soudain descendu...
Je voulais le poursuivre... il avait disparu...
Et contre un rêve affreux... contre un spectre terrible,
Je luttais vainement... un pouvoir invincible
Par des liens de fer me tenait torturé;
J'ignore quel temps cette fièvre a duré...
Enfin, je m'élançai...

CÉCILE.

Je frémis d'épouvante!

LE CHEVALIER, se rappelant ce qu'il a vu.

Une grotte, un jardin... des murs... je les franchis...

CORILLA, à part.

O ciel!

LE CHEVALIER.

Une voiture à mes yeux se présente!
A Versailles... criai-je... à Versailles!... J'ignore
Comment j'ai fait la route... et je doutais encore
De moi, de ma raison... A présent seul, j'y crois!
Car je suis près de vous... Cécile, je vous vois!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Oui, cette douce vue,
Emblème du pardon,
Rend à mon âme émue
L'espoir et la raison!

CORILLA.

Oui, cette douce vue,
Emblème du pardon,
Rend à son âme émue
L'espoir et la raison!

CÉCILE.

Eh quoi! ma seule vue,
Emblème du pardon,
Rend à son âme émue
L'espoir et la raison!

CORILLA, vivement, à Cécile.

Oui, oui, vous accordez le pardon qu'il réclame.
(Bas au chevalier.) (Haut.)
J'avais parlé pour vous... Eh! vite, ces écrits,
Ces papiers, qui sauront prouver à tout Paris
Que le grand Cagliostro n'est qu'un fourbe, un infâme!

LE CHEVALIER.

C'est juste!...
(Cherchant sur lui.)
Ces papiers...

CORILLA.

Eh bien! vous les avez?

LE CHEVALIER, avec désespoir.

Non! je ne les ai plus... disparus! enlevés!

CORILLA et CÉCILE.

Disparus! enlevés!

ENSEMBLE.

CORILLA.

Fortune impitoyable
Qui les sépare encor,
Talisman favorable
D'où dépendait leur sort!

LE CHEVALIER et CÉCILE.

Fortune impitoyable
Qui nous sépare encor,
Talisman secourable
D'où dépend notre sort!

CORILLA, vivement, à Cécile.

Eh bien! dans ce salon, et devant votre mère,
D'une voix intrépide et d'un front assuré,
Refusez hautement...

CÉCILE, tremblante.

Jamais je n'oserai!

CORILLA, à part, avec indignation.

Et cela croit aimer!

CÉCILE.

Mais, ce que je puis faire,
C'est de mourir!

LE CHEVALIER.

O ciel!

CÉCILE.

Et pour vous je mourrai !

CORILLA.

Dénoûment détestable !

ENSEMBLE.

CORILLA.

Fortune impitoyable
Qui les sépare encor,
Talisman secourable
D'où dépendait leur sort !

LE CHEVALIER et CÉCILE.

Fortune impitoyable
Qui nous sépare encor,
Talisman secourable
D'où dépend notre sort !

CORILLA, au chevalier et à Cécile.

Je puis vous en répondre,
Je comblerai vos vœux,
Et je saurai confondre
Ce fourbe audacieux !

LE CHEVALIER.

Mais nous pouvons confondre
Ce fourbe audacieux,
Si ton cœur sait répondre
A mon cœur amoureux !

CÉCILE.

La mort saura confondre
Leurs projets odieux,
L'honneur doit t'en répondre...
A toi mes derniers vœux !

(A la fin du trio, on entend Caracoli parler par la porte à droite.)

CÉCILE, poussant un cri.

Ah ! l'on vient ! (Elle s'arrache des bras du chevalier.) Adieu ! adieu !

(Elle s'élance dans le grand salon à gauche.)

CORILLA, qui a été regarder dans la chambre à droite, au chevalier.

N'ayez pas peur ! il y a là quelqu'un qui pourra nous servir !

LE CHEVALIER.

Qui donc ?

SCÈNE V.

CORILLA, LE CHEVALIER, CARACOLI.

CARACOLI, à la porte à droite.

Oui, mademigelle, ze vais leur dire que la sonnanbula, elle est prète !...

LE CHEVALIER, apercevant Caracoli.

Ah ! le ciel nous l'envoie !

CARACOLI, effrayé.

Le chevalier !...

LE CHEVALIER.

Et, à défaut d'écrits, son témoignage aidera à démasquer Cagliostro !

CARACOLI, vivement.

Moi ?.. Ne comptez pas là dessus... Je parlerai plutôt contre vous !

LE CHEVALIER.

Quand tu nous a avoué ?...

CARACOLI, de même.

Ze n'ai rien dit... ze nierai tout !

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que cela signifie ?

CARACOLI, à demi-voix.

Les papiers que je vous avais livrés sont revenus d'eux-mêmes entre ses mains... L'or que vi m'aviez donné est passé dans les siennes... Il a, en enfer, des espions de police qui lui disent tout !

LE CHEVALIER et CORILLA.

Allons donc !

CARACOLI.

Et même, dans ce moment, s'il devine que ze cause avec vous, c'est fait de moi !

LE CHEVALIER.

Écoute-nous, au moins !

CARACOLI.

Non !... et ze n'ai rien qu'un mot à vous dire... un dernier... Partez au piou vite, ou craignez comme moi, le grand Cagliostro.

(Il s'élance dans le salon à gauche.)

SCÈNE VI.

CORILLA, LE CHEVALIER.

CORILLA.

Eh bien ! vit-on jamais une crédulité, une terreur pareilles !...

LE CHEVALIER.

Il les a tous ensorcelés !

CORILLA.

Et si vous osiez, à présent, attaquer leur idole, c'est sur vous que tomberait l'indignation publique...

LE CHEVALIER.

N'importe !

(Il va pour sortir par la porte du fond)

CORILLA.

Où allez-vous ?

LE CHEVALIER.

Le tuer, et me tuer après.

CORILLA, effrayée.

O ciel ! vous tuer !... (D'un ton de reproche.) Vous n'auriez pas fait cela pour moi, ingrat !

LE CHEVALIER.

Pardon ! mais dans mon désespoir !...

CORILLA.

Et penser que, d'un mot, je peux les sauver et les rendre tous heureux !

LE CHEVALIER.

Eh bien ! ce mot, pourquoi ne pas le dire ?

CORILLA.

Pourquoi ?... parce que, moi, il me rend à jamais esclave... parce qu'il me remet aux mains d'un tyran... N'importe !... je vous aime encore plus que je pensais... Et si je vous prouvais que ce prétendu comte Cagliostro n'est autre que Joseph Balzamo... si je vous prouvais qu'il est marié !...

LE CHEVALIER, avec joie.

Nous sommes sauvés !...

CORILLA.

Et que sa femme est ici !...

LE CHEVALIER, stupéfait.

Comment ! vous ?...

CORILLA, voyant ouvrir la porte à gauche.

Silence !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PRINCE, sortant du salon.

LE PRINCE, apercevant Corilla.

Je courais vous écrire... Vous avez deviné que j'avais des nouvelles... (Se retournant.) Le chevalier !... D'où diable sort-il ?... de l'autre monde !...

LE CHEVALIER.

Vous l'avez dit !

CORILLA.

Exprès pour confondre Cagliostro !

LE PRINCE, au chevalier.

Je ne vous conseille pas de l'essayer !... Ceux qui lui en veulent ne réussissent pas... vous l'avez vu... tandis que tout nous sourit, à nous autres, qui sommes ses amis !... Voici d'abord, et, grâce à lui, la belle Corilla, qui, jusqu'alors insensible m'aime enfin, et n'a jamais aimé que moi !...

LE CHEVALIER.

Comment !...

LE PRINCE.

Il me l'a dit !..... (A Corilla.) et comme un bonheur n'arrive jamais seul, M. le cardinal de Rohan vient de m'envoyer pour vous ce paquet qu'il reçoit à l'instant de la cour de Rome.

CORILLA.

Ah ! mon Dieu !

LE PRINCE, d'un air joyeux.

Lisez ! lisez !

CORILLA, lisant.

Oui, oui, c'est bien cela... un bref du saint-père, qui annule et brise mon mariage avec Joseph Balzamo !

LE CHEVALIER.

O ciel !... il est libre !... (Tombant sur un fauteuil.) libre !...

LE PRINCE, à Corilla.

Et vous aussi !... fidèle à votre promesse, vous ne pouvez plus refuser ma fortune et ma main.. Parlez... ordonnez... faites vos conditions !...

CORILLA.

Eh bien ! je n'en mets qu'une !... (Lui montrant le papier qu'il tient.) Silence absolu, silence avec tous .. sinon, rien de fait !...

LE PRINCE.

Je suis muet...

CORILLA.

Maintenant, et sans rentrer au salon... partez !

LE PRINCE.

Quand je peux passer ma soirée avec vous, et assister au triomphe de Cagliostro ! ..

CORILLA.

J'ai dit : partez !

LE PRINCE.

C'est juste !... mais pourquoi ?... Qu'aurai-je à faire ?...

CORILLA.

Tout disposer pour quitter Versailles.

LE PRINCE, consterné.

Quitter Versailles !... Et comment ?

CORILLA.

Avec moi !

LE PRINCE, poussant un cri et tombant à genoux.

Ah !

(Elle lui fait signe de se relever. Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

CORILLA, LE PRINCE.

LE CHEVALIER, avec désespoir.

Adieu ! adieu !... Tout est fini pour moi !... Partez avec lui !...

CORILLA, avec sentiment.

Oui, je partirai... mais quand vous serez heureux, quand je vous aurai sauvé !.. Venez ! entrons dans cet appartement.

(Elle désigne la chambre à droite.)

LE CHEVALIER.

Mais nous y trouverons cette somnambule...

CORILLA.

C'est égal... Venez, vous dis-je !...

(Ils sortent vivement par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, CAGLIOSTRO, CÉCILE, CARACOLI, SEIGNEURS et DAMES de la société de la marquise.

FINALE.

CHOEUR.

O brillante alliance !
Jour de félicité.
Honneur à la science,
Amour à la beauté !

CAGLIOSTRO, donnant la main à Cécile.

Enfin, voici l'instant si cher à ma tendresse.

CÉCILE, à part, regardant autour d'elle.

Ah ! je ne les vois pas... Plus d'amis ! plus d'espoir !

LA MARQUISE, à Cagliostro.

Près d'elle, n'allez pas oublier la promesse
Que vous nous avez faite...

CAGLIOSTRO, se tournant vers l'assemblée.

Oui, nous devons, ce soir,
Ici vous présenter une devineresse
Qui lit au fond des cœurs, sans trouble et sans effort,
Et dit la vérité sitôt qu'elle s'endort !

TOUS.

Où donc est-elle ?...

CARACOLI, montrant la porte à droite.

Là... car je l'ai déjà vue.
Eveillée, elle est bien... ma...

CAGLIOSTRO, à voix basse.

Tu l'as prévenue ?

CARACOLI, de même.

Et demande, et réponse, elle sait tout par cœur !

LA MARQUISE, à Cécile, montrant Cagliostro.

Et voilà ton époux... Comprends-tu ton bonheur !...

CHOEUR.

O brillante alliance !
Jour de félicité.
Honneur à la science,
Amour à la beauté !

(La porte de droite s'ouvre, et paraît la somnambule ; elle est en blanc, couverte d'un voile épais, une couronne de laurier sur le front, une branche de verveine à la main.)

CHOEUR, à demi-voix.

Mais c'est elle... Du silence !
Lentement elle s'avance,
Et déjà règne en mon cœur
Une sainte terreur !

(Caracoli apporte un fauteuil au milieu du théâtre, Cagliostro fait asseoir la somnambule et se tient debout auprès d'elle, à droite la marquise et Cécile sont assises, à côté d'elles se place Caracoli. Au milieu, un second groupe de femmes, à droite, un peu vers le fond, un troisième groupe de femmes, elles sont assises. Les hommes sont debout derrière elles. Les domestiques en riches livrées se tiennent au fond du théâtre, derrière tout le monde.)

CAGLIOSTRO, magnétisant la somnambule qui vient de s'asseoir.

O pouvoir magnétique !
Fluide sympathique,
Du monde léthargique
Ouvre-lui les trésors.
A ma voix qui commande,
Que le sommeil descende,
Que l'esclave m'entende !
Dors ! je le veux !.. dors !

(La somnambule renverse sa tête et paraît plongée dans le sommeil.)

CHOEUR.

Elle dort ! Quelle puissance !
Ecoutons ! faisons silence !

CAGLIOSTRO, soulevant le voile de la somnambule.

Et maintenant, parlez ! (Il jette les yeux sur elle et pousse un cri d'effroi.) Ah !

(Caracoli accourt à ce cri, aperçoit Corilla, pousse un second cri et reste immobile ainsi que Cagliostro, pendant que Corilla se lève lentement.)

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO, dans le plus grand trouble, à part.

Ah ! quelle image fantastique
S'est offerte à mes yeux troublés !
Ma femme !... O pouvoir diabolique,
Est-ce ma mort que vous voulez ?

LA MARQUISE, regardant Cagliostro.

Sous l'influence magnétique
Tous ses traits semblent renversés,
Et comme la sibylle antique,
Ses cheveux se sont hérissés.

CARACOLI, à part.

Ce n'est pas elle ! C'est unique,
D'effroi mon âme a tremblé,
Et malgré son pouvoir magique,
Mon maître en paraît tout troublé.

CHOEUR.

Sous l'influence magnétique
Ses yeux sont ternes et glacés,
Et comme la sibylle antique,
Tous ses traits semblent renversés !

CORILLA, d'une voix lente et solennelle.

Tu commandes, ô maître... et je cède à tes lois...
Je vais parler.

CAGLIOSTRO, à part.

C'est elle ! c'est sa voix...
(S'approchant d'elle et à voix basse.)
Tu reviens du tombeau pour me perdre !

CORILLA, à voix basse.

Au contraire !
(A voix haute, vers l'assemblée.)
Ecoutez ! écoutez... la vérité m'éclaire...

CÉCILE, qui jusque-là n'a pris aucune part à cette scène, lève les yeux et reconnaît Corilla.

O ciel !

LA MARQUISE, étonnée.
Qu'as-tu?
CÉCILE.
Rien ! rien !
CORILLA, d'un air inspiré.
Je lis que le grand, le savant
Cagliostro ne peut plus se marier...
TOUS, avec surprise.
Comment !
CORILLA, de même.
Jè lis, je vois, que de sa fiancée
Un autre amour occupe la pensée...
Décidée à mourir !
CÉCILE, se levant avec exaltation.
Oui, c'est vrai !
LA MARQUISE.
J'ai frémi !
CORILLA, de même.
Si sa main n'appartient à son cousin qu'elle aime !
LA MARQUISE.
Il a fui loin de nous !
CORILLA.
Oui, mais à l'instant même
Il revient ! il accourt !
LA MARQUISE.
Impossible !
CORILLA, étendant la main vers la porte du fond.
C'est lui !
Il accourt ! le voici ! le voici !
(Le chevalier paraît, tout le monde pousse un cri.)

ENSEMBLE.

CAGLIOSTRO et CARACOLI.
Ah ! quelle image fantastique
S'est offerte à mes yeux troublés.
Démons et pouvoir diabolique
Est-ce ma mort que vous voulez ?
LE CHEVALIER et CÉCILE.
Oui, par le pouvoir magnétique,
Tous deux nous voilà rassemblés.
A sa voix divine, magique,
Nos cœurs sont déjà consolés !
LA MARQUISE et LE CHOEUR.
Pouvoir terrible et sympathique
Dont chacun de nous est troublé,
Sous le fluide magnétique,
Lui-même paraît accablé !
CORILLA.
Oui, grâce au pouvoir magnétique,
Tous les secrets sont révélés,
Et tous, à ma voix prophétique
Obéissez, ou bien tremblez !

CORILLA.
Écoutez ! écoutez... ô dévoûment suprême !....
Je vois que, toujours grand, sublime et généreux,
Cagliostro ne veut pas leur malheur à tous deux ;
A la main de Cécile il renonce lui-même.
Je le vois! je le vois!...

CAGLIOSTRO, bas, à Cécile.
Non ! je n'en ferai rien !
CORILLA, à demi-voix, à Cagliostro.
Je le veux ! je le veux !
CAGLIOSTRO, à part, avec colère.
Il le faut parbleu bien ! Soyons donc généreux !
(Haut, avec effort, s'avançant près de la marquise.)
Oui, oui, qu'ils soient heureux !
CORILLA.
Ah ! ce n'est rien encor !
CAGLIOSTRO, à part, avec inquiétude.
Que veut-elle de plus ?
CORILLA.
Aussi riche qu'habile,
Le fameux Cagliostro ne peut tenir à l'or,
Il en fait quand il veut... et la dot de Cécile,
Qu'il vient de recevoir... est, je le vois, par lui
Rendue au chevalier !
CAGLIOSTRO, à part, avec colère.
Ah ! c'est un peu trop fort !
CORILLA, bas, à Cagliostro.
Balzamo, je le veux !
LE CHEVALIER, s'inclinant d'un air railleur, à Cagliostro.
Vraiment, monsieur le comte?
CAGLIOSTRO, balbutiant.
Oui !
(A part.)
Il le faut, morbleu bien !
(Haut, et tirant noblement le portefeuille de sa poche.)
La voici ! la voici !

CHOEUR.

O vertu sublime !
Mortel généreux !
Que la terre estime
A l'égal des dieux !
CORILLA.
Écoutez ! écoutez ! ce n'est rien !...
CAGLIOSTRO, avec impatience.
C'en est trop !
CORILLA, avec emphase.
Le grand, le vertueux, le divin Cagliostro !...
CAGLIOSTRO, vivement.
Ah ! ma modestie est trop grande
Pour en écouter plus... Assez, je le commande !
(La magnétisant pour l'éveiller.)
Assez ! assez !
(A part.)
Satan femelle !
(Haut.)
Éveille-toi !
Je te l'ordonne !...
CORILLA, ouvrant les yeux avec peine, comme quelqu'un qui a long-temps dormi, et affectant une grande surprise.
Où suis-je ! et qu'est-ce que je voi ?
CÉCILE et le CHEVALIER, à sa gauche.
Ceux qui vont, grâce à vous, s'adorer sans entrave...

CAGLIOSTRO.

CAGLIOSTRO, à sa droite, bas.
Et ton maître irrité qui reprend son esclave !
CORILLA, de même.
C'est ce que nous verrons !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE PRINCE, entrant par la porte du fond, et passant entre Cagliostro et Corilla.

LE PRINCE.
La voiture est en bas !
CAGLIOSTRO, étonné.
Comment?
LE PRINCE, à Cagliostro, à demi-vo ix.
Je vous la dois, et ne m'en cache pas !
C'est Corilla, c'est elle que j'enlève !
CAGLIOSTRO, vivement.
Mais elle est mariée !
LE PRINCE, de même.
Elle avait pour mari
Un Joseph Balzamo, scélérat accompli !...
Mais le pape a brisé leur hymen...
CAGLIOSTRO.
Est-ce un rêve ?
CORILLA, montrant le bref qu'elle tire de sa poche.
C'est signé !
CAGLIOSTRO, à part, avec rage.
J'étais libre...
(Montrant Cécile.)
Et pouvais l'épouser !
CORILLA, à demi-voix.
Toi, qui les trompes tous, on peut bien t'abuser !
(Elle va rejoindre le prince à gauche, pendant que la marquise, Cécile et le chevalier sont à droite.)
CARACOLI, s'approchant de Cagliostro, qui est seul sur le devant du théâtre.
Et qu'avons-nous gagné, maître ?
CAGLIOSTRO.
Un crédit immense !
De tout oser, morbleu ! j'ai maintenant les droits !
LA MARQUISE, regardant Cagliostro.
Tant de vertus méritent récompense...
(S'approchant de lui, et à voix basse.)
Un seul mot !
CAGLIOSTRO.
Qu'est-ce donc ?
LA MARQUISE, lui montrant la fiole qu'elle tire de sa poche.
Revenez dans trois mois!
CHOEUR.
Ah ! son mérite immense
Va toujours crescendo !
Bravo, signor, bravo !
Il donne l'opulence,
Il guérit subito,
Le tout incognito !
Et voilà la science
Du divin Cagliostro !

FIN DE CAGLIOSTRO.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.



GUILLAUME TELL,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

RÉDUIT EN TROIS,

PAROLES DE MM. JOUY ET HIPPOLYTE BIS;

MUSIQUE DE M. ROSSINI;

BALLETS DE M. AUMER; DÉCORS DE M. CICERI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 3 août 1829.

CINQUIÈME ÉDITION.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

GUILLAUME TELL, ARNOLD MELCTHAL, WALTER FURST, } suisses conjurés	M. DERIVIS fils. M. DUPREZ. M. LEVASSEUR.
MELCTHAL, père d'Arnold	M. ....
JEMMY, fils de Guillaume Tell	Mlle NAU.
GESLER, gouverneur des cantons de Schwitz et d'Uri	M. SERDA.
RODOLPHE, chef des archers de Gesler	M. MASSOL.
RUODI, pêcheur	M. ALEX. DUPONT.
LEUTHOLD, berger	M. FERD. PRÉVOT.
MATHILDE, princesse de la maison de Hapsbourg, destinée au gouvernement de la Suisse	Mlle FALCON. Mme GRAS-DORUS.
HEDWIGE, femme de Guillaume Tell	Mme MORIN-MORI

TROIS FIANCÉS ET LEURS COMPAGNES.
PAYSANS ET PAYSANNES DE TROIS CANTONS.
CHEVALIERS ALLEMANDS, PAGES, DAMES D'HONNEUR DE LA PRINCESSE.
CHASSEURS.
GARDES DE GESLER.
SOLDATS AUTRICHIENS.
TYROLIENS ET TYROLIENNES.

La scène se passe à Burglen, canton d'Uri.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la maison de Guillaume Tell à droite; à gauche débouche le torrent de Schachental, sur lequel un pont est jeté; une barque est attachée au rivage. Des paysans entourent de verdure des cabanes destinées à trois nouveaux ménages, d'autres se livrent à divers travaux agrestes; Jemmy s'essaye à tirer de l'arc; Guillaume, pensif et appuyé sur sa bêche, est arrêté au milieu d'un sillon; Hedwige, assise près d'un châlet, assemble les joncs d'une corbeille et regarde alternativement son époux et son fils.

SCÈNE I.

GUILLAUME TELL, HEDWIGE, JEMMY, LE PÊCHEUR, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Quel jour serein le ciel présage!
Célébrons-le dans nos concerts;
Que les échos de ce rivage
Élèvent nos chants dans les airs!
Par nos travaux rendons hommage
Au Créateur de l'univers.

QUATUOR.

LE PÊCHEUR, dans sa barque.

Accours dans ma nacelle,

Timide jouvencelle ;
Du plaisir qui t'appelle
C'est ici le séjour.
Je quitte le rivage ;
Lisbeth, sois du voyage,
Viens : le ciel sans nuage
A promis un beau jour.

GUILLAUME, à demi-voix.

Il chante en son ivresse
Ses plaisirs, sa maîtresse ;
De l'ennui qui m'oppresse
Il n'est pas tourmenté.
Quel fardeau que la vie !
Pour nous plus de patrie !
Il chante, et l'Helvétie
Pleure sa liberté.

LE PÊCHEUR.

Des fleurs ceignent sa tête ;
Leur puissance secrète,
Conjurant la tempête,
Nous répond du retour.
Et toi, lac solitaire,
Témoin d'un doux mystère,
Ne dis pas à la terre
Les secrets de l'amour.

HEDWIGE et JEMMY.

Son imprudent courage,
Se jouant de l'orage,
A côté du naufrage
Ne pense qu'au retour.
Vers l'écueil qu'on redoute
S'il dirigeait sa route,
Des chants de mort, sans doute,
Suivraient ses chants d'amour.

(On entend le ranz des vaches.)

LE CHOEUR.

On entend des montagnes
Le signal du repos ;
La fête des campagnes
Abrége nos travaux.
Cette fête champêtre,
Qu'ignore l'œil du maître,
Nous fera reconnaître
Le doux pays natal.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LE VIEUX MELCTHAL, appuyé sur son fils ARNOLD, descend de la colline.

LE CHOEUR.

Salut, honneur, hommage
Au vertueux Melcthal !

HEDWIGE.

La fête des pasteurs, selon l'antique usage,
De trois jeunes amants fait trois heureux époux.

ARNOLD, à part.

Des amants, des époux !
Ah ! quel penser m'assiège !...

HEDWIGE.

Bénis par vous.

MELCTHAL.

Par moi ?

HEDWIGE.

Vous nous bénirez tous.

GUILLAUME.

De l'âge et des vertus c'est le saint privilège,
Et des bienfaits du ciel un présage bien doux.

MELCTHAL.

Pasteurs, que vos accents s'unissent,
Qu'au loin vos trompes retentissent !
Célébrez tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR D'HOMMES.

Pasteurs, que nos accents s'unissent,
Qu'au loin nos trompes retentissent !
Célébrons tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR DE FEMMES.

Aux chants joyeux qui retentissent
Que nos accents plus doux s'unissent !
Célébrons tous, en ce beau jour,
Le travail, l'hymen et l'amour.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Près des torrents qui grondent,
Que les cors se répondent !
Que l'écho de ces monts,
Retenant nos chansons,
En reporte les sons
Aux forêts, aux vallons !
Près des torrents qui grondent,
Que les cors se répondent !
Célébrons par nos jeux
Et l'hymen et ses feux ;
Des pasteurs amoureux
Célébrons les doux nœuds,
Et volons auprès d'eux.

(Le chœur sort.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, MELCTHAL, ARNOLD, HEDWIGE, JEMMY.

GUILLAUME.

Contre les feux du jour que mon toit solitaire
Vous offre un abri tutélaire !
C'est là que dans la paix ont vécu mes aïeux,
Que je fuis les tyrans, que je cache à leurs yeux
Le bonheur d'être époux, le bonheur d'être père.

MELCTHAL, à Arnold.

Le bonheur d'être père !

(Il embrasse son fils.)

Tu l'entends, ô mon fils ! c'est le suprême bien.
Veux-tu tromper toujours les vœux de ma vieillesse ?
La fête des pasteurs, par un triple lien,
Va consacrer, dans ce jour d'allégresse,
Le serment de l'hymen, et ce n'est pas le tien !

(Le vieux Melcthal entre dans un chalet avec Guillaume, Hedwige et Jemmy.)

SCÈNE IV.

ARNOLD, *seul.*

Mon hymen ! a-t-il dit? jamais, jamais le mien !
Que ne puis-je taire à moi-même
De quel fatal objet tous mes sens sont épris !
Toi, dont le front aspire au diadème,
O Mathilde ! je t'aime,
Je t'aime, et je trahis
Mon devoir et l'honneur, mon père et mon pays !
Contre l'avalanche rapide
Ma force te servit d'égide ;
Je te sauvai, toi, la fille des rois ;
Toi qu'une puissance perfide
Destine à nous donner des lois !
Ivre d'un fol espoir, ma jeunesse insensée
prodigué son sang pour des maîtres ingrats :
voir connu sous eux la gloire des combats,
oilà ma honte ! aussi, mes pleurs l'ont effacée :
ır un funeste amour ne la rappelons pas.
ais quel bruit ! des tyrans qu'a vomis l'Allemagne
Le cor sonne sur la montagne.
Gesler est là ; Mathilde l'accompagne.
faut encor la voir, entendre encor sa voix :
Soyons heureux et coupable à-la-fois !

SCÈNE V.

GUILLAUME, ARNOLD.

DUO.

GUILLAUME.

Où vas-tu ? quel transport t'agite ?
approche d'un ami n'arrête point ta fuite ?

ARNOLD.

Non.

GUILLAUME.

Pourquoi trembles-tu ?

ARNOLD, *à part.*

De feindre aurai-je le courage?
(*Haut.*)
Sous le fardeau de l'esclavage
Quel grand cœur n'est pas abattu ?

GUILLAUME.

Je comprendrais des maux que je partage ;
Arnold ne m'a pas répondu !

ARNOLD.

s-je assez malheureux !

GUILLAUME.

Malheureux ? quel mystère !
Pourquoi te taire?

ARNOLD.

Qu'espères-tu ?

GUILLAUME.

endre à ton cœur la force et la vertu.

ARNOLD, *à part.*

h ! Mathilde, idole de mon ame !
Il faut donc vaincre ma flamme?

GUILLAUME, *observant Arnold.*

Je saurai lire dans son cœur.

ARNOLD.

O ma patrie !
Mon cœur te sacrifie
Et mon amour et mon bonheur.

GUILLAUME, *à part.*

Il rougit de son erreur
En servant la tyrannie
S'il fut traître à sa patrie
Son remords du moins expie
Un moment de déshonneur.
(*Haut.*)
Pour nous plus de crainte servile ;
Soyons hommes, et nous vaincrons.

ARNOLD.

Et comment venger nos affronts ?

GUILLAUME.

Tout pouvoir injuste est fragile.

ARNOLD.

Contre des maîtres étrangers
Quels sont nos appuis ?

GUILLAUME.

Les dangers ;
Il n'en est qu'un pour nous, pour eux il en est mille.

ARNOLD, *montrant la maison qui renferme la femme et le fils de Guillaume.*

Songe aux biens que tu pei

GUILLAUME.

Qu'importe !

ARNOLD.

Quelle gloire espérer des revers ?

GUILLAUME.

Je ne sais trop ce que c'est que la gloire,
Mais je connais le poids des fers.

ARNOLD.

Ton espérance...

GUILLAUME.

Est la victoire :
La tienne aussi, j'ai besoin de le croire.

ARNOLD.

Nous serions libres !...

GUILLAUME.

C'est mon vœu.

ARNOLD.

Mais où combattre ?

GUILLAUME.

Dans ce lieu.
Je te l'ai dit : plus de crainte servile.

ARNOLD.

Vaincus, quel sera notre asile?

GUILLAUME.

La tombe.

ARNOLD.

Et notre vengeur ?

GUILLAUME.

Dieu !

ARNOLD, à part.

Ah! Mathilde, idole de mon ame!
Il faut donc vaincre ma flamme?

GUILLAUME.

Je vais lire dans son cœur.

ARNOLD.

O ma patrie!
Mon cœur te sacrifie
Et mon amour et mon bonheur.

GUILLAUME.

Il rougit de son erreur
En servant la tyrannie
S'il fut traître à sa patrie,
Son remords du moins expie
Un moment de déshonneur.

ARNOLD.

Du combat quand sonnera l'heure,
Ami, je serai prêt...
(Le cor se fait entendre et Arnold cherche à s'éloigner.)

GUILLAUME.

Demeure.

ARNOLD.

O contre-temps fatal!

GUILLAUME.

Melcthal! Melcthal!
(Le cor résonne de nouveau.)

ARNOLD.

Qu'entends-je!

GUILLAUME.

C'est Gesler! quoi! tandis qu'il nous brave,
Voudrais-tu, volontaire esclave,
D'un regard dédaigneux implorer la faveur?

ARNOLD.

Quel sévère langage!
Pour moi c'est un outrage.
Je veux sur son passage
Braver l'insolent oppresseur.

GUILLAUME.

Point d'entreprise téméraire
Songe à ton père: il faut le protéger;
A ta patrie: il faudra la venger.

ARNOLD, à part.

Mon père! mon pays! ma tendresse! Que faire?

GUILLAUME.

Il hésite, il pâlit! quel est donc ce mystère?

ARNOLD, à part.

O ciel! tu sais si Mathilde m'est chère!
Mais à la vertu je me rends.
(Haut.)
Haine et malheur à nos tyrans!

GUILLAUME.

Entends au loin les chants de l'hyménée;
N'attristons pas la fête des pasteurs:
A leurs plaisirs ne mêlons pas de pleurs;
Et que, du moins une journée,
Un peuple échappe à ses malheurs.

ARNOLD, à part.

A ses regards cachons mes pleurs:
O ciel! tu sais si Mathilde m'est chère!
Mais à la vertu je me rends.
(Haut.)
Haine et malheur à nos tyrans!

GUILLAUME.

De mon secret il est dépositaire;
Mais il combattra dans nos rangs.
Haine et malheur à nos tyrans!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MELCTHAL, HEDWIGE, JEMMY; LE CHOEUR, formant un cortége pour les trois mariés. Trois vieillards vont chercher les trois fiancées dans les châlets qui se trouvent sur la scène.

HEDWIGE.

Sur nos têtes le soleil brille,
Et semble s'arrêter au milieu de son cours
Pour voir la fête de famille.
Vénérable Melcthal, honneur des anciens jours,
C'est à vous de bénir leurs pudiques amours.

LE CHOEUR.

Ciel, qui du monde es la parure,
Pour eux fais luire un doux augure!
Vois, leur tendresse est aussi pure
Que ta lumière en un beau jour!

(Pendant ce chœur, Melcthal bénit les époux, qui sont agenouillés à ses pieds.)

ARNOLD, à part.

Qu'ils sont heureux! quel chaste amour!
(Le bruit de la chasse se rapproche.)

GUILLAUME.

Encor Gesler!

ARNOLD, sortant sans être aperçu.

Courons!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins ARNOLD.

GUILLAUME, à part.

Ah! quel tourment j'endure!
(Haut.)
Je ne vois plus Arnold.

JEMMY.

Il nous quitte.

GUILLAUME.

Il me fuit;
Il me dérobe en vain le trouble qui le suit.
Je cours l'interroger; toi, ranime la fête.

HEDWIGE.

Tu me glaces de crainte, et tu parles de fête!

GUILLAUME, bas.

Qu'elle cache aux tyrans le bruit de la tempête!
Étouffe-la sous des accents joyeux:
Elle ne doit gronder pour eux
Qu'en tombant sur leur tête!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins GUILLAUME.

CHOEUR accompagné de danse *.

Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.

D'allégresse,
De tendresse,
Leur jeunesse
S'embellit.
Sur nos têtes
Les tempêtes
Sont muettes;
Tout nous dit :

Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous.
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.

Par tes flammes
Dans nos ames
Tu proclames
Notre espoir;
Ton ivresse
Joint sans cesse
La tendresse
Au devoir.

Hyménée,
Ta journée
Fortunée
Luit pour nous
Des couronnes
Que tu donnes
Ces époux
Sont jaloux.

(Les trois mariés et leurs compagnes forment un pas de six. A ces danses succède le jeu de l'arc; plusieurs tireurs s'essaient sans réussir; Jemmy plus heureux atteint le but dès le premier coup.)

LE CHOEUR

Gloire, honneur au fils de Tell !
Il obtient le prix de l'adresse

JEMMY, venant déposer le prix entre les mains d'Hedwige.

Ma mère !

HEDWIGE.

O moment plein d'ivresse !

* Ce chœur se passe quelquefois.

LE CHOEUR.

Il obtient le prix de l'adresse :
C'est l'héritage paternel.

(Les archers forment un pas entre eux pendant lequel on chante le chœur suivant :)

Enfants de la nature,
Le simple habit de bure
Nous tient lieu de l'armure
Qui défend les guerriers.
Mais au but qui l'appelle
Notre flèche est fidèle,
Et l'espoir avec elle
Repose en nos foyers.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LEUTHOLD, blessé, s'appuyant sur une hache.

JEMMY.

Pâle et tremblant, se soutenant à peine,
Ma mère, un pâtre vient vers nous.

LE PÊCHEUR

C'est le brave Leuthold; un malheur nous l'amène.

LEUTHOLD.

Sauvez-moi ! sauvez-moi !

HEDWIGE.

Que crains-tu?

LEUTHOLD.

Leur courroux.

HEDWIGE.

Leuthold, quel pouvoir te menace ?

LEUTHOLD.

Le seul qui n'a jamais fait grace,
Le plus cruel, le plus affreux de tous...
O mes amis! sauvez-moi de ses coups.

MELCTHAL.

Qu'as-tu fait ?

LEUTHOLD.

Mon devoir. De toute ma famille
Le ciel ne me laissa qu'un enfant, qu'une fille;
Du gouverneur un infâme soutien,
Un soldat l'enlevait, et j'ai su la défendre :
Lui, me ravir mon dernier bien
Ma hache sur son front ne s'est pas fait attendre;
Voyez-vous ce sang ? c'est le sien.

MELCTHAL.

Il eut le courage d'un père;
Mais pour lui du tyran redoutons la colère.

LEUTHOLD.

Un refuge assuré m'attend sur l'autre bord.

(Au pêcheur.)

Conduis-moi.

LE PÊCHEUR.

Ce torrent, cette roche
Du rivage opposé ne permet point l'approche;
Affronter cet écueil, c'est courir à la mort.

LEUTHOLD.

Ah ! puisses-tu, barbare, à ton heure dernière,

Trouver Dieu sourd à ton remord
Comme tu l'es à ma prière !

CHOEUR DE SOLDATS, dans l'éloignement.

Leuthold ! malheur à toi, malheur !

SCÈNE X.

Les Mêmes, GUILLAUME.

GUILLAUME, rentrant.

Arnold a disparu, mes pas n'ont pu l'atteindre.

LEUTHOLD.

Grand Dieu ! sois mon libérateur !

GUILLAUME.

J'entends menacer et se plaindre.

CHOEUR DE SOLDATS, en dehors.

Leuthold ! malheur à toi, malheur !

LEUTHOLD.

Guillaume, le destin m'accable,
On me poursuit, je ne suis point coupable ;
Je meurs pourtant si je ne fuis soudain :
Pour mon salut il n'est qu'un seul chemin.
(Il montre le bord opposé.)

GUILLAUME.

Ta barque est là, pêcheur, tu l'entends.

LEUTHOLD.

C'est en vain :
Comme le gouverneur il est impitoyable.

GUILLAUME.

Du ciel il méconnaît la loi,
Il te refuse ! eh bien ! suis-moi.

CHOEUR DE SOLDATS, se rapprochant.

C'est du sang que le meurtre exige.
Malheur à toi, Leuthold !

GUILLAUME, après avoir embrassé son fils.

Hâtons-nous, les voilà.
Adieu.

HEDWIGE.

Tu vas périr.

GUILLAUME.

Ne crains rien, chère Hedwige.
(Montrant le ciel.)
Les périls sont bien grands ; mais le pilote est là !

(Hedwige veut retenir son mari ; Jemmy cherche de son côté à suivre son père ; Guillaume les confie tous deux au vieux Melchtal, et, guidant les pas mal assurés de Leuthold, il parvient à le faire entrer dans la barque à l'instant où les soldats vont les saisir tous deux ; la barque s'éloigne aussitôt.)

SCÈNE XI.

MELCTHAL, HEDWIGE, JEMMY, LE PÊCHEUR, RODOLPHE, Soldats et Habitants des cantons.

FINAL.

CHOEUR.

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant
De l'oppresseur confonds la rage !
Daigne dérober au naufrage
Le défenseur de l'innocent !

RODOLPHE.

De la justice voici l'heure !

SOLDATS.

De la justice voici l'heure !

RODOLPHE.

Malheur au meurtrier, qu'il meure !

SOLDATS.

Malheur au meurtrier, qu'il meure !

CHOEUR.

Dieu de bonté, Dieu tout-puissant,
De l'oppresseur confonds la rage !
Daigne dérober au naufrage
Le défenseur de l'innocent !

(Ici l'on voit la barque traverser de nouveau la scène et disparaître emportée par le torrent.)

JEMMY, HEDWIGE.

Il est sauvé.

RODOLPHE.

Que vois-je ? ô rage !
Il a franchi le funeste passage

MELCTHAL, HEDWIGE.

De Dieu je reconnais l'ouvrage.

RODOLPHE.

Leur joie est un nouvel outrage ;
Esclaves, malheur à vous tous !

MELCTHAL, JEMMY.

Quelle insolence ! pourquoi l'âge
Ne sert-il pas mieux mon courroux ?

CHOEUR DE PAYSANS.

Sur nos têtes gronde l'orage,
Éloignons-nous, éloignons-nous.

RODOLPHE.

Restez ! il est plus d'un coupable :
Au meurtrier qui prêta son secours ?
Nommez le traître, il y va de vos jours.

MELCTHAL, JEMMY, HEDWIGE.

Ils vont parler ; la terreur les accable.

CHOEUR DE PAYSANS.

Braverons-nous sa colère implacable ?

RODOLPHE, faisant cerner la foule par ses soldats.

Obéissez ! il y va de vos jours.

CHOEUR DES FEMMES.

(Elles se mettent à genoux.)

Vierge que les chrétiens adorent,
Entends nos voix, elles t'implorent ;
Soustrais au glaive des méchants
Et nos maris et nos enfants !

MELCTHAL.

Ce qu'il a fait, tous nous l'aurions dû faire.
Amis, plus de lâche frayeur :
Il ose agir, osez vous taire !

CHOEUR.

Il ose agir, osons nous taire !

RODOLPHE.

Tremblez, malheur à vous, tremblez !

Nommez le traître, enfin parlez!

MELCTHAL.

Dis au tyran que cette terre
Ne porte pas de délateur.

RODOLPHE.

Qu'on saisisse ce téméraire!
Il brave en nous le gouverneur.
Que du ravage,
Que du pillage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur!
Honte et misère
Sont le salaire
Que ma colère
Lègue au malheur!

JEMMY.

Si du pillage,
Si du ravage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur,
Vil mercenaire,
L'arc de mon père
Peut nous soustraire
A ta fureur!

ENSEMBLE.

RODOLPHE et TOUS SES SOLDATS.

Que du ravage,
Que du pillage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur!
Honte et misère
Sont le salaire
Que { ma / sa } colère
Lègue au malheur!

JEMMY, HEDWIGE, et TOUS LES HABITANTS DES CANTONS.

Si du ravage,
Si du pillage
Sur ce rivage
Pèse l'horreur,
Vil mercenaire,
L'arc de { mon / son } père
Peut nous soustraire
A ta fureur!

(Les soldats s'emparent de Melchtal; les Suisses cherchent à le délivrer; mais ils sont sans armes, et l'on entraîne violemment sous leurs yeux le vieillard qu'ils voudraient suivre, quand une haie de hallebardes les arrête. La toile tombe sur ce tableau.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les hauteurs de Rutli, d'où l'on plane sur le lac des *Waldstettes* ou des Quatre-Cantons. On aperçoit, aux bornes de l'horizon, la cime des montagnes de Schwitz; au bas est le village de Brunnen. Des sapins touffus, qui s'élèvent des deux côtés du théâtre, complètent la solitude.

SCÈNE I.

Des soldats tenant des flambeaux ouvrent la marche; des piqueurs dirigent la meute; des paysans arrivent transportant des cerfs, des renards et des loups tués: des dames et des seigneurs à cheval, ayant le faucon au poing, et suivis de pages, traversent le théâtre; enfin des chasseurs à pied font une halte et vident les gourdes dont ils sont munis.)

CHOEUR DE CHASSEURS.

Quelle sauvage harmonie
Au son des cors se marie!
Le cri du chamois mourant
Se mêle au bruit du torrent.
L'entendre exhaler sa vie,
Est-il un plaisir plus grand?
Des tempêtes la furie
N'a rien de plus enivrant.

CHOEUR DE PATRES, au loin dans les montagnes.

Au sein du lac qui rayonne
Le soleil fuit;
Des monts que la neige couronne
L'éclat s'évanouit.
Du village la cloche sonne,
C'est notre retour qu'elle ordonne.
Voici la nuit!

CHOEUR DES CHASSEURS.

Quel est ce bruit?
Des pâtres la voix monotone
De nouveau nous poursuit;
Du gouverneur le cor résonne,
C'est notre retour qu'il ordonne.
Voici la nuit!

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

MATHILDE, seule. Elle paraît s'être séparée à dessein du gros de la chasse.

Ils s'éloignent enfin... J'ai cru le reconnaître:
Mon cœur n'a point trompé mes yeux;
Il a suivi mes pas; il est près de ces lieux.
Je tremble!... s'il allait paraître!
Quel est ce sentiment profond, mystérieux,
Dont je nourris l'ardeur, que je chéris peut-être?
Arnold! Arnold! est-ce bien toi,
Simple habitant de ces campagnes,
L'espoir, l'orgueil de tes montagnes
Qui charme ma pensée et cause mon effroi?

Ah! que je puisse au moins l'avouer à moi-même!
Melchtal, c'est toi que j'aime;
Sans toi j'aurais perdu le jour,
Et ma reconnaissance excuse mon amour.

ROMANCE.

Sombre forêt, désert triste et sauvage,
Je vous préfère aux splendeurs des palais:
C'est sur les monts, au séjour de l'orage,
Que mon cœur peut renaître à la paix;
Mais l'écho seulement apprendra mes secrets.

Toi, du berger astre doux et timide,
Qui, sur mes pas, viens semant tes reflets,
Ah! sois aussi mon étoile et mon guide!
Comme Arnold tes rayons sont discrets,
Et l'écho seulement redira mes secrets.

SCÈNE III.

ARNOLD, MATHILDE.

(Arnold s'est montré pendant les dernières mesures de la romance.)

ARNOLD.

Ma présence pour vous est peut-être un outrage?
Mathilde, mes pas indiscrets
Ont osé jusqu'à vous se frayer un passage.

MATHILDE.

On pardonne aisément les torts que l'on partage;
Arnold, je vous attendais.

ARNOLD.

Ce mot où votre ame respire,
Je le sens trop, la pitié vous l'inspire;
Vous plaignez mon égarement:
Je vous offense en vous aimant.
Que ma destinée est affreuse!

MATHILDE.

La mienne est-elle plus heureuse?

ARNOLD.

Il faut parler, il faut, dans ce moment
Si cruel et si doux, si dangereux peut-être,
Que la fille des rois apprenne à me connaître;
J'ose le dire avec un noble orgueil,
Pour vous le ciel m'avait fait naître.
D'un préjugé fatal j'ai mesuré l'écueil;
Il s'élève entre nous de toute sa puissance;
Je puis le respecter, mais c'est en votre absence.
Mathilde, ordonnez-moi de fuir loin de ces lieux,
D'abandonner ma patrie et mon père,
D'aller mourir sur la terre étrangère,
De choisir pour tombeau des bords inhabités;
Prononcez sur mon sort, dites un mot.

MATHILDE, tendrement.

Restez.

DUO.

MATHILDE.

Oui, vous l'arrachez à mon ame
Ce secret qu'ont trahi mes yeux;
Je ne puis étouffer ma flamme,
Dût-elle nous perdre tous deux!

ARNOLD.

Il est donc sorti de son ame
Ce secret qu'ont trahi ses yeux!
Mathilde répond à ma flamme,
Dût-elle nous perdre tous deux!
(A Mathilde.)
Mais entre nous quelle distance,
Que d'obstacles de toutes parts!

MATHILDE.

Ah! ne perdez pas l'espérance;
Tout vous élève à mes regards.

ARNOLD.

Doux aveux! ce tendre langage
De plaisir enivre mon cœur.

MATHILDE.

Je le chéris, tout me présage
Près de lui des jours de bonheur.
(A Arnold.)
Retournez aux champs de la gloire,
Volez à de nouveaux exploits:
On s'anoblit par la victoire;
Elle justifira mon choix.

ARNOLD.

Je pars, je cours chercher la gloire,
C'est un tribut que je vous dois:
Puis-je douter de la victoire
Lorsque j'obéis à vos lois?

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Dans celle qui t'aime,
Oui, c'est l'honneur même
Qui dicte sa loi.
Mathilde, constante,
Ira sous la tente
Recevoir ta foi.

ARNOLD.

Dans celle que j'aime,
Oui, c'est l'honneur même
Qui dicte sa loi.
Mathilde, constante,
Viendra sous la tente
Recevoir ma foi.

MATHILDE.

On vient, séparons-nous.

ARNOLD.

Vous reverrai-je encore?

MATHILDE.

Oui, demain.

ARNOLD.

O bonheur!

MATHILDE.

Quand renaîtra l'aurore,
Dans l'antique chapelle, en présence de Dieu,
J'entendrai ton dernier adieu.

ARNOLD.

Que de bienfaits!

MATHILDE.

Je vous quitte, on s'avance.

ARNOLD.

Ciel! Walter et Guillaume; ah! fuyez leur présence.

SCÈNE IV.

ARNOLD, GUILLAUME, WALTER FURST.

GUILLAUME.

Tu n'étais pas seul en ces lieux?

ARNOLD.

Eh bien!

GUILLAUME.

Nous craignons de troubler un si doux entretien.

ARNOLD.

Je ne m'informe pas de vos desseins.

WALTER.

Peut-être
Plus qu'un autre dois-tu chercher à les connaître.

GUILLAUME.

Non; qu'importe à Melcthal s'il déserte nos rangs,
S'il aspire en secret à servir nos tyrans?

ARNOLD.

Qui te l'a dit?

GUILLAUME.

Ton trouble, et Mathilde, et sa fuite.

ARNOLD.

On m'épie, et c'est toi?

GUILLAUME.

Moi-même; ta conduite
A jeté le soupçon dans ce cœur alarmé.

ARNOLD.

Mais si j'aime?

WALTER.

Grand Dieu!

ARNOLD.

Mais si j'étais aimé?
Tes soupçons...

GUILLAUME.

Seraient vrais.

ARNOLD.

Mon amour?

WALTER.

Est impie.

ARNOLD.

Mathilde?

GUILLAUME.

Elle est notre ennemie.

WALTER.

Parmi nos oppresseurs elle a reçu la vie,
Et Melcthal lâchement embrasse ses genoux!

ARNOLD.

Mais de quel droit votre aveugle furie?...

GUILLAUME.

Nos droits? un mot te les apprendra tous :
Sais-tu bien ce que c'est que d'aimer sa patrie?

ARNOLD.

Vous parlez de patrie, il n'en est plus pour nous.
Je quitte ce rivage
Qu'habitent la discorde et la haine et la peur,
Dignes filles de l'esclavage;
Je cours dans les combats reconquérir l'honneur.

TRIO

GUILLAUME.

Quand l'Helvétie est un champ de supplices
Où l'on moissonne nos enfants,
Que de Gesler tes armes soient complices;
Meurs pour nos bourreaux triomphants!

ARNOLD.

Si je meurs c'est pour la victoire,
Ce but sourit à ma fierté;
Mais je vivrai, mais je vaincrai; la gloire
Remplace tout, même la liberté.

WALTER.

Pour toi, Gesler préludant aux batailles
D'un vieillard a tranché les jours;
Cette victime attend des funérailles,
Elle a des droits à tes secours.

ARNOLD.

Ah! quel affreux mystère!
Un vieillard, dites-vous?

WALTER.

Que la Suisse révère.

ARNOLD.

Son nom?

WALTER.

Je dois le taire.

GUILLAUME.

Parler, c'est te frapper au cœur.

ARNOLD.

Mon père....

WALTER.

Oui, ton père, Melcthal, l'honneur de nos hameaux,
Ton père, assassiné par la main des bourreaux!

ARNOLD.

Qu'entends-je? ô crime! hélas! j'expire!
Ses jours qu'ils ont osé proscrire,
Je ne les ai pas défendus!
Mon père, tu m'as dû maudire!
De remords mon cœur se déchire.
O ciel! ô ciel! je ne te verrai plus.

GUILLAUME et WALTER.

Il chancelle, à peine il respire,
Il frémit, le remords le déchire;
De l'amour tous les nœuds sont rompus;
Son effroi remplace son délire,
Son malheur le rend à ses vertus.

ARNOLD.

Il est donc vrai!

WALTER.

J'ai vu le crime.

ARNOLD.

Toi?

WALTER.

J'ai vu se débattre et tomber la victime.

ARNOLD

Grand Dieu! que faire?

GUILLAUME.

Ton devoir.

ARNOLD.

Il faut mourir?

GUILLAUME.

Il faut vivre.

ARNOLD.

Eh bien! contre Gesler servez mon désespoir.
Dans Altorf voulez-vous me suivre?

GUILLAUME.

Modère les transports où ton ame se livre.

WALTER.

Reste, et venge à-la-fois ton père et ton pays.

ARNOLD.

Achevez donc!

GUILLAUME.

La nuit, à nos desseins propice,
Nous entoure déja d'une ombre protectrice.
Tu vas voir dans ces lieux, que Gesler croit soumis,
Surgir de tous côtés de généreux amis:
Ils comprendront tes larmes.
Au soc de la charrue ils empruntent des armes
Pour conquérir un digne sort,
Ou l'indépendance, ou la mort!

GUILLAUME, ARNOLD, WALTER.

Ou l'indépendance, ou la mort!

(Ils se donnent la main.)

Embrasons-nous d'un saint délire!
La liberté pour nous conspire;
Des cieux {ton / mon} père nous inspire,
Vengeons-le, ne le pleurons plus.
Pour son pays quand il expire,
Son beau destin semble nous dire:
C'était aux palmes du martyre
A couronner tant de vertus!

GUILLAUME.

Des profondeurs du bois immense
Un bruit confus semble sortir.
Écoutons!

ARNOLD.

Écoutons!

GUILLAUME.

Silence!

WALTER.

J'entends de pas nombreux la forêt retentir.

ARNOLD.

e bruit approche...

GUILLAUME.

Qui s'avance?

SCÈNE V.

LES MÊMES, HABITANTS D'UNTERWALD.

CHOEUR D'UNTERWALD, à demi-voix.

Amis de la patrie!

GUILLAUME.

O bonheur!

ARNOLD.

O vengeance!

GUILLAUME, WALTER, ARNOLD.

Honneur, honneur à leur présence!

LE CHOEUR.

Nous avons su braver, nous avons su franchir
Les périls comme la distance;
Les torrents, les forêts n'ont pu nous retenir;
Notre audace au Rutli nous a fait parvenir
Sous l'escorte de la prudence.

GUILLAUME.

Du canton d'Unterwald, ô vous, généreux fils,
Ce noble empressement n'a rien qui nous étonne!

WALTER.

On saura l'imiter: de nos frères de Schwitz
J'entends la trompe qui résonne;
De tes enfants sois fier, ô mon pays!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HABITANTS DE SCHWITZ.

CHOEUR DE SCHWITZ.

En ce temps de misère,
Une race étrangère,
Épiant nos douleurs,
Nous condamne au mystère.
Que ce bois solitaire
Seul connaisse nos pleurs!

GUILLAUME, à Arnold et à Walter.

On pardonne la crainte à de si grands malheurs;
Mais croyez-en mon espérance,
Leurs cœurs répondront à nos cœurs.

GUILLAUME, ARNOLD, WALTER et LES HABITANTS D'UNTERWALD.

Honneur. honneur à leur présence!

WALTER.

Du seul canton d'Uri nous regrettons l'absence.

GUILLAUME.

Pour dérober la trace de leurs pas,
Pour mieux cacher nos saintes trames,
Nos frères, sur les eaux, s'ouvrent avec leurs rames
Un chemin qui ne trahit pas.

WALTER.

De prompts effets ta promesse est suivie;
N'entends-tu pas?...

GUILLAUME.

Qui vient?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HABITANTS D'URI.

CHOEUR D'URI.

Amis de la patrie!

GUILLAUME.

Honneur aux soutiens de nos droits!

TOUS, moins les habitants d'Uri.

Honneur aux soutiens de nos droits!

CHOEUR D'URI.

Guillaume, tu le vois,
Trois peuples à ta voix
Sont armés de leurs droits
Contre un pouvoir infâme.
Parle, et tes fiers accents,
Jaillissant de ton ame,
Soudain en traits de flamme
Embraseront nos sens!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Guillaume, tu le vois,
Trois peuples, etc.

GUILLAUME, se plaçant au milieu des députés des trois cantons.

L'avalanche roulant du haut de nos montagnes,
Lançant la mort sur nos campagnes
Renferme dans ses flancs
Des maux moins accablants
Que n'en sème après lui chaque pas des tyrans.
C'est à nous, à notre courage
A purger ce rivage
De maîtres détestés.

WALTER.

Contre ce joug infâme
En vain l'humanité réclame;
Nos oppresseurs sont triomphants.

GUILLAUME.

Un esclave n'a point de femme,
Un esclave n'a pas d'enfants!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Un esclave n'a point de femme!
Un esclave n'a pas d'enfants!
C'est trop souffrir que faut-il faire?

ARNOLD, se réveillant tout-à-coup de l'abattement où il était resté plongé.

Venger le trépas de mon père!

LE CHOEUR.

Quoi! ton père?

ARNOLD.

Il est mort.

LE CHOEUR.

Quel crime était le sien?

ARNOLD.

Son crime, hélas! c'est le vôtre et le mien,
Celui de tous: il aimait sa patrie.

LE CHOEUR.

O meurtre abominable, impie!

GUILLAUME.

Soyons dignes enfin du sang dont nous sortons.
Dans l'ombre et le silence,
Du glaive et de la lance
Armez les trois cantons.

LE CHOEUR.

Dans l'ombre et le silence,
Du glaive et de la lance
Armons les trois cantons.

GUILLAUME.

Près du lac, quand luiront les signaux de vengeance,
Nous seconderez-vous?

LE CHOEUR.

N'en doute pas, oui, tous.

GUILLAUME.

Prêts à vaincre?

LE CHOEUR.

Oui, tous.

GUILLAUME.

Prêts à mourir?

LE CHOEUR.

Oui, tous.

GUILLAUME.

Que de nos mains les loyales étreintes
Confirment ces promesses saintes!

SERMENT.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Jurons, jurons par nos dangers,
Par nos malheurs, par nos ancêtres,
Au Dieu des rois et des bergers,
De repousser d'injustes maîtres.
Si parmi nous il est des traîtres,
Que le soleil, de son flambeau,
Refuse à leurs yeux la lumière,
Le ciel, l'accès à leur prière,
Et la terre un tombeau!

ARNOLD.

Voici le jour!

WALTER.

Pour nous c'est un signal d'alarmes.

GUILLAUME.

De victoire!

WALTER.

Quel cri doit y répondre?

ARNOLD.

Aux armes
Aux armes!

TOUS.

Aux armes!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'habitation du vieux Melchtal.

SCÈNE I.

ARNOLD, seul.

Ne m'abandonne point, espoir de la vengeance!
Guillaume est dans Altorf, et mon impatience
Presse le moment des combats.
Dans cette enceinte quel silence!
J'écoute : je n'entends que le bruit de mes pas.
Entrons... Quelle terreur secrète!
Devant le seuil malgré moi je m'arrête;
Mon père est mort; je n'y rentrerai pas.

AIR.

Asile héréditaire,
Où mes yeux s'ouvrirent au jour
Hier encor ton abri tutélaire
Offrait un père à mon amour.
J'appelle en vain, douleur amère!
J'appelle, il n'entend plus ma voix!
Murs chéris qu'habitait mon père,
Je viens vous voir pour la dernière fois!

LE CHOEUR, en dehors.

Vengeance!

ARNOLD.

Quel espoir... j'entends des cris d'alarmes.
Ce sont mes compagnons, je les vois accourir.

SCÈNE II.

ARNOLD, CONFÉDÉRÉS.

LE CHOEUR.

La Suisse est dans les fers et nous sommes sans armes
Nous voulons tous la secourir.
Des armes! des armes!
Et nous saurons mourir.

ARNOLD.

Dès long-temps Guillaume et mon père
Ont prévu l'heure des combats;
Sous le rocher, au fond du châlet solitaire,
Courez armer vos bras!

LE CHOEUR.

Courons armer nos bras!

ARNOLD.

Non, plus de larmes inutiles,
Plus de plaintes stériles :
Gesler, tu périras!
Pour toi, qui prives ma tendresse
De mon père et de ma maîtresse,
Est-ce assez que le trépas?

LE CHOEUR, en rentrant.

Melchtal, que ton espoir renaisse!
Enfin le glaive arme nos bras.

ARNOLD.

Amis, amis, secondez ma vengeance
Si la patrie est dans les fers,
Brisons-les avec notre lance;
D'Altorf les chemins sont ouverts.
Suivez-moi!... d'un tyran perfide
Trompons l'espérance homicide:
Que Guillaume échappe à ses coups!

LE CHOEUR.

D'un tyran cruel et perfide,
Trompons l'espérance homicide:
Cette tâche est digne de nous.

ARNOLD et LE CHOEUR.

Sur { mes / tes } pas,
Aux combats!
Ou la victoire ou le trépas.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Grande place d'Altorf, où l'on fait des préparatifs de fête. On voit çà et là des pommiers et des tilleuls. Le château-fort de Gesler est au fond. Des ouvriers sont occupés à élever une estrade où doit se placer la cour; d'autres plantent, vers le milieu du théâtre, un trophée composé des armes du gouverneur et surmonté de son chaperon.)

GESLER, RODOLPHE, GARDES, SOLDATS, PEUPLE.

CHOEUR D'HOMMES.

Gloire au pouvoir suprême!
Crainte à Gesler qui dispense ses lois!
Oui, c'est l'empereur même
Qui lance l'anathème
Par sa terrible voix.

CHOEUR DE FEMMES.

Paix au pouvoir qu'on aime!
De Mathilde on chérit les lois!
Qu'est-il besoin de diadème?
L'amour est un pouvoir suprême
Égal à celui des rois.

GESLER.

Vainement dans son insolence
Le peuple brave ma vengeance,
Il doit se soumettre à ma loi.
(Montrant le trophée.)
Devant ce signe de puissance
Que chacun se courbe en silence,

*Avant la mutilation de l'opéra de Rossini, cette scène appartenait au quatrième acte; depuis, elle a été transposée au commencement du troisième; aujourd'hui, on la chante à la fin de l'ouvrage, si toutefois l'ouvrage a maintenant une fin.

Comme on s'incline devant moi !

LE CHOEUR.

Gloire au pouvoir suprême ! etc.

(On fait passer les habitants par groupe, et on les force à s'incliner devant le trophée.)

GESLER, placé sur l'estrade.

Que l'empire germain de votre obéissance
Reçoive le gage aujourd'hui;
Depuis un siècle sa puissance
Daigne à votre faiblesse accorder un appui.
A pareil jour, nos droits, scellés par la victoire,
S'étendirent sur vos aïeux.
D'un jour si glorieux,
Par vos chants, par vos jeux,
Célébrez la mémoire;
Je le veux.

(Un des lieutenants de Gesler fait entrer forcément un Tyrolien et deux Tyroliennes, qui dansent au son des voix seulement.)

TYROLIENNE.

ENSEMBLE.

CHOEUR DE FEMMES.

Toi que l'oiseau ne suivrait pas,
Ah ! ah ! etc.
Sur nos accords règle tes pas.
Ah ! ah ! etc.
Toi qui n'es pas,
Ah ! ah ! etc.
De ces climats,
Ah ! ah ! etc.
Vers nos frimas,
Ah ! ah ! etc.
Tu reviendras.
Ah ! ah ! etc.

ACCOMPAGNEMENT D'HOMMES.

A nos chants viens mêler tes pas;
Étrangère
Si légère,
Veux-tu plaire ?
Ah ! ne fuis pas.
Fleur nouvelle
Est moins belle,
Quand tes pas
S'approchent d'elle.
Ah ! ah ! etc.

CHOEUR D'HOMMES ET DE FEMMES.

Dans nos campagnes,
Les fils des montagnes
A leurs compagnes
Apprendront tes pas.

(Les soldats de Gesler contraignent des femmes suisses à danser avec eux; les habitants témoignent par leurs gestes leur indignation de cette violence; le ballet se termine par un chœur général, à la fin duquel tout le monde se prosterne devant le poteau.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLAUME, JEMMY.

(Des soldats entraînent sur l'avant-scène Guillaume et son fils, qu'il ont remarqués debout au milieu de la foule.)

RODOLPHE.

Audacieux, incline-toi.

GUILLAUME.

Tu peux, t'armant de sa faiblesse
Avilir ce peuple; mais moi,
Je ne reconnais pas la loi
Qui me prescrit une bassesse.

RODOLPHE.

Misérable !

CHOEUR DES SUISSES.

O moment d'effroi !
Pour lui nous avons tout à craindre.

RODOLPHE.

Gouverneur, on brave ta loi.

GESLER.

Quel est l'audacieux ?

RODOLPHE.

J'ai su le reconnaître !
C'est Guillaume Tell, c'est ce traître
Qui ravit à nos coups Leuthold le meurtrier.

GESLER.

Saisissez-le.

SOLDATS, hésitant.

C'est là cet archer redoutable
Cet intrépide nautonier...

GESLER.

Point de pitié coupable;
C'est là mon prisonnier.

GUILLAUME.

Puisse-t-il être le dernier !

(On retire des mains de Guillaume son arbalète et son carquois.)

(A voix basse.)

Rejoins ta mère, je l'ordonne.
Qu'aux sommets de nos monts la flamme brille, et [donne
Aux trois cantons le signal des combats !

GESLER, retenant l'enfant.

Arrête... leur tendresse éclaire ma vengeance;
Réponds, toi qui m'ose braver,
C'est ton enfant ?

GUILLAUME.

Le seul.

GESLER.

Tu voudrais le sauver ?

GUILLAUME.

Le sauver, lui ? quel est son crime ?

GESLER.

Sa naissance,
Tes discours, tes projets, ta coupable insolence.

GUILLAUME.

Je t'ai seul offensé, c'est moi qu'il faut punir.

GESLER.

Sa grace est dans tes mains et tu peux l'obtenir.
Pour un habile archer partout on te renomme;
(A Rodolphe, en détachant une pomme d'un arbre voisin.)
Sur la tête du fils qu'on place cette pomme;
(A Tell.)
D'un trait tu vas soudain l'enlever à mes yeux,
Ou vous périrez tous les deux.

GUILLAUME.

Que dis-tu?

GESLER.

Je le veux.

GUILLAUME.

Quel horrible décret! sur mon fils!... je m'égare!
Tu pourrais ordonner, barbare!...
Non, le crime est trop grand.

GESLER.

Obéis.

GUILLAUME.

Tu n'as pas d'enfant!
Il est un Dieu, Gesler

GESLER.

Un maître.

GUILLAUME, montrant le ciel.

Il nous entend!

GESLER.

C'est trop tarder, cède sur l'heure.

GUILLAUME.

Je ne le puis.

GESLER.

Que son fils meure!

GUILLAUME.

Arrête!... Abominable loi!
Tu triomphes de ma faiblesse;
Le péril de Jemmy m'impose une bassesse,
Gesler, et je fléchis le genou devant toi.
(Il s'agenouille.)

GESLER.

Voilà cet archer redoutable,
Cet intrépide nautonier!
La peur l'atteint, un mot l'accable.

GUILLAUME, se relevant.

Ce châtiment du moins est équitable:
Tu me punis d'avoir pu m'oublier.

JEMMY.

Mon père, songe à ton adresse.

GUILLAUME.

Ah! je crains tout de ma tendresse.

JEMMY.

Donne ta main, interroge mon cœur:
Sous ta flèche il battra sans peur.

GUILLAUME.

Je te bénis en répandant des larmes,
Et je reprends ma force sur ton sein:
Le calme de ton cœur a raffermi ma main.
Plus de faiblesse, plus d'alarmes;
Qu'on me rende mes armes:
Je suis Guillaume Tell enfin!
(On rend à Guillaume son arbalète et son carquois qu'il vide à terre. Il choisit parmi les traits en se tenant baissé, et en place un sous ses vêtements sans être aperçu.)

GESLER.

Qu'on attache l'enfant!
(En ce moment on voit un des pages de Mathilde quitter la scene et se diriger en courant vers le château.)

JEMMY.

M'attacher? quelle injure!
Non, non, libre au moins je mourrai.
J'expose au coup fatal ma tête sans murmure,
Et sans pâlir je l'attendrai.

SUISSES.

Quoi! les accents de l'innocence
Ne désarment pas sa vengeance?

JEMMY, en voyant son père préparer ses armes.

Courage, mon père!

GUILLAUME.

A sa voix
Ma main laisse échapper mes armes;
Mes yeux sont obscurcis de dangereuses larmes...
(A Gesler.)
Mon fils!... que je l'embrasse une dernière fois!
(Gelser fait un signe d'acquiescement, et Jemmy revient près de son père.)

AIR.

Sois immobile, et vers la terre
Incline un genou suppliant.
Invoque Dieu: c'est lui seul, mon enfant,
Qui dans le fils peut épargner le père.
Demeure ainsi, mais regarde les cieux.
En menaçant une tête si chère
Cette pointe d'acier peut effrayer tes yeux.
Le moindre mouvement... Jemmy, songe à ta mère!
Elle nous attend tous les deux!
(Jemmy regagne le poteau avec rapidité; Guillaume parcourt d'un œil morne toute l'enceinte; lorsque son regard s'arrête sur Gesler, il porte la main sur la place où la seconde flèche est cachée; il vise enfin, tire, et soudain la pomme est loin de l'enfant.)

SUISSES.

Victoire! sa vie est sauvée.

JEMMY.

Mon père!

GUILLAUME.

Ciel!

GESLER.

Quoi! la pomme enlevée!

SUISSES.

La pomme est enlevée;
Guillaume est triomphant!

GESLER.

O fureur!

SUISSES.

O bonheur!

JEMMY.

Ma vie est conservée
Mon père pouvait-il immoler son enfant!

GUILLAUME.

Je ne vois plus, je me soutiens à peine;
Est-ce bien toi, mon fils? Je succombe au bonheur.

JEMMY, entr'ouvrant les vêtements de Guillaume.

Ah! secourez mon père!...

GESLER.

Il échappe à ma haine.

(Apercevant la seconde flèche.)

Que vois-je ?

GUILLAUME.

Ah ! j'ai sauvé mon trésor le plus cher !

GESLER.

A qui destinais-tu ce trait?

GUILLAUME.

A toi, Gesler !

GESLER.

Tremble !

GUILLAUME, embrassant son fils.

Je n'ai plus peur.

GESLER.

Rodolphe, qu'on l'enchaîne !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MATHILDE, ET PAGES DE SA SUITE.

FINAL.

MATHILDE.

Qu'ai-je appris ? sacrifice affreux !

SUISSES.

Faut-il encore trembler pour eux ?

SOLDATS.

Ils doivent périr tous les deux.

GESLER, à Mathilde.

Je n'abrégerai point des jours si misérables,
Je l'ai promis ; mais tous deux sont coupables,
Et tous deux dans les fers attendront le trépas.

MATHILDE.

Quoi! son fils?... un enfant ! seigneur, il faut m'en-[tendre!

GESLER.

L'ordre est donné, rien ne peut le suspendre.
Le fils aussi.

MATHILDE.

Vous ne l'obtiendrez pas.
Au nom de l'empereur je le prends sous ma garde.
Quand tout un peuple indigné nous regarde,
Osez l'arracher à mes bras !

RODOLPHE.

Cédez : Guillaume au moins nous reste.

FEMMES DE MATHILDE.

Heureux secours ! bonté céleste !

SOLDATS.

Cédons : Guillaume au moins nous reste.

SUISSES.

Pour toi, Guillaume, ô sort funeste !
Des fers puniront ta vertu.

RODOLPHE.

Ils murmurent ; les entends-tu ?

GESLER.

L'audace du captif a passé dans leur haine.
Sur les eaux, cette nuit, vers Kusnac je l'entraîne.

RODOLPHE.

Sur les eaux ! mais les vents, l'orage ?..

GESLER, en montrant Guillaume enchaîné.

Vain effroi !
L'habile nautonier n'est-il pas avec moi ?
Au château-fort que le lac environne
L'attend un supplice nouveau.

PEUPLE.

Grace ! grace !

GESLER.

Apprenez comment Gesler pardonne
Aux reptiles je l'abandonne,
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau.

JEMMY.

O mon père !

GUILLAUME.

O Jemmy !

PEUPLE.

Grace !

GESLER.

Jamais.

MATHILDE.

Barbare !

ENSEMBLE.

GESLER.

L'audace les égare :
De leur sang être avare
C'est trahir mon courroux.

JEMMY, à Mathilde.

Quand l'ordre d'un barbare
D'un père me sépare,
Le seconderez-vous ?

SOLDATS, à Gesler.

L'audace les égare :
De leur sang être avare.
C'est te perdre avec nous.

MATHILDE.

C'est sa mort qu'il prépare :
De son fils je m'empare,
Qu'il s'éloigne avec nous !

GUILLAUME.

Quand ma mort se prépare,
Que mon fils, ô barbare !
Se dérobe à tes coups !

RODOLPHE.

L'audace les égare :
De leur sang être avare,
C'est te perdre avec nous.

GESLER.

Quel tumulte !

UN SOLDAT.

Gesler, parle et punis en maître !
Un vil ramas d'esclaves insoumis
Marchent vers toi pour délivrer ce traître

GUILLAUME.

Pour délivrer notre pays !

GESLER.

Point de lâches alarmes !
Je réponds du captif que j'enchaîne à mes pas ;

Soldats ! aux armes ! aux armes !
Pour tous des fers ou le trépas.

JEMMY.

Mon père !

HEDWIGE.

Je te suis !

(Hedwige veut suivre Guillaume ; elle est repoussée par les soldats, et tombe inanimée entre les bras de ses compagnes ; son fils est à ses pieds et Mathilde les protège tous deux.

GUILLAUME, entraîné.

Aux combats ! aux combats !

(Il sort.) *

SCÈNE VI.

MATHILDE, HEDWIGE, JEMMY.

Le peuple fuit devant les soldats ; le groupe protégé par Mathilde et composé de toutes les femmes reste seul en scène, et fait entendre une prière.)

LES SOLDATS.

Mort, mort aux révoltés !

LES SUISSES.

Guerre à la tyrannie !

LES SOLDATS.

Mort, mort aux révoltés !

LES SUISSES.

Armons pour la patrie !
Combattons !

LES FEMMES.

Combattez !

(Les Suisses sortent.)

MATHILDE et JEMMY.

Grand Dieu ! que l'Helvétie
Brise un joug odieux !

CHOEUR DES FEMMES.

Grand Dieu ! que l'Helvétie
Brise un joug odieux !
Fais-nous trouver une patrie
Ou sur la terre, ou dans les cieux !

(Pendant la prière les Suisses armés et guidés par Arnold traversent la scène en grand nombre en poursuivant à leur tour des Allemands et en se dirigeant du côté par lequel la barque a disparu.)

CHOEUR, dans la coulisse.

Victoire ! liberté ! victoire !

* Voir. page 122, l'air qui a été transposé en cet endroit depuis les débuts de M. Duprez.

LES FEMMES

Dieu sauveur !

SCÈNE VII.

GUILLAUME, ARNOLD, WALTER, JEMMY, RUODI, LEUTHOLD, MATHILDE, HEDWIGE.

(Guillaume reparaît avec Arnold, Walter et les principaux conjurés.)

GUILLAUME

Hedwige !

HEDWIGE.

Mon époux !

GUILLAUME.

Enfin Gesler succombe :
Vois cette flèche ! elle a percé son cœur
Et dans le lac il a trouvé sa tombe.

CHOEUR.

Honneur, honneur
Au bras libérateur !

ARNOLD.

Mathilde ! vous ici ?

MATHILDE.

Pour toujours !

ARNOLD.

O bonheur !
Pourquoi ta présence, mon père,
Manque-t-elle à ton fils, à l'Helvétie entière ?

GUILLAUME, après avoir embrassé Arnold.

Des bois, des monts, de la cité,
Aux cieux où ton père est monté,
Qu'un cri, qu'un seul soit répété,
Victoire et liberté !

CHOEUR DES FEMMES.

Couvrons leurs fronts guerriers
De fleurs, de fleurs et de lauriers.

CHOEUR.

Honneur, honneur au bras libérateur

GUILLAUME, repoussant les couronnes.

Honneur au peuple, au peuple ! il est vainqueur !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Des bois, des monts, de la cité,
Aux cieux où Melcthal est monté,
Qu'un cri, qu'un seul soit répété :
Victoire et liberté !

FIN DE GUILLAUME TELL.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT
n° 4, boulevart d'Enfer.

CHARLES VI.

DIVISIONS DU CHANT AU PREMIER ACTE.

Marcel, } Paysans. — MM. F. Prévot.
Ludger, } — Octave.

CHOEURS.

PAYSANS.

1ers ténors : MM. Laussel, Gousson, Laforge, Laissement, Cresson, Debarge, Desdet, Chazotte.
2es ténors. MM. Menard, Robert, Couteau, Kœnig, Louvergne, Clavé, Douzel, Sarniguet, Marin, Foy.
1res basses : MM. Hens, Tardif, Delahaye, Duclos, Ducellier, Hano, Soler.
2es basses : MM. Goyon, Esmery 1er, Esmery 2e, Georget, Menoud, Montamat, Hersant, Nathan, Eugène.

PAYSANNES.

1res dessus : Mmes. Sèvres, Blangy, Barbier, Proche, Duclos, Courtois, Fontaine, Mariette, Hirschler, Pausard, Remy, Lemarre, Leroux, Garda, Thenard, Guillaumot, Lechene, Legrand.
2es dessus : Mmes. Laurent, Bouvenne, Groneau, Ingrand, Baron, Bournay, Tuffant, Gouffier, Vaillant, Moreau, Florentin, Jacques, Marix, Ernest.

ENFANTS.

Aymès, François, Roger, Mayeux, Lutz, Serène, Fréminet, Loiseau.

SOLDATS ANGLAIS.

1ers ténors : MM. Picardat, Dauger, Monneron.
2es ténors : MM. Cognet, Olen, Cajani.
1res basses : MM. Bouvenne, Guion, Ducauroy.
2es basses : MM. Gaudefroy, Forgues, Doutreleau.

ACTE II.

CHOEURS.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

Tout le personnel du chant. (*Voy.* 1er acte.)

ACTE III. — 1er TABLEAU.

ÉTUDIANTS (sujets), du petit chœur.

MM. F. Prévot, Molinier, Octave, Raguenot, Martin.

CHOEURS. Etudiants du petit chœur.

1ers ténors : MM. Kœnig, Desdet, Chazotte.
2es ténors : MM. Robert, Donzel et Marin.
1res basses : MM. Duclos, Delahaye, Hens.
2es basses : MM. Montamat, Nathan.

HOMMES DU PEUPLE.

1ers ténors : MM. Laussel, Gousson, Laforge.
2es ténors : MM. Cognet, Menard, Louvergne.
1res basses : MM. Tardif, Hano, Ducellier.
2es basses : MM. Menoud, Hersant, Eugène.

FEMMES DU PEUPLE.

Toutes les dames du chant. (*Voy.* 1er acte.)

2e TABLEAU.

SEIGNEURS ANGLAIS.

1ers ténors : MM. Picardat, Dauger, Monneron.
2es ténors : MM. Cognet, Olen, Cajani.
1res basses : MM. Bouvenne, Guion, Ducauroy.
2es basses : MM. Gaudefroy, Forgues, Doutreleau.
Etudiants. (*Voy.* 1er tableau.)

BOURGEOIS ET HOMMES DU PEUPLE.

BOURGEOISES, MARCHANDES, VILLAGEOISES.
Voy. les actes précédents.

ACTE IV.

L'homme de la forêt. — MM. Massol.
Le fantôme de Jean-Sans-Peur. — F. Prévot.
Le fantôme de Clisson. — Martin.
Le fantôme de Charles d'Orléans. — Brémond.

SCÈNE DES APPARITIONS. Tout le chant.

2e entrée. Seigneurs et dames nobles. (*Voy.* 2e acte.)

ACTE V. — 1er TABLEAU.

CHEVALIERS FRANÇAIS (sujets).

Tanguy-Duchâtel. — MM. F. Prévot.
Dunois. — Octave.
Lahire. — Martin.
Saintrailles. — Saint-Denis.
Un soldat. — Poultier.

CHOEURS.

SOLDATS FRANÇAIS.

Sentinelle. — MM. Hens.
Un soldat. — Koënig.
1ers ténors : MM. Cresson, Laussel, Laissement, Gousson.
2es ténors : MM. Sarniguet, Robert, Couteau, Donzel, Olen, Marin, Cognet.
1res basses : Ducellier, Delahaye, Duclos, Soler, Guion.
2es basses : Hersant, Eugène, Georget, Montamat, Nathan.
BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, PAYSANS. *Voy.* les actes précédents.)

2e TABLEAU.

SOLDATS FRANÇAIS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, PEUPLE. (Comme au précédent tableau.)

DAMES NOBLES ET ENFANTS. (*Voy.* 2e acte.)

ACTE 1er. — DANSE.

16 CHASSEURS.	DAMES.	SOLDATS ANGLAIS.
MM. L. Petit.	Mes. Coupotte.	MM. Fromage.
Lenfant.	Delacquit.	Provost.
Isambert.	Julien 1er.	Dugit.
Cornet 1er.	Duménil.	Renauzy.
Bégrand.	Campan.	Lenoir.
Célarius.	Leclercq.	Feltis.
Lefevre.	Vaslin.	
Josset.	Saulnier.	
Grenier.	Lacroix.	
Carré.		

PAGES DE HENRI VI.

Mlles Jeandron 1re. Devion. — Jeandron 2e. Favre. — Toutain. Nathan.

PAGES DE CHARLES VI.

Mlles Lenoir. Péché. — Giraudier 1re. Pézée, — Richard. Voisin.

ACTE II.

PAS D'ENSEMBLE.

MM. Mabille, Mlle Maria.
MM. Addiee, Millot, Gourdoux, Ponceau.
Mmes Wiethof 1re, Caroline, Pierson, Saint-Georges.

CORPS DE BALLET.

MM. Dimier, Saxoni, Martin, Fromage, Rouget, Cornet 2e, Renauzy, Duget, Scio, Châtillon, Goudoin, Souton, Guilfard, Provost, Josset, Carré.
Mmes Drouet, Bouvier, Lacoste, Danse, Toussaint, Masson, Marquet 2e, Josset, Courtois, Robin, Colson, Feugère, Paget, Franck, Dabas 2e, Baillet.

ACTE II.

Pas de deux. — Mmes Pauline Leroux, Sophie Dumilâtre.
Les pages du 1er acte. — Les seigneurs du 1er acte.

ACTE III.

LE ROI HENRI VI : M. Viéthof 2e; LE DUC DE WARWICK : M. Quériau.

ÉTUDIANTS.

MM. Saxoni, Rouget, Châtillon, Ponceau, Martin, Gourdoux, Cornet 2e, Sontou, Scio, Duget.

MARCHANDES DE FLEURS.

Mmes Bouvier, Bourdon, Masson, Baillet, Marquet 2e, Feugère.

SEIGNEURS.

MM. Petit, Lenfant, Isambert, Cornet 1er, Bégrand, Célarius, Lefèvre, Josset, Grenier, Carré.

DAMES DE LA COUR.

Mmes Coupotte, Delacquit, Duménil, Campan, Leclercq, Vaslin, Saulnier, Lacroix, Bénard.

PEUPLE.

MM. Pinguely, Maujin, Archinard, Berteaux, Albrié, Carron, Peaufert, Beauchet, Dieul 1er, Dieul 2e, Hardy, Viéthof 1er.
Mlles Hunter, Laurent 2e, Giraudier 2e, Cassan, Maujin, Chambret, Rousseau, Marquet 3e, Eglinelle, Passerieux, Vaudras, Savel, Viéthof 2e, Julien 2e, Montpérin, Jennot, Elnchart, Mayé.

ACTE IV.

LE FAUX CHARLES VI : MM. Scio:
LE FAUX DAUPHIN : Cornet 2e.

TROIS ASSASSINS.

MM. Martin, Rouget, Ernest.

DEUX PAGES.

Mlles Jeandron 1re, Jeandron 2e.

ACTE V.

CHEVALIERS FRANÇAIS.

MM. Lefèvre, Lenfant, Isambert, Bégrand, Grenier, Monet.

CHEVALIERS ANGLAIS.

MM. Fettis, Coulon, Carré, Darcour.

Les pages français et a[illegible]is, les dames de la cour, le peuple.

CHARLES VI,

OPÉRA EN CINQ ACTES,

Paroles de MM. CASIMIR DELAVIGNE
et GERMAIN DELAVIGNE,

MUSIQUE DE

F. HALÉVY,
Membre de l'Institut,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique,

Le 15 mars 1843.

Prix : 1 franc.

PARIS,

MAURICE SCHLESINGER, ÉDITEUR DE MUSIQUE,
97, RUE RICHELIEU.
JONAS, LIBRAIRE DE L'OPÉRA.

1843.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CHARLES VI.	MM. Barroilhet.
LE DAUPHIN.	Duprez.
LE DUC DE BEDFORT.	Canaple.
RAYMOND	Levasseur.
L'HOMME DE LA FORÊT DU MANS	Massol.
TANGUY DUCHATEL	F. Prevot.
DUNOIS.	Octave.
LAHIRE.	Martin.
SAINTRAILLES.	Saint-Denis.
UN ÉTUDIANT.	Molinier.
UN SOLDAT	Poultier.
LIONEL, officier anglais	Raguenot.
LOUIS D'ORLÉANS. } Personnages fantastiques.	Bremond.
JEAN-SANS-PEUR. . } Personnages fantastiques.	
CLISSON. . . . . . } Personnages fantastiques.	
ISABELLE DE BAVIÈRE.	Mmes Dorus-Gras.
ODETTE, fille de Raymond.	Stolz.

LE JEUNE LANCASTRE (personnage muet).

Chevaliers français et anglais.

Seigneurs et Dames de la cour.

Soldats français et anglais, Pages, Bourgeois, Étudiants, Peuple, etc., etc., etc.

(Les auteurs ont cru devoir rétablir ici, pour l'intelligence de l'action, quelques développements dont les exigences naturelles du spectacle et de la musique ont rendu la suppression nécessaire.)



CHARLES VI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une métairie. Une porte au fond, deux fenêtres et deux portes latérales.

SCÈNE I.

RAYMOND, ODETTE, MARCEL, LUDGER, BATELIERS, PAYSANS et PAYSANNES.

(Un groupe de jeunes filles entoure Odette, qui rêve tristement; des parures et des corbeilles de fleurs sont déposées près d'elle.)

CHOEUR DE JEUNES FILLES, à Odette.

Tu pars, adieu, te voilà grande dame :
Tu manqueras sous l'orme où nous dansons,
Sur la rivière où le bruit de la rame
Se mêle à nos chansons.
Du bon vieux roi consolant la folie,
Ne rêve plus aux chants du batelier,
Pour être heureux, que ton cœur les oublie,
Mais sans nous oublier.

ODETTE.

Une si chère souvenance
Ne reviendra que trop m'attrister à la cour ;
C'est le mal du pays, et je le sens d'avance.

RAYMOND.

Moins, j'imagine, que l'absence
De certain écuyer qui te parlait d'amour.
Plus de tristesse, enfant; la noce à ton retour!
N'as-tu pas foi dans sa constance?

ODETTE.

Pauvre Charles!

RAYMOND

Ce nom ne porte plus bonheur.

MARCEL.

C'est celui du Dauphin!

LUDGER.

Du Roi!

RAYMOND.

L'antique honneur
De ce beau nom qu'en pleurant on révère
Pour tous les deux s'est éclipsé.
Cri de joie et d'orgueil, amis, au temps passé,
Il ne rappelle plus que souffrance et misère.

ODETTE.

Malheureux fils, malheureux père!
L'un est proscrit, l'autre insensé.

RAYMOND.

Qu'un beau jour le tocsin vienne à se faire entendre,
Et de leurs ennemis le règne sera court,
(En regardant une épée pendue à la muraille.)
Ma bonne lame d'Azincourt,
Quand donc pourrai-je te reprendre?

ODETTE, bas à Raymond.

Agissez, et ne parlez pas.

RAYMOND.

Eh bien! je me tairai; mais tandis que mon bras
Attend le jour de la vengeance,
Va consoler ton maître, ton parrain,
Ce pauvre fou royal tant aimé de la France.

(Aux paysans.)

Quand de son corps chez nous il traînait la souffrance,
Odette seule égayait son chagrin ;
N'y pouvant plus venir, il l'attend, il l'appelle,
La veut comme un enfant.

MARCEL.

Vous nous quittez aussi?

RAYMOND.

Les jours me durent tant loin d'elle!
D'ailleurs mon bras se rouille ici.
Devant l'hôtel Saint-Paul je roule ma futaille,
Pour vendre à tout venant mon vin et mes chansons,
En donnant gratis mes leçons
A qui veut s'escrimer et d'estoc et de taille,
Surtout contre l'Anglais!

ODETTE, à Raymond.

Encor!

RAYMOND.

J'y perds ma peine ;
C'est malgré moi.

(On entend le son du cor.)

Quel bruit?

LUDGER.

La reine
Et ce damné Bedfort parcourent nos forêts.
La nuit, ils donnent bal ; le jour, ils sont en chasse ;
Entendez-vous le cor? Tous deux ils font main-basse
Sur le gibier du roi.

RAYMOND.

Comme sur ses sujets.
Que ne puis-je, en chantant d'une voix de tonnerre,
A la face leur jeter
Ce vieux refrain de guerre
Que Charle au temps jadis aimait à répéter!

ODETTE, qui l'arrête.

Toujours!

RAYMOND.

Allons, allons, va te parer, Odette,
Et ma langue sera muette
Si saint Denis veut m'assister.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Tu pars, adieu! te voilà grande dame, etc., etc.

(Odette sort avec les jeunes filles.)

SCÈNE II.

RAYMOND, LES PAYSANS.

RAYMOND.

Je suis seul, partant libre, et sans que je déplaise
Au plus grand saint du Paradis,
Contre ces étrangers maudits
Je puis m'en donner à mon aise.
Honte et malheur sur eux!

CHOEUR DES PAYSANS.

Oui, malheur!

MARCEL.

Chantez-nous
Cette vieille chanson française ;
Raymond, vous nous connaissez tous.

RAYMOND.

Va pour notre chanson française ;
Au refrain je compte sur vous.

LE CHOEUR.

Chantez donc et comptez sur nous.

RAYMOND.

La France a l'horreur du servage,
Et, si grand que soit le danger,
Plus grand encore est son courage,
Quand il faut chasser l'étranger.
Vienne le jour de délivrance,
Des cœurs ce vieux cri sortira :
Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

LE CHOEUR.

Guerre aux tyrans! Jamais en France, etc., etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN sous l'habit d'un écuyer, puis LIONEL et les ANGLAIS.

LE DAUPHIN.

Courage, amis!

LE CHOEUR.

C'est Charle!

LE DAUPHIN.

Oui, moi-même, et je viens
Entonner avec vous votre chanson guerrière.

RAYMOND.

Quoi, Charles, tu la sais! qui te l'apprit?

LE DAUPHIN.

Mon père;

Voyez tous si je m'en souviens.

Réveille-toi, France opprimée,
On te crut morte et tu dormais;
Un jour voit mourir une armée,
Mais un peuple ne meurt jamais.
Pousse le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra:
Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

RAYMOND ET LES PAYSANS.

Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

LIONEL, qui est entré avec des soldats anglais à la fin du chant.

Taisez vous insolents!

CHOEUR DE PAYSANS.

Ce sont eux!

LIONEL, au Dauphin.

Par saint George!

Silence! ou tu meurs de ma main,
Et ce fer, dans ta gorge,
Fait rentrer ton refrain;
Qui l'ose répéter tombe à mes pieds.

LE DAUPHIN.

Je l'ose.

LIONEL.

Toi!

RAYMOND s'élançant vers son épée, qu'il saisit et qu'il tire.

Lui. Ma bonne épée, à moi!
Sors du fourreau pour notre cause.

LIONEL, au Dauphin.

Qui, toi, tu l'oserais?

LE DAUPHIN.

Je l'ose.

RAYMOND.

Chante, et mort au premier qui fait un pas vers toi!

LE DAUPHIN.

En France jamais l'Angleterre
N'aura vaincu pour conquérir;
Ses soldats y couvrent la terre,
La terre doit les y couvrir.

ENSEMBLE.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Arrête, arrête;
Crains pour ta tête,
Qui tombera!

CHOEUR DES PAYSANS.

(Ils se sont fait une arme de tout ce qu'ils ont trouvé sous leur main.)

Non, chante, chante;
Leur épouvante
Les contiendra.

LE DAUPHIN.

Poussons le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra:
(Tirant son épée pour s'élancer dans la mêlée.)
Vive le Roi; jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera!

RAYMOND ET LES PAYSANS.

Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera!

LIONEL ET LES ANGLAIS.

L'Anglais est maître de la France;
L'Anglais en maître y régnera.

ENSEMBLE.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Il savait d'avance
Son sort:
Pour tant d'arrogance,
La mort.

CHOEUR DES PAYSANS.

Ils savaient d'avance
Leur sort:
Celui qui s'avance
Est mort.

CHOEUR GÉNÉRAL des deux partis prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Mort et vengeance!
Vengeance et mort!

CHOEUR, en dehors.

La fanfare de chasse
Retentit dans les bois;
La meute est sur la trace;
Le cerf est aux abois.

(Les deux partis s'arrêtent tout-a-coup, en posant les armes.

LIONEL, qui a couru vers la fenêtre.

Bedfort !

RAYMOND.

La Reine !

LE DAUPHIN, à Raymond.

A ses yeux cachez-moi;
Sans danger je n'y puis paraître.

RAYMOND, au Dauphin, en lui montrant la chambre qui fait face à celle d'Odette.

Là, là, cache-toi là.

(A part, quand le Dauphin est sorti.)

D'où vient donc son effroi?
Comment la Reine et lui peuvent-ils se connaître?

SCÈNE IV.

LA REINE, BEDFORT, ODETTE, RAYMOND, LIONEL, CHEVALIERS ANGLAIS, PAGES, PIQUEURS.

CHOEUR.

La fanfare de chasse
Retentit dans les bois;
La meute est sur la trace,
Le cerf est aux abois.
Vainement par sa fuite,
Il a cru te tromper
Chasseur, à ta poursuite
Il ne peut échapper.

LA REINE, à Bedfort.

Vous approuvez le soin qui sous ce toit m'amène;
Laissez-moi le remplir en me quittant, milord;
Je vous rends au plaisir.

BEDFORT.

Un désir de la Reine
Est un ordre pour Bedfort;
Mais au moins de votre présence
Ce soin ne peut longtemps nous dérober l'honneur?
Fixez un rendez-vous à notre impatience.

LA REINE.

Sous le chêne du grand veneur
Au rendez-vous où le plaisir m'appelle
Je vous suis dans une heure.

BEDFORT.

Et j'y serai fidèle.

(Aux gens de sa suite.)

A cheval, à cheval, chasseur,
Qu'à notre voix le bruit du cor réponde;
De nos limiers que le cri s'y confonde,
A cheval, à cheval, chasseur,
Et rendez-vous pour tout le monde
Sous le chêne du grand veneur!

CHOEUR.

La fanfare de chasse, etc., etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA REINE, ODETTE, RAYMOND, JEUNES FILLES, PAYSANS.

LA REINE, à Raymond, en montrant Odette.

C'est votre fille?

RAYMOND.

Oui, Reine.

LA REINE, à Odette.

Approchez-vous.

(A Raymond et aux paysans.)

Sortez.

RAYMOND, bas aux paysans.

Évitez
Sa présence,
Et sortez
En silence.

LES PAYSANS.

Évitons
Sa présence,
Et sortons
En silence.

(ENSEMBLE.)

SCÈNE VI.

LA REINE, ODETTE.

LA REINE à Odette, qui s'agenouille devant elle.

Votre âge?

ODETTE.

Dix-huit ans.

LA REINE.

Si jeune!

ODETTE.

Dieu parfois
Pour son œuvre ici-bas d'un enfant a fait choix.

LA REINE.

Pourvu qu'aux volontés de ce souverain maître
Il soit docile cet enfant.

ODETTE.

Je le suis.

LA REINE.

Levez-vous et vous allez connaître
Ce que Dieu vous prescrit et ce qu'il vous défend.

DUO.

Respect à ce Roi qui succombe !
L'infortune ajoute à ses droits,
Elle est, sur le bord de leur tombe,
Un second sacre pour les rois.

ODETTE.

Ma vie à ce Roi qui succombe !
Dans mon cœur sont gravés ses droits;
Puissé-je arracher à la tombe
Le plus infortuné des rois.

LA REINE.

D'un être aimé tout inquiète :
Ce qu'il fait, je veux le savoir;
Chaque mot qu'il prononce, Odette,
Me le redire est un devoir.
Dieu le prescrit.

ODETTE.

Je ferai mon devoir.

LA REINE.

Ne permettez pas qu'un fantôme
Se consume en graves projets;
Parlez-lui peu de son royaume,
Et moins encor de ses sujets.
Dieu le défend.

ODETTE.

Reine, je me soumets.

LA REINE.

Un vain reste d'intelligence
De ses maux aigrit le poison;
Égayez plutôt sa démence
Que de rappeler sa raison.
Dieu le prescrit.

ODETTE.

Et j'obéis d'avance.

LA REINE.

Qu'il oublie enfin quand je veux,
Et quand je veux, qu'il se souvienne,
En esclave qu'il m'appartienne :
Plus libre, il serait malheureux.
Dieu le défend.

ODETTE.

Reine, qu'il soit heureux.

LA REINE.

Respect à ce Roi qui succombe, etc.

ODETTE.

Ma vie à ce Roi qui succombe, etc.

ENSEMBLE.

LA REINE.

Mais que vois-je ? ô ciel! cette chaîne,
Ces fleurs-de-lis d'azur et d'or,
De qui les tenez-vous?

ODETTE.

Moi, reine?

LA REINE.

Qui vous fit don de ce trésor ?
Le Roi?

ODETTE.

Non.

LA REINE.

Qui donc ?

ODETTE.

Un jeune homme.

LA REINE.

Un amant ?

ODETTE.

Bientôt un époux.

LA REINE.

Son âge ?

ODETTE.

Le mien.

LA REINE.

Il se nomme?

ODETTE.

Charle.

LA REINE.

En quel lieu le voyez-vous?

ODETTE.

Ici.

LA REINE.

Vient-il ce soir ?

ODETTE.

Peut-être.

LA REINE.

Il faut l'y retenir.

ODETTE.

Pourquoi?

LA REINE.

Pour le livrer.

ODETTE.

Lui?

LA REINE.

C'est un traître.

ODETTE.

Lui!

LA REINE.

C'est un ennemi du Roi.

ENSEMBLE.

LA REINE.

Le sort me l'abandonne
Ce proscrit détesté;
Aux Anglais la couronne,
A moi la royauté!

ODETTE.

Moi, que je l'abandonne
A son bras irrité!
Quel devoir me l'ordonne?
L'a-t-il donc mérité?

ODETTE.

Et sans mourir j'ai pu l'entendre!

LA REINE, à part.

Courons où Bedfort doit m'attendre.
(A Odette.)
Adieu, je pars, adieu;
Obéissez, et Dieu
Le livre en ma puissance.

ODETTE.

Le livrer à vos coups!
De mon obéissance
Reine, qu'exigez-vous?

LA REINE.

Obéissez! Dieu vous l'ordonne.

ENSEMBLE.

LA REINE.

Le sort me l'abandonne
Ce proscrit détesté;
Aux Anglais la couronne,
A moi la royauté!

ODETTE.

Eh bien! je l'abandonne
A ce bras irrité;
Traître envers la couronne,
Il l'a trop mérité.

(La Reine sort.)

SCÈNE VII.

ODETTE, seule.

Quoi! lui que j'aimais, lui que j'aime!
Il trahit son Roi! S'il l'a fait,
Au glaive il s'est livré lui-même;
Point de pitié pour son forfait.
(En tombant assise.)
Ah! qu'il ne vienne pas!

SCÈNE VIII.

ODETTE, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, à part.

Approchons; qu'elle est belle!
Ou ce soir, ou jamais.
(Haut.)
Odette!

ODETTE.

Qui m'appelle?

LE DAUPHIN.

Moi.

ODETTE.

C'est vous, grand Dieu!

LE DAUPHIN, lui prenant la main.

Quel effroi
Vous inspire un amant fidèle?
Que pouvez-vous craindre de moi?

ODETTE, qui s'éloigne en retirant sa main.

Laissez-moi, Charle, laissez-moi.

DUO.

LE DAUPHIN.

Gentille Odette, eh quoi! la peur t'agite!
D'où vient ce trouble à mon retour?
Que sur le mien ton cœur tremblant palpite;
Il ne battra plus que d'amour.

ODETTE.

Vous causez seul le trouble qui l'agite;
Ce cœur maudit votre retour.
Pourquoi faut-il que de crainte il palpite
Quand il devrait battre d'amour?

Je vous connais!

LE DAUPHIN.

Est-il possible?

ODETTE

C'est donc vrai?

LE DAUPHIN.

Pardonne-moi!

ODETTE.

Non.

LE DAUPHIN.

A mon repentir sois sensible.

ODETTE.

Pour un traître point de pardon!

LE DAUPHIN, la poursuivant.

Viens dans mes bras, toi que j'adore.

ODETTE, qui l'évite.

Non.

LE DAUPHIN.

Je t'arracherai le pardon que j'implore.

ODETTE.

Je veux vous fuir ; je pars.

LE DAUPHIN.

Toi, partir !

ODETTE.

Je le doi.....
Il m'attend.

LE DAUPHIN.

Qui?

ODETTE.

Celui que je révère,
Que je vais consoler dans sa noble misère.

LE DAUPHIN.

Pour t'arracher à moi quel est-il donc ?

ODETTE.

Le Roi !

LE DAUPHIN, qui recule et tombe un genou en terre.

En respect mon amour se change :
Reste pure, Odette, et sois l'ange
De tes rois et de ton pays!
Pour eux c'est en toi que j'espère ;
L'ange qui va sauver le père
Sera respecté par le fils.

ODETTE.

Son fils, que dites-vous? son fils!

LE DAUPHIN, en se relevant.

Je le suis.

ODETTE.

Le Dauphin de France!

LE DAUPHIN.

C'est moi.

ODETTE.

Vous mon maître et seigneur, [rance
C'est vous!... Ah! pauvre fille, et dans mon igno-
J'aimais... Pour mon amour il n'est plus d'espérance.

(Elle cache sa tête dans ses mains pour étouffer ses sanglots.)

LE DAUPHIN.

En renonçant à mon bonheur,
Je t'aimerai sans espérance.

ODETTE.

Non, je n'ai rien dit; oubliez
Un transport douloureux que je n'ai pu contraindre;
Le dernier cri d'un cœur où l'amour doit s'éteindre
Vient de s'exhaler à vos pieds.

(Elle s'incline.)

En respect cet amour se change,
O mon Dieu, fais que je sois l'ange
De mes rois et de mon pays.
Fais, Dieu puissant en qui j'espère,
Que par les bras mourants du père
Je voie un jour bénir le fils.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.

Dieu, mets un terme à tant de maux;
Fais que cet ange en qui j'espère
Rende la vie à mon vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.

Dieu, mets un terme à tant de maux;
Que ton pouvoir en qui j'espère
Rende la vie à son vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.

Mais l'étranger chante victoire;
Prince, à quoi perdez-vous vos jours?

LE DAUPHIN.

Ta voix me réveille, et la gloire
Avec toi sera mes amours.

ODETTE.

N'aimez qu'elle, ô mon maître!

LE DAUPHIN.

On m'a dit qu'une
A mes côtés lèverait l'oriflamme, [femme
Et qu'alors je vaincrais toujours.

ODETTE.

Hé bien! je serai cette femme!

LE DAUPHIN.

Quel qu'en soit le danger pour moi,
Je veux revoir mon père.

ODETTE.

A Paris?

LE DAUPHIN.

L'entreprise
Réussira.

ODETTE.

Comment?

LE DAUPHIN.

Par toi.

ODETTE.

C'est mon vœu.

LE DAUPHIN.

Si je puis reconquérir le roi,
La France est reconquise.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.

Dieu, mets un terme à tant de maux;
Fais que cet ange en qui j'espère
Rende la vie à mon vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.

Dieu, mets un terme à tant de maux;
Que ton pouvoir en qui j'espère
Rende la vie à son vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

(On entend le bruit du cor dans le lointain.)

ODETTE.

Écoutez... malheureuse! ah! c'est moi qui vous [livre.

LE DAUPHIN.

A qui donc?

ODETTE.

Aux Anglais.

LE DAUPHIN.

Que dis-tu?

ODETTE.

Les voici.

LE DAUPHIN.

Plutôt cesser de vivre
Que dans leurs mains tomber ici.

ODETTE.

Ne sortez pas.

LE DAUPHIN.

La nuit est sombre,
Et ces bois pourront me cacher.

ODETTE.

Non, j'entends des chevaux le galop s'approcher;
Et le cor de plus près a retenti dans l'ombre.

LE DAUPHIN, s'élançant vers la porte.

Je veux...

ODETTE, qui se jette au-devant de lui.

Si vous sortez, croyez-en ma terreur,
Vous êtes mort...

LE DAUPHIN.

Qu'importe?

ODETTE.

Ou captif.

LE DAUPHIN.

O fureur!
Quoi, plus d'espoir!

ODETTE.

Un seul peut-être.

LE DAUPHIN.

Lequel?

ODETTE.

Oui, par cette fenêtre
Qui domine les eaux, vous leur échapperez.

LE DAUPHIN.

Mon salut sera ton ouvrage.

ODETTE.

Fixez bien cette écharpe où vous vous suspendrez.

LE DAUPHIN.

Ne crains rien.

ODETTE.

Pour vos jours sacrés
Je crains tout.

LE DAUPHIN.

Votre barque?...

ODETTE.

Attend près du rivage.

LE DAUPHIN.

Que Dieu
Veille sur ton innocence,
Ma seconde providence
Adieu!

ODETTE.

Il fuit, l'onde l'emporte.

LE DAUPHIN, en dehors.

Adieu!

ODETTE, à genoux, et avec un transport de joie.

Que Dieu
Vous dérobe à leur vengeance
Du trône auguste espérance,
Adieu!

(La porte s'ouvre, Bedfort et les Anglais se précipitent sur la scène. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon éblouissant de lumières à l'hôtel Saint-Paul. Isabelle de Bavière, Bedfort et la cour sont assis. Un orchestre est disposé sur un des côtés du théâtre. Des chanteurs et des chanteuses, leur papier à la main, viennent d'exécuter un morceau que l'orchestre achève. On se lève pour les féliciter.

SCÈNE I.

ISABELLE DE BAVIÈRE, LE DUC DE BEDFORT, SEIGNEURS ANGLAIS ET FRANÇAIS, DAMES DE LA COUR, CHANTEURS, CHANTEUSES, ETC., ETC.

CHOEUR.

Gloire au maître, gloire aux chanteurs !
Art divin ! céleste harmonie !
A des accords plus enchanteurs
Jamais la voix ne s'est unie.

ISABELLE, bas à Bedfort.

Mylord, lisez cet acte entre nous arrêté.
A votre jeune maître il transmet la couronne
D'un fils ingrat, pour lui déshérité.

BEDFORT, de même à Isabelle.

Les droits qu'il nous transmet, c'est à vous qu'il les [donne;
A vous le pouvoir tout entier!

ISABELLE, aux musiciens.

Vous vous taisez, on vous écoute encore;
Chantez la villanelle où notre Alain Chartier
Compare l'enfance à l'aurore.

LE CHOEUR.

Silence! ils vont chanter encore.

VILLANELLE.

Quand le soleil
Montre en riant
Son front vermeil
A l'orient,

Les champs, les cieux
Lui font accueil,
Et tout joyeux
Quittent leur deuil;

Tiède frisson
Passe dans l'air;
Chaque buisson
Chante son air;

Et jour qui luit
Rit sur les fleurs,
Où de la nuit
Brillent les pleurs.

La joie ainsi
Va triomphant
Du noir souci
Chez un enfant.

Aube d'été
Moins a d'attrait
Que sa gaîté
Qui reparaît;

Du mal passé
Ne se souvient;
Ombre a cessé
Et jour revient;

Comme les fleurs
L'enfant joyeux
Rit, quand les pleurs
Sont dans ses yeux.

ISABELLE.

Les doux sons ! l'aimable peinture !
Vos accents m'ont ravie.
(Bas à Bedfort.)
Hé bien ?

BEDFORT.

A cet acte il ne manque rien
Qu'une royale signature.

ISABELLE.

Il signera ce soir.

BEDFORT.

Acte équitable, humain !
Le royaume par vous redeviendra tranquille;
Et, la couronne au front, le prince anglais, demain,
Entrera dans sa bonne ville.

ISABELLE.

Oui, dès demain.

BEDFORT, haut.

Cédez, Reine, au désir de tous :
Daignez aussi vous faire entendre.

ISABELLE.

Vous le voulez? Comment nous en défendre?
Nos hôtes bien-aimés ont tout pouvoir sur nous.
(Elle prend un papier de musique et chante.)
L'aube de notre jeune âge
Ressemble à celle du jour;
Chagrins d'enfance et d'amour
Se ressemblent davantage.

L'amant loin de son doux bien,
Tombe en tristesse profonde :
Pour lui rien n'est plus au monde
Plus n'est rien.
Sa peine est si douloureuse
Que mourir on le verrait,
Si d'une peine amoureuse
On mourait.

L'aube de notre jeune âge, etc., etc.

Mais de son mal il guérit
Sitôt que revient sa Reine;
Il la voit sourire à peine
Qu'il sourit.
Un si doux transport l'oppresse
Que mourir on le verrait,
Si d'une amoureuse ivresse
On mourait.

L'aube de notre jeune âge, etc., etc.

CHOEUR.

Pour charmer les sens et les cœurs
Par une céleste harmonie,
Jamais à des sons enchanteurs
Voix plus pure ne s'est unie.

ISABELLE.

Au concert succède le bal;
Entre mille beautés choisissez la plus belle,
Chevaliers, cet heureux signal
Ouvre aux plaisirs une lice nouvelle.

BALLET.

(On exécute plusieurs danses du temps; les trois portes du fond s'ouvrent, et l'on voit une table servie avec une splendeur royale. Un maître de cérémonies s'avance; la Reine se lève, présente la main à Bedfort, et s'adressant aux seigneurs qui l'environnent.)

Mylords, messieurs, le banquet nous attend.

CHOEUR.

Nuit charmante, où d'ivresse
On change à chaque instant!
Sitôt qu'un plaisir cesse
Un autre nous attend.

)Tous les convives entrent dans la salle du banquet; les trois portes se referment, et le salon de bal reste désert.)

SCÈNE II.

CHARLES VI. (Il s'avance à pas lents, les cheveux et les vêtements en désordre.)

J'ai faim!... Que font-ils donc? tout le monde m'ou-
Odette aussi! D'où vient que le bruit a cessé? [blie?
Ils ont craint ma raison; mais plus je suis sensé,
Plus j'ai pitié de la folie.
J'ai chanté comme eux, j'ai dansé,
(Regardant autour de lui.)
Ici, dans ce salon, ici même...
(S'arrêtant devant un portrait de la Reine.)
avec elle,
Qui belle et tendre alors...
(Détournant la tête tristement.)
Elle n'est plus que belle.
Je ris, car ce soir-là, je me faisais un jeu
D'intriguer mainte damoiselle
Que mon masque effrayait un peu...
(Avec épouvante, en s'enfuyant.)
Au feu! sauvez le Roi! le Roi se meurt; au feu!
Un réseau de feu l'environne!
(Il s'arrête.)
Rien, non, rien! quel danger cause donc votre ef-
Pourquoi ce cri : sauvez le Roi! [froi?
Ici qui donc est roi? personne...
Aujourd'hui; mais alors... Je cherche et je ne puis
Me rappeler celui qui portait la couronne;
Je l'ai connu pourtant... il sera mort depuis.

C'est grand'pitié que ce Roi, que leur père,
Leur bien-aimé, soit mort si promptement.
Les malheureux riaient en le nommant,
Car sa bonté consolait leur misère.
Ah! s'il vivait, j'irais dire à ce Roi :
Je souffre aussi; prenez pitié de moi.

CHOEUR, en dehors.

Plus de haine! plus de guerre!
Rivaux pour toujours amis,
Buvons, buvons à plein verre
Au bonheur des deux pays.

CHARLES.

Quel bruit!
(Il se dirige vers la salle du banquet, et s'arrête.)
Mais non, je n'ose : elle est là, cette Reine,
Son regard tue : un jour que fixé sur le mien
Il me perçait le cœur, je suis mort de ma peine;
Ce Roi, c'était moi-même, oui, moi, je m'en souvien.

Quand vous verrez la tombe où je sommeille,
Priez, passants, priez et parlez bas!
On dit toujours : les morts ne souffrent pas.
Je souffre moi, sitôt qu'un bruit m'éveille.
Vous qui m'aimiez au temps où j'étais roi,
Je souffre encor : passants, priez pour moi.
(Il tombe assis, et, les coudes appuyés sur la table, il se met à pleurer en cachant sa tête dans ses mains.)

CHOEUR, en dehors.

Plus de haine ! plus de guerre !
Rivaux, pour toujours amis,
Buvons, buvons à plein verre
Au bonheur des deux pays.

SCÈNE III.

CHARLES, ODETTE.

ODETTE, à part.

C'est lui !... toujours pleurant !... mais sa douleur [amère
En m'écoutant s'adoucira,
S'il comprend que demain, au jardin de mon père,
Le Dauphin que je quitte en secret l'attendra.
(Au Roi.)
Sire !.. Il ne m'entend point.. Sire, c'est votre Odette,
Parlez-lui.

CHARLES.

La tombe est muette.
Les morts ne parlent pas.

ODETTE, qui s'approche et place sa main sur le cœur du Roi.

Ce cœur bat, il regrette
Quelqu'un que vous aimez.

CHARLES.

Non, les morts n'aiment [rien.

ODETTE.

Votre jeune et vaillant soutien,
Qui vous chérit plus que lui-même.

CHARLES.

Les morts, personne ne les aime.
Quelques larmes sur eux ! et puis dormez en paix !
Et puis l'oubli.

ODETTE.

Ne pourrai-je jamais
Écarter cette idée ?
(A Charles.)
Ah ! qu'un ciel sans nuage
Pour les regards est doux ! et quelle volupté
De se ranimer sous l'ombrage
A l'air pur de la liberté !

L'automne s'envole si vite !
Demain, nous irons, au réveil,
Voir sa dernière marguerite
Fleurir sous son dernier soleil.

CHARLES, en souriant.

L'automne s'envole si vite !
Demain, nous irons, au réveil,
Voir sa dernière marguerite
Fleurir....
(Retombant dans sa tristesse.)
Mais pour les morts il n'est fleur ni soleil.

ODETTE, à part.

Comment donc l'arracher à ce morne sommeil ?
(Apercevant des cartes sur la table.)
O bonheur !
(A Charles.)
Regardez.

CHARLES, se levant.

Des cartes ! ce sont elles,
Les miennes....

ODETTE.

Il renaît.

CHARLES.

Que de ses mains cruelles,
La Reine vint m'ôter quand je désobéis.

ODETTE.

Le Dauphin, s'il l'eût vu, ne l'aurait pas permis.

CHARLES, en s'adressant aux cartes.

Hector ! Ogier ! mes féaux, mes fidèles,
Votre Roi vous retrouve enfin :
Aux armes pour sa cause !

ODETTE.

Imitez le Dauphin.

CHARLES.

Frappez et d'estoc et de taille !
(Divisant les cartes en deux parties.)
Pour nos soldats le rouge, et le noir pour les leurs.
(A Odette.)
Joue avec moi.

ODETTE, à part.

D'abord il faut sécher ses pleurs ;
Plus tard, il m'entendra.

CHARLES, qui présente à Odette la moitié des cartes.

Bataille !

ODETTE.

Eh bien, bataille !

DUO.

ODETTE.

A la victoire où nous courons
Je guide à travers la poussière
Des Anglais les noirs escadrons :
Sonnez clairons !

CHARLES.

Moi, les Français, comme aux beaux jours
Où de leur sanglante bannière
Les couleurs triomphaient toujours.
Battez tambours !

ODETTE, posant une carte sur la table.

Ogier !

CHARLES, qui prend.

Judith est la plus forte.

ODETTE.

Un dix !

CHARLES.

Un as !

ODETTE.

J'ai du malheur.

CHARLES, radieux.

Un contre dix, et je l'emporte !

ODETTE.

Le nombre cède à la valeur.

CHARLES.

Jette un guerrier dans la carrière.

ODETTE.

David !

CHARLES.

Il a le sort d'Ogier :
Pris !

ODETTE.

Votre fureur meurtrière
Aux miens ne fait aucun quartier.

CHARLES.

Il faut qu'en pièces je les taille.

ODETTE.

Encore à vous !

CHARLES.

Toujours à moi !

ODETTE.

Non pas !

CHARLES.

C'est vrai : roi contre roi !

ODETTE.

Bataille, sire !

CHARLES.

Eh bien, bataille !

CHARLES.

Voici le plus beau de mes jours :
Encore un effort héroïque,
Ils sont écrasés pour toujours.
Battez tambours !

ODETTE, montrant la dernière carte qui lui reste.

Voici de mes noirs escadrons,
Contre vous l'espérance unique ;
Mais, un effort, et nous vaincrons.
Sonnez clairons !
(Elle abat sa carte.)
Argine.

CHARLES, reculant.

J'ai peur !

ODETTE.

Vous ? Jamais !

CHARLES, à voix basse.

De la Reine, Argine est l'image :
Je l'ai mise avec les Anglais.

ODETTE.

Eh bien !

CHARLES.

Son aspect me présage
Qu'un malheur va fondre sur moi.

ODETTE.

Jouez.

CHARLES.

Je n'ose plus.

ODETTE.

Courage !

CHARLES.

Pour vaincre il me faudrait un roi.

ODETTE.

De votre peur l'Anglais se raille.

CHARLES, lui montrant sa carte qu'il ne voit que par derrière.

Je crains de regarder ; mais toi,
Regarde.

ODETTE.

Charlemagne !

CHARLES, qui se lève triomphant.

A moi !
A moi ! j'ai gagné la bataille !

ENSEMBLE.

CHARLES.

Loin de nous l'étranger !
Vieillards, séchez vos larmes :
D'Azincourt, par mes armes,
Je viens de vous venger.
Victoire à nous ! victoire !
Couronnons notre gloire
En chassant l'étranger !

ODETTE.

Il voit fuir l'étranger ;
Si ce n'est qu'un mensonge,
Heureux, du moins en songe
Il a cru nous venger.
Puisse une autre victoire
Couvrir son front de gloire
En chassant l'étranger !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE DE BAVIÈRE, LE DUC DE BEDFORT.

(Ils entrent et s'arrêtent au fond.)

ISABELLE.

Le Roi !

BEDFORT.

Lui-même !

ODETTE, les apercevant.

O ciel !

CHARLES, parcourant la scène à grands pas.

Vieillards, séchez vos larmes,
D'Azincourt, par mes armes,
Je viens de vous venger.

ISABELLE.

Sur qui donc? Qu'avez-vous, et que voulez-vous dire ?
En face regardez-moi, sire.

CHARLES, dont la voix baisse par degrés et s'éteint sous le regard de la Reine.)

Loin de nous l'étranger !
Victoire à nous, victoire !
Couronnons notre gloire
En chassant....

ISABELLE, à Odette.

Laissez-nous.

BEDFORT, bas à Isabelle.

N'hésitez plus, qu'il signe, et la France est à vous.

(Le Roi s'avance pour aller prendre le bras d'Odette ; Isabelle l'arrête, et d'un geste elle ordonne à Odette de s'éloigner.)

SCÈNE V.

ISABELLE, CHARLES, BEDFORT.

CHARLES.

Odette !

ISABELLE.

Il faut m'entendre au nom de votre gloire :
Vous êtes roi.

BEDFORT

Vainqueur.

ISABELLE.

Eh bien ! signez la paix
Qui délivre la France.

BEDFORT.

Et la sauve à jamais.

CHARLES prend la plume que lui présente la Reine, et la laisse échapper.

Odette !

ISABELLE, lui saisissant le bras avec un mouvem d'impatience.

Signez donc.

CHARLES, qui relève fièrement la tête.

Madame

BEDFORT, à Isabelle.

Prenez garde !
Je vois dans son œil irrité
Luire un éclair de royauté,
Et c'est en roi qu'il vous regarde.

ISABELLE.

Ne pourrai-je donc pas vaincre sa volonté!

(Bas à Bedfort.)

Sa colère se calme.

CHARLES.

Ah! qu'un ciel sans nuage
Pour les regards est doux, et quelle volupté
De se ranimer sous l'ombrage
A l'air pur de la liberté!

ISABELLE.

Vous le pourrez demain.

CHARLES.

Je veux revoir Odette,
Ma consolation, mon guide, mon appui !
Je veux.... je veux jouer. D'où vient qu'elle m'a fui ?

(Il se lève en écartant la Reine, qui l'arrête.)

Laissez-moi.

ISABELLE.

C'est à tort que le Roi s'inquiète !

Son Odette, on la lui rendra,

(Passant rapidement près de la table et s'emparant des cartes.)

Et ses cartes aussi.

CHARLES, vivement.

Quand?

ISABELLE.

Quand il gnera.

CHARLES.

Ne faut-il que mon nom? Eh bien, sans résistance
Je vous le donne; à ce traité,
Quel qu'il soit, je souscris d'avance;
Tout pour Odette et pour la liberté!

(Il signe; Isabelle fait un geste; toute la cour rentre par les trois portes du fond, et Odette par une porte latérale.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ODETTE, TOUTE LA COUR.

(Charles, à qui on a rendu ses cartes, joue sur une table.)

ISABELLE.

La paix, messieurs, la paix! ce grand jour vous [l'assure;
Le Roi, que désormais deux peuples vont bénir,
Vient de donner sa signature
A l'acte qui doit les unir.

ODETTE.

Est-il possible?

ISABELLE.

Ecoutez tous.

LE CHOEUR.

Silence!

BEDFORT, lisant.

Est à jamais déchu des droits de sa naissance,
Charle, autrefois dauphin, contre nous révolté,
Et le jeune Lancastre est par nous adopté....

ODETTE, à part.

O ciel!

BEDFORT.

Pour successeur, pour fils, pour roi de France!

LE CHOEUR.

Paix durable! sainte alliance!

BEDFORT ET ISABELLE, à

Déshérité!

CHARLES, qui vient d'arranger le jeu et le présente en riant à Odette.

Je coupe.. .. à toi!...

ODETTE, avec désespoir, en laissant tomber les cartes

Déshérité!

ACTE TROISIÈME.

Une tente devant la maison de Raymond.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, RAYMOND.

CHOEUR D'ÉTUDIANTS, hors de la scène, dans la maison de Raymond.

Chantons, verre en main, chantons,
Camarades,
C'est à lui que nous portons
Nos rasades!
A lui que nous chérissons
Notre sang dans les batailles,
Comme à lui sur ces futailles
Nos chansons!

LE DAUPHIN.

L'espoir de l'embrasser remplit mes yeux de larmes.

RAYMOND.

Il va venir.

LES ÉTUDIANTS, en dehors.

Du vin, du vin!

RAYMOND.

Ces jeunes fous, [mes;
Ils vous aiment, pour eux les dangers ont des char-
Je veux, sans vous nommer, vous les amener tous,
En m'assurant d'abord, que, sur un mot de vous,
Nous les verrons courir aux armes.

(Il rentre dans sa maison.)

SCÈNE II.

LE DAUPHIN, seul.

Les joyeux écoliers!... Pourtant combien d'entr'eux
Tomberont avant l'âge, abattus par la guerre,
Sans que leur mère en deuil vienne fouler la terre
Où dormiront leurs restes généreux.
Leur mère!... Hélas! ils en ont une;

La mienne aux oppresseurs vend mes droits et mon [sang;
Mais un être adoré qui protège l'absent,
Odette, auprès du roi veille sur ma fortune.
Conduit par elle, il va venir.
Au-devant de ses pas en espoir je m'élance,
Et sens mon front d'avance
Se courber sous ses bras levés pour me bénir.

A mon cœur que le sien réponde,
Dans ses bras qu'il me presse enfin;
Il ne sera plus seul au monde,
Je ne serai plus orphelin.

Mais s'il le méconnaît, ce proscrit qu'il opprime!...
Ah! je veux sur les siens lever des yeux si doux,
Qu'au feu de leurs regards sa raison se ranime
Quand j'embrasserai ses genoux.
Ce cœur flétri par la tristesse,
A l'amour paternel s'il a pu se fermer,
Je veux, à force de tendresse,
Lui rendre le pouvoir d'aimer.

A mon cœur je veux qu'il réponde.
Il s'ouvre, il me comprend enfin;
Mon père n'est plus seul au monde,
Et je ne suis plus orphelin.

SCÈNE III.

LE DAUPHIN, RAYMOND, LES ÉTUDIANTS.

PLUSIEURS ÉTUDIANTS.

Un ami du Dauphin! Sois notre chef, mon brave;
C'est le désir de tous.

LE DAUPHIN.

Pour tous, même destin!
Plutôt mourir que d'être esclave.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Vive le parti du Dauphin!

UN DES ÉTUDIANTS, frappant sur l'épaule du prince.

Tu n'en changeras pas.

RAYMOND.

Vrai Dieu! dès l'origine
Il en était, et j'imagine
Qu'il en sera jusqu'à la fin.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Une rasade encore au succès du Dauphin.

LE DAUPHIN, élevant son verre.

A toi, France chérie!
Mourir pour la patrie,
C'est changer notre vie
En immortalité.

TOUS LES ÉTUDIANTS AINSI QUE LE DAUPHIN.

A toi, France chérie!
France, ta voix nous crie:
Sauvez votre patrie
Et votre liberté.

RAYMOND.

Le Roi!

LES ÉTUDIANTS.

Le Roi!

(Le Dauphin se perd dans la foule et entre dans la maison de Raymond.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE DAUPHIN, CHARLES VI, ODETTE, BOURGEOIS, PEUPLE.

(Le Roi arrive, appuyé sur le bras d'Odette; des bourgeois l'environnent; il est précédé par des jeunes filles qui jettent des fleurs sur son passage; tout le monde s'incline.)

CHOEUR.

Grand Dieu, qui rends à la nature
Ses fleurs, ses fruits et sa verdure,
Que ta bonté,
Sur ce front pâle de souffrance,
Fasse refleurir l'espérance,
Et la santé.

CHARLES.

Grand merci, mes enfants!

(A Odette, qui le conduit près d'une table, et le fait asseoir.)

Un repas préparé!

ODETTE.

Pour vous.

UN DES BOURGEOIS. (Il vient se mettre à genoux et pose un plat sur la table.)

Sire, acceptez, c'est offert par ma fille.

UN AUTRE.

Sire, touchez ce vase; il nous sera sacré
Dans tous nos grands jours de famille.

CHARLES.

Odette, chez le pauvre il me fallait venir
Pour qu'on eût de moi souvenir.
Où suis-je ici?

ODETTE.

Chez mon père.

CHARLES.

Il s'appelle?

ODETTE.

Raymond.

CHARLES, qui cherche dans sa mémoire.

Raymond!

RAYMOND.

Oui, sire, un vieux soldat...

ODETTE.

Qui fut blessé dans un combat,
En vous sauvant la vie.

CHARLES.

Et pour prix de ton zèle,
Tu n'as rien obtenu?

RAYMOND.

Si fait; un bel emploi
Grâce à votre bonté.

CHARLES.

Qu'ai-je donc fait pour toi?

ODETTE.

Hier, il fut nommé par le meilleur des maîtres,
Par vous....

CHARLES, vivement.

Et par la Reine?

ODETTE.

Oui; gardien des caveaux
Où dorment les rois vos ancêtres :
Il veillera sur leurs tombeaux.

CHARLES, avec tristesse.

Et sur le mien aussi.

ODETTE.

Vous régnez.

CHARLES.

Qu'il y veille :
Je souffre, hélas! sitôt qu'un bruit m'éveille;
Tu leur diras, en gardant ton vieux Roi,
De parler bas, et de prier pour moi!

(Sa tête retombe sur sa poitrine, et il reste absorbé dans une mélancolie profonde. Odette fait signe aux bourgeois et au peuple de respecter la rêverie du Roi et de se retirer.)

CHOEUR, à voix basse.

Grand Dieu, qui rends à la nature
Ses fleurs, ses fruits et sa verdure,
Que ta bonté,
Sur ce front pâle de souffrance,
Fasse refleurir l'espérance
Et la santé.

ODETTE, bas à Raymond pendant qu'ils se retirent.

Qu'il vienne!

RAYMOND.

Que peut sa présence
Sur ce fantôme inanimé?

ODETTE.

Laissons faire le ciel!

(Raymond sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, ODETTE.

CHARLES.

Où sont-ils?.... Quel silence!
De personne un Roi n'est aimé :
Regarde comme on m'abandonne!

ODETTE.

Pensez à cet enfant qui dans vos bras jadis
Jouait avec votre couronne;
Et vous ne direz plus en pensant à ce fils :
Je ne suis aimé de personne.

CHARLES.

Un fils! un fils! doux nom qui charme les douleurs!

ODETTE.

Non, vous ne direz plus inondé de ses pleurs :
Je ne suis aimé de personne.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

TRIO.

ODETTE, en montrant le Dauphin.

Un infortuné, qu'à vingt ans
Poursuit une injuste colère,
Tend vers vous ses bras suppliants;
Prenez pitié de sa misère.

LE DAUPHIN.

Courbé devant vos cheveux blancs,
C'est un fils qui, dans sa misère,
Tend vers vous ses bras suppliants;
Me reconnaissez-vous, mon père?

CHARLES.

Je suis roi, j'ai des cheveux blancs;
Il a raison de me nommer son père :
Tous mes sujets sont mes enfants.

ODETTE.

Mais, lui, c'est le Dauphin!

LE DAUPHIN.

Je suis Charles de France.

CHARLES.

Pauvre jeune homme, avec cet air si doux,
Se peut-il qu'il soit en démence?
C'est moi qui suis Charles de France.

ODETTE.

Hélas!

CHARLES.

De moi que voulez-vous?

LE DAUPHIN.

Je n'ai plus d'espoir.

CHARLES.

A votre âge!
Contez-moi vos malheurs.

LE DAUPHIN.

Ma mère m'a chassé.

CHARLES.

La cruelle!

ODETTE.

Et son héritage
Aux étrangers, il a passé.

CHARLES.

Votre père est donc mort?

LE DAUPHIN.

Non.

CHARLES.

Il vous abandonne!
Plus coupable qu'elle...

LE DAUPHIN.

Arrêtez!
On le trompe, et je lui pardonne.

CHARLES.

Son cœur vous reviendra, car vous le méritez.
(A Odette.)
Ah! que n'est-il mon fils?

ODETTE.

Mais il l'est.

CHARLES, avec émotion.

Lui!

ODETTE, à part.

J'espère.

CHARLES.

Lui!

LE DAUPHIN.

Votre fils vers vous tend ses bras suppliants.

CHARLES.

Il a dit vrai, je suis son père!...

ODETTE ET LE DAUPHIN.

Sois béni, Dieu puissant!

CHARLES.

Oui, je suis votre père...
Tous mes sujets sont mes enfants.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.

O douleur! mon courage expire;
Sans perdre sur moi tout empire,
Puis-je encor l'entendre et le voir?
Puis-je, quand le bonheur m'oppresse,
Passer de ce comble d'ivresse
A cet excès de désespoir!

CHARLES.

O bonheur! je cède à l'empire
Des doux sentiments qu'il m'inspire;
Sur mon cœur d'où vient son pouvoir?
Je m'attendris à sa tristesse,
Et le charme de ma vieillesse
Serait de lui rendre l'espoir.

ODETTE.

O douleur! son courage expire;
Sans perdre sur lui tout empire,
Peut-il et l'entendre et le voir?
Peut-il, quand le bonheur l'oppresse,
Passer de ce comble d'ivresse
A cet excès de désespoir!

LE DAUPHIN, avec découragement, à Odette.

Adieu!

ODETTE.

Restez.

CHARLES, à Odette.

Je ne veux pas qu'il pleure.

ODETTE.

Loin de vous il va s'exiler.

CHARLES.

Que puis-je pour le consoler?

ODETTE.

L'embrasser.

LE DAUPHIN.

Me bénir; et, lorsque viendra l'heure
Où pour vous je dois m'immoler,
Qu'au moins par vous béni je meure.
(Tombant à ses genoux.)
Je sens mes genoux défaillir.

ODETTE.

Abaissez sur son front votre main paternelle.
(Le Dauphin saisit la main du Roi, qu'il baise avec transport.)

CHARLES.

Où suis-je?... doux baiser!... il me fait tressaillir;
Et mon âme se renouvelle.

ODETTE, qui passe les bras du Roi autour du cou du prince.

Ah, regardez-le bien!

CHARLES.

Attends... je me rappelle...
J'avais un fils que j'ai perdu;
(Écartant les cheveux du Dauphin.)
Ces traits étaient les siens.

ODETTE.

Oui, les siens.

CHARLES.

Qu'il me parle
Dieu, si c'était sa voix!

LE DAUPHIN.

Mon père!

CHARLES.

Encore, ah, parle!

LE DAUPHIN.

Mon père!

CHARLES.

C'est bien lui! sa voix m'a répondu...

LE DAUPHIN.

Mon père!

CHARLES.

C'est mon fils, mon bien-aimé, mon Charle;
O mon Charle, tu m'es rendu!

CHARLES.
Quel jour nouveau m'éclaire !
Une main tutélaire
M'arrache mon bandeau.
O réveil plein de charmes !
Je renais sous tes larmes,
Et sors de mon tombeau.

LE DAUPHIN.
De vos yeux qu'elle éclaire
Une main tutélaire
Déchire le bandeau.
O réveil plein de charmes !
Mon père sous mes larmes
Est sorti du tombeau.

ODETTE.
De vos yeux qu'elle éclaire
Une main tutélaire
Déchire le bandeau.
O réveil plein de charmes !
Renaissant sous nos larmes,
Vous sortez du tombeau.

ENSEMBLE.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.
(On entend un appel de trompettes.)

CHARLES.
Quel est ce bruit ?

RAYMOND.
On vient de la part de la Reine.

CHARLES.
Que veut-elle donc ?

RAYMOND.
Qu'à l'instant,
Sire, à l'hôtel Saint-Paul Odette vous ramène,
Pour la fête qui vous attend.

CHARLES.
Une fête ! aujourd'hui ! je ne puis te comprendre.

RAYMOND.
Fête maudite, et qui fera répandre
Des pleurs de rage à ceux qui la verront !
En roi de France, au palais va descendre
Le prince anglais, votre couronne au front,
Sur les degrés, vous le recevrez, sire,
En l'embrassant, aux yeux du peuple entier,
Et votre voix s'élèvera pour dire :
Respect à lui ! voici mon héritier.

CHARLES, se jetant dans les bras du Dauphin.
Mon héritier, mon fils, c'est toi, Charles !

ODETTE.
Silence.
De leur triomphe passager,
Il faut supporter l'insolence.

CHARLES.
Et pourquoi ?

LE DAUPHIN.
Pour vous en venger.

QUATUOR.

ENSEMBLE.
Dieu puissant, favorise
Notre sainte entreprise,
Inspire-nous, et brise
Les fers du prisonnier ;
Si la France t'est chère,
Aux enfants rends leur père,
Et que de leur misère
Ce jour soit le dernier.

LE DAUPHIN.
Oui, sire, un jour encore !
Et trompant les Anglais,
Je puis avant l'aurore
M'introduire au palais.

ODETTE.
Un chevalier fidèle
Qui veille cette nuit,
Ouvrira la tourelle
Quand sonnera minuit.

LE DAUPHIN.
Au pied des murs j'arrive,
Et trois fois sur la rive,
Du cor la voix plaintive
Retentit jusqu'à vous,
Que dans la nuit profonde,
Odette me seconde,
Qu'un signal me réponde,
Je suis à vos genoux.

ODETTE.
S'il peut tout entreprendre,
Ma voix lui fait entendre
Cet air naïf et tendre
Que souvent j'ai chanté ;
Dans vos bras en silence,
Palpitant d'espérance,
Il vole, et sa présence
Vous rend la liberté.

RAYMOND.
D'une course rapide,
Vers Dunois je vous guide,
Son armée intrépide
Enfin vous voit unis.

CHARLES
Alors que l'Anglais tremble.

LE DAUPHIN.
C'est Dieu qui nous rassemble.

ODETTE.
Et nous crions ensemble...

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis !

ENSEMBLE.

Oui, la patrie est fière
De marcher tout entière,
Sous la noble bannière
Qui nous / vous voit réunis.
Alors que l'Anglais tremble !
C'est Dieu qui nous rassemble,
Et nous crions ensemble :
Montjoie et Saint-Denis !

(Ils sortent.)

(Le théâtre change et représente le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne. On voit sur un des côtés l'hôtel Saint-Paul, dont le péristyle est élevé de quelques degrés.)

SCÈNE VIII.

PEUPLE, SOLDATS ANGLAIS (plus tard), sur les marches de l'hôtel Saint-Paul; ISABELLE DE BAVIÈRE, CHARLES VI, ODETTE.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Jour d'allégresse ! auguste fête !
Gloire à notre maître et seigneur,
Qui, sa double couronne en tête,
De deux peuples fait le bonheur !

CHANT DU PEUPLE.

Pompe de deuil, lugubre fête,
Qui mêle leur joie à nos pleurs !
La couronne de France en tête,
Leur maître insulte à nos malheurs.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, accourant.

Les voici ! les voici !
(Le cortége qui précède Bedfort commence à se déployer au fond dans tout son appareil.)

ISABELLE, à Charles.

Regardez ce cortége.

ODETTE, bas.

Souriez en le regardant.

CHARLES, bas à Odette.

Il s'accomplira donc cet acte sacrilége,
Sans qu'un seul bras...

ODETTE.

Soyez prudent,
Au nom du Ciel qui nous protége.

ISABELLE, à Charles.

Voyez le soleil éclairer
Le léopard qui marche sans colère,
Près des lis

CHARLES, bas à Odette.

Pour les dévorer.

ODETTE, de même à Charles.

Calmez votre juste colère.

CHARLES.

Passe, mais passe donc, insolente bannière,
Ou mes mains vont te déchirer !

CHOEUR DES ANGLAIS.

Jour d'allégresse ! auguste fête ! etc., etc.

CHOEUR DU PEUPLE.

Pompe de deuil, lugubre fête, etc., etc.

(Le jeune Lancastre et Bedfort paraissent à cheval précédés de leurs pages et de leurs écuyers.)

ISABELLE, à Charles.

Qu'il est beau cet enfant !

CHARLES, à Odette.

C'est un Anglais.

ODETTE.

Silence !

ISABELLE, à Charles.

En lui tendant les bras, vers son père il s'avance.

BEDFORT, présentant à Charles le jeune Lancastre.

Donnez-lui le baiser de paix ;
Vous avez sur son front placé ce diadème.

CHARLES.

Moi ! moi !

BEDFORT.

C'est l'héritier, préféré par vous-même,
Qui doit régner un jour...

CHARLES, hors de lui.

Jamais !
(A Bedfort.)
Ma couronne en votre puissance...
Mon pied plutôt l'écrasera.

ISABELLE.

O surprise !

BEDFORT.

O fureur !

ODETTE, entourant le Roi de ses bras.

Sire !...

CHARLES, qui la repousse, arrache la couronne du front de l'enfant, et la foule aux pieds.

Jamais en France
Jamais l'Anglais ne régnera.

ENSEMBLE.

CHOEUR DU PEUPLE.

Vive Charle ! au roi la puissance !
C'est à lui d'imposer sa loi.
Vive le roi ! vive la France !
Noël ! noël ! vive le roi !

ENSEMBLE.

CHARLES, à Isabelle.

Tout doit fléchir sous ma puissance ;
Superbe, tremblez devant moi.
Seul encor je commande en France,
Et seul en France je suis roi.

ISABELLE, à Charles.

Vous insultez à leur puissance
En pensant ne braver que moi ;
Vous avez cru sauver la France,
Que vous perdez avec son roi.

ODETTE.

Qu'a-t-il fait? Contre leur vengeance
Il n'a plus d'autre appui que moi ;
Mais je veux mourir pour la France,
Ou sauver la France et son roi.

BEDFORT ET LES ANGLAIS.

Vengeance! on nous trompait, vengeance!
De nous ils recevront la loi ;
(En montrant l'enfant.)
Voici pour nous le roi de France ;
Ils n'auront jamais d'autre roi.

(La foule se précipite vers Charles. Sur un signe de Bedfort, les soldats anglais se forment en bataille; ils abaissent leurs piques, et s'élancent pour repousser le peuple.)

ACTE QUATRIÈME.

La chambre à coucher du Roi.

SCÈNE I.

ODETTE.

Sous leur sceptre de fer ils ont tout comprimé;
Leurs armes ont fait fuir un peuple désarmé,
Dont le sang coulait sans vengeance.
Dans ce palais, où veille le soupçon,
N'as-tu, Roi prisonnier, recouvré ta raison
Que pour mieux sentir ta souffrance?
Non, ton fils brisera tes fers en t'embrassant;
Tout est prêt ; contre toi leurs fureurs seront vaines,
Tant que mon cœur battra de l'amour qu'il ressent;
Tant qu'un reste de sang
Coulera dans mes veines.

Mais, hélas! que m'ont révélé,
Cette nuit, mes songes funèbres,
Et que m'a dit dans les ténèbres
La voix sainte qui m'a parlé?

(Elle se courbe comme si elle entendait la parole de Dieu, et finit par tomber à genoux.)

« Humble fille des champs, ton heure vient; com-
» L'œuvre qu'une autre accomplira ; [mence
» Sauve-le cet amant qui de l'indifférence
» A l'oubli pour toi passera.
» Cette destinée est la tienne:
» Mourir après l'avoir sauvé,
» Sans laisser une tombe où ton nom soit gravé,
» Un cœur qui de toi se souvienne. »
(Se relevant avec exaltation.)
Eh bien, patrie, adieu!
Sur moi, pour que ta flamme
Régénère mon âme,
Descends, souffle de Dieu!
Ta volonté remplie,
Dieu, frappe! et d'ici-bas,
Viens, avant qu'il m'oublie,
M'enlever dans tes bras.
(Apercevant Isabelle qui entre.)
La Reine!

SCÈNE II.

ODETTE, ISABELLE ET BEDFORT, qui restent d'abord au fond.

BEDFORT, avec colère à la Reine.

Pensez-y, madame, qu'il consente
A réparer l'affront
Dont sa rage impuissante
Osa flétrir ce jeune front.

ISABELLE.

Il va rentrer sous mon empire;
De sa fureur il est honteux:
Mais s'il faut aujourd'hui que mon pouvoir expire,
Ou sa raison, mon choix n'est pas douteux.

BEDFORT.

Sa raison, dites-vous!

ISABELLE.

Je sais ce que je peux.
(A Odette.)
Votre Reine, ce soir, vous attendra chez elle
Quand Charle aura fermé les yeux ;
A cet ordre soyez fidèle.

ODETTE.

J'obéirai, madame.

ISABELLE.
Allez chercher le Roi;
Qu'il vienne.

ODETTE.
S'il refuse?

ISABELLE.
Hé quoi,
Quand c'est la Reine qui l'appelle!

ODETTE.
Mais je crains....

ISABELLE.
Dites-lui que je l'attends ici.
Faire attendre Isabelle!
Il n'oserait; allez, qu'il vienne.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, qui est entré à la fin de la scène précédente.

CHARLES.
Le voici!

BEDFORT.
De l'outrage public dont j'ai subi la honte,
Au Roi je demande raison.

CHARLES.
Du sang de mes sujets, qu'on répand en mon nom,
A Bedfort je demande compte.

ISABELLE.
Mylord exécutait l'ordre par vous signé.

CHARLES.
Si vous me disiez vrai, je serais trop coupable;
Non, jamais cette main....

ISABELLE, lui présentant un papier.
Lisez donc.

CHARLES, après y avoir jeté les yeux.
Indigné
Qu'on m'ait surpris cet acte abominable,
Je le déchire.

ISABELLE.
Vous!

BEDFORT, qui fait un mouvement vers lui.
Sire!...

CHARLES, l'arrêtant du geste.
N'avancez pas;
Si vous faisiez un pas,
(Brûlant le papier à la flamme de la lampe.)
Au feu vengeur qui les réduit en cendre,
Si vous osiez disputer ces lambeaux,
Tous mes aïeux pour me défendre
S'élanceraient de leurs tombeaux.

BEDFORT.
Vous préférez la guerre à la paix!

ISABELLE.
Quel délire!
En poussant la France aux combats,
Votre raison, l'avez-vous, sire?

CHARLES.
Ma raison! je ne l'avais pas,
Quand jadis vous croyant sincère,
Bedfort, je vous tendis les bras;
(A Isabelle.)
Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère,
Ma raison, je ne l'avais pas.
Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre:
(A Bedfort.) (A Isabelle.)
Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre;
Je n'attends plus de toi, traître, que trahison;
Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice;
J'appelle sur vous deux l'éternelle justice:
Vous voyez que j'ai ma raison.

ISABELLE, à part.
Tu la perdras bientôt.

BEDFORT.
Que le roi réfléchisse!...

CHARLES.
Sortez!

BEDFORT.
Ou dès demain....

CHARLES.
Sortez!
(S'avançant sur eux, le doigt levé, et les faisant reculer devant lui.)
Pour punir l'insolence,
Dieu marche à mes côtés:
Sortez de ma présence,
Sortez tous deux, sortez!

SCÈNE IV.

CHARLES, ODETTE.

CHARLES.
Mon fils, quand viendra-t-il?

ODETTE.
Qu'avez-vous fait?

CHARLES.
Qu'importe?
Parle-moi de mon fils.

ODETTE.
Il viendra, mais plus tard.

CHARLES.
J'aspire au moment du départ,
L'espoir dans ses bras me transporte;
Je pourrai donc le suivre et toujours et partout.

ODETTE.
Ah! calmez une ardeur qui vous serait funeste.

CHARLES.

Je suis fort, je le sens, ma mémoire l'atteste :
Vois si je me souviens de tout?
Trois sons de cor.

ODETTE.

Après?

CHARLES.

Toi, de cette fenêtre,
Tu chantes...

ODETTE.

Bien!

CHARLES.

Cet air simple et champêtre......

ODETTE.

Que vous aimez.

CHARLES.

Il vient; je cours sous ses drapeaux.

ODETTE.

A la fatigue du voyage
Préparez-vous par le repos,
Et pour que le sommeil ferme votre paupière,
Votre air chéri, je vais vous le chanter.

CHARLES.

Au Ciel, j'ai pour mon peuple adressé ma prière,
Plus calme je peux t'écouter.
(Il va s'étendre sur son lit.)
Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

ODETTE.

Chaque soir, Jeanne sur la plage
Donnait rendez-vous au beau page
Qu'elle adorait.
En l'attendant, Jeanne la blonde
Mêlait sa voix au bruit de l'onde
Et murmurait :
« Viens me rejoindre sur la rive,
» Si du rendez-vous où j'arrive
» Tu te souviens. »
Et dans la nuit l'écho fidèle
Qui semblait l'appeler comme elle,
Disait : viens, viens!

CHARLES, comme en rêvant.

Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce encore, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

ODETTE.

Mais bientôt Jeanne sur la plage
Attendit en vain le beau page
Qu'elle adorait.
Au bord des flots, Jeanne la blonde
Mêlait ses larmes à leur onde,
Et murmurait :
« Ne viens plus toi qui m'as trahie
» Ne viens plus, de ta perfidie
» Je me souviens. »
Au fond du cœur que disait-elle?
Je ne sais, mais l'écho fidèle
Disait : viens! viens!
(A part, après s'être assurée que le Roi dort.)
Hâtons-nous d'obéir à la reine Isabelle;
Je cours et je reviens.
(Elle s'approche encore du lit et sort sur la pointe du pied en chantant à voix basse :)
Au fond du cœur que disait-elle?
Je ne sais; mais l'écho fidèle
Disait : viens! viens!

SCÈNE V.

CHARLES, d'abord seul, puis l'homme de la forêt du Mans, JEAN-SANS-PEUR, LOUIS D'ORLÉANS, CLISSON.

CHARLES, qui se soulève doucement pour voir si Odette est partie.

Pauvre Odette! en pensant qu'au repos je me livre,
Elle reposera; va, dors : tu peux dormir.
Dieu, quand on a passé tant de nuits à gémir,
Affranchi de ses maux, qu'il est doux de revivre!

Oh! de notre immortalité,
Divin garant, raison sublime,
A tes rayons je me ranime
Pour sentir ma félicité.
Sur moi tu brilles sans nuage;
Ton éclat m'inonde, et je nage
Dans un torrent de volupté.

Qu'ai-je entendu?... Quels lugubres murmures!...
Mes sens m'avaient trompé.... Non, des gémissements
Se mêlent par moments
Au sourd cliquetis des armures.
(Un des panneaux de la boiserie a glissé sur lui-même et laisse voir une immense galerie, où des formes hideuses, et des spectres traînant des chaînes, sont à peine éclairés par une lumière fantastique.)

CHARLES.

O funèbres lueurs! que vois-je à leur clarté?...
D'effrayantes figures
Se meuvent dans l'obscurité!

CHOEUR.

Tremble, la tombe s'ouvre :
La mort qu'elle découvre
A tes regards en sort;
Et les pâles fantômes
Désertent ses royaumes
Pour t'annoncer ton sort.

CHARLES, qui s'est élancé de son lit.

Où suis-je?

L'HOMME DE LA FORÊT DU MANS, s'avançant tout-à-coup vers lui.
Ose, un instant, me regarder en face :
Eh bien! me reconnais-tu, Roi?

CHARLES.
Non, non; mais ton aspect me glace.

L'HOMME DE LA FORÊT.
De la forêt du Mans te souviens-tu?

CHARLES.
C'est toi!
C'est bien toi!... Que ma tête alors était brûlante!
Elle brûle....

L'HOMME DE LA FORÊT.
J'ai dit que le fer, le poison,
Sèmeraient sur tes pas le deuil et l'épouvante.

CHARLES.
Fuis, spectre!

L'HOMME DE LA FORÊT.
Je l'ai dit.

CHARLES, avec égarement.
Ma raison! ma raison!

L'HOMME DE LA FORÊT.
Roi, j'ai dit vrai.
(Montrant trois fantômes qui s'approchent de Charles à pas lents.)
Regarde, c'est Clisson,
Qui tend vers toi sa main sanglante;
Louis, ton oncle, et Jean-sans-Peur.

CHARLES.
Mes cheveux sur mon front se dressent de stupeur!

CHOEUR.
Tremble, la tombe s'ouvre,
La mort qu'elle découvre,
A tes regards en sort,
Et les pâles fantômes
Désertent ses royaumes
Pour t'annoncer ton sort!

CHARLES.
Quel est-il donc?... Je touche à mon heure [suprême?.. :

L'HOMME DE LA FORÊT.
Ils tombèrent tous trois assassinés jadis.

CHARLES.
Eh bien!

L'HOMME DE LA FORÊT.
Tu périras de même.

CHARLES.
Grâce.

LES TROIS FANTÔMES.
Tu périras de même.

CHARLES.
Qui doit m'assassiner?

LES TROIS FANTÔMES, l'un après l'autre en étendant les bras vers lui.
Ton fils! ton fils! ton fils!

CHARLES.
Mon fils! ô fureur! quoi mon fils!

LE CHOEUR.
Maudis ce perfide
Qui veut t'immoler :
Mort au parricide!
Son sang doit couler.

CHARLES, agité d'une démence furieuse.
Frappez ce perfide
Qui veut m'immoler :
Mort au parricide!

LE CHOEUR.
Mort au parricide!

CHARLES.
Son sang doit couler.

LE CHOEUR, en s'enfuyant.
Mort au parricide!
Son sang doit couler.
(Tout disparaît, et la boiserie se referme.)

SCÈNE VI.

CHARLES, puis ODETTE, ISABELLE, BEDFORT, SEIGNEURS ET CHEVALIERS.

CHARLES.
A moi! sauvez mes jours... accourez tous... des [armes!
Ces spectres, chassez-les! ils sont là tous les trois...
Là! là! les voyez-vous?

ODETTE.
Ah! calmez vos alarmes.

ISABELLE, bas à Bedfort.
Que vous avais-je dit?

CHARLES.
Chassez-les donc! des armes!
Frappez.

ODETTE.
Reconnaissez ma voix;
Ils n'y sont plus.

CHARLES.
Mais lui, c'est lui que je redoute :
Il veut m'assassiner.

ISABELLE.
Qui?

CHARLES.
Mon fils. Je les crois;
Ils l'ont dit.

ODETTE.
Votre fils!

ISABELLE, à Charles.

Que faites-vous?

CHARLES.

J'écoute :
Le cor, pour l'annoncer doit retentir trois fois.

ODETTE, à part.

Ciel!

BEDFORT.

Que dit-il?

ODETTE, à Charles.

Quittez ce lieu funeste ;
Venez.

(Un premier signal se fait entendre.)

CHARLES.

Hé bien! l'avez vous entendu?

ODETTE, qui cherche à l'entraîner avec une sorte de violence.

Venez, sire.

ISABELLE.

Je veux qu'il reste.

CHARLES.

Encore! encore!

ODETTE.

Il est perdu.

BEDFORT, à Isabelle.

Dirait-il vrai?

CHARLES.

Que du traître on s'empare.

ODETTE.

De votre Charle!

ISABELLE.

Et comment?

CHARLES.

Il viendra
Lorsqu'au signal Odette répondra.
(A Odette.)
Chante.

ODETTE.

La terreur vous égare.
(A Isabelle.)
Madame, il n'a plus sa raison.

ISABELLE.

N'importe! chantez.

ODETTE.

Non.

CHARLES.

Tu m'obéiras.

ODETTE.

Non.
De ce palais qu'on me bannisse;
Qu'on me foule aux pieds; que ce bras
Sous son courroux m'anéantisse;
Non, non je n'obéirai pas.

CHARLES.

Hé bien! donc je te fais justice :
Je te chasse.

ODETTE.

Vous me chassez!
Vous!

ISABELLE.

Mais quel est ce chant?

CHARLES, qui rappelle ses souvenirs.

Viens!.. viens!...

ISABELLE, vivement.

Ah! je le sais.
(Elle s'élance vers la fenêtre.)
Viens me rejoindre sur la rive,
Si du rendez-vous où j'arrive,
Tu te souviens.
Et dans la nuit l'écho fidèle,
Qui semblait l'appeler comme elle
Disait : viens, viens.

ODETTE, à voix basse, pendant qu'Isabelle chante.

Son fils sera donc sa victime?

CHARLES.

Il viendra; c'est l'heure du crime;
Il s'en souvient.

LE CHOEUR, aussi à voix basse.

Écoutons!...

ODETTE.

Attente mortelle!

CHARLES.

A son affreux dessein fidèle,
Il vient, il vient.

ODETTE, BEDFORT ET LE CHOEUR.

Trompé par la voix qui l'appelle,
Il vient, il vient!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, qui s'élance vers le Roi les bras ouverts.

Mon père!

ISABELLE ET BEDFORT, avec un cri de triomphe.

Le Dauphin!

ODETTE, douloureusement.

Son fils!

CHARLES, furieux.

Je vous le livre.

(Sur un signe d'Isabelle, les chevaliers entourent le Dauphin, et le désarment.

LE DAUPHIN.

J'étais trahi!

CHARLES.

Frappez mon assassin.

LE DAUPHIN.

Moi, vouloir vous percer le sein!
Pour vous sauver je cesserais de vivre.

CHARLES.

Frappez, frappez mon assassin.

LE DAUPHIN.

Dans l'ombre il s'est passé quelque horrible mystère:
(Montrant la Reine et Bedfort.)
O toi qui sais ce qu'ils ont fait,
Un jour, vengeur divin des crimes de la terre,
Écrase-les sous leur forfait.

ODETTE.

Tonne, vengeur divin des crimes de la terre,
Écrase-les sous leur forfait.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Frappez ce perfide
Qui veut m'immoler;
Mort au parricide!
Son sang doit couler.

ODETTE ET LE DAUPHIN.

O complot perfide!
O Roi malheureux!
Que leur parricide
Retombe sur eux.

ISABELLE, BEDFORT, LE CHOEUR.

Leur complot perfide
Les perd tous les deux;
Que leur parricide
Retombe sur eux.

ENSEMBLE.

ACTE CINQUIÈME.

Un site agreste au bord de la Seine. Des feux sont allumés; il fait nuit.

SCÈNE I.

DUNOIS, TANGUY DUCHATEL, puis LA-HIRE ET SAINTRAILLES; des Chevaliers et des hommes d'armes forment différents groupes; les uns marchent, les autres se tiennent debout ou assis autour des feux.

UN SOLDAT, à ses camarades qui l'entourent.

A minuit,
Le seigneur de Nivelle
Me mit en sentinelle,
Et s'en alla sans bruit
Souper avec la belle
Qui m'attendait chez elle,
A minuit.

LE CHOEUR.

A minuit?

LE SOLDAT.

A minuit.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LES RONDES DE NUIT, dont les cris se répondent et se perdent dans le lointain.

Sentinelle,
Garde à toi,
Garde à toi!....

TANGUY DUCHATEL.

Dunois, personne encor?

DUNOIS.

Personne.

TANGUY DUCHATEL.

L'entreprise,
Pour le Dauphin m'alarme.

DUNOIS.

Il sauvera le Roi,
Cher Tanguy, Dieu le favorise.

LE SOLDAT.

A minuit,
Fut-elle ou non fidèle?
Demandez à la belle;
Quant à moi, chaque nuit,
Le seigneur de Nivelle
Me mit en sentinelle,
A minuit.

LE CHOEUR.

A minuit?

LE SOLDAT.

A minuit.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LE CHOEUR.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LES RONDES DE NUIT.

Sentinelle,
Garde à toi!
Garde à toi!

TANGUY DUCHATEL, à Dunois.

N'ai-je rien entendu?

UNE VOIX, en dehors de la scène.

Qui vive?

UNE AUTRE VOIX, de même.

Lahire!

LAHIRE, à Dunois.

Avant le jour j'arrive.

DUNOIS, lui serrant la main.

En chevalier fidèle au rendez-vous.

LAHIRE, montrant ceux qui l'accompagnent.

Ces braves m'ont suivi, les autres dans la plaine
Attendent le signal.

DUNOIS.

Comme ceux que j'amène.

TANGUY DUCHATEL.

Et ceux que je conduis.

DUNOIS.

La fortune est pour nous.
Espérons!

UNE VOIX, de l'autre côté de la scène.

Qui vive?

UNE AUTRE VOIX.

Saintrailles!

SAINTRAILLES, en présentant à Dunois et à Tanguy Duchâtel, les bourgeois et les étudiants qui le suivent.

Non pas seul: de Paris ces enfants généreux
Désertant leurs murailles,
Ont rejoint dans la nuit mes escadrons nombreux,
Pour tenter avec nous le hasard des batailles.

DUNOIS.

Que nos rangs s'ouvrent donc pour eux.

TANGUY DUCHATEL.

Viens, commande, ô mon Roi! que ne peut cette armée,
Par ta présence auguste à combattre animée?
(Tirant son épée.)
Sur ce fer, devant Dieu, jurons
De n'avoir plus l'Anglais pour maître!
Le jurez-vous?

LE CHOEUR.

Nous le jurons.

TANGUY DUCHATEL.

D'être libres!

LE CHOEUR.

Nous le jurons.

TANGUY DUCHATEL.

Il ne faut que du cœur pour l'être:
Vainqueurs ou morts, nous le serons.

LE CHOEUR.

Devant Dieu, nous jurons de l'être:
Vainqueurs ou morts, nous le serons.

TANGUY DUCHATEL.

Quel bruit? est-ce une erreur?...
(Faisant quelques pas vers le fond.)
Non, dans la nuit profonde
Je vois par intervalle à la lueur des feux,
Une barque glisser sur l'onde.
Elle aborde. O bonheur! courons au-devant d'eux.

TOUS LES CHEVALIERS.

Courons, courons au-devant d'eux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND, ODETTE, sous un costume plus simple que dans les premiers actes; elle va tristement s'asseoir à l'écart.

TANGUY DUCHATEL.

Raymond!

RAYMOND.

Tout est perdu.

DUNOIS.

Parlez.

RAYMOND.

Dans sa démence
Charle est retombé pour jamais.

TANGUY DUCHATEL.

Et le Dauphin?

RAYMOND.

Prisonnier des Anglais....

TOUS LES CHEVALIERS.

Prisonnier!

RAYMOND.

Dans leurs fers il attend sa sentence;
A Saint-Denis, demain, l'arrêt sera porté;
On y traîne le Roi, pour que sa voix proclame
Que son fils par le Ciel du trône est rejeté;
Pour qu'à Bedfort il donne l'oriflamme
Avec la royauté.

LE CHOEUR.

O noble France,
Plus d'étendard pour te guider!
Plus de chef pour te commander!
Plus d'espérance!

ODETTE, qui se lève et s'avance vers les chevaliers.

Il en est une encor, Dieu m'inspire: courez
Vers l'abbaye où la sainte bannière

Flotte sur la poussière
Des héros que vous révérez.
Mon père est le gardien de ces demeures sombres
Où tant de morts fameux sont venus s'engloutir;
Elles peuvent cacher des vivants dans leurs ombres,
Et la victoire en peut sortir.

C'est elle
Qui s'adresse à vous par ma voix,
Et sur les cendres de vos rois
L'oriflamme aussi vous appelle ;
Partez, courez la conquérir :
L'oriflamme à qui sait mourir
Pour elle !

LE CHOEUR.

Partons, courons la conquérir ;
L'oriflamme à qui sait mourir
Pour elle !

(Tous les chevaliers, l'épée à la main, sortent sur les pas d'Odette.)

Le théâtre change et représente l'intérieur de l'église Saint-Denis. Les trophées, les bannières de la croisade, les drapeaux ennemis pris dans les différentes guerres de la France sont suspendus aux piliers qui soutiennent la voûte. Au milieu de la salle, un portique élevé de quelques marches, et au bas des marches, de chaque côté les portes des caveaux de Saint-Denis; çà et là, sur le devant du théâtre, plusieurs tombeaux. La longue suite de ces monuments va se perdre jusqu'au fond de l'édifice.

SCÈNE III.

CHARLES, LE DAUPHIN, ISABELLE, BEDFORT, CHEVALIERS ET SOLDATS, ANGLAIS, PEUPLE.

(L'oriflamme est placée sous le portique.)

CHOEUR DU PEUPLE, tandis que Charles s'avance soutenu par Isabelle.

Voici ton heure, ô Providence!
Accomplis sur nous tes desseins!
Il vient ce vieillard en démence,
Plus pâle que ces marbres saints ;
Sois nous propice, ô Providence !

CHARLES.

Où suis-je ?

ISABELLE.

Devant vos aïeux.

CHARLES.

Que veulent-ils de moi ?

ISABELLE.

Le châtiment d'un traître.

BEDFORT.

D'un meurtrier !

CHARLES, regardant le Dauphin.

Qu'il tremble !

LE DAUPHIN.

Innocent à leurs yeux,
Devant eux, sans rougir, leur fils peut comparaître.

CHARLES.

Meurtrier, renonce à tes droits.

LE DAUPHIN.

Sire, je ne le puis, par respect pour vous-même.

CHARLES.

Obéis, ou ces rois,
Dont ton front souillerait le sacré diadême,
Sur ce front avec moi vont lancer l'anathème.

LE DAUPHIN, aux pieds de Charles.

Eh bien ! je l'attends à genoux :
Quand je devrais, maudit, mourir sur cette terre,
Ou loin du ciel de France, hélas, et loin de tous,
Au fond des prisons d'Angleterre,
J'y veux mourir digne de vous !

CHARLES, à Bedfort.

Prends donc cet étendard céleste,
Qui leur fut apporté par l'ange des combats,
Et qu'en le déployant ton bras
De son parti rebelle extermine le reste.
Peuple, ton Roi le veut !

ODETTE, s'élançant tout-à-coup à la tête des chevaliers qui entrent par les deux portes du fond.

Roi, Dieu ne le veut pas.

SCÈNE IV. *

LES PRÉCÉDENTS, ODETTE, TANGUY DUCHATEL, DUNOIS, LAHIRE, SAINTRAILLES, RAYMOND, CHEVALIERS, HOMMES D'ARMES.

(Odette franchit les degrés du portique pour s'emparer de l'oriflamme, et disparait un moment enveloppée par un groupe de soldats; le peuple effrayé recule; Bedfort et les Anglais, l'épée à la main, se sont retirés sur un des côtés de la scène.)

CHARLES.

Que vois-je ?

BEDFORT ET LES ANGLAIS.

Trahison !

LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Victoire à nous !

(Odette descend les degrés en tenant l'oriflamme qu'elle vient remettre au Dauphin.)

LE DAUPHIN.

C'est elle !

CHARLES.

Odette !

* Cette scène a particulièrement subi des changements pour la représentation.

ODETTE.

Aux mains dignes de la porter
Je rends de mon pays la bannière immortelle.

LE DAUPHIN.

Qui viendra me la disputer?

BEDFORT.

A moi, braves Anglais!

LE DAUPHIN.

France, à moi!

CHARLES.

Sacriléges,
N'insultez pas aux divins priviléges
De ces murs par vous profanés.
Voyez se soulever les pierres sépulcrales,
D'où sortent ces morts couronnés!
Tout ce peuple d'ombres royales,
Qui par ma voix vous parle en m'entourant,
Vient de votre avenir dérouler les annales
Aux derniers regards d'un mourant.

CHOEUR.

Respect à ces ombres royales,
A la voix sainte d'un mourant!

CHARLES.

Bedfort, Bedfort, je succombe, et toi-même
Bientôt tu me suivras; je t'ouvre le chemin,
Mais pour te traîner par la main
Au pied du tribunal suprême.
Prêtres, où portez-vous, sans pompe et sans flam-
Le cadavre de cette femme? [beaux,
Au peuple dont les mains la mettraient en lambeaux
Cachez son corps : à Dieu cacherez-vous son âme?
De la justice humaine on peut la préserver,
En dérobant, la nuit, une tombe pour elle;
La justice éternelle
Saura toujours l'y retrouver.

ISABELLE.

Je tremble, et me soutiens à peine.
A-t-il prononcé mon arrêt?

LE CHOEUR.

La Reine! Il regardait la Reine;
Son œil vengeur la dévorait.

CHARLES.

A l'assaut, chevaliers, suivez la noble fille
Qui brise en les touchant casques et boucliers!
Leurs soldats sous ses coups sont tombés par milliers,
Comme l'épi sous la faucille.
Des fleurs à pleines mains! Chantez, jetez des fleurs.
La couronne du sacre enfin sur l'autel brille.
Chantez... mais non versez des pleurs.
Cette vierge, elle est désarmée;
Elle disparait à mes yeux
Dans des torrents de flamme et de fumée...
Anges, pour elle ouvrez les cieux!

(Dans ce moment la clarté devient plus vive, et le soleil semble briller d'une splendeur nouvelle.)

LE CHOEUR.

Quel jour pur l'environne
De son éclat sacré,
Et quel espoir rayonne
Sur son front inspiré!

(On entend le canon retentir dans le lointain.)

CHARLES.

France, réjouis-toi : de ta gloire prochaine
Le premier signal est donné.

LE DAUPHIN.

Deux partis sont aux mains.

BEDFORT.

On combat dans la plaine;
Sous ces murs le bronze a tonné.

CHARLES.

Oui, de Charles l'infortuné
Il annonce les funérailles
Et l'avénement glorieux,
Qui doit à Reims couronner les batailles
De Charles le victorieux!

TOUS LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Tout notre sang dans les batailles
Pour Charles le victorieux!

CHARLES.

Ouvrez vos rangs... O mes aïeux!...
En bénissant mon fils, je vous rejoins... J'expire.

(Il tombe dans les bras de ceux qui l'entourent; le Dauphin se jette sur son corps, qu'il couvre de pleurs.)

DUNOIS.

Le roi n'est plus!

TANGUY DUCHATEL, LES CHEVALIERS ET LE PEUPLE.

Vive le roi!

BEDFORT, en montrant le Dauphin.

Qu'il ose donc ce Roi me disputer l'empire.

LE DAUPHIN, qui se relève et saisit l'épée d'un des siens.

Montjoie et Saint-Denis! Chevaliers, avec moi
Jetez le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra.
Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

CHOEUR général des chevaliers et du peuple qui prêtent serment au Dauphin.

Jetons le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra.
Vive le Roi! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

FIN DE L'OPÉRA DE CHARLES VI.

PARIS. IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.



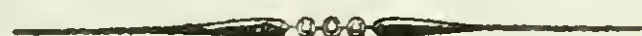
LA

FILLE DE FIGARO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

PAR M. MÉLESVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 17 mai 1843.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
SAINT-RÉANT, munitionnaire général (incroyable)	M. Leménil.
DUPERRON, sous-directeur à la guerre	M. Sainville.
VICTOR D'HÉRIGNY, lieutenant des guides	M. Derval.
EDMOND, son ami, aussi lieutenant des guides	M. Germain.
CONSTANT, valet de chambre du premier consul	M. Allard.
UN GUIDE, Alsacien	M. Dublaix.
UN GARÇON DE BUREAU	M. Bachelard.
ASPASIE, revendeuse à la toilette	Mlle Fargueil.
MADAME BONAPARTE	Mlle Pernon.
MADAME DUPERRON	Mme Leménil.
CÉLINE, pupille de Saint-Réant	Mlle Émilie.
PAMÉLA, première demoiselle de magasin	Mlle Deberr.
GEORGETTE, première femme de Mme Bonaparte	Mlle Blonval.
UN ADJUDANT	M. Masson.
Demoiselles de magasin.	
Officiers des guides.	
Invités (hommes et femmes).	
Un Valet de pied.	
Valets.	

La scène se passe à Paris, au commencement du consulat.



ACTE I.

Le théâtre représente un magasin de revendeuse, avec une montre au fond, et une porte vitrée ouvrant sur la rue; à gauche, un comptoir; cartons, robes, schalls, bonnets, etc., etc., suspendus à la montre, ou épars çà et là. A droite, une entrée donnant dans l'atelier de travail; à gauche, une autre porte donnant sur la cour.

SCÈNE I.

PAMÉLA, LOUISE, JULIE, travaillant au comptoir; Deux autres Demoiselles de magasin, rangeant les cartons; puis, UN INCONNU.

CHOEUR.

Air : Quelle heureuse alliance.

Allons, Mesdemoiselles,
Vite, rangeons schalls et bouquets...
C'est par nous que les belles
Doublent leurs attraits
Si coquets.

PAMÉLA, aux jeunes filles.

Enlevez donc ces cartons... si quelque pratique arrivait... (Un Inconnu enveloppé dans un

*Paméla, l'Inconnu.

manteau vert à galon d'or est entré mystérieusement par le fond, et se trouve près de Paméla.* (Le voyant.) Ah! vous m'avez fait peur!

L'INCONNU, regardant autour de lui.

La citoyenne Aspasie est-elle chez elle?

PAMÉLA.

Non, Monsieur... (A elle-même.) Quelle est donc cette figure?.. (Bas, à ses compagnes.) Si on ne le prendrait pas pour un conspirateur!

L'INCONNU, regardant toujours autour de lui.

Rentrera-t-elle bientôt?

PAMÉLA.

Je ne crois pas.

L'INCONNU.

J'en suis fâché... j'avais une communication importante...

PAMÉLA.

Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire... elle me confie tous ses secrets.

L'INCONNU.

Et vous les gardez bien?

PAMÉLA.

Comme les miens.

L'INCONNU.

Oh! alors... (La menant à gauche.) Venez par ci... (La menant à droite.) Non, venez par là...

PAMÉLA, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

L'INCONNU, à mi-voix.

Les trois consuls se portent bien.

PAMÉLA.

Ah!

L'INCONNU.

Le sénat conservateur se conserve à merveille.

PAMÉLA.

Bon!..

L'INCONNU, plus mystérieusement.

Et la République française, toujours une et indivisible... Non, toute réflexion faite, je repasserai quand votre maîtresse sera revenue... Ne me compromettez pas... (Tirant un billet cacheté.) Voici le mot d'ordre pour la journée... (Il le lui donne.) Silence et discrétion... Chut!..

(Il va pour sortir par le fond, ouvre la porte, se ravise, et sort par la gauche.)

TOUTES, à Paméla.

Eh bien? qu'est-ce qu'il t'a dit?

PAMÉLA.

Rien, mais j'en ai le frisson de la tête aux pieds... (Regardant à gauche.) Il paraît qu'il connaît les êtres, car il sort par la petite cour qui donne dans l'autre rue. (Mettant le billet dans la poche de son tablier.) Nous verrons si son mot d'ordre n'est pas une mystification.

* Paméla. L'Inconnu,

SCÈNE II.

LES MÊMES, VICTOR D'HÉRIGNY, en uniforme d'officier des guides.

VICTOR, entrant par le fond.

Numéro sept... c'est bien ici.

TOUTES.

Un officier!

PAMÉLA.

Un officier des guides!

VICTOR.

Bonjour, mes toutes belles!.. (Regardant les petites filles.) Charmant petit escadron!

PAMÉLA.

Qu'est-ce qu'il vous faut, M. l'officier?.. Une pointe d'Angleterre, un bonnet de dentelles?

VICTOR, souriant.

Un bonnet de dentelles?.. Non... ce n'est pas encore d'uniforme. Est-ce que la revendeuse est sortie?

PAMÉLA.

Elle est allée chez Mme Tallien, lui montrer un cachemire.

VICTOR.

Ah! diable! c'est justement pour un cachemire que je venais.

PAMÉLA.

Vous, Monsieur?

VICTOR.

Eh! sans doute... Depuis que nous avons rapporté ces merveilleux tissus d'Egypte, il n'y a plus moyen de faire la moindre conquête, un peu distinguée, sans un de ces riches talismans; c'est une rage, une fureur!.. Toutes les jolies femmes en ont, ou veulent en avoir... On n'est même jolie qu'à cette condition. Si nous avions prévu cela quand nous étions sur les bords du Nil, il était si facile de s'en procurer... Il suffisait de couper la tête d'un mameluck pour avoir son turban.

PAMÉLA.

Tiens, ces messieurs se coiffent donc avec les schalls de leurs femmes?

VICTOR.

Oh! la question est délicieuse!.. (Lui prenant le menton, et à mi-voix.) Celui que je voudrais acheter, ma petite, est pour une jeune et jolie cousine...

PAMÉLA, souriant.

Je comprends...

VICTOR.

Pour laquelle j'ai les sentimens... les plus respectueux...

PAMÉLA, de même.

Je comprends.

VICTOR.

Et qui peut beaucoup pour moi... car elle occupe un emploi important.

PAMÉLA.

Elle?

VICTOR.

C'est-à-dire son mari... c'est la même chose.

PAMÉLA.

Ah! il y a un mari?

VICTOR, gaîment.

Eh! mon Dieu! où n'y en a-t-il pas? ces animaux-là se fourrent partout!.. celui-ci est très avare... lui et les cachemires, c'est l'eau et le feu!.. Ma pauvre cousine se désespère de n'en pas avoir... j'ai juré de lui en faire la surprise. Entre parens, ce sont de ces petits cadeaux... sans conséquence.

PAMÉLA, remuant des cartons.

Certainement... Quel argent Monsieur veut-il y mettre?

VICTOR, se grattant l'oreille.

Mais, je ne voudrais pas y mettre d'argent... vu que je n'en ai pas. Je désirerais l'avoir...

PAMÉLA.

A crédit?

VICTOR.

Elle est pétillante d'esprit, cette petite... elle comprend tout... (A Paméla.) Voilà précisément l'affaire... On dit la revendeuse fort obligeante. (Lui prenant la taille.) Et à en juger par sa demoiselle de confiance...

PAMÉLA, à part.

Il est très aimable... (Haut.) Monsieur... Mlle Aspasie aime beaucoup à faire crédit aux militaires... et, pour peu que vous lui donniez la moindre garantie...

VICTOR, gaîment.

Mais d'abord... ma bonne mine.

PAMÉLA.

C'est quelque chose.

VICTOR, à lui-même.

Elle s'y connaît.

PAMÉLA.

Et puis?

VICTOR.

Mon titre de lieutenant des guides.

PAMÉLA.

C'est beaucoup! et puis...

VICTOR.

Et puis, ma foi... s'il le faut absolument... la signature d'un camarade qui ne m'a jamais laissé dans l'embarras.

PAMÉLA.

Et qui est riche?

VICTOR.

Pas plus que moi.

PAMÉLA.

Bonne caution!

VICTOR.

Mais qui est rangé comme une demoiselle! Je ne sais pas comment il fait, il a toujours de l'argent à me prêter, lui.

PAMÉLA, ouvrant un carton, à droite.

En ce cas, voyez si ce cachemire vous convient.

VICTOR.

Il est superbe!.. Mais le prix? *

PAMÉLA.

Ma maîtresse vous le dira.

VICTOR.

Savez-vous qu'elle doit faire d'excellentes affaires, votre maîtresse. On ne parle dans tout Paris que d'Aspasie la revendeuse à la toilette. C'est la providence des coquettes, la ressource des amans qui n'ont pas un sou... et la terreur des maris qui ont de jolies femmes.

PAMÉLA.

C'est une calomnie!.. Mlle Aspasie fait des mariages tant qu'elle peut, mais n'en défait jamais. C'est pour cela qu'on la nomme aussi : *Aspasie la marieuse.*

VICTOR.

Ou la fille de Figaro... à cause de son talent à conduire une intrigue. On dit même qu'elle se mêle parfois d'affaires politiques... Qu'elle y prenne garde, au moins... le premier consul ne plaisante pas là-dessus.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Sans se gêner, qu'elle conspire
Contre les tuteurs aguerris...
Elle peut même, sans rien dire,
Conspirer contre les maris
De tous les quartiers de Paris!
A conspirer qu'elle s'applique,
Contre nos hommes à calculs...
Ces fournisseurs si voraces, si nuls!

(A mi-voix.)

Mais, conspirer contre la République!
Ce n'est permis qu'aux trois consuls.

PAMÉLA.

Je vous assure, M. l'officier...

VICTOR.

Donnez-lui toujours ce conseil de ma part... cela l'engagera peut-être à me laisser mon cachemire à crédit... Je reviendrai chercher sa réponse... en attendant voici les arrhes du marché.

(Il l'embrasse.)

PAMÉLA, se défendant en riant.

Ce n'est pas moi qui reçois, Monsieur.

VICTOR, allant aux autres.

Faut-il payer au comptoir?

TOUTES, se levant.

Non, non!

PAMÉLA.

Gardez cela pour votre cousine.

VICTOR.

Laissez donc! je n'aime pas à faire d'économies.

AIR : Allons, allons, de la philosophie.

Jeunes beautés, aux cœurs doux et timides,
Pour vous conduire au plus heureux destin,
Prenez, prenez un officier des guides.
Du bonheur, seuls, ils savent le chemin.

ENSEMBLE.

Jeunes beautés, etc.

PAMÉLA et LES DEMOISELLES.

Non, non, vraiment, nous sommes trop timides,
Et sur ce point, vous nous prêchez en vain.
Nous redoutons les officiers des guides,
Car, avec eux, on s'égare en chemin!

(Victor sort en leur envoyant des baisers.)

* Paméla, Victor.

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté VICTOR.

TOUTES.

Est-il gentil!

PAMÉLA.

Voyez un peu comme les femmes du grand monde sont terribles avec leurs fantaisies!.. Voilà un cachemire qui va coûter à ce pauvre jeune homme deux années de sa solde... c'est révoltant!.. (A elle-même.) Mon amoureux, le commis du marchand de drap, n'aurait jamais de ces attentions-là, lui... Ah! v'là Madame.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ASPASIE, vêtue coquettement, et suivie d'une demoiselle qui porte ses cartons.

ASPASIE, se débarrassant de son schall.

AIR : Ah! le beau bal.

Oui, la voilà!
Demandez, elle est là!
Revendeuse à la toilette, on a
De quoi plaire à tout le monde, oui-dà!
Parlez, Mesdames, la voilà!
Désirez-vous
Rubans et bijoux,
Satin, velours ou marabouts?
Faut-il remettre un billet tendre et doux?
Ou faut-il tromper un jaloux?
Faut-il enfin
Vous trouver soudain,
Jeune fillette, un bon mari
Constant, soumis?.. C'est rare aujourd'hui,
Mais, c'est égal, j'en tiens aussi!

ENSEMBLE.

ASPASIE.

Oui, me voilà!
Demandez, je suis là!
Revendeuse à la toilette, on a
De quoi plaire à tout le monde, oui-dà!
Parlez, Mesdames, me voilà!

TOUTES.

Oui, la voilà!
Demandez, elle est là!
Revendeuse à la toilette, on a
De quoi plaire à tout le monde, oui-dà!
Parlez, Mesdames, la voilà!

ASPASIE.

Bonjour, Mesdemoiselles!

PAMÉLA.

Vous paraissez contente de votre matinée?

ASPASIE.

Mais oui, elle a été bonne... J'ai fait trois marchés excellens, dupé deux fripons et rendu service à un ami.

PAMÉLA.

La citoyenne Tallien vous a-t-elle pris un cachemire?

ASPASIE.

Non, elle m'en a pris deux. Mais, devine qui j'ai trouvé chez elle?.. Mme Bonaparte!.. car on ne dit plus déjà la citoyenne Bonaparte.

PAMÉLA.

L'épouse du premier consul?

ASPASIE.

J'ai fait sa connaissance, pas du premier consul... et elle m'a promis sa pratique.

PAMÉLA.

Bah! est-ce qu'elle achète des parures d'occasion?

ASPASIE.

Elle m'a demandé un diadême...

PAMÉLA.

De rencontre?

ASPASIE.

Précisément!.. On lui a dit que l'on voulait faire vendre à Paris une très belle couronne en diamans... elle m'a chargée de la découvrir. Ça peut devenir très avantageux pour moi! les diadêmes... c'était passé de mode, mais ça va reprendre, à ce qu'il paraît.... * Est-il venu quelqu'un?

PAMÉLA.

Beaucoup de petits chalands... et un jeune officier des guides.

ASPASIE, riant.

Je ne vends pourtant pas d'équipemens militaires.

PAMÉLA, à mi-voix.

Il veut avoir un cachemire à crédit... (Prenant un air sentimental comique.) pour une aimable parente qui le protége.

ASPASIE, riant.

Ah! bon jeune homme!.. Connu!.. Est-il gentil?

PAMÉLA.

Un charmant officier... qui vous porte beaucoup d'intérêt... Il vous conseille de ne pas vous mêler de politique.

ASPASIE.

Tiens! et de quoi se mêle-t-il, lui?.. La politique et l'intrigue sont cousines-germaines... c'est de mon ressort. D'ailleurs, je ne suis pas femme pour rien... et il suffit qu'on me défende quelque chose, pour que je m'y jette à corps perdu. Est-il venu d'autres personnes? **

(Passant au comptoir.)

PAMÉLA.

Ah! j'oubliais... un monsieur qui n'a pas voulu dire son nom, et qui avait la mine d'un conspirateur.

ASPASIE.

Comment était-il?

PAMÉLA.

Très laid!

ASPASIE.

Ce n'est pas un signalement... il y en a tant qui jouissent de cet heureux privilége!

PAMÉLA.

Manteau vert galonné en or.

* Paméla, Aspasie.
** Aspasie, Paméla.

ASPASIE.

Ah! je le reconnais au manteau... il le porte hiver comme été. Il dit que cela lui économise autre chose.

PAMÉLA.

Il avait une peur d'être vu !..

ASPASIE.

Je crois bien, il a manqué vingt fois d'être arrêté... et sans moi...

PAMÉLA.

Il m'a laissé ce petit billet... (Elle le lui remet.) Il dit que c'est le mot d'ordre de la journée.

ASPASIE, qui l'a lu.

Ah! bon Dieu!

PAMÉLA.

Qu'est-ce donc?

ASPASIE, lui faisant signe.

Tu le sauras. (Aux demoiselles de magasin.) Allons, Mesdemoiselles... allons donc, à nos courses, chez les pratiques... (Désignant des cartons.) Ces dentelles, chez la Contat... ces plumes, chez la générale Moreau... (A une autre.) Clotilde... Mme Hamelin... et cette garniture de renard bleu, chez la citoyenne Talleyrand.

TOUTES, en sortant.

Air : Oh! le beau bal.

Oui, la voilà!
Demandez, elle est là!
Revendeuse à la toilette, on a
De quoi plaire à tout le monde, oui-dà!
Parlez, Mesdames, la voilà!

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

PAMÉLA, ASPASIE.

ASPASIE, qui a relu le billet.

Pauvre enfant!.. Ah! sans doute, je viendrai à son secours.

PAMÉLA.

Comme vous voilà émue!

ASPASIE.

Ce n'est pas sans raison! c'est de la fille de ma bienfaitrice, la comtesse de Sénancourt, à qui je dois mon établissement, ma petite fortune... et même la vie!.. car, sans elle, la pauvre Aspasie se noyait tout de bon, comme une sotte!

PAMÉLA, effrayée.

Qu'est-ce que vous me dites là?

ASPASIE, avec un soupir.

Mon Dieu! oui... il y a dix ans!.. j'en avais quatorze ou quinze... en Provence, sur les bords du Gardon... et vêtue de cette belle robe de mariée... (Indiquant une robe de dentelles très riche dans la montre.) que j'ai toujours conservée... j'allais me précipiter la tête la première...

PAMÉLA.

Par désespoir d'amour?

ASPASIE.

Cela y ressemblait presque... quoique le monstre ne méritât guère... (Souriant.) Mais, c'est tout un roman que je te conterai quelque jour... quand je serai une vieille gangan!.. et que je prendrai du tabac. (Reprenant son récit.) Mme de Sénancourt passait en chaise de poste... Elle s'élance, m'arrête, me force de monter dans sa voiture et me ramène à Paris avec sa fille, joli petit ange de six à sept ans... aussi belle, aussi bonne que sa mère! que te dirai-je! recueillie, consolée par cette excellente dame; établie, grâce à sa générosité, à la tête de cette maison, rien n'égalait ma reconnaissance pour elle; si ce n'est peut-être ma tendresse pour sa fille, que je regardais comme mon enfant. Mme de Sénancourt le savait bien; car, quelques années plus tard, et se sentant près de sa fin, elle me fit appeler... « Ma bonne Aspasie, me dit-elle, » je vais me séparer de ma pauvre petite Cé» line; elle est jolie... elle est riche... deux » grands dangers pour une jeune fille... Le tes» tament de mon mari nomme pour son tuteur, » à mon défaut, un parent éloigné, dont je re» doute le caractère avare et despotique. Malgré » ta légèreté apparente, je connais ton attache» ment, ton courage... Promets-moi de veiller » sur ma fille, sur son bonheur...» Sans pouvoir prononcer un seul mot, je tombai à ses pieds, je couvris sa main de mes larmes!... — « C'est bien, dit-elle, en m'adressant un dernier sourire... je t'entends... je puis partir tranquille. » et quelques heures après... (Essuyant une larme.) elle nous avait quittées.

PAMÉLA.

Pauvre dame!

ASPASIE.

Le lendemain, le tuteur avait emmené sa pupille au fond de je ne sais quelle province, et je craignais de ne pouvoir jamais remplir ma promesse... mais ce billet me rend l'espérance.

PAMÉLA.

C'est de mamzelle Céline?

ASPASIE.

Oui... (Lisant.) « Je suis opprimée, menacée, » et je viens à vous, Aspasie, comme me l'a re» commandé ma mère... Demain je m'échappe» rai de l'hôtel de mon tuteur... Attendez-moi. » (Montrant le billet.) C'est daté d'hier.

PAMÉLA.

Ainsi, elle va venir?...

ASPASIE, avec joie.

Aujourd'hui! oh! quel bonheur de l'embrasser, de la revoir!.. (Vivement.) et d'entrer en campagne contre ce tuteur, * que je ne connais pas, mais qui doit être comme tous ses confrères, un sot, un imbécille!.. cela me promet une intrigue vive, difficile... c'est ce qu'il me faut... c'est mon élément. (A Paméla.) Va te mettre en embuscade dans la petite cour qui donne sur l'autre rue. (Montrant la gauche.) Tu la reconnaîtras facilement: dix-sept ans, jolie comme les amours, la démarche timide et un voile. (Elle doit en avoir un... c'est de rigueur, quand on fuit de chez son tuteur.) Dès qu'elle sera arrivée, frappe trois coups à cette porte

* Aspasie, Paméla.

pour que je renvoie les chalands... Va vite! Discrétion et prudence!

PAMÉLIA, souriant.

N'est-ce pas l'enseigne de notre magasin!

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE VI.

ASPASIE; puis, Mme DUPERRON.

ASPASIE, seule d'abord.

Qu'entends-je!.. une voiture qui s'arrête devant ma porte... serait-ce déjà? (Elle court au fond et regarde à travers le vitrage.) Non, Dieu merci!... Quelle est donc cette belle dame qui descend de fiacre en se donnant de si grands airs?

(Elle redescend près du comptoir à gauche.)

Mme DUPERRON, au fond. *

C'est bon, cocher... Attendez-moi, là... (Haut, en entrant.) Dieu! que ces voitures de place sont dégoûtantes!

ASPASIE, à part.

Voulant faire croire qu'on en a une à soi!.. C'est quelque parvenue.

Mme DUPERRON, regardant autour d'elle.

Ah!.. c'est ça une boutique de revendeuse?.. Ah! quel taudis!

ASPASIE, choquée et s'asseyant.

Hein! par exemple! Attends! attends!

Mme DUPERRON, avec un geste de dédain.

Est-ce vous, ma mie, qui êtes la maîtresse de cette bicoque?

ASPASIE, à part.

Bicoque! (Haut.) J'ai cet honneur, Madame.

Mme DUPERRON, se moquant.

Oh! cet honneur!.. (S'apercevant qu'elle est debout et qu'Aspasie est assise.) Est-ce que Madame reçoit ainsi tout le monde sans se déranger.

ASPASIE, froidement.

Un certain monde, Madame.

Mme DUPERRON, vivement.

Vous êtes une impertinente, ma chère... quand une femme comme moi se donne la peine de venir dans votre échoppe...

ASPASIE, se levant.

Les portes de mon échoppe, Madame, communiquent à toutes les maisons distinguées de Paris.

Mme DUPERRON, avec hauteur.

Pas avec la mienne, toujours.

ASPASIE, faisant une révérence.

C'est ce que je voulais dire.

Mme DUPERRON.

Hein?

ASPASIE.

Que vendrai-je à Madame?

Mme DUPERRON, se remettant.

Vous avez raison... on ne vient pas ici pour faire assaut d'esprit avec vous. En passant tout-à-l'heure, j'ai jeté par hasard les yeux sur votre boutique, j'ai aperçu cette robe d'une coupe assez étrange...

ASPASIE, la désignant et allant la prendre.

Celle-ci?

Mme DUPERRON.

Précisément... *Je suis invitée, ce soir, à un grand bal travesti... et j'ai pensé que ce costume bizarre pourrait peut-être convenir.

ASPASIE, plaçant la robe sur une chaise.

C'est une robe de noce, Madame... de jeune fiancée arlésienne, avec le bouquet de fleurs d'oranger... Je ne crois pas que cela vous aille.

Mme DUPERRON.

Cela me regarde.

ASPASIE.

Au fait, puisque c'est un bal travesti!

Mme DUPERRON, avec impatience.

Combien me ferez-vous payer cette vieille défroque?

ASPASIE.

Vous remarquerez d'abord que la robe est parfaitement conservée... garnie de malines.

Mme DUPERRON.

Enfin, cela vaut...

ASPASIE, la déployant.

Estimez-la vous-même.

Mme DUPERRON.

Quinze à dix-huit francs?

ASPASIE, l'emportant.

Vous en donneriez dix mille, que vous n'auriez pas cette vieille défroque, comme vous l'appelez.

Mme DUPERRON, passant à droite.

Dix mille francs!.. dix mille francs! Vous êtes folle, ma mie!

ASPASIE. **

Folle! oh! oui, j'en conviens!.. toutes les fois que je regarde cette robe... il s'éveille, en moi, un souvenir... à me faire perdre la raison... et qui pourtant m'est cher!.. car il m'a peut-être épargné bien d'autres chagrins. Si vous saviez...

Mme DUPERRON.

Ne croyez-vous pas qu'une femme comme moi, va écouter votre lamentable histoire? On sait que les revendeuses ont toujours eu des aventures...

ASPASIE.

Il y a des femmes qui ne revendent rien, et qui en ont eu leur bonne part. Je n'ai pas le bonheur de connaître Madame... mais je suis sûre que si elle daignait me raconter sa lamentable histoire...

Mme DUPERRON, avec humeur.

Il suffit. Voulez-vous trente francs de cette robe?

ASPASIE.

Je ne vous la cèderais pas, maintenant, pour un million!

Mme DUPERRON.

Alors, pourquoi la mettre en étalage?

* Aspasie, Mme Duperron.

* Mme Duperron, Aspasie.

** Aspasie, Mme Duperron.

ASPASIE.

Pour l'avoir toujours sous les yeux... c'est un préservatif, un talisman.

Mme DUPERRON.

Très bien ! Si vous vous ravisez... vous pourrez faire porter cette guenille à l'hôtel de Nivernais, quai d'Orsay... vous demanderez Mme Duperron.

ASPASIE.

Madame Duperron ! Madame serait l'épouse de M. Duperron, sous-directeur au ministère de la guerre ?

Mme DUPERRON, sèchement.

Depuis six mois.

ASPASIE, à part.

Oh ! le pauvre homme ! Moi qui le croyais mort ! (Regardant Mme Duperron.) C'est bien pis, vraiment !

Mme DUPERRON, avec hauteur.

Madame connaît mon mari ?

ASPASIE.

Beaucoup, Madame ! un excellent homme ! (Un petit salut.) Avant son mariage... un peu coureur, un peu mauvais sujet (Autre salut.) avant son mariage... et qui m'a acheté plus d'une jolie parure pour une petite danseuse de chez Nicolet... (Autre salut plus profond.) bien avant son mariage !

Mme DUPERRON, avec colère.

Ça n'est pas vrai... ce n'est pas possible !.. Le citoyen Duperron n'a jamais aimé que moi... et sa fidélité...

ASPASIE.

Est égale à la vôtre ! j'en suis persuadée ! (D'un ton doux et railleur.) Il ne vous faut pas d'autres articles, Madame ?

Mme DUPERRON, étouffant.

Du tout ! jamais je ne porterai de nippes qui auront traîné chez vous !

ASPASIE, se moquant.

Ah ! il ne faut pas dire : Fontaine...

ENSEMBLE.

Air : Fragment du Châlet.

Mais voyez l'insolence !
Me braver, m'outrager.
De cette impertinence
Je saurai me venger !

Mme DUPERRON.

On connaîtra, ma mie,
L'affront que je reçoi !..

ASPASIE.

Je suis bonne et polie
Quand on l'est avec moi.

Mme DUPERRON, parlant.

Prenez donc garde de blesser madame la revendeuse !

ASPASIE, de même.

Eh ! mais... tout comme une autre !

ENSEMBLE.

Mais, voyez l'insolence ! etc.

SCENE VII.

LES MÊMES, SAINT-RÉANT, UN JOCKEY. *

SAINT-RÉANT, au jockey qui s'éloigne.

Porte vite ces invitations... (Apercevant Mme Duperron.) Que vois-je ! la citoyenne Dupe'on !.. l'aimable 'eine des fêtes du Di'ectoi'e.

Mme DUPERRON.

Vous ici, Monsieur le munitionnaire général ?

SAINT-RÉANT, bas.

Chut ! chut !

Mme DUPERRON, bas, et le menaçant du doigt en souriant.

Je devine !.. Ah ! monstre !.. encore quelque victime !

SAINT-RÉANT, bas, d'un air fat.

Non, non... ce n'est pas ce que vous c'oyez, pa'ole sup'ème... pa'ole panachée !

Mme DUPERRON.

Bien ! bien ! je vous laisse ! Votre bal masqué tient toujours pour ce soir ?.. Envoyez-moi donc quelques billets en blanc pour des amis... de jeunes officiers de la garde.

SAINT-RÉANT, lui baisant la main.

T'ès volontiers, belle dame.

Mme DUPERRON, sortant.

Au revoir !.. (D'un ton sec, à Aspasie.) Adieu, revendeuse !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ASPASIE, SAINT-RÉANT.

ASPASIE, la suivant des yeux.

Toi, si je peux te repincer, comtesse d'Escarbagnas !

SAINT-RÉANT, à part.

Tâchons de gagner cette femme ! ça ne doit pas êt'e difficile... quand on a mis dedans la 'épublique f'ançaise...

ASPASIE, à part.

Que me veut encore celui-là, avec sa mine de chat-huant ? (Haut.) Qui êtes-vous, citoyen ?

SAINT-RÉANT.

Saint-Réant, fou'nisseur géné'al des a'mées de la 'épublique.

ASPASIE, à part.

Le tuteur de Céline !.. Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il saurait déjà ?..

SAINT-RÉANT.

Ce nom semble vous t'oubler un peu, ma belle.

ASPASIE.

Moi, Monsieur... pourquoi donc ?

SAINT-RÉANT, à part.

C'est d'ôle !.. les t'aits de cette femme ne me sont pas inconnus.

ASPASIE, à part.

J'ai vu quelque part cette figure hétéroclite. (Haut.) Que désirez-vous, Monsieur... que vous faut-il ?

* Aspasie, Mme Duperron, Saint-Réant, qui est mis en vieil incroyable de la fin du Directoire.

SAINT-RÉANT.

Ce qu'on ne t'ouve guè'e chez les ma'chands d'aujou'd'hui... de la f'anchise et de la p'obité.

ASPASIE, avec ironie.

De la probité! comment voulez-vous qu'il nous en reste? les fournisseurs ont tout gardé pour eux.

SAINT-RÉANT, souriant.

Ah! ah!.. nous avons de l'esp'it... T'ès bien!.. je vois que nous nous entend'ons! (Sévèrement.) et que vous ne fe'ez aucune difficulté de me liv'er la cha'mante fugitive que je viens 'éclamer.

ASPASIE.

Quelle fugitive?

SAINT-RÉANT.

Céline de Sénancourt.

ASPASIE.

Céline!

SAINT-RÉANT.

N'essayez pas de le nier. Je sais tout. Cette lett'e ad'essée pa' elle à un jeune étou'di... et que j'ai inte'ceptée... m'inst'uit suffisamment de ses p'ojets. (Il lit.) « Che' Edmond...

ASPASIE, à part.

Il y a un amoureux... je m'en doutais...

SAINT-RÉANT, continuant.

« Je ne puis 'ésister davantage à la ty'annie » de mon tuteur... »

ASPASIE.

Je suppose que Monsieur est le tuteur... (Saint-Réant salue.) Et par conséquent, le tyran?.. (Mouvement de Saint-Réant.) Enchantée de faire sa connaissance.

SAINT-RÉANT, continuant.

« Il veut disposer de ma main sans consulter » mon cœur. » (S'interrompant.) Style de 'oman. « Je suis décidée à m'aff'anchi' d'un odieux es» clavage... » (S'interrompant.) Ph'ase obligée de mélod'ame... « Et certaine de t'ouver un » asile chez la bonne Aspasie... » (S'interrompant.) Le 'este de la lett'e est déchi'é... mais, comme ma pupille a dispa'u ce matin de mon hôtel.. il est évident, il est palpable qu'elle est chez vous.

ASPASIE.

Il se peut qu'elle ait l'intention d'y venir... mais jusqu'à présent...

SAINT-RÉANT.

Oh! pe'mettez... je ne me laisse pas t'omper pa' les femmes. (A part.) Quand on a mis dedans la 'épublique f'ançaise... (Haut.) Je pouvais venir avec un commissai'e, le juge de paix, des genda'mes... mais je déteste le b'uit, le scandale... toujou's fâcheux pou' la 'éputation d'une jeune pe'sonne... j'ai p'éfé'é m'y p'end'e pa' la douceu'!.. et vous fai'e obse'ver qu'il ne se'ait pas p'udent de lutter avec moi... Je suis t'ès fort!.. excessivement ad'oit et pa'faitement épaulé.

AIR : De la Famille de l'Apothicaire.

Des t'ois consuls j'ai l'amitié,
Du'oc est mon pa'ent t'ès p'oche,
Avec Fouché je suis lié,
J'ai les finances dans ma poche.
M'attaquer se'ait malad'oit...
On a toujou's 'aison, justice,
Quand on a pou' soi le bon d'oit...
Et puis le p'éfet de police.

ASPASIE.

Bah! bah! Avec une conscience tranquille et une patente en règle, on se moque de tout... et, fussiez-vous le premier consul lui-même, je vous dirais, avec tout le respect possible: Monsieur... ou citoyen... à votre choix... du moment que vous tyrannisez les jeunes filles, je n'ai pour vous que très peu de considération. (Lui faisant une révérence.) Avec laquelle, pourtant, j'ai l'honneur d'être...

SAINT-RÉANT, piqué.

Madame!

ASPASIE.

Quant à votre pupille... elle n'est pas chez moi... mais, si elle y venait, si elle réclamait mon appui... je dois tout à sa mère, je ne vous dois rien... c'est vous dire que je vous ferai la guerre... et je vous la ferai bonne, vous pouvez y compter.

SAINT-RÉANT.

Très bien! En attendant, vous me ju'ez que Céline n'est point ici?

ASPASIE, l'imitant.

Ma pa'ole sup'ême!.. si vous en doutez, vous pouvez visiter... ma boutique... l'arrière-boutique, commode, secrétaire... et même les tiroirs... (On entend frapper trois coups à la porte de droite.—A part.) Ciel! elle vient d'arriver!

SAINT-RÉANT.

Qu'est-ce donc?

ASPASIE, cherchant à se remettre.

Quoi?

SAINT-RÉANT.

Ces trois coups?

ASPASIE.

Je n'ai rien entendu.

SAINT-RÉANT.

Ah! vous n'avez rien entendu? (A part.) Cela m'a tout l'air d'un signal. (Elevant la voix, et voulant ouvrir la porte.) Et je veux m'assurer...

ASPASIE, se mettant devant lui.

Pardon, Monsieur... c'est un atelier particulier où mes clientes essayent leurs ajustemens... et il ne serait pas décent...

SAINT-RÉANT, vivement.

Oh! nos jolies femmes ne c'aignent plus qu'on assiste à leu' toilette... le costume grec...

(La faisant passer de côté.)

ASPASIE.

Monsieur!..

SAINT-RÉANT, s'avançant.

Que de façons!..

ASPASIE, à part.

Elle est perdue!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAMÉLA, ouvrant la porte et paraissant *.

PAMÉLA, froidement, un chapeau à la main.

Madame m'a appelée?

ASPASIE, lui faisant des signes.

Du tout!.. c'est Monsieur qui s'imagine que nous avons chez nous des marchandises prohibées.

PAMÉLA.

Par exemple!.. M. le commissaire...

SAINT-RÉANT, la poussant.

Je vé'ai bien moi-même...

(Il entre dans l'atelier à droite.)

ASPASIE, bas.

Miséricorde! Et Céline?

PAMÉLA, bas, et montrant la droite.

Chut!.. elle est là!

ASPASIE, bas.

Malheureuse!..

PAMÉLA, bas.

Je défie qu'il l'a trouve!

ASPASIE, bas.

Comment?

PAMÉLA, bas.

Figurez-vous, que... Chut! le voici!

SAINT-RÉANT, reparaissant, et à part.

Personne!.. Elle a probablement changé d'idée... elle n'est pas venue.

ASPASIE, fredonnant en arrangeant un bonnet.

« Caché sous les habits d'un esclave africain...** »

Eh bien! Monsieur?..

SAINT-RÉANT, souriant.

Eh! bien, j'ai tort... j'avais cru... je n'ai maintenant aucun doute... (A part.) Mettons toujours deux hommes en embuscade dans le café voisin... et cou'ons fai'e de nouvelles déma'ches. (Haut.) Je vous laisse, belle 'evendeuse... et je me flatte que mieux éclai'ée sur vos vé'itables inté'êts, vous n'emb'asse'ez pas le parti de la 'ébellion.

ASPASIE.

J'embrasserai qui je voudrai. Monsieur... Mais, à coup sûr, ça ne sera pas vous... (Sèchement.) Désirez-vous autre chose, avec ça?

SAINT-RÉANT, à part, en s'en allant.

Où diable ai-je donc 'encont'é cette femme?

ASPASIE, à part.

Où ai-je donc vu cet Iroquois?

PAMÉLA, sur son passage.

Quand vous aurez besoin d'une toque à marabouts, voulez-vous notre adresse, Monsieur?

SAINT-RÉANT, sortant par le fond.

Ah! au diable!

* Aspasie, Saint-Réant, Paméla.

** Aspasie, Saint-Réant, Paméla.

SCÈNE X.

ASPASIE, PAMÉLA; puis, CÉLINE.

ASPASIE, le suivant.

Votre servante!

CÉLINE, entr'ouvrant la porte à droite.

Est-il parti?

ASPASIE, se retournant.

Céline!... Prenez garde!.. s'il revenait!..

PAMÉLA, regardant à travers le vitrage.

Non, non, il monte en voiture... il s'éloigne.

CÉLINE, entrant en scène et courant à Aspasie

Enfin, je vous revois!.. mon unique refuge! ma seule amie!..

ASPASIE, l'embrassant avec effusion.

Chère enfant!.. que je vous embrasse d'abord!.. (L'admirant.) Qu'elle est bien! qu'elle est embellie!.. (A Céline.) Comment votre tuteur ne vous a-t-il point aperçue?

PAMÉLA, qui a redescendu la scène.

Nous venions d'arriver...

CÉLINE.

Quand j'ai reconnu sa voix... jugez de ma frayeur!

PAMÉLA.

Je n'ai eu que le temps de cacher Mademoiselle au fond de cette énorme corbeille de mariage que nous préparons pour le Dauphiné, avec trois pièces de crêpe et deux voiles d'Angleterre par dessus.

ASPASIE.

Bravo, Paméla!.. je te nomme mon premier lieutenant.

PAMÉLA, la main à son bonnet.

Merci, général.

CÉLINE.

Mais que vais-je devenir, à présent que M. Saint-Réant a surpris mon dessein?.. Impossible d'éviter le sort qui me menace!

ASPASIE.

Peut-être! Pourquoi vous êtes-vous échappée de son hôtel!

CÉLINE.

Parce qu'il prétend m'épouser.

ASPASIE.

Lui! ce vieil incroyable du défunt Directoire? avec ses cadenettes et ses oreilles de chien, allons donc!

CÉLINE.

Parce que je ne l'aime pas!

ASPASIE.

C'est tout simple.

CÉLINE, baissant les yeux.

Et que j'en aime un autre.

ASPASIE.

C'est trop juste!.. M. Edmond... pas vrai?

CÉLINE.

Ah! vous savez?.. (Timidement.) N'est-ce pas qu'il le mérite?

ASPASIE.

Comment donc! tout-à-fait! Je ne l'ai jamais vu! mais c'est égal... Et qu'est-ce que c'est que M. Edmond?

CÉLINE.

Le frère de mon tuteur.

ASPASIE.

Ah ! diable ! cela se complique.

CÉLINE.

Mais frère d'un autre lit... plus jeune que lui de dix-huit ans, au moins !

ASPASIE.

Je m'en rapporte bien à vous, pour cela.

CÉLINE.

Ah ! si vous le connaissiez !.. bon, aimable, timide... un officier de cavalerie de premier mérite... je lui avais écrit pour le prévenir que le contrat devait être signé ce soir même... dans un grand bal, auquel son frère a invité tout Paris !.. je la suppliais de venir sur-le-champ se concerter avec moi... me défendre... me sauver !.. mais ma lettre a été saisie... et, maintenant, comment le faire avertir ?

ASPASIE.

C'est moi qui irai le chercher.

CÉLINE, avec joie.

Vous, ma bonne Aspasie !..

ASPASIE.

Votre cause est la mienne !.. D'abord, par état, je dois ma protection à toutes les pupilles affligées !.. mais pour vous, chère Céline, je mettrais Paris sans dessus dessous !.. J'ai promis à votre mère de veiller sur votre bonheur... et si vous n'épousiez pas M. Edmond...

CÉLINE.

J'en mourrais, c'est sûr !

ASPASIE.

Vous voyez bien qu'il faut que je vous marie ensemble. Son grade ?

CÉLINE.

Lieutenant dans les guides.

ASPASIE.

Son adresse ?

CÉLINE.

Caserne de la rue de Babylone.

ASPASIE.

Diable ! une caserne !.. je n'ai aucun moyen...

PAMÉLA.

Eh ! mais, l'officier qui est venu ce matin pour un schall est justement dans les guides... vous pourriez le lui porter... et savoir par lui...

ASPASIE, se préparant.

A merveille !.. Vite, Paméla... ce schall et ce petit carton que j'ai apporté... Il faut avoir de quoi endormir les cerbères !

CÉLINE.

Par malheur, mon tuteur est tout puissant, c'est un ami du premier consul.

ASPASIE.

C'est possible... mais, je suis une puissance aussi... je vends des cachemires... j'ai les femmes pour moi... et, par conséquent, tous les hommes !.. Ah ! M. le munitionnaire... à nous deux, s'il vous plaît ! (L'imitant.) Je ne suis pas la république française, moi, et vous ne m'attraperez pas... * (A Céline.) Le temps presse... du courage !... (A Paméla.) Conduis Mademoiselle dans le petit entresol... (A Céline.) Vous y serez en sûreté... (A Paméla.) Du silence ! (A Céline.) Bon espoir ! et jusqu'à mon retour... pas une larme. (La menaçant du doigt en souriant.) Ou je me fâche tout de bon ! *

AIR : Le tambour bat, le clairon sonne.

O toi qu'on dit être mon père,
Figaro, malin Figaro !
Viens par un tour héréditaire
Duper ce nouveau Bartholo.

ENSEMBLE.

O toi qu'on dit, etc.

CÉLINE et PAMÉLA.

O toi, qu'on dit être son père,
Figaro... malin Figaro !
Viens par un tour héréditaire
Duper ce nouveau Bartholo.

(La musique continue piano jusqu'à la fin de l'acte. Paméla a conduit Céline vers la porte à gauche; Aspasie s'apprête à partir; l'Inconnu paraît au fond, enveloppé de son manteau et fort agité.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, L'INCONNU.**

L'INCONNU, à Aspasie.

Ah ! je vous trouve enfin, Aspasie !

ASPASIE.

C'est vous !

PAMÉLA, à part, s'arrêtant.

L'homme au manteau !

ASPASIE.

Qu'y a-t-il donc ?

L'INCONNU, bas.

Je suis encore poursuivi.

ASPASIE, bas.

Encore ! Maladroit !.. C'est donc une fatalité ?

L'INCONNU, bas.

Et si vous ne venez à mon secours...

ASPASIE.

Parlez bas !... ou plutôt... non... je vais prendre un fiacre... vous m'accompagnerez... et, chemin faisant... (A Paméla.) Paméla, ne quitte pas le magasin !

L'INCONNU, bas, à Paméla, avec mystère.

Ne dites pas un mot de ce que je vous ai confié !

PAMÉLA, interdite.

C'est un conspirateur !..

(L'Inconnu et Aspasie sortent par le fond. — La toile baisse.)

* Paméla, Aspasie, Céline.

* Paméla, Céline, Aspasie.

** Céline, Paméla, l'Inconnu, Aspasie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre d'officiers dans une caserne de cavalerie. Fenêtre au fond ; portes à droite et à gauche.

SCÈNE I.

EDMOND, VICTOR, PLUSIEURS OFFICIERS.

(Au lever du rideau ils jouent et boivent du punch. Edmond, seul, est assis à gauche tout rêveur.

CHOEUR.

Air : Vivent les batailles.

Compagnons fidèles,
Fêtons, tour-à-tour,
La guerre et les belles,
Le punch et l'amour.
Quand de la victoire
Sonne le signal,
Courons à la gloire
Comme on court au bal.

Compagnons fidèles, etc.

(Pétermann pose un bol de punch sur la table à droite et se retire.)

VICTOR, qui s'est levé, frappant sur l'épaule d'Edmond.

Tu ne joues pas, Edmond ?.. vertueux Caton d'Utique ! que ne puis-je t'imiter !.. j'aurais des remords de moins et de l'argent de plus.

EDMOND, préoccupé.

Tu as encore perdu ?

VICTOR.

Deux cents francs sur parole !.. ce n'est pas cela qui m'inquiète... (Se grattant l'oreille.) Dis-moi, tu me prêteras bien encore une fois ta signature pour une somme... plus ou moins forte ?.. (A part.) Je ne sais pas au juste ce que me coûtera l'égyptien.

EDMOND.

Tant que tu voudras... ma bourse n'est-elle pas la tienne ?

VICTOR.

Pylade des temps modernes, va !.. du reste, sois tranquille... tu me connais...

Air du Baiser au Porteur,

Au bas d'une lettre de change,
Lorsque je ne mets que mon nom,
Je ne sais comment je m'arrange,
Mais malgré toute ma raison,
Bien rarement j'évite la prison.
C'est tous les jours la même antienne !
Mais, ami noble et généreux...
Ta signature est-elle avec la mienne,
J'ai toujours de l'honneur pour deux.

EDMOND, se levant.

C'est donc une dette sérieuse ?

VICTOR, gravement.

Oui... un cachemire... que j'ai promis à cette belle parente... tu sais ?..

EDMOND, lui faisant signe d'être discret.

Chut !

VICTOR, à mi-voix.

Oh ! ne crains rien... tu sais que je suis discret... je n'en ai parlé qu'à l'état-major !.. Ce n'est pas moi qui irais me vanter... d'ailleurs Lucrèce est la vertu même !

LES OFFICIERS, éclatant de rire.

Elle s'appelle Lucrèce ?.. ah ! ah !..

VICTOR.

Oui, Messieurs... elle s'appelle... (A lui-même.) Au fait, c'est drôle... ce rapprochement !.. (A Edmond.) Ah çà ! et toi, Edmond, où en es-tu de tes amours ?

EDMOND.

Ne m'en parle pas... celle que j'adore est à la veille d'épouser mon propre frère..: et je n'ai aucun moyen de conjurer ce malheur !

VICTOR, avalant un verre de punch.

Ayez donc des frères ! il paraît que le tien est le plus grand accapareur de l'époque; déjà riche de son patrimoine qu'il a su grossir à tes dépens; munitionnaire général de l'armée d'Italie, où il a rapidement triplé ses capitaux... il veut encore s'adjuger les biens immenses et la personne de ta maîtresse !.. Par la sambleu ! si j'avais un frère pareil, nous serions les frères ennemis !.. Je lui dirais : Que diable ! Étéocle, laisse donc quelque chose à Polynice !

EDMOND.

Que veux-tu ?.. Séparés dès notre enfance, nous n'avons pas eu le temps de contracter cette douce affection qui naît sous le toit paternel et croît sous les yeux d'une mère. Issus d'une noble famille de la Corse, de cette province française où les âmes sont toujours italiennes, nous avons commencé de bonne heure à nous quereller... à nous haïr !.. lui, du moins, car moi, je ne demandais pas mieux que de l'aimer; mais il n'y avait pas moyen !.. et pour m'affranchir de ses persécutions, de sa tyrannie, je m'engageai comme simple soldat, et le laissai tranquille possesseur des titres et des biens de mon père, que nous perdîmes peu de temps après !.. content de mon sort, d'un avancement que je ne devais qu'à moi-même, j'avais oublié l'injustice et les torts de mon frère, lorsque, dans la première campagne d'Italie, je le retrouvai à la suite du général Bonaparte; seulement, le marquis de Miramonte (c'était notre nom) était devenu sous le Directoire le citoyen Scévola Réanti; il avait embrassé toutes les idées nouvelles...

VICTOR.

Et toutes les fournitures !

EDMOND.

Au 18 brumaire, c'était le citoyen Saint-Réant; aujourd'hui, sous le consulat, c'est M. de Saint-Réant.

VICTOR.

Famille des chrysalides!.. il reprendra peu à peu sa première forme.

EDMOND.

En le revoyant, mon cœur battit, je l'avoue... je lui tendis la main franchement... et je m'applaudissais déjà d'avoir reconquis sa tendresse! lorsque notre rivalité vint nous désunir de nouveau... il voulait me contraindre à renoncer à Céline... il réclamait son droit d'aînaisse.

VICTOR.

Allons donc!.. il a été aboli.

EDMOND.

Et, ce qu'il y a d'affreux, mon ami, c'est qu'il ne l'aime pas, qu'il ne l'a jamais aimée... c'est sa fortune seule qu'il convoite... (Eh! plût au ciel qu'elle n'eût rien!) c'est pour s'en emparer qu'il abuse vis-à-vis de moi de son pouvoir, de la protection du premier consul!.. voilà ce que je ne puis lui pardonner.

AIR de Préville et Taconnet.

Haïr son frère est une horrible chose!
Mais par l'ingrat j'y suis forcé!..
Pourtant, c'est à peine si j'ose
T'avouer, le cœur oppressé,
Ce sentiment déplorable... insensé!..
Sainte amitié tu perds tes nobles charmes...
J'avais un frère... il n'en est plus pour moi!

VICTOR, lui serrant la main.

Qu'oses-tu dire! ah! tes compagnons d'armes
Seront tous des frères pour toi.

TOUS, se levant et l'entourant.

Oui, cher Edmond, oui, tes compagnons d'armes
Seront tous des frères pour toi!

EDMOND, ému.

Merci! merci, mes amis... mes braves camarades!

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN GUIDE ALSACIEN, accent fortement prononcé.*

LE GUIDE, la main à son kolback.

Parton, esquisse, mes officiers...

VICTOR, buvant.

Qu'est-ce qu'il y a, Pétermann?

LE GUIDE.

Che foudrais safoir quel être celui de mes supériers qui avre commanté ein gachemire?

TOUS, riant.

Un cachemire!

LE GUIDE.

Ya!.. l'y être là ein cheune et choli tame avec ein gachemire... mais elle ne se sufient plis tu nom.

VICTOR, à part.

Je crois bien... je ne l'ai pas donné... (Haut.) Fais entrer... je sais ce que c'est.

* Edmond, le Guide, Victor, 1er et 2e Officier.

TOUS.

C'est pour Victor!

PREMIER OFFICIER, riant.

Délicieux!

DEUXIÈME OFFICIER, de même.

Pour se faire un turban!

PREMIER OFFICIER.

Il va passer dans les mamelucks!

TOUS, riant aux éclats.

Ah! ah! ah!..

(Edmond s'est assis de côté à gauche et retombe dans ses réflexions.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ASPASIE, posant un petit carton au fond.*

VICTOR, avec un cri de joie.

C'est Aspasie!

TOUS.

Aspasie!

VICTOR.

Aspasie la revendeuse!

PREMIER OFFICIER.

Aspasie la marieuse!

VICTOR.

La fille de Figaro!

ASPASIE, gaîment et l'autre carton sous le bras.

Oui, Messieurs, c'est mon nom... et ce sont tous mes titres.

VICTOR.

Justement... nous sommes tous à marier.

TOUS, l'entourant.

AIR: Comme il m'aimait.

Mariez-moi!

VICTOR.

Si quelque parti se présente,
Mariez-moi!

TOUS.

Mariez-moi!

ASPASIE.

Vous voulez plaisanter, je croi!

VICTOR.

Si vous avez femme charmante
Avec cent mille francs de rente,
Immolez-moi,
Mariez-moi!

TOUS.

Immolez-moi,
Mariez-moi!

ASPASIE, souriant.

Vraiment, Messieurs!.. vous n'êtes pas dégoûtés! (Les regardant.) Mais, il y en a peut-être un parmi vous à qui je réserve cette petite surprise.

VICTOR, lui prenant la taille.

Je suis prêt!

* Edmond, 1er officier, Aspasie, Victor, 2e officier, les autres derrière.

TOUS, de même.

Nous aussi!

ASPASIE, les repoussant.

Permettez-moi, d'abord, de songer à mon petit négoce... Un de vous est venu marchander ce matin un cachemire?

VICTOR.

C'est moi, aimable dame.

ASPASIE.

Vous vous nommez?..

VICTOR.

Victor d'Hérigny.

ASPASIE, tristement, à part.

Ce n'est pas lui!.. (Haut.) Je vous l'apporte... (Passant à droite et posant son carton sur la table.) mais à certaines conditions!

VICTOR, à luimême et se grattant l'oreille.

Ah! diable! je devine... elle veut du comptant!

PREMIER OFFICIER, à ses camarades.

Et les eaux sont basses!.. (Bas.) Tâche de l'avoir à crédit... (Haut.) Allons, mes amis, allons achever la partie dans ma chambre.

REPRISE DU PREMIER CHOEUR.

Compagnons fidèles, etc.

(Ils sortent en se tenant sous le bras et en envoyant des baiser à Aspasie.)

SCÈNE IV.

EDMOND, qui est toujours resté inaperçu dans son coin; VICTOR, ASPASIE,

VICTOR, lui offrant une chaise.

Asseyez-vous donc, je vous en prie... (Faisant l'aimable.) charmante revendeuse, piquante revendeuse, accommodante revendeuse!

ASPASIE.

Est-ce que j'ai le temps?.. ne faut-il pas que je sois dans vingt endroits à la fois? (Déployant le cachemire.) Nous disons donc... que ce cachemire?..

VICTOR, embarrassé.

C'est bien celui-là, n'est-ce pas?.. (A Edmond.) Dis donc, mon ami, comment le trouves-tu?.. (Edmond ne répond pas.) Je suis bien aise d'avoir son avis, parce qu'il a... il a du goût.

ASPASIE.

Prenez-le de confiance, allez... voyez ces palmes, ces couleurs, cette finesse!.. J'en ai refusé 2,000 francs... il en a couté trois... Eh bien!.. je vous le donne...

VICTOR, voulant le prendre.

Vous me le donnez?

ASPASIE, riant.

C'est-à-dire, je vous le vends pour 1,500 fr., avec toutes les facilités qui vous conviendront.

VICTOR.

Est-il possible!

ASPASIE, le reployant.

Vous allez me faire un billet à l'échéance qui vous sera la plus commode!.. mettez... quand je serai capitaine... ou chef d'escadron... ça m'est égal... Je paierai à Mme Aspasie ou ordre, et cœtera... Cela vous convient-il?

VICTOR, l'embrassant.

Vous êtes adorable!

ASPASIE, souriant.

Dans une caserne, il faut s'attendre à tout.

VICTOR.

Mais que vous ai-je donc fait, femme incompréhensible, pour mériter de votre part...

ASPASIE.

Rien!.. je ne vous connais pas... je ne vous ai jamais vu! mais j'ai confiance dans l'uniforme... ça me va, l'uniforme... c'est ma passion, les gens de guerre.

VICTOR.

Et vous avez bien raison.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

La loyauté, voilà leur caractère!..
Oui, leur promesse a toujours son effet.

ASPASIE.

Quand je conclus avec eux une affaire,
J'accepte toujours leur billet.
Je suis bien sûre, à l'échéance
Que mon gage sera très bon.

VICTOR, gaîment.

A moins, pourtant, qu'un boulet de canon
Ne vienne emporter la créance.

ASPASIE, de même et refermant le carton.

Ah bah! je me risque!.. En revanche, vous allez me rendre un service...

VICTOR.

Ordonnez.

ASPASIE.

Vous allez me faire parler au lieutenant Edmond, votre camarade.

VICTOR, se récriant.

Au lieutenant Edmond!

ASPASIE.

Est-ce qu'il serait sorti?

VICTOR.

Le voilà devant vous. (Courant à lui.) Edmond! Edmond!..

ASPASIE.

Oh! j'aurais dû le deviner!.. l'air triste et malheureux!.. Pour la première fois, ma pénétration est en défaut... (Courant à Edmond.) Du courage, beau ténébreux!..* (A mi-voix.) Je vous apporte des nouveller de Céline.

EDMOND, vivement et se levant.

Des nouvelles de Céline!

VICTOR.

De sa maîtresse! O femme supérieure!.. vous êtes un grand homme! (Lui sautant au cou.) Il faut que je vous embrasse!

ASPASIE, étourdie.

Ah ça! mais il ne fait que ça!

VICTOR.

C'est l'enthousiasme! (A Aspasie.) Calmez-le, Aspasie... consolez-le, ce cher ami... moi, je vous laisse... je vais faire un bout de toilette... et déposer les dépouilles de l'Orient... (Montrant

* Edmond, Aspasie, Victor.

le carton où est le le cachemire.) aux pieds de ma Cléopâtre!.. je crois que je serai bien reçu!.. Je vais vous faire votre billet.

(Il entre dans sa chambre à gauche avec le carton sous le bras.)

SCÈNE V.

EDMOND, ASPASIE.

ASPASIE, le regardant sortir et riant.

Quel fou!.. Il est drôle!

EDMOND, vivement.

Qu'avez-vous dit, Aspasie? au nom du ciel!.. Céline!.. elle ne m'a point oublié? vous l'avez vue? vous venez de sa part? Oh! parlez, je vous en supplie!..

ASPASIE, lui montrant le billet de Céline.

Connaissez-vous cette écriture!

EDMOND.

C'est la sienne!

ASPASIE.

Elle devait épouser votre frère, ce soir même...

EDMOND.

Eh! je ne le sais que trop!

ASPASIE.

Elle s'est échappée ce matin!.. Elle est cachée chez moi... Elle vous attend.

EDMOND.

Chez vous! elle est libre?.. ô bonheur!

ASPASIE.

Mais il n'y a pas une minute à perdre pour empêcher qu'elle ne retombe au pouvoir de son tuteur... Il est déjà venu, le vieux renard, tâter le terrain et essayer de me corrompre!.. moi, Aspasie! je vous demande!.. je l'ai reçu comme un caniche dans une robe de dentelle... Mais il peut revenir, il est fin, rusé... il n'y a qu'un grand parti qui puisse nous sauver!

EDMOND.

Lequel?.. je suis résolu à tout!

ASPASIE.

Un enlèvement... un mariage secret.

EDMOND.

Un enlèvement!

ASPASIE.

Un bon scandale... Céline fera quelques difficultés, mais je me charge de la convaincre.

EDMOND.

Oui, vous avez raison... et si nous réussissons, Aspasie, comptez sur ma reconnaissance!

ASPASIE.

C'est inutile! Les mariages, voyez-vous, je travaille cette partie-là par gout, par sentiment! Si nous réussissons, je retiens la pratique de la mariée... je vendrai des cachemires à votre femme... voilà tous les honnoraires que je veux.

EDMOND, prenant son chapeau.

Partons vite!

(On entend un appel de trompette.)

ASPASIE, s'arrêtant.

Qu'est-ce donc?

EDMOND, de même.

Je ne puis comprendre...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UNE VOIX, en dehors.

LA VOIX.

« Au nom du colonel, il est expressément défendu à messieurs les officiers du régiment des guides, de sortir du quartier jusqu'à nouvel ordre. »

(Trompette.)

EDMOND, étourdi.

Il ne me manquait plus que ça! me voilà consigné!.. *

SCÈNE VII.

VICTOR, sortant de sa chambre, à gauche; ASPASIE, EDMOND.

VICTOR, criant plus haut qu'eux.

C'est une horreur! une infamie!.. Nous mettre en retenue comme des écoliers!

EDMOND.

M'exposer à perdre Céline!

VICTOR, à lui-même.

M'exposer à manquer mon rendez-vous!

EDMOND.

Il veut donc que je me brûle la cervelle?

VICTOR, de même.

Je vais donc rester là avec mon schall sur les épaules?

EDMOND.

Et à quel propos?.. pourquoi?

VICTOR.

Oui, pourquoi?.. Une lubie du colonel. Il croit que le premier consul va venir inspecter le régiment, et...

EDMOND.

Voilà vingt fois qu'il nous joue le même tour. (Désespéré.) Ces malheurs-là n'arriventqu'à moi!

ASPASIE.

Si vous forciez la consigne... une petite fois en passant...

VICTOR.

Oui, pour nous faire fusiller... une petite fois en passant! On voit bien que vous vous connaissez mieux en chiffons qu'en discipline militaire.

ASPASIE.

Vous croyez?.. Ah! mais, voyons donc un peu... si je mets mon bonnet de travers! Comment l'appelez-vous, cet aimable colonel qui séquestre les amans sans s'informer si ça les arrange?

EDMOND.

Beauménil d'Eperval.

ASPASIE.

D'Eperval!.. Je le connais.

VICTOR.

En vérité?..

* Aspasie, Edmond.

ASPASIE.

Il a une femme jeune et jolie...

VICTOR.

Qui habite la caserne avec lui.

ASPASIE.

Oh! alors, tout n'est pas désespéré... et il y a peut-être pour vous un permis de sortir... (Montrant le petit carton qu'elle a déposé au fond.) dans ce carton-là.

VICTOR.

Bah!

EDMOND.

Qu'est-ce donc?

ASPASIE.

Un amour de bonnet à la Charlotte!... (Le montrant.) Voyez plutôt... hein?.. comme c'est léger, comme c'est coquet!.. Votre colonel n'y résistera pas.

VICTOR.

Si c'était un kolback, à la bonne heure!.. mais un bonnet de femme!

ASPASIE.

Eh! Messieurs, raison de plus!..

Air de Teniers.

Ces grands pensers de bataille et de gloire
Auxquels en France on se plaît à rêver,
Sous son kolback, connu de la victoire,
Un colonel sait toujours les trouver.
Mais les doux sentimens de l'âme,
Pensers d'amour, clémence, et cœtera...
C'est sous le bonnet de sa femme
Qu'un colonel doit prendre tout cela.

Attendez-moi là, je reviens dans l'instant.

(Elle sort en courant avec son carton à la main.)

EDMOND, voulant la retenir. *

Aspasie! Aspasie!

VICTOR, émerveillé.

Elle ne doute de rien!

EDMOND.

Elle va me compromettre avec le colonel... un entêté qui l'enverra promener!.. Et Céline qui m'appelle, qui m'attend... Que faire? mon Dieu!..

VICTOR, s'asseyant à gauche.

Veux-tu fumer un cigare?.. J'ai toujours éprouvé que dans les grandes douleurs...

EDMOND.

Ah! laisse-moi... (A lui-même.) Cette lettre que j'avais commencée... Ah! oui, qu'elle sache du moins que je ne pourrai survivre à sa perte.

(Il entre dans sa chambre à droite, vis-à-vis celle de Victor.)

SCÈNE VIII.

VICTOR; puis, LE GUIDE.

VICTOR, seul d'abord.

Tu ne veux pas fumer?.. (Se levant.) Ça va si bien à la mélancolie... Il est rentré... pauvre garçon!.. (Allumant son cigare.) Il ne sait pas supporter comme moi... les angoisses de l'amour... (Fumant et buvant un verre de punch.) Ma cousine ne me verra pas aujourd'hui... c'est un malheur...

LE GUIDE, entrant. *

Mon officier...

VICTOR.

Hein?

LE GUIDE.

Li être là... encore ein choli tame!

VICTOR.

Avec un cachemire?

LE GUIDE.

Naïne!.. elle tit qu'elle être fotre barente.

VICTOR, à lui-même.

Ma parente!.. ma cousine Lucrèce peut-être! Oh! inspiration!.. elle a deviné que j'étais aux arrêts... et elle vient elle-même... Il n'y a que les femmes pour ces sortes d'à-propos... (Haut.) Fais entrer, Pétermann, fais entrer.

LE GUIDE, se grattant l'oreille.

Ya... Mais la golonel maffre défentu de recefoir ein seule femme... et en v'là décha teux.

VICTOR.

Eh bien?

LE GUIDE.

Eh bien?

VICTOR.

Il t'avait défendu d'en recevoir une, et en voilà deux... donc, tu es en règle, tu ne risques rien.

LE GUIDE.

Ah! ya... ya!.. c'est chiste, che avais pas pien gompris.

VICTOR.

Eh! vite, va me chercher ma cousine.

LE GUIDE.

La foilà!..

(Il se retire après que Mme Duperron est entrée.)

SCÈNE IX.

Mme DUPERRON, avec un voile à l'Iphigénie sur les épaules; VICTOR.

VICTOR, courant à elle.

C'est vous, mon aimable parente?.. (Jetant son cigare.) Pardon... votre cœur vous a dit que j'avais besoin de consolations... et vous accourez toujours bonne et sensible.

Mme DUPERRON.

Je venais faire une visite à Mme d'Eperval, la femme de votre colonel... lorsque j'ai entendu cette défense singulière... J'ai pensé qu'il me serait permis, en passant, de dire bonjour à un jeune cousin qui m'est recommandé, et dont je suis le mentor.

VICTOR, lui baisant la main.

C'est clair... on a une famille ou on n'en a pas.

Mme DUPERRON, regardant autour d'elle.

Ah! bon Dieu! mais c'est affreux, une caserne! les quatre murs!

* Victor, Edmond.

* Le Guide, Victor.

VICTOR.

L'ameublement est simple... mais on n'y reçoit jamais de dames... (Tendrement.) Vous êtes la première...

Mme DUPERRON.

Vraiment?

VICTOR, lui baisant encore la main.

Pouvez-vous en douter?.. la consigne est d'une sévérité... Et, d'ailleurs, mon amour suffit pour me défendre... (Lui montrant une chaise à droite.) Vous le voyez, c'est là que, seul et loin du monde, je me nourris de souvenirs d'espérances... (A part.) Ah! diable! le punch qui est resté... (Haut.) C'est là que je pense au seul objet...

Mme DUPERRON, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, menteur!

VICTOR.

Parole d'honneur!

Mme DUPERRON, minaudant.

En vérité, Victor, vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien... Si l'on vous entendait...

VICTOR.

Il n'y a que les quatre murs... (Lui tenant la main.) Et dites-moi, charmante cousine, est-ce que vous ne m'accorderez pas un petit dédommagement?

Mme DUPERRON, lui souriant.

J'y ai déjà pensé... Si vous êtes sage, vous m'accompagnerez ce soir à ce bal masqué où doit se trouver tout Paris; je vous aurai une invitation. Mon mari, M. Duperron, tout entier à ses occupations du ministère, n'y peut venir...

VICTOR, lui baisant la main.

Ah!.. comment se porte-t-il, le cousin?

Mme DUPERRON.

La question est heureuse!.. (Haussant les épaules.) Faut-il le demander?.. Les maris se portent toujours bien. Je vais aller le relancer dans son bureau, à votre intention.

VICTOR.

Pour moi?

Mme DUPERRON.

Sans doute. Voilà trois mois qu'il me promet votre avancement... je sais qu'il va y avoir une promotion, et je veux qu'aujourd'hui même...

VICTOR.

Bonne cousine!

Mme DUPERRON.

Vous le voyez, Victor, je ne suis occupée que de vous; vous seriez bien coupable si votre conduite...

VICTOR.

Oh! je vous jure... (A part, apercevant Aspasie de loin.) Dieu! Aspasie qui revient!... Elle pourrait croire...

Mme DUPERRON.

Qu'avez-vous?

VICTOR.

C'est... l'inspecteur aux revues qui vient de ce côté, ma cousine.

Mme DUPERRON.

L'inspecteur aux revues... Ah! mon Dieu! s'il me voyait!.. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que nous sommes cousins. *

VICTOR.

D'autant que cet inspecteur-là est très bavard.

Mme DUPERRON.

Où me cacher?

VICTOR, montrant la chambre à gauche.

Dans ma chambre!

Mme DUPERRON, choquée.

Dans votre chambre!..

VICTOR, la conduisant.

Pour deux minutes... le temps de m'en débarrasser... Vous trouverez les journaux, des cigares, l'école de cavalerie... Qu'est-ce que je dis donc?.. (D'un ton sentimental.) Et sur la table, un petit souvenir que je comptais vous offrir...

Mme DUPERRON, avec curiosité.

Ah!.. quoi donc?

VICTOR.

Vous verrez... (A part.) Le cachemire lui fera prendre patience... (Haut.) Allez vite!..

Mme DUPERRON.

Mais...

VICTOR, brusquement.

Voilà l'inspecteur!... (Il pousse vivement la porte sur elle.) Il était temps!

SCÈNE X.

VICTOR, ASPASIE, accourant; puis, EDMOND.

ASPASIE, un papier à la main.

Victoire! victoire! M. Edmond!

VICTOR.

Plus bas! vous allez rassembler tout le régiment!

EDMOND, sortant de sa chambre.

Qu'est-ce donc?

ASPASIE.

Une permission, pour le lieutenant Edmond, de s'absenter pendant deux heures.

EDMOND, regardant le papier.

O prodige!

VICTOR, à Aspasie.

Ah ça! vous êtes donc le diable?

ASPASIE.

Non... je suis revendeuse à la toilette. En vous quittant, j'ai demandé la femme du colonel... je me suis adressée à son cœur de vingt ans... je lui ai peint votre amour, nos dangers, votre désespoir... Je lui ai dit qu'un retard d'un quart d'heure vous faisait perdre à jamais celle que vous aimiez : elle m'a répondu qu'elle n'avait aucun pouvoir sur son mari... et en me disant cela du ton d'une femme qui est sûre du contraire, elle a ouvert le carton que j'avais placé devant elle. — Oh! le délicieux bonnet, s'est-elle écriée!.. — Je le porte à la jolie Mme Hamelin. — Du tout, je le garde, a-t-elle dit en l'essayant. — Impossible! ai-je répliqué... Mme Hamelin m'ôterait sa pratique, qui est très bonne.

* Victor, Mme Duperron.

La mienne est encore meilleure, réplique à son tour la colonelle, et je vais vous le prouver. Alors elle est entrée, le bonnet sur l'oreille, dans le cabinet de son mari, et cinq minutes après elle m'a apporté ce papier qui lève vos arrêts!

EDMOND, enchanté.

Chére Céline !

VICTOR.

Et tu n'embrasses pas ton ange gardien ?.. Je vais remplir ce devoir pour toi...

(Il veut embrasser Aspasie.)

ASPASIE, le repoussant.

Encore!.. Du tout!... je n'embrasse jamais mes débiteurs... je n'aurais plus le courage de les faire payer.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE XI.

LE GUIDE, VICTOR, ASPASIE, EDMOND; puis, PAMÉLA.

LE GUIDE.

Mon offizier...

VICTOR.

Qu'est-ce que c'est ?

LE GUIDE.

Encore ein cholie tame qui vous temante.

EDMOND.

Encore !..

VICTOR.

Si ça continue, nous en aurons un régiment!

LE GUIDE, bas. à Victor.

Gomme ça fait trois... la golonelle il peut rien tire !

VICTOR, riant.

C'est juste.

LE GUIDE, montrant Paméla qui entre.

La foilà !.. *

ASPASIE.

Paméla !

LE GUIDE, l'admirant.

Mamzelle Baméla... li être pien cholie!

ASPASIE, allant à elle.

Qu'y a-t-il donc?

PAMÉLA, toute troublée.

Je vous cherchais... Tout est perdu !

ASPASIE.

Comment ?

PAMÉLA.

Mlle Céline n'est plus à la maison !

EDMOND.

O ciel !

ASPASIE.

Que dis-tu ?

PAMÉLA.

Son méchant tuteur, qui avait des soupçons, est revenu avec l'officier de paix, les agens de police, que sais-je, moi ?.. Ils ont visité toute la maison... et, malgré mes mensonges, ils ont fini par trouver la pauvre demoiselle qui pleurait... qui pleurait!..

* Le Guide, Victor, Paméla, Aspasie, Edmond.

ASPASIE.

Voilà ce que je craignais !

EDMOND, furieux.

Et il faut que ce soit mon frère !.. et je ne peux pas me battre avec lui !..

PAMÉLA, imitant Saint-Réant.

Oui, qu'il a dit devant moi... je vous conseille maintenant de renoncer à ce mauvais sujet d'Edmond... Un nouveau décret des consuls vient de décider qu'un officier de la garde ne pourrait se marier que lorsqu'il serait capitaine... Et, comme monsieur mon frère n'est que lieutenant, il ne sera jamais que lieutenant.

EDMOND.

Oh ! l'infâme !..

ASPASIE, vivement.

Eh bien ! non, non, non !.. foi d'Aspasie !.. Il y va de ma gloire, de ma réputation, de mon honneur !.. (A Edmond.) C'est vous qui l'épouserez... dès ce soir !.. *

VICTOR.

Mais ce pauvre Edmond n'est que lieutenant, comme moi, et vous venez d'entendre...

ASPASIE.

Ce n'est que ça?.. Eh bien! je m'en vais le faire capitaine, moi !..

VICTOR.

Vous?

ASPASIE.

Ce ne sera pas le premier.

VICTOR.

Mais...

ASPASIE, frappant du pied.

Si vous dites un mot, je le fais général !.. (A Victor.) Est ce qu'il ne le mérite pas?..

VICTOR.

Lui !.. plus que tout autre.... c'est le plus brave !

ASPASIE.

Eh bien ! je cours chercher son brevet !

EDMOND.

Mais...

ASPASIE, frappant du pied.

Ah! pour Dieu! laissez-vous conduire par ceux qui ont plus de tète que vous ! Vous serez capitaine... vous épouserez Céline... Faites-moi sortir d'ici, et je cours mettre les fers au feu.

VICTOR.

Décidément, elle a le diable au corps!... (Trompette.) Allons, le boute-selle !..

UNE VOIX, en dehors.

La revue d'inspection !

ASPASIE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR, troublé.

La revue d'inspection !

ASPASIE, voulant sortir.

Ah! mon Dieu !..

VICTOR, l'arrêtant.

Pas par là... l'adjudant qui va venir !..

* Le Guide, Paméla, Victor, Aspasie, Edmond.

ASPASIE, troublée.

L'adjudant!.. Ah! mais... je ne veux pas être passée en revue!..

VICTOR.

S'il vous découvre, nous sommes tous aux arrêts!..

ASPASIE, troublée.

Et nous, nous voilà compromises!.. Où me cacher?.. Ah! cette porte!..

(Elle montre sa gauche.)

VICTOR, se mettant devant.

Non! non!..

EDMOND.

Entrez vite dans ma chambre...

(Il la fait passer à droite.)

LE GUIDE, à Paméla.

Vous, tans la mienne... mamzelle Baméla.

(Il la fait entrer à gauche, plus haut que celle de Victor.)

ASPASIE, entrant.

Comme c'est agréable!.. on a l'air d'être en bonne fortune!

PAMÉLA, entrant.

Pouah! ça sent la pipe!

VICTOR.

Nous trouverons moyen de vous faire évader.

(Les portes se referment.)

EDMOND.

Comment feras-tu?

VICTOR.

Je n'en sais rien... mais les camarades sont bons enfans... ils nous aideront... (A part.) Et ma pauvre cousine, qui se morfond là!

Mme DUPERRON, entr'ouvrant la première porte à gauche.

Est-il parti?

VICTOR, vivement, et la repoussant.

Pas encore!

ASPASIE, entr'ouvrant la porte à droite.

Vous m'appelez?

EDMOND, la repoussant.

Tout à l'heure.

PAMÉLA, entr'ouvrant la deuxième porte à gauche.

Puis-je sortir?

LE GUIDE, la repoussant.

Sapermann!

(Tous les officiers arrivent en tenue des guides, et se rangent du côté gauche, sur une ligne.)

SCENE XII.

LES MÊMES, OFFICIERS, UN ADJUDANT.

CHŒUR.

Air de Fra-Diavolo.

Amis, le signal nous appelle,
A notre poste accourons tous!
Au devoir, quand on est fidèle,
Le plaisir en paraît plus doux.

(La musique continue pianissimo pendant le dialogue suivant.)

VICTOR, à part.

Attention!..

(Il fait signe à ses camarades qu'il va se passer quelque chose, et leur recommande le silence. L'adjudant descend d'abord gravement du fond du théâtre sur l'avant-scène, du côté droit, et remonte pour faire l'inspection.)

VICTOR, bas.

Bravo!..

(Il fait sortir Mme Duperron et Paméla, toutes deux voilées avec leurs fichus de mousseline, et les fait descendre à gauche, derrière la ligne des officiers, pendant que l'adjudant remonte au fond, à droite. Au moment où l'adjudant passe à gauche, derrière la ligne, pour continuer l'inspection, les deux femmes passent à droite; elles se trouvent nez à nez avec Aspasie qui sort voilée de la chambre d'Edmond. Elles restent un moment interdites toutes les trois, en se regardant.)

Mme DUPERRON, à part.

Nous étions trois!.. Quelle horreur!..

PAMÉLA, la regardant.

Il y a de la contrebande!

ASPASIE, reconnaissant le schall que porte Mme Duperron.

Mon cachemire!.. Très bien! je saurai qui!

VICTOR, en ligne, pendant que Pétarmann onvre la porte du fond.

Par file à gauche!.. (Pétermann les fait esquiver.) Superbe manœuvre!..

(Les officiers rient entre eux, et se montrent les trois femmes qui disparaissent.)

L'ADJUDANT, repassant subitement sur le front.

Plaît-il, Messieurs?..

REPRISE DU CHŒUR.

TOUS, immobiles.

Amis, le signal nous appelle, etc.

(Au moment où l'adjudant repasse à droite, Victor et Edmond se sont remis en ligne aux deux extrémités; Pétermann se tient droit, et la main au bonnet, devant la porte par laquelle les trois femmes se sont évadées, et qu'il a refermée.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le cabinet du sous-directeur à la guerre. A gauche, le bureau du travail, chargé de cartons, de dossiers, etc. Portes latérales. A droite, une fenêtre, fauteuils, paravent. Au fond, cheminée avec pendule, une carafe et un verre.

SCÈNE I.

DUPERRON, SAINT-RÉANT.

SAINT-RÉANT, debout.

Calmez-vous, mon che' Dupé'on!

DUPERRON.

Ça vous est bien facile à dire, calmez-vous! quand le ministre vient de me traiter comme on ne traite pas un chiffonnier!.. moi, sous-directeur à la guerre depuis 1765!.. parce que ce travail de la nouvelle promotion n'est pas prêt.., ce n'est pas ma faute... avec les stupides employés dont je suis entouré! Je fais tout par moi-même.

SAINT-RÉANT, à part, en riant.

C'est peut-êt'e pou' cela que le minist'e n'est pas content.

DUPERRON, se retournant, comme s'il parlait au ministre.

On le fera votre travail... on le fera!.. on se tuera le corps et l'âme... (A Saint-Réant.) Mais, vuos sentez, cher ami, que cela m'empêchera d'aller ce soir à votre bal.

SAINT-RÉANT.

Comment?

DUPERRON.

Je vous enverrai mon épouse, Mme Duperron.

SAINT-RÉANT.

J'y compte bien! et même, voilà quelques invitations en blanc qu'elle m'a demandées... pou' des danseu's.

DUPERRON, les posant sur son bureau.

C'est vrai!.. elle connaît énormément de danseurs, ma femme... ce n'est pas étonnant... veuve d'un général... qui avait beaucoup d'aides-de-camp.

SAINT-RÉANT.

Moi je se'ai désolé de ne pas vous avoi' à la signatu'e de mon cont'at.

DUPERRON, riant.

C'est donc décidé?.. vous sautez le pas?.. On m'avait dit que la petite faisait quelques simagrées.

SAINT-RÉANT, souriant d'un air fat.

Comme elles en font toutes... Elle se'a enchantée ap'ès.

DUPERRON, à part, le regardant.

Ça n'est pas sûr.

SAINT-RÉANT.

Des amou'ettes d'enfant!.. elle s'était échappée de chez moi... mais j'ai 'essaisi la tend'e colombe.

DUPERRON.

Et vous la rendrez heureuse malgré elle!

SAINT-RÉANT.

Que voulez-vous? le p'emier consul l'exige... Je ne veux pas désobliger le hé'os!.. Il a déjà des idées de fusion ent'e les g'andes fo'tunes d'aut'efois et les gloi'es mode'nes. Et comme il pa'aît que je suis une gloi'e...

DUPERRON.

Parbleu! un munitionnaire général!.. C'est vous qui restaurez la gloire!.. eh! eh! eh!.. (Il rit et reprend tout-à-coup sérieusement.) Pardon si je me remets à l'ouvrage... mais je fais tout par moi-même.

SAINT-RÉANT.

Vous n'oubli'ez pas ce que vous m'avez p'omis pou' mon f'è'e?

DUPERRON.

Non, non... vous m'avez demandé de ne pas lui donner d'avancement... j'aurai égard à votre recommandation... (A mi-voix.) Je ne vous cache pas, cependant, que c'est une excellent officier... toujours le premier sur la liste de son colonel.

SAINT-RÉANT.

Plus ta'd, je ne dis pas... il est si jeune!... et puis, je vous ai expliqué mes 'aisons.

DUPERRON.

Sans doute... sans doute!.. dès que ça vous est agréable...

SAINT-RÉANT, lui serrant la main.

Ce cher ami!.. tâchez donc de venir fai'e un tou' ce soi'... Le p'emier consul y se'a... il est bon de se mont'er... dans un moment où on va c'éer tant de choses!

DUPERRON.

Mon Dieu! qu'on me laisse ma place de 12,000 fr., c'est tout ce que je demande! et puis, si vous voulez que je vous l'avoue, je crains les yeux du premie' consul... il a une manière de vous regarder... je l'ai vu deux fois chez le ministre... son coup-d'œil d'aigle semblait dire en toisant ma coiffure à l'oiseau royal... « Changez-moi cette tête-là!.. » J'ai provisoirement changé de perruque.

SAINT-RÉANT.

Enfin, si vous venez, vous se'ez le bien 'eçu... (Revenant sur ses pas.) A p'opos... vous savez la nouvelle?

DUPERRON.

Mon Dieu, non, cher ami... je suis au ministère... je ne sais rien!

SAINT-RÉANT.

On est enfin su' la t'ace du fameux Geo'ges Cadoudal.

DUPERRON.

Cet infâme conspirateur qui en veut aux jours du premier consul?

SAINT-RÉANT.

Malheu' à ceux qui lui au'ont donné asile ou p'otection... ils pa'tage'ont son so't.

DUPERRON.

Et ce sera bien fait. S'attaquer au colosse!.. au grand homme! au demi-dieu!.. Je ne connais pas ce misérable... mais s'il était là, je lui dirais... c'est-à-dire, non... je ne lui dirais rien... je l'étranglerai!

SAINT-RÉANT, riant.

Peste!

DUPERRON.

Voilà comme je suis, moi.

SAINT-RÉANT, riant.

Je ne sais pas t'op ce qu'il pou'ait 'épond'e à cela... Sans adieu, mon t'ès cher... (A part.) Il n'est pas fo't le sous-di'ecteu'.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DUPERRON, seul.

Sont-ils bêtes, ces gens d'argent! celui-ci surtout! S'il n'était pas si haut placé!.. avec son parler du bout des dents... il a toujours un œil en dessous... Je ne serais pas surpris qu'il eût quelque chose sur la conscience! Messieurs les fournisseurs sont sujets à ces sortes d'indispositions.

AIR : Faisons ici défense expresse.

Leur santé me semble équivoque...
On dirait que ces parvenus
Ont un poids là qui les suffoque!..
Ce sont des sacs remplis d'écus!
Mais, du consul prudent et sage,
Une ordonnance... sans sursis,
Leur fait rendre ce qu'ils ont pris;
Et, soudain, cela les soulage!

Le gaillard, en a-t-il fait de ces cures-là!.. Occupons-nous de notre promotion.

(Il sonne, un garçon de bureau paraît.)

SCÈNE III.

DUPERRON, UN GARÇON DE BUREAU.

DUPERRON.

Léonard!..

LE GARÇON.

Monsieur?..

DUPERRON.

Otez-moi ma douillette... ma perruque... il faut que j'en abatte. (Il se débarrasse de sa douillette et paraît en veste de travail; il remplace sa perruque par un bonnet de soie noire.) Si l'on me demande, je n'y suis pour personne... excepté pour ma femme, qui est en visite dans le faubourg Saint-Germain. En l'attendant, mettez deux bûches dans la cheminée, ça me tiendra compagnie... (Prenant une plume.) et souvenez-vous de ma consigne.

LE GARÇON, sortant.

Oui, Monsieur.

DUPERRON, prenant des dossiers et chantonnant :

Veillons au salut de l'empire.

Ah ça! je ne n'ai pas un moment à perdre. (Voyant le journal.) Tiens, si je lisais le journal... Au fait, je n'ai pas lu mon *Moniteur* aujourd'hui.

(Il s'étend près de la cheminée en développant la feuille.)

ASPASIE, en dehors.

Je te dis que j'entre partout!

LE GARÇON, en dehors.

Mais, Madame, ma consigne...

(Duperron retourne vite à son bureau.)

ASPASIE, en dehors.

Je ne suis pas militaire... il n'y a pas de consigne pour moi! (Le repoussant et entrant en scène.) Eh! vas donc te promener!

SCÈNE IV.

DUPERRON, ASPASIE.

DUPERRON, qui a jeté le journal et repris sa plume.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?.. Je n'y suis pas! Il est inouï que l'on pourchasse ainsi un pauvre vieillard, accablé de besogne et qui fait tout par lui... (S'adoucissant en reconnaissant Aspasie qui est près de lui.) Tiens! c'est toi, Pasie.

ASPASIE.

Moi-même, espiègle Duperron... Malheureux vieillard!.. (Gaîment.) Vous êtes donc bien changé depuis le petit souper de l'autre jour, chez Barras, où vous vous êtes montré si jeune, si aimable!..

DUPERRON, souriant et lui faisant signe de parler bas, en passant à droite.

Silence, follette! silence! * ne vas pas compromettre ma dignité administrative. Je ne te dirai pas que les murs ont des oreilles... mais, depuis la révolution, on les fait si minces... (Il va voir à droite si personne n'écoute et revient en se frottant les mains.) On t'a donc parlé de notre petite orgie de Grosbois? Le fait est que j'ai été étourdissant d'esprit et de gaîté... Je leur ai chanté toutes les gaillardises de l'ancien régime.

ASPASIE.

Si vous n'aviez fait que chanter, encore!..

DUPERRON, d'un air suffisant et lui prenant le menton.

Qu'ai-je donc fait de plus, syrène?

ASPASIE.

Vous avez parlé... beaucoup trop parlé.

DUPERRON.

De choses et d'autres... comme tout le monde.

ASPASIE.

Du tout! vous vous êtes laissé entraîner!.. et, dans la chaleur de la discussion et... du champagne, vous avez dit que la France n'aurait ja-

* Duperron, Aspasie.

mais de ministre de la guerre comme M. de Narbonne!.. que tous ceux qui lui avaient succédé n'étaient que des ganaches.

DUPERRON, vivement.

C'est faux!.. je respecte trop notre ministre actuel.

ASPASIE.

Oui... le ministre en place est toujours le meilleur!.. mais vous l'avez dit. Mme de Château-Renaud me l'a répété.

DUPERRON, inquiet.

Comment, j'aurais fait la bêtise?..

ASPASIE, riant.

Vous faites tout par vous-même.

DUPERRON.

C'est donc ça que mon ministre m'a tancé si vertement, ce matin!.. Duperron, mon ami, qu'est-ce que tu as fait de ton esprit, malheureux? T'aviser de dire ce que tu penses! Je suis un homme destitué!

ASPASIE.

Rassurez-vous... J'ai déjà arrangé cette affaire. J'ai vu la belle-sœur du ministre, à qui j'ai vendu une garniture de chinchilla... et j'ai si bien fait, que le mot est attribué à Barras; il ne risque rien, lui... il est sous la remise. J'ai même ajouté qu'à ce propos séditieux vous vous étiez levé de table et que vous étiez sorti indigné!

DUPERRON.

Bravo! voilà comme on écrit l'histoire!.. Ah! ma bonne Pasie... quel service d'ami! Je n'oublierai jamais...

ASPASIE, patelinant.

Sans reproche... je vous en ai rendu quelques-uns, depuis que nous nous connaissons, vilain monstre!

DUPERRON.

C'est vrai, c'est vrai... par ton crédit à la marine, tu as fait placer dans les colonies un neveu qui me ruinait; tu m'as marié deux cousines, sans dot... et passablement laides... aussi, je n'ai pas été ingrat... je ne t'ai jamais rien refusé! tu m'as soutiré deux colonels, un général de brigade, et je ne sais combien de chefs de bataillon!

ASPASIE, patelinant toujours.

Aujourd'hui, ça ne vous coûtera pas si cher... il ne me faut qu'un capitaine...

DUPERRON, se récriant.

Encore un capitaine!

ASPASIE.

Un tout petit... de cavalerie...

DUPERRON.

De cavalerie!

ASPASIE.

Dans le régiment des guides.

DUPERRON, retournant à son bureau.

Et dans les guides?.. Excusez!.. ne te gêne pas. *

ASPASIE.

C'est ce que je fais... entre amis!..

DUPERRON.

J'en suis fâché... tu n'auras pas ton capitaine. Il n'y a qu'une vacance, et elle est promise à une femme puissante.

ASPASIE.

Eh bien! est-ce que je ne le suis pas puissante, moi?... je vous ferais sénateur, si je me le mettais dans la tête!

DUPERRON, revenant à elle.

Bien obligé! j'aime mieux ma place de sous-directeur à la guerre; je suis là, tranquille, au coin de mon feu; je fais des généraux, des colonels, des héros, sans bouger de mon fauteuil... ça flatte! je touche mes douze mille francs... ça flatte encore! 1,000 fr. par mois... c'est gentil, c'est rondelet! plus, une gratification pour aller souhaiter à son excellence le citoyen ministre la bonne année... accompagnée de plusieurs autres, qui ne viennent jamais, parce que... (Faisant signe de la main qu'on lui renvoie.) Je reçois bien par-ci par-là quelques bourrades du ministre... mais j'aime encore mieux ça que celle du premier consul!.. Dieu! bourre-t-il le sénat, quand il s'en mêle!

ASPASIE, changeant de ton et l'arrêtant.

A propos de bourrades... vous vous êtes donc marié sans ma permission, gros scélérat?

DUPERRON, souriant d'un air fat.

Dame! tu n'as jamais voulu m'écouter, tigresse!

ASPASIE.

Oh! les hommes! je m'en soucie comme de ça... c'est une étoffe trop mauvais teint.

DUPERRON, la lutinant.

Oui-dà!

(Aspasie lui donne une tape sur la main.)

ASPASIE.

Je n'ai fait qu'une emplette dans ce genre-là... ça m'en a guérie pour toujours!

DUPERRON, sérieux.

Est-ce que tu connais ma femme?

ASPASIE.

Elle est entrée ce matin un moment dans mon magasin, par hasard... (Lui souriant.) Ah! coquin! voilà ce que j'appelle une belle femme!

DUPERRON, flatté.

N'est-ce pas?

ASPASIE.

Une tête superbe! (Câlinant.) Faites-moi donc mon capitaine des guides.

DUPERRON, voulant retourner à son bureau.

Impossible, ma chère.

ASPASIE, la retenant.

Et elle paraît jalouse de vous!.. Si je lui disais tout ce que je sais sur votre compte!

DUPERRON, câlinant.

Oui, mais tu ne lui diras rien, follichonne.

ASPASIE, de même.

Parce que vous allez me donner mon petit capitaine.

DUPERRON, allant s'asseoir.

Du tout!

ASPASIE.

Il me le faut, je le veux!.. Voyons, soyez gentil!.. il y a une promotion aujourd'hui. (Lui donnant un papier.) Tenez, voilà ses nom et prénoms,

* Duperron, Aspasie.

DUPERRON, faisant un bond.

Le lieutenant Edmond! Tu me ferais nommer ministre des finances que je ne t'accorderais pas ce brevet-là!

ASPASIE.

Pourquoi donc? Il y a droit. c'est un des plus braves officiers de l'armée! Je m'y connais.

DUPERRON.

Parbleu! je le sais bien... il a tous les titres possibles! mais, je te le répète : la compagnie est promise à une haute et puissante dame...et, de plus, j'ai promis à un très haut et très puissant personnage de ne pas nommer M. Edmond.

ASPASIE.

A son frère, je parie?..

DUPERRON.

Tu connais aussi le munitionnaire général?

ASPASIE.

Depuis deux heures seulement! et je le hais de si bon cœur, que j'ai juré de faire épouser sa fiancée à son frère, qui est un charmant garçon. Il faut donc que mon protégé soit capitaine ce matin, pour se marier ce soir.

DUPERRON, se levant.

Il paraît que tu connais le décret. Mais je ne me brouillerai pas pour toi avec le munitionnaire, non plus qu'avec cette haute et puissante dame, qui me sollicite jour et... nuit.

ASPASIE.

Jour et nuit!.. vieux fat!

DUPERRON.

Non... c'est exact! (A part.) Si elle savait que c'est ma femme!

ASPASIE.

Ainsi, vous aimez mieux vous brouiller avec moi qu'avec elle?

DUPERRON.

Mais, oui... attendu que tu es bonne fille... (A part.) et qu'elle n'est pas bonne femme du tout, elle! (Haut et d'un ton gourmé.) D'ailleurs, ça ne dépend pas de moi!.. voyez le ministre.

ASPASIE.

Laissez-donc!.. on sait bien que tout dépend du sous-directeur.

DUPERRON, à son bureau.

Et puis, le travail est arrêté... Regarde plutôt : le lieutenant Victor.

ASPASIE.

Victor d'Hérigny!..

DUPERRON, étonné.

Tu connais aussi celui-là?

ASPASIE.

Est-ce que je ne connais pas tout le monde? Oh! M. Victor cèdera son tour à son ami... J'en réponds, j'en fais mon affaire!.. Allons... allons! donnez-moi mon pauvre capitaine?

DUPERRON, avec force.

Non, non, mille fois non!.. tu n'auras pas même un caporal.

ASPASIE, à part.

C'est ce que nous verrons!.. Allons, mon dernier moyen!.. (Haut et élevant la voix.) Vieux Duperron, tu t'en repentiras!.. et je te déclare que je ne sors pas d'ici...

(Elle a pris une chaise dont elle frappe le parquet.)

DUPERRON.

Ah ça! ne brise donc pas les meubles du gouvernement!

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'INCONNU du premier acte entrant par la porte; il est toujours enveloppé de son manteau; il sort du cabinet à gauche. *

L'INCONNU, pâle et tout essoufflé.

Sauvez-moi, de grâce! sauvez-moi!

ASPASIE, feignant d'être surprise.

Qu'est-ce donc?

DUPERRON, reculant.

Eh bien! d'où sort-il, celui-là?

L'INCONNU, avec trouble.

Pardon, Monsieur, si j'ai osé pénétrer... mais un danger si pressant... ils étaient dix à ma poursuite.

DUPERRON.

Dix!.. comment!.. quel danger?..

ASPASIE, souriant.

Quand on connaît Monsieur, il est facile de le deviner.

DUPERRON.

Tu connais encore Monsieur?

ASPASIE.

Toujours.

DUPERRON.

A la bonne heure... mais on ne s'introduit pas ainsi dans les bureaux... J'avais fermé la porte de cet escalier dérobé à double tour... je fais tout par moi-même...

L'INCONNU.

Je n'ai eu qu'à la pousser pour l'ouvrir!.. traqué de tous côtés... je m'y suis précipité avec l'espoir que je trouverais ici quelque âme généreuse... Au lieu d'une âme généreuse, il paraît que j'en ai trouvé deux!.. car la célèbre Aspasie m'est connue depuis long-temps... et vous, Monsieur... quoique je vous voie aujourd'hui pour la première fois, je suis sûr que vous êtes un de ces hommes qui...

DUPERRON.

Monsieur...

L'INCONNU.

Si, Monsieur... si, Monsieur... vous êtes un de ces hommes-là! et vous apprécierez la délicatesse de ma position, et la franchise de mon procédé.

DUPERRON.

Je ne dis pas non... mais pour apprécier la franchise de votre procédé et la délicatesse de votre position... il faudrait la connaître.

L'INCONNU.

C'est parfaitement juste! Est-ce que je ne vous ai pas dit?.. Je vais réparer cette lacune... Monsieur... (S'interrompant.) Vous n'abuserez pas de ma confiance? Monsieur... (S'interrompant.) Cela se lit sur votre figure!.. Monsieur... puis-

* Duperron, l'Inconnu, Aspasie.

qu'il faut vous l'avouer... je suis poursuivi par des gardes...

DUPERRON.

Du commerce?

ASPASIE, souriant.

Quelque chose comme ça.

DUPERRON, enchanté de sa perspicacité, et passant au milieu.

Je l'avais deviné... * Monsieur a des dettes et Monsieur a brûlé la politesse aux huissiers, recors et autres animaux... Ah! ah! ah!.. c'est un très bon tour!.. Je n'en faisais pas d'autres dans ma jeunesse! Je me rappelle qu'en 1765, oui, parbleu! c'était en 1765... un exempt voulut m'arrêter, mais il fut joliment attrapé... je sautai par un second étage, et je me cassai la jambe.

L'INCONNU.

Je désire ne pas employer le même moyen.

DUPERRON.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir...

L'INCONNU, remontant au fond.

Impossible, mon cher Monsieur... ils m'ont vu entrer ici... ** ils vont m'y relancer, avec l'aide du juge de paix, du commissaire.

ASPASIE, regardant par la fenêtre.

En effet... la foule se rassemble...

L'INCONNU.

Ah! ne me livrez pas à mes ennemis!

DUPERRON.

Je ne demande pas mieux; mais comment vous faire échapper?

L'INCONNU.

Il n'y aurait qu'un bon déguisement...

DUPERRON.

Je n'en ai pas.

ASPASIE.

Ah! cette douillette de soie.

L'INCONNU.

Une douillette!.. parfait!..

(Il jette son manteau sur un fauteuil et endosse la douillette.)

DUPERRON.

Ma douillette!

ASPASIE.

Cette perruque!

L'INCONNU, la mettant.

Admirable!

DUPERRON.

Ma perruque aussi! Tiens!.. elle lui va!

ASPASIE, l'aidant à s'habiller avec toute la défroque de Duperron.

Ce chapeau... les bésicles... cette canne...

DUPERRON, riant, et au moment de prendre une prise de tabac.

Mais... permettez...

AIR : Guide mes pas, ô Providence.

Il prend toute ma garderobe?

L'INCONNU, lui prenant aussi sa tabatière.

Et ceci me complètera...
Pardon... si je vous la dérobe!
Un jour, votre cœur se dira :

(Avec sentiment.)

J'ai bien employé ma carrière...
Car ma perruque de chiendent,
Ma douillette et ma tabatière,
Se sont unies pour sauver l'innocent.
Tous trois pour sauver l'innocent.

ASPASIE, lui donnant le portefeuille rouge.

Et ce portefeuille sous le bras!.. Là!.. vous ressemblez trait pour trait à un chef qui va travailler avec le ministre! Vous traversez la cour, vous faites semblant d'entrer chez son excellence dont l'hôtel est en face... vous gagnez un fiacre et vous êtes sauvé!

DUPERRON, se frottant les mains.

Et il est sauvé!

L'INCONNU.

Et je suis sauvé!

DUPERRON.

AIR : C'est dit, toute la journée on flâne.

ENSEMBLE.

Oh! l'excellente espièglerie!
Ça me rappelle mon bon temps!..
Des huissiers que l'on mystifie,
Ça me rappelle les exempts.

ASPASIE.

Oh! l'excellente espièglerie!
Mais n'allez pas perdre de temps!
Car ces messieurs, je le parie,
Sont très fins et très clairvoyans.

L'INCONNU.

Ah! combien je vous remercie!
Combien je suis reconnaissant!
Des huissiers que l'on mystifie,
Oui, vraiment, c'est un tour charmant.

(L'Inconnu sort par la droite.)

SCÈNE VI.

ASPASIE, DUPERRON.

DUPERRON, lui criant.

Et renvoyez-moi mes effets... (Le regardant s'éloigner.) C'est qu'il a pris toute ma tournure.

ASPASIE, à part.

Toi! maintenant, je te tiens.

DUPERRON.

Je suis curieux de voir comment il s'en tirera... (Il court à la fenêtre). Le voilà déjà dans la cour... (Riant à gorge déployée.) Oh! comme c'est moi!.. je me reconnais... dis donc. Pasie, il se dandine et se faufile tout doucettement... il tourne le coin de la rue.., il a disparu... (Riant toujours.) Je suis ravi de lui avoir rendu ce petit service.

ASPASIE, sérieusement.

Le service est plus grand que vous ne pensez.

DUPERRON, tombant sur son fauteuil et riant toujours plus fort.

Et ces imbéciles qui n'y ont vu que du feu!.. ah! ah! ah! j'en pleure! Pourvu qu'il n'oublie pas de me renvoyer mes effets... Heureusemen

* L'Inconnu, Duperron, Aspasie.
** Duperron, l'Inconnu, Aspasie.

tu sais son nom et son adresse... Comment t'appelles-tu, Pasie?

ASPASIE, avec indifférence.

Georges Cadoudal.

DUPERRON, effrayé.

Hein?..

(En se levant brusquement il renverse sa chaise.)

ASPASIE.

Ne brisez donc pas les meubles du gouvernement.

DUPERRON, tremblant.

Comment as-tu dit?

ASPASIE.

Georges Cadoudal! le fameux conspirateur que l'on cherche inutilement depuis un mois... et qui en veut, dit-on, aux jours du premier consul.

DUPERRON, balbutiant.

Ne plaisante donc pas... non... Je veux dire... ça ne se peut pas... ce n'est pas cet homme qui...

ASPASIE.

C'est lui-même, vous dis-je.

DUPERRON, repassant à gauche et près de se trouver mal.

Miséricorde!.. * mes jambes s'en vont!.. je défaille!

ASPASIE.

Voulez-vous un verre d'eau?

DUPERRON, furieux.

Retire-toi, serpent, retire-toi, crocodile!.. je ne veux rien de ta main... C'est toi qui as abusé de mon innocence politique!.. (Se levant.) Georges Cadoudal réfugié dans mon bureau! réfugié dans ma douillette! dans ma tabatière!.. Mais si cela se découvre, je n'ai plus qu'à me pendre!..

ASPASIE, froidement.

Soyez tranquille... on vous pendra.

DUPERRON.

Je fais tout par moi-même. Mais pourquoi me tromper, malheureuse? pourquoi ne pas me prévenir?

ASPASIE.

Je ne vous devais rien... après la grâce que vous m'avez refusée!.. A présent, allez supplier votre homme tout puissant et votre haute et grande dame de vous tirer de là... je m'en lave les mains. (Feignant de sortir.) Au plaisir, Duperron.

DUPERRON, passant à droite.

.. Attends donc!.. un moment!..** (A lui-même.) Georges Cadoudal!.. dans les bureaux de la guerre!.. dire que je l'avais là! là... là... (Faisant le geste de l'étrangler.) et que d'un coup de pouce je pouvais sauver le demi-dieu!

ASPASIE.

Et quand le demi-dieu va savoir que vous avez prêté jusqu'à votre perruque pour sauver le coupable... vous serez traité comme complice!

DUPERRON.

Tu crois?

* Duperron, Aspasie.
** Aspasie, Duperron.

ASPASIE.

Ça ne peut pas vous manquer.

DUPERRON, d'un ton lamentable.

Ah!.. ah!.. je suis un homme mort, enterré... je ne sais plus à quel saint me vouer!...

ASPASIE.

Allons, voyons... adressez-vous à Sainte-Aspasie; elle sera peut-être encore assez bonne pour vous tendre la main.

DUPERRON.

Toi, génie infernal! satan femelle!

ASPASIE.

Moi... qui connais la retraite cachée du proscrit.

DUPERRON, voulant quitter sa main.

Lâche-moi donc! (A mi-voix.) Tu conspires donc avec lui, scélérate?

ASPASIE.

Il faut bien faire un peu de tout pour vivre!.. Mais, accordez-moi ce brevet de capitaine que je vous demande pour M. Edmond, et j'irai faire disparaître jusqu'à la moindre trace qui pourrait vous compromettre.

DUPERRON, vivement et se remettant à son bureau.

Tout ce que tu voudras, Aspasie... tout ce que tu exigeras, mon ange sauveur!.. * (Prenant sa plume.) Du moment que ça ne me coûte qu'un trait de plume... ton protégé va être capitaine, à la place de M. Victor d'Hérigny...

Mme Duperron est entrée et a entendu ces derniers mots. Elle a toujours le cachemire et a seulement quitté son voile.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme DUPERRON.**

Mme DUPERRON, élevant la voix.

A la place de M. Victor!..

ASPASIE.

Que vois-je?

DUPERRON, à part.

Ouf!.. ma femme!.. (Haut.) C'est toi, ma bonne!..

Mme DUPERRON.

Qu'est-ce que vous dites là, M. Duperron?

DUPERRON, d'un air riant, et allant à elle.

Je vais t'expliquer, ma bonne...*** Tu te portes bien, ce matin, mamour?

Mme DUPERRON.

Il n'y a pas d'explications, Monsieur!.. Je vous trouve plaisant de vouloir disposer d'une place qui m'a été promise pour un jeune officier du premier mérite...

DUPERRON.

Quand tu sauras...

Mme DUPERRON.

Qui vous est recommandé par tout ce que Paris a de plus honorable.

* Duperron, Aspasie.
** Duperron, Aspasie, Mme Duperron.
*** Aspasie, Duperron, Mme Duperron.

DUPERRON.

A la bonne heure, mais...

Mme DUPERRON.

Et à qui allez-vous le sacrifier, s'il vous plaît?.. à une revendeuse... une intrigante...

ASPASIE.

Madame...

Mme DUPERRON, avec hauteur.

Je ne vous parle pas, mie... quand on vous fera cet honneur, on vous permettra peut-être de répondre.

ASPASIE.

Oh! cet honneur!..

DUPERRON, bas.

On ne te parle pas... au fait... on ne te...

ASPASIE, bas, à Duperron, et avec ironie.

C'est donc là la haute et puissante dame... qui vous sollicite nuit et jour?

DUPERRON, embarrassé.

Oui... c'était mon épouse... (A part.) Me voilà entre deux feux!.. (Haut.) Mais...

Mme DUPERRON.

Je m'étonne, Monsieur, que vous me mettiez en parallèle avec une pareille femme... que vous puissiez hésiter un moment entre celle qui vous a donné tant de preuves de son attachement, de sa vertu... et une créature!..

ASPASIE, se contenant à peine.

Créature!.. ah!.. mais...

DUPERRON.

Permettez, ma chère... il y a des circonstances...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GARÇON DE BUREAU. *

LE GARÇON, accourant.

Monsieur... Monsieur!..

DUPERRON.

Qu'est-ce que c'est?

LE GARÇON.

Le ministre va monter en voiture, et veut vous dire un mot avant de partir.

DUPERRON, troublé.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il saurait déjà?.. (Au Garçon.) Mon habit... (Le garçon le prend sur une chaise au fond et le lui donne. Tout en disant ce qui suit il met une manche...) Georges Cadoudal!.. Je suis innocent, d'abord... c'est-à-dire j'ignore parfaitement... c'est égal... je tremble comme la feuille... (Haut.) Allons voir ce qu'il me veut. (Au Garçon.) Je te suis... Ma chère femme... Croyez... Aspasie. Mon Dieu!.. je reviens tout de suite... (A part.) si je ne vais pas coucher à l'Abbaye! Mon Dieu!..

(Il sort avec le garçon.)

* Aspasie, Duperron, le Garçon, Mme Duperron.

SCÈNE IX.

ASPASIE, Mme DUPERRON.

Mme DUPERRON, étonnée.

Qu'est-ce qu'il a donc? (Haut, à Aspasie.) Vous êtes encore là? Vous m'avez entendue... Sortez, ma mie, et ne remettez jamais les pieds ici.

ASPASIE, à part.

Pauvre Edmond! il est perdu! (En faisant un mouvement pour s'éloigner elle passe derrière Mme Duperron et voit le cachemire qu'elle n'avait point encore regardé.) * Eh! mais, ce cachemire! eh! oui... je ne me me trompe pas... c'est bien celui que j'ai vendu à M. Victor et que j'ai revu à la caserne!.. Nous sommes sauvés!.. (La menaçant du doigt.) Ah! ah! je te connais, beau masque...

Mme DUPERRON, se retournant.

Eh bien! vous restez?

ASPASIE, froidement.

Oui, Madame.

Mme DUPERRON.

Voilà qui est d'une audace!.. Auriez-vous l'insolence de vouloir lutter avec une femme comme moi!

ASPASIE.

Pourquoi pas?.. j'ai lutté avec bien d'autres!

Mme DUPERRON.

Je saurai vous contraindre à renoncer à vos folles prétentions.

ASPASIE.

J'ai idée que c'est vous qui allez renoncer aux vôtres.

Mme DUPERRON.

Moi!

ASPASIE, avec force.

Oui, Madame. Ce brevet de capitaine que vous avez promis, que vous avez presque donné, vous allez le solliciter pour moi... me supplier de l'accepter.

Mme DUPERRON, outrée.

Par exemple!

ASPASIE.

Je n'ai qu'un mot à dire.

Mme DUPERRON, avec ironie.

Dites-le donc, ce mot terrible!

ASPASIE.

Vous le voulez? eh bien! Madame...

(Duperron reparaît.)

Mme DUPERRON.

Mon mari!

ASPASIE, à part.

Il revient trop tôt!.. c'est égal!

* Mme Duperron, Aspasie.

SCENE X.

LES MÊMES, DUPERRON. *

DUPERRON, riant.

Ah! ah! ah!.. Qu'est-ce que tu es donc venue me conter, maligne revendeuse?.. Sais-tu pourquoi le ministre me faisait demander?.. pour m'apprendre que l'infâme Cadoudal est arrêté depuis ce matin.

ASPASIE, à part.

Aïe! aïe! (Haut.) Oui, il l'était... mais il s'est échappé des mains des gendarmes... vous le savez mieux que personne.

DUPERRON, indécis.

Ta, ta, ta, je ne suis plus dupe!.. tu voudrais encore m'induire en erreur pour te faire adjuger ce brevet de capitaine, que tu n'auras pas!.. non! je suis invariable dans mes décisions!.. la justice avant tout... il est pour mon épouse, et comme je fais tout par moi-même, je vais l'expédier sur-le-champ. (Il se remet à son bureau et prend sa plume.) Tu peux nous tirer ta révérence. **

Mme DUPERRON, d'un air triomphant, à Aspasie.

Eh! bien?

ASPASIE, bas.

Un moment.

DUPERRON, prêt à écrire.

Tu n'es pas partie? Qu'est-ce que tu fais donc là?

ASPASIE, regardant le schall de Mme Duperron.

J'admirais le schall de Madame... il est superbe! J'en ai vu un tout pareil, ce matin, rue de Babylone.

Mme DUPERRON, troublée.

Hein? plaît-il?

DUPERRON, se retournant.

Comment! rue de Babylone?

ASPASIE, avec intention.

Oui... un nouveau magasin... où Madame va quelquefois...

Mme DUPERRON, plus troublée.

Ah! mon Dieu!

DUPERRON, se levant et venant examiner le schall.

Effectivement... je n'avais pas remarqué... une nouvelle emplette!... (Avec colère.) Dieu me pardonne!.. c'est un cachemire!.. Comment, Lucrèce... malgré ma défense... vous vous permettez... La femme d'un sous-directeur... se jeter dans des dépenses aussi folles... pour faire crier tout Paris, pour que l'on dise que je trafique de ma place!

Mme DUPERRON, voulant le calmer.

Mais, du tout, mon ami... je ne l'ai pas acheté.

DUPERRON, criant plus fort.

Comment! vous ne l'avez pas acheté... mais c'est encore pire!.. On vous l'a donc donné?.. Et de qui une femme peut-elle accepter de semblables cadeaux?

Mme DUPERRON, le prenant à part.

Vous ne m'avez pas laissé achever... je voulais dire que je ne l'avais pas acheté cher... (A mi-voix.) C'est un schall de bourre de soie... il ne faut pas le dire tout haut... tout le monde y est trompé... c'était une si belle occasion!.. j'y ai employé quelques petites économies.

DUPERRON, calmé.

C'est différent! Lucrèce... Moi qui soupçonnais déjà... (Haut.) Ah! c'est de la bourre de soie!.. c'est étonnant comme ça imite...

ASPASIE, à part.

Oh! ces maris... ils sont tous les mêmes!..

DUPERRON.

Regarde-donc, Pasie, toi qui t'y connais...

Mme DUPERRON, bas.

Taisez-vous... il est inutile, devant cette femme...

DUPERRON, sans l'écouter.

AIR : De l'homme ve t.

Plus je le vois et plus j'admire!..
Oui, même quand on l'a touché,
On dirait un vrai cachemire!
Ma foi! c'est un très bon marché!

(Il va se remettre à son bureau.)

ASPASIE, regardant Mme Duperron.

Ces bons marchés-là, sur mon âme,
Ruinent les époux bien souvent...
Et moi, je ne serais pas femme
A le reprendre... au prix coûtant.

Mme DUPERRON, vivement et à mi-voix.

Qu'osez-vous dire?

ASPASIE, bas et avec fermeté.

Que c'est moi, Madame, qui ai vendu ce cachemire à M. Victor d'Hérigny.

Mme DUPERRON, confuse.

O ciel!

ASPASIE, continuant.

Que vous le portiez ce matin, rue de Babylone, quand trois femmes voilées se sont rencontrées, à la caserne. (Vivement.) J'en étais une...

Mme DUPERRON, à part.

C'est fait de moi!

ASPASIE, continuant.

Et que, lorsqu'on a un pareil schall sur les épaules et sur la conscience, il ne faut pas parler si haut! Voilà le mot que je vous avais promis... Si vous voulez que je le répète à votre mari...

Mme DUPERRON, bas, et d'une voix suppliante.

Avez-vous juré de me perdre.

ASPASIE, bas.

Non... j'ai trop d'esprit de corps pour cela!.. Je me tairai... mais vous savez à quelle condition : ce brevet de capitaine, pour M. Edmond... sur-le-champ? ou si non...r

DUPERRON, écrivant à son bureau.

« J'ai donc l'honneur de proposer à votre » excellence, comme le plus méritant... M. » Victor...

Mme DUPERRON, vivement.

Un moment, Monsieur. Il n'est pas bien prouvé que ce soit lui.

* Mme Duperron, Duperron, Aspasie.
** Duperron, Mme Duperron, Aspasie.

DUPERRON.

Pardonnez-moi... je suis invariable! (Reprenant.) J'ai donc l'honneur...

Mme DUPERRON.

Permettez... Je ne savais pas d'abord que M. Edmond était...

ASPASIE, lui soufflant.

Plus ancien.

Mme DUPERRON, à son mari.

Plus ancien.

DUPERRON.

Oh! de quinze jours.

Mme DUPERRON.

Quinze jours... c'est un titre.

ASPASIE, appuyant.

C'est un titre.

Mme DUPERRON.

Et à mérite égal...

DUPERRON.

Voilà que vous tournez... Oh! que les femmes sont girouettes!

Mme DUPERRON.

Non... mais j'ignorais complètement... Cette pauvre Aspasie vient de me dire des choses qui m'ont vraiment touchée... (Regardant Aspasie pour qu'elle la souffle.) Un jeune homme...

ASPASIE bas.

Si intéressant!

Mme DUPERRON haut.

Si intéressant!

ASPASIE.

Deux amans qui s'adorent!

Mme DUPERRON.

Qui s'adorent!.. Vous voyez..

ASPASIE.

Et qui seraient séparés à jamais...

Mme DUPERRON.

Ah!.. voilà qui est affreux... Et bien décidément, c'est M. Edmond qui sera capitaine... il le faut... je l'exige.

DUPERRON, à mi-voix.

Mais vous n'y pensez pas... et votre cousin?

Mme DUPERRON.

Il attendra.

DUPERRON, bas.

Et le munitionnaire général, à qui j'ai promis ne pas nommer son frère?..

Mme DUPERRON.

Vous lui direz que le ministre vous a forcé la main.

DUPERRON.

Mais...

Mme DUPERRON, impérieusement.

Mais, mais, mais... Je vous le répète... il le faut... je le veux.*

DUPERRON.

Ah! c'est différent... ce que femme veut, un sous-directeur à la guerre doit le vouloir. (Bas, à Aspasie, qui est venu près de lui.) Hein? je t'avais bien dit que nous l'emporterions... Je suis invariable dans mes décisions... la justice avant tout... (Reprenant sa plume, lisant et écrivant.) « J'ai donc l'honneur de proposer à votre »excellence! comme le plus méritant, M. Ed»mond. »

(Il continue à écrire.)

Mme DUPERRON, tendant la main à Aspasie.

Etes-vous contente?

ASPASIE, bas, et lui serrant la main.

Merci, Madame... vous en serez récompensée. N'oubliez pas qu'à dater de ce jour je vous suis toute dévouée. et qu'Aspasie la revendeuse est la discrétion même.

DUPERRON, en frappant sur son bureau.

Oui! mais vous n'en serez pas plus avancée pour le mariage de votre protégé... puisque le premier consul veut absolument que ce soit le munitionnaire général qui épouse Mlle de Sénancourt.., c'est son idée.

ASPASIE, fièrement.

C'est bon! ça me regarde... je l'en ferai changer.

DUPERRON.

Le premier consul!

ASPASIE.

Tout comme un autre! Est-ce qu'il n'est pas marié... est-ce qu'il n'a pas une femme?.. C'est lui que je vais attaquer maintenant... et quoique général en chef... j'espère bien le faire capituler... (On entend le canon tirer dans l'éloignement. Musique militaire éloignée jusqu'à la fin de l'acte.) Justement, voici la revue du Champ-de-Mars qui commence... Il faut que je sois aux Tuileries avant Bonaparte... Adieu, Madame... Vous, mon cher Duperron... mon brevet de capitaine dans deux heures, ou je vous l'envoie chercher par quelqu'un à qui vous ne le refuserez pas!

DUPERRON, gaîment.

Et qui donc, s'il vous plaît?

ASPASIE, à son oreille.

Georges Cadoudal!

(Elle se sauve en riant.)

DUPERRON, épouvanté, tombant dans son fauteuil.

Oh!

(Mme Duperron court à lui. —La toile tombe.)

* Duperron, Aspasie, Mme Duperron.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente un boudoir de Mme Bonaparte, aux Tuileries. Ameublement à la grecque. A gauche du spectateur, une toilette. Sur le deuxième plan, un portrait du premier consul, faisant face à celui d'Eugène en colonel des guides. Portes latérales; porte au fond ouvrant sur une galerie. Une table à droite, premier plan.

SCÈNE I.

CONSTANT, seul; il tient des brochures, des lettres et parle à la galerie du fond.

Non, Messieurs, il y a des ordres précis. Mme Bonaparte ne recevra personne aujourd'hui. (Venant en scène.) Sont-ils étonnans, ces fournisseurs! ce Leroy, le marchand de modes, surtout... On dirait d'un conseiller d'état... pour l'importance!.. (L'imitant.) Monsieur Constant, je n'ai pas une minute, je ne m'appartiens pas! (Reprenant son ton naturel.) Il voulait me séduire... moi! Constant! premier valet de chambre du premier consul! (Gravement.) Dans une république, les valets de chambre sont incorruptibles... comme tout fonctionnaire!.. Je l'ai consigné particulièrement. (Posant ses papiers sur la table à droite.) Qui vient là? Ah! Mlle Georgette! la première femme de Mme Bonaparte.

SCÈNE II.

CONSTANT, GEORGETTE.

GEORGETTE, entrant par la gauche.

M. Constant, le premier consul est-il rentré?

CONSTANT.

Pas encore, Mademoiselle... le tambour du guichet nous aurait avertis!.. Il est allé au Champ-de-Mars passer une grande revue; et quand il se retrouve au milieu de ses soldats, de ses vieux Égyptiens, comme il les appelle, il ne peut plus les quitter.

GEORGETTE.

Et il ne pense pas que le moindre retard fait mourir sa pauvre femme d'inquiétude!.. Elle le voit sans cesse entouré de traîtres, d'assassins!

CONSTANT.

Heureusement qu'il est entouré aussi d'amis fidèles qui donneraient leurs jours pour lui.

GEORGETTE.

Il est si bon pour tous ceux qui l'approchent.

CONSTANT.

C'est vrai!.. Savez-vous ce qui m'étonne le plus, depuis que je suis à son service? c'est de voir un si grand génie, heureux et simple dans son ménage comme un bon bourgeois de Paris!.. Il n'est jamais plus gai, plus content que lorsqu'il peut dérober quelques instans à la république, et les passer en famille, près de sa Joséphine!.. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il en est amoureux comme le premier jour.

GEORGETTE, souriant.

Je le croirais aussi, car il en est encore jaloux.

CONSTANT.

Jaloux? lui!.. Fi donc! il a bien d'auters choses à faire.

GEORGETTE.

Oh! il trouve du temps pour tout. (Baissant la voix et montrant le portrait qui est à gauche.) Et, souvent, caché derrière ce portrait, qui communique à ses appartemens par un passage secret, il écoute les entretiens de Mme Bonaparte avec ceux qu'elle reçoit.

CONSTANT, souriant.

Oui, je le sais... mais ce n'est pas par jalousie... c'est pour s'assurer des sentimens des personnes qu'elle admet dans son intimité. Elle est si bonne, si confiante, et il serait si facile de la tromper!

GEORGETTE, secouant la tête d'un air d'incrédulité.

Hum! Du reste, Madame connaît cette cachette, et, bien loin de se plaindre d'être entendue au moment où elle y songe le moins... son âme noble et pure ne s'en abandonne que plus librement à toute la franchise de ses sentimens; et le premier consul a même reçu, derrière ce tableau, plus d'un conseil salutaire qu'il n'aurait pas voulu entendre ailleurs.

(On entend le tambour battre aux champs. Musique à l'orchestre qui s'éteint peu à peu.)

GEORGETTE, avec joie.

C'est lui!

CONSTANT.

Pardon, je me rends à mon poste. (En riant.) S'il est content, il va me tirer les oreilles!

(Il sort.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, GEORGETTE.

JOSÉPHINE, entrant par la gauche.

Enfin, le voilà!.. je respire! Depuis une heure je ne vivais plus!

GEORGETTE.

En vérité, Madame, vous vous exagérez les dangers.

JOSÉPHINE.

C'est possible, Georgette!.. mais c'est plus fort que moi... Depuis que je suis aux Tuileries, mille pressentimens viennent sans cesse m'assiéger... Ah! que je regrette notre jolie petite maison de la rue de la Victoire! J'y étais si

heureuse près de lui! entourée de mon fils, de ma bonne Hortense!

GEORGETTE, près de la table à droite.

Allons, allons, en attendant le général qui ne tardera pas sans doute, il faut vous distraire. Madame veut-elle lire les journaux?

JOSÉPHINE.

Oh! non.

GEORGETTE, prenant plusieurs lettres.

Sa correspondance?

JOSÉPHINE, s'asseyant près de la toilette.

Oh! encore moins... C'est toujours la même chose!.. des pétitions, des demandes de places... ou des mémoires de créanciers... Pourvu que Bonaparte ne les voie pas!

GEORGETTE, qui en a ouvert quelques-unes.

Non... des ouvrages que l'on vous dédie... une épître de M. de Saint-Réant.

JOSÉPHINE, souriant.

Le munitionnaire général?.: il fait des vers!.. pauvre homme!

GEORGETTE, la parcourant.

Non, c'est en prose!.. pour vous rappeler que vous lui avez prom s, ainsi que le premier consul, de signer ce soir à son contrat.

JOSÉPHINE, distraite.

Ah! c'est vrai... Quel ennui!

GEORGETTE, avec intérêt.

Vous paraissez souffrante!

JOSÉPHINE.

Oui... j'ai si peu dormi! et puis j'ai fait un songe singulier... je donnerais beaucoup pour qu'on pût me l'expliquer.

GEORGETTE, souriant.

Toujours superstitieuse!

JOSÉPHINE.

C'est une faiblesse, j'en conviens! . mais je regrette bien souvent ma vieille négresse de la Martinique... qui était un peu sorcière! Elle m'a prédit tant de choses qui me sont arrivées!

GEORGETTE, riant.

Sans compter celles qui n'arriveront jamais.

JOSÉPHINE, baissant la voix.

Tu m'avais promis de voir Mlle Lenormand, et de me l'amener en secret.

GEORGETTE, à mi-voix.

Ah! Madame... il faut que quelqu'un nous ait trahies!..J'y suis retournée ce matin... elle avait disparu, sur un ordre du premier consul... et sous bonne escorte, m'a-t-on dit.

JOSÉPHINE, avec un petit mouvement de crainte, et se levant.

Ah! du moment que cela lui déplaît... je n'y pense plus, je ne veux plus y penser... (La regardant.) Tu devrais apprendre à tirer les cartes, Georgette?

GEORGETTE.

Moi, Madame!.. je m'en garderais bien! pour que le général me fit disparaître aussi comme sorcière!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CONSTANT, suivi d'un valet en livrée qui porte un énorme corbeille de fleurs. *

CONSTANT.

Madame, le premier consul ne pourra vous voir qu'à dîner... Il est obligé de donner audience à plusieurs députations qui l'attendaient... il vous envoie ces fleurs, qui viennent de la Malmaison.

(Le valet pose le bouquet sur la toilette à gauche.)

JOSÉPHINE.

Elles sont superbes... Dites-moi, Constant, le général a-t-il l'air satisfait?

CONSTANT.

Oui, Madame... la revue a été magnifique. Les troupes sont animées du meilleur esprit.

JOSÉPHINE.

Oh! je suis bien sûre de l'armée!

CONSTANT.

Madame n'a pas levé la consigne qui défendait sa porte? Il y a là une faiseuse de modes qui insiste et prétend que Madame lui a fait une commande.

JOSÉPHINE, vivement et passant à droite.

Non, non, du tout!.. je ne veux voir personne, renvoyez-la.

CONSTANT.

Il suffit.

(Il sort avec le valet.)

SCÈNE V.

GEORGETTE, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, regardant la corbeille.

Encore des occasions de m'endetter!.. C'est inoui que, moi, qui suis la femme la moins dépensière... on vienne toujours me tenter!.. Vois donc, Georgette, comme ses fleurs sont bien choisies... d'une fraîcheur...

GEORGETTE, s'approchant de la corbeille.

Oh!.. admirables! celle-ci, surtout! Eh! mais... que vois-je au milieu de ces hortensia!.. un papier!

(Elle le montre.)

JOSÉPHINE.

Que dis-tu?

GEORGETTE, riant.

Un billet doux du premier consul?

JOSÉPHINE, le prenant vivement.

Pas possible! (Regardant.) Non... une main inconnue... Qui a donc eu l'audace?.. c'est écrit au crayon... (Lisant.) «Au nom du ciel, »Madame, daignez me recevoir... Il s'agit d'un »secret qui intéresse le premier consul. Aspasie.»

GEORGETTE.

Aspasie?

JOSÉPHINE.

Ah! oui!.. Je me rappelle maintenant! une revendeuse à la toilette que j'ai trouvée ce ma-

* Joséphine, Constant, Georgette.

tin chez Mme Tallien, et qui m'a beaucoup amusée par son caquetage et ses anecdotes. Que veut-elle dire? (Relisant.) « Un secret qui intéressé le premier consul...» Ah! mon Dieu! (Avec effroi.) Un complot, peut-être... quelque conspiration!.. Ces femmes-là savent tout!.. Vite, vite, Georgette, va me la chercher; je veux la voir, lui parler, qu'elle vienne sur-le-champ.

(Georgette sort.)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, seule, agitée.

Pourvu que Constant ne l'ait pas renvoyée. J'ai eu tort... j'aurais dû prévoir... on ne doit jamais négliger ces sortes d'avertissemens! Et ce Fouché qui ne dit rien... qui ne sait rien! (Avec impatience.) Georgette est d'une lenteur... J'y vais moi-même... Ah! c'est elle...

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, ASPASIE, un carton et un écrin sous le bras; GEORGETTE.

GEORGETTE.

La voici!

JOSÉPHINE, avec empressement.

Venez, venez, Aspasie... (A Georgette.) Ferme la porte.

ASPASIE, à part, gaîment et posant son carton au fond.

Ce n'est pas sans peine!

JOSÉPHINE, voulant la faire asseoir.

Mettez-vous là... Que je suis donc fâchée de vous avoir fait attendre!.. Ainsi, ma chère Aspasie, vous avez découvert un complot contre les jours du premier consul?

ASPASIE.

Moi, Madame? Je n'ai pas dit cela... (Souriant.) Et j'espère que vous me pardonnerez la petite supercherie que j'ai employée pour parvenir jusqu'à vous.

JOSÉPHINE, se refroidissant.

Comment?

ASPASIE.

J'ai dit: un secret qui intéresse le premier consul... et cela intéresse en effet sa gloire, son honneur... car il s'agit de l'empêcher de commettre une grande injustice.

JOSÉPHINE.

Une injustice!.. lui?.. Bonaparte!

ASPASIE.

Sans le savoir... Il suffira d'un mot de vous... Figurez-vous, Madame...

JOSÉPHINE, reprenant son indolence.

Ah! je devine! encore des sollicitations, des grâces à demander... Mon mari m'a défendu de me mêler... Et puis, dans ce moment, je ne suis vraîment pas en état de vous entendre!.. une migraine affreuse... une autrefois... (Voulant la congédier.) Bonjour, Aspasie!

(Elle s'assied près de la toilette.)

ASPASIE, à part.

Que je suis sotte d'avoir voulu aborder franchement... Avec les jolies femmes, il faut toujours tourner la position. (Haut et de l'air du plus grand intérêt.) Madame est souffrante?

JOSÉPHINE.

Oh! beaucoup!

ASPASIE.

On ne le dirait pas... à la vivacité de ses yeux, à l'éclat de son teint.

JOSÉPHINE, se tournant vers elle en souriant.

Vous trouvez?

ASPASIE, appuyant.

Jamais la beauté de Madame n'a brillé de plus de charmes... et je suis sûre que le diadême que je lui apporte va lui aller à ravir.

JOSÉPHINE, avec empressement.

Vous m'avez trouvé un diadême?

ASPASIE, allant chercher l'écrin.

Délicieux!.. j'ai couru tout Paris.

JOSÉPHINE.

Est-ce celui dont vous m'avez parlé ce matin?

ASPASIE.

Fi donc!.. Il était vieux, mal monté... ce n'était pas digne de vous... Tenez, Madame, regardez le feu de ces diamans, leur belle eau!.. comme c'est léger, délicat et brillant à la fois!

JOSÉPHINE, le prenant et l'admirant.

En effet... cette parure est d'une richesse... Vois donc, Georgette.

GEORGETTE, de même.

Oh! comme cela irait bien à Madame.

ASPASIE.

Si Madame voulait l'essayer?..

JOSÉPHINE, se défendant à peine.

Est-ce que cela se peut? je suis coiffée à la grecque.

ASPASIE.

Bon!.. un diadême va avec tout. (Elle s'apprête à la coiffer.) Ça ne gâte jamais rien!

JOSÉPHINE.

Quel enfantillage! (A Georgette.) Prends garde que personne ne nous surprenne, Georgette.

GEORGETTE.

N'ayez pas peur. *

JOSÉPHINE, se regardant dans une glace.

Ce n'est pas que je tienne à ces futilités. (A Aspasie.) Un peu plus en avant.

ASPASIE, le plaçant.

Ce diadême semble fait exprès pour Madame.

JOSÉPHINE.

Flatteuse!

ASPASIE.

Oh! non!.. Je répète ce que j'entends dire à tout le monde. (Elle arrange ses cheveux.) Tenez... voyez...

GEORGETTE, enchantée.

Oh! que cela vous sied bien.

* Georgette, Joséphine, Aspasie.

JOSÉPHINE, tentée, se levant et tenant le diadème à la main.

Vraiment? Combien veut-on le vendre?

ASPASIE.

Vingt mille francs!.. c'est pour rien.

GEORGETTE, se récriant.

Vingt mille francs!

JOSÉPHINE, naïvement, à Georgette.

Eh bien! ce n'est pas cher... (Se reprenant.) pour tout autre!.. mais pour la femme du chef d'une république...

ASPASIE.

Oh! Madame, la république est riche des trésors que son épée lui a conquis... Le premier consul n'a qu'à se baisser pour en prendre.

JOSÉPHINE.

Le premier Consul ne se baisse jamais.

ASPASIE.

C'est ce que je voulais dire!.. son désintéressement est connu de toute l'Europe... Comment donc!.. on assure qu'il n'a pas même rapporté d'Égypte un seul cachemire.

JOSÉPHINE, vivement.

Pas un seul!.. j'en sais quelque chose! moi, sa femme Je l'ai grondé!..

ASPASIE.

Raison de plus pour qu'il vous donne cette parure... d'abord, je ne la remporte pas, allons, allons, Madame... elle vous va si bien.

(Georgette se joint à elle pour engager Joséphine à prendre le diadême.)

JOSÉPHINE, le donnant à Georgette.

A la bonne heure... mais je crains que Bonaparte ne me trouve déraisonnable.

ASPASIE.

Il vous trouvera adorable ainsi!.. vous aimera davantage, si c'est possible... et n'aura rien à vous refuser... pas même la grace que je viens solliciter.

JOSÉPHINE, froidement.

Une grace?..

ASPASIE, vivement et se tournant vers elle.

Par pour moi, Madame... mais pour une jeune personne bien à plaindre... et qui vous devra son salut!.. Mes cartes me l'ont dit ce matin.

JOSÉPHINE, vivement, et se tournant vers elle.

Vous savez tirer les cartes?

ASPASIE, avec une gravité comique.

Première élève de Mlle Lenormand.

JOSÉPHINE, avec joie.

Oh! alors, je suis prête à vous entendre!.. (A Georgette.) Tu vois, Georgette, c'est une affaire sérieuse... une pauvre jeune personne... Laisse-nous, et veille bien à ce que personne n'entre ici!

GEORGETTE.

Oui, Madame.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

JOSÉPHINE, ASPASIE.

JOSÉPHINE, près de la table.

Asseyez-vous, Aspasie.

ASPASIE, respectueusement.

Madame...

JOSÉPHINE.

Pas de façons!

ASPASIE, à part.

Enfin!

JOSÉPHINE.

Je le veux... Ah! vous tirez les cartes!..

ASPASIE.

Je fais un peu de tout!.. j'en ai justement sur moi!.. je ne marche jamais sans cela.

JOSÉPHINE.

Eh bien! puisque nous voilà seules... vous allez me dire ma bonne aventure... J'ai fait un songe qui m'inquiète... Vous me raconterez en même temps le sujet de votre demande, qui m'intéresse beaucoup... Cette jeune personne?..

ASPASIE, allant à la table, à part.

A quoi tient la protection des grands!

JOSÉPHINE.

Asseyez-vous donc... (S'asseyant.) Je le veux!

ASPASIE, s'asseyant et tirant ses cartes de sa poche.

Je suis aux ordres de Madame.

JOSÉPHINE, se levant.

Attendez que je m'assure... (A elle-même.) Si Bonaparte soupçonnait... (Elle va doucement écouter près du portrait à gauche.) Non, rien... (Elle revient s'asseoir.) Vous pouvez continuer.

ASPASIE, battant les cartes.

Vous saurez donc, Madame, qu'il existe à Paris une jeune personne charmante, riche, aimable, spirituelle... Veuillez couper.

JOSÉPHINE, près de couper.

Riche, aimable, spirituelle?.. De la main gauche?

ASPASIE, arrangeant ses cartes.

Toujours... Et que l'on veut marier à un homme qu'elle déteste.

JOSÉPHINE.

Que voulez-vous que j'y fasse?.. je ne puis pas me mêler des affaires de famille.

ASPASIE, changeant alternativement de ton.

Oh! que ce jeu s'annonce bien, Madame!.. que les cartes sont belles!

JOSÉPHINE.

En vérité?

ASPASIE.

Cœur! cœur! je ne vous vois que des amis!.. Cette jeune personne, dont la mère fut ma bienfaitrice, aime avec passion... (S'arrêtant.) Un grand bonheur qui vous viendra d'un jeune homme blond... voyez-vous?.. le valet de cœur.

JOSÉPHINE.

De mon Eugène, sans doute?

ASPASIE.

Le jeu ne le dit pas... (Continuant.) Elle aime donc avec passion un jeune officier de la garde, qui, de son côté, ressent pour elle... (S'interrompant.) Dame de pique!,, ah!,, vous éprouverez

quelques contrariétés de la part d'une femme âgée.

JOSÉPHINE.

Probablement Mme Lœtitia, qui contrôle mes moindres dépenses.

ASPASIE.

Le jeu ne le dit pas... Et qui de son côté ressent pour elle le plus violent amour... (Le jeune officier). Or, ne voilà-t-il pas que le premier Consul... (Voyant qu'elle l'écoute à peine.) Oh! oh!.. as de trèfle... bonne nouvelle, Madame... grande victoire!..

JOSÉPHINE.

Une victoire!

ASPASIE.

Le premier Consul veut contraindre la jeune héritière à épouser son tuteur... qui a trois fois son âge...

JOSÉPHINE.

Eh mais!.. n'est-ce pas le munitionnaire général, M. de Saint-Réant?

ASPASIE, continuant.

Précisément... un vilain magot... cousu d'argent... Valet de pique!.. Tenez le voilà!.. il vient tout déranger.

JOSÉPHINE.

Comment! est-ce qu'il m'en veut aussi, lui?

ASPASIE.

Le jeu ne le dit pas... mais je n'en serais pas surprise... Je le retrouve toujours avec des figures sombres... (D'un air câlin.) Si bien, Madame, que ces pauvres amans n'ont d'espoir qu'en vous seule... Obtenez du premier Consul..

JOSÉPHINE.

Impossible!.. si ce mariage est arrêté dans sa tête!

ASPASIE, avec dépit et se récriant devant ses cartes.

Oh! Madame, votre jeu devient magnifique! honneur, richesse!.. vous voilà entourée d'ennemis renversés...

JOSÉPHINE.

Quel bonheur!

ASPASIE.

Veuillez couper encore.

JOSÉPHINE, coupant.

De la main gauche?

ASPASIE.

Toujours...

JOSÉPHINE.

Dépêchez-vous! dépêchez-vous!

ASPASIE, étalant ses cartes et se levant de surprise.

Que vois-je!

JOSÉPHINE, se levant aussi avec inquiétude.

Que voyez-vous donc?

ASPASIE.

Cette couronne dont nous parlions tout à l'heure... une, deux, trois... c'est étrange!.. une, deux, trois... c'est prodigieux!..

JOSÉPHINE.

Quoi donc?

ASPASIE.

Une, deux, trois... encore!

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que c'est?

ASPASIE, supliant.

Ah! Madame, ces pauvres amans... Un mot de vous ferait renoncer le premier Consul...

JOSÉPHINE, montrant les cartes.

Vous ne le connaissez pas... Mais, que signifie?..

ASPASIE.

Ce serait le premier homme qui ne ferait pas la volonté de sa femme.

JOSÉPHINE, de même.

C'est que Bonaparte n'est pas un homme ordinaire... Mais, vous disiez...

ASPASIE, avec enthousiasme.

Il ne l'aurait pas prouvé cent fois, que je le verrais dans mes cartes... Ah! Madame, quel triomphe pour lui et pour vous!..

JOSÉPHINE.

Comment?

ASPASIE.

La couronne de France!..

JOSÉPHINE.

Eh bien?

ASPASIE.

Le roi de cœur!

JOSÉPHINE.

Eh bien?

ASPASIE.

Oui... nouveau Charlemagne... le voilà qui la place sur votre tête!..

(On entend derrière le portrait renverser une chaise et fermer une porte avec colère. Joséphine et Aspasie se lèvent effrayées.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

ASPASIE.

Qu'est-ce donc?

JOSÉPHINE, montrant le portrait et y courant.

Il était là... il écoutait!

ASPASIE.

Ah! mon Dieu!

JOSÉPHINE, troublée.

Et ces paroles imprudentes... Il doit être dans une colère!..

ASPASIE, à part, et reprenant ses cartes.

Je comprends... Il se fâche parce que je l'ai deviné.

JOSÉPHINE, émue.

Éloignez-vous... éloignez-vous, Aspasie!

ASPASIE, vivement.

Pas avant que vous ne m'ayez promis votre protection pour mes deux pauvres amans... Songez, Madame, que c'est ce soir que le fatal contrat doit se signer.

JOSÉPHINE, inquiette et regardant le portrait.

Je le sais... mon mari et moi nous devons y assister... et s'il faut vous le dire, toute tentative pour changer la résolution du premier Consul serait inutile! Ce Saint-Réant est son compatriote, le dernier rejeton d'une des plus grandes familles d'Ajaccio... qu'il prétend relever... en un mot, c'est l'ancien marquis de Miramonte.

ASPASIE, frappée.

Miramonte!.. le marquis de Miramonte, lui!

JOSÉPHINE.

Qu'avez-vous donc?

ASPASIE, hors d'elle.

Miramonte! le tuteur de Céline!.. et je ne l'ai pas reconnu... l'infâme!.. Oh! si!.. en le voyant

j'ai senti un mouvement de terreur ! mais le temps... le changement... ce langage affecté !.. oh ! mais, Madame... si c'est Miramonte, ce mariage ne peut pas se faire... il ne se fera pas!.. jamais !.. je vous le jure ! .

JOSÉPHINE, alarmée.

Pauvre Aspasie !.. votre raison s'égare !

ASPASIE, avec désordre.

Oh ! oui, oui... j'en ai peur... tant de souvenirs affreux qui se pressent, se confondent !.. une vengeance si long-temps attendue... et que je croyais perdue !.. (Se tenant la tête dans ses mains et avec sanglots.) Mon Dieu ! mon Dieu !.. que je ne devienne pas folle... ces pauvres enfans n'auraient plus personne pour les défendre.

JOSÉPHINE.

Expl iquez-moi...

ASPASIE.

Non. non, c'est un secret... un hor rible secret entre lui et moi. (A elle-même.) Mais ce mariage, ce bal, j'y serai... oh ! oui... dussè-je me perdre, j'y serai ! un bal masqué... des billets... Mme Duperron peut-être... ah ! grace au ciel, mes idées, mon sang-froid, mon courage me reviennent !

JOSÉPHINE.

Aspasie !..

ASPASIE, à ses pieds.

Je vous quitte. Madame... mais, au nom de l'amour que vous portez à vos enfans... à votre époux...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGETTE.*

GEORGETTE, accourant à Aspasie.

Eh ! vite ! eh ! vite ! sauvez-vous... vous n'avez qu'un instant...

JOSÉHHINE.

Que dis-tu ?

GEORGETTE.

Le premier Consul a tout entendu !.. il est sorti furieux de ce cabinet !.. et Constant vient de m'apprendre qu'il avait ordonné devant lui d'arrêter Aspasie dès qu'elle mettrait les pieds hors de cet appartement.

* Joséphine, Georgette, Aspasie.

JOSÉPHINE.

Voilà ce que je craignais.

ASPASIE, à part.

Un moment ! ce n'est pas mon avis !

JOSÉPHINE.

Fuyez ! fuyez !

GEORGETTE.

Et par où ?.. toutes les issues sont gardées... le gouverneur des Tuileries est prévenu !

JOSÉPHINE, à Aspasie.

Vous l'entendez !..

ASPASIE, reprenant sa gaîté.

N'ayez pas peur !.. La fille de Figaro se moque de tous les gouverneurs de France et de Navarre.

(On entend le bruit des fusils des gardes qui résonnent dans la galerie.)

JOSÉPHINE.

Écoutez...

ASPASIE, gaîment et à mi-voix.

Patience ! j'avais prévu cela... et je n'ai pas envie qu'il me fasse sauter par la fenêtre comme le conseil des cinq cents... je sortirai par la porte, et avec les honneurs de la guerre.

(En parlant elle ôte son pardessus qu'elle jette de côté et se trouve vêtue en officier d'ordonnance du premier Consul, avec l'écharpe tricolore au bras gauche. La musique continue jusqu'à la fin de l'acte.)

JOSÉPHINE.

Que vois-je ! qu'elle métamorphose !

ASPASIE, prenant dans son carton un chapeau d'officier et une dépêche cachetée.

Adieu ! adieu, Madame... bon courage !..

(Les portes du fond s'ouvrent.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CONSTANT, UN PIQUET DE GRENADIERS, DES CONSULS, au fond de la galerie.

CONSTANT, entrant vivement.

Madame...

ASPASIE, agitant sa dépêche en l'air.

Laissez passer l'aide-de-camp du premier Consul !

(Elle s'élance par le fond. Les sentinelles portent les armes. Constant reste immobile d'étonnement, tandis que Joséphine et Georgette lui font signe de se taire. — La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le jardin de l'hôtel Saint-Réant, orné et éclairé pour une fête. A gauche, deux cariatides indiquant l'entrée de la salle de danse. A droite, un riche pavillon dépendant de l'hôtel.

SCÈNE I.

SAINT-RÉANT, INVITÉS.

(Au lever du rideau, des groupes de masques, d'officiers et de dominos circulent; des valets passent avec des plateaux de rafraîchissements.)

CHOEUR.

Air de M. Guénée.

Ah! c'est divin! ce bal est plein de charmes!
Oui, dans ces lieux, fixons-nous pour toujours.
Le doux plaisir succède au bruit des armes,
Et dans Paris renaissent les amours!

SAINT-RÉANT, entrant par la gauche sur les deux derniers vers du chœur, saluant les invités, et parlant aux valets.

Faites ci'culer des glaces, des so'bets... (Aux masques.) Allons, Messieurs, des rent'ans à la bouillotte!.. ce diable d'Isabey décave tout le monde! (A un domestique.) Un ve''e d'o'geat pour Mme Hamelin, et dites à Julien de commencer la valse de la 'eine de P'usse... (A lui-même, et s'essuyant le front avec son mouchoir.) Ouf! c'est fatigant d'amuser les autres... mais ma soi'ée fe'a époque. (A ceux qui l'entourent.) Vous savez, Messieurs, qu'à l'arrivée du p'emier consul tout le monde se démasque.

UN DOMINO.

Est-ce qu'il a peur de nous?

SAINT-RÉANT, sévèrement.

Le p'emier consul n'a peur de pe'sonne, Monsieur... mais tous les bons F'ançais doivent veiller sur ses jou's!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUPERRON.

DUPERRON, qui a entendu les derniers mots.

Bien répondu, cher ami... nous sommes là pour lui faire un rempart de notre corps... à ce colosse, ce héros, ce demi-dieu!

SAINT-RÉANT.

A vos danseuses, Messieurs.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! c'est divin! ce bal est plein de charmes, etc.

(Tous les masques sortent par la gauche.)

SCÈNE III.

SAINT-RÉANT, DUPERRON.

SAINT-RÉAUT, lui serrant la main.

Eh! bonsoir, mon t'ès-cher... vous avez donc changé d'idée?.. C'est bien aimable à vous.

DUPERRON.

Non... je viens toujours vous dire que je ne viendrai pas... je fais tout par moi-même. Mais dans le tendre intérêt que je vous porte... (A part.) Il n'y a pas de mal de ménager la chèvre et le chou... (Haut.) j'ai cru devoir vous prévenir d'un danger qui vous menace.

SAINT-RÉANT.

Moi?

DUPERRON.

Vous m'avez recommandé votre jeune frère, pour ne pas l'avancer...

SAINT-RÉANT.

Vous ne l'avez pas po'té, j'espè'e, sur le t'avail d'aujou'd'hui?

DUPERRON.

Oh! je m'en suis bien gardé... ce n'est pas moi qui ai deux paroles... mais je sais de bonne part... (A part.) J'aime autant le préparer tout doucement... (Haut.) que le ministre a été circonvenu.

SAINT-RÉANT.

Par qui?

DUPERRON.

Je l'ignore... mais je suis parfaitement sûr de ce que je vous avance. On a agi sourdement... il y a des intrigues de femmes... Ces diables de femmes se mêlent de tout!.. Bref, je ne serais pas surpris qu'on ne manigançât quelque chose... et je vous engage à vous tenir sur vos gardes. (A part.) Comme ça, il ne pourra pas m'accuser.

SAINT-RÉANT, souriant.

Je suis pa-faitement en mesu'e!.. J'ai quitté le p'emier consul, il y a une heu'e... il m'a p'omis d'êt'e ici à minuit, pour signer mon cont'at... le notai'e est a''ivé, ainsi que nos témoins. De plus, et pour que ma pupille n'appo'tât pas la moind'e 'ésistance, j'ai eu l'a't de la b'ouiller à mo't avec son che' Edmond.

DUPERRON.

Ah bah! ah bah!

SAINT-RÉANT, riant.

Pa'ole sup'ême!.. Il y a dans ce moment une aventure, une petite anecdote scandaleuse d'un ce'tain cachemire donné par un jeune homme à une de nos belles dames... et p'esque sous le nez du ma'i.

DUPERRON, riant très fort.

Oh! oh! oh! l'imbécille! Il n'a rien vu?

SAINT-RÉANT.

Il n'a 'ien vu.

DUPERRON.

C'est toujours comme ça... Et sait-on quel est le benêt de mari ?..

SAINT-RÉANT.

Non... mais si vous y tenez beaucoup je m'en info'me'ai, et je vous le di'ai.

DUPERRON.

Vous me ferez plaisir... j'aime beaucoup ces petites histoires scandaleuses.

SAINT-RÉANT.

J'ai donc pe'suadé à Céline que le jeune homme n'était aut'e qu'Edmond... que c'était cette nouvelle int'igue qui l'avait empêché de voler à son secours, quand elle avait fui de chez moi. Je lui ai même donné des p'euves de sa t'ahison... ce qui est toujours facile, quand on a de l'imagination, et qu'on est un peu...

DUPERRON, le poussant du coude.

Scélérat!.. Sommes-nous scélérats, nous autres hommes!

SAINT-RÉANT, riant.

Si bien que la pauv'e enfant, fu'ieuse, indignée, s'est jetée dans mes b'as, en me ju'ant qu'elle était p'ête à m'épouser.

DUPERRON.

Mais, ne peut-on la détromper ?.. Vous avez tant de monde ici... au milieu d'un bal masqué un inconnu peut se glisser...

(Un valet passe, Duperron l'arrête et prend un verre d'orgeat.)

SAINT-RÉANT.

Vous avez 'aison. (A lui-même) Cette Aspasie, quoique je ne l'aie vue qu'un moment, me pa'ait audacieuse... (Au valet.) Justin !..

LE VALET.

Monsieur...

SAINT-RÉANT.

Dites au commissaire que j'ai quelques 'aisons de c'aind'e pour la sû'eté du géné'al Bona-pa'te... Qu'il place des agens aux deux ent'ées de l'hôtel, qu'ils fassent démasquer tous les invités qui se présente'ont... et su'tout, qu'ils ne laissent ent'er que ceux qui auront des billets signés de moi.

LE VALET, en sortant à droite.

Oui, Monsieur.

DUPERRON.

Mesure de haute police!

SAINT-RÉANT.

Comme ça, je suis ce'tain... D'ailleurs, à minuit, je se'ai maié... (Tirant sa montre.) Il est onze heures et demie... le premier consul ne peut ta'der.

DUPERRON, brusquement.

Diable! alors je m'en vais.

SAINT-RÉANT.

Un moment!.. on dirait qu'il vous fait peur!

DUPERRON.

Notre colosse! du tout!.. Mais, je vous le répète, son regard me gêne, me dérange.

SAINT-RÉANT.

Enfant!.. On croi'ait que vous avez quelque chose à vous 'ep'ocher!.. et un conspi'ateur ne se'ait pas plus t'oublé.

DUPERRON, troublé.

Oh Dieu !.. Saint-Réant ne dites donc pas ces choses-là... vous me faites frémir de la tête aux pieds!.. d'autant qu'on vient de m'assurer que ce malheureux Georges Cadoudal n'avait point été arrêté comme on le croyait.

SAINT-RÉANT.

Ce n'est que trop vrai!

DUPERRON, à part,

Le cœur me manque.

SAINT-RÉANT.

Il paraît qu'il est soutenu par des fonctionnaires du gouvernement qui lui prêtent les mains.

DUPERRON, à part.

Et des douillettes de soie !.. Le misérable ne m'a rien renvoyé... je suis horriblement compromis!

SAINT-RÉANT.

Qu'avez-vous donc? vous êtes pâle!.. Est-ce que vous vous trouvez mal?..

DUPERRON, d'un air piteux.

Je ne me trouve pas mal, mais je ne me trouve pas bien... La chaleur... et puis peut-être un excès de travail... (A part.) Décidément, il faut se montrer en public... c'est le seul moyen d'éloigner tout soupçon... (Haut.) Toute réflexion faite, cher ami, je reste à votre bal pour me distraire... et puis, pour admirer notre demi-dieu! le vainqueur de l'anarchie, l'effroi des pervers!

SAINT-RÉANT.

Bravo! lancez-vous... allez vous faire intriguer par une jolie femme!..

DUPERRON, passant à gauche.

Pourvu que ce ne soit pas la mienne... * Je ne sais pas ce qu'elle est devenue!.. Ah bah! il faut rire! (A part.) C'est égal, j'ai une frayeur de tous les diables!..

Air nouveau de M. Gnénée.

Oui, dans cette foule bruyante,
De me montrer je suis pressé!

(S'excitant.)

La figure heureuse et riante...

SAINT-RÉANT.

Vous avez l'air d'un trépassé!..
Faites b'iller votre élégance,
Allez vite... on va commencer!
Une valse... une cont'edanse...

DUPERRON, à part.

Ah! j'ai bien peur de la danser!

ENSEMBLE.

DUPERRON.

Oui, dans cette foule bruyante,
De me montrer je suis pressé!
Vite, une valse délirante,
J'en veux tâter, je suis lancé!

SAINT-RÉANT.

Oui, dans cette foule bruyante,
Où par le flot on est poussé,

* Duperron, Saint-Réant.

Montrez votre mine riante...

(A part.)

C'est bien celle d'un trépassé!

(Duperron entre à gauche.)

SCÈNE IV.

SAINT-RÉANT, seul d'abord ; puis, LE VALET, VICTOR, DEUX OFFICIERS.

SAINT-RÉANT, à lui-même.

A me'veille!.. et sûr maintenant de n'avoi' que des pe'sonnes invitées par moi-même, je puis do'mir sur les deux oreilles.

LE VALET, annonçant.

M. Victor d'Hérigny, lieutenant des guides.

SAINT-RÉANT.

Victor... je ne c'oyais pas avoir envoyé d'invitation à ce monsieur... (Voyant les deux officiers qui le suivent) Ni à ceux-ci... Est-ce que je vais avoir tous le 'égiment?.. (Les saluant d'un air contraint.) Messieurs...

VICTOR.

Pardon, Monsieur, d'oser nous présenter... c'est sous les auspices de Mme Duperron...

SAINT-RÉANT, se remettant.

Ah! très bien, Messieurs... je sais... Si vous voulez entrer dans la salle de bal... *

VICTOR, saluant.

Mille graces!.. (Bas, à ses camarades.) Tâchons d'inviter Céline... et de justifier ce pauvre Edmond, qui, bien certainement ne paraîtra pas ici.

LE VALET, annonçant.

M. Edmond Saint-Réaut...

VICTOR.

Qu'entends-je?..

SAINT-RÉANT.

Mon frère! comment?.. Je suis sûr pour celui-là...

VICTOR, à lui-même.

La République est sauvée!.. (A ses amis.) Il va y avoir une petitte explicacion de famille qui ne nous regarde pas... (Edmond entre.) nous gênerions les combattans! Suivez-moi!

(Victor entre à gauche, avec les deux officiers, après avoir salué Saint-Réant et fait un signe de la main à Edmond.)

SCÈNE V.

SAINT-RÉANT, EDMOND.

SAINT-RÉANT, à part.

Morbleu! est-ce ainsi que l'on exécute mes o'dres!.. (Haut, et avec humeu'.) Monsieur... je suis fo't étonné...

EDMOND, d'un air ouvert et joyeux.

De ne m'avoir pas vu accourir plus tôt?.. C'est vrai! j'ai tort, mon cher Emile... mais j'étais si loin de m'attendre... une pareille générosité de votre part... un retour si inespéré!..

SAINT-RÉANT.

Quel galimathias me faites-vous là? de quelle géné'osité pa'lez-vous?

EDMOND.

Eh! mais... de la vôtre... en m'envoyant ce billet d'invitation.

SAINT-RÉANT.

Je vous ai envoyé un billet... moi?

EDMOND, le lui montrant.

Voyez, vous-même...

SAINT-RÉANT.

C'est à se casser la tête!

EDMOND.

Et ces deux lignes ajoutées au bas, qui m'ont comblé de joie... (Lisant.) « Hâtez-vous... votre »frère vous attend pour vous unir à celle que »vous aimez. »

SAINT-RÉANT, froissant le billet et le jetant.

C'est une infâme calomnie!..

EDMOND.

Comment?..

SAINT-RÉANT.

On s'est amusé à vos dépens!.. Jamais je n'ai eu l'intention de renoncer à mes d'oits... la p'euve, c'est que dans une demi-heu'e, Céline sera ma femme.

EDMOND, se contenant à peine.

O ciel!.. Et vous croyez que je me laisserai dépouiller tranquillement du seul bien que j'ambitionnais?.. Non, non!.. Et prenez garde de me pousser au désespoir!

SAINT-RÉANT.

J'espè'e que vous n'êtes pas venu ici pour fai'e un éclat?.. Le premier consul peut a''iver d'un moment à l'aut'e.

EDMOND, vivement.

Tant mieux! je lui parlerai... je me jetterai à ses pieds... Grace au ciel et à mon courage, je ne lui suis point inconnu... Plus d'une fois, en Italie, en Egypte, il a daigné applaudir à mes succès... (Le regardant, avec intention.) Et si quelque ennemi caché m'a empêché jusqu'à ce jour d'obtenir l'avancement que je crois mériter, je suis sûr que mon général l'ignore... que son ame loyale n'a besoin que d'être éclairée pour me rendre justice... Je ne lui demanderai que Céline... je ne veux qu'elle seule.

SAINT-RÉANT, à part.

Malpeste!.. (Haut.) Vous êtes fou!.. un simple lieutenant sans fortune, aspirer... Mais, c'est vous exposer à une disgrace certaine, à une destitution, peut-etre!..

EDMOND, avec désordre.

Que m'importe!

SAINT-RÉANT, d'un ton plus doux.

Edmond... mon ami!.. revenez à vous... Songez que Mlle de Sénancourt est ma pupille, que seul j'ai le droit d'en disposer... Mon Dieu! si je pouvais... Je vous aime... je vous aime plus que vous ne croyez, allez!.. Mais des motifs politiques... la volonté du chef de l'état... Allons, mon frère, calmez-vous, etirez-vous... Et au

* Les Officiers, Victor, Saint-Réant.

nom de not'e pè'e, ne donnez pas le spectacle d'une désunion !..

EDMOND, ému.

Notre père !.. Eh bien ! c'est en son nom aussi que je vous supplie de ne pas faire mon malheur ! de revenir franchement à moi, de me tendre la main !

SAINT-RÉANT, lui tendant la main.

Je ne demande pas mieux que de vous donner ma main... mais pas celle de Céline.

EDMOND, furieux.

Encore !.. Vous vous flattez en vain de l'emporter ! jamais vous ne serez son époux !

SAINT-RÉANT, élevant la voix.

Et qui m'en empêchera ?.. qui pourrait s'opposer...

LE VALET, annonçant.

Mme la marquise de Miramonte !..

SAINT-RÉANT, frappé.

La marquise !..

EDMOND, de même.

De Miramonte !.. notre nom !..

SAINT-RÉANT.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE VI.

SAINT-RÉANT, ASPASIE, masquée et vêtue de la robe de fiancée arlésienne que l'on a montrée au premier acte. Costume pittoresque et élégant. EDMOND.

EDMOND, à part.

Une femme masquée !.. Je ne saurais comprendre...

SAINT-RÉANT, de même.

Qui peut avoir deviné ?.. C'est un tour que l'on me joue !..

ASPASIE, qui s'est avancée lentement au milieu d'eux, et après un silence.

Il paraît que ma présence cause un sensible plaisir à M. de Saint-Réant !

EDMOND, à part.

Je crois reconnaître cette voix !

SAINT-RÉANT, d'un air contraint, et faisant l'aimable.

Beau masque, cette plaisanterie peut être fort ag'éable, mais je n'en saisis pas le sel.

ASPASIE.

Je me charge de te l'expliquer.

SAINT-RÉANT.

Quel est ton but ?

ASPASIE.

Je ne puis le dire qu'à toi seul.

SAINT-RÉANT, s'efforçant de sourire.

Je n'ai pas le temps d'écouter... tu conçois qu'un maître de maison...

ASPASIE.

Si fait ! tu m'écouteras... je le veux !

SAINT-RÉANT.

Tu le veux !..

ASPASIE, appuyant.

Moi... marquise de Miramonte !

EDMOND, s'approchant, bas.

Marquise !

ASPASIE, bas, à Edmond.

Laissez-nous !

EDMOND, à part.

C'est Aspasie !

ENSEMBLE.

AIR : La belle fille.

Ah ! ce mystère
Le / Me désespère !
Et la colère
Brille en ses / mes yeux !
Mais, du silence,
De la prudence,
Car sa / Car la vengeance
Je vais,
Saura, je pense,
Viendra,
Vous rendre heureux !
Combler mes vœux !

(Edmond entre dans la salle du bal.)

SCÈNE VII.

SAINT-RÉANT, ASPASIE, masquée.

SAINT-RÉANT, voulant suivre Edmond.

Edmond !

ASPASIE, l'arrêtant.

Restez !

SAINT-RÉANT.

Mais...

ASPASIE, avec plus de force.

Restez !.. Au nom du révérend père Dominique de Saint-Augustin !

SAINT-RÉANT, immobile.

Qu'entends-je ?..

ASPASIE, après un silence.

Ah ! ah ! vous n'êtes plus si pressé de me quitter... vous daignez m'écouter maintenant.

SAINT-RÉANT, essayant de se remettre, et souriant.

Ange ou démon... je ne sais trop lequel... peut-être tous les deux... je vois que tu connais ou que tu crois connaît'e quelque folle aventu'e de ma jeunesse... et tu veux te donner le passe-temps de m'int'iguer... à l'aide des détails qu'on t'a fou'nis... Je passe condamnation d'avance sur toutes les peccadilles que tu viens me 'epocher... Ainsi, ne te donne pas la peine de les énumé'er... hâte-toi plutôt de me mont'er ta cha'mante figu'e !

ASPASIE.

Je ne suis pas venue à ton bal pour cela.

SAINT-RÉANT.

Et qu'y viens-tu donc faire ?

ASPASIE.

T'empêcher de commettre une seconde faute.

SAINT-RÉANT.

Une faute ?

ASPASIE.

Tu as raison... le mot est trop doux !.. j'aurais dû dire un second crime !..

SAINT-RÉANT, choqué.

Ah! ceci passe la raille'ie... (Voulant sortir.) et les soins que 'éclame mon cont'at de ma-'ia:e...

ASPASIE, l'arrêtant.

Ton contrat ?.. tu ne le signeras pas!

SAINT-RÉANT.

Comment?

ASPASIE.

Tu sais bien que tu ne le peux pas...

SAINT-RÉANT.

Je ne le peux pas.

ASPASIE.

Puisque tu es marié.

SAINT-RÉANT, frappé.

Marié!.. moi!

ASPASIE.

Et quoique la polygamie ne soit plus un cas pendable, il pourrait en résulter pour toi, certain inconvénient auquel l'amitié même du premier consul ne saurait te soustraire... d'autant que Bonaparte n'aime ni le scandale ni les séducteurs.

SAINT-RÉANT, affectant de rire.

Cela ne peut m'atteindre... je suis parfaite-fement étranger... je regrette seulement, beau masque, que tu te sois laissé abuser par des contes absurdes.

ASPASIE, vivement.

Absurdes!.. le mot n'est pas poli, M. de Saint-Réant, et je vois bien qu'il faut vous rappeler que ces contes absurdes, forment une des pages les plus coupables de votre vie.

SAINT-RÉANT, voulant sortir.

Encore une fois, je me dois aux invités...

ASPASIE, l'arrêtant avec force.

Oh! vous m'entendrez... ou c'est au premier consul que je ferai ce récit.

SAINT-RÉANT, à part.

Quel supplice!.. (Haut.) Voyons, je vous écoute.

ASPASIE, d'une voix émue, après une pause.

Il y a treize ans... dans un petit village des environs d'Antibes, vivait une pauvre orpheline nommée Mariette Truchon. (S'arrêtant, avec un sourire.) Le nom n'est pas très noble, j'en conviens... mais elle avait quinze ans... elle était sage... (Sérieusement.) Oui, sage, vous le savez mieux que personne, Monsieur... car elle résista longtemps à toutes les séductions dont on l'environnait! Un brillant seigneur corse, qui se faisait appeler le marquis de Miramonte... et qui se cachait, disait-il, pour échapper aux troubles politiques de son pays... vit la pauvre Mariette, et tenta de s'en faire aimer! Il était encore jeune, assez bien de sa personne... je vous ai dit qu'il y avait quelques années de cela... et, cependant il aurait échoué comme les autres. s'il n'eût parlé de mariage.. mariage secret, bien entendu, à cause de son nom, de sa famille!.. La malheureuse Mariette. qui l'aimait, se laissa persuader... et une nuit, dans la petite chapelle du couvent de Saint-Augustin, le révérend père Dominique les maria! je crois que je n'omets aucune circonstance, hein?.. (Se reprenant). Ah! si, pardon, j'oubliais... que pour concilier, autant que possible, l'intérêt de son amour et celui de sa dignité, M. le marquis obtint à prix d'or du pauvre moine, qu'au lieu d'un mariage véritable, il ne ferait qu'un hymen simulé, sans aucune valeur, et que le noble marquis pourrait désavouer quand bon lui semblerait.

SAINT-RÉANT, troublé et à part.

O ciel!

ASPASIE, avec un sourire.

C'est bien cela, n'est-il pas vrai? (D'une voix plus émue.) Au bout de trois jours, Mariette était abandonnée... son mari avait disparu!.. Seule, à pied, et presque folle, la pauvre fille, vêtue de sa robe de noce... la seule qu'elle possédât. (Lui montrant celle qu'elle porte.) Celle-ci, je crois, M. le marquis... parcourut les environs, la montagne. les villages... sans découvrir la moindre trace de son perfide! dans son désespoir, elle allait mettre fin à ses jours, un ange la recueillit, la sauva... pour empêcher votre perte, votre ruine... pour qu'elle vînt vous dire aujourd'hui : marquis de Miramonte, vous ne pouvez vous marier... Mariette est votre femme... et c'est elle qui réclame ses droits.

(Elle se démasque.)

SAINT-RÉANT, stupéfait.

Aspasie!

ASPASIE, reprenant son ton naturel.

La revendeuse... qui n'avait pu vous reconnaître ce matin... La révolution a changé tant de figures! mais, qui avait été frappée cependant d'un vague pressentiment, et qui ne vous laissera pas consommer le malheur de Céline.

SAINT-RÉANT, se remettant et avec aplomb.

Vous êtes folle!.. allons donc! c'oyez-vous que je me laisse eff'ayer pa' des menaces... par des fables inventées à plaisir et dont il n'existe aucune p'euve.

ASPASIE, à part.

C'est vrai!

SAINT-RÉANT.

Je suis lib'e... pa'faitement lib'e... Céline se'a ma femme...

(On entend sonner minuit.—Musique.)

ASPASIE.

M. le marquis...

SAINT-RÉANT, remontant à droite.

A l'instant même... car j'entends sonner minuit... le notai'e est là... le premier consul ne peut ta'der... *

ASPASIE.

Mais songez donc!..

SAINT-RÉANT, avec force.

Je ne c'ains 'ien, reti'ez-vous... je vous l'o'donne... et... justement, voici tout not'e monde.

(Aspasie remet son masque.)

* Aspasie, Saint-Réant.

SCENE VIII.

Les Mêmes, CÉLINE, EDMOND, VICTOR, LE NOTAIRE, Invités, Hommes et Femmes. *

CHŒUR.

Air : Chœur final de Marco.

Pour cet heureux mariage
Nous voici tous rassemblés.
Aux époux rendons hommage,
Que tous leurs vœux soient comblés.

SAINT-RÉANT.

Ma chère Céline, nous touchons enfin au moment fo'tuné... M. le notai,e, vous allez recevoir les signatu'es.

(Le notaire entre dans le pavillon à droite.)

CÉLINE, jetant un regard sur Edmond.

O ciel ! quand j'espèrais !..

EDMOND, bas, à Aspasie.

Vous n'avez donc rien obtenu ?

ASPASIE, bas.

Mon Dieu, non !

EDMOND, bas.

C'est fait de nous !

VICTOR, bas.

Un bon moyen!.. enlevons la mariée... hein?

SAINT-RÉANT, voulant faire entrer la société dans le pavillon.

Allons, Messieurs...

(Mouvement des invités.)

ASPASIE, masquée, bas, à Saint-Réant.

Un mot, M. le marquis.

SAINT-RÉANT, impatienté.

Enco,e !

ASPASIE, bas.

C'est l'affaire d'une minute.

(Saint-Réant, fait un signe aux invités comme pour s'excuser, Aspasie et Saint-Rant sont seuls sur le devant de la scène.)

ASPASIE, à mi-voix.

Je n'ai omis qu'un petit incident dans mon roman de tout à l'heure!.. (Lentement.) Ne serait-il pas possible que le père Dominique... qui ne devait faire qu'un faux mariage... effrayé, saisi de remords... en eût fait un véritable... portant votre signature....

SAINT-RÉANT,

Grand Dieu !

ASPASIE.

Et qu'il m'en eût remis une expédition ?

(Elle lui montre un papier.)

SAINT-RÉANT, consterné et voulant le prendre.

Je suis perdu !

ASPASIE, bas, et cachant le papier.

Voyez maintenant ce que vous voulez que j'en fasse.

LES INVITÉS, pressant Saint-Réant.

Eh bien ?

SAINT-RÉANT, troublé.

Voilà, voilà !.. (Bas à Aspasie.) Mariette... au nom du ciel, que prétendez-vous ?

ASPASIE, bas.

Le montrer au notaire, à tout le monde, si vous persistez...

SAINT-RÉANT.

Comment ?

ASPASIE.

Non pour être votre femme, je n'y tiens plus. Dieu merci... je suis guérie!.. ou l'anéantir si vous vous exécutez de bonne grâce.

SAINT-RÉANT.

Mais...

ASPASIE, d'un air railleur.

C'est à prendre ou à laisser.

SAINT-RÉANT, à part

Bonté divine ! que résoudre ?...

LE NOTAIRE, la plume à la main et sur la porte du pavillon.

Les mariés d'abord.

ASPASIE, faisant un pas et à Saint-Réant.

Vous le voulez ?

SAINT-RÉANT, l'arrêtant.

Un instant, despote ! * Haut et affectant un air riant. Mes chers amis... mes chers amis... vous allez être bien étonnés...

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

SAINT-RÉANT.

Je vous avais rassemblés... pour assister au mariage de ma pupille... et, mon amour pour elle me faisait vivement dési'er.. (Toutes les fois que Saint-Réant hésite, Aspasie montre son contrat. qu'elle cache après l'avoir menacé.) Mais à Dieu ne plaise que je contraigne un cœur... non que je ne sois en d'oit, pa'ce que... certainement... un tuteur... (Aspasie s'évente avec le papier qu'elle à élevé en l'air. Saint-Rèant effrayé répond vivement-) Mais je suis bon parent, et du moment que je sais qu'elle est aimée de mon frère, et qu'elle répond à son amour... Avec effort. Je ne demande pas mieux que de les unir.

TOUS.

Qu'entends-je ? **

SAINT-RÉANT, à son frère.

Malheureusement... le nouveau décret... s'y oppose... vous n'ètes pas capitaine !

SCÈNE IX.

Les Mêmes Mme DUPERRON.***

Mme DUPERRON.

Comment il n'est pas capitaine ! voici son brevet.

SAINT-RÉANT.

Son brevet !

* Edmond. Aspasie, Victor, Céline, Saint-Réant, le Notaire.

* Aspasie, Edmond, Victor, Saint-Réant, Céline, le Notaire.

** Aspasie, Victor, Edmond, Saint-Réant, Céline, le Notaire.

*** Aspasie, Victor, Mme Duperron, Edmond, Saint-Réant, Céline.

Mme DUPERRON.

Le ministra vient de le signer.

SAINT-RÉANT.

Très bien... mais le consentement du premier consul.

Mme DUPERRON.

Mme Bonaparte avait deviné vos bonnes intentions, mon cher Saint-Réant... elle a plaidé la cause de votre frère auprès du général... et, après quelque hésitation. « A la bonne heure, « a-t-il dit... que notre jeune capitaine épouse « Mlle Sénancourt... au moins cela ne sort pas « de la famille. »

SAINT-RÉANT, avec une joie forcée.

A merveille... et puisqu'il n'y a plus d'obstacles...

VICTOR.

Bravo le munitionnaire !

EDMOND, dans les bras de Saint-Réant.

Mon frère ! mon bon frère !

SAINT-RÉANT, d'un air pénétré.

Edmond, vous avez été injuste envers moi... et voilà ma vengeance... (Lui montrant Céline.) Allons, Mesdames, si vous voulez entrer... (Les invités entrent dans le pavillon).. toi, Edmond, la main à ta femme... et signons ton contrat.

(Edmond et Céline entrent dans le pavillon. Musique. Saint-Réant s'approche furtivement d'Aspasie.)

SAINT-RÉANT, bas, à Aspasie.

Le sacrifice est consommé !... tu es contente!.. A ton tour, tiens ta promesse!... donne-moi vite notre contrat, que je le déchire !

ASPASIE, froidement.

Avec d'autant plus de plaisir. (Le lui donnant.) qu'il ne pouvait pas vous compromettre.

SAINT-RÉANT, qui l'a déployé, furieux.

Du papier blanc!.. Je suis joué ! Ah! morbleu !.. ça ne se passera pas ainsi, et je vais... (Edmond et Céline reparaissent.) Ils ont signé!..

ASPASIE, à mi-voix.

N'y ayez pas de regret, et soyez bien tranquille... je ne réclamerai jamais.

SCÈNE X.

Les Mêmes. DUPERRON, L'INCONNU, Tous les Invités *

(Duperron tient au collet l'Inconnu, qui a toujours la douillette et la perruque du troisième acte.)

DUPERRON, criant,

A moi ! au secours ! fermez les portes !

TOUS, étonnés.

Qu'est-ce donc ?

L'INCONNU, se débattant.

Mais lâchez-moi donc, M. Duperron.

DUPERRON, furieux.

Te lâcher, infâme conspirateur ! audacieux brigand !.. Vite ! la garde! le commissaire ! les gendarmes !.. je tiens le farouche Georges Cadoudal !

* Aspasie, Victor, Mme Duperron, l'Inconnu, Saint-Réant Céline, Edmond.

TOUS, avec terreur, faisant un pas en arrière.

Cadoudal !

L'INCONNU.

Permettez !

DUPERRON, le secouant.

Je l'ai reconnu à sa douillette !.. c'est-à-dire à la mienne, qu'il m'avait escroquée, le scélérat! (Le secouant plus vivement.) Elle te coûtera cher!

L'INCONNU.

Laissez-moi me démasquer et vous verrez...

DUPERRON.

C'est moi qui te démasquerai, misérable assassin !... Je fais tous par moi-même... Dieu soit loué ! j'ai sauvé la France !

(Il lui arrache son masque.)

TOUS, gaîment.

Que vois-je !

SAINT-RÉANT, riant.

Eh! c'est Musson... le mystificateur !

TOUS.

C'est Musson !

SAINT-RÉANT.

Notre plus joyeux convive !

Mme DUPERRON.

Qui fuit toujours ses créanciers.

VICTOR, riant.

Et les prises de corps !..

DUPERRON, stupéfait.

Musson, le mystifi... Comment, Monsieur, vous n'êtes pas ce monstre abominable ?.. Ça m'étonne ?.. Je suis donc mystifié ?..

MUSSON, le saluant en riant et lui offrant une prise de tabac.

Si vous voulez bien le permettre.

DUPERRON, lui frappant sur le ventre.

Farceur !.. C'est égal, j'aime mieux ça... ma perruque n'a pas été compromise.

ASPASIE, ôtant son masque.

Et vous pouvez la remettre sans danger.

LES DAMES.

Aspasie !.. ici !

ASPASIE.

Oh ! pardon, Mesdames... ce n'est pas ma place, je le sais... je me retire... mais je viens d'apporter à M. de Saint-Réant une corbeille de mariage qu'il m'avait commandée, et dont il fait cadeau à la fiancée de son frère.

TOUS.

Une corbeille !

SAINT-RÉANT, à part, faisant la grimace.

Elle ne perd pas la tête la revendeuse.. (Haut à Edmond qui s'est approché pour le remercier.) Oui... oui, sans doute... c'est toujours la suite de la surprise... (A part.) J'enrage! je perds une femme riche et jolie... mais je me rattrapperai sur la 'épublique.

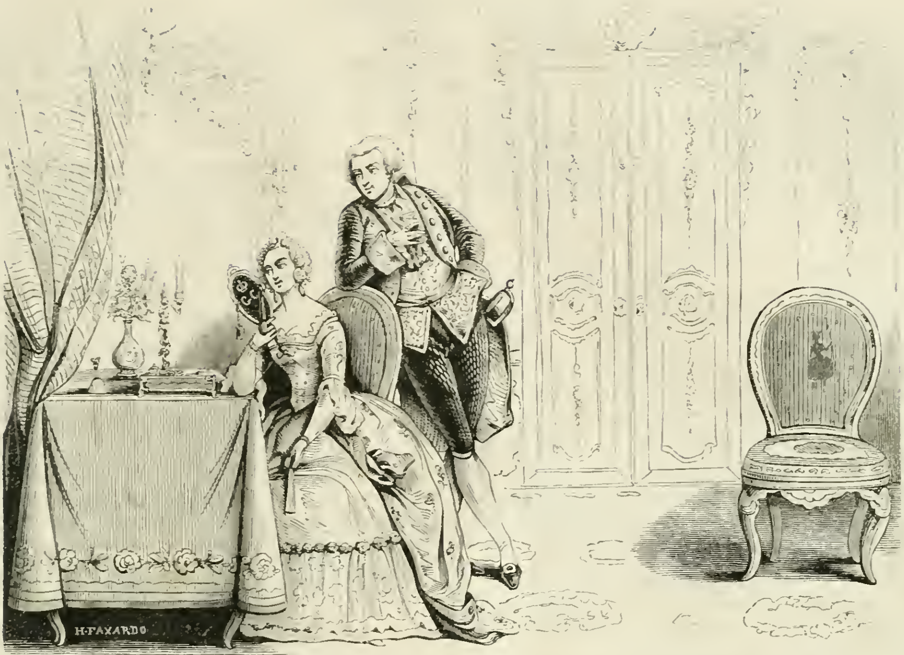
CHOEUR FINAL.

Air : Versez, versez, et du meilleur.

Heureux amans, tendres époux,
Pour célébrer des nœuds si doux,
Au son joyeux du tembourin,
Dansons gaîment jusqu'à demain !

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, n. 12.



ACTE IV, SCÈNE II.

UN MARIAGE SOUS LOUIS XV,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

par Alexandre Dumas,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 1er JUIN 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE COMTE DE CANDALE.	M. Firmin.	LA COMTESSE DE CANDALE. . . .	Mlle Plessy.
LE CHEVALIER DE VALCLOS. . .	M. Menjaud.	MARTON, femme de chambre de la Comtesse.	Mlle Anaïs.
LE COMMANDEUR.	M. Périer.	UN SUISSE.	M. Mathien
JASMIN, valet du comte.	M. Régnier.		

La scène se passe à Paris vers le milieu du XVIIIe siècle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon boudoir, servant de milieu entre deux appartemens, avec une porte au fond et deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON, JASMIN, *entrant ensemble.*

MARTON.

Eh bien! comment cela s'est-il passé?

JASMIN.

Mais à merveille; le curé nous a fait un discours des plus attendrissans : la mariée a manqué s'évanouir, les grands parens ont pleuré à chaudes larmes... et moi-même, parole d'honneur, j'ai senti que la componction me gagnait... Marton.. il faudra cependant faire une fin...

MARTON.

Quant à moi, j'attendrai la vue d'un autre mariage pour me déterminer, car je doute fort, s'il faut que je te le dise, que celui-ci tourne à bien.

JASMIN.

Il a au contraire toutes les conditions voulues, ce me semble.

MARTON.

Oui, excepté l'amour.

JASMIN.

Ah! ma chère, comme vous sentez la roture! Mais où donc avez-vous servi? Ce mariage

est au contraire des plus convenables : deux maisons prêtes à s'éteindre qui se réunissent, les Candale et les Torigny qui renaissent en espérances : seize quartiers qui en épousent dix-huit, le roi qui promet l'ordre, et le commandeur qui donne six cent mille livres tout de suite! Ah çà! mais il faudrait que le diable lui-même s'en mêlât pour que cela tournât mal...

MARTON.

Un mariage fait par testament, comme c'est de bon augure!

JASMIN.

Mais c'est comme cela qu'ils se font tous à cette heure : Monsieur le maréchal en mourant a pourvu à l'établissement de son fils et de sa nièce en mariant d'avance les deux cousins... et il a bien fait, Marton, car à l'heure qu'il est, nous avons si peu de respect de nous-mêmes, que mademoiselle de Torigny, sans cette précaution, eût peut-être épousé un gros fermier général, et M. de Candale quelque petite robine... cela ne se voit-il pas tous les jours?...

MARTON.

Ma pauvre maîtresse, elle aurait pu être si heureuse!...

JASMIN.

Comment!... au fond de sa province, dans son couvent de Soissons... elle avait déjà pris ses arrangemens pour cela?...

MARTON.

Ah! monsieur le comte, vous ne saurez jamais ce que nous vous sacrifions.

JASMIN.

Eh bien! mais, et nous autres, Marton, est-ce que vous nous croyez tout-à-fait esseulés?... je sais certaine grande dame qui en fera immanquablement une maladie...

MARTON.

Et moi je connais un pauvre jeune homme qui en mourra pour sûr.

JASMIN.

Vraiment... voyez donc comme cela se rencontre!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE SUISSE *de l'hôtel, ouvrant les deux battans de la porte du fond, sa grande canne à la main.*

LE SUISSE, *sans entrer.*

Monsié Chasmin.

JASMIN.

Eh bien! quoi?

LE SUISSE.

Monsié Chasmin, il être une cholie tame en pas, tans une foiture fermée, qui temande à parler à fous.

JASMIN.

Comment, drôle! est-ce que tu n'avais pas quelque laquais à m'envoyer, que tu quittes ta porte ainsi? et si pendant ce temps-là les voitures rentraient...

LE SUISSE.

Je serais gronté, je le sais pien; mais la tame il m'avre donné tix louis pour faire la commission moi-même.

JASMIN.

Alors c'est autre chose : dis à la dame que je descends, et ordonne à son cocher d'aller m'attendre à la petite porte de monsieur le comte.

LE SUISSE.

J'y fas.

Il referme la porte.

JASMIN.

Vous voyez qu'on ne vous faisait pas un conte, Marton.

MARTON.

Et quelle est cette dame?

JASMIN.

Notre délaissée probablement. Mais pardon... vous ne voudriez pas que je la fisse attendre; respect au malheur!

Il sort par la porte latérale à la droite du spectateur.

SCÈNE III.

MARTON, LE CHEVALIER.

A mesure que Jasmin s'éloigne, un paravent qui est placé du côté opposé à celui par lequel il sort se déroule, et le Chevalier paraît.

LE CHEVALIER.

Marton, ma chère Marton!

MARTON, *jetant un cri.*

Ah!

LE CHEVALIER.

Silence, c'est moi... (*lui donnant sa bourse*) est-ce que tu ne me reconnais pas?

MARTON.

Oh! si fait, monsieur le chevalier, mais c'est que j'étais si loin de vous croire derrière ce paravent... Que venez-vous faire ici, mon Dieu...

LE CHEVALIER.

Tu me le demandes...

MARTON.

Oui, je vous le demande, car enfin... c'est si étrange de vous voir aujourd'hui... dans cette maison, au moment même où celle que vous aimez se marie avec un autre... Mais comment vous trouvez-vous là?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je le sais moi-même, Marton... je rôdais comme un fou autour de l'hôtel; j'ai trouvé une porte ouverte, je suis entré sans que personne me vît : j'ai pris le premier escalier venu, j'ai monté un étage, j'ai traversé deux ou trois appartemens, enfin j'en étais ici quand je t'ai entendue venir avec Jasmin; alors je me suis jeté derrière ce paravent... et me voilà.

MARTON.

Je le sais bien que vous voilà... mais que voulez-vous? voyons!

LE CHEVALIER.

Ce que je veux, Marton... je veux la revoir une fois... une seule fois encore.... lui dire que je

l'aime, que je n'aimerai jamais qu'elle... que ce mariage fait mon désespoir et que j'en mourrai.

MARTON.

Mais vous lui avez dit tout cela à son couvent!...

LE CHEVALIER.

Eh bien, Marton! je le lui répéterai.

MARTON.

Eh! la pauvre enfant ne le sait que de reste, allez!... d'ailleurs c'est impossible..... Savez-vous que vous êtes ici, chez son mari?

LE CHEVALIER.

Sans doute que je le sais... mais que m'importe?

MARTON.

Savez-vous qu'ils sont à l'église?...

LE CHEVALIER.

A l'église... je voulais y aller à l'église?...

MARTON.

Au fait! pourquoi n'avez vous pas fait cela?... Mort de ma vie! que les amans sont une curieuse espèce! Mais savez-vous enfin que dans un instant ils peuvent être de retour?

LE CHEVALIER.

Je les attends.

MARTON.

Comment! vous les attendez!... mais songez-y, vous êtes fou!

LE CHEVALIER.

Ah! Marton! m'oublier ainsi!

MARTON.

Mais elle ne vous a pas oublié... mais elle vous aime toujours. Je ne devrais pas vous le dire, mais c'est qu'en vérité vous me faites peine.

LE CHEVALIER.

Elle m'aime et elle se marie?

MARTON.

Pouvait-elle faire autrement? Depuis la mort du maréchal, ce mariage n'était-il pas décidé? ne le saviez-vous pas du premier jour que vous l'avez rencontrée? n'avez-vous pas eu le temps de vous préparer à cet événement, depuis six mois que vous l'entretenez au parloir, en venant voir mademoiselle votre sœur? Mais, en vérité, monsieur le chevalier, il faut être raisonnable aussi.

LE CHEVALIER.

Ah! si j'étais sûr seulement qu'elle me tînt la promesse qu'elle m'a faite! Car elle m'a fait une promesse, Marton.

MARTON.

Eh! je la connais, mon Dieu.

LE CHEVALIER.

Tu la connais, Marton... Eh bien! crois-tu qu'elle la tiendra?

MARTON.

Et sans doute qu'elle la tiendra... tant qu'elle pourra... pardi!

LE CHEVALIER.

Comment! tant qu'elle pourra?

MARTON.

Que diable, monsieur le chevalier, il ne faut pas demander l'impossible non plus... quand on se marie... eh bien! mais... on se marie.

LE CHEVALIER, *tombant dans un fauteuil.*

Marton, tu me mets au désespoir...

MARTON.

Allons, voilà que vous vous asseyez maintenant. (*Le secouant par le bras.*) Mais songez donc que dans dix minutes, dans cinq minutes peut-être ils seront ici.

LE CHEVALIER, *se levant.*

Marton, je tuerai le comte.

MARTON.

Le comte de Candale!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, le comte de Candale, le mari de Louise!

MARTON.

Comment!... mais je croyais que c'était votre ami?

LE CHEVALIER.

Mon ami! oui, sans doute, il l'a été; mais aujourd'hui c'est mon ennemi mortel; ne m'enlève-t-il pas ce que j'ai de plus cher au monde?

MARTON.

Mon Dieu! vous me faites frémir; est-ce que monsieur le comte sait quelque chose de votre amour pour sa femme?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu merci, il ne s'en doute point: j'ai eu la force de le cacher à tout le monde.

MARTON.

Ah! je respire! Eh bien! monsieur le chevalier, transigeons. Vous veniez pour voir ma maîtresse, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Hélas! oui.

MARTON.

Vous comprenez que c'est impossible.

LE CHEVALIER.

Impossible, Marton!

MARTON.

Mais oui, impossible; vous ne voudriez pas la compromettre, la perdre... n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu m'en garde.

MARTON.

Car enfin, quels sont ses torts envers vous? De vous avoir aimé... de vous aimer encore... voilà tout.

LE CHEVALIER.

Tu crois qu'elle m'aime toujours?

MARTON.

Eh! j'en suis sûre.

LE CHEVALIER.

Ah! Marton, si tu savais le bien que tu me fais!

MARTON.

Et pour la récompenser de cet amour, innocent hier... coupable aujourd'hui, vous feriez un éclat... Ah! fi donc, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Je sens bien que tu as raison, Marton; mais lorsqu'on aime, est-ce qu'on pense à tout cela?...

MARTON.

Mais c'est lorsqu'on aime qu'il faut y penser, au contraire... Voyons, voulez-vous vous brouiller

avec le comte... vous fermer à tout jamais sa maison?...

LE CHEVALIER.

Sa maison, Marton! ah! tu peux bien compter que je n'y reviendrai jamais!

MARTON.

Allons donc!... demain vous y serez... tenez, là où vous êtes.

LE CHEVALIER.

Marton... je te jure...

MARTON.

Ne jurez pas. Eh!... là, qui sait... si madame de Candale tenait la promesse que vous a faite mademoiselle de Torigny... enfin, on ne peut pas savoir: on voit des choses si étranges!

LE CHEVALIER.

Oh! alors, Marton, tu comprends bien que dans ce cas-là ce serait autre chose.

MARTON.

Allons donc!... Eh bien!... voilà que vous redevenez raisonnable, et je veux vous en récompenser. Ecrivez une lettre, et je la remettrai.

LE CHEVALIER.

J'en ai écrit une, Marton.

MARTON.

D'avance?

LE CHEVALIER.

Savais-je ce qui arriverait?... je l'ai écrite à tout hasard.

MARTON.

Alors vous n'êtes pas encore si malade que je croyais... Donnez.

LE CHEVALIER.

La voilà... mais en la lui remettant tu lui diras...

MARTON.

Je lui dirai que, de peur de la compromettre, vous êtes parti à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Marton, je voudrais cependant bien rester un instant encore.

MARTON.

Restez si vous voulez; mais alors, je ne remets rien...

LE CHEVALIER.

Je m'en vais.

Il s'avance vers la chambre du Comte.

MARTON, *l'arrêtant.*

Par où vous en allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mais, par où je suis venu.

MARTON.

C'est cela! pour que tout le monde vous voie. Tenez, passez par cette chambre, c'est la mienne, et si l'on vous voit sortir... eh bien! il n'y aura que moi de compromise.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Il y a donc une sortie par chez toi, Marton?

MARTON.

Oui, mais il n'y a pas d'entrée... je vous en préviens.

LE CHEVALIER, *s'arrêtant sur le seuil.*

Marton, ma chère Marton, rappelle bien à ta maîtresse ce qu'elle m'a promis.

Jasmin rentre.

MARTON, *poussant le Chevalier.*

C'est bon... mais c'est bon!... Le corridor, la chambre à droite, le petit escalier... et tirez sur vous la porte de la rue; que je l'entende!... (*On entend le bruit d'une porte qui se ferme.*) Là, bien!

Elle se retourne et aperçoit Jasmin sur le seuil de la porte en face d'elle.

SCÈNE IV.

MARTON, JASMIN, *tenant chacun une lettre à la main.*

JASMIN.

Très-bien! Marton, très-bien!

MARTON.

Allons, Jasmin, pas de secrets...

JASMIN.

Allons, Marton, pas de mensonge.

MARTON.

Qu'est-ce que c'était que cette belle dame?

JASMIN.

Une marquise que nous aimons... Qu'est-ce que c'était que ce beau jeune homme?

MARTON.

Un chevalier qui nous aime... et cette lettre?

JASMIN.

Cette lettre, c'est une lettre pour monsieur.. Et ce billet?

MARTON.

Ce billet, c'est un billet... pour madame.

JASMIN.

Mais qu'est-ce que tu disais donc, Marton, que cela tournerait mal?... il me semble que cela va à merveille au contraire; nous commençons par où l'on finit.

MARTON, *mettant la lettre dans son corset.*

Il faut convenir, Jasmin, que les maîtres d'aujourd'hui sont bien dépravés!...

JASMIN, *mettant la lettre dans sa poche.*

Ne m'en parle pas, Marton... Comment!... mais, ce sont eux qui nous pervertissent.

MARTON.

Chut!

JASMIN.

Quoi?

MARTON.

Les voilà qui rentrent.

JASMIN.

Alors, rendons-nous chacun à notre poste... Toutes sortes de prospérités à ton chevalier, Marton.

Il rentre par la porte latérale à droite du spectateur.

MARTON, *s'avançant vers la porte latérale à gauche.*

Bonne chance pour ta marquise...

Au moment où elle va pour entrer, on entend la voix de la Comtesse.

LA COMTESSE, *de l'antichambre.*

Marton !...

MARTON, *s'arrêtant.*

O mon Dieu !... c'est la voix de madame la comtesse.

Elle court à la porte du fond, qui s'ouvre avant qu'elle n'y soit arrivée.

SCÈNE V.

MARTON, LA COMTESSE, *ouvrant la porte du fond.*

LA COMTESSE.

Marton, au secours !... Marton, un fauteuil... Marton, vite, vite, vite !

Elle se laisse tomber sur le fauteuil.

MARTON.

O mon Dieu ! mon Dieu ! madame, qu'avez-vous donc?...

LA COMTESSE.

Marton !... je suis mariée.

MARTON.

Oh !... ce n'est que cela ?...

LA COMTESSE.

Comment peux-tu me répondre ainsi, quand tu sais que je suis au désespoir ? Marton, tu as un bien mauvais cœur !...

Elle laisse tomber sa tête contre Marton.

MARTON.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que madame s'évanouit?

LA COMTESSE.

Je crois qu'oui... As-tu des sels, de l'eau des Carmes, Marton ? je me meurs !...

MARTON.

Il y en a dans l'appartement de madame, et je cours en chercher.

Elle fait un mouvement, mais la Comtesse l'arrête.

LA COMTESSE.

Ne me quitte pas !... ah !...

MARTON, *revenant.*

Mais qu'avez-vous donc fait de M. le comte?

LA COMTESSE.

Le sais-je, moi ! en descendant de voiture, je me suis sauvée. (*Elle ferme les yeux avec la plus grande langueur.*) Tu n'as donc rien à me faire respirer, Marton ?

MARTON.

Non ; mais j'ai quelque chose à vous apprendre.

LA COMTESSE, *sans rouvrir les yeux.*

Parle...

MARTON.

J'ai vu le chevalier.

LA COMTESSE, *ouvrant les yeux.*

Quel chevalier, Marton ?

MARTON.

Quel chevalier !... comme s'il y en avait deux au monde... Le chevalier de Valclos, donc...

LA COMTESSE, *vivement.*

Tu l'as vu, Marton?... et où l'as-tu vu ?

MARTON.

Ici.

LA COMTESSE.

Ici ! O mon Dieu... est-ce qu'il y serait encore ?... Tu me fais peur !

MARTON.

Que madame la comtesse se rassure ; il est parti.

LA COMTESSE.

Ah ! il est parti.... je respire... Et que venait-il faire ici, le malheureux ?

MARTON.

Il venait pour voir madame la comtesse une dernière fois... il était comme un fou...

LA COMTESSE.

Pauvre chevalier !

MARTON.

Il voulait absolument mourir.

LA COMTESSE.

C'est comme moi, Marton... Tu as vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela, il n'y a qu'un instant !... mais on a beau faire, on ne meurt pas quand on veut !

MARTON.

Et c'est bien heureux, ma foi ! car on se repentirait souvent d'être morte.

LA COMTESSE.

Tu me dis donc qu'il est parti ?

MARTON.

Oui ! et ce n'est pas sans peine, je vous assure.

LA COMTESSE.

Mais sans doute il n'est point parti ainsi sans te charger de me dire quelque chose?

MARTON.

Il a fait mieux que cela.

LA COMTESSE, *avec un reste de langueur.*

Qu'a-t-il fait, Marton ?

MARTON.

Il m'a laissé une lettre.

LA COMTESSE.

Une lettre ! mais il me semble que c'est bien hardi de sa part d'oser m'écrire... qu'en dis-tu?

MARTON.

Dam !... la circonstance était grave, et il a cru qu'en faveur de son désespoir...

LA COMTESSE.

Il était donc bien désespéré ?

MARTON.

Oh ! plus que madame la comtesse ne peut le croire.

LA COMTESSE.

C'est égal... je ne lirai pas cette lettre, Marton... Où est-elle ?

MARTON.

La voilà...

LA COMTESSE, *la lui prenant des mains, et l'ouvrant tout en parlant.*

C'est fort mal à vous d'avoir pris cette lettre, Marton, et il faut la rendre... au chevalier.

MARTON.

Mais c'est impossible maintenant que madame l'a ouverte.

LA COMTESSE.

Je l'ai ouverte !... ô mon Dieu, oui... c'est vrai... Je te jure, Marton, que je ne sais pas comment cela s'est fait !...

MARTON.

Oh! les lettres... cela s'ouvre toujours tout seul.

LA COMTESSE.

Dam! maintenant, puisqu'elle est ouverte, qu'en dis-tu?... autant la lire...

MARTON.

O mon Dieu, oui; et c'est, je crois, ce que madame a de mieux à faire.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Chère Louise, si l'on mourait de douleur, je » serais déjà mort!

MARTON.

Hein?... que vous ai-je dit?...

LA COMTESSE, *continuant.*

» Un seul espoir me soutient... Je compte sur » la promesse que vous m'avez faite, que le comte » de Candale ne serait jamais pour vous autre » chose qu'un frère.

MARTON.

Vous lui avez promis cela. (*La Comtesse fait de la tête signe que oui.*) Hum!...

LA COMTESSE, *continuant.*

» Si vous avez l'espoir de tenir votre serment, » un mot, un signe, je vous en supplie, qui me » tranquillise... quelques accords à votre clavecin, » par exemple, et je serai le plus heureux des » hommes. » (*S'interrompant.*) Ah! ce pauvre chevalier; vois donc comme il est discret, Marton... il ne demande qu'un peu de musique!..

MARTON.

Ah! le fait est qu'on ne peut pas être moins exigeant.

Elle veut reprendre la lettre.

LA COMTESSE.

Mais attends donc... il y a un *post-scriptum.*

MARTON.

Oh! s'il y a un *post-scriptum*, c'est différent alors!

LA COMTESSE, *continuant.*

« Il est inutile de vous dire que je passerai la » nuit sous vos fenêtres. » Sous mes fenêtres, tu l'entends, Marton... Mon Dieu! mais il va mourir de froid!

MARTON.

Oh! il ne restera que jusqu'à ce qu'il entende le clavecin.

LA COMTESSE.

Et... et s'il ne l'entend pas, Marton?

MARTON.

Oh! alors, je ne réponds plus de lui!...

LA COMTESSE, *se levant vivement.*

Marton!

MARTON.

Qu'y a-t-il?

LA COMTESSE, *écoutant.*

Marton, c'est le comte!... Marton, je me sauve!

MARTON.

Faut-il que je reste ici, ou que je suive madame?

LA COMTESSE.

Viens, viens, viens! nous ne serons pas trop de deux!

SCÈNE VI.

LE COMTE, *qui a vu la Comtesse s'enfuir et Marton la suivre, s'arrête un instant sur le seuil de la porte du fond, puis va lentement à la porte latérale qu'il essaie d'ouvrir*, JASMIN.

LE COMTE.

Le verrou y est. Je ne m'étais pas trompé, et s'il y a attaque il y aura défense : ou je m'abuse fort, ou ma femme ne me paraît pas avoir pour moi une sympathie bien entraînante... Si je pouvais lui dire ce qui se passe de mon côté, pardieu! je crois que je la rendrais heureuse.

JASMIN, *entr'ouvrant la porte latérale.*

Monsieur le comte est seul?

LE COMTE.

Parfaitement seul.

JASMIN.

Une lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre de qui?

JASMIN.

Monsieur le comte ne s'en doute pas?

LE COMTE.

Non, pas le moins du monde.

JASMIN.

Alors, monsieur le comte est bien indifférent ou bien modeste.

LE COMTE.

Est-ce que ce serait de la marquise?

JASMIN.

D'elle-même.

LE COMTE.

Mais donne donc vite, faquin.

JASMIN.

Je ne savais pas si aujourd'hui monsieur le comte voudrait la recevoir, ou aurait le temps de la lire.

LE COMTE, *décachetant la lettre.*

Comment! est-ce que tu ne sais pas que j'en suis amoureux fou, de la marquise?

JASMIN.

Si fait! monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien! alors... (*Il lit.*) « Hier encore vous » m'avez affirmé que vous n'aimiez que moi et » que vous n'aimeriez jamais que moi, que votre » mariage était une simple affaire de convenance, » et que mademoiselle de Torigny ne serait jamais » pour vous qu'une sœur. »

JASMIN.

Monsieur le comte lui a dit cela?

LE COMTE.

Ma foi, oui... Moi, que veux-tu, je ne savais que lui dire... J'aurais bien voulu te voir, maraud, faisant la cour à une femme et en épousant une autre.

JASMIN.

Monsieur le comte me connaît trop bien pour croire que j'aurais fait une promesse que je n'aurais pas eu l'intention de tenir.

LE COMTE.

Eh! qui te dit que je ne la tiendrai pas? M. de Richelieu a bien tenu la sienne.

JASMIN.

Mademoiselle de Torigny est plus jolie que mademoiselle de Noailles.

LE COMTE.

Elle est donc jolie ma femme?... Ah! palsambleu, il faudra que je la regarde!

JASMIN.

Monsieur le comte oublie sa lettre.

LE COMTE.

Et c'est toi qui viens me distraire avec toutes tes balivernes. (*Continuant.*) « Et que mademoi-
» selle de Torigny ne serait jamais pour vous
» qu'une sœur. Je ne demande pas mieux que de
» vous croire et de vous récompenser du sacrifice
» que vous m'aurez fait; mais vous pensez bien
» qu'en pareille circonstance on ne croit pas les
» gens sur parole : voulez-vous venir souper avec
» moi ce soir? On sait depuis le matin que j'ai ma
» migraine; vous me trouverez seule, et mes gens
» sont prévenus que je n'y suis que pour vous. »
Pas de signature.

JASMIN.

Oh! il n'y a point à s'y tromper, la pauvre femme est venue elle-même.

LE COMTE.

Où cela?

JASMIN.

A la petite porte... dans une voiture fermée.

LE COMTE.

Pardieu! voilà bien les femmes... tant que je suis libre, elle fait la prude... je me marie, elle court après moi... Et qui lui a parlé?

JASMIN.

Moi-même.

LE COMTE.

Ah! toi-même; et quel air avait-elle?

JASMIN.

L'air désespéré.

LE COMTE.

L'air désespéré!... Monsieur Jasmin, vous êtes un flatteur... et vous dites cela pour me faire plaisir...

JASMIN.

Non, sur ma parole; et je suis sûr que si monsieur le comte n'y allait pas, il y aurait de ce côté-là quelque malheur!

LE COMTE.

Vraiment!... tu crois qu'elle m'aime à ce point-là?

JASMIN.

Monsieur le comte peut m'en croire... c'est une tête tournée.

LE COMTE.

Eh bien! mais... on fera ce qu'on pourra pour la remettre en place, Jasmin.

JASMIN.

Monsieur le comte a-t-il des ordres à me donner?

LE COMTE.

Descends, et dis à Lapierre d'atteler les chevaux bais à la voiture sans armoiries, et puis à tout hasard il ira m'attendre à la petite porte.

JASMIN, *voyant son maître qui se dirige vers la chambre de la Comtesse.*

Eh bien! où va donc monsieur?

LE COMTE.

Chez la comtesse, pardieu! je ne sortirai pas sans lui dire bonsoir. Il faut des formes.

JASMIN.

Dans combien de temps faut-il que je remonte?

LE COMTE.

Mais dans dix minutes, un quart d'heure à peu près.

JASMIN.

Cela suffit.

Il sort par la porte du fond, tandis que le Comte va frapper à la porte latérale.

SCÈNE VII.

LE COMTE, MARTON, *de l'autre côté de la porte.*

MARTON.

Qui va là?

LE COMTE.

C'est moi, Marton.

MARTON.

Que veut monsieur?

LA COMTE.

Mais je désirerais entretenir un instant madame la comtesse... Demande-lui, si elle veut me faire la grâce de me recevoir chez elle, ou l'honneur de me rejoindre ici. (*Moment de silence.*) On se consulte.

MARTON.

Madame la comtesse préfère aller rejoindre monsieur le comte.

LE COMTE.

Allons, je ne m'étais pas trompé; on me craint, c'est flatteur!

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

A mes ordres, madame! mais on vous à mal transmis mes paroles; c'est à ma prière qu'il faudrait dire, et c'est moi qui suis on ne peut plus reconnaissant de tant de condescendance.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte... je sais qu'un mari a le droit d'ordonner.

LE COMTE.

Qui donc vous a dit cela, madame? quelque mal appris de procureur.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, c'est ma tante.

LE COMTE.

Ah! si la chose vient de madame de Torigny, à la bonne heure. Oui, c'était comme cela de son temps, les maris étaient féroces ; mais de nos jours ils se sont fort civilisés, et en général ce sont aujourd'hui les femmes qui commandent et les maris qui obéissent.

LA COMTESSE.

O monsieur! je n'ai point la prétention de vous faire obéir, et si j'étais seulement certaine...

LE COMTE.

Que je ne commandasse point, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Du moins des choses trop difficiles.

LE COMTE.

Rassurez-vous, madame la comtesse; peut-être prierai-je... peut-être implorerai-je... on ne peut répondre de rien, mais je n'ordonnerai jamais.

LA COMTESSE.

Vraiment! monsieur le comte... mais le mariage n'est donc point une chose si terrible qu'on le disait?

LE COMTE.

C'est qu'il y a mariage et mariage, comtesse... le nôtre, par exemple, n'est point un mariage comme tous les autres... Mais asseyez-vous donc, madame, ou je croirai que vous voulez me quitter de suite...

LA COMTESSE.

Oh! monsieur! du moment où je n'ai plus peur de vous, je resterai tant que vous le voudrez.

LE COMTE, *approchant un fauteuil.*

Allons, je crois que je souperai avec la marquise.

LA COMTESSE.

Ce pauvre chevalier... va-t-il être content!

LE COMTE, *s'asseyant à son tour sur une chaise.*

Je disais donc que notre mariage, à nous, s'était fait d'une façon étrange. Nos pères avaient disposé de nous, et notre oncle le commandeur était chargé par eux de veiller à ce que leurs dernières intentions fussent remplies. Le moyen de faire de la rébellion contre un oncle qui vous donne six cent mille livres en mariage, et qui vous en promet quatre fois autant à sa mort... impossible! Vous étiez au couvent à Soissons, j'étais à la cour, à Versailles, il n'y avait pas moyen de se voir souvent; d'ailleurs, à quoi bon se voir, quand on sait d'avance que l'on est destiné l'un à l'autre?... Si nous devions nous déplaire, il était toujours temps d'en arriver là... Si nous devions nous aimer... eh bien! mais il n'est jamais trop tard quand on doit s'aimer, et moins il y a de fait dans ce cas, c'est tant mieux, car plus il reste à faire.

LA COMTESSE, *vivement.*

Oh! pour moi, monsieur le comte, j'ai bien peur que vous ne m'aimiez jamais.

LE COMTE.

Eh bien ! moi, comtesse, je crois que vous avez encore plus peur que je ne vous aime un jour.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte!

LE COMTE.

Mais voyons un peu, pourquoi pensez-vous que je ne vous aimerai jamais?

LA COMTESSE.

Parce que je suis pleine de défauts, je vous en préviens.

LE COMTE.

Et moi, croyez-vous que j'aie la prétention d'être parfait?

LA COMTESSE.

Oh! mais vos défauts ne sont pas si grands que les miens, j'en suis sûre.

LE COMTE.

Qui sait... Voyons un peu les vôtres.

LA COMTESSE.

D'abord, je suis curieuse à l'excès.

LE COMTE.

Et moi curieux à la rage.

LA COMTESSE.

Je suis volontaire.

LE COMTE.

Et moi entêté.

LA COMTESSE.

A la moindre contrariété je boude.

LE COMTE.

A la plus petite opposition j'éclate.

LA COMTESSE.

Alors je déchire mes blondes.

LE COMTE.

Je mets en morceaux mes dentelles.

LA COMTESSE.

Je casse mes chinoiseries.

LE COMTE.

Je brise mes glaces.

LA COMTESSE.

Je gronde Marton.

LE COMTE.

Et moi, je bats Jasmin.

LA COMTESSE.

Oh! comme c'est étrange que nous ayons justement les mêmes défauts!

LE COMTE.

Comtesse, c'est de la sympathie, ou je ne m'y connais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! Mais... c'est tout?

LE COMTE.

J'ai oublié...

LA COMTESSE.

Ah!...

LE COMTE.

Je suis joueur.

LA COMTESSE.

Joueur?... Oh! c'est un bien vilain défaut... mais vous êtes beau joueur, au moins.

LE COMTE.

Moi... joueur exécrable, comtesse... je jouerais la peste, que je voudrais la gagner... et vous, êtes-vous joueuse?

LA COMTESSE.

Oh! moi... non... non.

LE COMTE.

Mais vous avez bien quelque autre chose à m'avouer encore, en place de celle-là...

LA COMTESSE.

J'en ai une... mais celle-là j'aurais bien voulu vous la cacher.

LE COMTE.

Des secrets entre nous, comtesse... oh! fi donc, des secrets, c'est bon entre gens qui s'aiment.

LA COMTESSE.

Alors, vous exigez donc que je vous dise tout?

LE COMTE.

Je vous ai dit que je n'exigerais jamais...

LA COMTESSE.

Alors, vous m'en priez.

LE COMTE.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Je n'oserai jamais...

LE COMTE.

C'est donc bien terrible?

LA COMTESSE.

Oui.

LE COMTE.

Je vous ai dit que j'étais curieux, vous m'avez dit que vous étiez curieuse... Dites-moi ce que vous avez à me dire, et moi... je vous raconterai quelque chose à mon tour.

LA COMTESSE.

Vraiment?

LE COMTE.

Parole d'honneur.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous...

Elle s'arrête.

LE COMTE.

J'écoute.

LA COMTESSE.

Et moi je tremble.

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Voyons, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Imaginez-vous donc, qu'au couvent j'avais une amie...

LE COMTE.

Jusque là il n'y a rien de bien répréhensible.

LA COMTESSE.

Non!... mais... mais cette amie avait un frère.

LE COMTE.

Ah! elle avait un frère!

LA COMTESSE.

Hélas! oui, et chaque fois que ce frère venait la voir, mon amie, pour me donner quelque distraction... vous savez comme on a peu de distraction au couvent... mon amie m'emmenait avec elle au parloir.

LE COMTE.

Eh bien! mais il n'y a pas encore grand mal à cela.

LA COMTESSE.

Mais c'est ici que le mal commence.

LE COMTE.

Nous allons en juger.

LA COMTESSE.

Il en résulta que peu à peu je pris l'habitude de voir le chevalier... et que je commençai à distinguer les jours les uns des autres, ce que je n'avais jamais fait jusque alors, si bien que j'étais maussade les jours où il ne venait pas, et que comme de son côté le chevalier éprouvait la même chose, il commença par venir deux fois la semaine au lieu d'une, puis trois fois, puis quatre fois, enfin tous les jours.

LE COMTE.

Et votre amie restait toujours entre vous deux, je suppose?

LA COMTESSE.

Oh! elle ne nous quittait jamais... mais ce fut ce qui nous perdit.

LE COMTE.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Oui, le chevalier n'eût point osé me dire qu'il m'aimait... mais il le disait à sa sœur... moi, de mon côté... mon Dieu! vous le savez, on n'a point de secret pour une amie de pension... moi je disais à la mienne que j'avais du plaisir à voir le chevalier, et elle le redisait à son frère... de sorte qu'un beau jour nous nous trouvâmes nous aimer, et nous être dit que nous nous aimions sans savoir comment cela s'était fait.

LE COMTE.

Ah! l'heureux coquin que ce chevalier!

LA COMTESSE.

Oh! oui, il était bien heureux, et moi aussi j'étais bien heureuse. (*Le comte s'incline en signe de remerciement.*) Mais c'est dans ce moment-là justement qu'on est venu de la part de notre oncle, le commandeur, m'annoncer qu'il fallait me préparer à vous épouser... Si vous n'avez pas osé résister, à plus forte raison moi, qui ne suis qu'une femme... Jugez de notre désespoir. Nous nous jurâmes de nous aimer toujours, et j'obéis.

LE COMTE.

Fort à contre-cœur. Oh! je m'en suis aperçu.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous? je ne vous savais pas bon comme vous l'êtes: je me faisais du mariage une idée fort exagérée... à ce qu'il me paraît; j'avais peur.

LE COMTE.

Et vous êtes rassurée maintenant.

LA COMTESSE.

Un peu.

LE COMTE.

Et qu'avez-vous résolu à l'égard du chevalier?

LA COMTESSE.

Je connais mon devoir, monsieur le comte; je sais ce que je dois à un homme qui se conduit avec autant de délicatesse que vous le faites. Je ne le reverrai jamais.

LE COMTE.

Oh! voilà de l'exagération, comtesse!... Comment donc! mais il croirait que c'est moi qui exige de vous ce sacrifice... il irait disant partout que je suis jaloux, et cela me perdrait d'honneur.

D'ailleurs peut-on répondre de ne pas revoir un homme que le hasard peut vous faire rencontrer à l'église, au spectacle, à la promenade, au bal? Non, comtesse ; il ne faut promettre que ce que l'on peut tenir. Je m'en fie à vous, à vos principes, au respect que vous devez avoir vous-même pour le nom que vous avez consenti à porter... Ne fuyez ni ne cherchez le chevalier, et si vous le rencontrez... eh bien ! mais si vous le rencontrez, tâchez de le traiter comme tout le monde, et cela me suffira.

LA COMTESSE.

O monsieur le comte!... (*Lui prenant la main à son tour.*) Oh! je serais bien coupable si je trahissais une pareille confiance.

LE COMTE.

Alors je vous quitte donc un peu moins effrayée à la fin de notre conversation qu'au commencement.

LA COMTESSE.

Vous vous en allez !

LE COMTE.

Serais-je assez heureux pour que l'idée vous fût venue de me retenir ?

LA COMTESSE.

Oh! non, non !... Mais je croyais que vous aviez quelque chose à me raconter à votre tour.

LE COMTE.

Ah ! c'est vrai, je vous l'avais promis ; mais après un roman comme le vôtre, après des scènes de parloir, après des sermens échangés, ce que j'avais à vous dire est trop monotone, et mieux vaut que je me taise.

LA COMTESSE.

C'est égal, dites toujours.

LE COMTE.

Moi, ce n'est point une passion ; c'est un simple engagement que j'ai avec une certaine marquise.

LA COMTESSE.

Jeune?

LE COMTE.

Vingt-cinq ans.

LA COMTESSE.

Mariée ?

LE COMTE.

Veuve.

LA COMTESSE.

Et qui s'appelle?

LE COMTE.

Ah! comtesse, je ne vous ai pas demandé le nom du chevalier.

LA COMTESSE.

C'est juste, monsieur.

LE COMTE.

Je ne vous retiens pas, comtesse.

LA COMTESSE.

Je ne voudrais pas vous gêner, monsieur le comte.

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

LA COMTESSE, *faisant la révérence.*

Monsieur...

LE COMTE, *pirouettant.*

Jasmin...

LA COMTESSE.

Allons, je vois que cela ne me sera pas si difficile que je le craignais de rester fidèle à ce pauvre chevalier.

Elle rentre chez elle.

LE COMTE.

Décidément, il paraît que je garderai ma parole à la marquise.

JASMIN, *entrant par la porte latérale.*

Monsieur le comte m'a appelé ?

LE COMTE.

La voiture est-elle à la petite porte?

JASMIN.

Il y a un quart d'heure qu'elle attend monsieur le comte.

LE COMTE.

Mon manteau, Jasmin.

JASMIN.

Ah ! monsieur le comte sort !

LE COMTE.

Certainement que je sors. (*On entend chez la Comtesse une brillante ritournelle.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

JASMIN.

Madame la comtesse sans doute qui joue du clavecin.

LE COMTE.

Tiens ! mais c'est un fort joli talent que possède là ma femme.

Il sort.

SCÈNE IX.

JASMIN, MARTON.

MARTON, *entrant vivement.*

Jasmin !... psitt !

JASMIN.

Ah ! c'est toi, Marton !... Eh bien, que faisons nous de ce côté-là ?

MARTON.

Nous donnons un concert au chevalier. Et nous, que faisons-nous de ce côté-ci ?

JASMIN.

Nous allons souper chez la marquise.

LE COMTE, *de son appartement.*

Jasmin.

JASMIN.

Me voilà, monsieur.

Il rentre.

LA COMTESSE, *de son appartement.*

Marton.

MARTON.

Me voici, madame. (*Elle fait quelques pas, puis s'arrête sur le seuil de l'appartement de sa maîtresse.*) C'est égal, voilà une singulière nuit de noces !...

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE *et* LE CHEVALIER, *entrant ensemble.*

LE COMTE.

Comment! c'est toi, mon cher chevalier! mais je t'ai vraiment cru mort, et j'ai été sur le point de porter ton deuil... Que diable es-tu donc devenu depuis six mois?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, mon cher! quand on a une espèce de régiment à soi, et un ministre de la guerre qui exige que l'on fasse ses garnisons, on ne s'appartient plus, et il faut bien s'en aller, je ne sais où, moi, dans la Picardie, à Laon, à Mézières, parmi des gens qui parlent l'iroquois et le hottentot... Enfin, j'ai obtenu un congé de six mois, et me voilà à Paris!

LE COMTE.

Depuis quand?

LE CHEVALIER.

Depuis trois jours.

LE COMTE.

Depuis trois jours, et je te vois ce matin pour la première fois?

LE CHEVALIER.

Comment diable voulais-tu que je vinsse? je te savais en grandes affaires.

LE COMTE.

Ah! c'est vrai, à propos, je me suis marié hier... Tu as su cela?

LE CHEVALIER.

Pardieu! il serait beau, quand un homme comme toi se marie, que tout Paris ne s'en occupât point!

LE COMTE.

C'était une chose arrangée depuis long-temps, et que tous les trois mois mon oncle le commandeur me rappelait... J'ai retardé tant que j'ai pu, mais enfin il a bien fallu s'exécuter...

LE CHEVALIER.

Et où est-il, ce cher oncle?

LE COMTE.

Dans ses terres, où il est retenu par la goutte.

LE CHEVALIER.

Et tu es content?

LE COMTE.

Ma foi, oui... tu comprends, c'est un de ces mariages convenables, comme en arrangent entre eux les grands parens... une cousine à moi, cinquante ou soixante mille livres de rente, à ce que m'a dit mon homme d'affaires, des diamans de famille à boisseaux, et une substitution de six cent mille livres, un majorat, comme disent les Allemands, constitué en faveur du premier de nos enfans mâles... ah! j'oubliais le principal, un beau nom et qui fera bien dans l'arbre généalogique de notre famille, mademoiselle de Torigny...

LE CHEVALIER, *faisant semblant de chercher.*

Mademoiselle de Torigny... attends donc, attends donc... mais je connais cela, moi!

LE COMTE.

Sans doute... d'abord tu as connu le maréchal qui est mort, c'était son père; et puis il y a encore une vieille tante, une vieille marquise de Torigny, qui doit avoir quelque cent vingt ans, et dont madame de Candale hérite.

LE CHEVALIER.

J'y suis... une ancienne dame d'honneur de madame la duchesse, une vieille amie de monsieur de Lauzun.

LE COMTE.

Justement... je crois même que par elle nous donnons tant soit peu la main gauche aux Byron... Eh bien! cette chère femme a veillé elle-même à l'éducation de sa nièce, qu'elle a mise près d'elle, dans un couvent à Soissons, aux Ursulines, aux Carmélites, je ne me rappelle plus où...

LE CHEVALIER.

A Saint-Jean, peut-être?

LE COMTE.

Eh! justement... Comment diable sais-tu cela, toi?

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai une sœur aussi, moi, qui est au couvent.

LE COMTE.

Ah! ah! tu as une sœur au couvent?

LE CHEVALIER.

Cela t'étonne?

LE COMTE.

Et pourquoi cela m'étonnerait-il? Quoi de plus naturel que d'avoir sa sœur au couvent? Et tu dis donc que ta sœur était au couvent à Soissons?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE COMTE.

A Saint-Jean?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE COMTE.

Tiens! tiens! tiens!

LE CHEVALIER.

Et comme j'étais en garnison à Laon, et qu'il n'y a que huit lieues de Laon à Soissons...

LE COMTE.

Oui, tu venais voir ta sœur, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Oh! très-souvent: deux ou trois fois la semaine, et quelquefois plus.

LE COMTE.

Mais c'est d'un excellent frère, cela!

LE CHEVALIER.

Que veux-tu? on s'ennuie tant dans ces maudites garnisons, qu'il faut bien se distraire un peu... de sorte que tu comprends, je ne serais pas étonné d'avoir vu ta femme.

LE COMTE.

Eh bien! ni moi non plus. Dans tous les cas, mon cher, j'espère bien que tu me permettras de te présenter à elle. Si vous ne vous connaissez pas, eh bien! mais vous ferez connaissance, et si la connaissance est faite, vous la renouvellerez, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Comment! mais j'allais t'en prier... Où est-elle?...

LE COMTE.

Chez elle. Attends, je vais y voir... (*Allant à la porte.*) Ah! la porte n'est pas fermée aujourd'hui... c'est déjà un progrès... attends-moi là, je reviens, chevalier.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, *puis* MARTON.

LE CHEVALIER.

Eh bien! ma parole d'honneur, il n'y a rien de tel que ces roués pour faire d'excellens maris. Il va me présenter à sa femme!... je n'aurais pas osé le lui demander, il me l'offre... on n'est pas plus aimable.

MARTON, *entrant par la porte du fond, et traversant le théâtre pour aller chez sa maîtresse.*

Comment! c'est vous, monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, c'est moi, Marton... qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

MARTON.

Je croyais que vous ne deviez jamais rentrer ici... «Marton, c'est pour la dernière fois! Marton, je te jure...» Quand disiez-vous cela?... C'était hier, je crois.

LE CHEVALIER.

Hier, Marton, j'étais au désespoir.

MARTON.

Et aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Aujourd'hui, Marton, je suis le plus heureux des amans.

MARTON.

«Je tuerai le comte, Marton!» Hier un tigre, aujourd'hui un agneau... Ah! l'on a bien raison de dire que la musique adoucit les mœurs de l'homme.

LE CHEVALIER.

Tu sais donc...?

MARTON.

Est-ce que je ne sais pas tout?

LE CHEVALIER.

Alors tu crois qu'elle sera heureuse de me revoir?...

MARTON.

Cela se demande-t-il?... enchantée... Mais, dites-moi, l'avez-vous prévenue?

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai pas eu le temps.

MARTON.

Mais c'est fort imprudent, ce que vous avez fait là! si en vous voyant elle allait s'écrier...

LE CHEVALIER.

Oh! Marton, il n'y a pas de danger; toutes mes précautions sont prises. Le comte sait déjà que j'avais ma sœur dans le même couvent que celui où était Louise, et par conséquent cela ne l'étonnera point si elle me reconnaît.

MARTON.

Et qui a dit cela au comte?

LE CHEVALIER.

Moi-même, Marton.

MARTON.

Peste! c'est fort adroit, et je vois qu'une femme peut se fier à vous, monsieur le chevalier; cependant faites-y attention, monsieur le comte est bien fin!

LE CHEVALIER.

Il ne sait rien, Marton... il ne sait rien.

MARTON.

Chut!... on vient!...

Elle se recule et fait semblant de chercher quelque chose sur une table à ouvrage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, *tenant* LA COMTESSE *par la main.*

LE COMTE.

Comtesse, permettez que je vous présente le chevalier de Valclos, capitaine au régiment d'Artois, l'un de mes meilleurs amis... (*A part.*) C'était lui, sa main tremble.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Monsieur le chevalier...

LE COMTE, *au Chevalier.*

Eh bien! te rappelles-tu l'avoir déjà vue?

LE CHEVALIER.

Non... non...

LE COMTE.

Non... Marton, avancez un fauteuil à votre maîtresse.

LA COMTESSE, *à Marton.*

Merci, merci.

MARTON.

Madame n'a rien à m'ordonner?

LA COMTESSE.

Non; va m'attendre chez moi.

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse permet que je lui présente tous mes complimens ; ce ne sont point ceux d'un indifférent ni d'un étranger, puisque depuis dix ans je suis l'ami du comte.

LE COMTE.

Oh ! pour ceci, c'est vrai, comtesse... et comme je vous le disais, de mes meilleurs même... Ce cher chevalier !

LA COMTESSE.

Présenté par monsieur le comte, monsieur, vous êtes sûr d'avance que vos complimens seront reçus comme ils le méritent.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Eh bien ! n'est-ce pas, pour une pensionnaire, ce n'est point trop mal tourné? (*A Jasmin, qui entre.*) Que me veut-on?... ne peut-on être un instant tranquille?

JASMIN, *de la porte.*

Une lettre pour monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre!... Comtesse, vous permettez?...

LA COMTESSE.

Monsieur...

JASMIN, *bas au Comte.*

C'est de la marquise ; elle fait dire à monsieur le comte qu'elle l'attend pour aller aux Champs-Élysées. Le coureur est là, et demande une réponse.

LE COMTE.

Dis-lui qu'il attende, et fais mettre les chevaux... Pardon, chevalier, mais il faut que j'écrive quelques lignes. Comtesse, je vous laisse en bonne compagnie.

Il sort par la porte de côté et Jasmin par la porte du fond.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *après avoir suivi Jasmin et le Comte des yeux, se retourne, et s'aperçoit que la Comtesse embarrassée est prête à sortir à son tour ; courant à elle et l'arrêtant.*

Eh bien ! mais, Louise, que faites-vous donc?

LA COMTESSE.

C'est que je ne sais vraiment si je dois rester, chevalier.

LE CHEVALIER.

Comment, vous auriez le courage de vous en aller, lorsque nous avons enfin un instant pour nous revoir... lorsqu'après avoir failli hier matin mourir de douleur, demandez plutôt à Marton, j'ai pensé hier soir expirer de joie... Mais, madame, si vous vous en allez, qui donc remercierai-je ? à qui donc rendrai-je grâce de vos bontés?

LA COMTESSE, *les yeux baissés.*

Je n'ai fait, chevalier, que tenir une promesse que je vous avais engagée, et j'ai été aussi heureuse de pouvoir la tenir que vous avez été heureux de ce que je la tenais.

LE CHEVALIER.

Oh ! si vous saviez quelle nuit délicieuse j'ai passée, quels doux rêves j'ai faits... car enfin, jusque là, je n'étais pas encore sûr de votre amour, tandis que maintenant...

LA COMTESSE.

Eh bien ! chevalier, si vous croyez à votre tour me devoir quelque chose pour cette complaisance, je vous en prie, ne prolongez pas votre visite... vous avez vu ce que j'ai souffert... j'ai pensé m'évanouir.

LE CHEVALIER.

Que je m'en aille, madame, quand il sort sans défiance... quand il va nous laisser seuls !... Oh ! mais, comtesse, je ne vous aimerais pas si je vous obéissais, et vous seriez la première à me punir de cette indifférence... Songez donc combien de choses nous avons à nous dire, que de souvenirs nous avons à échanger, que de pensées cachées au fond de notre cœur demandent à voir le jour !... Moi, m'en aller ! oh ! non !... non... A moins que vous ne me chassiez, je ne m'en irai pas.

LA COMTESSE.

Que vous êtes cruel, chevalier ; parce qu'on a eu la faiblesse de vous dire qu'on vous aime, voilà que vous devenez exigeant, tyrannique... Mais c'est fort mal cela ! Souvenez-vous donc que si je n'appartiens pas encore à un autre, je ne m'appartiens déjà plus à moi-même.

LE CHEVALIER.

Ah ! comtesse, oubliez-vous que cet autre vous a enlevée à moi, que c'est mon bien qu'il m'a pris ? ce bien, je le retrouve, je le réclame, voilà tout... Oh ! je tiens mon voleur, je ne le lâche plus !

LA COMTESSE.

Silence, chevalier !

Ils reprennent chacun la place qu'ils avaient quand le Comte est sorti.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *jette un coup d'œil sur eux, puis il va à la porte du fond et appelle.*

Jasmin!

JASMIN.

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Voici la réponse. (*Jasmin sort. Le Comte revenant en scène.*) Eh bien ! comtesse, que vous disait le chevalier?

LA COMTESSE.

Mais rien, monsieur.

LE COMTE.

Comment, chevalier, tu étais en tête-à-tête avec une jolie femme, et tu ne lui disais rien!... Madame, je vous en demande pardon pour lui ; il ne faut pas juger le chevalier d'après cette première entrevue ; c'est un garçon d'esprit; seulement, aujourd'hui, il est triste.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous êtes triste, monsieur?

LE CHEVALIER.

Mais, je ne sais où Candale a été prendre cela ; c'est une imagination qu'il s'est mise en tête... jamais, au contraire, je n'ai été plus gai et plus heureux qu'en ce moment.

LE COMTE.

Parce qu'il a une grande puissance sur lui-même... mais vous allez voir, comtesse, s'il vous dit toute la vérité..... Imaginez-vous d'abord qu'il est amoureux.

LA COMTESSE.

Ah !

LE COMTE.

Comme un fou !

LE CHEVALIER.

Où diable veut-il en venir?

LE COMTE.

Ensuite, vous ignorez peut-être que le chevalier a une sœur.

LA COMTESSE, *avec un commencement d'inquiétude.*

Ah ! monsieur le chevalier a une sœur !

LE COMTE.

Oui, qui est au couvent ; et comme le chevalier est un excellent frère, il allait très-souvent voir cette sœur... or, il est arrivé que cette sœur a une amie qui s'appelait mademoiselle... mademoiselle... Comment s'appelait-elle donc, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Mais je ne sais, je ne comprends pas.

LE COMTE.

Le nom n'y fait rien... Bref, tant il y a, que le chevalier, qui est très-inflammable, n'a pu voir cette amie sans l'adorer.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de croire, madame la comtesse, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il vous dit là.

LE COMTE.

Chevalier, je te préviens que la comtesse sait à quoi s'en tenir là-dessus... N'est-ce pas, comtesse ?

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, je sais que vous êtes incapable de me tromper.

LE COMTE.

Tu vois bien, chevalier, que la comtesse me rend plus de justice que toi ; et cependant elle ne me connaît que depuis hier, tandis que toi, tu me connais depuis dix ans... Si bien que pour en finir, un jour le chevalier a appris que celle qu'il aimait, fiancée depuis je ne sais combien de temps à je ne sais quel comte... allait quitter le couvent et se marier... Est-ce que ce n'est pas cela, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je t'écoute et j'attends, car je ne sais où tu en veux venir.

LE COMTE, *à la Comtesse, prête à défaillir.*

Mais asseyez-vous donc, comtesse ; vous serez mieux.

LA COMTESSE.

Vous avez raison, j'étouffe !

LE COMTE.

Grand désespoir, comme vous comprenez bien ; larmes répandues, promesses faites, sermens échangés, enfin tout ce qui est d'usage en pareille circonstance... Néanmoins il fallut se quitter... ce fut un moment terrible, et dont vous pouvez vous faire une idée, madame. Bref, le mariage eut lieu, le pauvre chevalier pensa en mourir... et maintenant encore, tenez, tenez, regardez-le, comtesse, il n'en est pas remis.

LE CHEVALIER.

Oui, tu as raison, je ne me sens pas bien... j'ai besoin d'air.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Allons donc, chevalier, du courage ; heureusement que le mari, voyez un peu comme cela se rencontre ! heureusement, dis-je, que le mari était des amis les plus intimes du chevalier ; de sorte que, tout amoureux qu'il était, Valclos n'a point perdu la tête... Oh ! le chevalier, tel que vous le voyez, madame, et tout décontenancé qu'il est à cette heure, est homme de ressources... il est venu faire son compliment au mari, et l'a prié de le présenter à sa femme, ignorant que le mari savait tout. Vous comprenez, comtesse, la situation de ce pauvre chevalier quand il s'est aperçu qu'il était découvert?

LA COMTESSE, *toute tremblante.*

Et... et qu'a fait le mari ?

LE COMTE.

Ce qu'a fait le mari?... Mais le mari est homme de bon goût... il s'est conduit comme se conduisent en pareille circonstance les gens du bel air... il n'a pas voulu se donner le ridicule de faire de la jalousie ; d'ailleurs il sait que cela ne remédie à rien ; il a pensé que les bons procédés valent mieux en pareil cas qu'une scène ridicule... il a seulement fait voir à ceux qui voulaient le tromper qu'il n'était pas leur dupe. Puis, comme il avait affaire par la ville, il a pris son chapeau, et les a laissés tranquillement ensemble, s'en rapportant à la loyauté de l'un et à la délicatesse de l'autre... et s'ils abusent de sa confiance, s'ils le trompent... eh bien ! s'ils le trompent, ma foi, tant pis pour eux ! Voilà ce qu'il a fait le mari !

Il sort en les saluant.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *tombant dans le fauteuil en face de celui où est assise la Comtesse.*

Mais cet homme a donc un démon familier qui vient lui conter ce qui se passe dans le cœur des gens ?

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire pour vous, chevalier ; mais quant à moi, je sais que je n'ai point à me plaindre, j'ai bien mérité cela !

LE CHEVALIER.

Pardon, mais cela me passe, comtesse ; et comment avez-vous pu, je vous prie, mériter une pareille algarade ?

LA COMTESSE.

Comment, chevalier? en oubliant aujourd'hui sa bonté d'hier.

LE CHEVALIER.

Et qu'a-t-il donc fait de si merveilleux?

LA COMTESSE.

Ce qu'il a fait, chevalier !... il m'a vue les larmes aux yeux, toute tremblante, pâle comme si j'allais mourir ; il a eu pitié de moi... et cependant, il était le maître, j'aurais eu beau implorer, prier... s'il avait voulu, je lui appartenais... Non, au lieu de cela, il a respecté mon appartement comme celui d'une sœur.

LE CHEVALIER.

Ah! vous croyez, comtesse, que c'est par générosité que le comte a fait avec vous le Bayard ?

LA COMTESSE.

Sans doute, je le crois.

LE CHEVALIER.

Eh bien! détrompez-vous, madame; l'aveuglement de sa part est grand, mais n'importe... il faut que vous le sachiez, car tout incroyable qu'elle paraisse, la chose n'en est pas moins vraie... c'est par indifférence pour vous.

LA COMTESSE.

Par indifférence pour moi ?

LE CHEVALIER.

Et je devrais même ajouter par amour pour une autre.

LA COMTESSE.

Pour une autre !... En effet, je me rappelle.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'on vous aurait laissé ignorer, par hasard, qu'il est en sentiment avec une belle marquise ?

LA COMTESSE.

Non... car il me l'avait dit hier lui-même... mais c'est singulier... hier j'y avais fait attention à peine et je l'avais presque oublié.

LE CHEVALIER.

Et maintenant où croyez-vous qu'il soit ?

LA COMTESSE.

Mais comment voulez-vous que je devine, moi? je ne sais.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! il est près d'elle.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit?

LE CHEVALIER.

Cette lettre qu'il a reçue.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! c'est le coureur de la marquise qui l'a apportée.

LA COMTESSE.

Ah ! vous supposez cela.

LE CHEVALIER.

Je ne suppose rien... Quand Jasmin est entré j'ai reconnu la livrée à travers la porte... cerise et argent.

LA COMTESSE.

Chevalier, est-ce que vous connaissez cette marquise ?

LE CHEVALIER.

La marquise d'Esparville ?

LA COMTESSE.

Ah ! elle se nomme la marquise d'Esparville ?

LE CHEVALIER.

Vous me demandez si je la connais... mais c'est une de nos femmes les plus à la mode.

LA COMTESSE.

Vraiment !... chevalier, répondez-moi comme si je n'étais pas une femme... Est-ce qu'elle est jolie ?

LE CHEVALIER.

Mais comme cela... une certaine mine chiffonnée dont la mobilité fait tout le charme.

LA COMTESSE.

Blonde, brune?

LE CHEVALIER.

Blonde.

LA COMTESSE.

Les yeux bleus ou noirs ?

LE CHEVALIER.

Les yeux bleus.

LA COMTESSE.

C'est très-joli des yeux bleus... Est-ce que vous aimez les blondes, chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oh ! est-ce à vous à me faire une pareille question, comtesse?

LA COMTESSE.

C'est juste... pardon... De l'esprit, sans doute?

LE CHEVALIER.

Du jargon tout au plus.

LA COMTESSE.

Cela vaut quelquefois mieux.

LE CHEVALIER.

Ajoutez à cela, comtesse, une coquetterie qui fait qu'elle n'a qu'à vouloir pour rendre les gens amoureux d'elle.

LA COMTESSE.

Vraiment !... Dites-moi, chevalier... la coquetterie est donc un bien grand attrait pour les hommes?

LE CHEVALIER.

Hélas! il faut bien l'avouer... pour le plus grand nombre, c'est tout.

LA COMTESSE.

Est-ce que je suis coquette, moi?

LE CHEVALIER.

Vous... vous coquette... oh ! par exemple ! est-ce que je vous eusse aimée comme je vous aime si vous eussiez été coquette?... Non, ce qui m'a séduit en vous, au contraire, c'est cette naïveté, cette candeur... cette pureté, qui fait de votre personne quelque chose de miraculeusement céleste... Vous coquette... comtesse... oh ! non, non, Dieu merci.

LA COMTESSE.

Je voudrais être coquette!

LE CHEVALIER.

Et pourquoi faire?... laissez cela aux femmes qui en ont besoin pour être aimées... vous, demander des secours à l'art, tandis que tous les enchantemens de la nature sont à vos ordres... vous, recourir aux manéges, tandis que chez vous la simplicité est déjà si dangereuse... oh! mais ce serait vouloir que tous les hommes en mourussent d'amour et toutes les femmes de jalousie.

LA COMTESSE.

Plait-il?

LE CHEVALIER.

Allons... voilà votre esprit qui voyage au troisième ciel: permettez-moi, comtesse, de le rappeler sur la terre... j'y gagnerai peut-être qu'il s'occupe un peu de moi, qui, par malheur, n'ai point ses ailes.

LA COMTESSE.

De vous... mais il en est fort occupé, je vous assure... seulement, chevalier, vous comprenez qu'après ce qui s'est passé tout-à-l'heure... après la confiance que le comte nous a montrée... après sa conduite généreuse envers moi, je ne puis plus vous permettre de me parler de votre amour... je saurai que vous m'aimez, vous saurez que je vous aime... la promesse que je vous ai faite, j'espère la tenir, d'autant mieux que... comme vous l'avez dit, le comte est engagé ailleurs... Eh bien! mais... n'est-ce pas plus que vous n'eussiez osé espérer hier? et cette union des âmes que vous m'avez tant vantée n'est-elle point assez éthérée pour se passer de la parole?

LE CHEVALIER.

Grand Dieu! comtesse... et de quoi donc pourrai-je vous parler, si je ne vous parle pas d'amour?

LA COMTESSE.

Et de quoi donc parlez-vous aux autres femmes?...

LE CHEVALIER.

Aux autres femmes, c'est différent... j'ai mille choses à leur dire... je ne les aime pas... tandis qu'à vous je n'en ai qu'une seule... je vous aime...

LA COMTESSE.

Encore, chevalier?...

LE CHEVALIER.

Eh bien, non... je ferai tout ce que vous voudrez... mais les yeux... en sont-ils...

LA COMTESSE.

Oh! je ne veux pas trop exiger en un jour!

LE CHEVALIER.

Vous êtes adorable!

LA COMTESSE.

Maintenant, chevalier, que nous voilà bien d'accord, ne trouvez-vous point... non pas pour moi, mais pour les autres, pour mes gens, par exemple... pour le comte, s'il venait à rentrer, qu'une première visite deviendrait inconvenante en se prolongeant plus long-temps?... Je ne vous renvoie pas... vous connaissez le monde mieux que moi, qui ne suis qu'une provinciale; j'en appelle à vous-même: vous ne voudriez pas me compromettre.

LE CHEVALIER.

Oh! Dieu m'en garde!... Mais quand vous reverrai-je?...

LA COMTESSE.

Demain... après-demain... quand vous voudrez; la porte de l'hôtel vous est toujours ouverte.

LE CHEVALIER.

Ah! comtesse... peut-être eût-il mieux valu pour moi qu'elle me fût fermée.

LA COMTESSE.

Que dites-vous là?

LE CHEVALIER.

Je dis que ce n'est point ainsi que vous me disiez adieu à travers les grilles du parloir...

LA COMTESSE *lui tendant la main.*

Allons, tenez...

LE CHEVALIER, *tristement.*

Adieu, Louise!... au revoir, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

A demain...

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE *seule, puis* MARTON.

LA COMTESSE, *s'asseyant. Après une pause.*

Marton... Marton...

MARTON, *entrant.*

Madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Venez.

MARTON.

J'espère que madame la comtesse est bien heureuse.

LA COMTESSE.

Heureuse, et de quoi, Marton?

MARTON.

Eh bien! mais, est-ce que monsieur le chevalier ne sort point d'ici?

LA COMTESSE.

Ah! oui, tu as raison, Marton, et cela m'a fait un bien grand plaisir de le revoir.

MARTON.

Mon Dieu! que voilà un bien grand plaisir froidement exprimé!...

LA COMTESSE.

Que veux-tu? je m'exprime comme je sens.

MARTON.

Mais je me rappelle qu'au couvent madame la comtesse n'en parlait point ainsi.

LA COMTESSE.

Au couvent, c'était autre chose, Marton... au couvent... je n'avais nul plaisir... nulle distraction... au couvent je ne voyais que lui... et il était bien naturel que toutes mes imaginations se reportassent sur lui...

MARTON.

Oui, tandis qu'ici vous comparez, et ce pauvre chevalier perd à la comparaison.

LA COMTESSE.

Mais non, Marton... tu te trompes, je t'assure... et j'aime toujours fort Valclos... mais tous les jours ne sont point pareils; il y en a où l'on est mal disposée. Hier, par exemple, eh bien! hier, ce pauvre chevalier m'intéressait au suprême degré.

MARTON.

Et aujourd'hui...

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, Marton... est-ce ma faute s'il a été maladroit... s'il s'est mis dans une position ridicule, et si pour s'en tirer... il est venu tout brutalement me parler d'une chose qui, au lieu de flatter mon esprit, a blessé mon amour-propre? Je sentais le tort qu'il se faisait, Marton; mais son mauvais génie était là qui le poussait.... Je l'interrogeais... et tout en l'interrogeant, j'aurais voulu lui dire : Mais, chevalier.... taisez-vous.... chevalier, ne me répondez pas... tenez-vous en repos; pour Dieu, vous vous perdez... C'eût été une charité que de le lui dire; mais que veux-tu? ma curiosité l'a emporté, je n'en ai pas eu le courage, et je l'ai laissé aller.

MARTON.

Comment! il est resté près de vous à vous parler d'autre chose que de son amour?

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu si, il m'en a parlé de son amour, et trop même... Qu'est-ce qu'un homme toujours tendre... toujours les mains jointes... toujours vous regardant avec passion, toujours exigeant que vous le regardiez de même, qui fait à votre cœur une querelle de la moindre distraction de vos yeux?... Mais cela fatigue à la fin, Marton... Peut-on sans cesse dire : Je vous aime... quand on en a envie... eh bien! on le dit; mais à force de le dire... l'envie se passe, et nous nous le sommes tant dit, que l'envie s'en est un peu passée. Maintenant il faut attendre qu'elle revienne.

MARTON.

Ah! je vois que madame la comtesse aime le chevalier raisonnablement.

LA COMTESSE.

Je ne l'aime encore que trop, Marton... car enfin, mon amour pour lui est un amour coupable; aussi... tiens, je ne veux plus en parler!... parlons d'autre chose...

MARTON.

Et de quoi madame veut-elle que nous parlions?

LA COMTESSE.

Je voudrais te demander, Marton...

MARTON.

Quoi?

LA COMTESSE.

Mais tu ne sais peut-être pas la chose que je veux te demander.

MARTON.

Que madame dise toujours... je sais bien des choses.

LA COMTESSE.

Marton, qu'est-ce que c'est que la coquetterie?

MARTON.

Oh! madame m'attaque par mon fort... La coquetterie... c'est l'art de rendre amoureux les gens qui ne le sont pas, et de rendre fous les gens qui sont amoureux.

LA COMTESSE.

Marton, c'est justement cela qu'il me faut.

MARTON.

Eh bien! voyez donc comme c'est heureux que nous ayons la chose sous la main.

LA COMTESSE.

Et que faut-il faire pour être coquette, Marton?

MARTON.

Oh! d'abord il y a des personnes qui n'ont rien à faire pour cela, et qui sont coquettes naturellement.

LA COMTESSE.

Celles-là sont bien heureuses... Mais enfin, celles qui ne le sont pas?

MARTON.

Eh bien! il faut qu'elles étudient. D'abord la coquetterie se divise en plusieurs branches, la première, c'est le caprice... il ne faut jamais aimer huit jours la même chose.

LA COMTESSE.

Mais on n'est point maîtresse de son cœur, Marton.

MARTON.

Eh! qu'est-ce que le cœur a affaire là-dedans?... je ne vous parle pas des hommes, je vous parle des choses... je vous parle robes, bijoux, dentelles, voitures... tenez, par exemple, à propos de voiture... il s'en est arrêté une hier sous les fenêtres de madame... mais une voiture!...

LA COMTESSE.

Il me semble qu'il y en a plein les remises de voitures... j'en ai vu bon nombre en passant.

MARTON.

Oh!... pas comme celle-là... imaginez-vous le plus délicieux attelage... quatre chevaux isabelle et un coureur cerise et argent.

LA COMTESSE.

Eh bien! à quoi tout cela sert-il?

MARTON.

Cela sert... à ce que la voiture attire d'abord les regards; que les regards vont de la voiture à celle qui est dedans; que si elle n'est que bien elle semble jolie, et que si elle est jolie on la trouve charmante... puis on en parle le soir dans les cercles, on dit : « Avez-vous vu passer la baronne ou la comtesse une telle? Oh! quelle délicieuse voiture elle avait! » Ceux qui l'ont vue font chorus, ceux qui l'ont pas vue ont envie de la voir. Et avant qu'une voiture élégante et une jolie femme n'aient été vues de tout Paris, il se passe huit jours au moins pendant lesquels on en parle... Au bout de huit jours on invente autre chose, et voilà le

moyen de tenir sans cesse ses rivales en transes et ses adorateurs en haleine.

LA COMTESSE.

Marton, j'aurai un attelage isabelle et un coureur cerise pour aller demain aux Champ-Élysées.

MARTON.

Oh! faites cela, madame; vous verrez que vous vous en trouverez bien.

LA COMTESSE.

Mais enfin, Marton, ce n'est pas le tout pour être coquette que de changer de voiture tous les huit jours.

MARTON.

Oh! il y a encore l'article diamans.

LA COMTESSE.

Oh! des diamans... j'en ai autant et d'aussi beaux que qui que ce soit au monde.

MARTON.

Eh! mon Dieu! madame, ce n'est pas leur beauté, ce n'est pas leur nombre qui frappe... c'est la manière dont ils sont montés... Une rose qui sort des mains de tel orfévre à la mode... des mains de Josse par exemple... fait plus d'effet que le Régent.

LA COMTESSE.

Eh bien! avant huit jours je ferai remonter tous mes diamans par Josse, ou j'en achèterai de nouveaux chez lui... Mais, Marton, tu ne me parles là que de choses matérielles...

MARTON.

Oh! pour l'esprit... c'est autre chose... Tenez, par exemple, nous sommes dans un excellent moment pour avoir de l'esprit... Après-demain bal masqué.

LA COMTESSE.

Oh! que je voudrais voir un bal masqué, Marton!

MARTON.

Peste! je le crois bien... c'est là que madame brillerait... elle qui à visage découvert, a de l'esprit comme un ange, sous le masque elle en aurait comme un démon.

LA COMTESSE.

Marton, j'irai au bal masqué. Voyons, qu'y a-t-il encore à faire?

MARTON.

Dans tous les cas conserver une grande puissance sur soi-même, feindre auprès de celui qu'on aime, et dont on voudrait être aimée, l'indifférence la plus parfaite. Et même il n'y a pas de mal d'afficher du goût pour un autre.

LA COMTESSE, *tristement.*

O Marton! cela ne réussit pas toujours.

MARTON.

Ah! parce que tous les caractères ne sont pas pareils.... Quand l'indifférence échoue, eh bien! alors il faut essayer de la jalousie... Madame la comtesse a-t-elle des dispositions à être jalouse?

LA COMTESSE.

Oui, Marton... oui...

MARTON.

Eh bien! alors tout ira à merveille.

LA COMTESSE.

Tu crois?

MARTON.

Rapportez-vous-en à mon expérience.

LA COMTESSE.

Tu es donc coquette, toi, Marton?

MARTON.

Oh! avec férocité.

LA COMTESSE.

Vrai?

MARTON.

En petit, malheureusement... tout le monde n'a pas le bonheur de naître grande dame. Mais c'est égal! j'ai vu des gens bien malades de ma façon.

LA COMTESSE.

Mais c'est de la cruauté cela...

MARTON.

Oh! que madame se rassure... jamais personne n'en est mort.

LA COMTESSE.

Et cela t'a toujours réussi?

MARTON.

Toujours.

LA COMTESSE.

Marton, je veux être coquette.

MARTON.

Oh! mais ce pauvre chevalier, vous ne voulez donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE.

Et qui te dit que c'est avec le chevalier?

MARTON.

Comment! Mais si ce n'est point avec le chevalier, avec qui est-ce donc?

LA COMTESSE.

Avec qui? Ceci est mon secret. Viens me coiffer, Marton.

Elles sortent toutes deux.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR, JASMIN, *puis* MARTON.

JASMIN, *entrant avec le Commandeur.*

Vraiment, c'est vous, monsieur le commandeur, vous-même?

LE COMMANDEUR.

Ah! çà! drôle, est-ce que tu me croyais déjà mort, avec tes exclamations?... Je te préviens que tu n'es pas porté sur mon testament.

JASMIN.

Fi donc! j'espère que monsieur le commandeur me rend plus de justice que de me supposer des sentimens si vulgaires.

MARTON, *entrant par la porte qui donne chez sa maîtresse.*

Ah! monsieur le commandeur, c'est vous; j'ai reconnu votre voix, et j'accours vous faire ma révérence... Monsieur le commandeur est donc tout-à-fait guéri?

LE COMMANDEUR.

Vous voyez, plus ingambe que jamais.

JASMIN.

Monsieur le commandeur est peut-être à jeun?

MARTON.

Monsieur le commandeur voudrait-il prendre quelque chose?

LE COMMANDEUR.

Mais, oui, volontiers, deux doigts de vin d'Espagne, avec un biscuit dedans.

JASMIN.

Marton, tu entends?

MARTON.

J'y cours!

LE COMMANDEUR.

Ah çà! mais, est-ce que pendant ce temps-là je ne pourrais pas toujours embrasser mon neveu?

JASMIN.

Monsieur le comte n'a pas encore sonné; mais si monsieur le commandeur désire que je le réveille...

LE COMMANDEUR.

Non pas, non pas! peste! je n'ai garde!... Ah! il dort encore, l'heureux coquin! Je comprends!

Marton rentre avec un cabaret.

JASMIN.

Eh bien! non, non, c'est que monsieur le commandeur ne comprend pas.

LE COMMANDEUR.

Comment! je ne comprends pas?

JASMIN.

Pas le moins du monde.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire, que monsieur le commandeur arrive fort à propos.

LE COMMANDEUR.

Mais, que me chante donc ce garçon-là, mademoiselle Marton?

MARTON.

Hélas! la plus pure vérité, monsieur le commandeur.

JASMIN.

C'est monsieur le commandeur qui a fait le mariage?

LE COMMANDEUR.

Oui, pardieu bien, et je m'en vante.

JASMIN.

Eh bien! il n'y a pas de quoi.

LE COMMANDEUR.

Monsieur Jasmin, vous oubliez toujours que de mon temps les valets attendaient qu'on les interrogeât : il se peut que cette habitude soit perdue à Paris, comme beaucoup d'autres; mais moi, qui habite la province, je l'ai conservée.

JASMIN.

Pardon, monsieur le commandeur; j'espère que monsieur le commandeur m'excusera.

LE COMMANDEUR.

C'est bien! Je vous dis cela en passant pour votre gouverne; maintenant, répondez : Que se passe-t-il ici?

MARTON.

Ce qui se passe, monsieur le commandeur?... ce qui se passe?

LE COMMANDEUR.

C'est à monsieur Jasmin que je parle, mademoiselle.

JASMIN.

Il se passe que... (*On entend une sonnette dans la chambre à droite.*) Tenez, voilà monsieur le comte qui sonne.

On entend une sonnette dans la chambre à gauche.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! après?

MARTON.

Tenez, voilà madame la comtesse qui appelle.

LE COMMANDEUR.

Mais, c'est monstrueux cela!

JASMIN.

Monsieur le commandeur sait tout maintenant.

LE COMMANDEUR.

Mais d'où cela vient-il?... Est-ce la faute de

Candale? est-ce celle de Louise?... Mon neveu aurait-il de l'amour pour quelque autre?... ma nièce aurait-elle de l'aversion pour son mari?... Mais, mordieu! répondez donc!... vous parliez trop tout-à-l'heure, et voilà maintenant que vous ne parlez pas assez!

JASMIN.

Du temps de monsieur le commandeur, était-ce l'habitude que les valets se fissent les espions de leurs maîtres?

MARTON.

Monsieur le commandeur a des yeux, monsieur le commandeur a des oreilles, et s'il n'est pas comme les gens dont parle l'Écriture, il verra et il entendra.

LE COMMANDEUR.

C'est bien, allez.

Marton sort.

LE COMTE, *dans la coulisse.*

Jasmin! Jasmin!

SCÈNE II.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE, *du seuil de sa porte.*

Mais que fais-tu donc, drôle, que tu ne viens pas quand je t'appelle?

JASMIN.

Monsieur le comte m'excusera, j'étais près de monsieur le commandeur.

LE COMTE.

Comment! vous ici, mon oncle!... Oh! mais, voilà une excellente surprise que vous nous faites là.

LE COMMANDEUR.

Moi-même, mon cher.

LE COMTE.

Et tout-à-fait remis, à ce qu'il me semble?... Et depuis quand donc êtes-vous arrivé?

LE COMMANDEUR.

Mais, depuis un instant, tu le vois; je n'ai pas même pris le temps de changer d'habit, tant j'étais pressé.

LE COMTE.

Ah! ce cher oncle... Et l'on ne me prévient pas! a-t-on jamais vu pareille chose?

LE COMMANDEUR.

Ne gronde personne, c'est moi qui n'ai point voulu qu'on te réveillât.

LE COMTE.

Alors, c'est différent. (*A Jasmin.*) Jasmin, veillez à ce que rien ne manque dans l'appartement de monsieur le commandeur, et faites prévenir madame la comtesse que notre oncle est arrivé.

Jasmin sort.

SCÈNE III.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mon cher Candale, nous voilà donc réunis?

LE COMTE.

Oui, mon cher oncle, et à ma grande joie, je vous le jure!

LE COMMANDEUR.

Et à la mienne aussi. Voyons, tu dois avoir bien des choses à me dire?

LE COMTE.

Non pas que je sache, mon oncle... Ah! j'ai vendu Monsigny pour acheter Charville, qui était plus à ma convenance.

LE COMMANDEUR.

C'est une bonne acquisition.

LE COMTE.

Puis, nous avons courre le cerf il y a huit jours, avec Villequier et Brichanteau; j'ai eu trois chiens d'éventrés; les meilleurs, bien entendu, comme toujours.

LE COMMANDEUR.

Voilà tout?

LE COMTE.

Oui, ma foi.

LE COMMANDEUR.

Il ne s'est rien passé de plus nouveau?

LE COMTE.

Au moins, je ne me le rappelle pas.

LE COMMANDEUR.

Mais ton mariage?

LE COMTE.

Mon mariage; ce n'est point une chose nouvelle, mon cher oncle, puisqu'il était décidé depuis dix ans.

LE COMMANDEUR.

Enfin ta femme?

LE COMTE.

Ma femme?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse.

LE COMTE.

Elle me paraît charmante, pleine d'esprit et belle à ravir.

LE COMMANDEUR.

Et comment êtes-vous ensemble?

LE COMTE.

Au mieux, je crois.

LE COMMANDEUR.

A la bonne heure.

LE COMTE.

Seulement, je vous dirai que je la crois tant soit peu capricieuse.

LE COMMANDEUR.

Bah! vraiment?

LE COMTE.

Oui.

LE COMMANDEUR.

Et qui te fait croire cela?

LE COMTE.

C'est qu'hier, comme je rentrais, Marton m'a remis un billet fort bien tourné, ma foi, et d'une petite écriture, on ne peut plus coquette, dans laquelle elle me demandait... devinez quoi?

LE COMMANDEUR.

Comment veux-tu que je devine?

LE COMTE.

Quatre chevaux isabelle et un coureur cerise.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! mais, qu'y a-t-il d'étonnant à cela?... n'es-tu point assez riche pour lui passer cette fantaisie?

LE COMTE.

Eh! sans doute! aussi n'est-ce point le prix qui est un obstacle.

LE COMMANDEUR.

Alors, qu'est-ce donc?

LE COMTE.

C'est qu'elle a été choisir là justement les deux couleurs de la marquise (*le Commandeur écoute avec un étonnement croissant*); que la marquise a acheté cet équipage hier, qu'elle compte aller pour la première fois aujourd'hui avec cet équipage aux Champs-Élysées, et que si elle en voit un pareil à la comtesse, elle m'arrachera les yeux. Vous comprenez mon embarras... Qu'elle me demande des choses que je puisse lui donner, qu'elle me demande huit chevaux alezans et deux coureurs pistache, elle les aura.

LE COMMANDEUR.

Et qu'est-ce que c'est que cette marquise?

LE COMTE.

La marquise d'Esparville.

LE COMMANDEUR.

La marquise d'Esparville?

LE COMTE.

Oui, une femme charmante!

LE COMMANDEUR.

Mais dis-moi donc, entre nous, Candale, tu m'as l'air de l'aimer cette marquise.

LE COMTE.

Je l'adore... Ah! pardon, mon oncle, mais vous êtes si bon que j'oublie toujours...

LE COMMANDEUR.

Comment! tu l'adores?... et si ta femme allait s'apercevoir de cette passion?

LE COMTE.

Elle la connaît, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Elle la connaît?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Et depuis quand?

LE COMTE.

Attendez!... combien y a-t-il que nous sommes mariés? il y a trois jours, n'est-ce pas? Eh bien! mais elle la connaît depuis trois jours; le soir même de notre mariage, nous nous sommes fait toutes nos confidences.

LE COMMANDEUR.

Et qu'a-t-elle dit?

LE COMTE.

Qui?

LE COMMANDEUR.

La comtesse.

LE COMTE.

La comtesse m'a paru fort satisfaite.

LE COMMANDEUR, *le regardant en face.*

Tu deviens fou, Candale.

LE COMTE.

Moi, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Ou bien tu me trompes.

LE COMTE.

Foi de gentilhomme, je vous dis l'exacte vérité.

LE COMMANDEUR.

Mais en quel temps vivons-nous donc alors?... et c'est pour ne pas contrarier une coquette; car elle m'a l'air d'une franche coquette ta marquise, sais-tu bien?

LE COMTE.

Oh! cela, oui, elle l'est. Je n'ai jamais vu une personne plus occupée de sa toilette, elle en fait dix par jour. C'est la femme de Paris qui s'habille le plus souvent... et le moins possible.

LE COMMANDEUR.

Et c'est pour ne pas contrarier une coquette que tu refuses à ta femme une misère comme celle-là... la première chose qu'elle te demande peut-être?

LE COMTE.

Je ne la lui ai pas refusée encore, mon oncle; j'étais même fort embarrassé, je vous l'avoue, sur la manière dont je m'en tirerais; mais quand je vous ai vu, j'ai pensé que c'était la Providence qui vous envoyait à mon secours.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je suis fort aise de vous dire, mon cher neveu, que vous vous êtes trompé. Faites vos commissions vous-même.

LE COMTE.

Vous me refusez?

LE COMMANDEUR.

Net.

LE COMTE.

Eh bien! j'en... j'en parlerai au chevalier alors; il arrangera cela, lui.

LE COMMANDEUR.

Comment! au chevalier?

LE COMTE.

Ah! c'est vrai. Vous ne le connaissez pas, le chevalier... mais c'est un fort gentil garçon, Valclos... un ami à nous, qui vient nous visiter tous les jours. Cela m'étonne même que nous ne l'ayons pas encore vu; c'est son heure.

UN VALET, *annonçant.*

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Eh! tenez, mon oncle, justement le voilà.

SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh! bonjour, chevalier. Sois le bien-venu.

LE CHEVALIER.

Bonjour, comte.

LE COMTE, *prenant Valclos par la main.*

Mon oncle, le chevalier de Valclos, un de nos bons amis. Chevalier, c'est notre oncle le commandeur, dont tu nous as si souvent entendu parler. Un ancien serviteur de Louis XIV, un vieil ami de madame de Maintenon. Je dis cela pour que tu saches devant qui tu parles, et que tu n'ailles pas nous raconter quelques-unes de tes fredaines.

LE CHEVALIER.

Croyez, monsieur le commandeur, que je me tiens pour fort honoré de faire votre connaissance.

LE COMMANDEUR.

Et moi, monsieur, c'est avec un grand plaisir. Mais dites-moi donc, j'ai connu autrefois en Chypre un comte de Valclos.

LE CHEVALIER.

C'était mon père. Il y avait suivi, tout enfant, monsieur de Beaufort.

LE COMMANDEUR.

C'est cela même. Un homme d'honneur et de courage, monsieur, qui vous a laissé un beau nom à porter et un bel exemple à suivre.

LE COMTE.

Ah çà! chevalier, je t'attendais avec impatience.

LE CHEVALIER.

Vraiment?

LE COMTE.

D'honneur; j'ai un service à te demander.

LE CHEVALIER.

Un service? parle, mon cher, parle. Trop heureux si je puis t'être bon à quelque chose.

LE COMTE.

Imagine-toi que la comtesse s'est mis dans l'esprit que je devais lui donner aujourd'hui, pour aller aux Champs-Elysées, une voiture et un attelage nouveau, tandis qu'elle a déjà dix voitures sous la remise et vingt chevaux dans l'écurie.

LE CHEVALIER.

Oh! cela n'est pas raisonnable.

LE COMTE.

Eh! voyez-vous, mon oncle, je ne le lui fais pas dire, il est de mon avis.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et c'est un caprice cela.

LE COMTE.

Un vrai caprice... aussi, chevalier, je compte sur toi pour lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER.

Sur moi?

LE COMTE.

Sans doute, sur toi.

LE CHEVALIER.

Mais comment veux-tu?...

LE COMTE.

Comment je veux? est-ce que cela me regarde? Arrange cela comme tu l'entendras, mais qu'elle ne me parle plus de cet attelage, entends-tu, chevalier?

LE CHEVALIER.

Diable! c'est fort délicat ce que tu me demandes.

LE COMMANDEUR, *haussant les épaules.*

Tu vois bien que personne ne se chargera d'une pareille commission.

LE CHEVALIER.

Ah! ma foi, non.

LE COMTE, *au Commandeur.*

Mon oncle, vous m'excusez, n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

Comment donc!

LE COMTE, *tirant à part le Chevalier.*

Ah çà! mais mon cher, permets-moi de te le dire, tu es étrange: j'achète un hôtel, tu t'impatronises dedans; je me marie, tu fais la cour à ma femme; je vois tout cela sans te tourmenter, sans te déranger, et tu veux que la première chose qu'elle me demande, ce soit moi qui la lui refuse, à cette pauvre comtesse! Mais cela ne se peut pas; comprends donc: du moment où tu aspires aux bénéfices, que diable! prends les charges, les uns ne vont pas sans les autres, je t'en avertis; et puisque ma maison est devenue la tienne, alors fais ton ménage, mon cher.

LE CHEVALIER.

Dam! tu sens bien que je suis à tes ordres; mais sous quel prétexte veux-tu que j'aille dire à la comtesse que tu lui refuses une voiture?

LE COMTE.

Ah! bien, il ne manquerait plus que cela que je fusse encore obligé de te fournir le prétexte; tu as de l'esprit, mon cher, de l'imaginative, cherche, invente, cela te regarde.

Il revient au Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! mon oncle, il s'en charge avec le plus grand plaisir, ce cher chevalier. Oh! c'est un de ces amis solides et sur lesquels on peut compter, et quand vous le connaîtrez davantage... (*tendant la main au Chevalier*) vous l'apprécierez comme moi.

LE COMMANDEUR, *au Comte.*

Eh bien! tu t'en vas!

LE COMTE.

Sans doute. La comtesse va venir, et le chevalier, comme vous le savez, mon oncle, a quelque chose à lui dire en tête-à-tête. Je vous prierai même de les laisser un instant seuls, pour que cette diable d'affaire de voiture s'arrange à ma satisfaction.

LE COMMANDEUR.

C'est très-bien! mais tu me permettras au moins d'embrasser ma nièce.

LE COMTE.

Pardieu! c'est trop juste.

LE COMMANDEUR.

Je te reverrai, je présume?

LE COMTE.

Oui, nous nous retrouverons toujours dans la journée, je l'espère.

Il sort.

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *après avoir suivi des yeux le Comte, qui sort.*

Oh! bonjour, mon cher oncle; que je suis heureuse de vous voir! savez-vous que nous étions bien inquiets, au moins?

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je viens te rassurer moi-même, mon enfant.

LA COMTESSE.

Oh! c'est bien bon à vous. Et maintenant vous ne nous quitterez plus, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Ah! bonjour, chevalier; pardon de ne vous avoir point vu tout d'abord; mais ce cher oncle...

LE CHEVALIER, *piqué.*

Comment donc! mais c'est trop juste, et c'est moi qui ai à vous faire des excuses de l'indiscrétion que je commets en restant ainsi en tiers dans une scène de famille.

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Qu'a donc le chevalier, mon oncle? il a l'air tout piqué. A-t-il eu quelque chose avec le comte?

LE COMMANDEUR.

Non, point. Et tout au contraire, ils m'ont paru les meilleurs amis du monde.

LA COMTESSE.

C'est que comme le comte s'en est allé justement au moment où j'arrivais... Oh! mon oncle, j'ai bien des choses à vous dire, allez!

LE COMMANDEUR.

Mais je commence à le croire, surtout si tu veux être franche. Eh bien! tu me diras tout cela tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Vous nous quittez déjà, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR.

J'ai quelques ordres à donner.

LA COMTESSE.

Et vous revenez?

LE COMMANDEUR.

Dans dix minutes. Te retrouverai-je seule?

LA COMTESSE.

Mais je l'espère. Je tâcherai de congédier le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Est-ce donc bien difficile?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Dam! mon oncle, c'est un ami du comte, et j'ai des ménagemens à garder avec lui.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Diable! (*Haut.*) Au revoir, ma nièce.

LA COMTESSE.

Au revoir, mon bon oncle.

Le Commandeur sort.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *Puis le* COMMANDEUR.

LE CHEVALIER.

Je suis vraiment désolé, comtesse, d'avoir eu la maladresse de tomber chez vous dans un si mauvais moment... Mais j'avais à vous parler d'affaires sérieuses.

LA COMTESSE.

Qui vous concernent, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non pas; car c'est pour un autre que je porterai la parole.

LA COMTESSE.

Et quel est cet autre?

LE CHEVALIER.

Le comte.

LA COMTESSE.

Mon mari!

LE CHEVALIER.

Votre mari, oui, madame.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, il choisit étrangement son ambassadeur; vous en conviendrez, chevalier.

LE CHEVALIER.

Hélas! il me croit plus d'influence sur vous que je n'en ai; de là l'honneur qu'il me fait de me choisir pour son interprète.

LA COMTESSE.

Et d'où vient, s'il vous plaît, que le comte ne traite pas ses affaires lui-même?

LE CHEVALIER.

Parce qu'il est vraiment fort embarrassé à la première demande que vous lui faites... de...

LA COMTESSE.

Ah! il est question de mon attelage, à ce qu'il paraît!

LE CHEVALIER.

Justement.

LA COMTESSE.

Et il me le refuse. Ah! ce n'est point galant. Est-ce que vous ne trouvez pas, chevalier, que le comte a pour moi des procédés affreux?

LE CHEVALIER.

Affreux, c'est le mot. Cependant, comtesse, peut être ne faudrait-il pas trop lui en vouloir avant de connaître la cause...

LA COMTESSE.

Vous l'excusez!... Ah! c'est très-bien!...

LE CHEVALIER.

Je ne l'excuse pas, comtesse; mais il y a telle circonstance...

LA COMTESSE.

Eh bien! voyons cette circonstance!... Quel motif donne-t-il? parlez... mais parlez donc!...

LE CHEVALIER, *à part.*

Le diable m'emporte si je sais que lui répondre, moi.

LA COMTESSE.

J'attends cette excuse, ou plutôt ce prétexte.

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, il n'a pas voulu me le dire... mais je présume qu'il est un peu gêné.

LA COMTESSE.

Vraiment! le comte gêné! et comment cela?

LE CHEVALIER.

Oui, il a joué, je crois, et il a perdu.

LA COMTESSE.

Ah! au fait, je me rappelle, il m'a dit lui-même qu'il était joueur.

LE CHEVALIER.

Il vous l'a dit! Eh bien, c'est cela... il a joué... le joueur!

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! Et croyez-vous qu'il ait perdu beaucoup?

LE CHEVALIER.

Quelque cinquante mille livres peut-être; de sorte que vous comprenez, au moment où il vient de renouveler sa maison, d'acheter cet hôtel... Bref, je le crois fort tourmenté.

LA COMTESSE.

Oh! vraiment! vous croyez le comte tourmenté!

LE CHEVALIER.

Pardon, si je vous avoue cela. Je ne voudrais pas, vous comprenez bien, comtesse, que ce que je vous dis en confiance revînt au comte.

LA COMTESSE.

Oh! soyez donc tranquille... c'est sacré cela, chevalier. Ah! vous êtes un bon ami, et c'est bien à vous d'avoir consenti à me faire comprendre mes torts; je vous en estime davantage, si c'est possible. Et vous croyez vraiment qu'il est inquiet, malheureux, ce pauvre comte?

LE CHEVALIER.

Oh! littéralement il ne savait où donner de la tête.

LA COMTESSE.

Je le crois bien, quand il vient de me faire cadeau d'une magnifique corbeille. Oh! vous avez bien raison, c'était un caprice. Qu'ai-je besoin, moi, d'une voiture nouvelle et d'un autre attelage? Mon Dieu, j'avais demandé cela comme j'aurais demandé autre chose. Je ne suppose jamais qu'on puisse manquer d'argent... j'en ai toujours, moi.

LE CHEVALIER.

Ainsi vous renoncez à cette voiture?

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai quelque chose à vous refuser, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oh! vraiment, vous êtes charmante!

LA COMTESSE.

Que vous savez bien l'empire que vous avez sur moi!

LE CHEVALIER.

A la bonne heure, je vous retrouve enfin! Oh! que vous me rendez heureux, comtesse! car cet empire dont vous parlez...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien! je commençais à craindre tout de bon de l'avoir perdu!

LA COMTESSE.

Oh! quelle folie!

LE CHEVALIER.

Oui, je vous ai trouvée si étrange hier.

LA COMTESSE.

Oh! hier, comme c'est étonnant, n'est-ce pas? vous venez justement me parler de la marquise, quand vous savez que j'ai pour cette femme une antipathie...

LE CHEVALIER.

Mais non, je ne le savais pas, moi.

LA COMTESSE.

Alors, c'est que vous ne devinez rien.

LE CHEVALIER.

Eh bien! passe pour hier; j'ai eu tort. Mais ce matin, comtesse, ce matin...

LA COMTESSE.

Après? ce matin...

LE CHEVALIER.

Oui, comment m'avez-vous reçu?

LA COMTESSE.

Moi, je vous ai mal reçu?

LE CHEVALIER.

Sans doute: à peine avez-vous fait attention à moi; j'ai cru que vous ne me verriez pas.

LA COMTESSE.

Oh! cette fois, chevalier, vous en conviendrez, la chose est bien naturelle; mon oncle arrivait à l'instant même.

LE CHEVALIER.

Ah! pardon, je ne savais pas que vous eussiez pour cet oncle une si merveilleuse affection.

LA COMTESSE.

Cependant vous savez bien que le commandeur est mon second père.

LE CHEVALIER.

Oui, et à ce titre je me rappelle les larmes qu'il vous a fait verser lorsqu'il a exigé que vous épousassiez Candale.

LA COMTESSE.

Il croyait faire mon bonheur, chevalier, et il faut tenir compte aux gens de l'intention.

LE CHEVALIER.

Mais savez-vous que j'ai grande envie d'être jaloux, comtesse?

LA COMTESSE.

Et de qui? de mon oncle?

LE CHEVALIER.

Non, mais de son neveu.

LA COMTESSE.

Eh bien! mais, chevalier, ne plaisantez point; vous n'auriez peut-être pas si grand tort.

LE CHEVALIER.

Je commence à le croire.

LA COMTESSE.

Le comte est fort agréable.

LE CHEVALIER.

Quoi! c'est d'aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez?

LA COMTESSE.

D'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Plein de soins, plein de complaisances... allant au-devant de tous vos désirs, témoin cet attelage que vous lui avez demandé...

LA COMTESSE, *vivement.*

Et que vous me refusez en son nom. Au moins il a eu le mérite de craindre de me contrarier; tandis que vous... oh! vous, vous n'avez pas hésité. Je vous en remercie. Mais pardon; j'aperçois mon oncle!

LE CHEVALIER.

Et il arrive à propos, n'est-ce pas, pour rompre un tête à tête qui commençait à vous peser?

LA COMTESSE.

Chevalier!...

LE CHEVALIER.

J'attendrai pour vous présenter désormais mes hommages, que vous soyez en meilleure disposition.

LE COMMANDEUR, *bas, à la Comtesse.*

Laisse-moi seul avec le chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comtesse; je vous obéis, je me retire.

LA COMTESSE.

Non, vous pouvez rester, monsieur, et c'est moi qui vous cède la place. Mon oncle, vous savez que je suis chez moi, que je vous ai vu à peine, et que j'aurai grand plaisir à vous revoir.

Elle rentre.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Ah çà! mais c'est une dispute d'amoureux cela, ou je ne m'y connais pas.

LE CHEVALIER, *s'approchant de la porte.*

Permettez, monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Pardon, chevalier, pardon.

LE CHEVALIER.

Je prie monsieur le commandeur d'agréer mes excuses; mais il faut...

LE COMMANDEUR.

Un mot, je vous prie: si vous êtes pressé, j'irai vite. Chevalier, je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais j'ai connu votre père.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! je vous le répète: votre père était un brave et loyal gentilhomme, monsieur, comme il y en avait encore beaucoup à cette époque, et comme il en reste bien peu aujourd'hui... qui surtout regardait l'amitié comme une chose sainte, et qui aurait cru commettre un crime en la trahissant.

LE CHEVALIER.

Pardon, monsieur le commandeur; mais vos discours me paraissent cacher une allégorie quelconque, et je suis désolé de vous dire que je ne la comprends pas.

LE COMMANDEUR.

Alors, je serai plus clair, chevalier: je dis que si votre père avait eu un ami marié à une femme jeune et jolie, il eût respecté cette femme comme une sœur, par cela même qu'elle était la femme de son ami; et s'il avait eu le malheur d'aimer cette femme, comme cela aurait pu arriver, il aurait pris sur lui, voyant la confiance de son ami, de s'éloigner de la maison, et cela de lui-même, sans attendre qu'il y fût invité par quelqu'un de ces grands parens dont la mission est de voir ce que les autres ne voient jamais. Voilà ce qu'eût fait votre père, chevalier, et voilà ce qu'en digne fils de votre père vous feriez, je le crois, dans la même occasion. Vous me comprenez maintenant, n'est-ce pas? eh bien! méditez sur ce que je vous dis là en passant... Adieu, chevalier.

Le Commandeur entre chez sa nièce.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *seul; puis* LE COMTE.

LE CHEVALIER.

Pardieu! si je comprends!... Eh bien! il paraît que tout le monde s'est donné le mot... Je vous demande un peu en quoi cela le regarde, ce bon commandeur?

Il va pour sortir.

LE COMTE.

Un instant, un instant, chevalier; et ma commission?

LE CHEVALIER.

Ta commission, elle est faite, et bien faite.

LE COMTE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Oui; la comtesse a reconnu l'inutilité d'une voiture nouvelle, et elle y renonce.

LE COMTE.

Elle y renonce!... et comme une femme renonce à ce qu'elle désire, n'est-ce pas? avec force plaintes contre le tyran qui exige de pareils sacrifices.

LE CHEVALIER.

Mais non, je l'ai trouvée fort raisonnable au contraire, et enchantée de faire quelque chose qui nous fût agréable.

LE COMTE, *un peu piqué.*

Ah! alors, tu en es content?

LE CHEVALIER.

Très-content!... mais je n'en dirai pas autant de tout le monde.

LE COMTE.

Comment cela?

LE CHEVALIER.

Ah! tu as un oncle!... Dis-moi donc, mon cher, tu ne m'avais pas prévenu de cet oncle-là... Est-ce que tu le gardes?

LE COMTE.

Le commandeur?... Eh bien! mais c'est un

très-brave homme; un peu roide sur les principes, un peu sévère sur les mœurs, croyant toujours que les choses doivent se passer comme du temps du grand siècle et du grand roi; mais d'ailleurs m'aimant fort, et en toutes circonstances prenant mes intérêts comme un père.

LE CHEVALIER.

Oui, parbleu bien; j'ai vu cela. Mais je ne suis pas si heureux que toi; il paraît que je n'ai pas le bonheur d'être dans ses bonnes grâces, à ton oncle.

LE COMTE.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Oui, il m'a presque mis à la porte, mon cher.

LE COMTE.

Mis à la porte, toi!...

LE CHEVALIER.

C'est comme je te le dis.

LE COMTE.

Et pourquoi?

LE CHEVALIER.

Pourquoi? il prétend que je fais la cour à ta femme.

LE COMTE.

Tiens! ce cher oncle!

LE CHEVALIER.

Et que c'est immoral, et que je trahis l'amitié, et... que sais-je, moi! cent autres balivernes du même genre. Ah çà! mais pourquoi donc sort-il de sa province, comme cela, sans dire gare?... S'il est d'un autre temps et d'un autre siècle, très-bien; qu'il reste avec ses aïeux et qu'il laisse leurs descendans tranquilles; avec sa grande perruque, son habit carré et ses souliers à talons, que diable! mon cher, ce n'est pas un oncle cela, c'est un portrait de famille; qu'il rentre dans son garde-meuble, et qu'on n'en entende plus parler.

LE COMTE.

Je te demande bien pardon. C'est un oncle, et la preuve c'est que nous en héritons, deux cent mille livres de rentes... de cet oncle... ainsi, mon cher, te voilà prévenu, tâche de te tenir bien avec lui, parce que si vous vous brouillez, ma foi, tu comprends, quelque amitié que j'aie pour toi, quelques services que tu m'aies rendus et que tu espères me rendre encore, je serais forcé de me ranger de son côté.

LE CHEVALIER.

Comment! mon cher, si ton oncle exigeait que tu me fermasses ta porte, tu me la fermerais... à moi?... ton meilleur ami?

LE COMTE.

Ce serait à mon grand regret... mais que veux-tu?... tu saurais que ce n'est pas ma faute, que j'ai eu la main forcée... mais que je t'aime toujours.

LE CHEVALIER.

Allons, et de trois. Le seul sur lequel je croyais pouvoir compter, le voilà qui m'abandonne.

LE COMTE.

Heim?

LE CHEVALIER.

Rien; je dis que je suis dans un mauvais jour. Adieu, Candale.

LE COMTE.

Adieu. Quand te reverrons-nous?

LE CHEVALIER.

Ma foi, je n'en sais rien; ton oncle m'effraie.

LE COMTE.

Je tâcherai de faire ta paix avec lui. Adieu.

LE CHEVALIER.

Adieu.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *puis* LA COMTESSE *et* LE COMMANDEUR.

LE COMTE.

Eh bien! je le trouve adorable, le chevalier, de vouloir que je lui sacrifie mon oncle, un oncle qui prend mes intérêts à ce point-là! Allons donc!

LA COMTESSE, *entrant.*

Vous êtes seul?

LE COMTE.

Malheureusement.

LA COMTESSE.

Pourquoi malheureusement?

LE COMTE.

Parce que ce n'était pas moi que vous cherchiez sans doute.

LA COMTESSE.

Au contraire, monsieur, c'était vous-même.

LE COMTE.

Vraiment? (*Indiquant un siége.*) Alors...

LA COMTESSE.

Non, non; j'ai des excuses à vous faire.

LE COMTE.

Des excuses à moi!

LA COMTESSE.

J'ai été vous tourmenter d'un caprice... pardon.

LE COMTE.

Mais c'est moi qui suis vraiment plein de confusion d'être forcé de vous refuser une bagatelle comme celle que vous désiriez... le chevalier a dû vous dire que pour toute autre chose...

LA COMTESSE.

Oh! non, rien, maintenant; je voudrais seulement vous faire une question, comte.

LE COMTE.

Laquelle, comtesse? parlez.

LA COMTESSE.

Me regardez-vous comme votre amie?

LE COMTE.

Moi! sans doute.

LA COMTESSE.

Eh bien! alors, que je vous fasse un reproche. Quoi! vous me regardez comme votre amie, et vous ne me faites point part de l'embarras où vous vous trouvez!

LE COMTE.

L'embarras où je me trouve! De quoi est-il question?

LA COMTESSE.

Vous avez perdu au jeu, comte.

LE COMTE.

Moi?

LA COMTESSE.

Ne vous en cachez point, je ne suis pas le commandeur, et vous n'avez pas peur de moi, je l'espère; d'ailleurs ne m'avez-vous pas avoué que vous étiez joueur?

LE COMTE.

Vous dites donc que j'ai perdu au jeu?

LA COMTESSE.

Oui, et vous êtes gêné.

LE COMTE.

Dieu me damne, comtesse, si je comprends un mot à tout ce que vous me dites; mais allez toujours, j'adore les quiproquos.

LA COMTESSE.

De la fierté avec moi! avec une amie, qui voudrait expier la maladresse qu'elle a eue de vous tourmenter dans un pareil moment.

LE COMTE.

Ah! je comprends maintenant; c'est le chevalier qui pour obtenir...

LA COMTESSE.

Il ne faut pas lui en vouloir, comte. (*Lui passant la main sous le bras.*) Écoutez, j'ai là, au fond d'un sac à ouvrage, un millier de louis, que ma tante y a glissés en me disant adieu, et que j'ai justement retrouvés ce matin; ce n'est pas grand' chose, je le sais; mais moi j'ignore comment on trouve de l'argent... j'ai celui-là, je vous le donne.

LE COMTE.

Je vous laisse dire, parce que vous êtes charmante; mais Valclos, pour se tirer d'embarras, vous a fait un mensonge; il n'y a rien de vrai dans tout cela: je n'ai pas perdu au jeu, je ne suis pas gêné le moins du monde, et la preuve en est, tenez, c'est que s'il vous reste le moindre désir pour cette voiture, dites un mot, et je serai vraiment heureux de réparer ma faute.

Le Commandeur paraît.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, je suis trop heureuse de vous faire un petit sacrifice.

LE COMTE.

Eh bien! je l'accepte, mais à la condition que vous me permettrez de vous en garder une grande reconnaissance.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Si on ne dirait pas qu'ils s'adorent!... Ma parole d'honneur, je ne comprends plus rien aux ménages d'aujourd'hui!... Dites-moi, mes enfans, si je vous gêne...

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu! non, mon oncle; vous savez que ma couturière attend, et que j'ai des robes à essayer; je vous laisse donc avec monsieur de Candale. Au revoir, mon oncle... (*Faisant la révérence.*) Monsieur...

LE COMTE.

Madame...

La Comtesse sort.

SCENE X.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Dis-moi donc, Candale, sans compliment, il me semble que je choisis mal mon heure, heim?

LE COMTE.

Pas du tout, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

C'est que vous causiez là, ce me semble, ta femme et toi...

LE COMTE.

Nous causions d'affaires, d'argent; voilà tout.

LE COMMANDEUR.

Ah! voilà tout?

LE COMTE.

Mon Dieu, oui; d'honneur!

LE COMMANDEUR.

Voyons, Candale, consciencieusement, comment trouves-tu Louise?

LE COMTE.

Mais je vous l'ai déjà dit, mon oncle, je la trouve charmante.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! comment se peut-il que, la trouvant charmante, tu aies de pareils procédés envers elle?

LE COMTE.

Quels procédés?

LE COMMANDEUR.

Mais ceux dont elle se plaint.

LE COMTE.

Ma femme se plaint de mes procédés!

LE COMMANDEUR.

Oh! mon Dieu, elle ne se plaint pas, parce que c'est un ange; mais il est facile de voir la peine qu'ils lui font.

LE COMTE.

Ah! bah! mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Je viens de causer avec elle; et sais-tu vraiment qu'elle m'a raconté des choses inouïes?

LE COMTE.

Ah! par exemple!... je voudrais bien savoir ce qu'elle vous a raconté, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Mais ta liaison avec la marquise, ton indifférence pour elle, cette pauvre enfant!

LE COMTE.

Ma liaison avec la marquise; mon indifférence pour elle... Elle vous a raconté cela?... et elle ne vous a pas dit le plus petit mot d'elle-même?

LE COMMANDEUR.

Pas un mot.

LE COMTE.

Elle ne vous a pas parlé du chevalier?

LE COMMANDEUR.

Du chevalier de Valclos? non.

LE COMTE.

Ah! elle est fort discrète, votre nièce.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire?

LE COMTE.

Je veux dire qu'elle ne vous a fait que la moitié de la confidence.

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Eh bien! il y a, mon oncle, qu'avant de me connaître, ma femme connaissait Valclos.

LE COMMANDEUR.

Bah!

LE COMTE.

Il y a que le chevalier l'aimait, et qu'elle aimait le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Et tu n'as pas fermé ta porte à Valclos?

LE COMTE.

Au contraire, je la lui ai ouverte à deux battans.

LE COMMANDEUR.

Tu as fait cela?

LE COMTE.

Sans doute.

LE COMMANDEUR.

Sachant que ta femme l'aimait?... Mais que résultera-t-il de tout cela?

LE COMTE.

Il en résultera ce qu'il pourra, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Et le majorat?

LE COMTE.

Eh bien! le majorat?

LE COMMANDEUR.

Sans doute, le majorat: est-ce que tu te figures que je me soucie de constituer trente mille livres de rentes à un neveu qui ne serait qu'à moitié mon neveu? Oh! oh! je ne souffrirai pas un pareil scandale.

LE COMTE.

Pardieu! je voudrais bien savoir comment vous comptez l'empêcher.

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

LE COMTE.

Mon oncle, j'espère que vous ne ferez rien qui me rende ridicule.

LE COMMANDEUR.

Ridicule! ah! voilà donc le grand mot lâché! voilà la crainte à laquelle on sacrifie réputation passée et bonheur à venir! Autrefois les maris étaient ridicules quand ils étaient trompés; il paraît que vous avez changé cela, vous autres?

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon oncle? il faut bien se mettre à la mode.

LE COMMANDEUR.

Oui, n'est-ce pas? et votre mode à vous exige que l'on affiche des sentimens factices, et que l'on dissimule ses sentimens réels; que l'on méprise toutes les vertus que nos aïeux ont adorées, et que l'on adore tous les vices qu'ils méprisaient; que le caprice brise les liens de la religion, et le libertinage ceux de la société. La mode exige aujourd'hui qu'on s'épouse pour réunir deux fortunes, et non pas deux cœurs, pour perpétuer son nom et non pas sa race. Enfin la mode exige qu'on ait une femme pour les autres, et des enfans qui ne soient à personne. Eh bien! j'en suis fâché, monsieur mon neveu, vous ne vous mettrez pas à cette mode-là, c'est moi qui vous le dis.

LE COMTE.

Mais, mon oncle, qu'allez-vous faire?

LE COMMANDEUR.

Cela me regarde: c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

LE COMTE.

Mais enfin...

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que ta femme aimait le chevalier?

LE COMTE.

Dam! vous avez pu en juger vous-même.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit que tu adorais la marquise.

LE COMTE.

Le fait est que j'ai de l'attachement pour elle.

LE COMMANDEUR.

Tu m'as dit enfin que ma nièce et toi vous étiez mariés sans l'être.

LE COMTE.

Oh! pour cela, mon oncle, je peux vous en répondre, parole d'honneur!

LE COMMANDEUR.

C'est tout ce qu'il me faut. Adieu, Candale.

Le Commandeur sort.

LE COMTE, *le suivant des yeux, après une pause.*

Adieu, mon oncle. Que diable va-t-il faire? Ma foi, nous verrons bien!...

ACTE QUATRIEME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE, *entrant la première, suivie de Marton, qui porte un miroir.*

Non, Marton, cela est inutile, et tu n'y gagneras rien.

MARTON.

Regardez-vous seulement; c'est tout ce que je vous demande.

LA COMTESSE.

Non, laisse-moi, je suis maussade ce matin; j'ai mes vapeurs.

MARTON.

Rien qu'un coup d'œil, un seul, de côté, si vous ne voulez pas de face.

LA COMTESSE.

Non, te dis-je, et tu m'impatientes; qu'ai-je besoin de me faire belle? si quelqu'un m'aimait, à la bonne heure.

MARTON.

Eh! mon Dieu, faites toujours; on ne sait pas ce qui peut arriver.

LA COMTESSE.

D'ailleurs ce serait trop de besogne pour toi, ma pauvre Marton, après la nuit que j'ai passée...

MARTON.

Madame a passé une mauvaise nuit? allons donc, cela n'est pas possible.

LA COMTESSE.

Horrible, Marton; je n'ai pas dormi une seconde.

MARTON.

Vraiment?

LA COMTESSE.

Je n'ai fait que songer aux choses les plus extravagantes.

MARTON.

Eh bien! cela se voit sur votre visage, parole d'honneur.

LA COMTESSE, *avec langueur.*

Comment cela ne se verrait-il pas lorsque l'on souffre?

MARTON.

Dame, on est pâle.

LA COMTESSE.

Lorsqu'on ne dort pas.

MARTON.

On a les yeux battus.

LA COMTESSE.

Lorsqu'à chaque instant il vous prend des envies de pleurer.

MARTON.

Cela bouleverse toute la physionomie... Ah! madame a bien raison de ne pas vouloir se regarder.

LA COMTESSE.

Là! tu vois bien que tu es de mon avis.

MARTON.

Alors, emportons ce miroir, madame.

LA COMTESSE.

Heim!

MARTON.

Madame, voilà le miroir qui s'en va, je vous en préviens.

LA COMTESSE.

Marton!

MARTON, *s'arrêtant.*

Madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Je suis donc bien horriblement changée, mon enfant?

MARTON.

A faire peur, madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, mais il ne faut cependant pas chasser tout-à-fait les gens.

MARTON.

Allons donc!

Elle donne le miroir à la Comtesse, qui se regarde.

LA COMTESSE.

Menteuse!

MARTON.

Le fait est que je crois que madame la comtesse a tout bonnement rêvé qu'elle ne dormait pas.

LA COMTESSE.

Non; et je t'assure que c'est vraiment un miracle que je ne sois pas plus défigurée.

MARTON.

Et d'où vient donc à madame cette grande inquiétude qui lui a fait passer une si mauvaise nuit?

LA COMTESSE *pose le miroir sur une table.*

Le sais-je moi-même?

MARTON.

Ne serait-ce point parce que madame la comtesse vit si isolée?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, Marton, je crois que c'est cela, et tu as deviné juste... Comprends-tu qu'après avoir été interrompu par mon oncle, au milieu d'une conversation... des plus intéressantes, le

comte, en rentrant hier soir, n'ait point cherché à me rencontrer, n'ait point eu l'idée de me dire une seule parole ?

MARTON.

Oh ! si fait, madame.

LA COMTESSE.

Comment cela, Marton ?

MARTON.

Monsieur le comte est venu frapper à votre porte.

LA COMTESSE.

A ma porte?... Et à quelle heure ?

MARTON.

A dix heures.

LA COMTESSE.

Si tard que cela, Marton ?

MARTON.

Aussi, je n'ai eu garde de le laisser entrer ; je me rappelais les ordres de madame.

LA COMTESSE.

Mes ordres!... Vous rêvez, ma chère !

MARTON.

Comment ! madame la comtesse ne m'a pas dit positivement l'autre soir...

LA COMTESSE.

Ah ! l'autre soir...

MARTON.

Pardon, mais je ne savais pas que depuis lors madame eût changé d'avis.

LA COMTESSE.

D'avis ! Et qui vous dit que j'aie changé d'avis, mademoiselle ?

MARTON.

Je veux dire que j'ignorais que madame la comtesse attendît monsieur le comte à cette heure.

LA COMTESSE.

Moi ! mais je n'attendais personne... Vous êtes étrange, savez-vous, avec vos suppositions?

MARTON.

Excusez-moi; je voulais dire seulement que si j'avais su que madame désirât recevoir monsieur le comte...

LA COMTESSE.

Désirât!... Mais, vraiment, vous avez des façons de dire inconcevables... Désirât ! mais apprenez donc à mesurer vos paroles... Où avez-vous vu que je désirasse recevoir monsieur le comte?... Désirât ! Ah ! en vérité, vous semblez prendre à tâche de me dire les choses les plus inconvenantes. J'ai trouvé étonnant, oui, que monsieur le comte fût rentré sans s'informer de moi ; sans me dire quelqu'une de ces paroles qu'on se dit même entre simples connaissances... mais il y a loin de là, vous en conviendrez, à désirer le recevoir ; d'ailleurs, en supposant même que cela fût ainsi, cela s'explique tout naturellement; j'avais quelque chose à lui demander.

MARTON.

Eh bien ! il y aura eu un petit retard, voilà tout, et cette chose, madame la lui demandera maintenant, car voilà monsieur le comte lui-même.

LA COMTESSE.

C'est bien; allez-vous-en. (*Marton veut emporter le miroir.*) Mais non, laissez donc là ce miroir; qui vous dit de l'emporter ?

MARTON.

O mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai jamais vu madame de si méchante humeur; je ne croyais pas cependant que pour avoir suivi ses ordres...

LA COMTESSE.

Assez ! Je vous ai dit de vous en aller, allez-vous-en !

MARTON.

Je m'en vais, madame, je m'en vais.

Elle sort.

LA COMTESSE.

Ah ! je ne connais pas de femme de qualité plus mal servie que moi.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *qui s'est arrêté sur le seuil de la porte.*

Vous grondez votre femme de chambre, madame ; que je ne vous gêne point; on a besoin de temps en temps de vergeter ces espèces, n'est-ce pas? Moi, tout-à-l'heure, j'ai pensé renvoyer Jasmin.

LA COMTESSE.

Mais qu'avait-il donc fait ?

LE COMTE.

Ma foi ! je serais fort empêché de le dire, mais ce que je sais, c'est que c'est un drôle, voilà tout.

LA COMTESSE.

Le fait est qu'on est bien malheureux de se trouver ainsi à la discrétion de gens qui vous font faire tout ce qu'on ne veut point, et qui vous empêchent de faire tout ce qu'on veut.

LE COMTE.

Ah ! sous ce rapport, vous auriez tort de vous plaindre, comtesse, car de votre côté vous avez une femme de chambre on ne peut plus fidèle, et qui exécute à la lettre les ordres que vous lui donnez.

LA COMTESSE.

Et comment cela ?

LE COMTE.

Sans doute : hier en rentrant, je sais, madame, que c'était fort indiscret de ma part, mais indiscret ou non, comme j'avais quelque chose à vous dire, j'ai essayé de vous voir... bast ! porte close !

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, si vous aviez insisté...

LE COMTE.

Insisté!... oh ! j'ai fait mieux que cela ; j'ai prié, j'ai menacé ; j'ai offert de l'argent, oui, pardieu ; c'est au point que l'on eût pu me prendre pour un amant, comtesse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! Marton, tu me le payeras ! (*Haut.*) Que vouliez-vous me dire, monsieur ?

LE COMTE.

Mais je voulais vous parler de notre oncle.

LA COMTESSE.

Ah! c'est vrai; à propos, depuis hier nous ne l'avons pas vu; que devient-il donc?

LE COMTE.

Ah! voilà ce qu'il est impossible de savoir au juste, et ce que je crois deviner, cependant, je présume qu'il est à Versailles.

LA COMTESSE.

Avait-il donc affaire à la cour?

LE COMTE.

Non pas pour lui que je sache.

LA COMTESSE.

Et pour qui donc?

LE COMTE.

Mais pour nous.

LA COMTESSE.

Vous croyez?

LE COMTE.

Eh! eh! j'en ai peur; vous savez comme il prend tout au sérieux, notre oncle?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! comtesse, il est désolé d'avoir fait un mariage aussi peu sympathique que l'est le nôtre.

LA COMTESSE.

Mais vous lui avez donc raconté...

LE COMTE.

Dame, comtesse, vous lui aviez parlé de la marquise, vous; j'ai bien été forcé, moi, de lui dire quelques mots du chevalier.

LA COMTESSE.

Mais encore que peut faire le roi à cela?

LE COMTE.

Le roi! il peut beaucoup, comtesse; il peut autoriser une séparation.

LA COMTESSE.

Une séparation!... Mais il me semble, monsieur le comte, qu'une pareille chose ne se fait point sans un grand scandale?

LE COMTE.

C'est à quoi j'ai pensé tout d'abord, madame; une séparation est une résolution extrême, et comme notre position telle qu'elle est me paraît tolérable...

LA COMTESSE.

Sans doute; quant à moi, comte, je sais que je ne désire pas en changer.

LE COMTE.

Eh bien! alors, s'il en est ainsi, nous pouvons être parfaitement tranquilles, car, comme pour une séparation il faut le consentement mutuel...

LA COMTESSE.

Ah! il faut le consentement mutuel.

LE COMTE.

Oui, c'est de toute nécessité, et... et comme à moins que vous ne soyez disposée, madame, à donner la vôtre la première...

LA COMTESSE.

Oh! ne parlons pas de ces vilaines choses-là, monsieur.

LE COMTE.

Ce que j'en ai fait, madame, c'était seulement pour vous mettre sur vos gardes.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie. (*Après un instant de silence.*) Que vous avez là une charmante garniture de boutons, monsieur le comte!

LE COMTE.

Mais comment donc la voyez-vous? vous me tournez le dos.

LA COMTESSE.

Dans ce miroir.

LE COMTE.

Pardon, mais je vous croyais occupée de quelque chose de mieux que de m'y regarder.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas vous non plus que j'y regarde; mais vous êtes si près de moi, qu'en m'y voyant il faut bien que je vous y voie.

LE COMTE.

Ce sont des diamans montés par Josse.

LA COMTESSE.

Le fameux bijoutier; oui, cela se voit au goût... Savez-vous, comte, que j'ai grande envie de séduire votre valet de chambre?

LE COMTE.

Il n'est point besoin de cela; il est possible d'en trouver de pareils, madame.

LA COMTESSE.

Non, je parlais de ceux-là et non point d'autres; d'ailleurs je veux réserver toute votre bonne volonté pour une chose que je compte vous demander.

LE COMTE.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Oh! vraiment, je n'ose vous la dire.

LE COMTE.

C'est me faire sentir le tort que j'ai eu hier envers vous, madame, et me mettre en retard pour le réparer.

LA COMTESSE.

Eh bien! je voulais vous demander... mais vraiment c'est une folie.

LE COMTE.

N'importe; dites toujours.

LA COMTESSE.

Je voulais vous demander de me conduire au bal de l'Opéra.

LE COMTE.

Oh! par exemple, je joue de malheur, comtesse!

LA COMTESSE.

Comment cela?

LE COMTE.

Hier, voyant que je ne pouvais pas avoir l'honneur d'être reçu chez vous, et ne sachant que faire de ma soirée, j'ai été rejoindre quelques mauvais sujets de ma connaissance, avec lesquels j'ai pris un engagement pour cette nuit.

LA COMTESSE.

N'en parlons plus, monsieur; c'est moi qui suis indiscrète, et j'aurais dû voir que vous aviez de

ces projets sérieux qu'on ne sacrifie point à un caprice.

Elle fait un pas pour sortir.

LE COMTE.

Ah! madame! hier, refuser de me recevoir; aujourd'hui, me quitter en boudant.

LA COMTESSE.

Et qui vous dit que je vous boude, monsieur? c'est attacher à votre refus, croyez-moi, beaucoup plus d'importance qu'il n'en mérite, et surtout que je ne lui en accorde.

LE COMTE.

Excusez mon erreur, comtesse; mais ce désir d'aller à l'Opéra, si vivement exprimé par vous, pouvait être quelque chose de plus qu'un simple caprice.

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous que ce fût, monsieur? Enfermée jusqu'ici dans un couvent, je n'avais jamais vu de bal masqué; on m'a parlé de celui de l'Opéra comme d'une chose fort amusante, et j'étais curieuse d'y aller, voila tout,

LE COMTE.

Ainsi vous ne désiriez aller à ce bal que pour le bal lui-même?

LA COMTESSE.

Et pour quelle autre chose, s'il vous plaît, aurais-je désiré y aller?

LE COMTE.

Que sais-je, moi?

LA COMTESSE.

Oh! dites monsieur, dites...

LE COMTE.

Mais souvent on désire aller au bal pour y rencontrer quelqu'un.

LA COMTESSE.

Il me semble que si j'avais quelqu'un à voir, au lieu de chercher à rencontrer ce quelqu'un dans un bal, je profiterais de la liberté que vous me laissez de recevoir qui je veux ici.

LE COMTE.

Oui, mais si par hasard notre oncle, qui, comme vous le savez, comtesse, a l'habitude de se mêler des choses qui ne le regardent pas, avait considéré les visites de ce quelqu'un comme inconvenantes, et l'avait prié de les cesser, il se pourrait que ne voyant pas arriver ce quelqu'un à l'heure habituelle, vous eussiez trouvé cet ingénieux moyen.

LA COMTESSE.

Je vous remercierais monsieur, de l'honneur que vous faites à mon imagination, si le compliment n'était si médiocrement flatteur pour ma délicatesse, sur laquelle vous aviez cependant promis de vous reposer; et je suis vraiment désolée que vous ne m'ayez retenue quand je voulais me retirer tout-à-l'heure, que pour me faire maintenant une... une si méchante plaisanterie.

LE COMTE.

Pardon, madame, mais...

LA COMTESSE, *faisant une révérence.*

Monsieur!...

LE COMTE, *saluant.*

Madame...

La Comtesse rentre chezelle.

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Comment! de la dignité! mais c'est donc une femme supérieure que ma femme... seulement elle n'a pas de chance. Elle me demande de la conduire à l'Opéra, juste au moment où pour me raccommoder avec la marquise, qui m'a fait une querelle horrible d'avoir été hier aux Champs-Elysées de mon côté, j'ai été lui promettre d'être son cavalier ce soir. C'est égal, cela me fait de la peine. Cette pauvre comtesse!

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *entrant, posant son chapeau et sa canne sur un fauteuil au fond.*

Ah!

LE COMTE.

Ah! c'est vous, mon cher oncle?

LE COMMANDEUR.

Oui, c'est moi; et où en sommes-nous ici?

LE COMTE.

Ma foi, mon oncle, toujours au même point.

LE COMMANDEUR.

Alors, tu vois donc que j'avais raison, et que j'ai bien fait de prendre mes mesures.

LE COMTE.

Comment, mon oncle! ce que je supposais est donc la vérité?

LE COMMANDEUR.

Et que supposais-tu?

LE COMTE.

Que vous étiez allé à Versailles.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! tu supposais juste; j'y ai été et j'ai vu le roi.

LE COMTE.

Et vous lui avez dit...

LE COMMANDEUR.

Tout, en rejetant la faute sur moi, bien entendu; car c'est ma faute. Bref, Sa Majesté est au courant de votre position respective; elle a compris qu'un pareil mariage était non avenu, et m'a permis d'en poursuivre la séparation, promettant d'écrire de son côté à Rome pour en obtenir la nullité.

LE COMTE.

Et alors, mon oncle, qu'avez-vous fait?

LE COMMANDEUR.

Je suis revenu par chez mon procureur, qui dresse la demande.

LE COMTE.

Mais permettez-moi de vous le dire, mon oncle, vous menez les choses avec une promptitude qui ne laisse pas aux gens le temps de se reconnaître.

LE COMMANDEUR.

Quand une pareille rupture est devenue indispensable, m'est avis, monsieur, que plus elle est prompte, moins elle est scandaleuse.

LE COMTE.

Cependant si nous ne pensions point ainsi, la comtesse et moi, il me semble que vous ne nous sépareriez pas malgré nous! car enfin il vous faut notre consentement.

LE COMMANDEUR.

Et vous oseriez le refuser?

LE COMTE.

Pourquoi pas?

LE COMMANDEUR.

Oui, n'est-ce pas, ce serait plus commode de demeurer ainsi. Je comprends, ou plutôt je ne comprends pas; car qui vous dit que de son côté la comtesse n'attende pas avec impatience cette rupture, à laquelle je ne sais pourquoi, ni dans quel but, vous vous opposez, vous? Qui vous dit que la comtesse, jeune et belle, soit dans la disposition de sacrifier sa vie tout entière à l'égoïsme d'un homme qui n'a eu jusqu'ici pour sa jeunesse et pour sa beauté que de l'indifférence et du mépris? Pourquoi, sans être heureux, la condamnez-vous à être malheureuse? pourquoi, étant femme, la condamnez-vous à être veuve?... avez-vous ce droit-là! la main sur la conscience, l'avez-vous?

LE COMTE.

Du moment où vous croyez avoir des raisons de penser que votre nièce désire cette séparation, mon oncle, c'est autre chose; Dieu me garde de contraindre en rien ses sentimens; ce que madame de Candale fera, je le ferai.

Il sort.

SCÈNE V.

LE COMMANDEUR, *puis* LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! à la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler raison, au moins.

LA COMTESSE.

Ah! mon cher oncle! c'est vous, on m'avait prévenue que vous étiez rentré, et j'attendais avec bien de l'impatience que vous fussiez seul.

LE COMMANDEUR.

Et pourquoi cela que je fusse seul?

LA COMTESSE.

Parce que je ne voulais pas venir ici tant que le comte y serait.

LE COMMANDEUR.

Ainsi il n'y a pas entre vous le moindre rapprochement?

LA COMTESSE.

Tout au contraire, mon oncle; je ne comprends vraiment plus le comte. Ah! je suis bien malheureuse, allez.

LE COMMANDEUR.

Tranquillise-toi, mon enfant, tout cela aura un terme.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, quel terme voulez-vous que cela ait?

LE COMMANDEUR.

Quel terme? votre liberté à tous deux, j'espère bien.

LA COMTESSE.

Notre liberté!... mais il est donc vrai que vous avez l'intention de nous séparer?

LE COMMANDEUR.

Dam! puisque je ne peux pas vous réunir, il faut bien prendre un parti.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! mais c'est une résolution bien terrible, savez-vous, que celle-là!

LE COMMANDEUR.

Oui, si vous étiez restés des années ensemble, je comprends. Oui, si l'un de vous aimait l'autre, je comprends encore. Mais il n'en est point ainsi; vous vous connaissez à peine, vous ne vous aimez pas, et il y a plus, chacun de vous en aime un autre.

LA COMTESSE.

O mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Enfin cela est-il, ou cela n'est-il pas? As-tu avoué au comte que tu aimais le chevalier, et le comte t'a-t-il avoué qu'il aimait la marquise?... Eh bien! vous serez libre chacun de votre côté; vous serez heureux selon votre cœur. Si Candale aime toujours la marquise, elle est veuve, il pourra l'épouser. Si tu aimes toujours le chevalier... il est garçon, rien ne t'empêchera de devenir sa femme.

LA COMTESSE.

Moi la femme du chevalier, mon oncle! oh! jamais! jamais!

LE COMMANDEUR.

Comment, jamais!

MARTON, *entrant par la porte du fond.*

Monsieur le commandeur, c'est votre procureur qui vous attend pour une affaire des plus pressées, à ce qu'il dit.

LE COMMANDEUR.

Très-bien, j'y vais. Au revoir, ma nièce.

LA COMTESSE.

Votre procureur, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Eh bien, oui, mon procureur. Et où est-il?

MARTON.

On l'a fait entrer dans l'appartement de monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Au revoir, mon enfant; pense à ce que je t'ai dit; vois.

LA COMTESSE.

Oui, mon oncle.

Le Commandeur sort.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARTON.

MARTON.

O mon Dieu! qu'est-il donc arrivé à madame la comtesse? elle a le visage tout bouleversé.

LA COMTESSE.

Il m'est arrivé, Marton, que d'après ton conseil j'ai demandé au comte de me conduire au bal de l'Opéra, et que le comte m'a refusé!...

MARTON.

Il vous a refusé? et sous quel prétexte?

LA COMTESSE.

Sous le prétexte qu'il avait un engagement pris avec deux de ses amis.

MARTON.

Et madame croit à la réalité de cet engagement?

LA COMTESSE.

Mon Dieu! je crois tout ce que l'on me dit, Marton.

MARTON.

Alors madame la comtesse est bien heureuse!

LA COMTESSE.

Et comment cela, Marton?

MARTON.

Parce que c'est un grand bonheur que d'avoir une pareille confiance.

LA COMTESSE.

Tu penses donc que le comte m'a trompée, Marton?

MARTON.

Je pense que s'il avait dû aller au bal avec des amis, monsieur le comte aurait parfaitement trouvé le moyen de se dégager.

LA COMTESSE.

Et alors, tu crois que c'est... une femme que le comte conduit au bal?

MARTON.

Je le crois? j'en suis sûre.

LA COMTESSE.

Ah! Marton, les hommes! les hommes!...

MARTON.

Ah! oui, les hommes! madame la comtesse a bien raison!

LA COMTESSE.

Mais quand je pense qu'hier encore...

MARTON.

Eh bien! hier?

LA COMTESSE.

En causant avec moi... Oh! c'est bien mal!

MARTON.

Qu'a-t-il donc fait?

LA COMTESSE.

Il me prenait les mains, Marton; il me regardait avec des yeux!...

MARTON.

Il vous prenait les mains!... il vous regardait avec des yeux!... Mais il voulait donc séduire madame la comtesse?... Oh! le monstre!

LA COMTESSE.

Et que le lendemain de ce jour-là!...

MARTON.

Eh bien! comme c'est heureux que je lui aie fermé la porte!

LA COMTESSE.

Tu trouves que c'est heureux, Marton?

MARTON.

Oh! très-heureux!...

LA COMTESSE.

Marton, je voudrais bien savoir si c'est réellement avec la marquise qu'il va au bal.

MARTON.

Il y a un moyen pour madame la comtesse de s'en assurer.

LA COMTESSE.

Lequel?

MARTON.

C'est que madame la comtesse y aille elle-même.

LA COMTESSE.

Moi!

MARTON.

Eh! sans doute, vous. Monsieur le comte et madame la comtesse se sont donné chacun de leur côté liberté entière. Eh bien! je ne vois pas pourquoi puisque monsieur le comte profite de sa liberté, madame la comtesse ne profiterait pas de la sienne.

LA COMTESSE.

Mais, Marton, c'est qu'il me semble qu'une femme...

MARTON.

Ah! je suis une femme aussi, moi, que je présume. Mais si l'on me faisait une pareille chose...

LA COMTESSE.

Que ferais-tu?

MARTON.

Je n'en sais rien, mais je sais que celui qui me l'aurait faite n'en serait pas quitte à bon marché!

LA COMTESSE.

Enfin, en supposant que je fusse décidée à suivre ton conseil, je n'ai personne, moi, pour me conduire à ce malheureux bal.

MARTON.

Madame n'a personne! Eh bien! mais le chevalier, à quoi est-il donc bon? ce n'est pas la peine de le garder si on ne l'occupe pas à quelque chose!

LA COMTESSE.

Ah! Marton, le chevalier... C'est impossible.

MARTON.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Parce que nous sommes brouillés à mort avec le chevalier.

MARTON.

Avec le chevalier?

LA COMTESSE.

Oui, avec le chevalier.

MARTON.

Et à quel propos?

LA COMTESSE.

Est-ce que j'en sais quelque chose? est-ce que je m'en souviens, moi?

MARTON.

Oh! si madame n'en sait rien, si madame ne s'en souvient pas, ce n'est pas bien grave alors.

LA COMTESSE.

Si grave, qu'il est parti en disant qu'il ne reviendrait pas que je ne le rappelasse.

MARTON.

Vraiment, il a dit cela?

LA COMTESSE.

Ce sont ses propres paroles.

MARTON.

Eh bien! il faut le rappeler alors.

LA COMTESSE.

Mais comment le rappeler?

MARTON.

Comme on rappelle les gens... par un petit billet du matin... par trois lignes, par un mot.

LA COMTESSE.

Ah! ceci, Marton...

MARTON.

Dame! qui veut la fin veut les moyens... Encore une fois, madame la comtesse tient-elle ou ne tient-elle pas à aller au bal?

LA COMTESSE.

Si j'y tiens, Marton?... oh! oui, j'y tiens!

MARTON.

Eh bien! que madame écrive donc!

LA COMTESSE.

Marton, il me semble que je fais mal.

MARTON.

N'en parlons plus alors... Chut! voici Jasmin! Que madame me laisse cinq minutes seulement avec lui, et j'aurai probablement quelque chose à lui apprendre.

LA COMTESSE.

Eh bien! d après ce que tu me rapporteras, je prendrai mon parti... De la prudence!

MARTON.

Oh! par exemple! que madame soit tranquille.

La Comtesse rentre chez elle.

SCÈNE VII.

MARTON, JASMIN.

JASMIN.

Que te recommandait tout bas ta maîtresse, Marton?

MARTON.

De la prudence vis-à-vis de toi, Jasmin.

JASMIN.

Et à quel propos?

On sonne chez le Comte.

MARTON.

Elle désire savoir si le comte va au bal avec la marquise, et elle ne veut pas qu'il sache qu'elle y va avec le chevalier.

JASMIN.

Le comte va au bal avec la marquise.

MARTON.

Eh! à la bonne heure donc!... Sais-tu que j'ai eu grand' peur un instant, Jasmin?

JASMIN.

Oui, n'est-ce pas?... cela tournait d'une manière effroyable à la conjugalité.

MARTON.

Ce qui est une ruine.

JASMIN.

Je le crois pardieu bien; plus de secrets, plus de profits.

On sonne une seconde fois.

MARTON.

Jasmin, il me semble qu'on t'appelle.

Elle sort.

JASMIN.

J'y vais.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, JASMIN.

LE COMTE, *entrant une lettre à la main.*

Jasmin!... Ah! te voilà!

JASMIN.

Monsieur le comte le voit, j'accourais.

LE COMTE.

Tu vas porter cette lettre à la marquise.

JASMIN.

Sans indiscrétion, monsieur le comte, est-ce qu'il y aurait contre-ordre pour ce soir?

LE COMTE.

Oui; cette pauvre comtesse m'avait prié de la conduire au bal, je le lui avais refusé d'abord; mais en y réfléchissant, ma foi, je trouve original de faire pour elle une infidélité à la marquise.

JASMIN.

Ah! c'est que j'ai peur que monsieur le comte n'arrive un peu tard.

LE COMTE.

Comment, un peu tard?

JASMIN.

Oui, je crois que dans l'intervalle, madame la comtesse a pris d'autres arrangemens.

LE COMTE.

Quels arrangemens?

JASMIN.

Je ne sais pas bien précisément; mais monsieur le comte pourrait s'en informer.

LE COMTE.

C'est bien; va-t'en.

JASMIN.

Et la lettre?

LE COMTE.

Je la garde.

Jasmin sort.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul.*

La comtesse a pris d'autres arrangemens!... Que veut dire ce drôle?... Serait-il question du chevalier?... il serait possible!... Ah! je ne veux pas être pris pour dupe; pardieu! je verrai la comtesse, et je saurai...

Il va vers la porte, elle s'ouvre, Marton paraît.

SCÈNE X.

LE COMTE, MARTON.

MARTON, *cachant dans son corset une lettre qu'elle tient à la main.*

Ah!

LE COMTE.

Où allez-vous, Marton?

MARTON.

Moi, je ne vais ni ne viens, monsieur le comte, je me promène.

LE COMTE.

Ah! vous vous promenez!... et que teniez-vous à la main tout-à-l'heure?

MARTON.

Moi, à la main? est-ce que je tenais quelque chose?

LE COMTE.

Vous teniez!... (*Revenant à lui.*) Eh bien! que fais-je donc? j'interroge des valets, j'espionne la comtesse!... Ah! c'est bien, c'est bien, Marton, allez.

MARTON, *en s'en allant.*

Mais à qui en a donc monsieur le comte?

Elle sort.

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul.*

Qu'elle aille... Comment, qu'elle aille porter un billet de ma femme au chevalier!... car ce billet ne peut être que pour le chevalier... Ah! les femmes! les femmes!... Je croyais les connaître cependant; eh bien! j'ai encore manqué d'y être pris; mais le moyen de ne pas être trompé, quand le cœur pense une chose, et quand la voix, quand le trouble de toute la personne nous en dit une autre... et c'est cette même main qui tremblait dans la mienne qui vient d'écrire... pour lui dire à lui tout ce que son regard me disait hier à moi. Mais, au reste, que m'importe que la comtesse aime ou n'aime pas le chevalier?... ce qui m'importe, c'est que... Dieu me pardonne, je suis jaloux!... Jaloux! toi, Candale?... et de qui?... de ta femme!... Oh! mais, je serais déshonoré si l'on savait une pareille chose, et chacun se rirait de moi, comme j'en ris moi-même... Ah! ah! ah!... Eh bien! non, je n'en ris pas du tout... Allons donc, je ne suis pas jaloux; ce serait par trop ridicule, et la preuve, c'est que je vais m'en aller et laisser la place libre au chevalier... Oui... Eh bien! non, je ne m'en irai pas... D'ailleurs, je suis curieux de voir si elle lui donnait un rendez-vous, et s'il aura la hardiesse de se présenter ici... D'abord, s'il vient, plus doute; s'il vient, c'est qu'elle lui aura écrit de venir, et si elle lui a écrit de venir, c'est qu'elle l'aime... Mais elle m'a dit qu'elle l'aimait, elle ne s'en est point cachée, pardieu!... Qu'ai-je donc à dire et à faire là-dedans?... Ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire... c'est que je l'aime, c'est que je déteste le chevalier, c'est que je voudrais qu'il vînt maintenant, ne fût-ce que pour lui dire en face qu'il est un fat!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

UN VALET, *annonçant.*

M. le chevalier de Valclos.

LE COMTE.

Ah! (*Il pose son chapeau sur une table et se jette dans un fauteuil.*) Faites entrer.

LE CHEVALIER.

Merci, mon ami, merci; faites dire, je vous prie, à madame la comtesse que je me rends à ses ordres, et que je sollicite la faveur de lui présenter mes hommages.

LE COMTE, *se levant.*

Eh bien! maintenant il n'y a plus de doute.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, Candale... enchanté de te rencontrer... (*A part.*) Le diable t'emporte!

LE COMTE.

Bonjour, chevalier; il y a long-temps que nous ne t'avons vu. Ce n'est pas bien de nous négliger ainsi.

LE CHEVALIER.

Eh! que veux-tu, mon cher! il ne faut pas m'en vouloir... tu sais... chacun a ses affaires, ses plaisirs.

LE COMTE.

Oui, et à ton air triomphant, je parierais, chevalier, que les affaires et surtout les plaisirs vont à merveille.

LE CHEVALIER.

Eh bien! parie... tu gagneras.

LE COMTE.

Vraiment?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu! les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Avant-hier, c'était moi qui étais triste, tu sais... aujourd'hui, c'est toi qui as l'air tout contrarié. Voyons, qu'as-tu, Candale... conte-moi cela... est-ce que je ne suis plus ton ami? qu'est-il donc arrivé céans... Est-ce que tu as encore quelque commission dont tu veuilles me

charger pour la comtesse?. . tu sais que je suis à tes ordres; ne te gêne pas!

LE COMTE.

Non, merci; je viens de la voir... et de lui refuser moi-même ce qu'elle me demandait. C'est probablement pour cela qu'elle t'a écrit.

LE CHEVALIER.

Ah! ah!... tu sais que la comtesse m'a écrit?

LE COMTE.

Pardieu! te figures-tu qu'on te fait l'honneur de se cacher de moi?

LE CHEVALIER.

Et tu sais aussi ce qu'elle m'a écrit, alors?

LE COMTE.

Oui, qu'elle désire te parler; n'est-ce point cela?

LE CHEVALIER.

Et elle ajoute que je la trouverai seule.

LE COMTE.

Seule!... ah! ah!... seule!...

LE CHEVALIER.

Seule.

LE COMTE.

Alors il paraît que nous jouons cartes sur table.

LE CHEVALIER.

Et c'est toi qui le premier as abattu les tiennes.

LE COMTE.

Et tu acceptes la partie?

LE CHEVALIER.

Oui, mais à condition que tu seras beau joueur.

LE COMTE.

C'est mon habitude, chevalier, et tu me fais injure en croyant que je l'ai perdue.

LE CHEVALIER.

Eh bien! en ce cas... (*lui présentant son chapeau.*) Candale...

LE COMTE.

Après.

LE CHEVALIER.

Est-ce que tu n'aurais pas comme avant-hier un tour à faire par la ville?

LE COMTE.

De la raillerie?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? as-tu privilége du roi de railler tout seul?

LE COMTE.

Non.

LE CHEVALIER.

Eh bien! alors...

LE COMTE.

Eh bien! alors je voudrais savoir si le lendemain des jours où tu railles, tu as l'habitude de te promener hors la ville.

LE CHEVALIER.

Oui, mais seulement pas de trop grand matin, de peur de la connétablie, qui se fourre partout, comme tu sais.

LE COMTE.

Oh! cela va sans dire; et tu te promènes toujours l'épée au côté?

LE CHEVALIER.

Naturellement. Dam! on est gentilhomme ou on ne l'est pas. Si l'on est gentilhomme, on ne quitte pas son épée.

LE COMTE.

Comptais-tu te promener demain?

LE CHEVALIER.

Je n'avais pas de projets. Mais si j'espère rencontrer quelqu'un et surtout un ami, je ne me ferai pas faute de prendre ce plaisir, pourvu que cet ami, cependant, me dise de quel côté il se promènera lui-même.

LE COMTE.

Que penses-tu de l'allée de la Muette?

LE CHEVALIER.

Je dis que c'est une charmante allée, qu'on s'y voit de loin et qu'il n'y a point à s'y perdre.

LE COMTE.

Surtout vers le midi, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

C'est justement mon heure.

LE COMTE.

Bon, c'est tout ce que je désirais savoir. Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Adieu, comte.

LE COMTE.

A demain.

LE CHEVALIER.

A demain.

Le Comte rentre chez lui; pendant ce temps, Marton paraît.

MARTON.

Madame la comtesse présente ses excuses à monsieur le chevalier, et lui fait dire qu'elle ne peut le recevoir en ce moment.

LE CHEVALIER, *à part.*

Eh bien! si le comte me donne un coup d'épée pour ce que je suis venu faire chez lui, il aura de la rancune. (*Haut.*) Comment! Marton...

LE COMTE, *qui s'est arrêté sur le seuil de son appartement.*

Ah! ah!

MARTON.

Oui, mais elle attend monsieur le chevalier à onze heures pour la conduire au bal masqué.

LE CHEVALIER.

Vraiment, Marton! au bal masqué!

MARTON.

N'y manquez pas.

LE CHEVALIER.

Y manquer! oh! par exemple! Marton, remercie bien ta maîtresse, et dis-lui que je suis le plus heureux des hommes!

MARTON.

Ainsi, à onze heures!

Elle sort.

LE CHEVALIER.

J'y serai.

Il sort.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, *revenant en scène.*

A onze heures... la comtesse attend le chevalier pour la mener au bal masqué... et c'est pour cela qu'elle me demandait de l'y conduire... afin d'être bien certaine de mon absence par mon refus... Oh! par exemple, ceci est trop fort et ne peut se supporter!... Ah! venez, venez, mon oncle; vous arrivez à merveille!

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Comment! qu'y a-t-il donc encore?

LE COMTE.

Il y a que j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit: la comtesse et moi ne nous convenons pas, ce sont des caractères tout-à-fait opposés, voyez-vous! le mieux est de nous séparer, je suis décidé; où est cette demande?

LE COMMANDEUR.

La voilà.

LE COMTE.

Donnez, mon oncle, donnez.

LE COMMANDEUR.

Que fais-tu?

LE COMTE.

Vous le voyez bien, je la signe. Et maintenant, mon oncle, ne perdez pas de temps, vous la lui ferez voir... (*La comtesse entre,*) Ah! ah! venez, madame, et soyez heureuse... Enfin, vous êtes libre!

Il rentre chez lui.

SCÈNE XV.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, *puis* MARTON.

LA COMTESSE.

Libre! que veut dire le comte? J'ai entendu sa voix et je suis accourue... libre...

LE COMMANDEUR.

Regarde.

LA COMTESSE.

Une séparation! le comte a signé le premier la demande... ai-je bien vu... oui, oui!... Oh! après ce qu'il m'avait dit, c'est affreux!... mais je serai aussi fière que lui, je ne demeurerai pas en reste. Tenez, mon oncle, tenez; si c'est ma signature qu'il désire... je ne la lui refuserai pas.

LE COMMANDEUR.

Ainsi tu es décidée?

LA COMTESSE.

Voilà ma réponse. O mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Elle tombe sur le fauteuil.

LE COMMANDEUR.

Ah! mon Dieu! la voilà qui se trouve mal. Marton! Marton!

MARTON.

Me voilà, monsieur; qu'y a-t-il?

LE COMMANDEUR.

Des sels, du vinaigre; votre maîtresse s'évanouit!

LA COMTESSE.

Non, rien! Merci, mon oncle; c'est un moment de faiblesse; mais je reprends mon courage.

LE COMMANDEUR.

Cependant si c'est avec regret...

LA COMTESSE.

Oh! non... non, mon oncle, je le déteste!... Viens, Marton.

MARTON.

Et madame va-t-elle toujours au bal?

LA COMTESSE.

Oh! plus que jamais!

Elles rentrent.

SCÈNE XVI.

LE COMMANDEUR, *seul.*

Décidément, il y a incompatibilité d'humeur entre ces jeunes gens, et il est bien heureux que e sois arrivé pour arranger toutes leurs affaires.

ACTE CINQUIEME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, *puis* MARTON, *puis* LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien! Marton?

MARTON, *entrant par la porte du fond.*

Voici monsieur le commandeur, madame...

Le Commandeur entre.

LA COMTESSE.

O mon oncle! que vous êtes bon de vous déranger ainsi, dès le matin, pour moi... mais vous m'excuserez, n'est-ce pas... j'étais si tourmentée!

LE COMMANDEUR.

Tourmentée... et de quoi?

LA COMTESSE.

O mon oncle! si vous saviez!

LE COMMANDEUR.

Voyons, parle.

LA COMTESSE.

Oh! c'est que vous allez me gronder, mon oncle, et vous aurez bien raison... Cependant si vous saviez ce que je souffre! vous me trouveriez bien assez punie!

LE COMMANDEUR.

Punie!... et de quoi?

LA COMTESSE.

De la faute que j'ai commise.

LE COMMANDEUR.

Tu as commis une faute?

LA COMTESSE.

Et une bien grande, allez!

LE COMMANDEUR.

Mais quelle est cette faute enfin?... voyons.

LA COMTESSE.

J'ai été... au bal de l'Opéra!

LE COMMANDEUR.

Au bal de l'Opéra?... toute seule?

LA COMTESSE.

Oh! non, mon oncle... pas toute seule! avec le chevalier.

LE COMMANDEUR.

Avec le chevalier!... Vous avez été au bal de l'Opéra avec le chevalier, madame?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous?..... j'avais la tête perdue..... j'étais folle!

LE COMMANDEUR.

Et qu'aviez-vous à faire à l'Opéra?

LA COMTESSE.

Mon oncle, avez-vous jamais été jaloux?

LE COMMANDEUR.

Que signifie...

LA COMTESSE.

Oh! c'est que si vous aviez été jaloux, vous comprendriez ce que je souffre...

LE COMMANDEUR.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien! mon oncle, j'étais jalouse!...

LE COMMANDEUR.

Jalouse!... et de qui?

LA COMTESSE.

Du comte.

LE COMMANDEUR.

De Candale?

LA COMTESSE.

Oui, de Candale.

LE COMMANDEUR.

Dé ton mari?

LA COMTESSE.

Eh! sans doute, de mon mari!...

LE COMMANDEUR.

Ah çà! mais que diable viens-tu donc me dire là?

LA COMTESSE.

Oui, mon oncle, oui... j'avais été prévenue qu'il n'avait refusé de me mener au bal que pour y conduire la marquise. Alors, vous comprenez..... j'ai voulu savoir si c'était vrai; et pour m'en assurer..... Eh bien, oui..... oui, mon oncle, j'ai commis une grande imprudence, je l'avoue. J'ai écrit au chevalier de venir... il est venu... et j'ai exigé qu'il me conduisît au bal de l'Opéra. Il y était, mon oncle, on ne m'avait pas trompée... il y était avec la marquise... Si vous saviez la nuit que j'ai passée!... quand je l'ai vu donnant le bras à cette femme!... Oh!... j'étais furieuse!

LE COMMANDEUR.

Furieuse de ce que ton mari était avec la marquise, quand tu étais, toi, avec le chevalier!

LA COMTESSE.

O mon oncle! tout cela n'est rien.

LE COMMANDEUR.

Comment! tout cela ce n'est rien?

LA COMTESSE.

Je veux dire que tout cela n'est rien auprès de ce qui est arrivé.

LE COMMANDEUR.

Mais qu'est-il donc arrivé?

LA COMTESSE.

Imaginez-vous qu'en sortant sous le vestibule de l'Opéra... vous savez, sous le vestibule?

LE COMMANDEUR.

Parfaitement.

LA COMTESSE.

Eh bien! un officier qui me suivait depuis quelque temps, et qui sans doute à ma taille et à ma tournure me prenait pour une autre, s'est approché de moi, et m'a dit tout bas quelques mots si inconvenans, que j'en ai malgré moi serré le bras du chevalier, si bien qu'il s'en est aperçu; et comme il avait été d'une humeur massacrante toute la soirée, il a demandé avec beaucoup de hauteur à cet officier ce qu'il avait à me dire; celui-ci lui a répondu que s'il était curieux de le savoir, il n'avait qu'à venir le demander lui-même à monsieur de Saillant, capitaine aux gendarmes du roi, rue de Grenelle, numéro 24. De sorte que je crois, mon oncle, que ce matin, ils doivent se battre.

LE COMMANDEUR.

Se battre!

LA COMTESSE.

Oui; et vous comprenez quel scandale, si l'on venait à savoir que j'étais à ce bal, que j'y étais au bras du chevalier... que le chevalier a pris une querelle à mon occasion?... Oh! alors, je serais perdue, et jamais Candale ne me pardonnerait.

LE COMMANDEUR.

Et il aurait, mordieu! bien raison.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien, mon oncle, qu'il faut absolument que vous me tiriez d'embarras.

LE COMMANDEUR.

Oui, je comprends, c'est le plus pressé d'abord; mais ensuite...

LA COMTESSE.

Ensuite, mon oncle, je ferai tout ce que vous voudrez.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! alors, apprêtez-vous à me suivre.

LA COMTESSE.

Aujourd'hui même?

LE COMMANDEUR.

A rentrer dans votre couvent...

LA COMTESSE.

Mon oncle... j'allais vous le demander; je ne veux plus rester ici, je suis trop malheureuse!... Tenez, je donnerais la moitié de ma vie pour n'avoir point été à ce malheureux bal... Mais voyons, que faut-il faire?

LE COMMANDEUR.

Monsieur de Saillant a-t-il reconnu le chevalier?

LA COMTESSE.

Non; le chevalier était masqué, et, par délicatesse pour moi sans doute, il a eu la prudence de ne donner ni son nom, ni son adresse.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! il n'y a qu'un moyen à tenter.

LA COMTESSE.

Lequel?

LE COMMANDEUR.

C'est d'envoyer chercher à l'instant même le chevalier, et d'exiger de lui qu'il ne donne pas suite à cette affaire.

LA COMTESSE.

Exiger!... Mon oncle, mais je n'ai pas le droit d'exiger quelque chose du chevalier, moi.

LE COMMANDEUR.

Comment! tu n'as pas le droit d'exiger quelque chose d'un homme qui t'a éloignée de tes devoirs?... d'un homme que tu as la faiblesse d'aimer étant la femme d'un autre?

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Eh bien! quoi? mon oncle!

LA COMTESSE.

Je... je crois... je crois que je n'aime plus le chevalier; j'en suis même sûre... Mais ce n'est pas le tout; j'ai peur d'en aimer un autre... j'ai peur d'aimer Candale.

LE COMMANDEUR.

Comment! le comte?... ton mari!... tu aimerais ton mari?

LA COMTESSE.

Dame, il me semble que je n'en serais pas jalouse, si je ne l'aimais pas.

LE COMMANDEUR.

En voilà bien d'une autre à présent!... Tu aimes ton mari, et tu as signé hier ta demande en séparation!

LA COMTESSE.

Mais par jalousie, mon oncle; comprenez donc!... car nous en avions parlé de cette demande, et il était bien convenu que ni l'un ni l'autre de nous ne la signerait!... eh bien! cette convention faite, il me remet cette demande signée de lui!... oh! alors! j'ai compris que bien réellement j'étais trahie... abandonnée!... alors j'ai signé à mon tour...

LE COMMANDEUR.

Ma parole d'honneur, vous me ferez perdre la tête!... Mais, malheureuse enfant... mais tu sais qu'il ne t'aime pas ton mari!... tu me l'as dit toi-même.

LA COMTESSE.

Hélas! oui.

LE COMMANDEUR.

Tu sais qu'il en aime une autre!

LA COMTESSE.

Oh! mon oncle, ne me dites pas cela!

LE COMMANDEUR.

Mais au contraire; mais je te le dirai... mais je te le répéterai sans cesse... car il faut que tu en guérisses de cet amour!

LA COMTESSE.

Oh! jamais!... jamais!

LE COMMANDEUR.

Jamais!... Mais voyons, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit... nous battons la campagne.

LA COMTESSE.

Oui, et l'heure se passe, et pendant ce temps peut-être le chevalier...

LE COMMANDEUR.

Il faut que tu l'envoies chercher.

LA COMTESSE.

Oh! non, mon oncle, non; plus de pareilles imprudences... Envoyez-le chercher vous-même, mais moi, pour sauver ma vie... je ne le ferais pas.

LE COMMANDEUR.

Très-bien, Louise, très-bien, tu as raison... Marton! Où êtes-vous, Marton?

MARTON, *sortant de la chambre.*

Me voilà, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Montez dans mon carrosse, faites-vous conduire chez le chevalier, et dites-lui que la comtesse a besoin de lui parler à l'instant même et l'attend chez elle.

MARTON.

Oui, monsieur le commandeur.

Elle sort.

LA COMTESSE.

Merci, mon oncle... Oh! si j'échappe de celle-ci, ce sera, je vous le jure, une leçon pour toute ma vie.

LE COMMANDEUR.

Tiens, j'entends Candale.

LA COMTESSE.

Je me sauve, mon oncle... car j'oubliais de vous dire, hier, au bal, il m'a suivie, et je pense qu'il m'a reconnue.

LE COMMANDEUR.

Tu crois?

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas sûre, mais n'importe. Je n'oserais jamais paraître devant lui avant de savoir si je me suis trompée... Je mourrais de honte. Mon oncle, s'il sait tout, tâchez de m'excuser... s'il ne sait rien, silence!

Elle se sauve.

LE COMMANDEUR.

Sois tranquille.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMTE, *du seuil.*

Ah! je fais fuir votre nièce, à ce qu'il paraît.

LE COMMANDEUR.

Ma nièce!... oh! oh!... je ne sais pas même si elle t'a vu.

LE COMTE.

Oh! que oui, qu'elle m'a vu! Mais elle a raison d'agir ainsi : il serait embarrassant pour elle, je le comprends, de se trouver face à face avec moi.

LE COMMANDEUR.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Ah! c'est vrai; vous ne savez pas ce qui est arrivé, mon oncle!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

Il est arrivé que la comtesse a été hier au bal de l'Opéra avec le chevalier, que le chevalier a eu une querelle à cause d'elle avec monsieur de Saillant, et qu'il doit se battre avec lui ce matin.

LE COMMANDEUR.

Comment sais-tu cela?

LE COMTE.

Pardieu! je les avais reconnus! je les suivais, et j'ai tout entendu.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! que comptes-tu faire?

LE COMTE.

Ce que je compte faire?... la chose est on ne peut plus simple... je viens d'envoyer Jasmin chez Brichanteau.

LE COMMANDEUR.

Chez Brichanteau?

LE COMTE.

Vous ne comprenez pas?

LE COMMANDEUR.

Non!

LE COMTE.

C'est pourtant clair comme le jour cela, mon cher oncle. Quand ma femme a un caprice, que Valclos lui fasse entendre raison... très-bien... Quand ma femme veut aller à l'Opéra et que je ne puis l'y mener, parce que j'y conduis la marquise, que Valclos lui serve de Mentor, à merveille... Mais lorsqu'un insolent a insulté madame de Candale et qu'il s'agit de se battre pour elle... oh! un instant, mon oncle, ceci n'est plus l'affaire de Valclos... c'est la mienne.

LE COMMANDEUR.

Ah! je commence à comprendre... mais crois-tu que le chevalier souffrira...

LE COMTE.

Comme j'irai lui en demander la permission, n'est-ce pas?... Je sais le nom et l'adresse de son adversaire, c'est tout ce qu'il me faut. Le chevalier était masqué, donc il est resté inconnu. Monsieur de Saillant attend quelqu'un, voilà tout... et pourvu que ce quelqu'un se présente, je suppose qu'il n'a pas de préférence... La seule chose que je craigne, c'est que Valclos soit déjà en campagne.

LE COMMANDEUR.

Oh! il n'y a pas de danger, il est encore de trop bon matin. (*Il tire sa montre.*) Huit heures... d'ailleurs il doit venir ici auparavant.

LE COMTE.

Comment! ici?... encore... mon oncle?... et qu'y vient-il faire?

LE COMMANDEUR.

Ecoute. La comtesse est au désespoir de ce qui est arrivé... elle tremble que tu n'en apprennes quelque chose, et je lui ai donné le conseil d'envoyer chercher le chevalier, et d'obtenir de lui qu'il renonce à ce duel.

LE COMTE.

Au fait, c'est bien le moins qu'il fasse cela pour elle. Quand une femme s'oublie au point d'afficher son amour pour un homme, comme elle le fait pour le chevalier, cet homme lui doit bien quelque dédommagement.

LE COMMANDEUR.

D'afficher son amour... Ah çà! tu te figures toujours qu'elle aime le chevalier, ta femme?

LE COMTE.

Mais il me semble qu'à moins d'être aveugle...

LE COMMANDEUR.

Eh bien! voilà ce qui te trompe!

LE COMTE.

Comment?

LE COMMANDEUR.

C'est que la comtesse n'aime pas Valclos.

LE COMTE.

Vraiment?... et qui vous a fait cette belle histoire, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

C'est elle-même, pardieu!

LE COMTE.

Au fait, c'est ce qu'elle a de mieux à faire, après ce qui s'est passé.

LE COMMANDEUR.

Et si ce qui s'est passé était arrivé justement parce qu'elle n'aime pas le chevalier?

LE COMTE.

Ah! s'il vous plaît, mon oncle, ceci mérite explication.

LE COMMANDEUR.

Si ce qu'elle a fait, elle l'avait fait justement parce qu'elle en aime un autre!

LE COMTE.

Un autre!

LE COMMANDEUR.

Si elle n'avait été au bal que poussée par la jalousie?

LE COMTE.

La comtesse jalouse?

LE COMMANDEUR.

Oui, la comtesse jalouse! Mais qu'est-ce que

tout cela te fait à toi?... et je suis vraiment bien bon.

LE COMTE.

Oh! un instant, mon oncle; vous en avez dit trop ou trop peu. La comtesse en aime un autre!... La comtesse est jalouse d'un autre!... La comtesse aurait été au bal avec le chevalier pour y suivre un autre que le chevalier!... Mais cet autre, quel est-il donc?

LE COMMANDEUR.

Comment, malheureux! tu ne devines pas?

LE COMTE.

Quoi! mon oncle... cet autre... ce serait moi?

LE COMMANDEUR.

Eh bien! oui, c'est toi! ingrat...

LE COMTE.

Moi! est-il possible?

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu?

LE COMTE, *lui sautant au cou.*

Ah! mon oncle! tenez, vous êtes le roi des oncles!

LE COMMANDEUR.

Ah çà! mais est-ce que je suis dans une maison de fous?

LE COMTE.

Imbécile que je suis de n'avoir pas vu tout cela! Mais c'est clair comme le jour, le diable m'emporte!... Eh bien! voilà ce que c'est que d'être trop modeste!

LE COMMANDEUR.

Mais enfin m'expliqueras-tu?...

LE COMTE.

Voyons maintenant, mon oncle; écoutez-moi... car il n'y a pas de temps à perdre. M. de Saillant, comme vous le savez ou comme vous ne le savez pas, est une fort jolie lame. Si je ne vous revoyais pas avant la chose... et peut-être même après..... je vous recommande la comtesse, mon oncle, cette pauvre Louise... vous comprenez... elle n'aurait plus que vous, au moins.

LE COMMANDEUR.

Allons donc! qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

LE COMTE.

Eh! eh!...

LE COMMANDEUR.

Ne reverras-tu pas la comtesse un instant?

LE COMTE.

Vraiment, j'en ai grande envie, mais je ne sais pas si je dois le faire... Tenez, mon oncle, vous me connaissez, vous savez que j'ai eu dans ma vie dix rencontres pour une, et que, Dieu merci, je m'en suis toujours galamment tiré, à la Bastille près. Eh bien! d'honneur! si je voyais la comtesse avec ses beaux yeux, avec son délicieux sourire (*étonnement croissant du Commandeur*), avec sa douce voix qui va droit au cœur, l'idée que tout cela est à moi et que dans deux heures peut-être j'aurais perdu tout cela, comme un sot, sans en avoir profité... je crois que je ne serais plus aussi maître de moi... vrai, cela me tournerait la tête.

LE COMMANDEUR, *au comble de la stupéfaction.*

Mais tu l'aimes donc aussi, toi?

LE COMTE.

Eh!... oui, mon oncle.... je l'aime.

LE COMMANDEUR.

Oh!

LE COMTE.

C'est peut-être ridicule, mais c'est ainsi... et, d'honneur, je suis enchanté de me battre pour elle. Mais, pour que je me batte bien, il ne faut pas que je la revoie. Tenez, mon oncle, rendez-moi un service.

LE COMMANDEUR.

Dispose de moi.

LE COMTE.

Ayez la bonté de passer chez Brichanteau, que j'ai fait prier de m'attendre... contez-lui la chose, dites-lui que j'ai ramassé hier au bal de l'Opéra une mauvaise querelle, que je me bats ce matin et que je le prie d'être mon second.

LE COMMANDEUR.

Et toi?...

LE COMTE.

Moi, j'attends le chevalier... j'ai quelque chose à lui dire à ce cher Valclos.

LE COMMANDEUR.

Très-bien! embrasse-moi, Candale.

LE COMTE.

Au revoir, mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Du calme, du sang-froid!

LE COMTE.

Oh! soyez tranquille.

LE COMMANDEUR.

Au revoir!...

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Elle m'aime!... je ne m'étais donc pas trompé!... et moi qui ai été chercher une querelle à ce pauvre Valclos? mais pourquoi diable aussi avait-il l'air si triomphant?... N'importe..... je suis dans mon tort.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Eh! bonjour, chevalier, je t'attendais; enchanté de te voir!

LE CHEVALIER.

Bonjour... (*A part.*) Encore lui!... Ah çà! mais il ne quitte donc plus la maison?... (*Haut.*) Tu m'attendais, dis-tu?

LE COMTE.

Oui; hier, chevalier, je ne sais pas où j'avais la tête; mais je crois que j'ai été te chercher une sotte querelle... je t'en demande pardon!

LE CHEVALIER.

Ah! ah! qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Cela veut dire, mon cher, que lorsqu'on a eu un tort envers un ami, il est d'un galant homme de le reconnaître. J'ai eu un tort envers toi et je le reconnais... Ta main chevalier.

LE CHEVALIER.

La voici.

LE COMTE, *allant prendre son chapeau.*

Maintenant adieu!... désolé de ne pas te faire compagnie plus long-temps... mais il faut que je sorte.

LE CHEVALIER.

Comte...

LE COMTE.

Quoi?...

LE CHEVALIER.

Un mot, je te prie.

LE COMTE.

Parle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc; ce que l'on m'a rapporté d'une demande en séparation est donc vrai?...

LE COMTE, *très-gravement.*

On ne peut plus vrai, mon cher; la comtesse et moi l'avons signée hier soir.

LE CHEVALIER, *tout joyeux.*

Alors tu m'abandonnes tout-à-fait la place?

LE COMTE.

O mon Dieu, oui!..... seulement tu comprends une chose.

LE CHEVALIER.

Laquelle?

LE COMTE.

Du moment où je ne suis plus le mari de ma femme, je deviens son amant... alors nous lui faisons la cour tous les deux, et celui qu'elle préfère!...

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! celui qu'elle préfère l'épouse. Adieu, chevalier!...

Il sort.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *seul; puis* LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Celui qu'elle préfère l'épouse... mais quel diable de galimatias me fait-il donc là? Ah... voici la comtesse!

LA COMTESSE.

Oh! vous êtes venu chevalier? merci!

LE CHEVALIER.

Oui, je suis venu, et fort inquiet même, je vous l'avoue, madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi cette inquiétude, chevalier?

LE CHEVALIER.

Parce que tout m'arrive à moi au contraire des autres: avant-hier vous m'ouvrez les portes de votre hôtel, et le même jour vous me donnez à entendre que ce que je puis faire de plus agréable pour vous est d'en sortir. Hier vous m'écrivez de venir, et c'est pour me prouver que non seulement je vous suis devenu indifférent, mais encore que vous en aimez un autre; aujourd'hui enfin vous m'envoyez chercher! Ah! madame! je tremble, car comme à chaque faveur apparente je perds quelque chose de mon bonheur réel... cette fois, comtesse, vous n'avez sans doute été si pressée de me revoir que pour m'interdire à tout jamais votre présence?

LA COMTESSE.

Non, chevalier, non; vous vous trompez, car vous pouvez aujourd'hui acquérir des droits éternels, non seulement à mon amitié, mais à ma reconnaissance.

LE CHEVALIER.

Amitié... reconnaissance... voilà des sentimens bien froids, comtesse. Mais, si froids qu'ils soient, parlez: à défaut de ceux que j'ai perdus, je veux au moins reconquérir ceux-là.

LA COMTESSE.

Chevalier, j'étais si troublée hier en sortant du bal, que je n'ai point songé à vous parler de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Quelle affaire, madame?

LA COMTESSE.

Avec monsieur de Saillant.

LE CHEVALIER.

De Saillant!... Qu'est-ce que c'est que cela?... d'honneur, comtesse, je ne sais ce que vous voulez dire, et s'il y a eu quelque chose de pareil, je l'ai oublié.

LA COMTESSE.

Oh! non, non! vous ne l'avez point oublié! et vous vous en souvenez si bien, au contraire, que ce matin, j'en suis sûre...

LE CHEVALIER.

Eh bien! quand cela serait, madame, quelle importance cette affaire pourrait-elle avoir pour vous?

LA COMTESSE.

Quelle importance!... une importance si grande, chevalier, que je vous ai envoyé chercher tout exprès pour vous supplier de ne pas donner suite à ce duel.

LE CHEVALIER.

Comment! comtesse... vous me demandez ... moi!...

LA COMTESSE.

Je vous demande un grand sacrifice, je le sais; mais votre honneur à vous n'est pas compromis... Ecoutez-moi... Monsieur de Saillant vous a donné son nom, mais vous ne lui avez pas donné le vôtre... il vous a donné son adresse, mais il ignore où vous demeurez... il vous a parlé à visage découvert et vous lui avez répondu masqué... par

conséquent il n'a pu vous reconnaître... Mais écoutez-moi donc! et si par considération pour moi, pour moi seule... vous voulez bien garder le silence, il ignorera éternellement à qui il a eu affaire, tandis que moi, monsieur, mon honneur est menacé... si vous vous battez on saura pourquoi et pour qui!... une imprudence dès lors aura l'air d'être une faute... et quoique innocente... innocente devant Dieu, vous le savez... aux yeux du monde je serais perdue.

LE CHEVALIER.

Oh! ce n'est point le jugement du monde que vous redoutez, madame... il en est un, individuel, isolé, qui a bien plus d'influence sur vous que celui de la société tout entière.

LA COMTESSE.

Est-ce un aveu que vous voulez, chevalier? Eh bien! je vous estime assez pour vous le faire... oui, cela est vrai; depuis cinq jours un changement étrange s'est opéré en moi et autour de moi... une lueur inconnue et nouvelle a éclairé les objets de leur véritable jour... Ce que j'avais pris pour une passion éternelle était je ne dirai pas un caprice de mon esprit, mais une tromperie de mon cœur. J'ai trouvé dans le comte, dans mon mari, non seulement un homme bon, spirituel, mais encore un gentilhomme plein de courtoisie, qui, au lieu de me traiter comme eût fait tout autre à sa place, m'a livrée à moi-même, s'en rapportant à ma délicatesse, se confiant à ma dignité. Je me suis alors élevée à mes propres yeux, j'ai grandi dans ma propre estime... et j'ai compris, chevalier, que, même en pensée, je ne pouvais plus tromper un pareil homme.

LE CHEVALIER.

Oh! dites mieux que cela, madame, soyez franche... dites que vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Eh bien! oui, monsieur le chevalier, je l'aime, Je m'en suis aperçue trop tard pour vous, je vous en demande pardon, mais à temps encore pour moi. J'étais au moment de me perdre... je suis sur le point... d'être heureuse... Ma réputation. mon sort, mon honneur sont entre vos mains... Chevalier! au nom de votre mère, au nom de votre sœur, soyez généreux!...

LE CHEVALIER.

Oh! maintenant, madame, il est trop tard. Si votre honneur est engagé, le mien aussi est en jeu... Monsieur de Saillant ne connaît pas mon nom... monsieur de Saillant ne sait point mon adresse... monsieur de Saillant n'a pas vu mon visage, c'est vrai. Mais monsieur de Saillant sait qu'il attend un gentilhomme, et moi je sais que je suis attendu... si je manquais au rendez-vous... ah! justement parce que j'avais un masque sur le visage, toute la seigneurie de France serait déshonorée!... Songez-y, madame; c'est impossible!...

LA COMTESSE.

Mais moi alors que vais-je devenir? Mais songez donc à la position affreuse où je me trouve!

LE CHEVALIER.

Cette position, comtesse, c'est vous qui l'avez faite, telle qu'elle est, et non pas moi. Si elle est fausse, vous ne devez vous en prendre qu'à vous, et il n'y a pas de ma faute... et comme il n'y a pas de ma faute, je trouve que vous sacrifier à la fois mon amour et mon honneur, c'est trop... Oui, mon honneur; car si je faisais aujourd'hui ce que vous me demandez... demain, comtesse, demain... vous seriez la première à me mépriser. D'ailleurs depuis quelques jours je joue, vous en conviendrez, un assez singulier rôle, et comme je n'y suis pas habitué... ce rôle me pèse... j'ai besoin de m'en venger sur quelqu'un... et puisque Candale m'échappe, je m'en prendrai à monsieur de Saillant... tant pis pour lui! Ce n'est pas à lui que j'en veux; mais pourquoi vient-il me chercher? pourquoi me tombe-t-il sous la main juste au moment où j'ai besoin de tuer quelqu'un? cela ne me regarde pas... c'est son affaire.

LA COMTESSE.

Ainsi, chevalier... ainsi mes prières sont inutiles... ainsi vous me refusez!...

LE CHEVALIER.

Non seulement je vous refuse, madame, mais comme je n'ai déjà que trop tardé...

Le Commandeur entre.

LA COMTESSE.

Ah! mon oncle, venez à mon secours! voilà le chevalier qui résiste à tout ce que je puis lui dire, et qui veut absolument aller chez monsieur de Saillant.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *très-gravement.*

Il ne le trouvera pas.

LE CHEVALIER.

Comment! je ne le trouverai pas?

LE COMMANDEUR.

Non! monsieur de Saillant a dans ce moment même une affaire d'honneur.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien, puisque c'est avec moi!

LE COMMANDEUR.

Vous vous trompez, chevalier, c'est avec mon neveu.

LE CHEVALIER.

Avec le comte?

Mouvement de la Comtesse.

LE COMMANDEUR.

Oui; hier, au bal de l'Opéra, monsieur de Saillant a insulté madame la comtesse de Candale, et ce matin le comte de Candale est allé demander raison à monsieur de Saillant; c'est dans l'ordre.

LE CHEVALIER.

Mais c'est un guet-apens! Monsieur le commandeur, par ce que vous avez de plus sacré au monde, par l'honneur d'un gentilhomme, je vou

en supplie, où sont-ils? que je les trouve, que je les sépare... que je me jette entre eux deux! que je leur dise que ce duel est à moi, qu'il m'appartient; et alors, monsieur le commandeur, de vous à moi ce sera à la vie, à la mort. Où sont-ils? où sont-ils?

LE COMMANDEUR.

Je n'en sais rien, mais informez-vous chez monsieur de Saillant, il demeure à deux pas d'ici... et vous avez son adresse.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison, merci!

Il se précipite dehors.

SCÈNE VII.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Mon oncle, ce n'est pas vrai que le comte se bat avec monsieur de Saillant?... et vous avez dit cela au chevalier pour quelque raison que je ne devine pas, que j'ignore... mais que vous allez m'expliquer, n'est-ce pas?

LE COMMANDEUR.

N'as-tu pas dit toi-même que si l'on apprenait ce qui s'était passé, tu étais compromise?... que si le chevalier se battait pour toi, tu étais perdue?... Eh bien! Candale a été de ton avis, il a pris l'offense à son compte, et il est allé se battre!

LA COMTESSE.

Oh! au lieu de m'abandonner, comme je le mérite, pour avoir commis une pareille faute... au lieu de me punir par son mépris et par le mépris du monde, il me sauve, aux dépens de sa propre vie peut-être!... O mon oncle! s'il allait lui arriver malheur!... s'il était blessé!... s'il était tué!... Oh! je ne l'aurais pas revu pour lui dire ce que j'ai souffert depuis que je croyais être séparée de lui... il mourrait ne sachant pas que je l'aime, que je n'aime que lui!... il mourrait croyant que je suis une coquette, une femme sans cœur, sans foi, sans âme!... il mourrait en me maudissant peut-être, moi qui n'ai rien fait pour le bonheur de sa vie, et qui serais la cause de sa mort!... O mon oncle! je vous le jure, non, je ne lui survivrais pas!

LE COMMANDEUR.

Écoute: j'étais venu, moi, homme d'un autre âge, d'une autre époque... moi qui ne comprends plus rien à vos folles vanités d'aujourd'hui... j'étais venu avec un visage sévère, avec un front plein de reproches; j'étais venu pour t'écraser sous la responsabilité de ce malheureux duel!... mais quand je vois tes larmes, ta douleur, ton désespoir... quand, parce que je souffre moi... car n'ayant pas d'enfant, j'avais fait de lui mon fils, et de toi ma fille, car c'est le dernier de notre race, lui mort, tout est éteint... et moi, pauvre vieillard, je survis à tout... Oh! j'ai bien ma douleur aussi, va, tout homme que je suis.

LA COMTESSE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon père! mon père!

LE COMMANDEUR.

Oui, ton père!... oui. Eh bien! quand par ma douleur je comprends la tienne, je n'ai plus de courage contre toi... Écoute, je devrais te laisser ignorer cela peut-être, je devrais te laisser avec ton remords, mais je n'en ai pas la force... je lui ai tout dit!

LA COMTESSE.

Vous lui avez dit que j'étais jalouse?... vous lui avez dit que je n'avais été au bal que pour le suivre?... vous lui avez dit que je l'aimais?... Et il est allé se battre sans me voir!... Oh! mon oncle, mais c'est plus que de l'indifférence!... c'est de la haine, c'est du mépris!

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien de tout cela... c'est de l'amour!... car loin de te haïr et de te mépriser, il t'aimait, Louise.

LA COMTESSE.

Il m'aimait!... Vous le croyez, mon oncle?

LE COMMANDEUR.

Il t'aimait comme tu l'aimes, et plus encore peut-être.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, *ouvrant vivement la porte.*

LE CHEVALIER.

Candale est-il rentré?

LE COMMANDEUR.

Non, pas encore.

LA COMTESSE.

O mon Dieu! qu'avez-vous? comme vous êtes agité!... comme vous êtes pâle!

LE CHEVALIER.

Moi!... ce n'est rien.

Il veut sortir.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Oh! vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez tout dit!... Qu'est-il arrivé?

LE COMMANDEUR.

Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER.

Ce qui est arrivé, je n'en sais rien encore moi-même. J'ai couru chez monsieur de Saillant; on m'a dit qu'il se battait à deux pas d'ici, derrière l'hôtel des Missions Étrangères.

LA COMTESSE.

Après! après!

LE CHEVALIER.

Je n'ai fait qu'un bond de l'hôtel jusqu'au lieu indiqué; mais, quelque diligence que j'aie faite, je suis arrivé trop tard.

LA COMTESSE.

Trop tard! mon Dieu! trop tard!... Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

Oui; des ouvriers qui travaillaient dans les environs, et qui ont vu le combat, m'ont dit que l'un des deux adversaires avait été grièvement blessé; mais ils n'ont pu me dire lequel.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

C'est Candale, mon Dieu !

LE COMMANDEUR *à demi-voix au chevalier.*

Sur l'honneur, monsieur, ne savez-vous rien autre chose ?

LE CHEVALIER.

Sur l'honneur !

LE COMMANDEUR.

Alors tout espoir n'est pas perdu.

LA COMTESSE, *se levant tout-à-coup.*

Écoutez !

LE COMMANDEUR.

On monte !

Moment de silence.

LA COMTESSE.

C'est son pas ! (*La porte s'ouvre, le Comte paraît; la Comtesse se jette dans ses bras en poussant un cri.*) Ah !

LE COMMANDEUR, *tombant dans un fauteuil.*

Ah !

LE CHEVALIER.

Monsieur le commandeur...

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous, chevalier ? on est oncle !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE COMTE.

LA COMTESSE, *dans ses bras.*

Vous n'êtes pas blessé ?

LE COMTE.

Non, Dieu merci !

LA COMTESSE.

Que s'est-il passé ? dites-moi !

LE COMTE.

Laissez-moi vous regarder d'abord... C'est bien vous !... Oh ! que je suis heureux !

LE COMMANDEUR.

Tu lui as donc donné un coup d'épée à ton fier à bras ?

LE COMTE.

Ma foi, oui, mon oncle, au beau travers du corps... Je n'avais pas le temps de choisir la place, j'étais pressé.

LE COMMANDEUR.

Bien ! et maintenant ce n'est plus cela, il faut songer à partir.

LA COMTESSE.

A partir ! mon oncle ; et pourquoi ?

LE COMMANDEUR.

Parce que sa majesté n'entend pas raison à l'endroit des duels, et que ton mari ne se soucie pas de retourner pour la troisième fois à la Bastille... N'est-ce pas, Candale ?

LE COMTE.

Non pas, mon oncle, et surtout dans ce moment-ci !

LE CHEVALIER, *se rappelant.*

O mon Dieu !

LA COMTESSE.

Mon oncle, je pars avec lui, je ne le quitte pas. Candale... (*Se reprenant.*) Monsieur, j'ai le droit de vous suivre, je suis votre femme.

LE COMTE.

Oh ! partout, partout !

LE COMMANDEUR.

Oui, partout, partout ; c'est très-bien ; mais, pour peu que tu le retiennes, c'est en prison que tu le suivras.

LA COMTESSE.

O mon Dieu ! mon oncle, oui, à l'instant même Marton ! Marton !

LE COMMANDEUR.

Vos gens vous rejoindront ; allez.

LA COMTESSE.

C'est bien ! partons.

JASMIN, *entrant par le fond.*

Monsieur le comte, l'hôtel est cerné par la connétablie.

LE COMMANDEUR.

Ah ! tête bleue ! il est trop tard !

LE CHEVALIER.

Allons ! c'est encore moi qui ait fait la sottise !

LE COMTE.

Comment ! toi ?

LE CHEVALIER.

Eh ! mon Dieu ! oui. Quand j'ai su que tu voulais te battre à ma place, tous les moyens m'ont paru bons pour t'en empêcher, et, ma foi, j'ai mis la connétablie à tes trousses.

LE COMTE.

Va-t'en au diable !

LA COMTESSE.

O mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ?

JASMIN.

Les voilà qui montent... faut-il barricader la porte ?

LE CHEVALIER.

Non ! rien. Ouvrez, au contraire.

LE COMTE.

Eh bien ! messieurs, quel est ce bruit, et que demandez-vous ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN OFFICIER *de la connétablie,* GARDES.

L'OFFICIER.

Monsieur le comte de Candale ?

LE CHEVALIER.

C'est moi, monsieur.

LA COMTESSE.

Que dit-il ?

LE COMTE.

Eh bien !

L'OFFICIER, *au Chevalier, en le touchant de la baguette d'ébène.*

Au nom du roi et de nosseigneurs les maréchaux de France, monsieur le comte, je vous arrête.

LE CHEVALIER.

M'est-il permis de dire un mot à ma femme et à mes amis ?

L'OFFICIER.

Faites, monsieur le comte.

Le Chevalier revient sur le devant de la scène entre le Comte et la Comtesse.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Cela signifie que pour une fois encore je te demande la permission de prendre ta place. Mais cette fois-ci, parole d'honneur, Candale, ce sera la dernière.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous, chevalier.

LE COMTE.

Oui, explique-toi.

LE CHEVALIER.

Silence. Tandis qu'on m'emmène dans la voiture, tu pars tranquillement dans la mienne, tu gagnes la Lorraine ou le Comtat. Dans trois jours je prouve que ce n'est pas moi qui suis le comte de Candale... et je sors de prison. Dans six semaines M. de Saillant guérit. Dans deux mois tu reparais à la cour, comme si rien ne s'était passé. Il n'y a que moi dans tout cela dont on se moque un peu... mais je vous sais heureux, et cela me console.

LE COMTE.

Chevalier, je ne souffrirai jamais.

LE CHEVALIER.

Oh ! un peu de générosité ! comte... ne me sacrifie pas jusqu'au bout, et laisse-moi prendre ma revanche !

LE COMTE.

Mon cher Valclos !...

LA COMTESSE.

Chevalier !...

LE CHEVALIER.

Vous m'avez offert votre amitié, comtesse, je l'accepte. J'aime mieux cela que de tout perdre.

L'OFFICIER.

Monsieur le comte, nous vous attendons.

LE CHEVALIER.

A vos ordres, messieurs, me voici... partons !

Il sort avec les gardes.

LE COMMANDEUR.

Maintenant, à votre tour !...

LA COMTESSE.

Est-ce que vous ne venez pas avec nous, mon oncle ?

LE COMMANDEUR.

Impossible : il faut que je reste à Paris.

LE COMTE.

Et pourquoi faire ?

LE COMMANDEUR, *tirant un papier de sa poche.*

Mais pour poursuivre votre demande en séparation ?

LE COMTE.

O mon oncle... déchirez... déchirez !...

LA COMTESSE.

Déchirez !...

LE COMMANDEUR, *déchirant la demande en séparation.*

Allons !... je crois décidément que je puis être tranquille pour mon majorat.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA
PART DU DIABLE,

OPÉRA-COMIQUE, EN TROIS ACTES,

Paroles de M. **SCRIBE**, de l'Académie française,
MUSIQUE DE M. AUBER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 16 janvier 1843.

PERSONNAGES.

FERDINAND VI, roi d'Espagne	M.	GRARD.
MARIE-THÉRÈSE de Portugal, sa femme	Mlle	REVILLY.
RAFAEL D'ESTUNIGA	MM.	ROGER.
GIL VARGAS, licencié, son précepteur		RICQUIER.
CARLO BROSCHI,	Mmes	ROSSI-CACCIA.
CASILDA, sa sœur		ANNA THILLON.
FRAY ANTONIO, inquisiteur	M.	VICTOR.

La scène se passe en Espagne. Le premier acte aux environs de Madrid, les deux derniers à Aranjuez.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt. A droite du spectateur, un couvent. Au milieu du théâtre, un chêne immense au pied duquel est un banc de pierre.

SCÈNE I.

RAFAEL, GIL VARGAS.
(Tous les deux entrent en causant.)

RAFAEL.

Tu dis donc, Gil Vargas, que tu viens de voir le duc d'Estuniga, mon oncle ?

VARGAS.

Oui, mon élève !

RAFAEL.

Et il est furieux !...

VARGAS.

Contre vous et contre moi... le licencié Gil Vargas, qu'il accuse de vous avoir donné des idées... J'ai eu beau lui répéter que pendant les dix années qu'il vous avait confié à mes soins... je ne vous avais rien appris... rien, absolument rien... de ce genre-là... que vous étiez sorti de mes mains, à dix-huit ans... simple, timide et ignorant de toutes choses...

RAFAEL.

C'est vrai !

VARGAS.

« Pourquoi donc, depuis trois mois, a-t-il pris » en dégoût la vie monastique à laquelle je le » destinais ? Pourquoi la pension de six cents du- » cats que je lui ai assurée est-elle dépensée en » robes de femmes et en parures ? Pourquoi, enfin, » a-t-il fait des dettes ?... » A ce mot, et avec tout le respect que je dois à la noble maison de Las Cuevas, et surtout au duc d'Estuniga, votre oncle, j'ai juré que cela n'était pas !

RAFAEL.

Tu as eu tort de jurer...

VARGAS.

Vous n'avez plus d'argent ?...

RAFAEL.

Plus un maravédis.

VARGAS.

Et vous avez des dettes ?...

RAFAEL.

Pour deux cents pistoles...

VARGAS.

Vous avez donc hanté les mauvais sujets, les libertins ?. .

RAFAEL.

M'en préserve le ciel !

VARGAS.

Vous vous êtes lancé dans le pharaon ou le lansquenet, perdition de la jeunesse?..

RAFAEL.

Jamais... Et depuis trois mois que tu m'as quitté, je passais toutes mes journées à étudier ma théologie, dans les grands in-folios que tu m'as donnés, le père Sanchez, le père Escobar...

VARGAS.

Bons livres !

RAFAEL.

Mauvais livres, car ils sont si ennuyeux, qu'ils font penser à autre chose... J'avais toujours les yeux en l'air... et, justement en face de mes fenêtres, étaient les ateliers d'une des premières couturières de la ville, et parmi ses jeunes ouvrières, il y en avait une...

VARGAS.

Bonté du ciel ! une couturière!... Vous voilà amoureux !...

RAFAEL.

Tu l'as dit... Une figure divine... un ange... et moi qui n'étais habitué qu'à te voir !...

VARGAS.

Vous la regardiez ?...

RAFAEL.

Toute la journée.

AIR :

C'était elle
Qui, le jour,
M'enivrait de pensers d'amour !
C'était elle
Qui, la nuit,
En rêve habitait mon réduit !
Oui, c'est elle
Que je regrette et que j'appelle !
Et dans tous les lieux,
Dans mon cœur et devant mes yeux,
C'est elle !...
Toujours elle !
A sa vue, une ardeur soudaine
Me faisait trembler et rougir !
Et c'était un trouble, une peine
Plus douce encor que le plaisir !
Dans tes leçons, dans aucun livre,
On ne me parlait nulle part
De ce charme qui nous enivre...
Et même en lisant Escobar,
Sais-tu bien qui venait s'offrir à mon regard ?
C'était elle !
Qui, le jour, etc.

VARGAS.

Et c'est pour elle que vous avez fait toutes ces folies ?...

RAFAEL.

Oui... Pour parvenir jusqu'à elle... pour lui parler... je n'avais qu'un moyen... c'était de commander des robes, des mantilles ou des basquines, ce qui est très cher !...

VARGAS.

Je le crois bien !

RAFAEL.

J'en commandais tous les jours... Et quand la pension de mon oncle a été épuisée... j'ai fait des dettes pour avoir des fontanges et des falbalas ; et quand on n'a plus voulu me prêter... j'ai vendu le père Sanchez et le père Escobar, pour acheter des rubans et des dentelles...

VARGAS.

Vous, Rafaël d'Estuniga, mon élève ! Et qu'avez-vous fait de tout cela ?

RAFAEL.

C'est chez moi ! dans ma chambre d'étudiant, que j'ai quittée... parce que celle que j'adore s'est éloignée... Je ne la vois plus... j'ignore ce qu'elle est devenue !...

VARGAS.

Et que voulez-vous faire?

RAFAEL.

Je n'en sais rien !... mais je ne veux plus étudier la théologie... Je suis gentilhomme, je puis porter l'épée, faire mon chemin, et épouser un jour celle que j'aime.

VARGAS.

Malgré votre oncle ?... Il vous déshéritera, ce qui ne peut tarder, car il est au plus mal !

RAFAEL.

Eh bien ! sans amis, sans famille, sans maîtresse, rien à espérer dans le présent et dans l'avenir... il n'y a plus qu'un parti... et ce n'est pas ma faute si l'on me force à le prendre.

VARGAS.

Lequel ?

RAFAEL, regardant autour de lui.

Ce n'est pas sans raison que j'ai dirigé nos pas de ce côté... Reconnais-tu cet endroit ?

VARGAS.

C'est l'abbaye de Notre-Dame-des-Bois, à deux lieues de Madrid .. et, de ce côté, la posada des Armes de Castille... hôtellerie qui, d'ordinaire, sert de rendez-vous dans les chasses royales...

RAFAEL.

Et ce vieux chêne, qui a trois cents ans pour le moins ?...

VARGAS, souriant.

Celui qu'on appelle l'*Arbre des Sorcières* ?

RAFAEL.

Oui ! oui, c'est bien cela... Et, dans les livres saints en qui j'ai toute croyance, j'ai lu... et toi-même me l'as répété, qu'on avait bâti ce monastère pour éloigner de cette forêt les sorciers et les démons, qui, toutes les nuits, s'y donnaient rendez-vous !...

VARGAS.

De tout ce que je lui ai appris... voilà les seules idées qui lui soient restées...

RAFAEL.

Et que, malgré cela, ils revenaient deux ou trois fois dans l'année... entre autres à Noël et à saint Jean... et qu'à dix heures du soir, sous le grand chêne du carrefour... en appelant trois fois : Asmodée... Tu me l'as dit !

VARGAS.

C'est possible !... Mais comment croire que votre tête ira s'exalter par de pareilles idées !... Chassez-les... car, lorsqu'elles vous possèdent... ce qui arrive souvent... vous, si doux et si timide... on vous prendrait pour un fou... pour un illuminé !

RAFAEL.

Tu dis vrai !... depuis ce matin, mon cerveau est brûlant... j'ai la fièvre... car c'est aujourd'hui saint Jean... Et si tout m'abandonne, me suis-je dit... ce soir, à dix heures... j'irai sous ce grand chêne...

VARGAS.

Vous?...

RAFAEL.

J'appellerai trois fois Asmodée... et s'il me répond...

VARGAS, souriant.

Il ne vous répondra pas !

RAFAEL, avec colère.

Impie ! tu ne crois donc pas que Satan existe ?

VARGAS.

Si vraiment !...

RAFAEL.

Alors, il peut venir ?...

VARGAS.

Me préserve le ciel de l'en empêcher... Mais je dis seulement qu'avant de le déranger... il faut voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

RAFAEL.

En connais-tu ?... lesquels ?...

VARGAS.

Peut-être pourrait-on s'adresser à quelque protecteur que l'on ne serait pas obligé de faire venir de si loin... Dans ce moment, voyez-vous, notre roi Ferdinand est atteint d'une mélancolie, d'une maladie noire, qui, souvent, dégénère en folie...

RAFAEL.

Est-il possible !

VARGAS.

Maladie qui, depuis un événement que je connais mieux que personne, n'a fait que redoubler... Une jeune fille, dont il croit avoir causé la mort, et dont l'ombre le poursuit sans cesse... ce qui fait que le grand inquisiteur Fray Antonio, confident de sa majesté, jouit d'un grand pouvoir... et je suis l'homme du grand inquisiteur... Dans des occasions délicates et dangereuses, je lui ai déjà rendu des services désintéressés pour lesquels il m'a promis récompense, dès que nous aurons congédié et renvoyé la reine en Portugal ; mais d'ici là, il ne me refusera pas sa puissante recommandation pour mon élève...

RAFAEL.

Tu crois?...

VARGAS.

J'en suis sûr... Il y a ce soir, dans cette forêt, une chasse aux flambeaux, où assistera toute la cour... car on ne sait quel moyen employer pour distraire le roi... et le grand inquisiteur qui ne le quitte que le moins possible, n'aura garde d'y manquer... Venez seulement rédiger votre demande...

RAFAEL.

Et où cela ?

VARGAS.

A la posada des Armes de Castille, où la cour doit s'arrêter... et, puisque vous étiez décidé à vous donner à Satan...

RAFAEL, secouant la tête.

Au fait... à lui, ou au grand inquisiteur...

VARGAS, haut.

Eh bien ! venez-vous ?

RAFAEL, le suivant.

Me voilà... me voilà, mon précepteur !

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE II.

(Au moment où ils s'éloignent, on voit Carlo entr'ouvrir les branches du chêne dans lequel il est caché.)

CARLO.

RÉCITATIF.

Le singulier récit qu'ici je viens d'entendre.
Sur cet arbre où j'avais fui l'ardeur du soleil,
Un songe heureux m'allait surprendre,
Lorsque leurs voix ont troublé mon sommeil.

(Il descend de l'arbre et regarde du côté par où Rafaël vient de s'éloigner.)

Pauvre jeune homme, hélas !

AIR.

Sans appui sur la terre,
Sans amis, sans soutien,
Je comprends sa misère ;
Car son sort est le mien !
Mais j'ai tort, il me semble,
N'ai-je pas une sœur !
Et malheureux ensemble,
C'est presque du bonheur !

Tandis que lui !...

Sans appui sur la terre, etc., etc.

(Regardant autour de lui.)

Allons ! allons !...

CAVATINE.

En chemin,
Modeste pélerin,
Pour braver ou fuir le chagrin,
Rêvons l'espoir d'un meilleur lendemain.
Du courage !
Si l'orage
Aujourd'hui me poursuit,
Le soleil qui luit,
Demain, de ses rayons m'échauffe et m'éblouit.
Compagne de ma vie,
Ma sœur chérie,
Avec toi le voyage
Est sans nuage,
Et Dieu qui protégea nos pas,
Ne nous abandonnera pas.

SCÈNE III.

CARLO, CASILDA, entrant par la droite.

CARLO.

Enfin, c'est ma sœur !... Te voilà donc arrivée... c'est bien heureux !

CASILDA, voulant l'embrasser.

Mon cher Carlo ! mon bon frère !

CARLO.

Un instant... Qu'est-ce que c'est que cette lettre que j'ai reçue de toi... et pourquoi vouloir quitter Madrid ?

CASILDA.

Tu vas commencer par me gronder !

CARLO.

Non, sans doute... mais que veux-tu que je fasse de toi maintenant ?... Est-ce qu'un pauvre musicien, tel que je suis, peut, avec une jolie fille sous le bras, aller chanter, ou toucher l'orgue dans les couvens de moines... et sans madame l'abbesse, qui m'a déjà promis sa protection... Mais avant tout, raconte-moi ce qui t'a forcée à quitter la maison où je t'avais placée ?...

CASILDA.

Oui, à Madrid... chez la senora Urraca, une célèbre couturière...

CARLO, vivement.

Oh ! mon Dieu ! ne venait il pas souvent chez vous un jeune homme qui demeurait vis-à-vis vos fenêtres ?...

CASILDA.

Qui te l'a dit ?

CARLO.

Un élève en théologie ?...

CASILDA.

Une de nos meilleures pratiques... Il achetait tous les jours des robes et des mantilles.

CARLO, à part.

C'est bien cela !

CASILDA.

Et j'avais bien soin qu'on ne lui vendît pas trop cher... car il ne marchandait jamais... Et puis si doux, si honnête, si timide...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Oui, devant moi, droit comme une statue,
Humbles étaient son air et son maintien !
Son âme ingénue
Etait tout émue
A ma vue.
Je lui plaisais !... et je le voyais bien ;
Mais comment faire,
Et le moyen
De s'empêcher de plaire ?...
Pourquoi
Sur moi
Ce regard si sévère ?
Mon frère ! mon frère,
Calme-toi !
S'il m'aime, hélas ! c'est malgré moi !

DEUXIÈME COUPLET.

Bien loin qu'il veuille ou tromper ou séduire,
J'ignore, hélas ! son nom, et lui... le mien !
Tout bas il m'admire,
Et sans rien me dire,
Il soupire !
Je vois qu'il m'aime... Ah ! je m'en doute bien.
Mais dis toi-même
Le moyen
D'empêcher qu'on vous aime !
Pourquoi
Sur moi
Ce regard si sévère, etc.

CARLO.

De sorte qu'il ne connaît pas ton nom, et qu'il ne sait pas même qui tu es ?

CASILDA.

Oh ! mon Dieu non ! Mais c'est égal... j'étais bien tranquille .. bien heureuse... je travaillais toute la journée à ma fenêtre...

CARLO, vivement.

A ta fenêtre !...

CASILDA.

Oui, frère... parce qu'elle donnait, de l'autre côté, sur les jardins du palais... dont les grands arbres nous apportaient l'ombre et la fraîcheur. Je travaillais donc avec mes compagnes, en fredonnant les boléros que tu m'as appris, surtout l'air du pays, que notre pauvre mère répétait en nous berçant... et un jour que j'achevais de le chanter, j'entendis applaudir sous le balcon.... c'étaient deux cavaliers enveloppés de leurs manteaux, et qui, depuis plusieurs soirs, se promenaient dans la rue.

CARLO.

C'était lui...

CASILDA.

Oh! non!... je l'aurais reconnu!... Ils s'éloignèrent rapidement. Mais le lendemain, un homme d'un âge et d'une figure respectables vint nous dire qu'une grande dame, à qui l'on avait parlé de mes talens, voulait avoir une robe de cour faite par moi.

CARLO.

Il n'y avait pas de mal...

CASILDA.

Non; mais il ajouta que cette dame était indisposée, qu'il fallait aller lui prendre mesure chez elle. Son carrosse était en bas, et comme j'hésitais, la senora Urraca y mit tant d'instance, que j'obéis, et nous partîmes, moi et le vieux monsieur à la figure respectable. La voiture roulait depuis bien long-temps... Mais nous allions disait-il, à l'autre bout de Madrid; bientôt je n'entendis plus le mouvement et le bruit de la ville... Je m'élançai à la portière qui était fermée. Nous étions sur la grande route, et mon compagnon de voyage m'avoua que cette grande dame habitait la campagne; mais qu'on me ramènerait le soir même; que c'était convenu avec la senora Urracca... Que pouvais-je faire, Carlo?... Mes cris et mes efforts eussent été inutiles... J'étais en leur puissance; il fallait feindre de les croire, et aprés plusieurs heures de marche, nous arrivâmes à la nuit à une riche habitation, des lambris tout dorés, des lustres étincelans... Et un seigneur jeune encore, et d'une physionomie noble et distinguée, me dit en souriant: Rassurez-vous senora; demain seulement ma femme pourra vous recevoir. D'ici là, calmez-vous, voici votre appartement et de plus votre souper. Ne craignez rien... Je vous laisse... Et il sortit en fermant la porte.

CARLO.

Ma pauvre sœur!

CASILDA.

Ah! je ne perdis pas courage... car je pensais à toi et à ma mère, et dès que je me vis seule... j'ouvris une des fenêtres; elle n'était pas bien haute et donnait sur de vastes jardins, où, à l'aide de mes draps, je fus bientôt descendue... Je courus devant moi jusqu'à... un mur d'enceinte que l'on réparait, et qu'une brèche me permit de franchir... Depuis ce moment, je marchai toute la nuit, sans m'arrêter, sans savoir d'où je venais et où j'allais! et au point du jour... épuisée de fatigue, j'arrivai à une hôtellerie à une lieue d'ici. C'est de là que je t'ai écrit, mon frére, et je ne crains plus rien... car je suis prés de toi..

CARLO.

Tu as raison, sœur; il ne faut plus retourner à Madrid. L'infâme à qui je t'avais confiée s'entendait avec les ravisseurs.

CASILDA.

Je savais que c'était aujourd'hui jour de fête...

CARLO.

Jour de saint Jean!

CASILDA.

Et que tu devais toucher l'orgue à Notre-Dame-des-Bois.

CARLO.

C'est fait, et après la cérémonie j'ai parlé à Mme l'abbesse, qui consent à te garder pensionnaire, à condition... que toute l'année je chanterai ici pour rien.

CASILDA.

Ah! mon pauvre frère! encore un bienfait.

CARLO.

Non, sœur, mon devoir et pas autre chose.

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage!
Et pour braver les jours d'orage
Songe donc / Je songe } que du haut des cieux
Notre mère a sur nous les yeux!

CARLO.

Rien à craindre pour toi dans ce pieux asile.

CASILDA.

Mais lui! mon frère, lui!... je ne le verrai plus!

CARLO.

Ah! bannis de ton cœur un espoir inutile...

CASILDA.

L'oublier!...

CARLO.

Il le faut!... tes vœux seraient déçus.
Je connais les desseins de sa noble famille!

CASILDA.

Je l'aimais tant!

CARLO.

Sa naissance et son rang
L'éloignent d'une pauvre fille.

CASILDA.

Je l'aimais tant!... O nouvelles douleurs!

CARLO.

Allons! allons!... sèche tes pleurs!

ENSEMBLE.

Amitié, constance et courage!
De ton cœur / De mon cœur } pour calmer l'orage,
Songe donc / Je songe } que du haut des cieux
Notre mère a sur nous les yeux!

CARLO.

Oui, dans cette sainte demeure,
Madame l'abbesse t'attend!
Adieu, car bientôt voici l'heure
Où l'on va fermer le couvent!

CASILDA, pleurant.

Te quitter!...

CARLO, doucement.

Il le faut.

CASILDA, de même.

Tu reviendras!...

CARLO, l'embrassant.

Bientôt.

ENSEMBLE.

Amitié, constance, courage,
Pour nous va s'apaiser l'orage,
Tout me dit que, du haut des cieux,
Notre mère a sur nous les yeux,
Et nous bénira tous les deux!

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et Casilda entre dans le couvent.)

SCÈNE IV.

CARLO, suivant sa sœur des yeux.

Adieu... adieu ma sœur... Ah! je suis comme elle, j'en pleurerais presque... (Essuyant ses larmes.) Allons donc, c'est à moi d'avoir du cœur et des forces... Et pour retourner à trois lieues d'ici, au couvent des Hyéronimites où je demeure, moi qui n'ai presque rien pris depuis ce matin, je ferais peut-être bien de m'arrêter un instant à la posada des armes de Castille, où je retrouverai mon pauvre jeune homme de tout à l'heure... que Casilda aime tant! (Il fait quelques pas et s'arrête.) Non... non, dans toutes ces hôtelleries ils prennent si cher aux voyageurs... Ce serait une dixaine de réaux que ça me coûterait... pour le moins, et cet argent-là n'est pas à moi... c'est à mes sœurs... ce serait les voler... (Fouillant dans sa poche.) Ce qu'il y aurait d'ennuyeux, ce serait d'être à table tout seul... Mais seul... je ne le suis jamais... et ton souvenir, ô ma mère! est toujours avec moi!

SCÈNE V.

CARLO, assis au pied de l'arbre, et mangeant; LA REINE et LE ROI, paraissant à droite, au fond du théâtre.

TRIO.

LA REINE, à Ferdinand.

Appuyez-vous sur mon bras;
Quelques instans de marche en cette forêt sombre
Pourront calmer vos sens trop agités!...

FERDINAND, soupirant.

Hélas!

LA REINE.

Et l'on ne peut tarder à rejoindre nos pas!

FERDINAND, avec égarement.

Tout à l'heure, et de loin, j'avais cru voir son ombre
Glisser rapidement sous ces arbres!

LA REINE.

Qui donc?
Quel fantôme a soudain troublé votre raison?

FERDINAND, vivement.

Un fantôme!... oh! non... non...
Taisez-vous!

CARLO, assis au pied de l'arbre, et tournant le dos à la reine et à Ferdinand, se met à chanter un air sans paroles.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la.

FERDINAND, à la reine qui veut aller à Carlo.

Ecoutez!

CARLO.

Tra, la, la, la. la,
Tra, la, la, la, la.

FERDINAND, avec égarement.

Ah! ce n'est pas possible!
Et cet air! ces accens!... Qui donc est près de nous?

LA REINE.

Un jeune paysan, à l'air timide et doux...

FERDINAND, brusquement.

Qu'il approche...

(La reine fait signe à Carlo d'approcher.)

CARLO, à part.

Quel est ce monsieur irascible,
A la barbe en désordre, aux habits négligés,
Auprès de cette dame et si belle et si fière?

FERDINAND, à Carlo.

Cet air que tu chantais... qui te l'apprit?

CARLO.

Ma mère
Qui, près de nos berceaux par elle protégés,
Le disait tous les soirs...

FERDINAND, brusquement.

Fais-moi venir ta mère!

CARLO.

Hélas! elle n'est plus, et je suis orphelin!

FERDINAND.

Ah! pardon!...
(Après un instant de silence.)
Viens ici.
(A voix basse.)
Redis-moi ce refrain;
Le veux-tu?

CARLO.

Volontiers.

PREMIER COUPLET.

Ferme ta paupière;
Dors, mon pauvre enfant!
Ne vois pas ta mère
Qui prie en pleurant!
Plaignez sa misère
Et secourez-la,
Dame noble et fière
Brillante senora.
Donnez, donnez, sur cette terre,
Dieu, dans le ciel, vous le rendra!

ENSEMBLE.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la!

FERDINAND.

Ah! sa voix douce et pure
A calmé tous mes sens;
C'est elle, je le jure,
C'est elle que j'entends!

LA REINE.

Ah! sa voix douce et pure,
Ses célestes accens,
Des douleurs qu'il endure
Ont calmé les tourmens.

FERDINAND, à part.

Dans mon cœur le calme renaît.

LA REINE, à Carlo qui veut s'éloigner.

Encor, je t'en supplie... encore un seul couplet!

CARLO.

DEUXIÈME COUPLET.

O grands de la terre!
O riches seigneurs!
Que notre prière
Arrive à vos cœurs?
Si ma plainte amère
Vous blesse déjà,
A notre misère.
Hélas, pardonnez-la?
A qui pardonne sur la terre
Dieu, dans le ciel, pardonnera!
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, là,
Tra, la, la, la, la,
La, la!

FERDINAND.

Ah! sa voix douce et pure
Rend la paix à mes sens;
C'est elle, je le jure,
C'est elle que j'entends!

LA REINE.

Ah! sa voix douce et pure,
Ses célestes accens,
Des douleurs qu'il endure
Ont calmé les tourmens.

FERDINAND.

Ah! je me sens mieux... bien mieux... Je reviens à moi, je me reconnais... C'est vous, madame, dont la tendresse assidue...

LA REINE, lui montrant Carlo.

Silence!...

FERDINAND.

Quant à toi, parle... Je ferai pour toi tout ce que tu me demanderas...

CARLO, le regardant.

S'il en est ainsi, je demande...

FERDINAND.

Eh bien!...

CARLO.

Que vous fassiez votre barbe et que vous ayez un habit plus beau pour donner le bras à une si belle dame...

LA REINE.

Y penses-tu?

CARLO.

Eh, oui! ça n'a pas de raison... ça n'est pas convenable.

LA REINE.

Silence!

FERDINAND, se regardant.

Il dit vrai... (A Carlo.) Ce que tu me demandes, je le ferai...

CARLO.

Et m'est avis que vous ferez bien. (Regardant plusieurs seigneurs de la cour, qui se tiennent respectueusement à quelques pas de distance.) Quels sont ces messieurs, qui nous ôtent leurs chapeaux?... Ils sont bien honnêtes!

FERDINAND, les saluant de la main.

Salut, messieurs! (A un des seigneurs qui est habillé de noir.) Salut, Fray Antonio... Nous ne retournerons point avec vous à Madrid, car nous comptons suivre la chasse en voiture.

FRAY ANTONIO, s'avançant, étonné et à demi-voix.

Quoi!... votre majesté...

FERDINAND.

Oui... il y a long-temps que je ne me suis senti aussi bien...

FRAY ANTONIO, à lui-même.

C'est d'un mauvais augure!... cela va mal pour nous.

FERDINAND.

Malgré cela, je ne serais pas fâché de me reposer quelques instans à la posada des Armes de Castille. (A la reine.) Venez-vous, madame?...

LA REINE.

Je vous rejoins!...

(Fray Antonio et les seigneurs sortent avec le roi, qu'ils entourent.)

SCÈNE VI.

CARLO, LA REINE.

LA REINE, à Carlo, qui veut aussi s'en aller, et lui faisant signe de rester.

Un mot encore.

CARLO.

Pardon, madame, mais voici la nuit... et il faut que je me rende au monastére des Hyéronimites... Je suis l'organiste du couvent, et si je rentrais trop tard... l'angélus ne pourrait pas être chanté en musique.

LA REINE.

Ton nom?

CARLO.

Carlo Broschi!

LA REINE.

Espagnol?

CARLO.

Non, madame, Napolitain... et quand nous sommes venus chercher fortune en Espagne... j'étais, quoique bien jeune, le plus âgé de la famille... Ma pauvre mère est morte, et je suis resté avec mes trois sœurs, que j'ai juré d'élever et d'établir.

LA REINE.

Tu as fait là une belle action!

CARLO.

Du tout, madame; j'ai fait mon devoir, et le devoir avant tout...

LA REINE.

Eh bien! Carlo, tu es un honnête et loyal garçon, qui mérite de prospérer...

CARLO.

Ma mère me l'a dit, et j'y compte.

LA REINE.

Et ta confiance en elle ne sera pas trompée..... Ecoute-moi... Tu as fait ce que depuis long-temps personne n'avait pu faire... Par tes chants, tu as procuré quelques instans de calme et de bonheur à une personne qui m'est plus chère que la vie... Tu ne me quitteras plus; je t'emmène à Madrid.

CARLO.

Oh! non, madame, ça n'est pas possible...

LA REINE.

Et pourquoi?

CARLO.

Il faut que je vienne ici tous les jours chanter pour rien à Notre-Dame-des-Bois... Je l'ai promis.

LA REINE.

Pour quelle raison?

CARLO.

Pour payer la pension de Casilda, à qui on a donné asile et protection; Casilda, ma sœur, qu'un grand seigneur de Madrid voulait enlever et séduire!

LA REINE, vivement.

Ce seigneur, quel est-il?

CARLO.

Je n'en sais rien... sans cela, j'aurais été demander justice...

LA REINE.

Au roi?...

CARLO.

Non... car ils disent tous qu'il est fou... ou à peu près...; mais je me serais adressé à la reine, qui a de la tête et du cœur... et elle m'aurait écouté... n'est-ce pas?

LA REINE.

Mieux que cela!... elle t'écoute en ce moment...

CARLO.

Comment! que voulez-vous dire?

LA REINE.

Que la reine, c'est moi!

CARLO.

Vous! Ah! pardon, madame... pardon.

LA REINE.

Relève-toi, et silence avec tout le monde sur ce qui s'est passé entre nous... Tu vas dire à l'abbesse que c'est moi qui me charge de la pension de ta sœur, et tu viendras après me rejoindre..... là, aux Armes de Castille... A notre retour de la chasse, je te dirai ce que j'attends... ce que je veux de toi...

CARLO, à genoux et priant.

O ma mère!

LA REINE.

M'entends-tu?

CARLO.

Très bien... Mais je n'en puis revenir encore!

LA REINE, lui tendant la main avec bonté.

Va, mon enfant... va vite.

(Carlo lui baise la main, la regarde encore, et entre vivement dans le couvent à droite.)

SCÈNE VII.

LA REINE le regarde sortir, au moment où paraissent GIL VARGAS, RAFAEL et quelques seigneurs.

GIL VARGAS, à Rafaël.

La voilà!... c'est la reine... Profitez du hasard qui vous la fait rencontrer seule.

(Tous deux s'inclinent respectueusement.)

LA REINE.

Que voulez-vous?

RAFAEL, timidement.

Un instant d'audience particulière de votre majesté?

(La reine fait signe à Vargas de s'éloigner; celui-ci se retire par le fond du théâtre, et disparaît dans la forêt; puis elle dit à Rafaël pendant que les seigneurs se retirent de quelques pas en arrière.)

Parle! qui es-tu?

RAFAEL.

Don Rafaël d'Estuniga, gentilhomme qui voudrait entrer dans les armées du roi... mais il n'est pas assez riche pour se faire tuer au service de votre majesté... il n'a pas de quoi acheter un grade!

LA REINE.

Et tu en voudrais un?

RAFAEL.

Pour aller me battre dans les Pays-Bas, comme enseigne d'abord...

LA REINE.

C'est bien!

RAFAEL lui présente un papier qu'il tient à la main.

Et votre majesté verra que je ne suis pas tout à fait indigne de ses bontés... Je suis recommandé par les personnes les plus respectables... le vénérable Fray Antonio... grand inquisiteur...

LA REINE, avec ironie.

Vraiment!

RAFAEL.

En voici la preuve.

LA REINE, de même.

Je savais bien que le grand inquisiteur disposait à son gré de toutes les places; j'ignorais que sa révérence voulût aussi envahir nos armées..... S'il en est ainsi, don Rafaël d'Estuniga, qu'il vous nomme lui-même... Ceux qui sont protégés par mes ennemis ne sauraient l'être par moi... (Déchirant le papier qu'il lui a remis.) et nous ne pouvons rien pour vous.

(On entend le son du cor: paraissent plusieurs seigneurs et piqueurs portant des flambeaux; ils viennent chercher la reine, qui sort avec eux. La forêt devient tout à fait obscure, et pendant le récitatif suivant, on entend dans le lointain le bruit de la chasse qui s'éloigne dans la forêt.)

SCÈNE VIII.

RAFAEL, seul.

RÉCITATIF.

Nouveau refus encor, je l'aurais parié!
Du grand inquisiteur, le pouvoir redoutable
Ne peut vaincre le sort dont la rigueur m'accable!
Et la terre et le ciel sont pour moi sans pitié!
Eh bien! donc, à l'enfer, il faut que je m'adresse;
Il faut lui demander les honneurs, la richesse
Que l'on me refuse ici-bas!
(Regardant autour de lui.)
Voici le chêne!..
(On entend sonner dix heures.)
Et l'heure!... Allons, ne tremblons pas!

AIR:

Asmodée!
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin.
De ces forêts,
L'ombrage épais
Cache tes traits!
Viens! apparais!
Asmodée!!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur!
Par ton secours,
Que les amours
De tous mes jours,
Charment le cours!
Asmodée!!!
Que ma fureur soit par toi secondée!
Asmodée!... Asmodée!... Asmodée!...
Eh! mais, rien ne paraît, je crois!
Et cependant voilà trois fois...
En voilà six, que je l'appelle!
Démon têtu!... démon rebelle,
Veux-tu me répondre à l'instant?
(S'arrêtant.)
Où je vais... Non, c'est imprudent;
Lorsque l'on a besoin des gens que l'on appelle,
Il faut leur parler poliment,
Bien poliment!... et doucement!
(Otant son chapeau.)
Gentil lutin,
Esprit malin,
C'est dans ta main
Qu'est mon destin!
De ces forêts,
L'ombrage épais
Cache tes traits...
Viens, apparais!
Asmodée!!!
De toi, je veux
Destin joyeux,
Richesse, honneur
Et du bonheur!
Par ton secours,
Que les amours
De tous mes jours
Charment le cours...
Asmodée!!!
Asmodée! Asmodée!
Tout me repousse et me dédaigne!... Eh quoi!
Même jusqu'à Satan qui ne veut pas de moi!

SCÈNE IX.

CARLO, sortant du couvent à droite, RAFAEL, à gauche.

DUO.

CARLO, entendant les derniers mots, à part.

Qu'entends-je!... ô ciel!

RAFAEL, appelant à haute voix.

Asmodée!... Asmodée!

CARLO, à part et se glissant près de l'arbre.

C'est Rafaël! celui dont l'amour s'est donné à Casilda, ma sœur!

RAFAEL, à voix haute.

Tu veux toujours te taire?

CARLO, à part.

Pauvre jeune homme!

RAFAEL, à haute voix.
Eh bien ! dussé-je être damné.
J'en jure ici, par celle qui m'est chère,
(Tirant son poignard.)
Si tu ne réponds pas ! je me tue !
CARLO, à part.
Ah ! grands dieux !
(Sortant vivement de derrière le grand chêne et d'une voix timide.)
Me voici, maître !
RAFAEL.
Enfin !... c'est bien heureux !

ENSEMBLE.

CARLO, à part.
Dieu qui m'entends, pardonne
La ruse où j'ai recours !
Mais quand tout l'abandonne,
Il faut sauver ses jours !
Sauvons d'abord ses jours !
RAFAEL, à part.
J'hésite et je frissonne,
Mais c'est mon seul recours ;
A lui je m'abandonne,
S'il vient à mon secours !
Qu'il vienne à mon secours !
RAFAEL.
Te voilà donc !... tu t'es fait bien attendre !
CARLO.
A vos désirs, maître, je viens me rendre ;
Que faut-il ?
RAFAEL.
Je veux voir combler tous mes souhaits.
CARLO.
Et pour jouir d'un pareil privilége,
Que me donnerez-vous ?
RAFAEL.
Moi !... que te donnerais-je ?
Puisque hélas ! je n'ai rien !
CARLO, timidement.
Votre âme !
RAFAEL, vivement.
Non, jamais !
Je suis bon catholique... Espagnol...
CARLO, à part.
(Haut.)
Très bien... Mais
Je ne puis vous servir pourtant sans intérêt.
RAFAEL.
C'est juste !... un serviteur doit recevoir des gages !
Eh bien ! ce que par toi je gagnerai, mon cher,
Nous le partagerons !
CARLO, souriant.
Le cadeau n'est pas cher !
N'importe ! je l'accepte !... Ainsi donc tu t'engages...
RAFAEL.
A tout partager... tout... avec toi, de moitié !
CARLO.
(A part.)
De moitié ! Le pacte est admirable !
RAFAEL.
Ah ! c'est charmant !... avec le diable,
Me voilà donc associé !

ENSEMBLE.

RAFAEL.
Sorcellerie
Et diablerie,
Je vous confie
Tout mon espoir !
O douce ivresse,
J'aurai sans cesse,
Et la richesse
Et le pouvoir !
CARLO.
Sorcellerie
Et diablerie,
Il vous confie
Tout son espoir !
Par ma promesse,
Il croit sans cesse
A la richesse;
Comme au pouvoir !
CARLO.
Parle, alors ?
RAFAEL.
Je veux donc, dans mon ardeur guerrière
Un brevet d'enseigne.
CARLO, souriant.
Ah ! vraiment !
Cela ne se partage guère ;
N'importe, tu l'auras !... Mais songe à ton serment !
Garde-toi, désormais, d'attenter à ta vie...
RAFAEL.
Je l'ai juré !
CARLO.
Du pacte qui nous lie,
Ne dis rien !... Mais surtout sois honnête et prudent !
Conduis-toi bien !
RAFAEL.
Surprise sans égale !
Le diable qui me prêche et me parle morale
Mieux que mon précepteur ! D'honneur, c'est étonnant !
(On entend le son des cors qui se rapproche.)
CARLO, à part.
Mais la chasse revient, et la reine m'attend !

ENSEMBLE.

De moitié !... de moitié, je tiendrai mon serment !
RAFAEL.
Sorcellerie
Et diablerie,
Je te confie
Tout mon espoir !
J'ai sa promesse,
J'aurai sans cesse,
Et la richesse
Et le pouvoir !

A bientôt !... au revoir !
Au revoir !

CARLO.

Sorcellerie
Et diablerie,
Il vous confie
Tout son espoir.
Par ma promesse,
Il croit sans cesse
A la richesse,
Comme au pouvoir !

Adieu, bonsoir !
Au revoir !
Bonsoir !

(Pendant cet ensemble, le bruit de la chasse a toujours été en crescendo; des piqueurs, avec des flambeaux, paraissent à gauche et se répandent dans la forêt. Carlo vient de reprendre, sur le banc de gazon, son manteau noir dont il s'enveloppe. Il fait un dernier signe de la main à Rafaël étonné; puis s'élançant au milieu des piqueurs disparaît avec eux.)

ACTE DEUXIÈME.

Une salle du palais du roi à Madrid. Grande porte au fond et quatre portes latérales.

SCÈNE I.

(A gauche, le roi Ferdinand, dans un grand fauteuil et dormant, tandis que le grand inquisiteur et les courtisans sont debout derrière lui, dans une attitude respectueuse. A droite, la reine assise, environnée de ses femmes. Debout, près d'elle, se tient Carlo, en costume de page et richement habillé.

FERDINAND, LA REINE, CARLO.

CHOEUR.

Il dort, il dort!... que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux !

LA REINE, bas à Carlo.

Quel changement, depuis trois mois !

CARLO.

Il va mieux chaque jour !

LA REINE,

Oui, le mal qui l'oppresse
Semble se dissiper aux accens de ta voix !

CARLO.

Plus d'accès de fureur !

LA REINE.

Plus de sombre tristesse !

CHOEUR.

Il dort ! il dort !... que dans un doux repos
Il rêve le bonheur et l'oubli de ses maux !

LA REINE, bas à Carlo.

Il veut même sortir et médite un projet
Qui m'effraie !

CARLO.

Et lequel ?

LA REINE.

Notre ennemi secret,
Le grand inquisiteur, sur lui cherche à reprendre
Son empire !

CARLO.

Et comment ?

LA REINE.

Au sermon solennel
Qu'on prononce aujourd'hui Ferdinand doit se rendre;
Il l'a promis.

(On entend sonner dix heures; le roi s'éveille.)

LE GRAND INQUISITEUR, s'adressant au roi.

Voici le sermon, sire !

LA REINE, à Carlo.

O ciel !

CARLO, bas à la reine.

Ne craignez rien !

LE ROI, se levant et s'appuyant sur le bras de l'inquisiteur.

Allons ! partons !

(Carlo, qui est debout près du fauteuil de la reine et qui tient une mandoline, se met à en jouer et s'accompagne en chantant. Le roi s'arrête et écoute.)

CARLO, chantant.

PREMIER COUPLET.

Qu'avez-vous, comtesse ?
Et pourquoi cette pâleur ?
D'où vient la tristesse
Qui flétrit tant de fraîcheur ?
Je crains pour votre vie !
Ah ! je vous en supplie !...
Prenez ce médecin
Napolitain
D'un savoir certain !

L'INQUISITEUR, au roi qui écoute.

Mais, sire, le sermon :

LE ROI.

(A Carlo.)

Dans un instant !... Achève ta chanson !

CARLO, gaîment.

Signora
Ammalata ,

Me voilà !
Chacun dira :
C'est Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle !
A ces yeux
Si langoureux !
A cette mine
Si chagrine
Hoveduto,
Presto, presto.
D'où provient ce mal
Fatal ?
Un ignorant eût ordonné
De la rhubarbe et du séné :
Mais moi, j'ai pour guérir
Su découvrir
Un elissir...
La joie et le plaisir !

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon divin
Est commencé !...

LE ROI.

C'est vrai !... Nous entendrons la fin.
Hâtons-nous !
(Il va pour sortir.)

CARLO, reprenant le motif de l'air.

Une rude épreuve
M'a frappée en mon printemps !
Hélas ! je suis veuve,
Et je n'ai que vingt-cinq ans !
Je regrette à toute heure
Le défunt que je pleure,
Et vais bientôt mourir
De ce martyr
Qui ne peut guérir !

L'INQUISITEUR, au roi.

Partons !

LE ROI.

Plus rien que ce passage-là !

CARLO, gaîment.

Signora
Ammalata
Ve lo giuro
Vi guariro !
Son Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle.
Un mari
Vous fut ravi,
Et la tristesse
Vous oppresse.
Pour la bannir
Et pour tarir
Tant de douleurs
Et tant de pleurs,
Un ignorant eût ordonné
De la rhubarbe et du séné !
Mais moi, j'ai là pour vous
Moyen plus doux :
C'est entre nous,
De prendre un autre époux
Presto, presto,
Un altro sposo.

L'INQUISITEUR.

Mais, sire, le sermon !

LE ROI, avec impatience.

Eh bien !

L'INQUISITEUR.

Il est fini !

LE ROI, froidement.

Oh ! nous pouvons redire alors ce couplet-ci ;
Répète-le, Carlo.

CARLO, gaîment.

Signora
Ammalata
Ve lo giuro,
Vi guariro,
Son Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator
Delle
Donzelle,
Etc., etc.

LE ROI, à l'inquisiteur.

Pour réparer un oubli sans pareil.
Que moi-même je déplore,
Aujourd'hui je prétends présider mon conseil.

LA REINE.

Bravo, sire !

L'INQUISITEUR.

Ah ! c'est pis encore !

ENSEMBLE.

Signora
Ammalata,
Ve lo giuro
Vi guariro !
Son Bellafior,
Il gran dottor,
Il salvator,
Delle
Donzelle.

(Le roi rentre dans ses appartemens. L'inquisiteur et les seigneurs et dames de la cour sortent par le fond.)

LA REINE, souriant.

L'empêcher d'aller au sermon et le forcer d'aller au conseil !... Depuis trois mois, Carlo, tu as fait des miracles !... Et cependant le roi a encore un secret qu'il nous cache !... Des souvenirs douloureux ou cruels qui l'agitent, et dont le retour produit sur lui un état nerveux, voisin de la démence !

CARLO.

Et alors ce qui diminue bien mon mérite, mes plus jolies cavatines, mes plus beaux airs deviennent impuissans pour le calmer. Il n'y en a qu'un dont l'effet jusqu'ici a toujours été immanquable.

LA REINE.

Celui que tu chantais dans la forêt, le jour de notre première rencontre... Et comment nous acquitter jamais envers toi, notre sauveur?

CARLO.

Oh! ne parlez pas ainsi, madame, vous qui avez comblé de vos bienfaits le malheureux paysan, le pauvre organiste, qui l'avez admis dans votre intimité et élevé à un degré de faveur que personne ici ne peut s'expliquer ni comprendre.

LA REINE.

Je ferai plus encore! Au milieu de toutes les pompes qui t environnent et auxquelles tu es presque insensible, j'ai parfois surpris des larmes dans tes yeux... je me suis dit: Il pense à sa sœur!...

CARLO, vivement.

C'est vrai!

LA REINE.

Il souffre de son absence.

CARLO.

C'est vrai!

LA REINE.

Et puisque tu ne peux nous quitter d'un instant, puisque tu ne peux aller à elle, elle viendra à toi.

CARLO.

Est-il possible!

LA REINE.

Je la fais sortir de son couvent, je l'attache à ma personne, elle vivra ici.

CARLO.

Eh! quand donc?

LA REINE.

Aujourd'hui!..... ce matin. Mais écoute-moi bien!... Nous sommes soumis dans cette cour aux lois d'une rigoureuse étiquette. On murmure déjà de ce que toi, sans nom et sans titres, tu as tes entrées dans nos appartemens. Que serait-ce si nous admettions parmi les femmes de notre maison une fille du peuple, une ouvrière?...

CARLO, vivement.

Ah! je ne dirai à personne qu'elle est ma sœur, je vous le jure!

LA REINE.

Elle sera dona Thérésa de Belmonte, c'est le titre que je lui donne et qu'elle gardera! La reine d'Espagne peut anoblir.

CARLO, s'inclinant.

Ah! madame...

LA REINE.

Quant à toi, Carlo, puisqu'on tient tant à connaître tes titres, nous te présenterons dès demain à toute la cour comme notre premier maître de chapelle.

CARLO, avec impatience.

Et ma sœur, madame, ma sœur!... Vous daignez me dire...

LA REINE.

Que le grand-maître du palais, le comte de Médrano, qui m'est dévoué, a été la chercher ce matin à Notre-Dame-des-Bois, et je lui ai ordonné, pour la soustraire aux regards, de la conduire jusqu'ici par un escalier dérobé et par cette porte secrète où tu l'attendras... et tu l'amèneras dans mon appartement.

CARLO.

Je comprends, madame, et il est d'autant plus utile de cacher son arrivée, qu'il n'y a peut-être qu'une seule personne qui pourrait la reconnaître, et cette personne est justement au palais.

LA REINE.

Et qui donc?

CARLO.

Don Rafaël, mon protégé!... celui à qui, il y a trois mois, vous avez daigné accorder ce grade d'enseigne...

LA REINE.

Que je lui avais d'abord refusé... et je vois encore son étonnement...

CARLO, à part.

Je crois bien!

LA REINE.

En recevant ce brevet.

CARLO, à part.

Qu'il a cru venir de l'enfer. (Haut.) Du reste, don Rafaël d'Estuniga s'est bravement conduit... le jeune et timide élève en théologie s'est battu comme un lion; et le message honorable dont son général l'a chargé près de Votre Majesté...

LA REINE.

Oui, nous l'attendons ce matin.

CARLO.

Tout cela prouve qu'il mérite bien quelque récompense.

LA REINE, lui montrant de la main des papiers qui sont sur la table à gauche.

J'y ai déjà songé; mais toi qui ne demandes jamais rien pour toi... tu l'aimes donc bien?...

CARLO.

Oui, madame... car il aime ma sœur... il l'aime réellement... et quoiqu'il ne puisse jamais être mon frère... malgré moi et sans le vouloir, je l'aime comme tel...

LA REINE.

Silence!... on vient!

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, UN HUISSIER, annonçant.

L'HUISSIER.

Don Rafaël d'Estuniga, enseigne au régiment de la reine!

LA REINE, qui s'est assise sur un fauteuil à gauche, ayant Carlo debout à sa droite.

Qu'il approche !

RAFAEL, mettant un genou en terre.

J'apporte à Votre Majesté les dépêches de mon général.

LA REINE.

Et c'est vous qu'il a chargé d'une mission aussi importante, vous un simple enseigne...

RAFAEL, timidement.

Oui, madame.

LA REINE.

Cela n'est pas juste ! — Relevez-vous, capitaine Rafaël !

RAFAEL, étonné.

Qu'entends-je ! (Levant les yeux et apercevant Carlo revêtu d'habits magnifiques, debout à côté de la reine, il pousse un cri.) Ah ! (A part.) Asmodée !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc?

RAFAEL, balbutiant.

Le trouble, l'étonnement... (A part.) C'est-à-dire, non... cela ne m'étonne plus !

LA REINE, prenant le brevet et un autre papier des mains de Carlo.

En voici le brevet que vous avez mérité; et de plus, pour son équipement, un jeune capitaine peut avoir besoin de quelques centaines de piastres... ce bon sur le trésor vous prouvera que... nous y avons songé.

(Elle lui donne un second papier.)

RAFAEL, s'inclinant.

Ah! madame...

LA REINE.

Adieu, capitaine... adieu ! (Elle sort.)

RAFAEL, stupéfait.

Je ne puis en revenir encore... un brevet de capitaine... un bon sur le trésor! me voilà riche maintenant ; je peux chercher par toute l'Espagne et découvrir celle que j'aime !...

CARLO, à part.

Enlever ma sœur!... imprudent!... (Haut et tendant la main.) Un instant... Et ma part.

RAFAEL, étonné.

Comment ?...

CARLO.

J'ai tenu mes promesses, à toi de tenir les tiennes. (Lui montrant le brevet et le bon sur le trésor.) Ce que tu voudras, l'un ou l'autre !

RAFAEL.

C'est juste !... C'est dommage... mais un gentilhomme n'a que sa parole. (Regardant le brevet.) A moi la gloire... (Donnant le bon à Carlo.) A toi la richesse !...

CARLO.

Adieu ! capitaine. Adieu !

(Il présente la main à Carlo.)

CARLO, sans lui donner la main qu'au contraire il retire.

Adieu ! adieu !

SCÈNE III.

RAFAEL, puis VARGAS.

RAFAEL, regardant sortir Carlo.

Allons! allons, et quoique mon associé soit un peu cher, c'est égal... je ne me plains pas de mon marché. (Se retournant.) Qu'est-ce que je vois?... mon vieux précepteur, avec la chaîne d'or !

VARGAS.

Oui, mon élève ! un des douze huissiers du palais ! Voilà, malgré ses promesses, tout ce qu'a fait pour moi le grand inquisiteur !...

RAFAEL.

Huissier du palais !... De quoi te plains-tu ? te voilà dans le sanctuaire du pouvoir !

VARGAS.

J'y fais entrer tout le monde et je reste à la porte! encore le grand inquisiteur ne m'y a-t-il placé que comme baromètre.

RAFAEL, étonné.

Comment cela ?

VARGAS.

Pour savoir par moi la hausse et la baisse de la faveur royale, être au fait de ce qui se passe à la cour et connaître ceux qui s'en vont... ou ceux qui arrivent... Il paraît que vous êtes de ceux-ci.

RAFAEL.

C'est vrai !...

VARGAS.

Et que vos affaires vont bien !...

RAFAEL.

A merveille !... je suis au pinacle!... mais c'est que je ne me suis point adressé à un grand inquisiteur... au contraire... et j'ai pour moi un protecteur bien autrement puissant que Fray Antonio et que la reine elle-même !...

VARGAS, l'embrassant.

Ah ! mon élève ! mon cher élève... si vous pouviez lui parler pour moi... cela arriverait bien à point... car je suis dans une position... fâcheuse... pour ne pas dire plus...

RAFAEL.

Dis la vérité...

VARGAS.

C'est que le récit est assez difficile... surtout pour moi, votre précepteur.

RAFAEL.

Je ne le suis plus, et je suis officier...

VARGAS.

C'est juste... Vous saurez donc que j'ai toujours éprouvé un dévoûment sans bornes pour les gens qui étaient en passe de s'élever, et un instinct irrésistible me poussait à m'y accrocher pour arriver avec eux...

RAFAEL.

Il me semble que cela s'appelle de l'ambition...

VARGAS.

Une noble ambition. C'est pour cela que je m'étais d'abord donné corps et âme à votre oncle... qui m'a promis de penser à moi quand il cesserait de vivre.. mais comme il continue toujours... je me suis en attendant donné au grand inquisiteur Fray Antonio, corps et âme...

RAFAEL.

Tu en as donc plusieurs?...

VARGAS.

Non... toujours la même! Or, Fray Antonio, qui cherchait tous les moyens de diminuer le pouvoir de la reine, découvrit que, sans se l'avouer et presque sans le savoir, le roi était amoureux.

RAFAEL.

Le roi!

VARGAS.

Le roi lui-même, dont l'auguste tête n'a jamais été bien forte... une passion idéale, vaporeuse, platonique, une jeune fille que, des allées de son parc, il admirait en cachette et entendait chanter tous les soirs... On eut alors l'idée de la conduire incognito à Aranjuez... Pour cela, il fallait l'enlever... et c'est moi que l'on chargea de cette mission délicate et honorable... Je ne vous dirai pas comment, un quart d'heure après son arrivée, la jeune fille parvint à s'évader, et comment, ne pouvant plus retrouver ses traces, on annonça au roi qu'elle était morte... nouvelle qui le jeta dans des accès de fureur ou de mélancolie... Ce n'est pas là l'important, le voici.

RAFAEL.

A la bonne heure!

VARGAS.

C'est que Fray Antonio, qui m'avait promis pour récompense une place importante dans la maison du roi, Fray Antonio voit tous les jours sa fortune diminuer...

RAFAEL.

Ainsi que ton dévoûment?...

VARGAS.

C'est tout naturel... non seulement il ne tient pas ses promesses... car qu'est-ce que c'est qu'une place d'huissier?... mais bien plus... je vois, je devine... à certains mots qui lui sont échappés, que si l'affaire de l'enlèvement venait à se découvrir, ce qui ne tardera peut-être pas... c'est moi qu'il en accusera.

RAFAEL.

Tu crois qu'il serait capable...

VARGAS.

De tout!...

RAFAEL.

Et qui te fait penser qu'un tel secret se découvrira?

VARGAS.

Tout ce qui arrive depuis trois mois; car il semble que le diable se mêle de nos affaires.

RAFAEL, gaîment.

Vraiment! des tiennes aussi?...

VARGAS.

Le roi qui était malade, se porte bien... la reine qui était en disgrâce, revient en faveur... l'inquisiteur, exilé du conseil, est à peine admis chez leurs majestés... et, en revanche, un petit jeune homme, sans barbe au menton, et qui vient de je ne sais où, un intrigant que nul ne connaît, entre à toute heure, sans se faire annoncer, chez le roi et chez la reine, et exerce ici une influence incompréhensible, et qui tient du prodige!

RAFAEL, étonné.

En vérité!

VARGAS.

Tout à l'heure encore, il était dans cet appartement, en tête-à-tête avec la reine.

RAFAEL, vivement.

Tu crois?...

VARGAS.

Je viens de le voir sortir...

RAFAEL.

Pourpoint rouge, manteau noir!...

VARGAS.

Justement!

RAFAEL, riant.

Ah!... ah!... ça ne m'étonne pas... tout s'explique...

VARGAS, étonné.

Comment?

RAFAEL.

Rien de plus naturel... c'est lui... c'est mon protecteur... ou plutôt mon associé...

VARGAS.

Que voulez-vous dire?

RAFAEL, à demi-voix.

C'est Asmodée...

VARGAS.

Allons donc!...

RAFAEL.

Asmodée lui-même, que tu voulais m'empêcher d'évoquer au carrefour de la forêt... et je l'ai fait... et il est venu à ma voix...

VARGAS.

Ce n'est pas possible!

RAFAEL.

Pas possible!... est-il ignorant mon précepteur... ou plutôt incrédule... mais puisqu'il faut te convaincre...

VARGAS.

Cela me fera plaisir...

RAFAEL.

C'est lui qui m'est apparu en paysan dans la forêt, et que j'ai trouvé tout à l'heure couvert d'habits magnifiques, et se tenant à la droite de la reine... c'est lui qui m'a fait obtenir mon brevet d'enseigne... et là-bas à l'armée, devant les balles et les boulets, ils hésitaient... moi je m'élançais sans crainte...

VARGAS, effrayé.

Ah! mon Dieu! vous faire tuer...

RAFAEL.

C'est ce qu'ils disaient tous... et tu le vois... pas une blessure... mais, en revanche, de la gloire, des honneurs... le brevet de capitaine... (Le tirant de sa poche.) Lis plutôt...

VARGAS.

C'est à confondre... et pourtant...

RAFAEL.

Et si tu veux que je te présente et qu'il te protége...

VARGAS.

Voulez-vous vous taire!...

RAEAEL.

C'est un peu cher... cinquante pour cent... moitié dans les bénéfices...

VARGAS, voyant s'ouvrir les portes du fond.

Silence... on vient... et l'inquisition...

RAFAEL.

Bah!... l'inquisition, ça nous est bien égal à nous autres!...

(Vargas lui met la main sur la bouche et regarde ceux qui entrent.)

VARGAS.

Ce sont les officiers des gardes qui, en attendant la messe du château, viennent jouer comme à l'ordinaire.

SCÈNE IV.

CHOEUR D'OFFICIERS, VARGAS, RAFAEL.

CHOEUR.

Des jours de la jeunesse
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

(Les jeunes officiers entourent une table à gauche, sur laquelle ils jettent de l'or et roulent des dés.)

VARGAS, les regardant.

Ah! le tapis se couvre d'or!

RAFAEL.

Je veux te prouver sans réplique
Quel pouvoir secret et magique
Me guide et veille sur mon sort.
Comme enseigne, je viens de recevoir ma paie,
Quarante beaux ducats, et je veux les doubler.
(Lui présentant sa bourse.)
Va les jouer!... et que rien ne t'effraie!

VARGAS, hésitant.

Quatre ou cinq seulement...

RAFAEL, lui tendant sa bourse.

Prends.

VARGAS, prenant quelques pièces d'or.

Voyons que j'essaie!
Car son aplomb commence à me faire trembler!

(Il s'approche de la table à gauche et a l'air de demander aux officiers la permission de jouer, que ceux-ci lui accordent en riant. — Il place son argent. — Chacun fait tour à tour rouler les dés.)

RAFAEL, au milieu du théâtre, regardant en riant le groupe qui est à gauche.

Vous que la sagesse importune,
Que l'aspect de l'or fait rêver!
Venez défier la fortune!...
Elle aime qui sait la braver!
Pour que nos jours gaîment s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer... c'est jouir.
Vivent les dés et le plaisir!

(Voyant Vargas qui quitte la table et qui vient à lui d'un air joyeux.)

Eh bien! mon cher?...

VARGAS, riant.

Eh bien! que vous disais-je?

RAFAEL, riant.

Gagné!...

VARGAS, de même.

Perdu!

RAFAEL, avec colère.

Perdu!... cela ne se peut point!

VARGAS.

C'est pourtant vrai!

RAFAEL, se frappant le front.

C'est juste, et j'ai tort en ce point;
Ce n'est pas toi! c'est moi que le démon protège,
Et tu vas voir!

VARGAS, effrayé.

Comment!

RAFAEL, passant à la table.

Ces trente-cinq ducats
D'un seul coup!

CHOEUR D'OFFICIERS.

Nous tenons!

VARGAS, à Rafaël, qui vient de jeter sa bourse sur la table.

Quoi! vous ne tremblez pas?

RAFAEL.

Moi!... je tremble pour eux!

(S'approchant de la table pendant que chacun roule les dés à son tour.)

DEUXIÈME COUPLET.

L'ardeur qui dévore leur âme,
De la mienne vient s'emparer!
On dit que la fortune est femme!
Ses rigueurs la font adorer!
Gaîment que les heures s'écoulent,
Que les dés roulent, roulent, roulent...
Espérer, c'est jouir!
Vivent les dés et le plaisir!

(Sur la ritournelle du couplet précédent, on présente à Rafaël un cornet où sont des dés. — Il les agite et les roule sur la table, puis s'éloigne sans les regarder, au moment où Carlo entre par la porte de droite.)

TOUS LES OFFICIERS, regardant.

Gagné!

VARGAS, reprenant la bourse de Rafaël et l'argent qu'il vient de gagner, le lui portant.

Gagné! grand Dieu!

RAFAEL.

Mais c'était immanquable!
Et tu vas voir encor!...

(Carle entre dans ce moment par la porte à droite.)

CARLO, à part.

Le malheureux, hélas!
Va tout perdre à la fois!

RAFAEL.

Soixante-dix ducats!...

CARLO, l'arrêtant par la main.

Non, trente-cinq!

RAFAEL, étonné.

Comment?

CARLO.

Et ma part!

RAFAEL, se grattant l'oreille.

Ah!... ah! diable!..
C'est ennuyeux!... mais c'est de droit, et les voici!...
(Il les met sur la table.)

VARGAS.

Que faites-vous?

RAFAEL, à demi-voix.

C'est lui!

(On entend sonner midi à l'horloge du château.)

CHOEUR D'OFFICIERS.

Messieurs, l'heure a sonné, partons!

VARGAS, stupéfait et regardant Carlo des pieds à la tête.

C'est lui!

RAFAEL.

C'est lui!

ENSEMBLE.

CHOEUR D'OFFICIERS

Des jours de la jeunesse,
Hâtons-nous de jouir!
Arrière la sagesse,
En avant le plaisir!

VARGAS.

Ruse et coupable adresse,
Que je veux découvrir!
Sinon, de sa faiblesse,
On va tout obtenir!

RAFAEL.

Ce démon plein d'adresse,
Par moi va s'enrichir!
Aux dépens de ma caisse,
La sienne va s'emplir!

(Les officiers sortent par la porte du fond.)

SCÈNE V.

VARGAS, RAFAEL, CARLO.

CARLO, à part, ramassant l'argent sur la table.

C'est toujours cela de sauvé! je lui fais des économies...

VARGAS, à Rafaël.

Comment! vous les lui laissez prendre?

RAFAEL.

Il le faut bien... c'est convenu!

VARGAS, à demi-voix.

Mais ce prétendu Asmodée est un fourbe, un chevalier d'industrie, qui veut s'enrichir à vos dépens.

CARLO, à Rafaël.

Voilà ce qui te revient... tes trente-cinq ducats!

RAFAEL.

Au fait, et jusqu'à présent, il n'a pas fait avec moi de mauvaises affaires...

CARLO.

Et pourquoi jouais-tu? qu'en avais-tu besoin?

RAFAEL.

Tu as raison... Il me fallait un millier de pistoles, pour un projet que je médite... l'entreprise la plus douteuse, la plus hasardée... et j'étais bien bon de me donner tant de peine, quand tu es là pour la faire réussir!

CARLO, à part.

Ah! mon Dieu!

VARGAS, haussant les épaules.

Vous croyez?...

RAFAEL, à Vargas.

Oui... oui... il n'a qu'un mot à dire, un geste à faire...

VARGAS.

Je serais curieux de voir cela!

CARLO, à part, en riant.

Et moi je crains que le démon se trouve en défaut...

RAFAEL.

Je voulais, dans tout Madrid, dans toute l'Espagne, commencer mes recherches, et, à tout prix, retrouver la beauté mystérieuse et inconnue qui m'a été ravie... Viens à mon aide... guide-moi... et par ton pouvoir que je sache où elle est... que je la revoie... (Poussant un cri et sautant au cou de Carlo.) Ah! tu m'as sauvé!

(La porte secrète vient de s'ouvrir, et paraît Casilda, conduite par le comte de Medrano.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASILDA, LE COMTE DE MEDRANO.

VARGAS, stupéfait et tremblant.

Grand Dieu!... cette jeune fille...

RAFAEL, se retournant vers lui.

C'est elle.. c'est bien elle... Et te voilà aussi tremblant, aussi interdit que moi!...

VARGAS, à part.

Ce n'est pas sans raison...

RAFAEL, courant à Casilda, avec amour.

Enfin, donc... et après tant d'absence...

CASILDA, à part.

Don Rafaël!...

RAFAEL, passant devant Carlo.

Je vous retrouve... je vous revois!...

DE MEDRANO, passant devant Casilda.

Un instant, mon officier!

(Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant, à commencer par la gauche: Vargas, Carlo, Rafaël, de Medrano, Casilda.)

DE MEDRANO.

J'ai ordre de ne laisser personne parler à mademoiselle...

RAFAEL, bas à Carlo.

Quel est cet homme?

CARLO.

Le plus ancien gentilhomme de la chambre!

RAFAEL, de même.

Eh bien! fais-moi un plaisir... enlève et emporte le vieil hidalgo...

CARLO.

Non...

RAFAEL, étonné.

Comment, non!... Et pourquoi?

CARLO.

Dans les services que je te rends, il faut qu'il y ait bénéfice ou avantage pour moi, et qu'est-ce que je ferais de la moitié d'un vieil hidalgo?

RAFAEL.

C'est juste... (S'avançant vers Medrano.) Alors... je vais moi-même... et malgré lui, dire à la senora que...

DE MEDRANO.

Vous allez... vous rendre à l'instant aux arrêts...

RAFAEL.

Et de quel droit?

DE MEDRANO.

Je suis gouverneur du palais, et comme tel je commande ici... (A plusieurs gardes qui entrent.) Conduisez monsieur aux arrêts pour trois jours.

RAFAEL.

Mais...

DE MEDRANO.

Pour quatre...

RAFAEL.

C'est ce que nous verrons...

DE MEDRANO.

Pour huit...

VARGAS, bas à Rafaël.

Imprudent! soumettez-vous sans répliquer.

CARLO, souriant.

D'autant que c'est si vite passé, huit jours d'arrêts...

RAFAEL, vivement.

Non pas, quatre...

CARLO, étonné.

Comment?

RAFAEL.

Et ta part, qui est là... que je te réserve... Tout ce que je gagne doit se partager de moitié... c'est convenu...

CARLO, s'inclinant, en riant.

C'est juste!

RAFAEL, aux gardes.

Je vous suis...

VARGAS.

Il n'y restera pas long-temps... je cours prévenir son oncle... (Regardant Carlo.) Et, avant tout, dénoncer celui-là à la sainte inquisition, sorcier ou non, dans le doute, ça ne peut pas faire de mal...

(Rafaël, que les gardes emmènent, sort par le fond à gauche; Vargas par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

CARLO, CASILDA, DE MEDRANO.

DE MEDRANO.

Je la remets entre vos mains, comme on me l'a ordonné, et je vais dire à la reine que ma mission est remplie. (Il sort par la porte à droite.)

CARLO.

Eh bien! comme te voilà troublée... tu n'es pas encore revenue de ta surprise?...

CASILDA.

Non, mon frère...

CARLO.

Prends garde... ne prononce pas ce nom... D'après l'ordre de la reine, nous devons être inconnus l'un à l'autre...

CASILDA.

Oui, frère... c'est-à-dire, seigneur Carlo...

CARLO.

C'est bien... (Lui prenant la main.) Je me doute que la présence inattendue de ce jeune homme...

CASILDA, naïvement.

Non... je l'attends toujours... Mais cet autre... cet homme... à l'air faux et sinistre... je l'ai bien regardé... et c'est lui... j'en suis sûre... c'est lui...

CARLO.

Qui donc?

CASILDA.

Qui est venu chez la senora Urraca... me chercher dans cette voiture... pour m'enlever et me conduire chez ce grand seigneur...

CARLO.

Un tel crime ne sera pas impuni. (Regardant au fond du théâtre.) C'est le roi... va lui demander justice contre ton ravisseur.

SCÈNE VII.

LE ROI FERDINAND, CASILDA, CARLO.

TRIO.

CASILDA, courant au-devant du roi qui entre.

Sire!... sire!... justice!...

LE ROI, la regardant.

O ciel! que vois-je!

CASILDA, le regardant, et reculant se réfugier près de Carlo.

O terreur!

LE ROI, reculant de l'autre côté.

O supplice!

CARLO, à voix basse.

Qu'as-tu donc?

CASILDA, montrant le roi qui vient de cacher sa tête entre ses mains.

Ce seigneur
Chez qui l'on m'a conduite...

CARLO.

Infâme ravisseur!

CASILDA.

Le voilà!...

CARLO, avec terreur.

C'est le roi!

CASILDA.

Le roi!...

CARLO, à voix basse.

Tais-toi! tais-toi!

ENSEMBLE.

LE ROI.

Jour d'horreur et d'épouvante!
Son ombre sort du tombeau,
Et se lève menaçante
Pour accuser son bourreau.

CARLO.

O secret qui m'épouvante!
Terrible et fatal fardeau!
Sa voix sombre et menaçante
M'annonce un danger nouveau!

CASILDA.

Jour fatal qui m'épouvante!
Funeste et triste flambeau!
De terreur je suis tremblante;
Je crains un danger nouveau.

CARLO, passant près du roi, qui est tombé sur un fauteuil, à gauche.

Sire, qui peut ainsi troubler votre raison?

LE ROI, avec égarement et lui prenant la main.

Tais-toi, ne leur dis pas que ton roi fut coupable,
Que le ciel l'a frappé, que le remords l'accable...
Et ce remords, vois-tu, c'est cette vision...
Ce fantôme fatal qui me poursuit sans cesse...

CARLO.

Cette jeune fille...

LE ROI.

Oui... son ombre vengeresse
Me reproche mon crime... Elle est morte par moi!

CARLO.

Non!... elle existe encore... elle existe, ô mon roi!

LE ROI, se levant vivement.

Dis-tu vrai? Quoi! le ciel voudrait calmer ma peine!
(La regardant de loin avec amour.)
Quoi! le ciel la rendrait à mes vœux!...

CARLO, le retenant et lui montrant la reine qui entre.

C'est la reine!

LA REINE, entrant par la porte à droite, et voyant le roi qui recule à son approche et se cache la tête dans les mains.)

Ah! quel trouble l'agite, et qu'est-ce que je voi!

QUATUOR.

LE ROI.

Jour fatal qui m'épouvante!
Funeste et triste flambeau
Qui, dans mon ame brûlante,
Fait luire un remords nouveau!
Oui, dans mon âme brûlante,
Je sens un remords nouveau.

LA REINE.

O secret qui m'épouvante!
Du ciel quel arrêt nouveau,
Du malheur qui le tourmente,
A redoublé le fardeau!

CARLO.

O secret qui m'épouvante,
Terrible et fatal flambeau!
Pour nous, de sa flamme ardente,
Je crains un danger nouveau!

CASILDA.

Jour fatal qui m'épouvante,
Funeste et triste flambeau,
De terreur je suis tremblante:
Je crains un danger nouveau!

LA REINE, bas à Carlo.

Quelle atteinte nouvelle à trembler nous expose?

CARLO, de même et avec trouble.

De ses tourmens secrets je sais enfin la cause.

LA REINE, vivement.

Tu me les apprendras!

CARLO, à part, avec effroi.

Ah! qu'ai-je dit!... jamais!

LE ROI, de l'autre côté, bas à Carlo.

Tu viendras!... j'ai besoin de te voir, de t'entendre.
(Avec joie.)
Elle existe!...

CARLO, à demi-voix.

Le roi m'a promis de se rendre
En son conseil?

LE ROI.

Je l'ai dit... et j'y vais !

(A demi-voix.)

Mais nous parlerons d'elle après.

Je t'attends !

LA REINE, bas à Carlo, de l'autre côté.

Je t'attends !

CARLO, entre eux deux.

Mon Dieu, protégez-nous !

(Bas à sa sœur, près de qui il se trouve, pendant que le roi et la reine viennent de remonter le théâtre.)

Ne dis rien à la reine !... et silence avec tous !

ENSEMBLE.

O Dieu de clémence
Qui vois mes tourmens,
Rends par ta puissance
Le calme à mes sens !
Long-temps la souffrance
Eprouva mon cœur !
Rends-moi l'espérance,
Rends-moi le bonheur !

LA REINE, à Casilda.

Viens, ma fille, suis-moi !

(Bas à Carlo.)

Tu m'entends !

LE ROI, de même, de l'autre côté.

Tu m'entends !

CARLO, à part.

Ma mère, inspire-moi !

ENSEMBLE.

O Dieu de clémence
Qui vois mes tourmens, etc.

La reine, entendant venir les membres du conseil, entraîne vivement Casilda par la porte à droite. Les conseillers et les inquisiteurs paraissent au fond du théâtre, attendant le roi qui sort avec eux.)

SCÈNE IX.

CARLO, seul et tombant dans un fauteuil.

Que faire, mon Dieu ! Comment échapper aux dangers qui de tous côtés nous environnent !... C'est moi que le roi veut prendre pour confident... et c'est de ma sœur qu'il est amoureux !... Ah ! mon premier mouvement était de tout avouer à ma providence, à ma protectrice, à la reine !... Mais, pour prix de ses bienfaits, lui porter le coup de la mort, lui apprendre que le roi... que cet époux, unique objet de ses soins et de sa tendresse... Non... non... je ne trahirai personne... je renoncerai à la fortune qui m'attendait, j'emmènerai ma sœur, je la cacherai à tous les yeux... et Rafaël qui l'aime tant, il faut aussi le fuir... et dans son intérêt !... lui rival du roi !... il serait perdu !... Heureux encore qu'il soit aux arrêts pour huit jours... sa présence et ses folies auraient tout compromis !

SCÈNE X.

RAFAEL, CARLO.

RAFAEL.

Me voilà !...

CARLO, effrayé et à part.

Ah ça ! c'est lui qui est sorcier ! (Haut.) Et vos huit jours d'arrêts ?

RAFAEL.

Quatre !

CARLO, avec impatience.

Et qu'importe !

RAFAEL.

Il importe que dans le partage... il n'a pas été dit lequel de nous deux commencerait... et j'aime mieux que ce soit toi...

CARLO.

Moi !...

RAFAEL.

C'est pour cela que, me voyant enfermé, j'ai sauté par la fenêtre.

CARLO.

Ah ! mon Dieu !

RAFAEL.

Et c'était haut... il y avait bien une quinzaine de pieds... mais je me suis dit : Je ne risque rien... il est là qui me soutient... qui me protége...

CARLO, à part.

Il se tuera avec ma protection !

RAFAEL.

Ce n'est pas toi, c'est elle que je cherche..... Sans cela, ce ne serait pas la peine de l'avoir fait apparaître pour moi, et tu ne sais pas quel service tu m'as rendu... c'est elle !

CARLO.

Que vous adoriez de vos fenêtres ?

RAFAEL, étonné.

Qui te l'a dit ?

CARLO.

Que vous alliez voir chez la senora Urraca la couturière ?

RAFAEL.

C'est vrai.

CARLO.

Et pour qui enfin vous avez dépensé tout votre argent en ajustemens et en robes de cour.

RAFAEL, riant.

Il sait tout... Au fait, c'est son état.

CARLO, gravement.

Et c'est parce que je sais tout, Rafael, que je

t'engage, moi, ton protecteur... à oublier cette jeune fille... à la fuir.

RAFAEL.

Que me dis-tu là?

CARLO, lentement.

Si tu la revois encore... si tu lui parles... si ta main touche seulement la sienne... tous les malheurs vont t'accabler.

RAFAEL.

Cela m'est égal...

CARLO.

Tu es perdu à jamais.

RAFAEL, avec impatience.

Et pourquoi?

CARLO.

Pourquoi? Eh bien! puisque je ne peux parvenir à t'effrayer, apprends donc, toi qui te disais bon Espagnol et bon catholique, et qui refusais de me livrer ton âme...

RAFAEL.

Certainement, je refuserais encore...

CARLO.

Apprends donc que, si tu te donnes à elle, ce sera exactement la même chose... car elle est de ma race... de ma famille.

RAFAEL, reculant effrayé.

Elle! ah! l'horreur!

CARLO, allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.

Te voilà prévenu...

RAFAEL.

Elle!... une fille de l'enfer... cette simple et naïve ouvrière... à l'air si modeste... et ce matin encore... si belle et si timide sous ce costume de paysanne...

CARLO.

C'est là ce qui t'arrête... Nous changeons de forme et de caractère à volonté. (Prenant la main de Rafaël, qui tremble.) Qu'as-tu donc?

RAFAEL.

Ah! tu dis vrai!

(En ce moment, et derrière Carlo, qui tourne le dos à la porte à droite, paraît la reine, s'appuyant sur le bras de Casilda, qui est vêtue magnifiquement.)

SCÈNE XI.

RAFAEL, CARLO, LA REINE, CASILDA.

LA REINE.

Nous vous reverrons ce soir, dona Thérésa.

RAFAEL, à part.

Dona Thérésa!...

LA REINE.

Car nous partons ce matin pour Aranjuez. Les voitures et l'escorte nous attendent. Vous m'accompagnerez jusque-là, Carlo...

CARLO, regardant sa sœur. A part.

Ah! mon Dieu! les laisser ensemble! (Haut.) Mais, madame... j'aurais désiré...

LA REINE.

Et moi je désire vous parler... venez. (Pendant que Carlo s'incline et s'approche d'elle.) Dona Thérésa restera avec nos demoiselles d'honneur... elle en a le titre et les droits...

RAFAEL, étonné.

Demoiselle d'honneur de la reine!...

(Carlo, en sortant avec la reine, fait à Rafaël des signes qui lui défendent d'approcher de Casilda.)

SCÈNE XII.

RAFAEL, CASILDA, chacun à l'une des extrémités du théâtre.

DUO.

CASILDA.

Après une aussi longue absence,
Dieu sait comme il va me parler!...
Mais non. . il garde le silence,
Et même il a l'air de trembler.

RAFAEL, qui pendant ce temps a contemplé Casilda avec crainte.

Cet air d'innocence si pure,
Ces yeux si doux, ce doux parler,
D'un démon cachent la figure;
C'est vraiment à faire trembler!

(Casilda fait quelques pas, et Rafaël s'éloigne.)

ENSEMBLE

RAFAEL, l'examinant.

Prenons bien garde!
Plus je regarde...
Son œil si fier
Lance l'éclair!
Et ce sourire
Qui vous attire...
Ah! c'est certain,
C'est un lutin!

CASILDA, l'examinant.

Il me regarde,
Et puis il garde
Un certain air
Hautain et fier!
Sa voix expire...
Puis il soupire.
D'où vient soudain
Ce noir chagrin?

CASILDA, à part.

Je ne saurais, car je suis femme,
Faire les premiers pas...

RAFAEL.

Asmodée a raison!

Tout me dit que c'est un démon !
Et la voir plus long-temps, c'est exposer mon âme ..
Fuyons !
(Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.)

CASILDA, à part.

O ciel !
(Haut et le regardant d'un air de reproche.)
Adieu !...

RAFAEL, se rapprochant et dans le plus grand trouble.

Daignez me pardonner,
Mademoiselle... non... madame...
Je ne sais quel nom lui donner...
Mais... mais...

ENSEMBLE.

RAFAEL.

Prenons bien garde !
Plus je regarde, etc.

CASILDA.

Il me regarde,
Et puis il garde, etc.
(Timidement.)
Il paraît, par un sort étrange,
Que l'air de la cour nous change
Au point de ne pouvoir nous reconnaître !

RAFAEL.

Hélas !
Je vous reconnais bien !

CASILDA, naïvement.

Je ne le croyais pas !

RAFAEL, vivement.

Ah ! vos traits ne sont pas de ceux que l'on oublie !

CASILDA, avec joie.

Vraiment !

RAFAEL, s'animant.

Et le seul point qui pourrait m'étonner,
C'est de vous retrouver encore plus jolie...

CASILDA, baissant les yeux.

Moi ! plus jolie...

RAFAEL, avec entraînement.

Cent fois plus !...
(A part.)
Ah ! je sens que je vais me damner !

ENSEMBLE.

RAFAEL, à part.

C'est égal, je me risque,
Pour quelques mois d'enfer !
Que Satan me confisque
Sous son sceptre de fer !
(A Casilda.)
Vers toi vole mon âme,
Et je veux, sans effroi,
D'une éternelle flamme
Brûler auprès de toi !

CASILDA.

A moi seule est son âme,
Et désormais, je croi,
D'une éternelle flamme
Il brûlera pour moi !

RAFAEL, vivement.

Je sais quel péril me menace
En admirant des yeux si doux !
(La regardant avec amour.)
N'importe, j'aurai cette audace !

CASILDA, étonnée.

Quelle audace ?... que dites-vous?

RAFAEEL, de même.

Je sais quel sera le supplice
De celui qui se donne à toi;
(La pressant sur son cœur.)
N'importe !... j'éprouve un délice
A me perdre !...

CASILDA, de même.

Vous ! et pourquoi ?

RAFAEL.

L'enfer en mes veines circule ;
Ton regard vient de m'enchaîner !

CASILDA, lui prenant la main.

Rafaël !...

RAFAEL.

Ah ! ta main me brûle !
(A part.)
Je sens que je vais me damner !

ENSEMBLE.

RAFAEL.

C'est égal, je me risque,
Et sous son joug de fer
Que Satan me confisque
Au profit de l'enfer !
Vers toi vole mon âme, etc.

CASILDA.

A moi seule est son âme, etc.

RAFAEL, qui est tombé à genoux.

Oui quels que soient les dangers qui m'attendent, et dont on m'a menacé...

SCÈNE XIII.

LE ROI, FRAY ANTONIO, LES CONSEILLERS et LES INQUISITEURS entrant par la porte du fond, RAFAEL, CASILDA.

LE ROI, qui est entré sur la ritournelle du morceau précédent, apercevant Rafaël aux pieds de Casilda, s'avance vivement.

Que vois-je?

CASILDA, poussant un cri et s'enfuyant par la porte à droite.

Ah !...

LE ROI, montrant Rafaël.

Qu'on arrête cet homme!...

RAFAEL, à part

Voilà que cela commence... Carlo m'en avait bien prévenu...

LE ROI.

Quel est-il?

FRAY ANTONIO.

Le capitaine Rafaël d'Estuniga, dont nous parlions tout à l'heure à Votre Majesté, et dont on a dénoncé le complice à l'inquisition.

LE ROI.

Je n'ai point droit de m'opposer à sa justice ; qu'elle ait son cours...

FRAY ANTONIO.

Votre Majesté approuve donc?...

LE ROI.

Cela vous regarde... Qu'on me laisse et que personne ne soit assez hardi pour pénétrer dans mon appartement... il y va de la tête.

(Le roi rentre dans son appartement par la première porte à gauche, et devant la porte, l'inquisiteur fait placer deux hallebardiers.)

SCÈNE XIV.

Les Précédens, GIL VARGAS, , qui avant le départ du roi et sur la fin de la scène précédente, s'est approché de l'inquisiteur.

FINAL.

VARGAS, à l'inquisiteur, montrant Rafaël.

Grâce pour lui!

FRAY ANTONIO

Le roi compte sur sa sentence!
Nous la rendrons, mon cher, en conscience!

VARGAS, s'approchant de Rafaël qui vient de se jeter dans le fauteuil à droite.

Quoi!... vous que je croyais aux arrêts!

RAFAEL.

J'ai biffé
La consigne!

VARGAS.

Et pour votre imprudence,
Vous allez figurer dans un auto-da-fé
Qui s'apprête!

RAFAEL, étendu dans son fauteuil et riant.

Vraiment!

FRAY ANTONIO, à un autre inquisiteur.

« Convaincu d'hérésie,
» De pacte avec le diable et de sorcellerie,
» Qu'il soit brûlé dans une heure!...»

(L'inquisiteur salue et sort.)

VARGAS, bas à l'oreille de Rafaël.

Au danger
Quel pouvoir pourra vous soustraire?

RAFAEL, tranquillement.

Ce n'est pas mon affaire!
C'est celle d'Asmodée!... il doit me protéger...

VARGAS, avec impatience.

Mais parlez... suppliez...

RAFAEL, toujours dans son fauteuil.

Pourquoi me déranger?
C'est à lui de me protéger!

VARGAS.

Mais dénoncé par moi, c'est lui que l'on amène,
Et dans une heure il doit subir la même peine.

SCÈNE XV.

VARGAS, RAFAEL, CARLO amené de la seconde porte à gauche, par des familiers du saint-office, FRAY ANTONIO et TOUS LES INQUISITEURS.

CARLO, se débattant.

Que me veut-on, messieurs?

CHOEUR.

Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice.
Allons! marchez...
Que soit punie
Son hérésie!
Livrez l'impie
A nos bûchers!

CARLO.

Ecoutez-moi du moins...

CHOEUR.

Non... non!

CARLO, se désespérant.

Hélas! la reine
Pour Aranjuez vient de partir!

VARGAS, à Rafaël et secouant la tête.

Du démon la puissance est vaine!

CARLO, s'élançant vers la porte à gauche gardée par deux hallebardiers.

Mais au roi je puis recourir...

TOUS.

Non pas!

FRAY ANTONIO, montrant le cabinet du roi.

De par le roi, nulle puissance humaine
N'en peut franchir le seuil!

CARLO, à part, à gauche.

O ciel! que devenir!...

VARGAS, bas à Rafaël qui est toujours dans le fauteuil à droite.

Et vous ne tremblez pas?...

RAFAEL.

Je ris de leur colère!

VARGAS.

Mais réfléchissez donc...

RAFAEL.

Pourquoi me déranger?

VARGAS.

Qu'il y va de vos jours !...

RAFAEL.

Ce n'est pas mon affaire,
C'est à lui de me protéger !

CHOEUR.

Dans sa justice,
Le saint-office
Veut leur supplice,
Allons, marchez !
Mort à l'impie !
A l'hérésie !
Livrez l'impie
A nos bûchers !

VARGAS, bas à Rafaël.

Le supplice s'apprête !

CARLO, à part.

Espérance dernière !

(Haut à Fray Antonio.)

Qu'à Dieu du moins j'adresse ma prière !

(Se rapprochant du cabinet du roi, et sur le motif de la romance du premier acte.)

O roi de la terre !
O puissant seigneur !
Entends la prière
De ton serviteur !
Si parfois ta peine
Par lui se calma,
Viens calmer la sienne...
Dieu te le rendra !

(En ce moment la porte du cabinet s'ouvre, mais personne ne paraît encore.)

CARLO, à part.

La porte s'ouvre !... Il entend... il est là !...

LES INQUISITEURS.

Trêve aux chansons !
Allons, partons !

CARLO, achevant l'air, pendant qu'on l'entraîne.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la...

(Les inquisiteurs ont saisi Carlo qu'ils entraînent vers la porte du fond. — En ce moment, le roi, en désordre et hors de lui, s'élance de son cabinet.)

LE ROI, appelant.

Carlo ! Carlo !

CHOEUR.

Partons !

LE ROI, avec égarement, et voyant Carlo que l'on emmène.

Où le conduisez-vous ?
Arrêtez !...

RAFAEL, sur le devant du théâtre, et bas à Vargas.

Tu l'entends?

LE ROI.

Ou craignez mon courroux !

ENSEMBLE.

(Toujours sur le motif de la romance.)

CARLO.

Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la,
La, la, la, la, la.

FERDINAND.

Ses accens ravissans
Ont calmé tous mes sens.
Oui, je cède et me rends
A ses chants tout-puissans.

FRAY ANTONIO.

O fatal contre-temps !
Tu nous perds, et tu rends
Nos efforts impuissans;
O fatal contre-temps !

RAFAEL, à Vargas.

Tu le vois, tu l'entends !
Il a des talismans
Qui rendent impuissans
Les complots des méchans.

VARGAS.

Vainement, je l'entends !
A peine je comprends
D'où provient, d'où dépend,
Un pouvoir aussi grand.

FRAY ANTONIO, s'approchant de Ferdinand.

Pourtant, sire, votre ordre...

FERDINAND.

Il n'était pas pour lui !

CARLO, montrant Rafaël.

Ni contre lui non plus !...

FERDINAND, secouant la tête avec colère.

Oh ! celui-ci,
C'est différent !

CARLO.

Quel crime ?...

FRAY ANTONIO.

Maléfice !

CARLO, à part.

(Haut à Ferdinand.)

Il est sauvé !... Je prouverai comment.
Il n'offensa jamais le saint office.

FERDINAND, avec colère, et faisant signe d'emmener Rafaël.

Il a fait plus !

CARLO, à part.

O ciel !

FERDINAND.

Un attentat plus grand !
Il n'a pas craint, dans son ardeur coupable,
D'offenser la jeunesse, ainsi que la vertu !

(A voix basse, à Carlo.)

Dans ce palais, moi-même je l'ai vu,

(Serrant la main de Carlo.)

Aux pieds de cette fille... Oui... d'elle !

CARLO, à part.
Il est perdu !
(A voix basse au roi.)
Inspirez-moi, grands dieux ! Et d'un forfait semblable
S'il avait le droit ?

FERDINAND.
Lui !...

CARLO.
S'il était son mari ?

FERDINAND.
Lui... lui !... son mari !
(Faisant un geste aux gens qui dans ce moment entraînent Rafaël.)
(A part.)
Un instant, messieurs... Son mari !

ENSEMBLE.

FERDINAND, à part.
O ciel ! qu'entends-je? où suis-je?
Mais le ciel qui l'exige,
Au silence m'oblige ;
Épargnons son destin.
Oui, l'hymen qui l'engage
Le sauve de ma rage,
Et fait taire l'orage
Qui grondait dans mon sein.

FRAY ANTONIO et **LE CHOEUR**, regardant Carlo.
O surprise ! ô prodige !
Il commande !... il exige...
A sa voix, il dirige
Ce puissant souverain.
Je comptais, dans ma rage,
Sur son prochain naufrage ;
Mais il parle !... et l'orage
Se dissipe soudain !

VARGAS.
O surprise ! ô prodige !
Ah ! j'en ai le vertige.
Comme il veut, il dirige
Un puissant souverain !
Par un fâcheux présage,
Je craignais un naufrage ;
Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain.

RAFAEL.
J'attendais ce prodige
Auquel l'honneur l'oblige ;
Il doit, quand je l'exige,
Veiller sur mon destin.
(A Vargas.)
Déjà, perdant courage,
Tu craignais un naufrage ;
Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain.

CARLO, regardant Rafaël.
A tromper, il m'oblige ;
Mais son salut l'exige ;
Que le ciel me dirige !
Et me guide en chemin.
Pour détourner l'orage,
Hâtons ce mariage,
Sinon, tout me présage
Un naufrage certain.

CARLO, bas à Ferdinand.
Pour mieux calmer encor le trouble de votre âme,
Ordonnez qu'il s'éloigne à l'instant du palais.

FERDINAND.
(A part.)
Non !... Il emmènerait sa femme !
Et ne plus la voir !... ah ! je ne pourrai jamais !
(Haut.)
Don Rafaël ! approchez...

RAFAEL, timidement.
Qui ? moi, sire ?

FERDINAND.
D'un instant de colère, oubliez le délire,
Vous êtes libre !

RAFAEL, VARGAS, FRAY ANTONIO, avec étonnement.
O ciel !

FERDINAND.
J'annulle cet arrêt !
Je vous attache à ma personne !

RAFAEL, serrant la main de Carlo.
Merci !

FERDINAND.
Je vous donne
Dans mes gardes le brevet
De colonel !...

RAFAEL, bas à Carle.
Merci !...

VARGAS.
J'en reste stupéfait !
(A Rafaël.)
Et tout cela n'a rien qui vous étonne ?

RAFAEL.
Je te l'avais bien dit : pourquoi me déranger ?
(Montrant Carlo.)
C'est lui qui doit me protéger.

ENSEMBLE.

FERDINAND.
Doux espoir ! doux prestige !
Mon amour qui l'exige,
De son époux m'oblige
A parer le destin.
Amour, toi qui m'engages,
Dissipe les nuages ;
Viens calmer les orages
Qui grondent dans mon sein.

VARGAS.
O surprise ! ô prodige !
Ah ! j'en ai le vertige !
Comme il veut, il dirige
Un puissant souverain !
Par un fâcheux présage,
Je craignais un naufrage ;

Mais il parle... et l'orage
Se dissipe soudain !

RAFAEL, à Vargas.

J'attendais ce prodige
Auquel l'honneur l'oblige, etc.

CHOEUR DES INQUISITEURS.

O surprise ! ô prodige !
Il commande, il exige ;
A sa voix, il dirige, etc.

CARLO, regardant Rafaël.

A tromper, il m'oblige ;
Mais son salut l'exige,
Que le ciel, etc.

(Ferdinand, appuyé sur le bras de Carlo, rentre dans son cabinet à gauche. Rafaël, suivi de Vargas, passe au milieu des inquisiteurs, qui s'inclinent devant lui ; Rafaël le montre à Vargas d'un air de triomphe, et sort par la porte du fond.)

(La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Une salle du palais. Galerie au fond, ouverte sur des jardins. Deux portes latérales, à droite une table, ce qu'il faut pour écrire et un fauteuil.

SCÈNE I.

CARLO, regardant avec inquiétude vers le fond théâtre.

RÉCITATIF.

Depuis long-temps est parti mon message !
La reine ne vient pas ! et je tremble toujours !
Oser tromper le roi ! ! Dans ces lieux c'est l'usage,
M'a-t-on dit... et pourtant j'ai grand'peur pour mes jours.

AIR.

Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur ;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur !
A l'horizon immense
Rien n'apparaît, je croi !
J'écoute... et ce silence
Redouble mon effroi.
Reviens, ma noble protectrice,
Aider ton pauvre serviteur ;
Du sort dont je crains le caprice
Pour moi détourne la rigueur !
(Ecoutant.)
Le destin
Vient enfin
Calmer ma peine.
Je crois entendre un bruit soudain !
Plus d'effroi,
Je le croi,
Voici la reine !
Oui... oui... je ne m'abuse pas,
C'est ma souveraine !
Plus d'effroi ni de peine,
Le bonheur suit ses pas !

SCÈNE II.

CARLO, LA REINE, suivie de deux dames d'honneur qui lui approchent un fauteuil et se retirent par la porte à droite.

CARLO.

Moi qui accusais le retard de Votre Majesté !

LA REINE, assise.

Et cependant, à peine ai-je reçu à Aranjuez le courrier que tu m'avais expédié... que je suis repartie sur-le-champ... car il s'agissait, disais-tu, de mon bonheur !... il s'agit donc du roi ?

CARLO.

Oui, madame.

LA REINE.

Pourquoi, avant mon départ, n'as-tu pas voulu me confier le secret que tu avais découvert ? la cause de ses tourmens ?...

CARLO.

Je n'étais pas encore assez sûr des détails.. maintenant .. je les possède presque tous... et cependant... je supplie Votre Majesté de ne pas me les demander... Elle les connaîtra si je réussis... et si je succombe... moi seul me serai exposé à une colère bien redoutable !

LA REINE.

Je sais tout ; on veut engager le roi à se séparer de moi... On a parlé de divorce et d'une alliance avec une princesse de Sardaigne.

CARLO.

Ah ! ce n'est pas possible !

LA REINE, vivement.

On dit même que Fray Antonio, l'inquisiteur, reçoit, dans ce but, de l'argent de la cour de Turin, avec laquelle il est en correspondance secrète par l'entremise d'un nommé Gil Vargas, huissier du palais et l'un de ses agens...

CARLO.

Je le connais.

LA REINE, vivement et se levant.

Aurais-tu des preuves de ce complot?... une preuve... une seule?

CARLO.

J'en aurai... je vous en réponds?

LA REINE.

Ah! s'il en est ainsi... parle! demande-moi ce que tu voudras!

CARLO.

J'accepte, madame, et je vous demande de marier, à l'instant même, sans éclat et sans bruit... ma sœur Casilda avec don Rafaël...

LA REINE.

Toi qui, il y a deux heures, avant mon départ, me suppliais de les séparer et d'éloigner Rafaël au plus vite!

CARLO.

Il le fallait alors... et maintenant... il faut ce mariage... Il le faut... non pour moi... mais pour vous-même.

LA REINE, étonnée.

Comment?

CARLO, vivement.

Cela importe à la réussite des projets dont nous parlions tout à l'heure; et un mot de vous au duc d'Estuniga, son oncle... qui est, dit-on, le courtisan le plus servile..,

LA REINE.

Sans doute... un coup d'œil l'aurait fait se courber et obéir; mais j'apprends à l'instant que cet oncle, depuis long-temps malade, vient de mourir subitement, laissant à son neveu, qu'il n'a pas eu le temps de déshériter, cinq à six cent mille ducats de revenu.

CARLO.

O ciel!

LA REINE.

Et comment obliger ce jeune homme qui est libre, qui est riche, qui peut aspirer à tous les partis...

CARLO.

A épouser une fille sans naissance et sans fortune...

LA REINE.

A moins que le penchant qui l'entraîne vers elle...

CARLO.

Penchant que j'ai arrêté.... que j'ai détourné moi-même, en l'effrayant sur sa fiancée... N'importe!... il y a encore moyen peut-être,.. et d'ici là, si le roi vous parlait de cette union... je supplie Votre Majesté de lui dire qu'elle la connaissait.

LA REINE.

Moi!

CARLO.

Elle ajouterait même qu'elle a signé au contrat et qu'à Notre-Dame-des-Bois elle a honoré ce mariage de sa présence... cela n'en ferait que mieux.

LA REINE.

Et pourquoi?

CARLO.

Plus tard... Votre Majesté le saura.

LA REINE, apercevant les deux dames d'honneur qui sortent de la porte à droite et replacent le fauteuil près de la table.

Silence!... on vient m'avertir.

CARLO.

Quel contre-temps!

LA REINE.

L'ambassadeur d'Allemagne présente aujourd'hui ses lettres de créance.

CARLO, à demi-voix.

Comment donc revoir Votre Majesté?

LA REINE, de même.

Après la réception... si je puis être seule un instant, je te ferai prévenir par Casilda... A bientôt... Silence et courage!

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CARLO, puis VARGAS et RAFAEL.

CARLO, allant s'asseoir sur le fauteuil à droite près de la table.

Oui... courage!... Si encore on pouvait, pendant quelques heures, laisser ignorer à Rafaël la succession qu'il vient de faire...

VARGAS, entrant avec Rafaël par le fond du théâtre.

Je vous le répète, c'est le notaire lui-même qui en apporte la nouvelle... votre oncle est mort!

CARLO, à part, avec impatience.

Là!... encore ce Vargas!...

VARGAS.

Sans pouvoir, comme il le voulait, léguer tous ses biens à l'inquisition.

RAFAEL, froidement.

En vérité!...

VARGAS.

Il n'a eu que le temps de dire de vive voix au notaire...: « J'ordonne à mon neveu de prendre » Gil Vargas pour son intendant! »

RAFAEL.

A moi!... un intendant.... vrai cadeau du diable!... Et pourquoi cela?

VARGAS.

Parce qu'il en faut un avec une fortune comme la vôtre... parce que vous avez six cent mille ducats.

RAFAEL, froidement.

Ah! ah!

VARGAS.

Cela ne vous surprend pas?...

RAFAEL.

Du tout... (Montrant Carlo.) Avec lui... et grâce à lui... je m'y attendais.

VARGAS.

Raison de plus, maintenant, pour renoncer à cet amour absurde et diabolique que vous vous êtes mis en tête.

CARLO, à part, avec colère.

Nous y voilà !

VARGAS.

On peut choisir parmi les marquises et les duchesses, quand on a six cent mille ducats.

CARLO, froidement.

Non pas... trois cents.

VARGAS.

Comment, trois cents !

CARLO.

Et ma part ?

VARGAS.

Ah ! c'est trop fort !... c'est trop juif!

RAFAEL, riant.

C'est pis qu'un intendant.

VARGAS, avec colère.

Et vous pourriez souffrir...

RAFAEL.

Donne-moi le moyen de faire autrement ? Quand je pense que toi qui parles... toi qu'on vient de me donner pour intendant, tu es à lui pour moitié, s'il le veut.

VARGAS.

Laissez donc !

RAFAEL.

Oui, s'il le veut... Tu auras beau dire et beau faire, il faudra que tu lui appartiennes.

VARGAS, avec colère.

C'est ce que nous verrons!... car je n'entends pas que vous soyez dupe plus long-temps d'une fourberie et d'une imposture pareilles...

RAFAEL, écoutant un bruit de tambour lointain.

Tais-toi!... c'est le roi et la reine qui, pour la réception de l'ambassadeur, se rendent à la salle du trône..... Et, nous autres, du régiment des gardes, devons former la haie sur leur passage !

VARGAS.

Peu importe ! (Montrant Carlo, qui depuis quelques minutes vient de s'asseoir et d'écrire à la table à droite.) Et puisque vous prétendez que c'est le Diable en personne... (Prenant un des pistolets que Rafaël porte à sa ceinture.)

RAFAEL.

Prends garde... il est chargé !

VARGAS.

C'est ce que je veux, et en l'essayant sur lui... vous verrez bien...

RAFAEL.

Que tu perdras ta poudre et ton temps. (Vivement.) Le roi !...

(Il tire son épée, et va se mettre en rang avec les autres officiers et soldats qui sont en haie dans la galerie, présentant les armes au roi, et tournent le dos aux spectateurs. On entend dans l'orchestre le bruit lointain du tambour, qui est censé battre dans les cours du palais.)

VARGAS, pendant ce temps, s'approchant de Carlo qui est à la table à écrire, et à demi-voix.

Prétendu démon ou sorcier, pourrais-tu me dire ce qui va t'arriver ?

CARLO, sans tourner la tête.

Non, mais je puis t'apprendre le sort qui t'attend... Ravisseur d'une jeune fille dont tu voulais faire la maîtresse du roi, tu seras pendu dès ce soir.

VARGAS, interdit.

Pendu ! ..

CARLO.

De par la reine... (Montrant le papier qu'il vient d'écrire.) qui va en signer l'ordre.

VARGAS, tremblant.

Pendu !...

CARLO.

Mais, au contraire... je t'offre ta grâce si tu conviens de tes intelligences avec Fray Antonio.

VARGAS.

J'en conviens...

CARLO.

Des lettres que tu reçois pour lui de la cour de Sardaigne...

VARGAS.

J'en conviens !... et même j'en ai là une toute petite... que j'allais lui porter...

CARLO, vivement.

La protection de la reine et la place de majordome, si tu me remets cette dépêche.

VARGAS.

La voici... la voici... (Tombant à genoux.) Vous tenez vos promesses mieux que l'inquisition, et je suis à vous corps et âme !

(Pendant le dialogue précédent, qui a été débité rapidement sur le devant de la scène, le roi, la reine et toute la cour ont passé au fond du théâtre, devant les officiers qui forment la haie. Le défilé est achevé. Rafaël, qui était à la porte du fond, présentant les armes au roi, se retourne en ce moment, et voit son précepteur aux genoux de Carlo.)

RAFAEL, riant.

Et lui aussi!... Quoi! mon précepteur, vous qui aviez pris les armes contre l'enfer... vous qui vous vantiez de ne pas lui céder... c'est bien pis que moi encore!... vous vous donnez corps et âme!... Oh! tu l'as dit, je l'ai entendu, et tu as bien fait ; tout va maintenant te réussir.

VARGAS, balbutiant.

Permettez, monseigneur...

CARLO.

Silence!... pas un mot à ton élève.

VARGAS.

Je me tais.

CARLO.

Et, maintenant, laisse-nous.

VARGAS, faisant quelques pas pour sortir.

Je m'en vais.

CARLO.

Non, reste.

VARGAS, revenant.

Me voici !...

RAFAEL, à demi-voix, à Vargas.

Oh çà ! il me semble que c'est lui qui te commande.

VARGAS, troublé.

Vous croyez. .

CARLO, à Vargas.

Tu vas venir avec moi chez la reine.

VARGAS.

Pour cette place de majordome que vous m'avez promise.

RAFAEL.

Une place!... Voilà déjà que cela commence, et c'est comme si tu l'avais... car c'est un serviteur exact et fidèle,.. un peu cher... je t'en ai prévenu... mais, n'importe, et, quel que soit le prix qu'il veuille y mettre, j'ai une grâce... une dernière grâce à lui demander.

CARLO.

Laquelle ?

RAFAEL.

Ce matin, tu m'avais défendu de regarder, d'approcher cette jeune fille... ce lutin... et malgré tes menaces...

CARLO, effrayé.

Ah ! mon Dieu !...

RAFAEL.

Je n'ai pu résister au charme qui m'entraînait vers elle... Je suis tombé à ses pieds... j'ai pressé sa main dans la mienne...

CARLO, vivement.

Et puis...

RAFAEL.

Et puis.... j'ai promis, j'ai juré... Je me suis vendu au démon : je lui ai vendu mon âme !

CARLO.

Est-il possible !

RAFAEL.

Tu comprends alors, puisque je lui appartiens à jamais, qu'il ne m'en coûtera pas plus pour l'épouser.

VARGAS, effrayé.

Vous, mon élève !...

CARLO, lui faisant signe.

Tais-toi...

(Vargas s'arrête et se tait.)

RAFAEL.

Mais que, fille d'honneur ou fille d'enfer, dona Thérésa soit ma femme !.,.

CARLO, avec joie. VARGAS, avec crainte.

Quoi ! vous voulez ?...

RAFAEL, vivement à Carlo.

Un pareil mariage ne peut pas se faire comme un autre, je le sais... mais, par ton pouvoir auprès de Belzébuth, tu peux arranger cela de manière à ce que cela se fasse en un clin d'œil, et que personne n'y voie que du feu.

CARLO, vivement.

C'est ce que je veux, et à l'instant même.

SCÈNE IV.

VARGAS, RAFAEL, LE COMTE MEDRANO, quelques SEIGNEURS, CARLO.

LE COMTE, à Rafaël.

De la part du roi ! (Il remet à Rafaël un papier, puis il s'approche de Carlo, avec qui il cause vers le fond du théâtre pendant que Rafaël lit.)

RAFAEL.

Ah ! mon Dieu !

VARGAS, à demi-voix.

Qu'avez-vous donc ?

RAFAEL, avec joie.

Qu'est-ce que je disais ?... Ce mariage dont... je parlais...

VARGAS.

Il va se faire ?

RAFAEL.

Mieux encore... il est fait... L'écriture du roi... (Lisant.) «Vous êtes marié... nous le savons... En » conséquence, nous entendons que vous habitiez » au palais, et que vous y occupiez un appartement dès ce soir, avec dona Thérésa, votre femme ! » Thérésa... ma femme... le même appartement. Tu le vois... ce que je désirais, ce que je rêvais tout à l'heure est déjà réalisé.

VARGAS.

Quand donc ?... à quel moment ?

RAFAEL.

Est-ce que je le sais ?... Mais le roi ne se trompe jamais ! Le roi le dit et l'atteste... c'est signé de sa main.

VARGAS.

Marié... sans vous en être aperçu !

RAFAEL.

Pourquoi pas ?... Dès qu'on est une fois dans la sorcellerie et la diablerie, tout devient simple et naturel...

UN HUISSIER, annonçant.

Le roi ! messieurs.

RAFAEL.

Le roi qui sort de la salle du trône, et traverse cette galerie... je vais bien savoir par lui...

CARLO, à part.

O ciel !... (Il quitte le comte de Medrano et les seigneurs, qui causaient avec lui, et se rapproche de Rafaël.)

SCÈNE V.

VARGAS, CARLO, LE ROI, LE COMTE MEDRANO et plusieurs SEIGNEURS.

FERDINAND, venant de gauche et traversant le théâtre.

Oui, comte de Las Torrès, nous ferons droit à votre demande... ainsi qu'aux vôtres, marquis de Balbajos. (Apercevant Rafaël qui s'incline.) Ah! c'est vous, don Rafaël?... Avez-vous reçu de moi...

RAFAEL, lui montrant le papier qu'il tient.

Oui, sire!... Mais, oserai-je demander à Votre Majesté... comment elle a appris cette union...

FERDINAND, souriant.

Par Carlo, d'abord...

RAFAEL, étonné.

Carlo?...

CARLO, à Rafaël.

Oui, colonel!...

FERDINAND.

Et par la reine, qui m'a dit avoir signé à votre contrat et avoir même, à Notre-Dame-des-Bois, honoré de sa royale présence, ce mariage que nous approuvons!...

(Le roi salue de la main Rafaël, qui est resté stupéfait et immobile; et, traversant la galerie, il entre avec sa suite dans un des appartemens à droite.)

SCÈNE VI.

VARGAS, RAFAEL, CARLO.

RAFAEL, hors de lui, égaré et portant la main à son front.

La reine... qui le dit... la reine qui, à l'endroit même où le démon m'est apparu, à Notre-Dame-des-Bois... a été témoin de ce mariage... réel ou fantastique... (Vivement et sortant de ses réflexions.) Mais, après tout, qu'ai-je besoin de comprendre... pour être heureux?... Et dès que je le suis... dès qu'elle est à moi... (Il fait quelques pas pour sortir.)

CARLO, l'arrêtant.

Où allez-vous?

RAFAEL.

Chercher ma femme... et l'emmener...

CARLO.

Permettez...

RAFAEL.

Dans notre appartement... Le roi l'a dit... je suis marié... mon mariage est fait, célébré et conclu... la reine l'a vu, le roi l'atteste... et toi aussi...

VARGAS.

C'est vrai!...

CARLO, à part.

Ah! mon Dieu!... cela devient dangereux, et si on ne l'arrête pas... si on ne l'empêche pas...

RAFAEL, de même.

C'est à moi... c'est mon bien... personne ne peut me le disputer... ni m'empêcher d'être son mari!

CARLO, de même et le retenant toujours.

Et moi!...

RAFAEL, de même.

Que veux-tu dire?

CARLO, de même

Et ma part?

RAFAEL, de même.

Ma femme est à moi seul!

CARLO.

A nous deux!... N'est-il pas dit, dans notre pacte, que tout ce que je te ferai obtenir, nous le partagerons?...

RAFAEL.

Passe pour mon intendant... prends-en la moitié... prends-le tout entier, si tu veux... mais ma femme .. c'est autre chose!

SCÈNE VII.

VARGAS, RAFAEL, CARLO, CASILDA, sortant de la porte à droite.

CASILDA, à voix basse.

Eh! vite... eh! vite, la reine t'attend; elle n'a qu'un instant à être seule.

CARLO.

J'y vais... Mais toi, n'oublie pas...

(Il lui parle à voix basse.)

RAFAEL, à Vargas, à demi-voix.

La voilà!...

VARGAS, à part.

Je ne la reconnais que trop bien!

RAFAEL.

Regarde-la!... regarde donc comme elle est jolie... et partager un pareil trésor... Ah bien! oui... plutôt mourir!

CARLO, à sa sœur, qui a l'air de lui résister.

Je le veux... Vous, seigneur Vargas, suivez-moi chez la reine... (A sa sœur.) Toi, n'oublie pas avec lui ce que je t'ai recommandé, ou tu serais perdue...

(Carlo sort avec Vargas, en faisant encore à Casilda des signes d'intelligence.

SCÈNE VIII.

CASILDA, RAFAEL.

CASILDA, à part.

Pauvre jeune homme! le tromper à ce point... je ne pourrai jamais...

RAFAEL, regardant sortir Carlo.

Grâce au ciel, ce maudit associé n'est plus là pour réclamer sa part... Il s'éloigne... il ne peut nous voir... et en son absence...

DUO.

CASILDA, à part.

Lui faire accroire, ah ! c'est terrible !
Que pour partager avec lui !
Le diable est toujours là... près de nous... invisible...
Mais mon frère le veut ainsi...

RAFAEL, à part.

O moment favorable !
Amour, tu me souris !
Et puis tromper le diable
En tout temps est permis

CASILDA, à part.

D'une ruse semblable,
En vain mon cœur gémit !
Soyons inexorable...
Car mon frère l'a dit.

RAFAEL, regardant à droite.

Il est loin... approchons !

CASILDA, à part et réfléchissant.

Oui, le diable lui-même
Est toujours là... sans être vu !
C'est convenu !

RAFAEL, avec expression.

Ecoute moi, je t'aime !
Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

CASILDA, écoutant de l'autre côté.

Hein ? hein ?...

RAFAEL.

Quoi donc ?

CASILDA, écoutant toujours.

Je l'ai bien entendu !
Pendant que vous parlez, ô bizarre merveille !
Quelqu'un murmure aussi, je t'aime ! à mon oreille.

RAFAEL.

De ce côté ?...

CASILDA, montrant le côté où il n'y a personne.

Non pas ! de celui-ci.

RAFAEL, lui prenant la main gauche.

Cela n'est pas possible !

CASILDA.

Eh ! mais... c'est inouï !

RAFAEL.

Qu'avez-vous donc ! et quel trouble est le vôtre ?

CASILDA.

On me retient la main !

RAFAEL, tenant la main gauche.

Celle-ci ?

CASILDA, montrant la droite.

Non pas, l'autre !

RAFAEL, passant à sa droite.

Ah! serait-ce Asmodée !... invisible et présent?

CASILDA, montrant sa gauche.

Eh mais ! de ce côté, le voilà, maintenant !...
(Comme si elle retirait sa main gauche que l'on tient.)
Finissez...

RAFAEL, qui, dans ce moment, vient de porter à son cœur et à ses lèvres la main gauche de Casilda.)

Qu'est-ce donc ?

CASILDA.

Je défends qu'on me touche !
Il presse encor ma main sur son cœur, sur sa bouche !

RAFAEL, quittant la main qu'il tenait.

O ciel !... je m'arrête en tremblant !...

ENSEMBLE.

RAFAEL.

Infernale malice,
Le bonheur que j'obtien,
Le moindre bénéfice
Devient soudain le sien !
Ah ! c'est vraiment terrible,
Même dans mes amours,
Ce démon invisible
Veut partager toujours.

CASILDA.

Par ce doux maléfice,
Moi, je ne crains plus rien ;
Et vois, avec malice,
Quel tourment est le sien.
Ah ! c'est vraiment terrible,
Même dans ses amours,
Ce démon invisible
Veut partager toujours.

RAFAEL, ayant l'air de s'adresser à quelqu'un qui est dans l'appartement.

Apprenez que de votre audace,
Demon ou lutin, je me lasse !
Quittant la main droite de Casilda.)
Si je veux bien quitter sa main...

CASILDA, montrant sa main gauche.

Voilà qu'il la quitte soudain !

RAFAEL, reculant de quelques pas.

Et si je m'éloigne d'ici...

CASILDA, de même.

Le voilà qui s'éloigne aussi !

RAFAEL, faisant quelques pas vers elle.

Je n'entends pas céder mes droits...

CASILDA, de même.

Il se rapproche, je le crois !

RAFAEL, lui prenant la main droite et tombant à ses genoux.

Car tous deux l'amour nous enchaîne !

CASILDA, montrant sa main gauche.

Il me retient... je le sens bien !

RAFAEL.

Ma part est donc toujours la sienne,
Et mon bonheur toujours le sien ?

CASILDA.

Le voilà même à mes genoux.

RAFAEL.

A vos genoux !

TOUS DEUX.

Monsieur, monsieur... relevez-vous !

ENSEMBLE.

RAFAEL.

Non, non, plus de partage!
Je renonce, en ma rage,
Au traité qui m'engage;
Dussé-je être perdu,
Ici, rien ne m'arrête!
(S'adressant à Asmodée.)
Que par toi la tempête
Éclate sur ma tête:
Notre pacte est rompu,
M'entends-tu? m'entends-tu?
Oui, oui... tout est rompu.

RAFAEL, passant à gauche de Casilda.

Près de toi, qui fais mon bonheur,
De sa puissance je me passe!
Et si tu me gardes ton cœur...
Viens, viens...
(Il l'embrasse sur l'épaule gauche.)

CASILDA, se touchant au même moment l'autre épaule.

Ah! l'on m'embrasse!

RAFAEL, poussant un cri de colère.

Ah!
(Remontant le théâtre, et s'adressant à Asmodée qu'il ne voit pas.)
Monsieur! c'est un trait perfide et déloyal!
Monsieur! c'est un abus du pouvoir infernal!
Et c'est enfin d'un lâche... oui... m'entendez-vous bien?
De se cacher ainsi pour dérober mon bien!
(Serrant Casilda dans ses bras et l'embrassant encor.)
Ma vie à moi!... mon amour... mon trésor!...

CASILDA, montrant son autre joue.

Ah! l'on m'embrasse encor.

ENSEMBLE.

RAFAEL, avec fureur, tire son épée.

Non, non, plus de partage!
Je brise dans ma rage
Le traité qui m'engage!
Dussé-je être perdu,
Ici rien ne m'arrête!
(S'adressant à Asmodée.)
Que par toi la tempête, etc.

CASILDA, riant.

Ah! sa jalouse rage
M'offre trop d'avantage,
Et d'un pareil partage
Le voilà confondu!
Hélas! etc.

(Rafaël, qui a tiré son épée, poursuit Asmodée sous la table, derrière les fauteuils, puis revient à Casilda qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il se met en garde contre Asmodée.)

SCÈNE IX.

LE ROI, RAFAEL, CASILDA.

RAFAEL, courant au roi.

Ah! sire!... j'implore Votre Majesté!...

CASILDA, à demi-voix.

Taisez-vous!

RAFAEL.

Non... non, il y a déjà trop long-temps que je garde le silence; je m'adresse au roi d'Espagne, au roi catholique... pour éloigner et exorciser l'esprit malin qui vient s'emparer de nous et de nos biens les plus chers.

LE ROI.

Que voulez-vous dire?

RAFAEL.

Que pour rompre ses maléfices, je supplie Votre Majesté de nous faire bénir et marier à l'instant par son chapelain... mais marier, réellement.

LE ROI, étonné.

Mariés... ne l'êtes-vous pas?

RAFAEL.

Je n'en ai pas la moindre idée...

LE ROI.

Et la reine et Carlo qui prétendaient...

CASILDA, vivement et courant près du roi.

Trompés... abusés comme vous-même...

LE ROI, avec colère.

Il est donc vrai!...

FINALE.

C'est trop d'audace et trop d'offense!
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi!
C'est moi, c'est moi qui suis le roi!
(A Rafaël et à Casilda.)
O vous, qu'un sort fatal amène
Sous les yeux d'un maître outragé,
Vous saurez ce que peut ma haine...
Et de vous je serai vengé!
Oui, perfides... Dieu! la reine!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA REINE et TOUTE LA COUR, entrant par la galerie du fond.

LA REINE, courant à son mari.

Qu'avez vous donc?

LE ROI, cherchant à modérer sa colère.

Ce que j'ai!... ce que j'ai...

ENSEMBLE.

FRAY ANTONIO et VARGAS.

Est-ce un nouveau trait de démence,

Ou revient-il en ma puissance?
Il est à nous... oui, je le voi !

LE ROI.

C'est trop d'audace et trop d'offense !
On croyait braver ma puissance...
Mais tremblez tous, tremblez d'effroi !
C'est moi, c'est moi qui suis le roi !

LA REINE et LE CHOEUR.

Qui peut exciter sa vengeance ?
Qui donc et l'outrage et l'offense ?
Oh ! rien n'égale mon effroi !

LA REINE, apercevant Carlo qui entre.

Carlo !... Carlo !... venez ! je suis tremblante,
Sa fureur contre nous s'augmente !

CARLO, s'approchant du roi.

Sire !...

LE ROI, brusquement.

Que nous veux-tu ?... servir nos ennemis ?...

CARLO.

Qui ? moi !... si vous daignez m'en croire et me per- [mettre...

LE ROI, avec colère.

Silence !... A notre cour si j'ai daigné t'admettre,
C'est pour tes chants, et non pour tes avis !

CARLO.

Moi chanter ! Désormais, sire, je ne le puis !

LE ROI, étonné.

Et la raison ?

CARLO.

J'ai trop de chagrins.

LE ROI.

Vous !

CARLO.

Oui, Sire !

LE ROI, s'adoucissant.

Ah ! tu souffres aussi !... qu'as-tu donc ?

CARLO.

Une sœur
Qu'on voudrait m'enlever, que l'on voudrait séduire !

LE ROI.

Qui donc ?

CARLO.

Un noble et grand seigneur !

LE ROI.

Son nom ?

CARLO.

Je ne saurais le dire
Qu'à Votre Majesté !...

LE ROI, à sa femme.

Madame !... un seul instant
De grâce...
(Aux autres personnes de la cour.)
Et vous, messieurs, qu'on se retire !
(Toute la cour se retire de quelques pas, au fond du théâtre. La reine s'asseoit sur le fauteuil à droite.— Carlo et le roi restent seuls sur le devant de la scène.)

LE ROI, à Carlo.

Il n'est personne ici d'assez haut, d'assez grand,
Pour se mettre au dessus des lois... j'en fais serment !
Ce séducteur ! quel est-il donc ?

CARLO.

Vous, Sire !...
(L'orchestre joue le motif de la romance du premier acte, sur lequel Carlo fait le récit suivant :)
(Regardant l'inquisiteur.)
De la reine ils craignaient le tendre dévoûment,
Ces pieux conseillers dont la perfide adresse
Voulait vous entraîner aux pieds d'une maîtresse,
Vous conduire au divorce et former d'autres nœuds
Pour s'enrichir... La preuve en est là sous vos yeux !..
(Il lui remet divers papiers.)

LE ROI, les parcourant.

O ciel !...
(Avec une colère concentrée.)
Ainsi, par vous, la reine a dû connaître
Les torts dont je rougis !...

CARLO, vivement.

Je le jure ô mon roi,
La reine ne sait rien !
(Montrant Rafaël et Casilda.)
Ni lui !... ni ma sœur !... moi,
Moi seul de vos secrets suis maître ;
Ordonnez mon trépas !... ils mourront avec moi !
Qu'à ce prix le repos dans votre cœur revienne,
Que l'innocence en vous retrouve un défenseur !
Et fidèle à l'honneur, et fidèle à la reine,
Rendez-lui son époux !... et rendez-moi ma sœur !
(Pendant ce temps, et sur un signe de Carlo, Casilda s'est avancée doucement.)

CARLO et CASILDA, ensemble.

O roi de la terre !
O noble seigneur,
Que notre prière
Arrive à ton cœur !
C'est par la puissance
Que tu règneras ;
Mais par la clémence
Au ciel tu vivras !

LE ROI.

Leurs accens si touchans
Ont calmé tous mes sens !
Oui, je cède et me rends
A leurs nobles accens !

CARLO et CASILDA.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
(La reine et le chœur s'approchent.)

LE ROI, allant à la reine.

A vous, madame, tout à vous ;
(Regardant l'inquisiteur.
Plus d'ennemis désormais entre nous !
(A Rafaël.)
Quant à vous, épousez celle qui vous est chère,
Comte de Puycerda, marquis de Pennaflor..

VARGAS.

Quoi ! de nouveaux titres encor...

RAFAEL, à Carlo, qui lui a parlé bas pendant les vers précédent.

Que tu ne prendras pas, cette fois...

CARLO.

Au contraire !

Et pour les partager au gré de votre cœur,
Je les prends et les donne..,

RAFAEL.

A qui donc ?

CARLO, montrant Casilda.

A ma sœur !

(Souriant et les regardant tous.)



J'ai tenu ma promesse, et dans cette demeure,
Chacun aura sa part.

RAFAEL, à Carlo.

Oui, mais la tienne, à toi ?

CARLO, l'unissant à sa sœur.

Je vous vois tous heureux... et vous l'êtes par moi...
Ma part est la meilleure.

CHOEUR, montrant le roi.

Que nos soins, notre tendresse
Le guérissent de ses maux ;
Que par lui règnent sans cesse
Le bonheur et le repos !



FIN DE LA PART DU DIABLE.

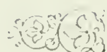
Paris. — BOULÉ et Ce, imprimeurs, 3, rue Coq-Héron.

LUCRÈCE

TRAGÉDIE

Représentée, pour la première fois, sur le Second Théâtre-Français

LE 22 AVRIL 1843



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce
Rue Saint-Benoît, 7



LUCRÈCE

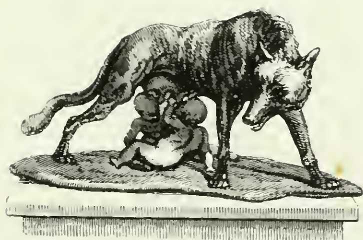
TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS

PAR

F. PONSARD

Seconde Édition



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55



M DCCC XLIII

A mon ami Ch. Reynaud.

Personnages.	*Acteurs.*
	
JUNIUS, surnommé Brute.	Mrs Bocage.
SEXTUS TARQUIN.	Bouchet.
VALÈRE, surnommé depuis PUBLICOLA.	Godat.
COLLATIN, mari de Lucrèce.	Maubant.
LUCRÉTIUS, père de Lucrèce.	Rosny.
SULPICE.	Amelin.
TITUS, frères de Sextus.	Émond.
ARONS, frères de Sextus.	Harville.
LUCRÈCE, femme de Collatin.	Mmes Dorval.
TULLIE, femme de Brute.	Halley.
La Sibylle de Cumes	Mathilde Payre.
La Nourrice de Lucrèce.	Marie.
LAODICE.	Émilie Volet.
Esclave de Tullie.	Adèle.
Messager.	
Esclaves.	
Citoyens.	

LUCRÈCE.

ACTE PREMIER.

Une chambre de l'appartement des femmes, dans la maison de Tarquin Collatin, à Collatie. Trois portes, fermées par des tentures, s'ouvrent au fond sur l'impluvium. A gauche, une porte conduisant à la chambre de Lucrèce; à droite, une autre porte communiquant avec le reste du gynécée. Des siéges et des meubles de forme antique sont disposés çà et là. Il est nuit. — Au lever du rideau, Lucrèce, une quenouille à la main, est assise près d'une table placée entre elle et sa nourrice. Plusieurs esclaves, groupées autour de Lucrèce, sont occupées de divers travaux. Une lampe sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, LA NOURRICE, ESCLAVES.

LUCRÈCE, à une des esclaves.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.
Les heures du repos viendront un peu plus tard :
La nuit n'a pas encor fourni son premier quart,
Et je veux achever de filer cette laine,
Avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine.

(Laodice se lève et va chercher de l'huile, qu'elle verse dans la lampe.)

LA NOURRICE.

Lucrèce, écoutez-moi; car vous n'oubliez pas
Que je vous ai longtemps portée entre mes bras.
Votre mère mourut quand vous veniez de naître;

Je vous donnai mon lait sur l'ordre de mon maître ;
Je ne vous quittai plus ; je bénis le destin
Lorsqu'il vous fit entrer au lit de Collatin.
C'est pourquoi laissez-moi parler. Que vos esclaves
Filent pour votre époux les robes laticlaves :
Je les ferai veiller jusqu'au chant de l'oiseau
De qui la voix sacrée annonce un jour nouveau.
Mais vous, ma chère enfant, suspendez votre tâche :
Vous la reprendrez mieux après quelque relâche.
Faut-il donc que vos yeux s'usent, toujours baissés,
A suivre dans vos doigts le fil que vous tressez ?
Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles ?
Cherchez à vous distraire, imitez vos pareilles ;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts,
Ramènent la gaîté dans vos foyers déserts.

LUCRÈCE.

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi ;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande ;
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande :
Moi, je commande ici, comme il commande au camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu qui convient aux mères de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique,
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,
Et rende grâce aux dieux de trouver sur le seuil
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.
Laisse à d'autres que nous les concerts et la danse :

Ton langage, nourrice, a manqué de prudence.
La maison d'une épouse est un temple sacré,
Où même le soupçon ne soit jamais entré;
Et son époux absent est une loi plus forte,
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte.

LA NOURRICE.

Ce zèle rigoureux me semble aller trop loin :
La joie est de votre âge un innocent besoin.
Pendant qu'on tient des dieux la jeunesse, on est sage
De fêter cette hôtesse au rapide passage.
Quelle prise y voit-on à la malignité?
Et qu'est-ce, enfin, qu'un bruit qui n'est pas mérité?
L'honneur ne dépend pas d'un injuste caprice;
Et quand le cœur est pur, il suffit.

LUCRÈCE.

Non, nourrice.
Ce n'est pas assez bien respecter la pudeur,
Que d'avoir seulement son culte au fond du cœur :
Il faut lui rendre hommage à la face publique;
Pour être vraiment chaste, il faut être pudique;
Et comme vers ce but tout doit être tourné,
C'est être criminel que d'être soupçonné.

LA NOURRICE.

Eh bien! soit. Prolongez cette retraite austère;
Défendez aux plaisirs votre seuil solitaire;
Mais, cessant d'ajouter la fatigue aux ennuis,
Que le travail au moins n'abrége pas vos nuits.
Le sommeil entretient la beauté du visage;
L'insomnie, au contraire, y marque son passage.
Gardez que votre époux, de son premier regard,
Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

LUCRÈCE.

Tu me presses en vain : je veux rester fidèle,

Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle véeut chez elle, et fila de la laine. »
Les doigts laborieux rendent l'esprit plus fort,
Tandis que la vertu dans les loisirs s'endort.
Aussi, celle qui prend l'aiguille de Minerve,
Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté;
Mais rien ne ternira mon honneur respecté;
Et, si je dois choisir injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.
C'est assez : le temps passe à tenir ces propos;
Quand la langue se meut, la main reste en repos.
Poursuivons notre tâche. Allons !

SCÈNE II.

LES MÊMES, COLLATIN, BRUTE, SEXTUS, TITUS, ARONS.

(Ils écartent la tenture d'une des portes du fond, et contemplent Lucrèce qui travaille. Moment de silence. Ils s'avancent vers Lucrèce. Deux esclaves mâles restent vers le fond du théâtre.)

SEXTUS.

Gloire à Lucrèce !
Collatin a vaincu. (A part.) Dieux ! la belle maîtresse !

BRUTE, à part.

O noble et digne femme !

COLLATIN, à Lucrèce qui s'est levée à l'entrée des princes.

Il faut nous pardonner.
Une telle visite a lieu de t'étonner;

Mais, pour faire éclater cette publique preuve,
J'ai vanté ta sagesse, et l'ai mise à l'épreuve.

BRUTE.

Je suis moins fou que vous : on a tort, Collatin,
D'allécher les voleurs par l'appât du butin.

SEXTUS, à part.

L'imbécile a dit vrai.

LUCRÈCE.

Seigneurs, je vous salue.
N'importe en quel objet vous l'ayez résolue,
Votre arrivée ici, ramenant mon époux,
Me réjouit. Soyez les bien-venus chez nous.

(Elle se rassied ; les princes et Collatin s'asseyent à son exemple sur des siéges approchés par les esclaves. Brute reste debout.)

SEXTUS.

Voici comment nous vint, Lucrèce, cette idée :
Depuis un an, bientôt, nous assiégeons Ardée,
Et n'avons rien à faire en nos retranchements,
Qu'à bloquer l'ennemi, qu'on prive d'aliments.
Or, se croiser les bras dans une palissade,
Pendant tout un hiver, est chose fort maussade.
Donc, pour tromper l'ennui, nous étions en festin,
Mes frères, que voici, moi, Brute et Collatin,
Et nous passions le temps à puiser dans les cruches
Les meilleurs vins sabins, mêlés au miel des ruches.

BRUTE.

Oui, vous êtes à table un merveilleux soldat ;
Chacun de vos festins vaut seul un long combat.

SEXTUS.

Que veux-tu dire, fou ?

BRUTE.

Que vous avez la gloire
D'affamer l'ennemi, mieux qu'aucune victoire ;

Car vos repas guerriers sont conçus de façon
A couper vaillamment le vivre et la boisson.
Le courage, à ce compte, a dérangé son centre,
Et le cœur aujourd'hui se loge dans le ventre.

SEXTUS.

Paix! Brute. La matière est au-dessus d'un sot:
Le domaine de l'aigle échappe à l'escarbot.

BRUTE.

Ne vous moquez pas tant, Sextus : l'aigle sublime
Sur ses ailes, un jour, raillait l'insecte infime :
« Gageons, dit l'escarbot, que je vous gagne au vol. »
L'aigle accepte, pour rire, et s'élance du sol;
Puis s'écrie, en planant du haut de l'étendue :
« La gageure est à moi. — Non, vous l'avez perdue, »
Répondit l'escarbot, qui, jusqu'alors caché,
Quand l'aigle s'envola, sur lui s'était perché.
Tel mont touche les cieux, qu'un brin d'herbe domine

SEXTUS.

Ce fou m'a détourné, Lucrèce; je termine.
Si bien que, nos cerveaux chauffés à l'unisson
Moitié par les discours, moitié par la boisson,
De propos en propos, enfin, nous arrivâmes
A vanter à l'envi la vertu de nos femmes.
Brute aussi, j'imagine : il fallait, sur ma foi,
Qu'il eût encor vidé plus de coupes que moi.

BRUTE.

Un prince ami des dieux, une femme fidèle,
Des léopards sans ongle et des oiseaux sans aile,
Un fleuve impétueux qui remonte son cours,
Sont des choses vraiment qu'on ne voit pas toujours.

SEXTUS.

Cependant, votre époux, abrégeant la dispute :
« Lutter de mots, dit-il, est une vaine lutte;

« Je sais un moyen sûr pour expérimenter
« De combien ma Lucrèce a droit de l'emporter.
« Nous sommes vigoureux, voici la neuvième heure;
« A cheval! et gagnons tous cinq notre demeure!
« Nous jugerons ainsi nos femmes par nos yeux;
« Et leur gloire ou leur honte en apparaîtra mieux,
« Puisqu'à chacun de nous cette brusque entrevue
« Les montrera sans feinte, étant toute imprévue. »
A cheval! à cheval! crions-nous à grand bruit,
Et nous entrons à Rome, à la première nuit.
Nous pénétrons d'abord chez la femme de Brute,
Qui, parmi des danseurs et des joueurs de flûte,
Fêtant tout ce que Rome a de patriciens,
Pour des amis nouveaux oubliait les anciens.

(Il appuie sur ces derniers mots.)

BRUTE.

La femme de Sextus était bien plus louable;
Elle n'avait reçu qu'un convive à sa table.

SEXTUS.

Bref, sur un même point toutes semblaient d'accord:
D'une ou d'autre manière elles s'amusaient fort.
L'une ornait ses cheveux, pendant que les esclaves
Lui font fumer l'encens et les parfums suaves,
Et cherchait dans l'acier un maintien gracieux,
Qui d'un époux absent n'attendait pas les yeux;
L'autre, étouffant Vénus par une main avide,
La face tour à tour enflammée ou livide,
Interrogeait les dés ou jetait l'osselet,
Et disputait au jeu l'or de son bracelet.
Vous seule enfin, vous seule, à ce luxe étrangère,
Vous vous êtes montrée en sage ménagère,
Diligente, excitant vos femmes du regard,
A leurs humbles travaux vous-même prenant part,

Veillant de chastes nuits au foyer, dont vous faites
Un lieu religieux et non un lieu de fêtes;
Et prouvant qu'un grand cœur sait user des loisirs
Au profit du devoir et non pas des plaisirs.
Votre vertu retombe en honte sur les nôtres,
Et votre honneur s'accroît du déshonneur des autres.

(Sextus s'est levé, sur ces derniers mots. Lucrèce et les autres personnages se lèvent également.)

LUCRÈCE.

Seigneur!

ARONS.

Oui, Collatin a gagné le pari.
Gloire à Lucrèce! et joie à son heureux mari!

LUCRÈCE.

Pour trop peu de vertu la louange est trop haute,
Et le blâme, seigneur, est trop vif pour la faute.
A juger par l'aspect bien souvent on confond;
Quel que soit le dehors, l'honneur peut être au fond.

SEXTUS.

C'est peu de triompher, vous êtes généreuse.

COLLATIN.

Je marquerai de blanc cette journée heureuse.
Maintenant qu'avec soin des lits soient préparés,
Afin de recevoir mes hôtes honorés;
Et qu'un calme sommeil, après ce long voyage,
Assouplissant leur corps, répare leur courage.
Mais il convient d'abord qu'un abondant festin
Les dispose à dormir en paix jusqu'au matin.

(Ils sortent par une des portes du fond. Lucrèce fait sortir ses femmes par la porte latérale à gauche, et se trouve seule avec Brute, resté un peu en arrière des autres. Elle l'arrête au moment où il va franchir le seuil.)

SCÈNE III.

LUCRÈCE, BRUTE.

LUCRÈCE.

Ecoutez, Junius.

BRUTE.

Nommez-moi plutôt Brute :
C'est mon nom. Suis-je pas en effet une brute,
Un imbécile, un fou?..... Non, laissez-moi parler;
Ma sottise trop pleine a besoin de couler.
J'en sens les flots épais bouillonner dans ma tête;
Elle m'étouffera s'il faut que je l'arrête.
Suis-je pas, je vous dis, c'est bien connu de tous,
Un être dont l'esprit est sens dessus dessous;
Un sot, trop méprisé pour inspirer la crainte,
Qu'on laissa, seul des siens, par une pitié feinte,
Dérober au licteur ses jours humiliés,
Afin qu'il amusât les princes ennuyés,
Et que, de ses aïeux absous par sa démence,
Il révélât Tarquin capable de clémence.
On dit que le lion, qui s'abreuve de sang,
Quand il trouve en chemin un cadavre gisant,
Après avoir flairé, d'une avide narine,
S'il ne reste plus d'âme au fond de la poitrine,
Repousse avec dédain le corps inanimé,
Et, réservant pour mieux son courroux affamé,
Cherche ailleurs une proie, où sa dent assouvie
Sous l'ardente douleur fasse frémir la vie,
Et déchire une chair dont le tressaillement
Prouve qu'elle a senti chaque déchirement.
Tarquin, le roi superbe, est le lion; de sorte
Qu'étant lui le lion, je suis la bête morte,

Et que Tarquin-lion, quand il m'eut bien tourné,
Ne trouvant nulle part une âme, a pardonné.
Il a, par Jupiter! d'autres gibiers à suivre.
Je ne vaux pas la mort, c'est pourquoi je peux vivre.
Tuer Brute serait faire tort à Sextus,
Qui, sur moi décochant ses traits les plus pointus,
Me tient à ses côtés, comme un but en réserve,
Pour s'exercer l'esprit quand il se croit en verve.

LUCRÈCE.

Junius!

BRUTE.

Qui donc! moi, Lucrèce, un Junius!
Un parent du feu roi Servius Tullius!
Un pur patricien, un sénateur de Rome!
Un homme illustre, moi, qui ne suis pas un homme!
Chacun insulte ici Brute; mais sous l'affront,
Si j'étais Junius, courberais-je le front?
Brute baise la main du bourreau de son père;
Mais Junius saurait ce qu'il aurait à faire.
Il eût, par Romulus, le divin fondateur!
Il eût été victime ou sacrificateur.
Si j'étais Junius!..... Junius, pour tout dire,
Eût fait trembler de peur ceux que Brute fait rire.
Vous le voyez donc bien, Lucrèce, il ne faut plus
Déshonorer en moi le nom de Junius.
Brute, voilà mon nom. Il faut m'appeler Brute,
La brute que chacun injurie et rebute.
C'est encor me hausser même, et je suis plus bas:
La brute a sa compagne, et moi, je n'en ai pas.
Sextus m'a dérobé cette dernière joie.
Celle qui fut ma femme, il en a fait sa proie;
Et vous l'avez pu voir tantôt insolemment
Fouetter l'époux avec les lauriers de l'amant.

Grâce à Sextus, la honte, ardente à ma poursuite,
A su me relancer jusqu'au fond de mon gîte,
Et, debout sur mon seuil, ou dedans, ou dehors,
M'attend lorsque je rentre, et me suit quand je sors.
C'est bien! et le mari s'accorde avec la femme,
L'un étant ridicule, et l'autre étant infâme,
La sottise donnant la main à l'impudeur,
Et l'homme sans idée à la femme sans cœur.
N'est-ce pas très-plaisant, et peut-on trouver pire?

LUCRÈCE.

Écoutez, Junius, ce que je veux vous dire.
Je vous suis attachée, et vous l'avez dû voir,
Car j'ai mis tous mes soins à vous bien recevoir,
Du jour, où dégagé, par vos mains intrépides,
Du glaive des Sabins et des Volsques rapides,
Collatin vous ouvrit son seuil hospitalier,
Et vous fit prendre place au foyer familier.

BRUTE.

Il est vrai.

LUCRÈCE.

C'est assez que mon mari vous aime.
Ceux chers à mon mari me sont chers à moi-même.
Vous étiez malheureux, de plus; mon amitié,
En face du malheur, s'accrut de la pitié.
Chaque nouvel affront, porteur d'une souffrance,
Était un aliment à ma persévérance;
Mais, après la pitié, survint l'étonnement
De voir un Junius dans cet abaissement.
Mon esprit recula devant cette merveille
D'un pareil descendant d'une race pareille,
Et pour avoir enfin mes doutes résolus,
J'observai, je compris, et je ne doute plus.

BRUTE.

Et qu'avez-vous compris? qu'avez-vous cru comprendre?

LUCRÈCE.

Qu'un feu qui semble mort couve sous de la cendre.

BRUTE.

Que dites-vous?

LUCRÈCE.

En vain vous vous rapetissez;
Brute, vous n'êtes pas ce que vous paraissez.
Depuis que j'ai les yeux sur vous, tout me l'atteste:
L'effort de votre voix, votre air et votre geste.
Votre stupidité n'est qu'un déguisement :
Vous vous faites petit, de peur d'être trop grand.

BRUTE.

Je suis grand en effet, et si grand qu'on me nomme,
D'un accord général, le plus grand fou de Rome.

LUCRÈCE.

Certain jour, vous présent, on disait nos aïeux;
Romulus, fils de Mars, reçu parmi les dieux;
Comment il disparut du milieu de sa suite,
Quand une nuit soudaine eut mis le peuple en fuite.
Quelques-uns l'avaient vu s'élancer dans les airs,
Sur le char de son père, environné d'éclairs;
Mais d'autres soupçonnaient, et c'était le grand nombre,
Le sénat conjuré d'avoir frappé dans l'ombre.
J'interrogeai vos yeux à ce point du récit.
Un rayon y passa, qui sitôt s'obscurcit.
Mais c'en était assez. Ce rayon de vengeance
Éclaira de vos plans toute l'intelligence;
Et tout à l'heure encor, n'avez-vous pas laissé
S'exhaler devant moi votre cœur oppressé?
Non, non, vous n'êtes pas ce que l'on croit à Rome.
Junius est sous Brute, et le fou cache l'homme;
Et plus vous descendez votre âme de hauteur,
Plus vous prouvez par là qu'on doit en avoir peur;

Plus vous vous ramassez de hontes à contraindre,
Plus, en se dévorant, la vengeance est à craindre.

BRUTE.

Vous avez deviné, Lucrèce; et cet aveu,
A Lucrèce adressé, me doit alarmer peu.
Oui, j'ai quitté mon nom, mais pour mieux le reprendre;
J'accepte tous leurs coups, mais pour mieux les leur rendre.

LUCRÈCE.

O sombre profondeur de ce ressentiment!
Je n'y plonge pas l'œil sans un tressaillement.
Mais puisque l'amitié put percer votre ruse,
Gardez que l'ennemi ne sente qu'on l'abuse.
N'oubliez pas qu'en vous, par deux contraires sorts,
Le corps doit tuer l'âme, ou bien l'âme le corps;
Que, vivant sous Tarquin, vous vivez sous la hache;
Qu'une erreur la suspend, qu'un soupçon la détache;
Qu'un instant vous trahir c'est lui tendre le cou,
Et que vous êtes mort si vous n'êtes plus fou.
Quand je pense aux effets d'un seul propos, je tremble.
Vous aviez trop raison aujourd'hui, ce me semble.
Votre folie était l'ivresse du bon sens,
Et vos traits contournés n'étaient que plus blessants.
Ce langage hardi.....

BRUTE.

J'en peux user sans craindre.
Plus librement je parle, et moins j'ai l'air de feindre.
Pour paraître sincère et non l'effet d'un choix,
Il faut que ma folie ait raison quelquefois.
La franchise, d'ailleurs, passe pour insensée,
Tant chacun met de soins à cacher sa pensée;
Et ces temps malheureux ont faussé tous les cœurs,
Au point que la droiture est matière aux moqueurs.
Ne croyez pas non plus, pour m'avoir su comprendre,

Que par d'autres regards je me laisse surprendre.
Il est plus malaisé de tromper un ami
Que de se dérober au soupçon endormi.
A l'aspect des Tarquins, le danger que je touche
Avertit aussitôt et mon geste et ma bouche;
Ma vengeance elle-même est prompte à calculer
Que son chemin au but est de dissimuler.
Mais vous, vous attiriez toute ma confidence:
Votre compassion désarmait ma prudence,
Et doucement ému, je voulais un moment
Connaître le bonheur d'un peu d'épanchement.

LUCRÈCE.

Oh! oui. Je le conçois. Mais une autre épouvante
Gît dans une pensée au fond de vous vivante;
Et j'appréhende moins vos mots audacieux
Que vos recueillements longs et silencieux.
Quels que soient vos projets, à tenter la fortune
Vous hasardez bien plus que la chance commune.
D'autres n'ont à jouer que leur seul avenir;
Mais vous, c'est le passé qui doit vous retenir.
Après avoir tant fait pour bien vous contrefaire,
Pour bien vous révéler il faut encor plus faire.
Tant d'efforts surhumains venant au résultat,
Pour finir dignement veulent un coup d'éclat,
Et ne permettent plus qu'on en perde la peine
Dans les obscurs périls d'une entreprise vaine.

BRUTE.

Quels périls?

LUCRÈCE.

Je ne sais; mais des bruits pleins d'effroi,
A travers ma retraite, ont pénétré vers moi.
Peut-être en ce moment quelque chose se trame;
Peut-être à la révolte il ne manque qu'une âme;

Et vous n'êtes que trop propre à la diriger,
Vous, par vingt ans d'affronts instruit à vous venger,
Instruit à commander aux passions des autres
Par vingt ans employés à commander aux vôtres.
J'ai craint que cet appât ne vînt à vous tenter;
J'ai voulu vous armer à mieux patienter,
En vous faisant savoir que, moi, je vous estime
D'autant plus avili, d'autant plus magnanime.

BRUTE.

Généreuse amitié! Rassurez-vous, pourtant.
Sans doute un jour viendra..... mais ce jour est distant.
Ah! pourquoi la fortune est-elle si jalouse
De m'avoir envié même une chaste épouse!
Si celle qui flétrit encore un nom flétri,
Et qui, dans l'homme vil, avilit le mari,
Eût été comme vous, Lucrèce; si mon âme
Eût pu se retirer dans celle d'une femme,
Et rencontrer, au sein des dieux intérieurs,
La paix et l'amitié qui me fuyaient ailleurs;
Alors, ce bouclier du bonheur domestique
M'eût fait invulnérable à l'insulte publique,
Et j'aurais entendu, tranquille en mon orgueil,
Le bruit de l'infamie expirer à mon seuil.
Mais le sort, mécontent de son œuvre imparfaite,
A couronné ma honte et l'a placée au faîte.
Cependant il me traite avec quelque douceur:
S'il m'enlève une épouse, il m'accorde une sœur.
Que les dieux, vous suivant d'un regard tutélaire,
Réservent pour moi seul leurs regards de colère!
Qu'ils protégent vos jours.....

LUCRÈCE.

Silence. On vient par là.
Faites votre visage.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, COLLATIN, SEXTUS, TITUS, ARONS.

SEXTUS.

Ah! Brute, te voilà!
Et Lucrèce avec Brute! O tête-à-tête rare
Du jour et de la nuit, du ciel et du Ténare!
Nous venons vous chercher, car chacun remarquait
Que vous manquiez, Lucrèce, et que Brute manquait.

(A Brute.)

Oui, quand tu n'es pas là, tout festin paraît fade,
Tout plaisir endormi, toute gaîté malade,
Allons, réveille-nous!

BRUTE.

Comment vous contenter?
Voulez-vous que je danse, ou vaut-il mieux chanter?

SEXTUS.

Toi! chanter de ce son de voix si lamentable!

BRUTE.

Laissez-moi vous conter, Sextus, une autre fable.
Le coq chantait un jour; la taupe, cependant,
Lui trouvait la voix aigre et le cri discordant :
« Ne se taira-t-il point? quelle est cette inconnue,
« Cette aurore à laquelle il dit la bienvenue? »
Le coq lui répondit : « Je chante le réveil,
« Parce que j'ai des yeux et peux voir le soleil. »

SEXTUS.

Où veut-il en venir avec ses apologues?

BRUTE.

Remarquez bien, Sextus, ces deux points analogues :
Puisque je vous réveille, et qu'ainsi vous dormez,
Je suis le coq, et vous la taupe aux yeux fermés.

SEXTUS.

Non, la taupe, c'est toi, Brute, sans aucun doute;
Car, si ton œil y voit, ton esprit n'y voit goutte,
Pauvre idiot!

COLLATIN.

Sextus, c'est trop de dureté.
Ménagez Brute, au nom de l'hospitalité.
Il est ici mon hôte et mon toit le protége.
D'ailleurs envers les dieux c'est presque un sacrilége.
Celui sur qui Minerve étendit son courroux,
Tant qu'il est sous sa main, devient sacré pour nous.

SEXTUS.

Bah! le trait ne mord pas, vu l'épaisseur du crâne;
Jamais coup de bâton ne cassa tête d'âne.

BRUTE.

Pourtant me voyant choir, vous dites, l'an passé :
« Prends garde : Un cerveau creux est bien vite cassé. »
Vous vous contredisez.

SEXTUS.

Ah! oui, j'en ai mémoire,
Et je vous veux, Lucrèce, amuser de l'histoire.
Peu s'en faut qu'à nous tous Brute n'ait fait la loi.
Si sa mère eût vécu, Brute aurait été roi.
Je voudrais, pour ma part, assister à la fête,
Et le voir, sceptre en main, et diadème en tête.
C'était quand Apollon, aux carquois redoutés,
Affligeait les Romains de ses traits empestés.
Mes frères, Brute et moi, nous allâmes en Grèce
Du temple Delphien consulter la prêtresse.
Après avoir posé sur les autels du dieu,
Nous de riches présents, et Brute un vilain pieu,
Aussi grossier que lui.....

BRUTE.

J'avais laissé l'écorce,

Afin que le bâton conservât mieux sa force.

SEXTUS.

Nous voulûmes savoir qui régnerait d'abord :
« Ce sera de vous quatre, a dit la voix du sort,
« Celui qui le premier embrassera sa mère. »
Brute s'ébahit tant qu'il se jeta par terre,
Le maladroit!

BRUTE.

Chacun peut faire un mauvais pas.

COLLATIN.

Allons, seigneurs, allons achever le repas.
Viens, Brute, et ne crains point qu'aux railleurs j'applaudisse;
Mes hôtes sont égaux sous ma foi protectrice.
Qui que ce soit de vous, toi, Brute, vous, seigneurs,
Vous, Sextus, mon foyer vous doit mêmes honneurs.
Chacun est bien venu; chacun peut, à toute heure,
Certain d'être accueilli, frapper à ma demeure.
La porte s'ouvre à tous, moi présent, et ce soin
Appartient à Lucrèce, alors que je suis loin.

LUCRÈCE.

Le vœu de mon époux est ma loi.

SEXTUS.

Suis-nous, Brute;
Et marche droit, de peur d'une nouvelle chute.
J'y songe maintenant : il est clair qu'Apollon
N'a pas été content de l'offre du bâton,
Et, pour montrer combien sa rancune était grande,
Il t'a fait choir, réglant la peine sur l'offrande.

(Tous sortent.)

BRUTE, sortant le dernier.

Non. Le dieu fut content. Tu ne sais pas encor
Que dans le bâton vil était un bâton d'or.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre dans la maison de Brute, à Rome. La chambre ouvre au fond sur l'atrium, et communique par deux portes latérales, à gauche avec l'appartement de Brute, à droite avec celui de Tullie. La décoration élégante de cette pièce doit contraster avec la simplicité de l'appartement de Lucrèce. Une table près de laquelle Brute est assis. Il est jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTE.

« Celui qui le premier embrassera sa mère
« Régnera le premier. » Et j'embrassai la terre.
N'ai-je pas accompli l'oracle? et puis encor,
Quand j'eus offert au Dieu mon bâton rempli d'or :
« Brute, me fut-il dit, tu m'offres ton emblème ;
« La substance est pareille, et l'écorce est la même.
« Le bâton brisera le sceptre, et, par deux fois,
« Le nom qu'on donne aux fous sera fatal aux rois. »

(Il se lève.)

Qu'on donne aux fous! C'est bien celui dont on me nomme;
Mais alors c'est donc moi qui gouvernerai Rome!
En effet, j'éprouvais comme un élancement
Qui m'emportait en haut vers le commandement;
Et cet oracle intime était déjà le signe
Que je dominerais et que j'en serais digne.
Ah! je gouvernerai!..... l'arrêt du sort est clair;
Et puis, je sens monter un orage dans l'air.
Tarquin veut tout soumettre au niveau qu'il promène;

Il courbe avec effort la noblesse romaine.
Si quelques sommités tendent à s'exhausser,
Il abat chaque front qu'il ne peut abaisser.
Telle envers le sénat parut sa politique,
Quand, ce corps invoquant son privilége antique,
L'usurpateur jaloux fit taire ses griefs
En le décapitant de ses plus nobles chefs.
Mais contre lui s'amasse une colère sombre.
Sous la soumission la haine croît à l'ombre,
Et, quoiqu'on obéisse enfin sans murmurer,
Qui ne murmure plus est près de conspirer.
Oui, Lucrèce a dit vrai : quelque chose s'apprête.
Vienne une occasion; vienne un homme à leur tête;
Et les patriciens, mal fléchis par les rois,
Sauront se redresser pour ressaisir leurs droits.
Et cet homme, c'est moi, qu'attend l'honneur suprême
De venger mon pays, et mon père, et moi-même,
D'affranchir l'avenir, de punir le passé,
Et de glorifier mon surnom d'insensé.
Patience! Les jours n'ont pas atteint leur borne;
On n'est pas furieux encore; on n'est que morne.
C'est un calme inquiet, semblable à cette horreur
Qui de l'éther tonnant précède la fureur.
La menace des cieux attend qu'un vent l'allume.
Sommeillez jusque-là, foudres, sur mon enclume!
Noble sang des aïeux, qui me gonfles le cou,
Redescends, indigné, dans les veines du fou!
Et toi, Rome que j'aime, et que souvent j'invoque,
Rome à qui je médite une fameuse époque, +
Rome à qui je promets, si j'arrive au pouvoir,
Des grandeurs que tes rois n'oseraient concevoir;
Quand il sera besoin, à tes destins prospères
J'offrirai tout le sang que je tiens de mes pères.

J'offre ma patience en attendant. Reçois
Cette libation des affronts que je bois.
D'ailleurs, je suis plus fort contre le vieil outrage.
Aux pleurs de la pitié j'ai trempé mon courage
Cette source, nouvelle à mon front étonné,
A lavé sa souillure et l'a rasséréné.
Je m'apprivoise au lit de fange, où je me vautre.
Je ne vois mes affronts que comme ceux d'un autre,
Et j'ai besoin tantôt, non pas de me dompter,
Mais de me battre exprès les flancs pour m'irriter.
Oh! qu'un mot bienveillant apaise de colère
Au cœur d'un malheureux!

SCÈNE II.

BRUTE, VALÈRE.

BRUTE.

Que me veux-tu, Valère?

VALÈRE.

Ami, réjouis-toi : tes vœux sont satisfaits,
Et nous allons passer des discours aux effets.
On se lasse à la fin de trembler sous un homme.
J'ai visité plusieurs des principaux de Rome,
Et tous, patriciens, chevaliers, sénateurs,
Que déjà du tyran fatiguaient les hauteurs,
Se voient poussés à bout par la guerre aux Rutules,
Dont les énormes frais dévorent leurs pécules.
J'ai flatté leur rancune, enflammé leurs esprits,
Appuyé sur les points qui les avaient aigris,
Puis, après le courroux éveillant l'espérance,
J'ai fait à leurs regards luire la délivrance,
Et ne les ai quittés qu'en laissant dans leur sein

Le germe enraciné d'un vigoureux dessein.
Déjà des mots hardis se disent à l'oreille ;
Déjà l'on s'interroge, on discute, on conseille,
Et, les Tarquins absents, de secrètes leçons
Circulent dans un air moins chargé de soupçons.
J'ai reçu ce matin le sénateur Procule :
Aucun n'ose avancer, mais aucun ne recule ;
On est sur la limite, et c'est l'instant précis
De pousser en avant ceux qui sont indécis.
Il manque, a dit Procule, un chef qui nous commande,
Et moi j'ai répondu : « Ce chef qu'on se demande,
« Il vit; il paraîtra quand il en sera temps,
« Et, je vous le promets, vous en serez contents. »
Là, j'ai clos l'entretien sans plus ample ouverture.
C'est alors, plaise aux Dieux qu'il soit de bon augure!
C'est alors que le bruit me vint de ton retour.
Qu'en dis-tu, Junius? n'est-ce pas à ton tour?
Ne faut-il pas agir?

BRUTE.

Il faut encore attendre.

VALÈRE.

Est-ce Brute qui parle? Et que viens-je d'entendre?
Brute tient sa vengeance, et diffère à punir!

BRUTE.

Je ne diffère, ami, que pour mieux la tenir.

VALÈRE.

Pourtant quand aurons-nous l'occasion plus mûre?
Le tyran est absent, et le sénat murmure.

BRUTE.

Oui, de Tarquin ici le palais est vacant;
Mais il a transporté son palais dans son camp,
Et, lorsqu'il reviendra suivi de ses cohortes,

Le trajet sera court des tentes à nos portes.
En outre, à Rome même il n'est pas sans appui;
Le sénat est pour nous, mais le peuple est pour lui.
Le peuple se sent peu de son orgueil farouche :
Ce qui frappe les grands n'est pas ce qui le touche.
Les foudres de Tarquin, épargnant les lieux bas,
Sur les seules hauteurs concentrent leurs éclats,
Et le peuple, à couvert, voit courir, sur sa tête,
Vers d'autres régions, la royale tempête.
Indifférent au sort de ce débat lointain,
Son penchant est tourné du côté du butin.
C'est dans ce but secret que Tarquin fait ses guerres;
Il se gagne le peuple en lui gagnant des terres.
Chacun, sans nuire à l'autre, a sa proie à ronger :
Tarquin a le sénat, le peuple a l'étranger.
La foule ne s'émeut contre la tyrannie
Qu'au moment qu'elle en touche au doigt l'ignominie;
Lorsque, se répandant sur un terrain nouveau,
La licence descend jusques à son niveau,
Et quitte les sommets, où vit la politique,
Pour se ruer au sein du foyer domestique.
Ces abus de pouvoir sont les plus odieux,
Car, d'un même danger instruisant tous les yeux,
Révoltant de chacun les entrailles intimes,
Ils forcent tous les rangs à plaindre les victimes,
Et, par leur attentat contre le droit commun,
En s'adressant à tous, font craindre pour chacun.
Athènes, récemment, en offrit un exemple :
Hipparque, autre Tarquin, fut frappé dans un temple.
Quinze ans il opprima : quinze ans on le souffrit :
Il outrage une femme, et ce jour, il périt.

VALÈRE.

Mais quand en viendront-ils à ce point?

BRUTE.

Laisse faire;
L'impunité les pousse, et c'est en quoi j'espère.
Un premier attentat, couronné du succès,
Est un chemin frayé vers les derniers excès.

VALÈRE.

Et voilà le hasard où ton espoir se fonde!
D'un caprice dépend ta sagesse profonde!
Dans l'ombre de vingt ans un projet médité,
Tu le firais au sort plus qu'à ta volonté!
Et si l'occasion ne nous est plus offerte?
Et si tout est trahi par une découverte?
As-tu bien réfléchi?

BRUTE.

J'ai bien balancé tout.

VALÈRE.

Et ton dernier avis?

BRUTE.

Est d'aller jusqu'au bout.
Mieux j'ai mûri mon plan, plus je dois être ferme
A ne pas le risquer, en en pressant le terme.

VALÈRE.

Ainsi, ton père mort...

BRUTE.

Plus tard sera vengé.

VALÈRE.

Tes affronts.....

BRUTE.

Je suis fait au rôle d'outragé.

VALÈRE.

Et tous nos partisans dont j'excitai le zèle,
Comment de ce retard prendront-ils la nouvelle?
Que leur dirai-je alors qu'ils me demanderont
Pourquoi mon bras est lent, quand mon langage est prompt?

BRUTE.

Tu leur diras : C'est peu de songer à détruire,
Si l'on ne songe encor comme on veut reconstruire;
Et le ressentiment n'opère qu'à demi,
S'il ne sert une cause en frappant l'ennemi.
Or, les Tarquins chassés, qui mettra-t-on en place?
Sera-ce le sénat, ou bien la populace?
Ou, si l'on veut tenter l'essai d'un autre roi,
Quel sera cet élu?

VALÈRE.

Brute, ce sera toi.

BRUTE.

Une autre ambition que celle-là me guide :
Je veux le bien de Rome, et je le veux solide.
Connais mieux mes projets : jusqu'ici l'entretien
Roula sur la vengeance et le choix du moyen :
Il est temps aujourd'hui que chacun de nous sache,
Par-delà les combats, quelle sera sa tâche.
Valère, si mon vœu doit prévaloir, ni moi,
Ni personne, jamais ne se nommera roi.
Tarquin fut un tyran; un autre pourrait l'être.
Rome, telle qu'elle est, n'a plus besoin d'un maître.
Quand, faible et menacée, il fallait qu'au début
Elle vainquît sans cesse au prix de son salut,
Alors, il était bon qu'une forte puissance
Aux insubordonnés apprît l'obéissance,
Et, pour mieux faire face au choc environnant,
Doublât la résistance en la disciplinant.
La grandeur du danger tenait l'âme en haleine,
Et nourrissait ainsi la fierté sous la gêne.
Le guerrier respirait dans le sujet soumis.
Mais Rome a triomphé de tous ses ennemis,
Et, ne combattant plus pour sauver ses murailles,

N'a plus la même ardeur à gagner des batailles.
Cette sécurité, dans laquelle on s'endort,
Rend les esprits trop mous, et le pouvoir trop fort.
Depuis qu'il ne sert plus la défense commune,
Le sceptre n'a servi que sa propre fortune;
Affranchi du péril de nos rivaux anciens,
Il s'essaie à présent contre les citoyens.
Son audace s'accroît du peu de résistance;
Rome, trop tôt sauvée, a perdu sa constance,
Et, façonnée aux lois, n'a même plus au cœur
D'un peuple impolicé la sauvage vigueur.
Partout, dans nos maisons, nos repas, nos costumes,
S'étalent la mollesse et l'oubli des coutumes.
Le manteau militaire est trop lourd pour nos bras;
La ceinture elle-même est presque un embarras;
La pierre des palais succède aux murs de terre
Qui des rudes aïeux fermaient la chambre austère.
Toute force s'énerve en ce relâchement,
Et, de notre déclin signe plus alarmant!
Cette vertu qui fuit longtemps après les autres,
La pudeur de la femme a péri chez les nôtres.
Enfin Rome se meurt, si, par un brusque effort,
Une crise ne vient l'arracher à la mort.
Pour la régénérer et lui redonner l'âme,
De son orgueil éteint pour rallumer la flamme,
Pour qu'elle sente en soi florir sa puberté,
Il n'est qu'un seul moyen, et c'est la liberté.
Cette seconde ardeur remplaçant la première,
Rome redeviendra tout énergique et fière.
Elle eût été chétive, esclave de ses rois;
Libre, elle soumettra l'Italie à ses lois.

VALÈRE.

Donc tu prétends qu'ici règne la multitude?

BRUTE.

Non, non; ce nous serait une autre servitude.
Le peuple turbulent, qui suit sa passion,
Est une proie acquise à chaque faction.
Celui qui sait le mieux flatter l'aveugle masse,
Entraîne son suffrage, et gouverne à sa place,
Et les ambitions, mises en mouvement,
Ne produisent que trouble et que déchirement.
Laissons les sénateurs exercer leur tutelle :
A nos patriciens laissons leur clientèle.
Il convient d'élever, par-dessus tous les fronts,
Des hommes que leur rang désigne pour patrons,
Afin qu'en de tels choix le bas peuple consulte
Cet indice éclatant plutôt que le tumulte.
Conservons, en un mot, ce qui fut autrefois :
Je ne veux rien changer à Rome que les rois.

VALÈRE.

Poursuis.

BRUTE.

J'ai visité le pays des Hellènes,
Fréquenté ceux de Delphe, et de Sparte, et d'Athènes,
A la fois consulté l'oracle d'Apollon,
L'oracle de Lycurgue et celui de Solon.
Sparte divise en deux l'autorité royale.
De ses deux rois rivaux la puissance est égale;
En sorte que chacun, sur l'autre ayant les yeux,
Lui sert de frein au mal, et d'aiguillon au mieux.
Ainsi, l'un contient l'autre, et cet heureux partage
Tourne leur jalousie au commun avantage.
Mais un règne trop long fait des loisirs trop grands.
L'habitude du trône engendre les tyrans.
Il vaut mieux en cela suivre la loi d'Athènes :
Alors que la carrière a des bornes certaines,

L'ambition des chefs, ardente à s'illustrer,
Se hâte, et ne prend pas le temps de conspirer.
Aucun d'eux n'est tenté d'abuser de l'empire,
Car chacun à son tour craint de l'éprouver pire,
Sachant que le pouvoir lui glisse dans la main,
Qu'il commande aujourd'hui pour obéir demain.
Puisqu'ainsi chaque mode a son côté plus sage,
Je voudrais qu'on puisât dans l'un et l'autre usage,
Que Rome, comme Sparte, obéît à deux chefs,
Mais prescrivît un terme à leurs pouvoirs plus brefs,
Et, pour choisir le point qu'Athènes nous enseigne,
Dans le cercle d'un an bornât leur double règne.
Tel est mon plan, Valère, et je tiens pour certain
Qu'il prépare au pays un glorieux destin.
Tu connais maintenant mon sentiment intime;
Dis-moi s'il a ton blâme, ou s'il a ton estime.

VALÈRE.

D'Égérie elle-même, ô grand législateur!
Ton projet a reçu le souffle inspirateur.
Il est digne à la fois du pays et de l'homme,
D'être conçu par Brute, et pratiqué par Rome.

BRUTE.

Eh bien! à l'accueillir dispose les esprits;
Ils le serviront mieux, quand ils l'auront compris,
Et leur haine du joug en sera plus robuste,
Quand ils auront l'espoir d'un gouvernement juste.
Occupe à ces leçons notre moment d'arrêt.
Surtout de mon concours garde bien le secret.
Aucun homme que toi n'est dans ma confidence.
Va. J'aperçois Sextus. Laisse-moi par prudence.

(Valère sort. Brute se rassied. Sextus et Tullie entrent par la porte latérale à droite.)

SCÈNE III.

BRUTE, SEXTUS, TULLIE.

SEXTUS.

C'est selon vous, Tullie, un récit mensonger;
Mais attendez. Voici l'homme qui va juger.
Bien que de sa raison le grossier crépuscule
Lui montre chaque point sous un jour ridicule,
Ses yeux sont bons pour voir ce qui frappe les yeux:
Son sens est d'un enfant, et n'en vaudra que mieux.
Prête l'oreille, Brute, et dis-nous si j'invente.
Je contais qu'égalant la déesse savante,
Lucrèce consumait au sein d'obscurs travaux
Un lustre de beauté qui n'a point de rivaux.
Mais en vain je m'écrie, en vain j'atteste Hercule,
Lucrèce, au port divin, rend Tullie incrédule.
Tes yeux furent témoins; je m'en rapporte à toi.

BRUTE.

Quand le berger troyen, le ravisseur sans foi,
Par qui devait périr la race paternelle,
Fut choisi pour donner la pomme à la plus belle,
Ce n'est pas à Pallas qu'il décerna le prix:
Le berger dissolu prononça pour Cypris.

SEXTUS.

Que dis-tu de Cypris, ô Brute, trois fois brute!
Parle-nous de Lucrèce.

TULLIE.

Importante dispute!
Il sera bon d'apprendre à la postérité
Qu'un prince, un fils du roi Tarquin, a déserté,
Comme un mauvais soldat, le camp qui le réclame,

Pour venir s'assurer des beaux yeux d'une femme.
Voilà qui sied au sang dont vous êtes issu,
Qu'un descendant d'Énée, occupé d'un tissu,
Et mettant son orgueil à choisir de la laine,
Comme un autre Pâris, aux pieds d'une autre Hélène.

SEXTUS.

Tullie!

TULLIE.

Eh! quoi! Sextus, ne me disiez-vous pas
Qu'un travail domestique est pour vous plein d'appas,
Et le bruit des fuseaux n'a-t-il pas tant de charmes
Qu'il vous fait oublier ici le bruit des armes?
Certes, votre Lucrèce a le cœur haut placé;
Au niveau d'un esclave il se trouve haussé;
Et, comme elle est savante à tenir la quenouille,
Devant un tel mérite il faut qu'on s'agenouille.
Pourtant, je me souviens d'avoir vu quelque part
Une vieille suivante, habile dans cet art,
Qui, mise à la besogne, eût pu se montrer digne
De disputer à l'autre une victoire insigne

SEXTUS.

Sans doute il convient mieux, et le lustre est plus grand,
D'avoir sa porte ouverte à tout premier entrant,
De savoir discerner le plus fort à la lutte,
Le danseur le plus souple, et la meilleure flûte,
D'être la plus adroite au jeu de l'osselet,
De se blanchir le teint par l'usage du lait,
Afin d'entendre dire à la foule empressée
Qu'auprès l'ivoire est pâle et la neige effacée,
De sourire à propos à tout ce qui se dit,
Le corps demi-couché sur les coussins d'un lit,
Appelant le zéphir par les plumes mouvantes
Qu'autour de leur maitresse agitent les servantes,

Et les cheveux livrés aux porteuses de fleurs,
Instruites dans le soin d'assortir les couleurs;
Et je n'en connais point, en ce genre de gloire,
Qui vous puisse, Tullie, enlever la victoire.

TULLIE.

(A part.) (Haut.)

O sarcasmes amers! J'admire la leçon;
Mais vous parliez jadis de toute autre façon.
Si je m'en souviens bien, vous traitiez d'âmes viles
Celles qui s'occupaient à des travaux serviles;
Vous vouliez qu'une femme, à vos regards charmés
Parût plus belle encor par des bains parfumés,
Par des tresses de fleurs nouant sa chevelure,
Par les attraits choisis d'une riche parure,
Et, laissant la quenouille à des doigts plébéiens,
Vécût pour les concerts et les gais entretiens.
Vous-même, à vos discours ajoutant votre exemple,
La ceinture plus lâche, et la robe plus ample,
Les cheveux oints, le front de myrte couronné,
Vous vous faisiez honneur du nom d'efféminé.
Vous goûtiez moins alors les mœurs de l'ancien âge.
D'où vient donc qu'aujourd'hui vous changez de langage,
Et qu'estimant si fort l'objet de vos mépris,
Ce que vous estimiez pour vous n'a plus de prix?
L'honneur, apparemment, en revient à Lucrèce!

SEXTUS.

En effet.

TULLIE.

Tout vous charme en votre enchanteresse.
Vous vous réglez sur elle, et tout ce qu'elle fait,
Vous déplaisant ailleurs, chez Lucrèce vous plaît.
Ah! c'est que vous l'aimez!

SEXTUS.

C'est sa vertu que j'aime.

TULLIE.

J'ignorais, sur ce point, votre tendresse extrême.
Vous avez été lent à la faire éclater.

SEXTUS.

C'était faute d'objet qui la pût exciter,
Et Lucrèce en retire une gloire plus grande,
Elle en qui la sagesse ainsi se recommande.

TULLIE.

Je vous comprends. C'est bien! Ne vous contraignez pas.
Lucrèce vous attend. Courez-y de ce pas.
Pénétrez au secret de ce foyer avare,
Qui cache le trésor d'une vertu si rare;
Entrez dans cette enceinte où l'on prend tant de soins
A se fortifier contre l'œil des témoins,
Où l'on sait s'enfermer dans une ombre muette,
De tout plaisir prudent confidente discrète.
Allez. La pureté s'enfuit en frémissant
Du seuil où s'est posé votre pied flétrissant.
Innocente ou coupable, une femme est en faute
En face du public qui lui voit un tel hôte,
Et je prévois l'instant où, grâce à ce contact
Dont l'ombre souillerait le nom le plus intact,
Lucrèce me paîra, par sa honte éclatante,
L'affront de sa sagesse et sa gloire insultante,
Et tombera si bas qu'elle fera pitié
Même aux plus acharnés dans leur inimitié.
Allez donc. Ma vengeance en deviendra plus prompte.

BRUTE, à part.

O vertu! se peut-il qu'à ce point l'on t'affronte!

(Il se lève, et s'avance vers Sextus et Tullie.)

Vous m'avez consulté tout à l'heure, je croi?

Puisque vous m'avez pris pour juge, entendez-moi.
Est-ce que les brebis aux louves sont pareilles?
Est-ce que les frélons visitent les abeilles?
Non. Chacun suit la voie où l'entraînent ses goûts.
Pourquoi donc parlez-vous de Lucrèce entre vous?
Qu'avez-vous de commun? Je vous dis une chose :
Le silence est la loi que ce nom vous impose.

SEXTUS.

Vos derniers mots, Tullie, ont trop su m'informer
Qu'un hôte tel que moi vous pourrait alarmer.
Je me retire donc.

(Sextus sort.)

SCÈNE IV.

BRUTE, TULLIE.

BRUTE.

Qu'en pensez-vous, Tullie?
Trouvez-vous que ce soit assez être avilie?
Qu'espérez-vous encor qui soit plus infamant?
Ne vous suffit-il pas des mépris d'un amant?
Et pour rassasier un cœur comme le vôtre,
Vous faut-il essayer des mépris de quelque autre?
Dites-moi donc, Tullie : est-ce là le tableau
Que devait éclairer le solennel flambeau?
Est-ce donc pour cela qu'à la main du flamine
Vous avez présenté le gâteau de farine,
Et, qu'offrant à Junon des victimes sans fiel,
Vous l'avez attestée, au devant de l'autel?
Quand, la tête voilée et ceinte de verveine,
La robe jointe au corps par un bandeau de laine,
La quenouille à la main, vous avez pénétré

Au delà de ce seuil à Vesta consacré,
Aviez-vous résolu d'en chasser la déesse
Par l'impie appareil de votre folle ivresse?
Si le ciel, qui voulut affaiblir ma raison,
M'interdit de régir moi-même ma maison,
Deviez-vous pas bien mieux soigner d'un œil austère
L'honneur dont vous étiez seule dépositaire?
Et combien votre nom serait-il rehaussé
Si vous aviez vécu pour le pauvre insensé!
C'était là le sujet d'une gloire suprême,
Et vous vous la deviez, si ce n'est à moi-même.
Vous pouviez surpasser Lucrèce; comparez
Quelle vous pouviez être et quelle vous serez.
Assez de honte ainsi! que tout cela finisse!
Il n'est plus qu'un moyen qui vous en affranchisse.
Tullie, écoutez-moi. Ce que je vous dirai
Par la seule pitié m'est pour vous inspiré.
Vous m'êtes, quant à moi, tellement étrangère,
Que mon indifférence a tué ma colère,
Et j'ai de toute aigreur fait un tel abandon
Que l'extrême dédain remplace le pardon.
Prenez donc mon conseil, comme je vous le livre,
Et vous verrez après si vous le devez suivre.
Moi, si j'avais commis quelque indigne action,
Je chargerais mon bras de ma punition;
J'expirais mon forfait par un fier sacrifice,
Plus grand, dans sa rigueur, que toute autre justice;
Je voudrais défier aucun ressentiment
D'oser plus loin que moi pousser mon châtiment;
Je voudrais, dût la mort être mon seul refuge,
Cacher le criminel dans la gloire du juge.

(Reprenant une attitude humble.)

Voilà ce que j'avais à dire. (Brute sort.)

SCÈNE V.

TULLIE.

Ils sont partis;
Et je rappelle en vain mes sens anéantis.
J'entends encor Sextus, et j'entends encor Brute.
L'un me foule à ses pieds, lui qui causa ma chute;
Lui, qui de ma ruine est le premier auteur,
C'est lui qui le premier est mon accusateur.
L'autre... Prodige affreux gonflé de noirs présages!
Pour dicter mon arrêt, les fous deviennent sages.
Qu'il m'a paru grandi, quand sur mon front courbé
Grave comme la loi, son langage est tombé!
Oh! non, ce n'était plus la voix de la démence:
C'était l'écho profond de quelque oracle immense,
De Junon qui préside à la foi du serment,
Et ne la souffre pas enfreinte impunément.
On dit que, quand les dieux sous la forme vivante
Veulent aux cœurs mortels souffler une épouvante,
Ils empruntent les traits des enfants et des fous,
Afin que la terreur soit plus grande pour nous.
Ce fut ainsi. J'en crois cette horreur surhumaine,
Qui, jusque dans ma gorge, a glacé mon haleine.
Le ciel même a parlé, le ciel qui veut ma mort,
Pour se justifier de son courroux qui dort.
Je lui dois obéir.

SCÈNE VI.

TULLIE, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

La salle est préparée,
Madame, et de feuillage et de roses parée.
Les mets sont sur la table, avec l'urne aux vins doux,
Et tous vos conviés n'attendent plus que vous.

TULLIE.

Il suffit. Allons donc porter dans cette joie
Le mensonge d'un cœur à l'amertume en proie.

(Elles sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe sous le péristyle du palais de Tarquin, à Rome. A droite et à gauche les murailles sont décorées de peintures héroïques et mythologiques. Au centre de l'atrium on aperçoit l'autel de la louve romaine. On entre par plusieurs portes latérales et l'on passe librement entre les colonnes du devant. A gauche, sur le premier plan, une table chargée de bijoux ; à droite, un trépied de bronze.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEXTUS, SULPICE.

SEXTUS.

Ainsi, tu viens du camp, Sulpice, exprès vers moi?

SULPICE.

Oui, seigneur, et voici le message du roi.

SEXTUS.

Donne. (Lisant.) « Mon fils Sextus, les longueurs de la guerre
« M'ont trop fait négliger le soin de notre terre.
« La mauvaise herbe en paix commence à l'usurper,
« Faute d'un laboureur soigneux de l'extirper.
« Dès lors tu feras bien de rester au domaine,
« Afin d'être attentif à la mauvaise graine. »
Je reconnais mon père à son style prudent ;
Il lui faut un devin plutôt qu'un confident.
Il cache sa pensée à l'aide des paroles.
Plus le sens est profond, plus les mots sont frivoles;
Et, s'il veut une tête, il prend un air badin,
Et s'amuse à couper les pavots du jardin.
(A Sulpice.)
Sulpice, est-ce là tout?

SULPICE.

Non. Le roi, votre père,
M'a dit encor : « Sextus aura l'œil sur Valère. »
Et, pour savoir quel vent souffle de ce côté,
Je suis chargé d'entrer dans son intimité.

SEXTUS.

Bon ! mon père toujours met les choses au pire ;
Au point où nous voilà qui veux-tu qui conspire ?
Ce n'est pas le sénat. Ce vieillard impuissant
Est purgé des humeurs qui lui chauffaient le sang.
Il comprend, aujourd'hui qu'il est devenu sage,
Que la tranquillité convient à son grand âge,
Et comme incessamment de ce corps tout cassé
Tombe quelque débris qui n'est pas remplacé,
Les membres s'en allant ruine par ruine,
Tout doucement bientôt s'éteindra la machine.
Quant au peuple, il se bat ou construit des égouts,
Et ne s'occupe pas de ce qu'on fait chez nous.
Il faut, pour exciter ses amours ou ses haines,
Comme Tarquin l'ancien, verser l'or à mains pleines.
Mais l'impôt a fermé les doigts trop généreux,
En délivrant chacun d'un luxe dangereux.
Nous avons, à nous seuls, la force et la richesse ;
Nous pouvons employer la crainte et la largesse ;
Où celle-ci ne peut nous créer des amis,
L'autre fait taire au moins les mécontents soumis.
D'ailleurs, où prendrait-on un chef à la révolte ?
Le trouble étant semé, qui ferait la récolte ?
Mon père a sagement pris ses précautions,
Et d'avance coupé la tête aux factions.
Des noms trop glorieux retranchant la menace,
Il a, la serpe en main, taillé dans chaque race.
La maison de Numa n'est plus qu'un souvenir ;

Celle d'Hostilius s'éteint sans rajeunir,
Et le sang du feu roi, tari jusqu'à sa source,
N'a que Brute le fou pour dernière ressource.

SULPICE.

Mais Valère peut-être.....

SEXTUS.

Un honnête orateur!
Qui s'amuse aux discours n'est pas conspirateur.
S'il se trouvait jamais quelqu'un qui fût à craindre,
Sulpice, celui-là saura se taire et feindre.
Il poussera devant les plus aventureux,
Et je garde ceux-ci pour voir par derrière eux.
Mais laissons cet aspect d'une époque lointaine;
D'un objet plus présent mon âme est toute pleine,
Et ton zèle y sera bien mieux utilisé
Qu'à poursuivre le fil d'un complot supposé.

SULPICE.

Dites. Mon œil épie, et ma bouche insinue :
Ma main frappe à coup sûr.

SEXTUS.

Lucrèce t'est connue,
La femme de Tarquin Collatin?

SULPICE.

Oui, seigneur.
On l'estime partout un modèle d'honneur :
On la cite en exemple.

SEXTUS.

Eh bien! cet honneur même,
Cette femme que tous admirent, moi je l'aime.
Je l'aime, entends-tu bien?

SULPICE.

Vous, seigneur!

SEXTUS.

Oui

SULPICE.

Mais quoi!

D'elle qu'attendez-vous?

SEXTUS.

Rien d'elle: tout de moi.

Dût Vesta l'animer, dût la chaste Lucrèce
Surpasser en rigueur Diane chasseresse,
N'importe. Mon amour ne peut être en défaut.
Je l'aime en furieux; je l'aime, il me la faut.

SULPICE.

Mais on dit qu'à l'abri de son foyer paisible
Toute séduction la trouve inaccessible.

SEXTUS.

Cela se peut. Mais moi, je veux tout surmonter.
Si je ne séduis pas, je saurai bien dompter.
Je veux ma passion acceptée ou subie.
J'ai bien pu, moi tout seul, m'emparer de Gabie!
Les remparts étaient sûrs, l'assaut désespéré,
Le roi se retirait; mais j'ai persévéré.
Moi-même, déchirant ma tunique salie,
Marquant de coups honteux mon épaule avilie,
J'ai couru vers les rangs des ennemis armés,
En invoquant les dieux, vengeurs des opprimés.
« Gabiens! ai-je dit, écartant ma tunique,
« Voyez le triste effet d'un châtiment inique.
« Je suis fils de Tarquin. Ces coups déshonorants,
« Tarquin m'en a fait battre en face de nos rangs,
« Comme un esclave vil et comme un sacrilége,
« Pour avoir proposé d'abandonner le siége.
« Souffrez que je me venge, et vous venge avec moi,
« Moi d'un père inhumain, vous d'un voisin sans foi. »

C'est par de tels discours et cette ruse habile
Que je parvins enfin à surprendre la ville.
Vois donc ce que j'osai; par ce que j'entrepris,
Vois ce que j'oserai, quand Lucrèce est le prix.
Sulpice, il ne faut pas que le soleil revienne
Sans que par un moyen Lucrèce m'appartienne.
Écoute.

SULPICE.

Commandez, seigneur.

SEXTUS.

Prépare-toi.
Je vais à Collatie, et tu viens avec moi.
Prends soin d'interroger les femmes de Lucrèce,
Pour savoir quelle chambre habite leur maîtresse.
Si quelqu'une couchait au seuil, éloigne-la.
Charge-toi des présents et de l'or que voilà.
Séduis, trompe ou contraints; mais fais de telle sorte
Que personne ne dorme ou ne veille à la porte.
Plus qu'un mot : munis-toi d'un glaive et d'un flambeau,
Qu'un esclave te suive, et qu'il soit jeune et beau.
Va, maintenant; sitôt l'obscurité complice
Tu reviendras.... Et puis, que le sort s'accomplisse!

(Sulpice sort.)

Oui, j'atteindrai mon but, quoi qu'il doive arriver.
Il n'est aucun obstacle à qui l'ose braver.
Celui-là seul est grand et fort, qui peut se dire :
Jusqu'où mes vœux iront j'étendrai mon empire :
Plus je reculerai les bornes du désir,
Et plus j'aurai conquis d'espaces à saisir.
C'est s'égaler aux dieux. Leur éclatant exemple
Consacre chaque terre et vit dans chaque temple.
Le premier de nos rois n'a-t-il pas dû le jour
Aux autels profanés par un divin amour?

Lui-même, à la faveur d'une perfide amorce,
N'a-t-il pas demandé des hymens à la force,
Et, par ce crime heureux, prolongé nos destins
Qu'une pudeur timide eût à jamais éteints?
Nous sommes tous les fils d'un attentat immense;
De quel droit m'accuser si je le recommence,
Et si mon sang, ce sang par l'audace acheté,
Fait de l'audace en moi couler l'hérédité?

SCÈNE II.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus!

SEXTUS.

Quoi! vous Tullie! ici vous!

TULLIE.

Oui, moi-même.
Je viens vous demander un entretien suprême.
Je veux savoir, Sextus, sur quoi je dois compter,
Quel rang dans votre estime il me faut accepter;
Si je vous touche encore, ou bien si, dédaignée,
Je n'ai plus qu'à courber ma tête résignée,
Quelle est votre pensée, enfin.

SEXTUS.

Mon sentiment
Est que cette démarche est faite imprudemment,
Tullie. Avez-vous bien songé que l'aventure
Aux discours du public vous livrait en pâture,
Que votre nom en souffre.....

TULLIE.

Eh! laissez là mon nom :
N'en prenez pas souci, quand j'en fais abandon.
Vous en aviez jadis l'âme moins occupée;
Et vous ne l'invoquez que comme une échappée.
Répondez franchement, et sans lâche détour :
Qu'étais-je avant pour vous, et que suis-je en ce jour?
Parlez. Un mauvais acte est une double honte
Pour qui l'ose commettre, et n'ose en rendre compte.
Si vous ne m'aimiez point, si ce n'était qu'un jeu,
Ayez au moins le cœur de m'en faire l'aveu.
Soyez bravement traître. Assassinez en face,
Et non comme un voleur qui dans l'ombre s'efface.
Parlez donc.....

SEXTUS.

J'y consens. Puisque vous le voulez,
Mes secrets sentiments vous seront révélés.
Je n'affectai jamais cette vertu sévère
Que dans l'ancien Numa notre histoire révère;
Je n'ai point hérité d'un père et d'un aïeul
L'appétit du pouvoir pour le pouvoir lui seul.
Je ne veux la puissance et ne veux la richesse
Que pour les atteler au char de ma jeunesse,
Et plus vite arriver par ces coursiers sans frein
Au bout des voluptés qui bordent mon terrain.
Partout où le plaisir s'offre à moi, je le cueille,
Soit qu'il pende aux festons de lierre, dont la feuille,
Dissipant les ardeurs du cécube embaumé,
Fait jouir plus longtemps de Bacchus désarmé;
Soit que Vénus, penchant sa robe dénouée
Le verse dans le sein d'une amante enjouée.
J'aime tout ce qui plaît; si bien qu'en vous aimant
Je me laissais aller à cet entraînement.

Mais je n'eus pas l'idée alors, qu'il m'en souvienne,
D'engager à jamais votre vie et la mienne.
Je me peignis l'amour, non pas voilé de pleurs,
Mais joyeux, souriant et couronné de fleurs,
Libre des clous d'airain de ces pesantes chaînes
Dont Némésis unit les implacables haines,
Suivant sa fantaisie, et, toujours jeune et beau,
Fier du plaisir ancien en courant au nouveau.
Vous-même, il me sembla qu'un premier esclavage
Vous devait détourner d'un autre apprentissage,
Et que c'était assez des fers de votre hymen,
Sans attacher le cœur comme le fut la main.
Je le croyais ainsi, Tullie, et l'apparence
Venait entretenir en moi cette assurance.
Vous n'aviez pas ce front soucieux et chargé
Qui décèle un esprit sourdement ravagé;
On ne vous voyait pas, dans une solitude,
D'un sein tumultueux cachant l'inquiétude;
Mais sur vos conviés promenant au hasard
Le sourire éternel de votre clair regard,
Animant chaque fête, et, la face sereine,
Présidant aux festins dont vous étiez la reine.
Hier même, quand les luths, les chants et les propos
D'un bruit accoutumé réveillaient vos échos,
On n'eût pas deviné.....

TULLIE.

Que faisais-je donc, traître,
Si ce n'est t'obéir? L'oses-tu méconnaître?
Pour qui tous ces repas prolongés dans la nuit?
Pour qui tous ces parfums, tous ces chants, tout ce bruit?
Dis : Était-ce pour moi? J'en étais obsédée.
N'est-ce donc pas toi seul qui m'as persuadée?
Je t'ai trop écouté. Sans toi, sans tes discours,

Je connaîtrais la paix qui fait les heureux jours;
Je saurais quels plaisirs habitent la retraite,
Et si l'humble existence a sa douceur secrète.
O paix que j'ai perdue! ô calme que j'ai fui!
Qui donc vous a fermé mon cœur? n'est-ce pas lui?
Oui c'est toi. Vers ton but dirigeant ma faiblesse,
Tu m'as conduite au crime à travers la mollesse;
Tes conseils corrupteurs préparaient ton pouvoir;
Tes désirs m'attendaient sur le seuil du devoir;
Et par de simples mœurs me craignant vertueuse,
Tu m'espérais coupable à me voir fastueuse;
C'est par tes soins qu'ici le bruit et la splendeur
Ont chassé le travail gardien de la pudeur.
Et tu viens maintenant m'en rejeter le blâme!
Va, j'avais déjà lu dans le fond de ton âme;
Tu cherchais un prétexte; et tes yeux, pleins d'ennui,
M'avaient su présager cet affront d'aujourd'hui.
Comme il me déchirait! comme il m'a fait entendre,
Si je doutais encor, ce que j'en dois attendre!
Ainsi, j'ai tout bravé pour lui plaire, à ce point
Que l'œil d'un fou s'émeut d'en être le témoin,
Je fais rougir un fou : ma honte est son ouvrage,
Et de railler encore il trouve le courage!
Quand j'écoute, attentive, il m'explique comment
Je ne fus qu'un moyen de divertissement!
Soyez flétri, Sextus, pour ce langage infâme!
Vous faites bassement d'outrager une femme
A qui, plus que jamais, votre respect est dû
Pour la dédommager du nom qu'elle a perdu.
Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, et j'achève :
Du pied de vos dédains mon orgueil se relève;
Je renonce à la plainte, enfin. Persévérez;
Vous ne m'entendrez plus, — mais vous me reverrez.

Quand j'irai chez les morts, avant que d'y descendre,
Je prendrai mon courroux tout fumant dans ma cendre,
Et je l'emporterai du milieu du bûcher,
Comme le tigre emporte une proie à lécher.
Je parcourrai le Styx, caressant ma vengeance,
Pour mettre tout l'enfer dans mon intelligence,
Et le jour où sur vous planeront des malheurs,
Ce jour-là je promets mon ombre à vos pâleurs.

(En se détournant.)

Adieu. Viens maintenant, ô justice céleste!
Brute m'a condamnée : à moi le soin du reste!
Je me dois à moi-même un cruel châtiment
Pour me punir du choix de cet indigne amant.

(Elle sort.)

SEXTUS, seul.

Va-t'en donc chez Pluton chercher des dieux propices.
Pour moi, des dieux plus doux auront mes sacrifices.

SCÈNE III.

SEXTUS, LA SIBYLLE.

(Elle est voilée et vêtue de noir. Elle porte trois livres sous le bras et une lampe à la main.)

LA SIBYLLE.

Sextus!

SEXTUS.

Que me veux-tu? quel est ce parchemin?
Que viens-tu faire ici, cette lampe à la main?
Pourquoi ce sombre voile et ces habits funèbres,
Tels que l'on croirait voir la reine des ténèbres?

LA SIBYLLE.

Sextus!

SEXTUS.

Ta voix trahit un accent étranger.

LA SIBYLLE.

Je viens de loin. Un Dieu me force à voyager.
J'apparais une fois, messagère céleste,
A ceux qui sont livrés à quelque esprit funeste;
Je devance d'un jour l'heure des attentats
Qui marquent une époque et changent les États.

SEXTUS.

Qui donc es-tu?

LA SIBYLLE.

Je suis la sibylle de Cumes.
Tout le destin de Rome est dans ces trois volumes.
Apollon phrygien m'en a dicté les vers
Sur des bords reculés que baignent d'autres mers.
Tu veux savoir pourquoi je porte un voile sombre?
Parce que l'avenir se dérobe dans l'ombre.
Pourquoi ces vers? Je viens t'en offrir le dépôt.
Pourquoi ma lampe, enfin? Tu le sauras tantôt.
Lis...

(Elle présente un volume à Sextus, et pose sa lampe sur le trépied de bronze à droite.)

SEXTUS, lisant.

« Rome, en l'an romain deux cent quarante-quatre,
« Et combattra sans vaincre, et vaincra sans combattre. »
Ton oracle, sibylle, a dit vrai sur un point :
Nous combattons Ardée, et ne triomphons point.
Mais quel est l'ennemi sur lequel, à t'en croire,
Rome doit conquérir une facile gloire?
Qui donc sera vaincu sans combat?

LA SIBYLLE.

Lis encor,
Et prends mes trois cahiers pour trois cents pièces d'or.

SEXTUS.

Trois cents pièces! J'aurais trois palais pour la somme!

LA SIBYLLE.

Que sont tes trois palais, quand il s'agit de Rome!
Veux-tu?

SEXTUS.

Non.

(La sibylle prend un des deux volumes qu'elle a gardés, et le fait brûler au feu de sa lampe.)

SEXTUS

Que fais-tu?

LA SIBYLLE.

Tu demandais pourquoi
Cette lampe brûlait : c'était pour cet emploi.
Apollon, dieu puissant, qui te plais au mont Cynthe,
Qui règnes sur Cilla la divine, et sur Smynthe,
Dieu, qui protéges Chryse et l'île de Claros,
Pour qui fume en cent lieux la graisse des taureaux,
Tu m'inspiras aux bords que le Pactole arrose,
Car tu lis l'avenir, et connais toute chose,
Et tu peux honorer de ce savoir divin
Le mortel préféré dont tu fais un devin.
De mes vers aujourd'hui reçois le sacrifice!
Considère leur cendre avec un œil propice!
Au feu je les dévoue en ton honneur, ô Dieu!
O Phœbus Apollon, Soleil, source du feu!
— C'en est fait. Maintenant, Sextus, tu peux poursuivre.
Insensé le mortel que son orgueil enivre,
Qui préfère un peu d'or aux pages du destin,
Qui, dans la nuit des temps, pose un pied incertain,

Et, quand un doigt sacré lui montre la lumière,
Pour en fuir la clarté, se rejette en arrière!
Lis, te dis-je.

SEXTUS.

Voyons où tout aboutira.

(Il lit.)

« En haut il est écrit que, quand le jour viendra,
« Le jour après lequel cinq autres jours encore
« Achèveront le mois que le Luperque honore,
« Et qui tire son nom du far mêlé de sel,
« Qu'un licteur désigné doit porter à l'autel...

(Interrompant sa lecture.)

Ce mois, c'est février! c'est le mois où nous sommes!

LA SIBYLLE.

Tu l'as dit.

SEXTUS.

Et ce jour, c'est demain!

LA SIBYLLE.

Tu le nommes.
Poursuis.

SEXTUS, lisant.

« D'un feu néfaste un Tarquin brûlera,
« Et l'époque des rois par lui s'accomplira. »
Qu'oses-tu prononcer!

LA SIBYLLE.

C'est le sort qui prononce.
Voilà ce qu'il t'enseigne.

SEXTUS.

Et voici ma réponse :
Que la menace vienne ou d'en haut, ou d'en bas,
Des mortels ou des dieux, je ne céderai pas.
Tu peux retraverser tes mers, ô pythonisse!
Mais plutôt, je comprends ton grossier artifice.

Tu n'es pas la sibylle; une prêtresse, toi!
Tes bandeaux usurpés avaient surpris ma foi.
Apollon est muet. Une amante irritée
A fait mentir du dieu la parole empruntée,
Et ses attraits vaincus s'arment de cette erreur,
Afin de ressaisir l'amour par la terreur.
Va, mendiante, et dis à celle qui t'envoie
Que de Sextus timide on n'aura pas la joie.

LA SIBYLLE.

Veux-tu mes deux cahiers pour trois cents pièces d'or?

SEXTUS.

Non.

LA SIBYLLE.

(Faisant brûler le cahier qui lui reste entre les mains.)

Suis ton frère au feu, prophétique trésor!
Quand Jupiter veut perdre un mortel, il commence
Par envoyer vers lui l'orgueil et la démence.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SULPICE.

SULPICE, à Sextus.

Seigneur, voici la nuit.

SEXTUS.

Bien. Nous allons partir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRUTE.

BRUTE.

Sextus, je rentre au camp, et viens vous avertir.
M'accompagnez-vous?

SEXTUS.

Non, je reste encore à Rome.
J'ai certaine œuvre ici qu'il faut que je consomme.

BRUTE.

Les Romains feront bien de s'enfermer chez eux,
Sextus. Un prince oisif est parfois dangereux ;
Mais un prince affairé! le danger est bien pire.

SEXTUS.

Brute, retiens ta langue; elle en pourrait trop dire.

BRUTE.

Laissez. Nous nous devons entr'aider : c'est pourquoi
Je prends chez vous les traits dont vous riez chez moi.
Nous composons à deux une folie entière :
L'un fournit le langage, et l'autre la matière.
Comme vous agissez, moi je parle; et jamais
Je n'extravague mieux qu'en parlant de vos faits.

SEXTUS.

Félicite-toi donc; une bonne aventure
(Il montre la Sibylle.)
Au moment où je pars t'offre une autre pâture.
Regarde cette femme, au ténébreux manteau,
Qui semble s'enfumer à tenir un flambeau :
C'est une folle errante : elle parcourt le monde,
Pour rencontrer sans doute un fou qui lui réponde.
Vous pouvez faire assaut, l'un l'autre; et je ne sais
Lequel des deux l'emporte en propos insensés.
(S'adressant à la Sibylle, et lui rendant le livre qu'il a gardé jusqu'alors.)
Et toi, reprends ton livre, esclave ou pythonisse,
(A Sulpice.)
Et fais-en de la cendre à ton gré. Viens, Sulpice.
(Il sort avec Sulpice.)

SCÈNE VI.

BRUTE, LA SIBYLLE.

LA SIBYLLE, suivant des yeux Sextus qui sort.

Homme présomptueux! suis ton fatal chemin.
(A Brute.)
Salut, Brute, salut, premier consul romain!
Quand tu voudras savoir ce que le ciel ordonne,
(Elle lui tend le livre.)
Interroge ceci, Brute : je te le donne.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La maison de Tarquin Collatin. — Décoration du premier acte.
— Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, LA NOURRICE, ESCLAVES.

LA NOURRICE.

Ne laissez pas ainsi pendre en paix vos fuseaux,
Jeunes filles; chargez de laine vos roseaux.
Vous qui tressez les fils en croisant les aiguilles,
Faites courir vos doigts; hâtez-vous, jeunes filles;
Que la maille, ajoutée aux mailles, laisse voir
Le tissu dans vos mains s'allongeant chaque soir.
Hâtez-vous. Finissons cet habit militaire.

LUCRÈCE.

Le guerrier dort souvent sur une froide terre;
Ses membres sont glacés; il lui faut la chaleur
Que d'un bon vêtement lui ménage l'ampleur.
Remplissez tour à tour et videz les corbeilles,
Et nous pourrons après diminuer nos veilles.
Cependant, dites-moi, car j'ai l'esprit troublé;
De ce qu'on fait au camp vous a-t-on pas parlé?
N'avez-vous rien appris? vous avez l'habitude
D'apprendre plus que moi, qui vis en solitude.

A-t-on vu Collatin? Parle-t-on de combats?
Combien vont à la guerre et n'en reviennent pas!
Quand donc Janus fermé, qui repeuple les villes,
Rendra-t-il leurs époux aux épouses tranquilles?

LA NOURRICE.

Pourquoi vous alarmer? Croyez-moi, chère enfant,
Vous reverrez bientôt Collatin triomphant.
Il reviendra, chargé d'une opulente proie
Qui fera vivre ici l'abondance et la joie.
Romulus le protége; et d'ailleurs les combats,
Peu dangereux aux chefs, ne le sont qu'aux soldats.

LUCRÈCE.

Ah! cet espoir est bon quand le chef est un lâche;
Mais Collatin n'est pas un homme qui se cache,
Et, derrière les rangs, abritant sa frayeur,
Se fasse un bouclier avec le déshonneur.
Il est chef pour se battre à la place première;
A lui, plus qu'au soldat, la guerre est meurtrière;
Et moi-même, après tout, j'aimerais mieux le voir
Noblement mort, qu'en vie et traître à son devoir.
Hélas! c'est ce qui fait mon orgueil et ma crainte.
De noirs pressentiments je me sens l'âme atteinte;
Des présages affreux viennent m'épouvanter.
Nourrice, écoute bien, je vais tout te conter.

LA NOURRICE.

Dites, ma chère enfant : jamais ceux qui sont sages
Ne doivent en effet mépriser les présages.

LUCRÈCE.

Hier, toute la nuit, une chienne a hurlé.

LA NOURRICE.

C'est un signe de mort.

LUCRÈCE.

Et les vents ont sifflé,

Et leurs funèbres voix, se traînant par la plaine,
Gémissaient, par moment, comme une voix humaine.

LA NOURRICE.

C'est un signe de deuil.

LUCRÈCE.

Et quoiqu'en plein hiver,
Dans le ciel a passé la rougeur d'un éclair.

LA NOURRICE.

C'est un signe de sang.

LUCRÈCE.

Signe trop manifeste!
Je recevrai bientôt un message funeste.

LA NOURRICE.

Non, non, pour Collatin vous craignez sans sujet.
Présente est la menace et présent son objet.
Nous protègent les dieux! ici, c'est ici même
Que sur quelqu'un de nous plane l'heure suprême.

LUCRÈCE.

Ce matin, je sortais de ma chambre, et soudain
La porte que j'ouvrais, me repoussant la main,
Sans que par aucun vent elle parût chassée,
S'est fermée; et j'en fus au pied gauche blessée.

LA NOURRICE.

Évitez de sortir. Ce choc doit présager
Que c'est par le dehors que viendra le danger.

LUCRÈCE.

Ah! pour fuir le danger il n'est point de retraite:
Il pénètre avec nous dans la maison secrète.
Écoute encor. J'ai fait un songe cette nuit,
Sinistre, et dont l'horreur profonde me poursuit.
Tâche de l'expliquer, toi qui sais les traduire.

LA NOURRICE.

Le songe nous arrive afin de nous instruire,

Et Jupiter l'envoie, en avertissement,
Comme un avant-coureur d'un grand événement.
Les vrais songes, sortis de la porte de corne,
Pour longtemps, après eux, laissent notre esprit morne
On les distingue ainsi des songes qui sont vains;
Et leur secret langage est connu des devins.
Ma mère apprit cet art de savants interprètes,
Lorsque nous habitions le pays des Curètes.
Elle me l'a transmis, en ces temps déjà vieux
Où je m'asseyais libre au foyer des aïeux.
Mais le roi Servius, apportant le ravage,
Nous a ravi nos biens, et mis en esclavage.
Or, dites votre songe, et je l'expliquerai.

LUCRÈCE.

J'ai rêvé que j'entrais dans un temple sacré,
Au milieu d'une foule. On aurait dit que Rome
Poussait dans ce seul lieu jusqu'à son dernier homme;
Et, pour donner accès au flot toujours croissant,
Les murailles du temple allaient s'élargissant.
Alors à Romulus, pour le rendre propice,
Le prêtre quirinal offrit un sacrifice.
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel,
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne a sa base,
Disant : « Dieu Quirinus, prends ces libations,
« Et que Rome soit grande entre les nations. »
Il se tut, et chacun frémit dans une attente.
Soudain on entendit une voix éclatante :
Tout le temple en trembla : « Loin de moi ces taureaux!
« Qu'ai-je à faire du sang des grossiers animaux?
« Je veux du sang humain. Il me faut en offrande
« Le sang pur d'une femme, et Rome sera grande. »

Ainsi parla le Dieu. Dans ce même moment,
Le taureau disparut sans que l'on sût comment;
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue...
Et comme j'étais là, pâlissante... un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant par le pavé ses anneaux qu'il déploie
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte... et sur mon corps colle ses nœuds glacés.
Je sentais mes cheveux affreusement dressés;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide,
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride.
J'essayais de bouger, et je ne pouvais pas;
J'étais fixe d'horreur. Comme un immense bras,
Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive.
Il fixe sur mes yeux ses yeux, ardents flambeaux;
Il me souffle au visage une odeur de tombeaux;
Et son dard, savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps qu'il parcourt médite sa morsure.
Je n'aperçus plus rien alors... Mon assassin
Avait fui, me laissant un glaive dans le sein.
Et, prodige nouveau! les gouttes ruisselantes,
Qui coulaient de mon cœur sur les pierres sanglantes,
Enfantaient en tombant de nombreux bataillons
Plus serrés qu'on ne voit les blés dans les sillons.
Et tous ces combattants, dont l'air était superbe,
Portaient pour leur enseigne, au lieu du faisceau d'herbe,
Une pique d'airain, avec un aigle d'or
Qui menaçait le sud, l'est, l'ouest et le nord.
Enfin je m'éveillai, si pleine de ce rêve,
Que je croyais sentir le froid aigu du glaive;
Qu'à présent même, encor, je crois que je le sens.

Nourrice, eh bien! peux-tu m'en expliquer le sens?

LA NOURRICE.

Avant que de répondre, il faut que je médite.
Cependant (le travail n'en ira pas moins vite :
Le chant sied au travail) je voudrais essayer
Si quelque douce voix vous saurait égayer.

(S'adressant à Laodice.)

O jeune esclave, née aux bords de l'Ionie,
A qui la muse grecque a donné l'harmonie,
Chantez vos anciens chants sur le mode latin,
Tandis que je poursuis les secrets du destin.

LAODICE, se levant, et prenant une lyre pendue à la muraille.

« Des hommes et des dieux monarque taciturne,
« Le sommeil fait couler la liqueur de son urne,
« Et la molle langueur, aux charmes pénétrants,
« Chasse des cœurs mortels les soucis dévorants.
« C'est l'heure où sur les monts, ceints de forêts bruyantes,
« Sortent de leurs abris les biches confiantes :
« Elles ne craignent plus que la vierge des bois
« Les poursuive des traits dont sonne son carquois;
« Car, bel Endymion, aux monts de Thessalie,
« C'est toi qui tiens Diane et ses traits qu'elle oublie.
« Suave est le sommeil qui succède à l'effort;
« Mais ce fils de la nuit est frère de la mort.
« Plus d'un, qui s'endormit au milieu d'un sourire,
« Ne se réveillera que dans le sombre empire;
« Il ne reverra plus ni le jour radieux,
« Ni son plus cher ami qui n'eut pas ses adieux... »

LA NOURRICE.

Malheureuse, tais-toi! ton chant est plein d'alarmes.

L'ESCLAVE.

Hélas! je projetais des paroles sans larmes;
Mais ma langue se meut sous un fatal pouvoir.

LUCRÈCE.

Indices effrayants! que faites-vous prévoir?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SEXTUS, SULPICE.

SEXTUS.

Lucrèce... mais pourquoi ce mouvement de crainte?
Sur vos traits consternés quelle pâleur empreinte!
Calmez-vous. Ce n'est point un messager de deuil;
Ce sont des pieds amis qui touchent votre seuil.

LUCRÈCE.

Mon hôte, pardonnez aux frayeurs d'une femme.
Vos pas inattendus m'ont retenti dans l'âme.
Soyez le bienvenu, cependant.

SEXTUS.

Je viens tard;
Mais je n'ai pas été maître de mon départ,
Et suis venu, bravant l'heure inaccoutumée,
Pour vous parler plutôt d'une personne aimée,
De Collatin.......

LUCRÈCE.

Dieux bons! Collatin, dites-vous!
Que fait-il? que veut-il? ami de mon époux,
Deux et trois fois heureuse une telle visite!
Que savez-vous de lui, Sextus? Dites-moi vite.

SEXTUS.

J'ai hâte de répondre à cet empressement;
Mais faites retirer vos femmes un moment.
Nous devons être seuls.

LUCRÈCE, à la nourrice.

Laisse-nous donc, nourrice;

Emmène en même temps les femmes.

SEXTUS, à Sulpice.

Sors, Sulpice.

(Tous sortent, excepté Lucrèce et Sextus.)

SCÈNE III.

LUCRÈCE, SEXTUS.

LUCRÈCE.

J'écoute maintenant.

SEXTUS.

Qu'heureux est Collatin!
Qu'opulente est pour lui l'urne d'or du destin!
Et que pour lui l'aurore abondamment étale
Les jours blancs que contient sa robe orientale!
Une bonne déesse, aussitôt qu'il fut né,
Sur lui jeta sans doute un regard fortuné;
Car est-il un trésor qu'envîrait, ô Lucrèce!
Le mortel enrichi de vos dons de tendresse?
Quelle douceur plus propre à bien l'encourager
Que votre cœur qui bat au bruit de son danger;
Qui, tout entier, le suit au milieu des alarmes,
Préparant au blessé le baume de ses larmes,
Et du vainqueur joyeux caressant le retour
Par des soins délassants et des propos d'amour?
Oh! que j'échangerais la royale couronne
Contre vos doux regards dont son front s'environne,
Et la robe de pourpre et de neige des rois,
Contre ce simple habit que lui filent vos doigts!
S'il m'eût été donné d'avoir ce bonheur rare,
Je m'y fusse attaché par une étreinte avare.
Ce ne serait pas moi qu'on verrait employer,

Dans les loisirs des camps, les jours dus au foyer.....

LUCRÈCE.

Un Romain doit aller où Rome le demande,
Sextus, et tout quitter quand le pays commande.
Ainsi fait Collatin, et c'est dignement fait.
Mais ne parliez-vous pas d'un message?

SEXTUS.

En effet.
Je m'en souviens. J'avais perdu toute mémoire;
Car je suis plus troublé que vous ne sauriez croire,
O Lucrèce! J'admire et j'envie à la fois
Et tout ce que j'entends et tout ce que je vois;
Cet aspect imposant du vestibule antique,
Familier à Vesta, la déesse pudique;
Ce foyer solitaire, où nul bruit de gaîté
Des lares paternels n'émeut la gravité;
Ces corbeilles, ce lin, la lampe sérieuse,
Qui dérobe au sommeil l'heure laborieuse,
Et d'où Pallas, aimant à descendre sans bruit
Près de l'huile employée aux travaux de la nuit,
S'étonne, et, vous voyant et si sage et si belle,
Craint qu'on n'adore un jour une Pallas nouvelle.
Que vous dirai-je enfin? Plein d'un respect pieux,
Je me crois dans un temple occupé par des dieux,
Et vous m'apparaissez, dans la foule divine,
Comme une reine auguste, et dont le front domine.

LUCRÈCE.

Mais mon mari, Sextus, vous venez en son nom.
Parlez de mon mari; que veut-il?

SEXTUS.

Eh bien! non.
Je ne viens pas pour lui.

LUCRÈCE.

Que venez-vous donc faire?
Et que m'avez-vous dit?

SEXTUS.

Qu'une importante affaire.....
Mais non, c'est trop tarder. J'ignore Collatin,
Et l'armée, et les chefs, et Rome et son destin.
Je ne connais ici que vous et que moi-même.
Je viens vers vous... je viens... parce que je vous aime...

LUCRÈCE.

Ah! dieux immortels!

SEXTUS.

Oui, je vous aime; souffrez
Que je m'explique enfin, et vous me répondrez.
Je vous aime, du jour qui m'a rendu votre hôte.
Collatin m'amena; ce ne fut pas ma faute.
J'ignorerais encor, sans son fatal orgueil,
Quels bouleversements peut produire un coup d'œil.
Votre image me suit; ma mémoire obstinée
Partout m'offre Lucrèce au travail adonnée;
Absente je vous vois comme je vous vois là :
Je ne vois plus que vous. Au point où me voilà,
A faire effort sur moi mes luttes seraient vaines.
Je n'y puis rien. Vénus a pénétré mes veines.
Pareil au loup blessé par l'épieu du chasseur,
J'emporte, en le mordant, un trait mortel au cœur;
Et je comprends, au feu dont tout mon sang s'allume,
Qu'il faut, ou qu'on l'apaise, ou bien qu'il me consume.

(Lucrèce, qui pendant ce discours a gardé un visage sévère, fait un mouvement comme pour parler.)

Patientez encore. Habitués aux cieux,
Un amour souterrain n'attire pas vos yeux;
Vous marchez au soleil, et votre front sublime

Rougirait de la feinte aussi bien que du crime.
Mais voici mon dessein : Rome a besoin de bras;
Un hymen infécond l'appauvrit en soldats;
Votre stérilité se prêtant au divorce,
Tarquin à votre époux le dictera de force,
Et rompra ces liens au pays odieux
D'où Lucine ennemie a détourné les yeux.
Tous deux libres alors par un divorce double,
L'hymen refleurira sur nos amours sans trouble.

(Lucrèce fait encore un mouvement.)

Eh! quoi donc! Collatin vous a-t-il su charmer?
Mais vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez l'aimer.
Lucrèce n'aimera qu'un homme qui la vaille;
Et votre Collatin n'est pas à votre taille,
Lui, qui du sang royal, s'appelant Collatin,
N'a pas, malgré cela, fait peur au roi Tarquin;
Qui, d'un bien précieux secret propriétaire,
Vient triomphalement en livrer le mystère.
Cet homme est trop petit pour remplir votre cœur;
Vous n'honorez en lui que votre propre honneur.
Encore un mot : à vous je peux et veux tout dire.
C'est à moi que Tarquin laissera son empire;
Car je le comprends, seul; seul, je puis achever
L'édifice hardi qu'il tente d'élever.
Ne vous méprenez point sur ma joyeuse vie.
Par mes amusements mon idée est servie.
A de faciles mœurs les Romains façonnés
Apporteront au joug des fronts moins étonnés,
Et les nouveaux besoins que je leur fais connaître
Suspendront leurs espoirs au sourire du maître.
Concevez quel éclat et quelle majesté
Dans cette souveraine et pleine autorité!

Il est beau d'être roi, quand, du haut de son geste,
Un seul homme, à son gré, fait mouvoir tout le reste;
Et, de ses volontés ignorant les confins,
Étouffe d'un seul mot les frémissements vains.
Une telle grandeur sied à votre courage,
Lucrèce : prononcez, et je vous la partage.
Nos plans sont faits : Tarquin et moi sommes d'accord :
Je saisirai le sceptre au moment de sa mort :
Je saurai, comme lui, me passer des auspices,
Et déshabituer Rome de ses comices.
Je serai roi, vous dis-je, et vous, Lucrèce, vous,
Reine.

LUCRÈCE, après la première émotion; elle a écouté froidement.

Je serai, moi, fidèle à mon époux.
Je vous laissai parler, me refusant à croire
Qu'on poussât jusqu'au bout cette trahison noire;
Qu'un parent, qu'un ami, qu'un hôte méditât
Contre son hôte absent cet énorme attentat;
Et qu'un dessein si faux pût séjourner dans l'âme,
De visiter quelqu'un pour lui prendre sa femme.
Vous vous trompez. J'estime et j'aime mon mari.
Vos dédains à mes yeux ne l'ont pas amoindri :
Il est plus grand que vous, car de vous il diffère
En ce qu'il n'eût pas fait ce que vous osez faire.
Enfin, je l'aime assez pour ne divorcer point,
Quand ce ne serait pas chose impie à ce point.
Je ne vous suivrai pas dans votre politique,
Étant trop peu versée en affaire publique.
Si j'ai compris pourtant, vous prenez un moyen
Qui n'est ni d'un bon roi, ni d'un bon citoyen.
Il vaut mieux corriger les mœurs que les corrompre,
Illustrer qu'avilir. Mais, enfin, et pour rompre,

Je ne veux point de part à votre royauté.
Méritez d'être roi par plus de loyauté.
Adieu.

SEXTUS.

Vous me fuyez!

LUCRÈCE.

Je fuis une autre insulte.

SEXTUS.

Par l'hospitalité!

LUCRÈCE.

Vous en souillez le culte.

SEXTUS.

Par mon amour!

LUCRÈCE.

Assez. Plus un mot là-dessus.

SEXTUS.

Craignez mon désespoir.

LUCRÈCE.

Je crains la honte plus.
Adieu.

SEXTUS, avec éclat de voix et d'un ton menaçant.

Non, arrêtez!...

(Moment de silence. Lucrèce effrayée, mais majestueuse. Sextus, dominé par le regard de Lucrèce, passe de la menace au respect.)

Lucrèce, épouse sainte!...
N'ayez aucune peur, et pardonnez ma feinte.
Au triomphe récent, qui vous était bien dû,
Je n'étais pas encor complétement rendu.
Dans mes propres foyers la même expérience,
Hélas! avait trop su flétrir ma confiance.
Vous avez noblement et par deux fois vaincu :
L'épreuve est consommée, et je suis convaincu;

Et j'entends que ma bouche elle-même révèle
Demain à Collatin cette gloire nouvelle.

LUCRÈCE.

Pour votre honneur, Sextus, je le veux prendre ainsi,
Mais je ne puis rester plus longtemps seule ici.
L'épreuve a dépassé la borne; et la décence,
Après ce qui s'est dit, s'oppose à ma présence.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SEXTUS, SULPICE, s'avançant vers Sextus, sur le devant de la scène, UN ESCLAVE, qui reste dans le fond.

SEXTUS, d'un air distrait.

Sulpice, te voilà. Tout est-il préparé?

SULPICE.

Oui, seigneur.

SEXTUS.

Tout est prêt, dis-tu. J'aviserai.
Vainement je m'étonne, et m'indigne, et m'excite;
Quand il faut tout oser, il semble que j'hésite.
Tu n'as pas, comme moi, vu quel air de grandeur
A Lucrèce offensée imprimait la pudeur,
Et quelle majesté, rayonnant dans son geste,
Couronnait de terreur son port simple et modeste.
Une auguste colère éclatait dans son œil,
Qui de mon œil vaincu faisait baisser l'orgueil;
Son silence pesait sur ma langue oppressée
Où mourait impuissant l'effort de ma pensée;
Et, venu pour frapper son esprit, c'était moi
Qui d'un respect nouveau reconnaissais la loi.

Où donc la chasteté prend-elle cet empire,
Que devant un regard ma hardiesse expire?

SULPICE.

Ainsi vous comptiez trop sur vous-même, tantôt,
Quand vous disiez : Je veux Lucrèce; il me la faut.
Le cœur vous a failli.

SEXTUS.

Qu'elle est fière, Sulpice!

SULPICE.

Vos vœux impatients hâtaient l'heure propice,
Et, pour les dissiper, il suffit d'un regard?
Eh bien! nous faudra-t-il apprêter le départ,
Seigneur? Acceptez-vous la défaite?

SEXTUS.

Demeure.
D'étranges souvenirs me viennent, à cette heure.
J'entends dans ma mémoire un retentissement
Que réveillent la nuit et le recueillement.
Cette sombre sibylle... Eh quoi! d'un sot mensonge
J'écoute en frissonnant la voix qui se prolonge?
Ai-je donc un écho dans ces angles obscurs?
On dirait que l'horreur voltige sur ces murs,
Et que tous mes esprits s'en pénètrent... Sulpice,
Jusqu'où des visions peut aller le caprice!
J'entrevis tout à l'heure, ici, vers cet endroit,
Une ombre me faisant un signe avec le doigt,
Et, si j'avais pu croire à ma vue affaiblie,
Sa forme eût rappelé la forme de Tullie.
Bah! Tullie, appelant d'heureux songes, s'endort
Dans les bras du sommeil et non pas de la mort.
J'aurai prêté ses traits à quelque ombre bizarre.
Mais enfin, quand ce sol vomirait le Ténare!

Sibylles, maudissez! Mânes, rassemblez-vous!
Je brave votre haine et vous domine tous.

(A Sulpice.)

Viens. Je m'enorgueillis de la terreur promise.
Les enfers opposés haussent mon entreprise.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La maison de Tarquin Collatin. Même décoration qu'à l'acte précédent : quatre siéges sont disposés : trois sont occupés par Collatin, Valère et Brute; le quatrième est vide. — Il est jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLLATIN, BRUTE, VALÈRE.

(Ils sont assis.)

VALÈRE, montrant à Collatin le siége inoccupé.

Pour quel autre ce siége a-t-il été placé?
Et qui donc est encore attendu?

COLLATIN.

Je ne sai;
Mais j'aperçois de loin un vieillard qui s'empresse,
Un auguste vieillard, le père de Lucrèce.

(Entre Lucrétius. Tous se lèvent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUCRÉTIUS.

LUCRÉTIUS.

Parlez, ô mes enfants, rassurez un vieillard.
Qu'est-il donc arrivé? Ne viens-je point trop tard?

(Lucrétius s'assied. Les autres personnages sont debout, et l'entourent.)

Je vivais retiré, dans une paix profonde;
Car ma vie à présent est inutile au monde.
J'ai servi mon pays jadis; mais je suis vieux,
Et vous laisse ce soin à vous qui faites mieux.

Voilà que, ce matin, j'ai reçu la nouvelle
Que ma fille instamment m'appelait auprès d'elle.
Savez-vous ce que c'est?

COLLATIN.

Non; vous nous voyez tous,
O vieillard vénérable, incertains comme vous.
Comme vous, ce matin, j'ai reçu, sous ma tente,
Un exprès envoyé pour affaire importante.
Lucrèce, m'a-t-il dit, me mande accompagné
De Brute, et d'un ami par Brute désigné.
Brute, en passant par Rome, a pris Valère; au reste,
L'événement est-il favorable ou funeste,
Je l'ignore. Lucrèce a dit d'attendre ici;
Qu'elle viendra quand tous y seront.

VALÈRE.

La voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCRÈCE, couverte d'un voile noir jeté sur ses habillements.

LUCRÉTIUS, qui s'est levé, et s'est avancé vers Lucrèce.

Quoi! les cheveux épars! les yeux baissés à terre!
Un noir habillement! quel terrible mystère!
Ma fille! Elle se tait; des pleurs voilent son œil.
Qui pleures-tu?

LUCRÈCE, après un silence.

Moi-même, et je porte mon deuil,
Le deuil de mon honneur.

COLLATIN.

Lucrèce, quel langage!

LUCRÉTIUS.

Je n'ose soupçonner les malheurs qu'il présage.

COLLATIN.

Lucrèce, parle-moi, ma noble femme!

LUCRÈCE.

Non,
Je ne suis plus ta femme, et n'en veux plus le nom.
Morte est l'épouse.

COLLATIN.

Morte est l'épouse!

LUCRÈCE.

Qu'importe
Que le corps soit vivant quand la pudeur est morte?
Tu n'as devant les yeux qu'un corps déshonoré.
Pourtant mon âme est pure, et je le prouverai.
Écoute, Collatin; écoutez, vous, mon père,
(Elle prononce, avec une intention plus marquée, le nom de Junius.)
Vous aussi, Junius, et vous aussi, Valère.
Jurez par votre droite, et donnez votre foi
Que le crime a semé sa vengeance après soi.

TOUS, tendant la main droite.

Nous le jurons.

LUCRÈCE.

Sextus, Sextus est le coupable.
C'est lui qui déchaîna cet orage effroyable,
Contre moi; contre lui, si vous avez du cœur.

BRUTE.

Oh!

COLLATIN.

Sextus!

VALÈRE.

Achevez.

LUCRÈCE.

Sous un motif trompeur,
Hier, il est venu par l'heure ténébreuse.
Je l'ai reçu. C'était un hôte. O malheureuse!

La nuit, quand je dormais, il vint droit à mon lit.
Je m'éveille. Il avait une épée, et me dit,
A l'endroit de mon cœur portant la lame nue :
« Si vous ne cédez pas, Lucrèce, je vous tue;
« Et de ce même fer, dans votre sein plongé,
« J'irai tuer en bas un esclave que j'ai.
« Je l'apporterai mort à côté de vous morte,
« Et dirai qu'entendant du bruit j'ouvris la porte;
« Qu'ayant surpris par là votre amour clandestin,
« J'ai satisfait sur vous mon parent Collatin.
« Ainsi, votre trépas faisant votre souillure,
« Vous laisserez un corps privé de sépulture. »

BRUTE.

Oh!

COLLATIN.

Perfide Sextus!

LUCRÉTIUS.

O déplorable enfant!

VALÈRE.

Détestables Tarquins!

LUCRÈCE.

Il s'en fut triomphant.
Je n'ai pas craint la mort; j'ai craint l'ignominie.
Ma mort à ce moment servait la calomnie,
Et, chargeant l'innocent d'un opprobre éternel,
De son impunité flattait le criminel.
Voilà pourquoi je vis. Une peine m'est due ;
Mais justice à chacun sera du moins rendue.
J'ai voulu vivre assez pour qu'on sût aujourd'hui
Que la peine est pour moi, mais la honte pour lui.

COLLATIN.

Que parles-tu de peine, épouse magnanime!
Ce n'est pas au malheur qu'on la doit, c'est au crime.

Ne te reproche rien : tu n'as rien fait de bas.
La faute ne peut être où le dessein n'est pas.
Le lit fut profané; mais l'épouse est sans blâme,
Et l'affront de ton corps n'atteignit pas ton âme.
Elle en paraît plus grande encore, et je ne veux,
Pour cet enseignement, que tes propres aveux.
Quelle autre eût proclamé sa tache involontaire?
Quelle autre eût fait juger ce qu'elle aurait pu taire?
La honte est glorieuse à s'étaler ainsi;
L'éclat de sa rougeur rend tout autre obscurci.
Je t'aime malheureuse, et t'honore outragée;
Va. Sois en paix d'ailleurs; tu seras bien vengée.

LUCRÉTIUS.

Redresse-toi, ma fille, et lève ton regard;
Car moi, qui parle en père et qui parle en vieillard,
Je te dis que tu peux nous regarder en face.
Toute tache s'en va quand mon baiser l'efface.

(Il la baise au front.)

Qui blâme quand j'absous?

LUCRÈCE.

Merci, mon père, et toi,
Collatin. Mais il reste un juge.

COLLATIN.

Et qui donc?

LUCRÈCE.

Moi.
Je m'absous du forfait, et non pas du supplice.
Il ne faut pas qu'un jour, des désordres complice,
Mon exemple devienne un prétexte invoqué,
Quand aux devoirs d'épouse une autre aura manqué.
Vous verrez à punir Sextus, et je l'approuve.
Moi, j'ai dit n'avoir pas craint la mort; je le prouve.

(Elle se frappe d'un poignard qui était caché dans ses vêtements et tombe.)

COLLATIN.

O Lucrèce!

LUCRÉTIUS.

O ma fille!

COLLATIN.

O ma femme!

VALÈRE.

O puissant
Jupiter!

LUCRÉTIUS.

Elle est morte.

COLLATIN.

Oui, morte.

BRUTE.

(Il prend le poignard, qu'il retire du corps de Lucrèce, et le tenant devant lui.)

Par ce sang,
Le plus pur qui jamais coula chez une femme,
Avant d'avoir été souillé par un infâme,
Je jure, et je vous prends à témoin du serment,
Vous tous, Dieux immortels! que, depuis ce moment,
Je poursuivrai partout, par le feu, par le glaive,
Par ce que je pourrai, sans relâche, sans trêve,
Tarquin, ses fils, sa femme et toute sa maison;
Que je délivrerai Rome de ce poison,
Et que je briserai si bien sceptre et couronne,
Qu'il n'en restera plus pour lui ni pour personne.
A partir d'aujourd'hui, Rome n'a plus de roi.
Vous, cessez de gémir, et dites comme moi.

(Il tend le poignard aux autres.)

VALÈRE.

Ah! voilà Junius!

COLLATIN.

Prodigieux miracle!

VALÈRE.

La fortune de Rome a rendu son oracle.

COLLATIN.

O toi, qui que tu sois, qui confonds mon esprit,
Donne, afin que je dise ainsi que tu l'as dit.

(Il prend le poignard et l'élève.)

Dieux immortels! soyez témoins. Par cette lame,
Je déclare la guerre aux bourreaux de ma femme.
Comme ils furent sans frein, je serai sans pitié.
Je les écraserai de mon inimitié.
Je saperai leur trône au fond de ses racines,
Pour te faire, ô Lucrèce, un bûcher des ruines.
A toi, Valère!

VALÈRE, prenant le poignard.

Dieux! je vous donne ma foi :
Si j'épargne Tarquin, que je périsse!

LUCRÉTIUS, prenant le poignard.

A moi!

BRUTE, à Valère.

Cours, assemble le peuple.

(Valère sort.)

LUCRÉTIUS.

Enfants, faites silence;
Car je veux mettre aussi mon poids dans la balance.
Ne me dédaignez pas pour mes genoux tremblants;
Je n'ai plus ma vigueur, mais j'ai mes cheveux blancs.
Mon bras ne peut frapper, mais ma voix peut maudire.
O vous, dieux punisseurs, dieux du profond empire!
S'il est vrai que de ceux qui sont chargés de jours
Les imprécations ne vous trouvent pas sourds,
Que l'assassin errant, promenant sa misère,
Connaisse les rigueurs de la terre étrangère;
Qu'il y cherche partout un secours impuissant,

Et pleure autant de pleurs qu'il a versé de sang!

BRUTE.

(Il reprend le poignard, et s'approche du corps de Lucrèce.)

Ainsi soit apaisée, innocente victime,
Ton ombre, par ces vœux expiateurs du crime!

(A Collatin et à Lucrétius.)

Maintenant, fermons-lui les yeux avec les doigts,
Et, comme c'est l'usage, appelons-la trois fois.

(Lucrétius et Collatin s'approchent aussi du corps de Lucrèce.)

Entends-nous, ô Lucrèce!

LUCRÉTIUS.

O Lucrèce!

COLLATIN.

O Lucrèce!

(Tumulte au dehors. — Rentre Valère.)

VALÈRE, à Brute.

La foule est rassemblée : elle est là qui se presse :
Elle assiége le seuil : Que faut-il faire?

BRUTE.

Viens.

Que les portes lui soient ouvertes.

(Brute et Valère écartent les tentures qui ferment les portes du fond de la chambre, et vont, dans la cour, ouvrir la porte du dehors à la foule. Le peuple se précipite sur le théâtre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CITOYENS.

BRUTE.

Citoyens!

UN CITOYEN.

C'est Brute l'insensé!

AUTRE CITOYEN.

Qu'est-ce qu'il va nous dire?

PREMIER CITOYEN.

Écoutons-le parler, il va nous faire rire.

BRUTE.

Brute insensé n'est plus, et le Brute insensé
Par le Brute vengeur se trouve remplacé.
Afin de me sauver j'ai cessé d'être un homme,
Mais je le redeviens afin de sauver Rome.
Tournez, ô citoyens, vos yeux de ce côté :
Voyez, voyez ce corps!

VALÈRE.

Ce corps ensanglanté!

BRUTE.

C'est le corps de Lucrèce...

VALÈRE.

O destinée affreuse!

BRUTE.

De la plus noble femme et la plus malheureuse.
Apprenez que chez elle, un homme, cette nuit,
Un nocturne larron, comme un hôte introduit,
A, l'épée à la main, la menace à la bouche,
Honteusement pillé la pudeur de sa couche.
Il l'a déshonorée à main armée.

CITOYENS.

Horreur!

BRUTE.

Elle n'a pas voulu vivre plus que l'honneur,
Et, ce matin, fiant sa vengeance à la nôtre,
Elle a puni sur soi l'indignité d'un autre.
Ce poignard que je tiens, et d'où tombe du sang,
Je viens de le tirer moi-même de son flanc.

LUCRÉTIUS.

Hélas! ma pauvre fille!

VALÈRE.

Entendez-vous son père?

BRUTE.

Il ne faut pas le plaindre, il faut le satisfaire.
Un homme est à punir.

VALÈRE.

Meure l'homme odieux!

CITOYENS, avec fureur, et en s'avançant vers Brute.

Son nom! Son nom!

BRUTE.

Sextus, fils du roi Tarquin.

CITOYENS, avec effroi, et en se retirant.

Dieux!

BRUTE.

Oui, fils du roi Tarquin. Par un coup aussi traître,
Le fils du roi Tarquin se fait assez connaître.
* Cette œuvre de Sextus montre assez qu'il descend[1]
* D'une race où le crime est transmis dans le sang.
* Songez, Romains, songez comme, dès son jeune âge,
* Tarquin, de crime en crime, a monté par étage.
* Voyez-le devant vous dans toute sa noirceur :
* Incestueux d'abord avec sa belle-sœur,
* Ensuite, empoisonnant son épouse et son frère,
* Se hâtant sur leurs corps vers le lit adultère,
* Et, veuf la veille, époux nouveau le lendemain,
* Au feu de deux bûchers rallumant son hymen,
* Et ne se lassant pas, que sa marche intrépide
* N'eût, par-delà le meurtre, atteint au parricide.
* Faut-il vous rappeler l'horrible assassinat
* Du bon roi Servius, arraché du Sénat,
* Emporté par son gendre, et, du haut du portique,

[1] Les vers marqués d'un astérisque sont supprimés à la représentation.

* Jeté, comme un faix vil, sur la place publique;
* Et ses membres brisés essayant quelques pas,
* Et Tarquin l'achevant par le fer des soldats;
* Et cette fille qui, de Tarquin digne femme!
* Fit, sur son père mort, passer un char infâme,
* Tellement que la rue, en expiation,
* Se nomme *scélérate* ainsi que l'action?
* O déesses d'enfer, terribles Euménides!
* O vous qui châtiez les enfants parricides!
* Contre qui siffleront vos serpents et vos fouets,
* Si des monstres pareils les ont trouvés muets?
* Mais c'est peu, citoyens, de ces crimes de l'homme.
* Comment a-t-il agi quand il fut roi de Rome?
* Le Forum est désert: votre héraut n'est plus,
* Comices souverains, créés par Romulus!
* Anciens législateurs transformés en esclaves,
* Vos voix ont des bâillons et vos pas des entraves:
* Au lieu de décider ou la guerre ou la paix,
* Vous sciez des troncs d'arbre et vous portez des faix.
* O vieux guerriers! vos bras, couverts de cicatrices,
* S'usent à remuer de sales immondices:
* Car des soldats romains, de ces nobles soldats,
* Qui, tout autour de Rome, ont conquis des états,
* Les Tarquins, ô pudeur! de ces hommes de guerre
* Ont fait des balayeurs et des tailleurs de pierre.
* Encor si nous voyions le terme de nos maux!
* Si la mort de Tarquin promettait le repos!
* Mais ses enfants! Jugez les enfants par le père:
* Jugez ce qu'ils feront par ce qu'ils ont pu faire.
Le droit du sang, le droit de l'hospitalité,
Que les barbares même ont toujours respecté,
L'honneur d'un nom intact, cette autre forteresse,
N'ont pas contre Sextus pu défendre Lucrèce.

Devant cette épouvante il n'a pas reculé.
Quand donc tremblera-t-il, puisqu'il n'a pas tremblé?
Lucrèce, ton courage ouvre la route à suivre.
Ta mort nous a fait voir comme il faut te survivre.
Les Tarquins sont absents; Rome nous appartient;
Le peuple est avec nous; le Sénat nous soutient;
Les soldats mécontents n'attendent plus qu'un signe
Pour déserter le chef dont leur fierté s'indigne,
Et servir, dans nos murs, d'un fer resté romain,
Leurs femmes et leurs fils qui sont sous notre main.
Enfin, mieux que cela, nous avons pour défense
Tous les dieux immortels que le forfait offense.
Il ne faut que vouloir. Eh bien! que voulez-vous?
Choisissez, citoyens, des Tarquins ou de nous!

VALÈRE.

Non, non, plus de Tarquins! meure la tyrannie!
Disparaisse Tarquin et sa race bannie!

BRUTE.

Disparaisse à jamais, coupable d'un tyran,
Le trône où peut s'asseoir un crime encor plus grand!
Disparaisse à jamais et Tarquin, et la place
Où des tyrans nouveaux retrouveraient sa trace!

(Un messager entre en perçant la foule.)

LE MESSAGER, prenant Brute à part.

Brute, Tullie est morte. Elle-même, d'un fer
Que j'ai vu dans son flanc, s'est immolée hier.

BRUTE.

Elle a bien fait. Ainsi le trépas fut semblable
Pour la femme innocente et la femme coupable;
Toutes deux s'immolant, d'un commun désespoir,
L'une à sa passion, et l'autre à son devoir.

(Au messager.)

Va! prends soin qu'au tombeau sa cendre soit livrée.

VALÈRE.

Que dis-tu là?

BRUTE.

Je dis que Rome est délivrée.

(A la foule).

Plus de rois!

CITOYENS.

Plus de rois!

BRUTE.

Marchons alors!

VALÈRE.

Courons!

Brute, sois notre chef, commande et nous suivrons.

BRUTE.

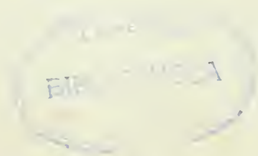
(Se tournant vers le corps de Lucrèce qu'on emporte sur une litière).

A Rome! donc, à Rome! — O mânes tutélaires,
Faites que votre sang féconde nos colères!
Précédez notre marche, et que votre convoi
Porte le premier coup contre le dernier roi!
Nous, pleins du même esprit, marchons comme un seul homme!
Romains de Collatie, à Rome!

CITOYENS.

A Rome! à Rome!

FIN DU CINQUIEME ACTE.



VARIANTE.

Il nous semble que la révolte, excitée par Brute, est le complement nécessaire de l'action, qui porte non-seulement sur l'attentat de Sextus et la mort de Lucrèce, mais encore, et principalement, sur l'expulsion des Tarquins et la fondation de la république romaine.

Toutefois nous indiquons ici, en laissant le choix aux acteurs, un dénouement, moins complet mais plus rapide, qui termine la pièce presque immédiatement après la scène des serments.

ACTE V.

SCÈNE III.

BRUTE.

Entends-nous, ô Lucrèce!

LUCRÉTIUS.

O Lucrèce!

COLLATIN.

O Lucrèce!

(Tumulte au dehors. — Rentre Valère.)

VALÈRE, à Brute.

La foule est rassemblée : elle est là qui se presse.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER, prenant Brute à part.

Brute, Tullie est morte. Elle-même, d'un fer
Que j'ai vu dans son flanc, s'est immolée hier.

BRUTE.

Elle a bien fait. Ainsi le trépas fut semblable
Pour la femme innocente et la femme coupable;
Toutes deux s'immolant, d'un commun désespoir,
L'une à sa passion, et l'autre à son devoir.

(Au messager.)

Va, prends soin qu'au tombeau sa cendre soit livrée.

VALÈRE.

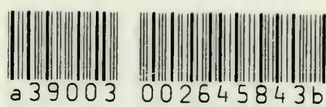
Que dis-tu là?

BRUTE.

Je dis que Rome est délivrée.

(La toile tombe au moment où le peuple se précipite sur le théâtre.)

FIN.


a39003 002645843b